LES NOUVEAUX EXPLOITS
DE
ROCAMBOLE

PAR

CONSTANT GUÉROULT

Sur des notes laissées par PONSON DU TERRAIL

PARIS

CAPIOMONT AINÉ, CALVET ET Cie, ÉDITEURS

10, RUE GIT-LE-CŒUR, 10

LES NOUVEAUX EXPLOITS

DE

ROCAMBOLE

PAR

CONSTANT GUÉROULT

Sur des notes laissées par PONSON DU TERRAIL

PARIS

CAPIOMONT aîné, CALVET et Cie, ÉDITEURS
10, RUE GIT-LE-CŒUR, 10

1876

Table des matières

PROLOGUE – LE MEURTRIER

PREMIÈRE PARTIE – LES TRAGÉDIES DU MARIAGE

DEUXIEME PARTIE – LES VICTIMES

TROISIÈME PARTIE – LES REPRÉSAILLES

PROLOGUE
–
LE MEURTRIER

Le 15 novembre de l'année 1860 une foule nombreuse encombrait l'enceinte de la cour d'assises de Versailles et, à l'extrême agitation qui se lisait sur tous les visages, on devinait que l'affaire dont il s'agissait devait être très intéressante.

On en pourra juger en écoutant ce qui se disait dans l'un des vingt groupes où il était question de l'accusé, sur le compte duquel on discutait de toutes parts avec animation.

Le groupe dont nous parlons se composait de trois personnes : un homme d'une cinquantaine d'années, à la mine vulgaire et à l'air important, dans lequel il était facile de reconnaître quelque petit commerçant ; une dame âgée, dont la mise d'une minutieuse propreté, mais quelque peu surannée, trahissait la vie modeste et les habitudes d'économie d'une petite rentière ; et enfin une espèce de paysan endimanché, âgé de quarante ans environ, vêtu d'une redingote jaunâtre, dont la coupe grotesque, qui devait remonter à Louis-Philippe, dessinait le corps mince et nerveux.

— Il paraît qu'on va juger une affaire *conséquente,* dit ce dernier en abordant les deux autres après un moment d'hésitation.

— L'affaire d'Estarbès, parbleu ! répondit le commerçant, vous devez bien le savoir, puisque vous êtes venu tout exprès pour ça.

— Du tout, répliqua vivement le paysan ; je suis venu à la ville pour affaires et, voyant grande foule devant le tribunal, je suis entré pour savoir.

Puis, se touchant le front :

— Vous dites d'Estarbès ; attendez donc, n'est-ce pas l'assassin de M. Doutreville ?

— Justement.

— On le dit tout jeune.

— Vingt-six à vingt-sept ans.

— Et joli garçon, le gueusard ?

— Un Antinoüs, dit vivement la vieille dame, je puis en parler savamment, il a été mon voisin quand j'habitais la rue Hoche. Ah ! on m'aurait bien étonnée alors si l'on m'avait dit qu'un jour je le verrais

sur les bancs de la cour d'assises, un jeune homme si bien, si distingué !

— N'ai-je pas entendu dire qu'il était marié depuis peu ? reprit le paysan.

— Hélas ! oui, depuis six mois à peine, une jeune femme charmante, ah ! on peut dire que c'était un beau couple, et ils s'adoraient que c'était un plaisir de les voir ; toujours ensemble, au théâtre, à la promenade, à l'église, où il allait, dit-on, beaucoup moins pour entendre la messe que pour ne pas se séparer de sa jeune femme, dont il était très jaloux.

— Mais, cette jeune femme, n'est-elle pas mêlée à l'affaire ?

— Oui, d'une façon très mystérieuse.

Après un moment de silence, le paysan reprit :

— Quel est l'avis général sur l'accusé ?

— Je jurerais qu'il est innocent, s'écria la vieille rentière.

— C'est ce que pensent toutes les personnes qui l'ont connu, répliqua le commerçant ; mais on assure que les présomptions les plus graves s'élèvent contre lui.

— Baste ! la seule présomption sérieuse, c'est sa situation d'accusé ; du moment qu'un homme est accusé, tout le monde est disposé à le trouver coupable, vous savez bien ça, monsieur Godard.

— Ça, c'est un peu vrai tout de même, madame Bellemain ; d'ailleurs, je dois dire, que je n'ai jamais eu qu'à me louer de sa famille à laquelle je fournis de l'épicerie depuis plus de vingt ans.

— Lui connaissait-on quelque vice, à ce jeune homme ? demanda le paysan ; il était joueur peut-être, ou il aimait peut-être un peu trop l'argent ou le beau sexe.

— Avare, lui, fi donc ! s'écria Mme Bellemain ; quant au jeu, il ne touchait jamais une carte, et, pour ce qui est de beau sexe, il l'adorait, c'est vrai, mais dans la personne de sa femme, qui est bien la plus jolie petite blonde qu'il soit possible d'imaginer.

— Alors, qui est-ce qui a pu le pousser à assassiner ce pauvre M. Doutreville ? demanda le paysan, car enfin il y a eu assassinat, voilà ce qu'on ne peut nier.

— Sans doute, répliqua vivement Mme Bellemain, mais est-ce une raison pour que ce jeune homme soit l'assassin plutôt que vous ou M. Godard ?

— Ah ! mais dites donc, madame, s'écria le paysan en se redressant tout à coup, faudrait faire attention à vos paroles, je ne suis pas accusé, moi.

— Eh ! mon brave homme, comme vous prenez la mouche, lui dit l'épicier, rassurez-vous, Mme Bellemain ne vous accuse pas.

Il ajouta aussitôt :

— Quant à moi, je suppose qu'il y avait entre ces deux hommes, la victime et l'accusé, quelque motif de haine que vont sans doute révéler les débats.

— Votre supposition prouve que vous n'êtes pas au courant de rien, monsieur Godard, répliqua avec feu Bellemain ; les débats ne révéleront rien de pareil, attendu que M. Doutreville était le parrain de la jeune femme, qu'il avait vue naître, ainsi que son mari, et que c'est dans son château du Vaudray, là même où il a été assassiné, que le jeune ménage est allé passer la lune de miel il y a six mois à peine.

— Et vous dites que le jeune mari ne quittait jamais sa femme ? insinua le paysan avec une bonhomie cauteleuse.

— Presque jamais, répondit la vieille rentière.

— Quelquefois alors ? s'écria le paysan, sautant sur cette parole comme sur une proie.

— Quatre ou cinq fois par mois pour aller voir sa mère, qui habite Paris.

— Aïe !

— Eh bien, quoi ! qu'y a-t-il de mal à cela ?

— Rien, au contraire, c'est d'un bon fils d'aller voir sa mère ; seulement, rappelez-vous ce que disait un vieux juge qui avait passé sa vie dans les causes criminelles : « Cherchez la femme ! » Or un homme jeune, riche, élégant, joli garçon qui va souvent à Paris, qui s'y trouve seul et conséquemment maître de ses actions… enfin, je me trompe peut-être, mais je m'imagine qu'on trouvera la femme et qu'avec la femme on découvrira le pot aux roses.

— Et moi, répliqua Mme Bellemain avec vivacité, je vous dis…

Elle s'interrompît aussitôt.

Le silence s'était établi à la voix de l'huissier qui avait prononcé ces deux mots :

— La cour !

La cour d'assises. (Page 3.)

Tout le monde se découvrit et le président et les assesseurs, et l'avocat général, en robes rouges, prirent place sur leurs sièges.

Les jurés étaient déjà là.

Les conversations avaient cessé de toutes parts, et la vaste salle des assises offrait alors un coup d'œil imposant.

Tout ce qui, de près ou de loin, tenait à la magistrature ou au barreau, les personnages les plus notables, les plus grandes dames et les plus jolies femmes de la ville, tous avaient fait assaut d'intrigues et de sollicitations pour obtenir la faveur d'une place dans les tribunes réservées, tous avaient voulu assister au dramatique et émouvant spectacle qui allait se dérouler, ce jour-là, devant la cour d'assises, et c'était déjà un curieux et saisissant tableau que celui du public d'élite qui, cette fois, remplissait la salle.

C'est que, ce jour-là, c'était un des leurs qui allait s'asseoir sur ce banc d'infamie où avaient passé tant d'atroces et hideux bandits ; c'est que tous, ou presque tous ceux qui étaient accourus à ce navrant spectacle, connaissaient intimement le jeune homme sur lequel pesait une accusation capitale ; c'est que toutes ces jeunes femmes avaient cent fois dansé et valsé avec ce grand criminel.

Aussi toutes les physionomies devinrent-elles graves et émues en voyant entrer ces magistrats imposants, arbitres à peu près suprêmes parfois de la destinée d'un de leurs semblables, que, qu'ils peuvent rayer du livre de vie. Le jury était déjà entré.

Le président parcourut rapidement quelques pages d'un dossier placé devant lui ; puis, après avoir promené sur toute l'assemblée un regard froid et austère :

— Qu'on introduise l'accusé ! dit-il.

Un léger frisson avait parcouru l'auditoire à ces simples paroles, et quelques femmes avaient même pâli.

— Berthe, dit l'une d'elles en se penchant vers son amie, est-ce que vous ne vous sentez pas bouleversée à la pensée de voir paraître ici, en accusé, ce pauvre Charles que nous avons connu si gai, si franc, si spirituel avec tous, si bon et si charmant avec sa pauvre petite femme ?

— J'en suis toute tremblante, répondit la jeune femme, et je donnerais beaucoup pour pouvoir quitter cette place que j'ai si vivement sollicitée.

En ce moment, un murmure léger, presque insensible, mais chargé d'émotions, s'éleva de tous les points de la salle, et ces mots se firent entendre, faibles comme un souffle :

Le voilà !

Tous les regards se fixèrent sur l’accusé avec un sentiment de vive curiosité, mais avec des impressions bien diverses : ceux qui le connaissaient se demandant en quel état ils allaient le revoir après deux mois de détention et sous l’empire de la terrible accusation qui pesait sur sa tête ; les autres se promettant d’étudier ce visage et de démêler dans ces lignes, dont on leur vantait la distinction, les odieux instincts qui devaient expliquer le crime dont il s’était rendu coupable.

Ce crime, ils n’en voulaient pas douter et mettaient d’avance leur amour-propre à déchiffrer, dans cette prétendue nature d’élite, les mauvaises passions et les prédispositions au meurtre qui, jusque-là, avaient échappé à tous les regards.

L’accusé entra donc au milieu d’un silence imposant. La salle entière se sentit émue à son aspect.

Sa taille souple et dégagée, sa tournure pleine d’aisance, sa tête à la fois noble et gracieuse, encadrée dans une abondante chevelure blonde négligemment rejetée sur les tempes et laissant à découvert son front blanc et bien proportionné, tout cet ensemble était, pour ainsi dire, enveloppé d’un charme qui, en ce moment surtout, soulevait l’attendrissement et la sympathie.

Aussi put-on remarquer une espèce de désappointement chez ceux qui s’étaient préparés à lire sur la tête de l’accusé les passions et les instincts qui devaient trahir à leurs yeux la nature du meurtrier.

Le jeune homme était entre deux gardes municipaux, qui le conduisirent à sa place et s’assirent derrière lui.

Il avait les traits pâles et les paupières rougies, mais sa physionomie, empreinte d’une tristesse mortelle, exprimait en même temps quelque chose de fier et de résigné qui acheva d’ébranler la conviction des spectateurs prévenus d’avance contre lui.

En se dirigeant vers le banc des accusés, guidé par les deux gardes, il avait embrassé d’un regard toute la salle, et, dans ce rapide, coup d’œil, il avait sans doute reconnu quelques-uns de ses amis, car un frisson l’avait agité de la tête aux pieds, mais il avait aussitôt dompté cette émotion, et à partir de ce moment ses yeux ne s’étaient plus tournés du côté de l’assemblée.

— Greffier, dit le président, lisez l’acte d’accusation.

Le silence devint plus profond encore, et chacun, craignant de perdre un seul mot des faits qui allaient être enfin révélés, attendit immobile la parole du greffier qui lut.

« Messieurs les juges, messieurs les jurés,

« Le 10 septembre dernier, le bruit se répandait à Chaville qu’un crime odieux avait été commis dans cette commune. Un riche propriétaire du pays, M. Doutreville, avait été trouvé assassiné dans son château du Vaudray, qu’il habitait avec deux domestiques et un jardinier, faisant en même temps office de concierge.

« La justice se transporta aussitôt sur les lieux, et M. le commissaire de police de Chaville, introduit dans la chambre à coucher, se trouva en face d’un affreux spectacle. La victime, étendue sur le dos, gisait dans une mare de sang, les poings serrés, la face contractée, portant au cou une plaie dans laquelle était restée l’arme qui l’avait faite. C’était un couteau à manche d’écaille, garni d’argent, dont la lame fine et aiguë était entrée si profondément dans la gorge qu’elle avait atteint la colonne vertébrale, où elle était restée fixée. D’après la constatation médico-légale du docteur Laurens, dont M. le commissaire de police s’était fait accompagner, ce coup, dont la violence attestait la rage de l’assassin, avait suffi pour déterminer la mort. Elle n’avait pas été immédiate cependant, comme on en acquit bientôt la preuve en découvrant sur le parquet et dans presque toutes les parties de la chambre l’empreinte sanglante des pieds nus de la victime, qui, évidemment, avait marché dans son sang en luttant pour échapper aux coups de son assassin.

« Quel pouvait être le meurtrier de M. Doutreville, l’un des hommes les plus estimés de la commune de Chaville et auquel on ne connaissait pas un ennemi ? C’est ce que se demandait le magistrat, tout en cherchant à faire jaillir la lumière de tous les témoignages matériels qui l’entouraient et qui tout d’abord ne lui avaient rien révélé, car le couteau trouvé dans la plaie ne lui apprenait rien quant à présent. Les domestiques interrogés avaient répondu qu’à leur connaissance leur maître n’avait pas un ennemi et qu’ils ne pouvaient pas même établir la moindre supposition sur fauteur de ce crime. Tout était donc ténèbres dans cette affaire, et le magistrat se désespérait de

ne trouver aucun indice, lorsqu'à force de fouiller du regard tous les coins de la chambre il finit par s'apercevoir que l'empreinte sanglante des pieds nus marquée sur le parquet n'était pas la même partout, et, en se livrant sur ce point à un examen approfondi, il acquit bientôt la conviction que le meurtrier, avant d'entrer dans la chambre, avait dû se déchausser pour amortir le bruit de ses pas. L'une de ces empreintes était donc la sienne, et il la distingua bientôt de celle de la victime, dont le pied était plus long et plus large.

« Il en prit le dessin exact ; puis il passa de la chambre au vestibule et à l'escalier, où il put suivre les mêmes empreintes jusqu'à l'entrée du jardin. Là elles devenaient confuses et se mêlaient dans le sable à deux empreintes de pieds chaussés de bottines, un pied d'homme et un pied de femme. Ce petit pied mignon, aristocratique et finement chaussé, ne pouvait être celui de la cuisinière, la seule femme qu'il y eût au château ; M. le commissaire en fit l'observation. Alors le jardinier déclara sans hésiter qu'il reconnaissait là le pied de madame d'Estarbès, trop petit pour être confondu avec aucun autre.

— D'ailleurs, ajouta-t-il, j'en suis d'autant plus sûr qu'elle a quitté le château cette nuit, c'est-à-dire à deux heures du matin.

— Et elle n'est pas rentrée ? demanda le magistrat stupéfait.

— Non, monsieur, répondit le jardinier.

— Où pouvait-elle aller à pareille heure ?

— C'est ce que je lui ai demandé quand elle m'a prié de lui ouvrir la porte ; elle n'a pas répondu d'abord : elle restait immobile en face de moi, les cheveux épars, l'œil fixe, avec quelque chose d'égaré dans la physionomie ; puis enfin, elle me dit en balbutiant et en cherchant ses mots, que sa mère était malade, à la mort, que le train allait passer, qu'elle me suppliait de lui ouvrir sans retard. Et, comme je lui disais qu'à cette heure de nuit elle pouvait s'égarer, elle me fit observer qu'il faisait un beau clair de lune, ce qui était vrai, et renouvela si vivement ses instances que je dus la laisser partir. Ce n'est que longtemps après que je fis la réflexion qu'elle ne pouvait avoir reçu aucune nouvelle depuis la veille au soir, et qu'en ce cas elle n'eût pas attendu jusqu'à deux heures du matin pour partir.

— Que faisait madame d'Estarbès au château du Vaudray ? demanda le magistrat.

— Elle y était venue passer quinze jours pendant une absence de son mari, ce qui lui arrivait de temps à autre, M. Doutreville étant un vieil ami des deux familles et ayant vu naître le mari et la femme, qu'il aimait comme ses enfants.

« Après y avoir longuement réfléchi, le magistrat crut entrevoir une mystérieuse relation entre cette fuite étrange, inexplicable, et le crime qui venait de s'accomplir dans ce château. Il se dit que les cris de la victime, le bruit de la lutte, la chute du corps avaient pu être entendus de la jeune femme ; qu'il se pouvait qu'en ce cas elle fût accourue à la chambre de M. Doutreville, et que, le voyant étendu sanglant sur le parquet, elle eût pris la fuite, en proie à un vertige qui, pour un moment, avait eu pour effet d'égarer sa raison.

« Dans cette hypothèse, il résolut de se rendre aussitôt à Versailles dans le but d'interroger madame d'Estarbès, dont il se fit indiquer la demeure par le jardinier. Deux heures après, il sonnait à sa porte, mais vainement, personne ne vint lui ouvrir. Alors il interrogea les voisins, et voici ce qu'il apprit de l'un d'eux, un vieux capitaine retraité, qui allait faire quelquefois la partie de cartes avec la mère de la jeune femme : « Je dormais profondément, dit-il, lorsque, tout à coup, je crois entendre frapper à la porte de mon jeune ami M. d'Estarbès ; j'écoute, on frappe de nouveau : c'étaient des coups violents et précipités qui exprimaient l'angoisse, le désespoir ou l'épouvante. Alors je me lève à la hâte, je cours à ma fenêtre, et qu'est-ce que j'aperçois à la clarté de la lune, très brillante en ce moment ? Une femme pendue au marteau de la porte, à moitié renversée sur la dernière marche du perron, et dans cette femme à la taille souple et mince, aux cheveux effarés, aux vêtements en lambeaux, je reconnais madame d'Estarbès. »

« Le magistrat demanda au capitaine s'il avait entendu dire que la mère de Mme d'Estarbès fût malade. Celui-ci répondit négativement et ajouta que, la veille encore, il avait fait avec elle une partie de bouillotte, pendant laquelle ils s'étaient longuement entretenus de la jeune femme et de son mari, qu'elle attendait le soir même ou le lendemain matin. Mme d'Estarbès avait donc imaginé un prétexte pour quitter le château du Vaudray au milieu de la nuit ; voilà qui devenait évident pour le magistrat, et cette certitude le confirmait dans la supposition qu'avait fait naître en lui cette fuite précipitée.

« Plus que jamais il pensait qu'elle avait dû arriver dans la chambre de la victime immédiatement après la perpétration du crime, et que, saisie d'horreur, elle s'était élancée dehors, au hasard, sans but, sous l'empire d'un égarement momentané produit par cette sanglante vision.

« En conséquence il résolut de la questionner sans retard, et un instant après il se présentait chez elle. Ce fut Mme de Fiernas, sa mère, qui le reçut, et le magistrat fut frappé de sa pâleur, de l'étrange éclat de ses yeux, et de la profonde agitation empreinte sur tous ses traits.

Quand il lui eut décliné l'objet de sa visite, elle répondit que sa fille était malade et en proie à un délire qui la rendait incapable de répondre à ses questions. Il insista cependant et lui raconta le drame qui venait de se passer au château du Vaudray et qui, selon lui, avait dû déterminer la fuite de la jeune femme.

« A la nouvelle de ce crime, Mme de Fiernas exprima d'abord une profonde surprise et déclara ensuite, du ton le plus convaincu, que cela était absolument impossible, mais sans témoigner la moindre pitié pour l'infortuné vieillard qui, de tout temps, s'était montré si bon pour elle et pour ses enfants, circonstance qui frappa le magistrat, et qui plus tard devait aider la justice dans la recherche de la vérité. Le même jour, la police mettait une douzaine d'agents en campagne, et l'un deux apportait bientôt une révélation de la plus haute importance.

« Un paysan proche voisin de M. Doutreville, s'étant mis à sa fenêtre dans l'espoir de dissiper un violent mal de tête, fut surpris de voir un individu sortir précipitamment du château du Vaudray, traverser le jardin avec tous les signes d'un trouble violent, et s'élancer à travers le parc, à l'extrémité duquel se trouve une petite porte donnant sur la campagne. Mais sa surprise s'accrut encore lorsque, dans cet individu qu'il avait pris d'abord pour un malfaiteur, il reconnut M. Charles d'Estarbès, qu'il avait aperçu vingt fois au château avec sa jeune femme.

Il reconnut M. d'Estarbès. (Page 8.)

« Interrogé sur l'heure à laquelle il avait vu M. d'Estarbès, Pierre Chenu (c'est le nom du paysan) ne put malheureusement donner aucune indication à ce sujet, étant trop absorbé par la douleur dont il souffrait pour songer à autre chose. Il ajouta seulement qu'à la clarté de la lune il avait vu briller, dans la main droite du jeune homme, un

objet dans lequel il avait cru reconnaître un revolver, mais qu'il ne pouvait rien affirmer sur ce point. Le soir même, M. Charles d'Estarbès était appelé dans le cabinet de M. le juge d'instruction, où il subissait un interrogatoire que nous transcrivons ici, mot pour mot :

— Monsieur d'Estarbès, lui demanda le magistrat, où étiez-vous la nuit dernière ?

— Chez moi, monsieur.

— A quelle heure arriviez-vous chez vous, car vous n'y étiez pas dans la soirée ?

— J'arrivais un peu avant minuit.

— Vous reveniez d'un voyage qui vous avait tenu quelque temps éloigné de Versailles ?

« Et, avant de partir, vous aviez conduit votre jeune femme au château du Vaudray, chez M. Doutreville, votre ami ?

« M. d'Estarbès ne répond pas tout de suite, et c'est d'une voix altérée qu'il dit enfin :

— Oui monsieur, notre ami.

— Qu'avez-vous fait en arrivant chez vous ?

— Il était tard et j'étais fatigué, je me suis mis au lit.

— Ne s'est-il rien passé d'extraordinaire ?

« A cette question, l'accusé fut tout à coup saisi d'une émotion qui l'empêcha de proférer une parole. Ses traits s'empourprèrent subitement, un tremblement convulsif agita tous ses membres, puis, quand cette agitation se fut un peu calmée, il dit au magistrat, qui se préparait à renouveler sa question :

— Il est inutile de m'interroger davantage, monsieur, je suis décidé à ne plus répondre.

— Prenez grade, lui fit observer M. le juge d'instruction, vous ne pouvez ignorer, vous n'ignorez pas que M. Doutreville a été assassiné cette nuit ; or je dois vous prévenir que vous êtes soupçonné de ce crime…

— Moi ! s'écria d'Estarbès en se levant brusquement.

— Vous, monsieur et je vous préviens que votre refus de répondre à mes questions ne ferait qu'ajouter aux charges déjà bien graves qui pèsent sur vous.

— Ah ! murmura M. d'Estarbès avec un sourire méprisant, c'est

moi qu'on accuse d'avoir assassiné…

— Votre ami. M. Doutreville, oui, monsieur, et maintenant que vous connaissez la gravité de votre situation, j'espère que vous comprendrez la nécessité de vous disculper d'une…

— Nous comprenons les choses différemment, monsieur, interrompit d'Estarbès avec hauteur ; je dédaigne une pareille accusation, et maintenant que je connais le motif pour lequel vous m'avez appelé ici, je refuse plus que jamais de répondre à vos questions.

« Et malgré les instances de M. le juge d'instruction pour lui faire comprendre les dangers de la voie dans laquelle il s'engageait, d'Estarbès garda obstinément le silence.

« Mme de Fiernas et ses domestiques furent interrogés ensuite par M. le juge d'instruction sur la question de savoir si d'Estarbès était réellement rentré dans sa demeure dans la nuit du meurtre, à quelle heure il y était arrivé, et s'il y avait passé la nuit entière.

« Mme de Fiernas répondit que son gendre était rentré ce jour-là vers minuit environ, qu'il s'était couché et avait passé la nuit chez lui.

« Interrogé sur le motif qui avait pu déterminer sa fille à quitter le château du Vaudray à deux heures du matin, à s'exposer aux dangers et aux fatigues d'une longue route à pied, à travers bois, au milieu de la nuit, Mme de Fiernas répondit qu'elle avait trouvé sa fille évanouie à la porte, qu'elle s'était empressée de la mettre au lit, et que depuis ce moment elle était en proie au délire de la fièvre, de sorte qu'elle n'avait même pas tenté d'obtenir d'elle un mot d'explication sur la cause de son retour subit.

« Quant à la domestique, elle affirme n'avoir rien à dire, par la raison qu'elle a dormi comme une souche durant toute cette nuit-là, sa maîtresse, Mme de Fiernas, n'ayant pas voulu l'éveiller ni pour monsieur, ni pour sa jeune maîtresse, vu quelle la savait très fatiguée.

« Outre Madame de Fiernas et sa domestique, trois autres personnes ont été appelées à déposer chez M. le juge d'instruction : le capitaine en retraite Lamberti, et deux autres voisins de l'accusé.

« Le premier a confirmé sa première déposition pure et simple, mais il résulte du témoignage de M. Duranton, l'un des deux voisins, interrogés, un fait de la plus haute gravité, car M. Duranton affirme avoir vu l'accusé quitter furtivement, sa maison au milieu de la nuit en fermant sa porte avec d'extrêmes précautions, déposition qui se trouve en contradiction avec l'affirmation de Mme de Fiernas, puisque cette dame prétend que l'accusé a passé la nuit chez lui. »

L’acte d’accusation avait parlé. Il avait raconté tout le drame de Vaudray c’est-à-dire tout ce qu’il avait pu recueillir sur cette ténébreuse affaire, car que de choses restaient à l’état de mystère, même après la lecture de cet acte.

Outre l’obscurité qui planait sur beaucoup de points, outre les horizons qu’ouvrait à la curiosité de l’auditoire le rôle inexplicable joué par la jeune femme dans cette sombre affaire, la physionomie seule du principal acteur du drame jetait le doute dans tous les esprits et protestait éloquemment contre l’acte odieux qui lui était imputé.

Vainement les charges les plus accablantes s’élevaient contre lui, vainement les faits connus démontraient hautement sa culpabilité, sa tête loyale et fière, son regard plein de franchise, l’élégance et la distinction de toute sa personne criaient plus haut que tous les témoignages que ce jeune homme ne pouvait être un meurtrier, et les cœurs les plus endurcis, les consciences les plus austères se révoltaient contre l’évidence et cherchaient à l’absoudre.

On parlait à voix basse dans tous les coins de la salle, et toutes ces impressions manifestées avec ardeur produisaient dans la salle un murmure sourd et continu qui attestait l’intérêt que le public prenait à cette affaire.

— Vous voyez, monsieur Godard, disait Mme Bellemain à l’épicier, tout le monde est pour l’accusé, et, comme dit un proverbe latin que j’ai souvent entendu citer par mon père : *Vox populi, vox Dei,* ce qui signifie que l’opinion publique se trompe rarement.

— A qui le dites-vous, madame Bellemain ? D’ailleurs, je vous le répète, je n’ai jamais eu qu’a me louer de la famille de l’accusé ; jamais une note en retard, jamais un sou d’erreur, ce n’est que dans de telles familles qu’on trouve des meurtriers, madame Bellemain.

— N’est-ce pas, monsieur Godard !

La vieille rentière ajouta eu jetant un regard autour d’elle :

— Où est donc passé ce vieux matois de campagnard qui se livrait à toutes sortes d’insinuations contre le pauvre jeune homme ?

— Tiens, je ne le vois plus ! dit M. Godard après avoir fouillé du regard toute la salle.

— J'en suis fâchée, j'aurais été heureuse de le confondre en lui montrant qu'il était seul de son avis.

Elle se tut tout à coup.

Le silence venait de se rétablir comme par enchantement, à ces paroles prononcées par le président :

— Accusé, levez-vous !

L'interrogatoire de l'accusé allait commencer.

Tous les regards se portèrent sur lui avec un redoublement d'intérêt.

Quelle attitude allait-il prendre ? Allait-il nier ou refuser de répondre, comme il l'avait fait avec le juge d'instruction !

C'est ce que chacun se demandait avec inquiétude, craignant qu'il ne compromît sa cause en s'obstinant à se taire.

— Accusé, reprit le président, vous venez d'entendre l'acte d'accusation ; vous savez quel crime vous est imputé et quelles sont les charges auxquelles vous avez à répondre ; qu'avez-vous à dire ?

Une attente pleine d'anxiété se manifesta dans l'auditoire.

— J'ai à dire, monsieur le président, répondit Charles d'Estarbès, qu'une étrange et déplorable fatalité semble avoir tout combiné pour me convaincre du crime dont on m'accuse ; mais je déclare que je suis innocent et je le jure sur le christ que je vois au-dessus de votre tête.

Ces paroles avaient été prononcées avec une fermeté digne et calme qui acheva de gagner à l'accusé les sympathies de l'auditoire.

Le président reprit, en dardant sur lui un regard qui semblait scruter au fond de sa conscience :

— Depuis combien de temps connaissez-vous M. Doutreville ?

— Depuis mon enfance, monsieur.

— Vous le considériez comme votre meilleur ami, presque comme un père ?

Après une pause, Charles d'Estarbès répond avec effort :

— Oui, monsieur.

— Et la preuve que ces sentiments étaient ceux dont vous étiez pénétré pour lui, c'est que tous les ans vous alliez passer dans son château une partie de la belle saison avec votre femme.

— C'est vrai.

— Ces sentiments de vénération, d'affection presque filiale étaient partagés par votre jeune femme, que M. Doutreville avait vue naître et à laquelle il avait toujours témoigné la tendresse d'un père.

Nouvelle pause, nouvel effort de l'accusé pour répondre à cette question.

— Oui, monsieur, dit-il enfin presque à voix basse.

— Quelle est la raison du voyage qui vous a retenu quinze jours éloigné de chez vous ?

— La maladie d'une tante qui, se croyant près de sa fin, avait voulu me voir avant de mourir et qui, heureusement, est revenue à la santé.

— Vous êtes rentré chez vous la nuit même où s'accomplissait le drame de Vaudray ?

— Oui, monsieur.

— Quand et comment avez-vous appris cet événement !

L'accusé se trouble visiblement à cette question. C'est d'une voix mal assurée et après un moment d'hésitation qu'il répond enfin :

— Le lendemain matin par le jardinier du château.

— Ce jardinier, appelé devant le juge d'instruction et sommé de dire tout ce qui était à sa connaissance, n'a rien dit de pareil ; il ressortirait même de son interrogatoire qu'il n'a quitté le château, à partir de cette nuit fatale, que pour se rendre le surlendemain dans le cabinet du magistrat qui avait à l'interroger.

Un peu interdit d'abord à cette observation du président, l'accusé réplique bientôt :

— C'est un oubli.

— Cette circonstance était bien importante pour qu'on puisse admettre qu'elle a été oubliée.

Le président jette un coup d'œil sur le dossier.

Puis il reprend :

— A quelle heure êtes-vous rentré chez vous au retour de votre voyage en Bretagne ?

— Un peu avant minuit, comme l'a déclaré Mme de Fiernas.

— A quelle heure le train arrivait-il à Paris ?

— A onze heures.

— C’est bien ; je dois dire que tout cela a été vérifié et concorde parfaitement avec votre déclaration.

Le président ajoute après une pause :

— Vous êtes donc rentré chez vous vers minuit ; à quelle heure Mme d’Estarbès venait-elle frapper à la porte de sa maison ?

Une violente émotion s’empare tout à coup de l’accusé à cette question.

Une subite rougeur lui monte au visage, ses yeux deviennent humides, et c’est d’une voix profondément altérée qu’il répond :

— Il devait être trois heures.

— A trois heures, d’après les suppositions que suggère l’acte d’accusation, le crime devait être accompli.

L’accusé garde le silence.

Le président continue :

— Si vous avez passé cette nuit chez vous, comme l’a déclaré votre belle-mère, vous étiez là à trois heures du matin, à l’heure où votre femme rentrait à son tour, et en ce cas c’est par elle que vous avez dû apprendre l’assassinat de M. Doutreville.

L’accusé garde le silence.

— Qu’avez-vous à répondre ? lui demande le président.

Le jeune homme paraît en proie à une violente perplexité.

A l’anxiété qui se peint sur son visage on devine qu’une lutte intérieure se livre en lui, lutte grave, décisive, d’où doit jaillir quelque grande résolution, et dont chacun attend la fin avec angoisse.

— Monsieur le président, dit enfin l’accusé d’une voix grave et avec un accent qui fait frissonner tout l’auditoire, assez de mensonges et de dissimulation, je ne veux pas jouer plus longtemps un rôle qui répugne à mon caractère et auquel je n’ai consenti que par faiblesse et pour calmer les craintes de ceux qui s’intéressent à moi ; quoi qu’il en puisse advenir je vais dire la vérité.

Cette déclaration inattendue produit l'effet d'un coup de foudre sur l'auditoire qui, frappé à la fois des paroles de l'accusé et du ton dont il les a proférées, s'attend à quelque grave révélation, peut-être même à un aveu du crime dont on se refusait à le croire coupable, malgré toutes les apparences qui l'accusaient.

C'est donc au milieu de l'émotion générale que le jeune homme reprend la parole, après une longue pause, pendant laquelle il a semblé se recueillir.

— Monsieur le président, dit-il, j'ai menti tout à l'heure et je m'en accuse hautement, quand j'ai dit que j'avais passé chez moi la nuit pendant laquelle M. Doutreville a été assassiné.

Cet aveu, dont la gravité frappe l'assemblée, et dans lequel on croit voir le prélude d'une confession complète, est accueilli par un murmure dont le sentiment, sympathique à l'accusé, est une expression d'angoisse et d'appréhension.

Le président lui-même, sous l'apparente impassibilité qu'il sait imposer à son visage, n'a pu dissimuler complètement son émotion en entendant sortir de la bouche de l'accusé cet aveu compromettant.

C'est que, lui aussi, il connaît Charles d'Estarbès, avec lequel il s'est rencontré cent fois dans le monde, et comme tous ceux qui ont été à même de l'apprécier, il s'intéresse vivement à ce jeune homme.

Cependant il étouffe aussitôt les sentiments de l'homme pour n'écouter que le devoir du magistrat, et reprenant son interrogatoire avec autant de sévérité que si l'accusé lui était inconnu :

— Ainsi, lui dit-il, vous revenez sur votre déclaration première et vous reconnaissez que vous êtes sorti dans le courant de la nuit du 12 septembre dernier ?

— Oui, monsieur, je le reconnais.

— A quelle heure de la nuit êtes-vous sorti ?

— C'est ce que je ne saurais préciser.

— Vous pouvez dire au moins si c'est avant ou après le retour de votre femme ; vous ne sauriez avoir oublié cela.

— Oh ! non, murmure le jeune homme d'une voix tremblante

d'émotion.

Il ajoute :

— C'est après son retour à la maison.

— Longtemps après !

— Non.

— Précisez, s'il se peut.

— Un quart d'heure environ.

— Vous ne pouvez ignorer la raison d'un retour si imprévu et si inexplicable, pour une jeune femme qui, si elle n'eût été poussée par une circonstance extraordinaire, n'eût peut-être pas osé faire seule, à pareille heure, cent pas hors du château.

— En effet, répond l'accusé, cette raison, je la sais.

— Alors, faites-la connaître.

— Je ne le puis.

Ces paroles, prononcées d'un ton calme et résolu, produisent une nouvelle sensation.

— Prenez garde, accusé, dit le président avec une fermeté sous laquelle perce un sentiment de bienveillance, votre devoir est d'aider la justice à porter la lumière sur tous les points obscurs de cette affaire, votre devoir et en même temps votre intérêt, s'il est vrai que vous soyez innocent, comme vous venez de le jurer solennellement ; répondez donc.

— Je ne puis, répète l'accusé d'une voix nette et ferme.

Il reprend aussitôt :

— Mais je suis prêt à vous donner, quant au reste, toutes les explications que vous me demanderez.

— Vous dites que vous êtes sorti de chez vous un quart d'heure après l'arrivée de votre femme, et vous avez déclaré précédemment, d'accord avec de Fiernas, qu'il était environ trois heures quand Mme d'Estarbès avait frappé à la porte de sa maison ; vous avez donc dû sortir entre trois heures et quart et trois heures et demie.

— Je le crois.

— Vous aviez trouvé votre femme évanouie sur les marches du perron, pâle comme une morte, les vêtements en lambeaux et, d'après la déposition de sa mère, en proie au délire de la fièvre dès qu'elle eut recouvré l'usage de ses sens, et vous la laissez en cet état pour sortir

au milieu de la nuit ! Quel intérêt si puissant a donc pu dominer l'inquiétude dont vous deviez être dévoré, et vous résoudre à vous éloigner de votre femme malade, presque mourante ?

L'accusé garde le silence.

— Vous refusez de répondre ?

— A cette question, oui, monsieur le président.

— Nous y reviendrons plus tard.

Il reprend :

— Où alliez-vous en sortant de chez vous à trois heures du matin, c'est-à-dire au milieu de la nuit ?

— A Chaville.

— Au château du Vaudray ?

— Oui, monsieur le président.

Nouveau murmure de surprise à cette réponse.

Ceux qui se sont montrés le plus sympathiques à l'accusé sont atterrés, et leur foi paraît ébranlée.

— Il est coupable.

— Impossible d'en douter maintenant.

— Il va tout avouer.

Telles sont les phrases qui s'échangent dans l'auditoire, que cet incident a douloureusement impressionné.

— Qu'alliez-vous faire à pareille heure au château du Vaudray ? demanda le président à l'accusé.

— Je voulais parler à M. Doutreville.

— Ce que vous aviez à lui dire était donc bien important ?

— Je le jugeais ainsi.

— Et vous êtes entré au château ?

— J'y suis entré.

— Le concierge ne vous a pas vu ; comment vous êtes-vous introduit dans la propriété ?

— Par une petite poterne qui donne accès dans le parc et s'ouvre au moyen d'un ressort secret.

— Dites-nous ce qui s'est passé à partir de ce moment ?

— Après avoir refermé la porte derrière moi, je me dirigeai vers le château ; arrivé là, je me disposais à aller frapper à la fenêtre de la chambre de Julien, le domestique, lorsque, à mon extrême surprise, je m'aperçus d'abord que la grande porte était ouverte, et ensuite qu'il y avait de la lumière dans la chambré de M. Doutreville.

Soupçonnant qu'il se passait au château quelque chose d'extraordinaire, j'entre, je gravis rapidement l'escalier et j'arrive à la chambre, dont je trouve la porte également ouverte. Je m'élance… puis je m'arrête aussitôt, frappé d'horreur à la vue du spectacle qui s'offre à mes regards : M. Doutreville était étendu sanglant au milieu de sa chambre. Je m'approche de lui, je pose la main sur son cœur ; il avait cessé de battre et le froid de la mort avait déjà gagné toutes les parties du corps.

Le jeune homme se tait après avoir fait ce récit tout d'une haleine, d'une voix brève et d'un ton animé.

— Qu'avez-vous fait alors ? lui demande le président.

— Alors, monsieur le président, répond l'accusé avec une extrême agitation, j'ai pensé à ma femme que j'avais laissée presque mourante, comme vous le disiez tout à l'heure, en face de cet horrible tableau, en face de cet homme assassiné, devant ce sang qui s'étalait par larges plaques sur les draps du lit, sur les rideaux blancs, sur le tapis, partout, comme s'il eut passé un fleuve à travers cette chambre ; le vertige s'est emparé de mon cerveau, me montrant ma femme entourée de dangers, se débattant sous le couteau des assassins, frappée au cœur, répandant, elle aussi, des flots de sang, se traînant sur le parquet toujours poursuivie par ses meurtriers, et m'appelant, m'appelant toujours jusque dans les derniers râles de la mort !… J'entendais sa voix, je l'entendais !… Alors je me suis élancé dehors en criant : Me voilà ! ma femme ? ma bien-aimée ! ma Cécile ! me voilà !… et j'ai toujours couru jusqu'à Versailles.

Après avoir jeté ces paroles d'une voix ardente, avec une exaltation toujours croissante et qui, à la fin, tenait du délire, le malheureux jeune homme plongea dans ses deux mains sa tête enflammée et se laissa tomber sur son banc, où il resta comme écrasé sous la violence de ses émotions.

A la suite de cette explosion, toute la salle, le jury, les juges eux-mêmes restent sous le coup d’une émotion qui a pour effet de suspendre l’audience pendant quelques instants.

Hors quelques sceptiques obstinés, personne ne doute de la véracité de ce récit.

Les poitrines, longtemps oppressées, se dilatent à cette révélation qui, pour presque tous, prouve clairement l’innocence de l’accusé, et chacun s’indigne contre les incrédules qui osent jeter leur note discordante au milieu de l’espoir général.

— Comment, monsieur, s’écrie Mme Bellemain, furieuse contre un de ces récalcitrants, après ce que vous venez d’entendre, vous n’êtes pas convaincu de l’innocence de ce pauvre jeune homme ?

— Pas encore, madame, répond tranquillement celui-ci.

— Que vous faut-il donc, monsieur ?

— Des preuves, madame.

— Des preuves ! mais elles éclatent de toutes parts, mais elles vous aveuglent, monsieur !

— Où les voyez-vous donc, madame ?

— Dans la loyauté de ce jeune homme qui, après avoir déclaré qu’il avait passé chez lui la nuit entière, déclaration qu’il lui était si facile de maintenir, comme il l’eût fait s’il eût été coupable, se rétracte tout à coup, cédant à la voix de sa conscience, et avoue qu’il est allé cette même nuit au château du Vaudray.

— Permettez, permettez, madame, réplique le contradicteur de Mme Bellemain avec un calme qui achève d’exaspérer la vieille rentière, cette rétractation que vous exaltez si fort plaiderait beaucoup, en effet, à l’avantage de l’accusé, si elle n’eût été forcée.

— Forcée, comment cela, forcée ?

— Oui, madame, forcée, et je le prouve. Que dit l’acte d’accusation que M. d’Estarbès a écouté aussi attentivement que personne, et dont il n’a pas perdu un mot, croyez-le bien ? Il dit, entre autres choses, que l’accusé a été vu cette nuit-là par deux témoins qui vont être appelés à déposer tout à l’heure. L’un d’eux, un de ses

voisins, l'a aperçu au moment où il franchissait le seuil de sa maison ; l'autre, un campagnard, habitant la commune de Chaville et dont la propriété touche au domaine du Vaudray, l'a aperçu et reconnu distinctement comme il sortait du château ; il n'a pas un grand mérite à avouer ce qu'il ne pouvait nier, et dans cette rétractation dont vous faites honneur à sa franchises, je ne vois, moi, que la preuve d'une extrême habileté.

Comment ! voilà un homme qui revient de voyage le jour où M. Doutreville est assassiné, on le voit sortir furtivement du château dans la nuit même où le crime a été commis, il nie d'abord cette circonstance, il l'avoue quand il s'y voit contraint, mais sans vouloir faire connaître le mobile qui le poussait au Vaudray au milieu de la nuit, enfin, par une prodigieuse coïncidence, sa jeune femme quitte le château du Vaudray dans cette même nuit, traverse des bois où elle met ses vêtements en lambeaux, et vient tomber folle d'épouvante au seuil de sa maison, épouvante dont la cause est parfaitement expliquée par l'accusation, et de tous ces faits, vous ne voyez pas se dégager, palpable et éclatante, la culpabilité de ce jeune homme ! Allons, madame, vous êtes aveugle, ou vous vous bouchez les yeux pour ne pas voir.

— S'il y a quelque chose de bouché ici, c'est votre entendement, monsieur, répliqua vertement Mme Bellemain, et à mon tour, je le prouve. Vous affirmez avec l'accusation, et sur ce point je partage entièrement votre avis, vous prétendez, dis-je, que la cause de l'émotion violente qui a ébranlé l'esprit de Mme d'Estarbès au point de la pousser à travers bois au milieu de la nuit, ne peut être attribuée qu'à la vue de M. Doutreville étendu sanglant au milieu de sa chambre ?

— C'est mon opinion.

— J'en suis heureuse et ne demande qu'une chose, c'est que ce soit aussi celle des juges et des jurés, car là est la preuve évidente de l'innocence de l'accusé.

— Comment cela, s'il vous plaît, madame ?

— C'est bien simple, monsieur ; à quel moment Charles d'Estarbès est-il sorti de chez lui ? Un quart d'heure après l'arrivée de sa femme, ainsi que cela vient d'être établi. Or si, comme vous le dites et comme je le crois, c'est la vue du cadavre de la victime qui a causé le vertige et déterminé la fuite de la jeune femme, il est clair que le meurtre était accompli quand l'accusé est arrivé au château deux ou trois heures après ; qu'en dites-vous, cher monsieur ?

— Mon Dieu ! chère madame, riposta le vieil entêté en

raffermissant sur son nez ses lunettes à branches d'or, je dis que votre argument pêche par la base.

— Ah ! bah !

— Qui a dit que Charles d'Estarbès était sorti de chez lui après l'arrivée de sa femme ?

Lui-même, et il savait bien ce qu'il faisait en disant cela. Oh ! très fort, excessivement fort, l'accusé ! mais ce point important sera éclairci par les témoins qui l'ont vu, et alors…

La voix du président lui coupa la parole.

— Ainsi, dit-il à l'accusé, dès que celui-ci lui parut un peu calmé, vous prétendez qu'en pénétrant dans la chambre de M. Doutreville, vous avez trouvé celui-ci étendu sur le parquet, au milieu d'une mare de sang et déjà glacé par le froid de la mort.

— Je l'affirme, répond l'accusé.

— Et la pensée ne vous est pas venue d'appeler les domestiques, de courir chez le docteur Laurent, que vous connaissez, qui habite à quelques pas du château et dont les soins eussent pu peut-être rappeler la victime à la vie.

— Non, monsieur le président, et je viens de vous en dire la raison ; j'ai pensé tout à coup à ma femme, je l'ai vue, à travers une sanglante hallucination, entourée elle-même d'assassins et m'appelant à son secours, et je me suis élancé dehors.

— Cela est fâcheux, très fâcheux, dit le président d'un ton dans lequel on croit voir l'expression du doute.

Il ajoute en s'adressant à l'accusé :

— Asseyez-vous ; nous allons passer à l'audition des témoins.

Les témoins ! que vont-ils dire ? Quelle est la solution qui va sortir de leurs dépositions ?

C'est ce que tous se demandent avec une anxiété visible et trop justifiée d'ailleurs dans une cause où bien des gens soupçonnent une main mystérieuse, un coupable caché dans l'ombre.

Ne suffit-il pas d'une déposition perfide et habilement combinée pour égarer la justice et faire tomber la tête d'un innocent !

On frémit à cette pensée, qui se présente à tous les esprits, et c'est avec une curiosité anxieuse qu'on attend l'appel des témoins.

Le premier nom que fait entendre la voix du greffier est celui de Mme d'Estarbès.

Tous les regards se portent aussitôt vers le banc des témoins.

Tout le monde est avide de voir cette jeune femme sur laquelle planent un étrange mystère et un malheur inconnu.

Mais personne ne répond à cet appel.

— Madame d'Estarbès a pourtant été citée, dit le président.

Une femme se lève, et, d'une voix grave, frémissante, toute chargée de tristesse :

— Monsieur le président, dit-elle, ma fille n'est pas en état de se présenter devant la cour.

— Quel est donc le motif qui s'y oppose ? demande le président avec bienveillance.

— Je suis obligée de faire connaître la vérité devant son mari, auquel je l'ai cachée jusque-ici, et j'en suis navrée, reprend Mme de Fiernas.

A ces mots, Charles d'Estarbès se retourne brusquement vers sa belle-mère et darde sur elle un regard où se lisent l'angoisse et le désespoir.

— Parlez, madame, reprend doucement le président.

— Eh bien, monsieur le président, dit Mme de Fiernas en attachant sur le jeune homme un regard plein de pitié, ma fille… est folle.

A ce mot, l'infortuné jette un cri qui fait passer un frisson dans tous les cœurs.

Puis les sanglots lui montent à la gorge et l'étouffent.

— Ma femme ! ma Cécile ! ma pauvre Cécile ! s'écrie-t-il en fondant en larmes.

L’émotion produite par cet incident fut longue à se calmer.

On se sentait pris d’une profonde commisération pour cet infortuné qui, déjà sous le coup d’une accusation capitale, accusation qui soulevait le doute dans tous les esprits et n’avait eu jusque-là d’autre résultat que de lui attirer de nombreuses sympathies, se voyait encore écrasé sous un coup si terrible, si effroyable, qu’on se demandait si sa raison pourrait y résister.

Quand le calme et le silence se furent rétablis, le président poursuivit son interrogatoire en commençant par Mme de Fiernas.

Depuis le commencement de l’audience, ce témoin occupe l’attention de la foule.

Je me suis élancée hors du lit... (Page 37.)

C'est une femme d'une quarantaine d'années, douée d'un léger embonpoint et dont les traits, d'une beauté remarquable, mais sombre, austère et toute palpitante de vie et d'ardeur, expriment en ce moment un sentiment indéfinissable, quelque chose de mystérieux et de sauvage, que traduit assez exactement un de ses admirateurs au moment où elle se lève pour répondre au président.

— Voilà une bien belle femme, dit-il ; mais elle n'a pas l'air caressant. Rien que de la regarder, elle me donne la chair de poule.

Lorsque, interrogée par le président, elle darde sur lui ses yeux noirs, on dirait qu'une étincelle jaillit de temps à autre de sa prunelle, tant il s'en dégage de vie et de flamme.

Son teint, légèrement bronzé, trahit son origine brésilienne.

Debout, dans une pose pleine de simplicité et de noblesse, elle attend, l'air imposant, le regard calme et assuré.

— Madame, lui dit le président, je dois vous faire observer d'abord que, contrairement à ce que vous avez déclaré devant M. le juge d'instruction, il est prouvé maintenant que l'accusé a quitté sa demeure dans la nuit du 12 septembre, pour se rendre au château du Vaudray.

Mme de Fiernas se trouble légèrement à ces mots, puis elle se remet et répond avec un grand calme :

— Il était sorti pendant mon sommeil, je l'ai su plus tard.

— Soit ; maintenant, madame, nous avons un point important à éclaircir, et je fais appel pour cela à votre sincérité. Quelle est la personne qui est allée ouvrir la porte de la rue quand Mme d'Estarbès est venue y frapper à deux heures du matin ? Est-ce vous ou votre gendre ?

Après un moment de réflexion, Mme de Fiernas répond :

— Nous sommes arrivés ensemble à la porte.

— Quel est celui de vous deux qui s'est avancé sur le perron pour prendre dans ses bras Mme d'Estarbès, évanouie.

— C'est moi.

— De sorte que M. d'Estarbès restait dans l'ombre et ne pouvait être vu des voisins ?

— Non, monsieur.

— Ainsi, vous êtes bien sûre que M. d'Estarbès était là quand sa jeune femme a frappé à la porte de la maison ?

— J'en suis sûre.

— Vous pouvez affirmer qu'il n'était pas sorti avant l'arrivée de sa femme ?

— Je l'affirme.

— Rappelez bien vos souvenirs, madame, car d'autres témoins

seront appelés à déposer sur ce point, l'un des plus délicats de la cause, et il serait très fâcheux que votre affirmation se trouvât démentie pour la seconde fois.

— Je ne crains pas cela, monsieur le président, mes souvenirs ne sauraient me tromper, et je dis la vérité.

— Il est un autre détail d'une extrême gravité, et sur lequel, je l'espère, vous pourrez nous renseigner ; je veux parler du motif qui a déterminé la fuite, jusque-là inexplicable, de Mme d'Estarbès.

— Je ne puis que répéter ici ce que j'ai dit à ce sujet devant M. le juge d'instruction ; je l'ignore, ma fille n'étant sortie de son évanouissement que pour tomber dans le délire de la fièvre.

— Ainsi, madame, d'après votre dire, Mme d'Estarbès, depuis le moment où vous l'avez trouvée évanouie à la porte jusqu'à ce jour, n'aurait pas recouvré un moment de lucidité et, conséquemment, n'aurait pu vous faire aucune confidence sur l'incident qui nous occupe ?

— C'est bien cela, monsieur.

— Eh bien, madame, j'en suis fâché pour vous, mais j'ai tout lieu de croire, ou que la mémoire vous fait défaut, ou que vous voulez dissimuler la vérité.

Mme de Fiernas jette un regard inquiet sur le président, qui reprend ainsi :

— J'ai la preuve que cette raison mystérieuse vous a été confiée par votre fille, et cette preuve, je la puise dans les paroles mêmes de l'accusé. En effet, qu'a-t-il répondu tout à l'heure quand je l'ai interrogé à ce sujet ? Je ne puis le dire, voilà sa réponse, c'est-à-dire je sais, mais je ne veux pas répondre à cette question. Or, si Mme d'Estarbès a pu confier un secret à son mari, près duquel elle n'est restée que deux jours, puisqu'il était arrêté le troisième, à plus forte raison a-t-elle pu en parler avec vous, qui ne l'avez pas quittée depuis deux mois.

Un instant déconcertée, Mme de Fiernas recouvre bientôt sa présence d'esprit et répond :

— Je n'étais pas là quand elle a fait cette confidence à son mari, et c'est à partir de l'arrestation de celui-ci que son esprit s'est obscurci de jour en jour, jusqu'à l'heure fatale où la folie s'est déclarée.

— Ce qui me frappe dans le cas qui nous occupe, reprend le président, c'est le soin tout particulier que vous apportez, vous et l'accusé, à ne rien laisser transpirer de ce fait important : la cause de

la fuite de votre fille du château du Vaudray ; or je dois vous prévenir, madame, que je ne vois là qu'une présomption de plus contre M. d'Estarbès et que, de mon côté, je vais tout tenter pour éclaircir ce point capital, convaincu désormais que c'est de là que doit jaillir la lumière.

Après ces paroles sévères, il invite Mme de Fiernas à s'asseoir.

— Pierre Chenu ! appelle alors le greffier.

Le témoin, dans lequel on reconnaît tout de suite un paysan, se lève lentement, s'avance lourdement, son chapeau à la main, salue gauchement les juges, les jurés, puis le greffier, en jetant son pied en arrière, puis tournant dans ses mains son chapeau tromblon, qui paraît le gêner énormément :

— Me voilà, monsieur le président, Pierre Chenu, cinquante-deux ans, domicilié à Chaville, né natif de Troyes en Champagne, cultivateur et marchand de cochons, si j'ose m'exprimer ainsi, et sous le respect de messieurs les juges et de toute la compagnie, dont je jure de dire toute la vérité et que j'en lève la main devant Notre-Seigneur.

Il lève la main au milieu de l'hilarité générale.

— Mais, dites donc, s'écrie tout à coup M. Godard en s'adressant à la rentière, c'est notre paysan de tout à l'heure.

— C'est ma foi ! vrai, réplique Mme Bellemain stupéfaite ; tiens, tiens, tiens, voyez-vous, le vieux renard ! il ne nous disait pas qu'il était témoin et qu'il connaissait l'affaire mieux que personne.

— Loin de là, le vieux roué, il prétendait être entré là par hasard et sans savoir de quoi il s'agissait.

— Voulez-vous que je vous dise, monsieur Godard, ce campagnard-là est plus retors à lui tout seul que tous ceux qui rient de lui et le prennent pour un imbécile. Il fait la bête pour mieux attraper son monde, et quant à moi, je ne sais si je me trompe, mais je m'en défie comme de la peste.

— Enfin, attendons, réplique M. Godard, nous allons voir comment il va déposer.

Le président procède à l'interrogatoire du témoin.

— Pierre Chenu, lui demanda-t-il, ne demeurez-vous pas près du château du Vaudray ?

— J'y touche, monsieur le président ; mon verger est séparé du chemin et du parc par un chemin creux, bordé d'une haie de chaque côté, une à moi, l'autre au château.

— Dites-nous ce que vous avez vu dans la nuit du 12 septembre dernier.

— Je ne demande pas mieux, monsieur le président, vous me faites l'effet d'un brave homme, et je n'aurai rien de caché pour vous, car vous ne voudriez pas faire arriver du mal à un pauvre homme qui ne vous a jamais rien fait. Pour lors, je vais donc vous parler avec l'innocence d'un agneau, et vous dire simplement et sans malice tout ce que j'ai vu, tout véridiquement, comme si je parlais au Père éternel en personne.

L'auditoire est redevenu sérieux et ne songe plus à rire des naïvetés du paysan, car on se rappelle que cet homme est celui qui a vu Charles d'Estarbès sortir du château en donnant tous les signes d'un trouble profond, et chacun comprend que le dénouement du drame et la destinée de l'accusé sont entre les mains de ce grotesque compagnon.

C’est au milieu d’un profond silence que Pierre Chenu fait la déposition suivante :

— Voilà ce que c’est, monsieur le président ; faut vous dire que ce jour-là, qui était un lundi, j’étais allé, avec cinq ou six camarades, à la fête de Saint-Cloud, où nous nous étions amusés comme des rois. Nous avions passé toute la journée à nous faire peser et à donner des coups de poing sur toutes les têtes de Turc de la fête, qui sont mes amusements favoris, même que j’en ai eu le poignet foulé pendant plus d’un mois. Naturellement nous avions fini par le cabaret, où nous avions bu un petit vin à quinze !… ah ! mais là, un petit vin !… on dirait une aune de velours qui vous passe dans le gosier. Non, mais quand vous passerez par là, devant le *Lapin qui renifle,* entrez un peu voir, et vous m’en direz des nouvelles. A la fin pourtant, je dis : Mes enfants, voilà qu’il est dix heures, il est temps de regagner la maison. Nous soldons la dépense, je me paye encore cinq ou six coups de poing sur une tête de Turc, et une heure après j’étais rentré et couché. Oui, mais pas moyen de dormir, j’avais mal à la tête et des embarras dans l’estomac. A la fin pourtant, je m’endors ; pour mon malheur, monsieur le président, car voilà que j’entends un cri, ah ! mais un cri… qui m’éveille en sursaut. C’était ma femme qui poussait ces hurlements, et il y avait bien de quoi ; j’avais rêvé des plaisirs de Saint-Cloud, et m’y croyant encore, vlan ! j’avais déchargé un coup de poing en criant : Cinq cents !… et c’était la tête de ma pauvre femme que j’avais prise pour une tête de Turc. Vous pensez si…

— Témoin, interrompt tout à coup le président, mettez fin à ces divagations et arrivez au fait.

— M’y voilà, monsieur le président. J’avais donc toujours mal à la tête, moins que ma femme peut-être, mais enfin je ne pouvais plus fermer l’œil ; alors je me lève et me mets à la fenêtre pour prendre l’air. J’étais là depuis une demi-heure, quand, tournant les yeux du château, je suis tout surpris de voir briller une lumière dans la chambre de M. Doutreville, que je connaissais bien, vu qu’il m’avait fait l’honneur et l’*insigne* de m’y recevoir quelquefois, quand il était malade le pauvre cher homme. J’étais donc en train de me *concubiner* l’esprit au sujet de cette lumière, quand tout à coup je vois sortir un homme du château et se diriger vers le parc en courant et en faisant de grands bras, comme quelqu’un qui n’a pas bien la tête à lui.

Comme la lune était très brillante, je reconnais tout de suite M. Charles d'Estarbès, et pour lors je me dis à part moi : Je vois ce que c'est, le pauvre M. Doutreville est sans doute malade, et M. d'Estarbès, qui l'aime comme un fils, court chercher le médecin.

— Mais, dit le président, n'avez-vous pas cru voir un revolver entre les mains de l'accusé ?

— Oui, monsieur le président.

— Cela ne s'accordait guère avec la supposition que vous veniez de faire.

— Dame ! monsieur le président, faut réfléchir que je n'avais pas la tête solide, et pour lors il n'est pas étonnant que mon raisonnement n'ait pas été jusque-là.

— Vous êtes bien sûr au moins d'avoir reconnu M. d'Estarbès ?

— Pour ça, j'en suis sûr, et aussi qu'il avait l'air tout effarouché, comme d'ailleurs il vient de le déclarer lui-même, preuve que je n'ai pas cherché à enduire la justice quand j'ai déclaré la chose devant M. le juge d'instruction.

— En effet, je reconnais que votre déposition devant M. le juge instructeur est entièrement conforme à celle que vient de faire l'accusé.

— Oh ! pour ce qui est de la franchise et de la bonne foi et du respect envers messieurs les juges et messieurs les jurés, je peux dire que je ne crains personne, et il s'agirait…

— Assez !

— Suffit, monsieur le président, je connais la civilité. Je ne suis pas ici pour vous contrarier, et pour ce qui est de savoir se taire, je peux dire que je ne crains…

— Assez, et réfléchissez avant de répondre à la question que je vais vous adresser, car elle est grave.

Pierre Chenu fixe sur le président son regard sournois et rusé, et attend.

— Quelle heure était-il quand vous avez vu l'accusé s'élancer du château et se diriger vers le parc d'un pas rapide et l'air égaré ?

La réponse du paysan est attendue avec une anxiété générale, car, tout le monde le comprend, là est le nœud du procès.

En effet, si l'accusé a été vu là à quatre heures du matin, comme il l'a déclaré, il devient évident qu'il a pu se trouver chez lui à trois

heures, quand sa femme est venue y frapper, et la fuite étrange de la jeune femme étant attribuée par l'accusation à l'épouvante dont elle aurait été saisie à la vue de cadavre de la victime, l'innocence de l'accusé ressortirait clairement de cette constatation.

— Eh bien, dit le président à Chenu, vous ne répondez pas.

— Si fait, si fait, monsieur le président, dit le campagnard en pétrissant sous ses doigts rugueux les bords de son chapeau.

— Quelle heure était-il donc ?

— Une heure, monsieur le président.

Cette réponse imprévue, accablante, tombe comme un coup de foudre dans l'auditoire, qui, le premier saisissement passé, fait entendre un vague murmure.

Les regards se dirigent vers l'accusé, et un sentiment de profonde pitié se peint sur tous les visages.

Les jurés et les juges eux-mêmes peuvent à peine dissimuler la douloureuse surprise que leur cause la réponse du témoin.

Mais le plus stupéfait de tous, à coup sûr, c'est l'accusé, ou plutôt ce n'est pas la surprise, ce n'est pas la stupeur qui se peint sur son visage, c'est une espèce d'ahurissement qui transforme sa physionomie, devenue tout à coup immobile et effarée.

— Que dit-il donc ? murmure-t-il, en passant sa main sur son front comme s'il cherchait à se rendre compte de ce qu'il vient d'entendre.

Mais avant qu'il soit revenu de ce trouble, le président reprend son interrogatoire.

— Ainsi, dit-il au témoin, vous affirmez sans hésiter qu'il était une heure, il n'y a pas de doute à cet égard dans votre esprit ?

— Pas le moindre doute, monsieur le président.

— Comment se fait-il qu'après avoir déclaré devant le juge d'instruction, deux jours après le meurtre, que vous ne vous rappeliez pas l'heure à laquelle vous aviez vu l'accusé sortir du château, comment se fait-il, dis-je, que vous vous en souveniez tout à coup et si parfaitement deux mois après ?

— Ah ! ah ! murmurent quelques voix à cet argument, qui soulève de toutes par un murmure de satisfaction.

Pierre Chenu, que son chapeau paraît embarrasser de plus en plus, finit par le poser à ses pieds après avoir cherché à droite et à

gauche, puis il tousse deux ou trois fois et répond enfin :

— Voilà, monsieur le président ; vous rappelez bien le chemin creux qui passe entre mon verger et le domaine du Vaudray, que je viens de vous en toucher deux mots tout à l'heure ?

— Je m'en souviens. Après.

— C'est par ce chemin-là que passe tous les jours la voiture de Vacheux pour se rendre à Paris, à la Vallée, vu qu'il fait le commerce de la volaille.

— Fort bien ; mais en quoi cela nous intéresse-t-il ?

— Ah ! voilà. Quand je suis revenu de Versailles, il y a deux mois, et que j'ai raconté ma déposition à mon épouse, qui avait encore la tête bien malade, la pauvre femme :

— Imbécile, qu'elle me dit, tu ne te rappelles donc pas qu'au moment où tu te mettais à la fenêtre une voiture passait dans le chemin creux ?

— C'est vrai tout de même, que je m'écrie.

— Cette voiture avait un grelot.

— Ça, je m'en souviens, que je dis, vu que le grelot me raisonnait dans la tête comme une cloche de cathédrale.

— Eh bien, quelle est la voiture qui passe, de nuit, dans le chemin creux, avec un grelot au cou du cheval ?

— Pardi ! la voiture de Vacheux.

— Et à quelle heure passe-t-elle !

— Dame ! tous les jours à une heure *recta,* c'est connu de tout le village.

— Tu vois donc bien que tu n'es qu'un imbécile. Et voilà comment je peux affirmer aujourd'hui qu'il était une heure quand M. Charles d'Estarbès est sorti du château. Oh ! vous pouvez vous informer, et vous verrez si la voiture de Vacheux ne passe pas par là tous les jours à une heure du matin.

— C'est bien, retournez à votre place.

— Vous savez, monsieur le président, si vous avez encore quelque chose à me demander, faudrait pas vous gêner.

— Asseyez-vous.

Quand Pierre Chenu a obéi :

— Eh bien, dit le président à Charles d'Estarbès, vous venez

d’entendre la déposition du témoin, qu’avez-vous à répondre ? le jeune homme dont le regard est resté attaché sur le paysan tout le temps qu’a duré sa déposition, répond d’une voix ferme et calme :

— Monsieur le président, ou cet homme se trompe, ce que je ne crois pas, ou plutôt, si je m’en rapporte à l’impression que m’a laissée l’étude de toute sa personne pendant qu’il répondait à vos questions, il s’entend avec le vrai coupable pour rejeter sur ma tête la responsabilité du crime dont je suis faussement accusé.

— Vous n’avez rien de plus à dire ?

— Non, monsieur le président.

— Qu’on fasse approcher le troisième témoin.

— Le greffier appelle : Monsieur Jacques Doutreville.

Ce témoin est le frère de la victime.

M. Robert Doutreville s'avance et tous les regards se dirigent sur ce témoin qui, en sa qualité de frère de la victime, excite une vive curiosité.

C'est un homme d'une soixantaine d'années, de haute taille, solidement charpenté, aux cheveux blancs et rares, dont les yeux noirs jettent de vifs éclairs sous les sourcils épais qui les recouvrent à moitié, et dont le teint très coloré dénote une santé robuste et une vigueur peu commune à cet âge.

Il ne porte ni barbe ni moustaches, et ses traits anguleux, la conformation de sa mâchoire inférieure, qui dépasse l'autre de beaucoup, signe d'énergie, lui constituent une physionomie plus austère que sympathique.

— Témoin, lui dit le président, vous êtes frère de la victime ?

— Son frère aîné, oui, monsieur le président, répond le témoin avec une gravité un peu emphatique.

— Vous connaissez l'accusé ?

— Beaucoup, monsieur le président, nous nous trouvions souvent ensemble chez mon frère, que je voyais presque tous les jours, car nous étions très unis.

— Puisque vous le voyiez si fréquemment, vous deviez être sur un certain pied d'intimité avec l'accusé ?

— Oui, monsieur le président ; ainsi que mon frère, je le connaissais depuis son enfance.

— Quelle impression vous produisait-il ?

— La même qu'à tous ceux qui le voyaient au château du Vaudray, c'est-à-dire excellente…

Là le témoin suspend sa phrase, balbutie quelques syllabes inintelligibles, puis se tait, comme décidé à ne pas aller plus loin.

— Quelle était l'opinion de votre frère au sujet de son jeune ami ? reprend le président.

— Voilà ce que j'hésitais à dire, répond le témoin.

— Il le faut pourtant, dit vivement le président ; votre devoir est

de révéler à la justice tout ce qui est à votre connaissance.

— Je le ferai donc, puisque vous l'exigez, monsieur le président ; mais il m'en coûte, je l'avoue, il m'en coûte beaucoup de révéler des faits qui peuvent avoir pour effet d'aggraver la situation déjà si pénible de l'accusé, dans lequel, je le dis bien haut, je ne saurais me résoudre à voir le meurtrier de mon malheureux frère, quelles que soient les présomptions qui s'élèvent contre lui.

Ces paroles impressionnent d'autant plus douloureusement l'auditoire que l'accent pénétré avec lequel elles sont prononcées atteste l'intérêt que le témoin porte à l'accusé.

Celui-ci est lui-même très ému de ce préambule ; cependant c'est avec plus de curiosité que l'inquiétude qu'il attend la suite de cette déposition, le regard fixé sur le témoin.

— Poursuivez, lui dit le président, et imposez silence à vos sympathies pour n'écouter ici que la voix de votre conscience.

Le témoin laisse échapper un soupir, et c'est d'une voix visiblement émue qu'il reprend ainsi sa déposition :

— Un jour que j'étais allé déjeuner au Vaudray avec mon frère, que je voyais presque tous les jours, car nous étions très unis, comme je viens de le dire, je remarquai qu'il était triste et lui en demandai la raison. – La cause de ma tristesse, me dit-il, c'est Charles d'Estarbès.

— Que lui arrive-t-il donc ? m'écriai-je.

— Il y a quelques jours, il vient me trouver seul, sans sa femme, ce qui ne lui arrive jamais. Je lui demande pourquoi elle ne l'avait pas accompagné ; il me répond qu'il avait à me confier un secret qu'elle devait ignorer. Puis, après bien des hésitations, il m'avoue qu'il jouait chaque fois qu'il allait à Paris ; qu'à son dernier voyage il avait perdu une somme considérable, et il finit par me supplier de lui prêter cette somme, me jurant que, désormais, il ne toucherait plus une carte. Il paraissait si désolé, si repentant, si désireux surtout d'épargner un chagrin à sa femme en lui cachant cette faute, que je fus sur le point de céder. Je n'en fis rien cependant, certaines particularités de son récit m'ayant inspiré des doutes sur sa bonne foi, et prétextant que je n'avais pas là une somme de cette importance, je l'engageai à se rendre le lendemain à Paris pour obtenir de son créancier un délai de quarante-huit heures, pendant que, de mon côté, j'irais chez mon banquier.

Il fut décidé que j'attendrais le lendemain, à la gare de Chaville, le train qu'il avait l'habitude de prendre à Versailles, c'est-à-dire celui de midi, ce qui eut lieu en effet, de sorte que nous arrivions ensemble

à la gare de Saint-Lazare. Nous venions de descendre le perron qui conduit à la cour de la gare, lorsqu'une jeune femme fort jolie et d'une extrême élégance s'avança tout à coup vers Charles, qui me précédait de quelques pas. Celui-ci l'arrête d'un regard, puis se tourne aussitôt vers moi, me prend le bras et m'entraîne de l'air le plus indifférent. La jeune femme passe en regardant d'un autre côté, mais il était trop tard, j'avais tout vu et tout deviné. Cela ne me suffisait pas, je voulais une preuve irrécusable, et je ne tardai pas à me la procurer. Charles, me croyant sa dupe, ne jugea pas à propos de prendre aucune précaution et, deux minutes après m'avoir quitté, il revenait sur ses pas, abordait la jeune femme, qui l'attendait dans les galeries, et montait avec elle dans une voiture qui filait aussitôt. Je ne l'avais pas perdu de vue, je le guettais, caché moi-même dans une voiture fermée, qui suivit la sienne, et un quart d'heure après je les voyais s'arrêter à la porte d'un petit hôtel des Champs-Élysées.

La jeune femme, comme je l'appris par des voisins, était une prétendue veuve qui faisait de grandes dépenses, était criblée de dettes et allait être saisie. De nouveaux renseignements m'apprirent plus tard que cette femme était une des demi-mondaines les plus séduisantes et les plus dangereuses de Paris, capable de tout pour se procurer de quoi alimenter son luxe désordonné, et dont la redoutable influence avait poussé à la ruine et au déshonneur des pères de famille et des jeunes gens de la plus haute aristocratie.

Le lendemain, me dit mon frère en terminant, au lieu d'attendre Charles, je lui écrivais une lettre dans laquelle, après lui avoir fait part de toutes mes découvertes, je lui déclarais que je n'étais nullement disposé à favoriser une liaison honteuse pour lui et désolante pour sa jeune femme. Le soir même, sa jeune femme, à laquelle son médecin avait recommandé l'air de la campagne, venait s'installer ici et m'annonçait que son mari était parti pour se rendre près de sa tante, en Bretagne.

Voilà, monsieur le président, la confidence que j'ai reçue de mon frère quinze jours avant sa mort et que je répète ici à mon grand regret.

Ce récit avait causé dans l'auditoire une véritable stupeur.

Une des raisons pour lesquelles la foule s'était intéressée à l'accusé était son amour pour sa jeune femme, et voilà que son plus beau prestige s'écroulait tout à coup dans une liaison honteuse, voilà que son titre le plus touchant à la sympathie dont on l'entourait, malgré toutes les charges qui l'accablaient, s'évanouissait pour le montrer la dupe ridicule d'une cocotte à laquelle il sacrifiait la plus pure et la plus charmante créature.

— Vous avez entendu ce que vient de raconter M. Robert Doutreville ? dit le président à l'accusé.

— Oui, monsieur, répondit celui-ci, après une pause pendant laquelle il sembla reprendre ses sens, et je me demande si je rêve ou si j'ai perdu la raison, car ce récit est un véritable roman dans lequel il n'y a pas un mot de vrai, je le jure.

— Un roman, réplique le témoin d'un ton de douce commisération ; l'accusé veut-il que je lui cite seulement quelques noms pour lui prouver la réalité de mon histoire ?

— Je vous en supplie, monsieur, s'écrie le jeune homme, car ce nom mettra peut-être fin au cauchemar qui s'est emparé de mon cerveau.

— Et vous serez convaincu que vous ne rêvez pas, reprend M. Doutreville, quand je vous aurai nommé Féline.

A ce nom, Charles d'Estarbès porte la main à son front comme s'il avait reçu un coup de massue sur la tête.

— Voulez-vous que je dise ce que c'est que Féline ? lui demande le témoin.

— Non, oh ! non, murmure le jeune homme, dont les traits se sont couverts d'une pâleur livide.

Ainsi cette jeune femme dont les mystérieuses tortures ont remué tout l'auditoire, cette infortunée qui n'a pu résister à la douleur de voir son mari arrêté sous une inculpation de meurtre, et dont le martyre vient de se compléter par la folie, était indignement trahie, et pour qui ? pour une de ces créatures éhontées qui font de l'amour une marchandise et trouvent une joie féroce à traîner dans la frange où elles sont tombées elles-mêmes les victimes qu'elles ont fascinées.

Telles sont les réflexions que se communiquent les témoins de ce drame étrange, et il est aisé de voir que désormais toutes les sympathies se sont retirées de l'accusé.

Ce n'est pas tout : une fois désabusé sur les sentiments qu'il lui attribuait pour sa jeune femme, le public ne croit plus à aucun bon sentiment chez celui qui tout à l'heure était son héros, et ne voit plus en lui qu'un monstre d'hypocrisie et de dépravation.

Sa pâleur subite au seul nom de cette femme, de cette Féline, dont on vient de faire connaître la vie infâme et l'odieux caractère, ne permet pas de douter de sa liaison avec cette créature qui, dit-on, a déjà dévoré tant de fortunes, et l'audace avec laquelle il a nié cette intrigue jusqu'au moment où ce nom a été prononcé, atteste une profondeur de dissimulation qui frappe d'horreur toute l'assemblée et la met désormais en garde contre tout ce qu'il pourra dire pour se défendre.

M. Robert Doutreville qui, ainsi qu'on l'a vu, se refuse toujours à croire à la culpabilité de l'accusé, jette sur lui un regard plein de pitié et semble se reprocher la déposition sous laquelle le malheureux est resté accablé.

Après un long silence, le président s'adresse de nouveau à M. Doutreville :

— Témoin, lui dit-il, avez-vous autre chose à révéler à la cour ?

— J'ai à faire une simple observation, monsieur le président.

— Parlez.

— La veille du crime, j'ai remis entre les mains de mon frère une somme de quatre-vingt mille francs, qu'il m'avait prêtée, il y a deux ans, et dont j'ai dans ma poche le reçu portant la date du

11 septembre. Cette somme, toute en billets de banque, a été immédiatement déposée par lui, en ma présence, dans un petit secrétaire en acajou placé dans sa chambre ; or je voudrais savoir si ces quatre-vingt mille francs ont été retrouvés intégralement dans le secrétaire lorsqu'on s'est livré à l'examen des lieux.

Le président parcourt le dossier qu'il a devant lui, puis il répond.

— J'ai là l'état exact de la chambre de la victime et des meubles qui la garnissent, et voici ce qu'il y est dit au sujet de ce secrétaire : « Ce meuble est ouvert, il renferme des papiers de famille, les baux de deux fermes situées en Normandie et de deux maisons sises à Paris, plus, au fond d'un grand tiroir secret, laissé également ouvert, deux billets de banque de cent francs chacun et six pièces d'or de vingt francs.

— Comment ! s'écrie vivement le témoin, il n'est pas question des quatre-vingt mille francs ?

— Nullement, répond le président, et une pareille somme, même en billets de banque, forme un volume qui n'aurait pu échapper aux recherches des deux personnes chargées de cette mission.

— C'est juste, dit le témoin tout stupéfait.

— Cette révélation, reprend le président, nous donne une indication précieuse en nous éclairant sur le mobile du crime ; c'est un grand pas de fait dans la recherche de la vérité.

— Oh ! cette femme ! cette misérable Féline, murmure M. Doutreville avec l'expression d'un profond accablement.

— Cette femme, dit le président, qui a entendu les paroles du témoin, voilà peut-être la source à laquelle il faut remonter. Puis, s'adressant au témoin :

— Vous connaissez la demeure de cette femme ?

— Oui, monsieur le président, mais je dois vous prévenir qu'elle n'est plus à Paris.

— Comment le savez-vous ?

— Peu de temps après l'arrestation de l'accusé, j'ai voulu parler à cette femme dans le vague espoir d'apprendre d'elle que mon frère et moi nous nous étions trompés sur la nature de ses relations avec Charles d'Estarbès, mais je trouvai son hôtel fermé, et des voisins m'apprirent qu'elle était partie quelques jours auparavant dans une voiture de place, au lieu de prendre son coupé, et qu'elle n'avait plus reparu.

— Et vous n’avez pu savoir qu’elle direction elle avait prise ?

— J’ai obtenu un renseignement, mais de peu d’importance.

— Dites toujours.

— Le mari de la concierge, que j’interrogeai, occupe à l’administration des postes un petit emploi qui, de temps à autre, le force à passer la nuit hors de chez lui ; or, ce jour-là précisément, il sortait de sa loge à minuit environ, lorsqu’il vit son élégante voisine monter eu voiture en criant au cocher : Gare du Montparnasse.

L'accusé examine le couteau en tous sens... (Page 29.)

— Du Montparnasse ! dit vivement le président, mais c'est de cette gare qu'on part pour se rendre à Versailles et conséquemment à Chaville.

— Oui, monsieur le président.

— Et le jour où cette femme a quitté son hôtel ?

— Je l'ignore, je sais seulement qu'il y a deux mois environ.

— Époque qui concorde à peu près avec celle à laquelle le meurtre a été commis, fait observer le président.

Puis se tournant vers Charles d'Estarbès :

— Accusé, lui dit-il, quel était le motif qui vous attirait chez cette femme ?

— Je n'y ai été que très rarement, monsieur le président.

— Vous reconnaissez donc que vous y alliez ?

— Je lui ai fait deux visites depuis six mois.

— C'est-à-dire depuis votre mariage.

— Oui, monsieur le président.

— Or, vu les mœurs de cette femme, on peut affirmer qu'elle était votre maîtresse.

— C'est faux ! s'écrie l'accusé avec force.

— Dites-nous alors ce que vous alliez faire chez elle.

L'accusé se trouble, puis répond avec un cm barras visible :

— C'est impossible.

— C'est impossible, dites-vous ? mais avant de faire une pareille réponse, en avez-vous pesé toutes les conséquences ? C'est impossible ! pour vos juges cela signifie : avouer le motif qui m'attirait chez une telle femme, reconnaître qu'elle était ma maîtresse, c'est faire naître la pensée que les quatre-vingt mille francs disparus du secrétaire de la victime ont dû passer dans les mains de cette femme et que c'est moi qui, pour satisfaire à son insatiable cupidité…

— Assez ! assez ! s'écrie le jeune homme hors de lui, moi ! moi ! accusé de vol !…

— Il faut bien rechercher le mobile du crime qui vous est imputé, réplique froidement le président ; or la supposition que je viens de faire ressort si naturellement de votre refus de répondre à ma question qu'elle s'est présentée aussitôt, croyez-le bien, à l'esprit de tous ceux qui nous écoutent ici. Et maintenant que vous êtes bien pénétré de la gravité de la question que je vous adresse, dites-moi si vous persistez dans votre refus de faire connaître la nature de vos relations avec cette femme.

A cette nouvelle demande, prononcée avec un accent dans lequel on sent la prière d'un vieil ami sous la sévérité du magistrat, une

violente angoisse se peint sur les traits de l'accusé, en proie à une torture morale qui donne à ses yeux quelque chose d'égaré.

Une lutte terrible se livre en lui, lutte dont tous ceux qui ne l'ont pas définitivement condamné suivent avec intérêt les phases, pour ainsi dire visibles, sur ses traits pâles et contractés.

— Eh bien ? lui demande doucement le président.

Alors le malheureux jeune homme, plongeant désespérément ses doigts dans son épaisse chevelure, s'écrie d'une voix déchirante :

— Je ne peux pas ! non, non, non, je ne peux pas !

Cette réponse, si fiévreusement attendue, produit sur l'auditoire une profonde émotion.

— Allons, il est perdu, murmurent quelques voix.

— Madame de Fiernas, dit alors le président, approchez, j'ai une question à vous adresser.

Madame de Fiernas se lève.

Elle aussi, elle est affreusement pâle, et un léger frisson agite tout son corps.

— Témoin, dit le président à madame de Fiernas après un moment de réflexion, il m'a été donné de voir souvent à cette barre le spectacle de chutes profondes et de dégradations surprenantes ; ne vous étonnez donc pas de la question que je vais vous adresser dans le seul intérêt de l'accusé. Connaissez-vous cette Féline, et ne serait-ce point par un sentiment de généreuse pitié pour une amie déchue, ou même pour quelque parente, que l'accusé s'obstinerait à garder le silence sur ce qui la concerne ?

— C'est la première fois que j'entends parler de cette femme, dont le nom, honteusement célèbre, paraît-il, n'est jamais venu jusqu'à moi, répond le témoin avec fierté.

— Je vous en félicite et je le regrette en même temps, dit le président, car j'avais entrevu dans cette hypothèse une explication honorable du lien qui existe entre cette femme et l'accusé, contre lequel subsiste désormais tout entière l'accusation de meurtre ayant le vol pour mobile.

Alors madame de Fiernas relève la tête par un mouvement plein d'orgueil et d'une voix sourde et profonde :

— Monsieur le président, dit-elle, je ne sais quel sera le dénouement de cette lugubre affaire ; mais, quel que soit l'arrêt de ses juges, je vous déclare que l'accusé est le cœur le plus noble, le caractère le plus élevé que j'aie rencontré dans le cours de ma vie. Ce nom de Féline, il ne l'a jamais prononcé devant moi ni devant sa femme, et il nous a toujours fait mystère des visites qu'il rendait à cette femme, et pourtant, moi, chrétienne et catholique fervente, je n'hésiterais pas à jurer sur mon salut éternel qu'il n'a jamais trahi la foi conjugale et que le silence obstiné par lequel il se perd en ce moment ne peut lui être inspiré que par quelque grand sentiment. Je ferais le même serment en ce qui concerne les deux accusations de meurtre et de vol qui pèsent sur sa tête, et les preuves les plus palpables s'élevassent-elles contre lui, je dirai plus, fit-il lui-même l'aveu de ces crimes, je refuserais d'y croire. Et maintenant, messieurs, faites votre office de juges, mais croyez-moi, ayez présente à l'esprit ma derrière parole, si vous le condamniez, ce serait un martyr de plus au ciel.

Cette apostrophe, prononcée avec une foi profonde et une

conviction ardente, jette un trouble étrange dans tous les esprits et convertit quelques-uns de ceux qui, intérieurement, avaient abandonné la cause de l'accusé.

— Vous pouvez vous retirer, madame, dit le président d'un ton qui témoigne de son estime pour le caractère du témoin.

Alors le greffier appelle : Monsieur Duranton.

M. Duranton s'avance aussitôt et dépose ainsi sur l'invitation du président :

— Je rentrais chez moi, à la suite d'un dîner qui s'était prolongé fort tard, lorsque, n'étant plus qu'à cinquante pas de ma demeure, située en face de la maison de M. Charles d'Estarbès, je crois voir passer devant moi ce jeune homme, que je connais beaucoup, ayant l'honneur d'être son voisin. Il paraissait très agité et se parlait à lui-même tout en marchant.

— Quelle heure était-il ? demande vivement le président.

Toutes les têtes s'avancent du côté du témoin pour mieux entendre sa réponse, car l'heure, toute la question est là.

Trois heures, c'est l'acquittement. Une heure, c'est la condamnation à mort.

— Dame ! dit le témoin, il devait être quelque chose comme trois heures, un peu plus ou un peu moins, je ne pourrais pas affirmer à un quart d'heure près.

La réponse se répète aussitôt de bouche en bouche.

— Trois heures ! il a dit trois heures !

L'espoir renaît dans tous les cœurs et se lit sur tous les visages.

— Et vous avez reconnu l'accusé dans l'individu qui est passé près de vous ? reprend aussitôt le président.

— Quant à ça, monsieur le président, répond le témoin, c'est différent.

— Comment ! ne venez-vous pas de dire que vous l'aviez reconnu ?

— J'ai dit que j'avais cru le reconnaître ; mais, quant à l'affirmer positivement, non, je n'en suis pas assez sûr pour ça.

A ces mots, un murmure de désappointement se fait entendre dans la salle.

— Imbécile ! dit madame Bellemain, qui est-ce qui le priait

d'ajouter ça ? Dieu de Dieu ! que les hommes sont bêtes !

— Le témoin a bien fait, madame, riposte gravement le spectateur aux lunettes d'or, dans une affaire de cette gravité on ne saurait être trop scrupuleux.

— Et moi, monsieur, vous dis que le témoin n'a pas le sens commun avec ses scrupules. Où serait le grand mal quand il affirmerait avoir reconnu ce pauvre jeune homme sans en être absolument sûr ?

— Où serait le mal ! s'écrie le bonhomme en levant les bras au ciel avec les signes d'une profonde indignation ; mais, madame, ce serait le renversement de tous les principes. Vous ne savez donc pas…

Il est interrompu par la voix du président qui dit au témoin :

— Ainsi, en consultant vos souvenirs, vous ne trouvez, pas dans la voix, dans le geste, dans la tournure de l'individu rencontré par vous quelque chose qui vous rappelle la personne de l'accusé ? Réfléchissez avant de répondre.

Après avoir examiné un instant Charles d'Estarbès, le témoin répond d'un ton résolu :

— Non, décidément, je ne me rappelle absolument rien ; il me semble vaguement que c'était lui : voilà tout ce que je puis dire.

— C'est bien, retirez-vous.

Tandis qu'il regagne sa place, madame Bellemain murmure entre ses dents :

— Crétin, va ! C'était bien la peine de te déranger pour ça ! Pour l'ouvrage que tu viens de faire, tu aurais aussi bien fait de rester chez toi !

A ce témoin succède le capitaine Lamberti, dont la déposition, déjà connue, n'offre aucun intérêt, car il se borne à répéter qu'il a vu madame d'Estarbès frapper à sa porte et tomber évanouie sur le seuil.

A la question du président au sujet de l'heure, il répond qu'il devait être trois heures.

Un seul témoin reste à entendre :

Le jardinier, en même temps concierge du château.

Joseph Briou est appelé.

— Briou, lui dit le président, c'est vous qui avez ouvert la grille du château à madame d'Estarbès ?

— Oui, monsieur le président, répond le jardinier.

— A quelle heure ?

— A deux heures.

— C'est madame d'Estarbès qui vous a éveillé ?

— Oui, monsieur le président, même que j'ai cru d'abord qu'il était tard, vu qu'il faisait un clair de lune qu'on aurait dit le lever du soleil.

— Dites-nous ce qui s'est passé.

— En entendant la jeune dame frapper au carreau et m'appeler en même temps d'une voix toute tremblante, je me suis habillé à peu près et tout à la hâte, je me suis précipité dans le jardin et je l'ai aperçue appuyée contre un arbre, la tête dans ses deux mains et le corps tout affaissé, comme si elle fléchissait sur ses jambes. Dès qu'elle me vit, elle vint à moi d'un air tout effarouché, pâle comme une morte, et les yeux si brillants qu'on aurait dit une folle, et me dit :

— Joseph, il faut que je parte… tout de suite… parce que ma mère…

Elle prit son front dans ses deux mains comme si elle cherchait ses idées, puis elle reprit, en s'arrêtant toujours à chaque mot :

— Ma mère est malade… mourante… Vous ne voulez pas me faire manquer le train ouvrez… ouvrez-moi vite. Ma foi ! j'étais tout ahuri d'avoir été éveillé comme ça, en sursaut ; et puis la jeune dame avait quelque chose dans toute sa personne qui m'avait tout bouleversé, et alors, ma foi, j'ai ouvert la grille, et elle est partie.

— A ce moment, avez-vous aperçu de la lumière dans une chambre du château ?

— Oui, monsieur le président.

— Dans quelle chambre ?

— Dans celle de madame d'Estarbès.

— Et pas ailleurs ?

— Nulle part ailleurs.

— Dans les derniers temps, n'aviez-vous remarqué aucun refroidissement entre l'accusé et M. Robert Doutreville, votre maître ?

— Au contraire, monsieur le président, mon maître a toujours montré la plus grande amitié à M. d'Estarbès, auquel il a même fait un cadeau quelques jours avant son départ pour la Bretagne.

— En quoi consistait ce cadeau ?

— C’était un couteau ; même que j’étais là, tout près, car c’était dans le jardin, et qu’il a dit en le lui donnant : « Tu as à traverser deux lieues de landes, la nuit, pour arriver à la campagne de ta tante, ça peut te servir en cas de mauvaise rencontre. »

— Quelle espèce de couteau était-ce ?

— Oh ! mon Dieu ! tout le pareil de celui-ci ; oh ! mais si ressemblant qu’on dirait absolument que c’est le même.

Et le jardinier désigne du doigt, sur la table où sont déposées les pièces « à conviction, le couteau qui a été trouvé fixé dans la gorge de la victime.

Une grande agitation succède à cette révélation inattendue, révélation si terrible, si écrasante quand on la rattache à toutes les charges qui précèdent, que, pour le coup, les plus ardents partisans de l'accusé n'osent plus se hasarder à prendre sa défense.

— Eh bien, madame, dit l'homme, aux lunettes d'or en s'adressant à la vieille rentière, qu'en dites-vous ? Comment nous expliquerez-vous la présence du couteau de votre protégé dans la gorge de la victime ! Je ne suis pas curieux, mais je me fais une vraie fête de voir comment votre héros va parer celle-là.

— Vous êtes un monstre, monsieur, réplique Mme Bellemain, pâle de colère, et c'est une infamie de se réjouir, comme vous le faites, du malheur des autres ! Que vous a-t-il fait, ce pauvre jeune homme, pour que vous le poursuiviez ainsi de votre haine ?

— Moi, madame, je ne le hais nullement, je suis pour le triomphe de la justice, voilà tout, et si l'accusé est coupable, comme je le crois, je fais des vœux pour qu'il soit convaincu… et raccourci ; mais je ne lui en veux pas le moins du monde.

— Greffier, dit enfin le président, présentez ce couteau à l'accusé.

Le greffier prend le couteau, dont toute la lame et une partie du manche sont entièrement couvertes d'une matière noire et desséchée, le sang de la victime, et le remet aux mains de l'accusé.

Celui-ci s'eu empare sans hésiter et l'examine en tous sens avec un calme et une attention qui révoltent l'assemblée.

— Reconnaissez-vous ce couteau ? lui demande le président.

— Oui, monsieur le président, répond le jeune homme sans se troubler.

— C'est bien celui que vous a remis M. Doutreville au moment de votre départ pour la Bretagne ?

— C'est bien le même.

— Vous l'avouez ?

— Je l'avoue… seulement il n'a jamais été en ma possession.

— Comment !… Mais vous venez de déclarer…

— Qu'il m'avait été remis, et c'est vrai, mais je ne l'ai pas gardé.

— Expliquez-vous.

— Après avoir fait cinquante pas en admirant cette arme, d'un travail précieux, je la rendis à M. Doutreville en lui disant : Je refuse votre cadeau, et cela pour deux raisons, la première c'est que pour traverser les landes, j'ai un excellent revolver, ce qui vaut mieux que tous les poignards du monde.

— Et la seconde raison ? me demanda M. Doutreville.

— La seconde, répondis-je en riant, c'est que ces sortes de cadeaux coupent l'amitié, dit-on, et quoique je ne sois pas superstitieux, je ne me sens pas le courage d'affronter ce préjugé.

— Eh bien, moi non plus, répliqua M. Doutreville en me pressant les mains et en mettant le couteau dans sa poche.

— Du moins, voilà votre explication, dit le président en fixant sur l'accusé un regard pénétrant.

— Je jure que j'ai dit la vérité, répond gravement le jeune homme.

— Monsieur Doutreville, dit le président à ce témoin, vous avez déclaré tout à l'heure que, jusqu'à son dernier jour, vous n'aviez cessé de voir votre frère.

— Oui, monsieur le président.

— Vous rappelez-vous avoir vu ce couteau entre ses mains depuis le départ de l'accusé pour la Bretagne ?

— Non, monsieur le président, j'affirmerai même ne le lui avoir jamais vu depuis.

— Et vous, Joseph Briou ? demande le président au jardinier.

— Pas davantage, répond celui-ci.

— Vous ne le lui avez jamais revu ?

— Jamais.

— Accusé, qu'avez-vous à dire à cela ? demande le président à Charles d'Estarbès.

— Toujours la même chose, monsieur le président. Je suis victime d'un concours inouï de circonstances accablantes, mais trop savamment combinées pour qu'il soit possible d'y voir la seule fatalité.

— Exprimez clairement votre pensée.

— Eh bien, monsieur le président, ce que nul ne veut admettre

ici, ce dont je suis convaincu, moi qui me sais innocent, c'est que le véritable assassin de M. Doutreville, naturellement intéressé à ma perte, puisqu'elle assure son salut, a la main dans cette affaire, et qu'il est pour beaucoup dans les prétendues preuves qu'on a su grouper contre moi.

— Que voulez-vous dire par là ? demande le président. Prétendriez-vous élever des doutes sur la bonne foi des témoins ?

— Non ; même dans ce qu'ils ont avancé de faux contre moi, je les crois de bonne foi, mais je déclare qu'ils ont été trompés et que, sans le soupçonner peut-être, ils ont subi une mystérieuse influence, celle du vrai coupable.

— Votre plus funeste ennemi dans cette triste affaire, ou plutôt votre seul ennemi, réplique sévèrement le président, c'est vous-même, et nul témoignage ne vous a été aussi fatal que votre refus d'éclairer la justice sur certains faits de la plus haute gravité.

— J'ai refusé de répondre sur deux points, mais quoique j'eusse le plus grand intérêt à donner à la justice les explications qui m'étaient demandées, j'affirme qu'à ma place tout homme d'honneur eût agi comme je l'ai fait.

— Soit, mais, si, comme vous le prétendez, vous êtes en ce moment victime d'une erreur, c'est à vous seul qu'il faut vous en prendre.

Puis se tournant vers le banc des témoins :

— Témoin Doutreville, dit le président.

M. Doutreville s'avance.

— Vous venez d'entendre les paroles de l'accusé, dites-nous s'il était à votre connaissance que votre frère eût quelque ennemi dont il pût redouter la haine.

— Je connaissais à peu près toutes les relations de mon frère, répond le témoin, et je puis affirmer qu'il n'avait pas un ennemi.

— Propriétaire de deux fermes et de trois maisons, il avait des affaires, des transactions, d'où devaient naître des démêlés, des procès, et qui, par suite, pouvaient l'exposer à quelque acte de vengeance.

— Mon frère était un propriétaire des plus accommodants ; il avait horreur des procès, et ses locataires citadins et ruraux n'ont jamais eu qu'à se louer de lui. On pourrait en avoir la preuve en consultant ses baux, au bas desquels on trouverait la même signature depuis plus de quinze ans.

— Vous le voyez, dit alors le président à l'accusé, avec un homme de ce caractère il est difficile d'admettre votre supposition d'un ennemi mystérieux, d'un coupable caché dans l'ombre. Si cependant vous aviez des motifs sérieux de soupçonner quelqu'un, faites-nous connaître les raisons sur lesquelles sont basés ces soupçons, et nous les examinerons.

— Le coupable, dont je parle, réplique l'accusé, ce coupable caché dans l'ombre, où il échappe aux regards de la justice, d'où il assiste à ces débats avec les angoisses de la peur, car peut-être est-il là, sous vos yeux, au sein même de cette assemblée, ce coupable existe, mais quel est-il ? Je ne le soupçonne pas plus que vous, et c'est à la Providence que je m'en remets du soin de vous le faire connaître.

Vous n'avez rien de plus à ajouter ?

— Non, monsieur le président.

— La parole est M. l'avocat général.

A ces mots, il se fait aussitôt un silence de mort, et c'est dans une immobilité imposante qu'on attend la parole de l'homme qui va parler au nom de la justice.

Celui-ci se lève, froid et austère ; mais comme il va parler, un mouvement inexplicable se produit au banc des accusés, puis une femme s'élance du côté du tribunal.

C'est Mme de Fiernas.

Elle est très pâle et paraît en proie à une violente agitation.

— Non, non, c'est impossible ! c'est impossible ! murmure-t-elle d'un air égaré.

Puis, se tournant vers l'accusé, la main tendue, le corps tout frémissant :

— Charles, lui dit-elle d'une voix brève et saccadée, je ne veux pas laisser s'accomplir cet horrible sacrifice ; Charles, laisse-moi parler, laisse-moi tout dire.

Charles d'Estarbès laisse tomber sur Mme de Fiernas un regard à la fois ferme et suppliant, et avec une gravité solennelle :

— Non, ma mère, non, lui dit-il : pas un mot, plutôt l'échafaud, c'est ma volonté expresse.

Alors l'infortunée plonge sa tête dans ses deux mains et regagne sa place en sanglotant.

Cette scène a profondément ému l'auditoire, et le calme est long

à se rétablir.

Enfin il se fait un profond silence, et l’avocat général prend la parole.

« Messieurs les juges, messieurs les jurés, dit l'organe du ministère public, nous assistons aujourd'hui à un spectacle étrange et dont j'ai été rarement témoin dans le cours de ma carrière. En effet, nous nous trouvons en face d'un homme accusé du crime le plus odieux, poussé à ce crime par le mobile le plus bas, contre lequel s'élèvent les charges les plus graves, les plus accablantes, et chose prodigieuse ! cet accusé, loin d'inspirer l'horreur, excite la sympathie de tous. L'avouerai-je, messieurs ? je me suis laissé aller moi-même aux sentiments de profonde pitié soulevés dans l'assemblée par ces débats, d'où ressortait si clairement cependant la culpabilité de cet accusé. Oui, messieurs, j'ai subi l'entrainement général, et comment en serait-il autrement ? Voici un jeune homme appartenant à une famille des plus honorables, portant un nom aristocratique, et jusque-là sans tache, doué de tous les dons de la nature et de tous les avantages de la fortune, aimé d'une femme jeune et belle qu'il adore lui-même, et ce mortel fortuné, pour qui la vie devait être un bonheur, auquel tout le monde porte envie et qui, lui, n'a rien à envier à personne, le voilà assis aujourd'hui sur les bancs de la cour d'assises, à cette place où nous avons coutume de voir les types ignobles et féroces de ces bandits de profession dont la vie s'est traînée dans le sang et dans la boue.

« Comment, dis-je, ne pas se sentir profondément ému devant un spectacle aussi navrant ? Telle a donc été, je l'avoue, ma première impression dans le cours de ces débats. Mais, lorsque, imposant silence à l'émotion dont personne ici n'a pu se défendre, je suis descendu au fond de ma conscience pour y juger froidement l'accusé, voici les considérations qui se sont dégagées de ce sévère examen. Quel est, en réalité, ce jeune homme auquel nous nous sommes intéressés parce que nous le connaissons tous, parce que tous, plus ou moins, nous l'avons coudoyé dans la vie ? C'est un cœur corrompu, dépravé comme tant d'autres par les facilités et les entraînements de la vie parisienne, un jeune vieillard qui, déjà trop vicieux pour comprendre les joies d'un amour pur et chaste, va demander des excitations à une courtisane avide et expérimentée, et cela, messieurs, après quelques mois de mariage !

« Que se passe-t-il alors ? Eh ! mon Dieu ! une chose dont nous sommes témoins tous les jours, une chose infâme et toute simple. La courtisane a des dettes, elle aime le luxe, la toilette, les plaisirs, elle a

des besoins immenses et sans cesse renaissants, et un jour vient où, dévoilant à son amant le vide effrayant qu'elle a creusé par ses prodigalités, elle lui dit : « Il faut combler cela. » L'amant se saigne aux quatre membres, emprunte de toutes parts, s'adresse à tous les usuriers, et le vide est comblé… mais pour peu de temps, car c'est le tonneau des Danaïdes, d'où tout s'écoule à mesure qu'on le remplit. Ces amours malsains poussent à tout, messieurs, nous en avons eu cent exemples pareils à celui-ci ; il est une heure sinistre, fatale, inexorable, où, à bout de ressources, le malheureux a le choix entre l'abandon de cette créature, qui a su se l'attacher par les mille liens du vice, et un crime pour que cette femme conserve toujours intacte la royauté du luxe et de l'élégance, sa force et son prestige. Il lutte longtemps, il se débat désespérément contre la redoutable nécessité, mais dans cette liaison coupable il a absorbé peu à peu, sans s'en apercevoir, tous les principes dissolvants qui se dégagent de cette femme perdue, de cette âme empoisonnée, il est sans ressort, sans force, sans énergie contre ses funestes conseils, et une nuit enfin, nuit terrible, il part, il se glisse dans l'ombre, il pénètre pieds nus dans la demeure d'un vieillard, un ami, presque un père, et lui plonge dans la gorge le couteau que celui-ci, dans sa sollicitude, lui avait donné pour sa défense. Voilà le drame tel qu'il s'est passé, messieurs, et voilà l'assassin, dit l'avocat général, la main tendue vers l'accusé. »

Charles d'Estarbès tressaille à cette foudroyante accusation et au murmure d'horreur qui s'élève de tous les points de la salle.

L'avocat général reprend après un moment d'interruption :

« Ce que des moralistes superficiels ont dit du peu de durée et du peu de consistance de ces criminelles amours est malheureusement faux, et nous en avons encore une preuve éclatante, terrible, dans l'obstination de l'accusé à refuser toute explication concernant la femme qui l'a impitoyablement poussé au meurtre.

« Son amour survit à la plus effroyable des catastrophes, au plus redoutable des châtiments, et jusqu'au pied de l'échafaud, il refusera de dénoncer l'infâme créature qui l'a poussé au meurtre. Maintenant, messieurs, après avoir exposé les causes d'une démoralisation si profonde, si prodigieuse, qu'on a peine à y croire, alors même qu'on en a sous les yeux les effets trop évidents, trop irrécusables, je veux examiner les preuves matérielles sur lesquelles j'ai formé ma conviction. Le couteau seul, ce couteau donné à l'accusé devant un témoin, et qui par une fatalité providentielle, se retrouve dans la gorge de la victime ; ce couteau seul, dis-je, suffirait pour dénoncer le vrai coupable, mais, outre ce témoignage accablant, les preuves se lèvent de toutes parts pour le nommer. Le sang, le sang même, parle et le

dénonce à la justice en lui montrant l'empreinte de ses pieds, reproduite partout où le meurtrier a poursuivi sa victime. Cette empreinte des pieds nus et celle des bottines trouvée dans le sable, attestent la prudence et le sang-froid de l'assassin, qui a eu soin de se déchausser avant de pénétrer dans la chambre où il allait frapper son vieil ami, croyant, échapper par cette précaution aux recherches de la justice. Mais l'une et l'autre empreinte ont été reconnues pour être la reproduction exacte du pied et de la chaussure de l'accusé.

« Quelles preuves nous faut-il encore ? Elles abondent sous toutes les formes. C'est d'abord l'accusé lui-même qui, après avoir déclaré qu'il n'avait pas quitté sa demeure pendant la nuit du meurtre, se voit contraint par la déposition du témoin Chenu, de se rétracter et d'avouer qu'il est allé cette même nuit au château du Vaudray. C'est ensuite Pierre Chenu qui a vu l'accusé sortir du château à une heure du matin, c'est-à-dire avant la fuite de sa jeune femme, fuite attribuée au vertige que lui avait cause la vue du cadavre de la victime. C'est enfin la déposition de M. Jacques Doutreville, l'un des hommes les plus honorables de la contrée, adjoint au maire de Chaville et président du bureau de bienfaisance de cette commune, où il est universellement estimé. Je le répète, la culpabilité de l'accusé est attestée par une surabondance de preuves, toutes plus évidentes l'une que l'autre ; aussi ne me reste-t-il aucun doute, aucune appréhension dans l'esprit en posant la conclusion de mon réquisitoire ; messieurs, le crime que vous avez à juger emprunte aux circonstances dans lesquelles il s'est accompli et à la position de l'accusé un caractère plus odieux encore que ceux qui viennent se dénouer habituellement devant votre tribunal. C'est pourquoi je réclame contre l'accusé la peine la plus sévère que puisse appliquer la loi. »

L'avocat général s'assied, après avoir prononcé ces derniers mots avec une émotion visible.

L'accusé reste calme.

L'auditoire est en proie à une profonde agitation, au milieu de laquelle chacun manifeste son impression par quelques mots jetés à voix basse.

— Il demande la peine de mort.

— Dame ! l'accusé est coupable.

— Le réquisitoire l'a prouvé.

— C'est égal, c'est bien dur.

— Pauvre jeune homme !

— Eh bien, et la victime ?

L’avocat de l’accusé se lève en ce moment et va parler à son tour.

M. Vallon, l'avocat de Charles d'Estarbès, est un de ses amis de collège ; aussi l'émotion fait-elle trembler sa voix lorsqu'il commence à parler.

Mais à mesure qu'il avance dans son plaidoyer, il se domine peu à peu, et alors cette émotion, au lieu de paralyser ses moyens, se communique à sa parole et remue profondément l'auditoire.

Il déclare d'abord qu'il a été le camarade d'enfance de l'accusé ; puis il fait sa biographie à partir de cette époque jusqu'à ce jour, et, le suivant pas à pas dans toutes les phases de son existence, il le montre, partout et toujours, non seulement entouré de l'estime de ses nombreux amis, mais cité entre tous pour la délicatesse de ses sentiments et la loyauté chevaleresque de son caractère.

On voit entrer une jeune femme au bras d'un vieillard. (Page 35.)

— Vous venez d'avoir à l'instant même, continue M. Vallon, une preuve éclatante de la haute estime qu'il inspire à tous ceux qui le connaissent, vous avez vu Mme de Fiernas, sa belle-mère, déclarer devant toute les apparences d'une infidélité qui eut dû l'exaspérer, qu'elle refuserait de croire à l'existence de cette liaison, en fit-il l'aveu lui-même. Eh bien, messieurs, cette haute et noble confiance et

partagée, non seulement par les amis, mais par les simples connaissances de Charles d'Estarbès, et il n'en est pas un qui, à l'exemple de Mme de Fiernas, n'attribuât à quelques généreux sentiment le silence obstiné qu'il a gardé sur certains points de l'accusation.

Passant en suite à la déposition des témoins, il fait remarquer les variations qui signalent celle de Pierre Chenu et s'étonne de la facilité que met M. l'avocat général à accueillir l'explication par laquelle il prétend les justifier.

Quant à l'histoire racontée par M. Doutreville, il la trouve quelque peu romanesque, et si la position et le caractère bien connu du témoin lui interdisent de douter de sa bonne foi, il lui est permis de croire au moins que le témoin, égaré par sa sympathie pour la jeune femme, qu'il aimait comme sa fille, a pu s'exagérer les faits, ou même les voir sous un jour absolument faux.

Reste le témoignage matériel qui seul, au dire de M. l'avocat général, suffirait pour prouver la culpabilité de l'accusé, c'est-à-dire le couteau. Charles d'Estarbès ne nie pas qu'il lui ait été donné, ou plutôt offert, par M. Doutreville, mais il nie l'avoir gardé, et les raisons qu'il donne à l'appui de son assertion sont très vraisemblables.

Et puis comment admettre qu'un homme dont la prudence et le sang-froid, au moment même du crime, font l'étonnement de M. l'avocat général, ait commis la maladresse de laisser plantée dans la gorge de la victime une arme qu'il avait reçue de lui et devant un témoin ? Cette arme laissée dans la blessure ne prouve-t-elle pas au contraire qu'elle a été immédiatement rendue à M. Doutreville par Charles d'Estarbès, comme celui-ci l'a déclaré ? Elle était restée en la possession de M. Doutreville, et c'est chez lui que l'assassin l'a trouvée. Mais cet assassin, le vrai coupable, celui dont on sent la main dans toute cette affaire, connaissait évidemment l'incident surpris par le jardinier Briou au sujet du couteau, et il a habilement exploité cette circonstance.

Car enfin, si l'accusé est innocent, et il l'est, je le jure sur ma tête, où est donc le meurtrier ? Ah ! messieurs, voilà ce que devrait rechercher la justice, voilà où devraient tendre tous ses efforts. Le meurtrier, messieurs, le véritable meurtrier est libre, et savez-vous l'usage qu'il fait de la liberté qui lui est laissée par suite d'une déplorable erreur, erreur qui sera reconnue, mais trop tard peut-être ? Il s'en sert pour imaginer mille moyens de tromper la justice et d'appeler sur une tête innocente le châtiment qu'il a mérité. Il est partout, il veille à tout, il n'aura pas une minute de relâche qu'il n'ait assuré le succès de son infernale machination, et peut-être assiste-t-il à

ces débats, se félicitant de la tournure qu'ils prennent et attendant avec impatience la redoutable sentence qui doit assurer son salut. Oui, messieurs, je le pressens, je le devine, le vrai coupable est là, en face de vous, dissimulé dans cette foule, comptant sur son acquittement, c'est-à-dire sur la condamnation de l'innocent qu'il a su pousser, à sa place, sur ce banc infâme où il devrait être assis à cette heure.

Ces dernières paroles produisent une impression visible sur les jurés, dont les regards se portent involontairement sur cette foule, vers laquelle se tend la main de l'avocat.

Celui-ci a su faire naître le doute dans leurs esprits, doute terrible, plein d'angoisses pour des hommes qui, tout à l'heure, vont avoir à prononcer le plus redoutable des arrêts.

Ce doute, l'avocat a su le communiquer à tout l'auditoire, plus encore par la puissance de sa conviction que par la force de ses arguments, puisqu'en réalité, s'il a combattu éloquemment toutes les charges qui s'élèvent contre l'accusé, il n'en a détruit aucune. Mais en l'écoutant chacun a cru entrevoir cette main mystérieuse faisant son œuvre dans les ténèbres, et quand l'avocat, par un geste plein d'éloquence, montre du doigt la foule en disant : Le coupable est là ! un frisson parcourt l'assemblée, et tous se regardent les uns les autres avec un sentiment d'horreur et de défiance.

— Bravo ! s'écrie une voix féminine dans le profond silence qui a suivi cet éloquent plaidoyer.

C'est la voix de Mme Bellemain qui n'a pu contenir son enthousiasme en écoutant cette défense, écho fidèle de ses convictions, car elle aussi elle croit à un autre coupable.

— Silence ! taisez-vous donc, vous allez vous faire mettre à la porte, lui dit l'homme aux lunettes ; on ne se conduit pas ainsi dans l'enceinte du prétoire.

— Qu'est-ce que vous me chantez avec votre prétoire ! riposte la vieille rentière avec sa vivacité habituelle. Comment ! voilà un avocat qui plaide comme un ange, qui prouve clairement l'existence d'un autre coupable, car il est impossible d'en douter maintenant, j'espère bien que vous n'en doutez pas, et il me serait défendu de crier : Bravo ! ça ne se serait jamais vu.

— Au contraire, madame, cela se voit tous les jours, les marques d'approbation ou d'improbation sont absolument interdites dans le sanctuaire de…

— Ah ! bon, c'est le sanctuaire à présent, tout à l'heure c'était le prétoire ; moi, je croyais que c'était le tribunal.

— Enfin, madame, vous êtes bien heureuse que le greffier ne vous ait pas fait sortir, et si j'ai un conseil à vous donner…

— C'est de me taire ? Merci, j'ai une langue, c'est pour m'en servir, et je déclare hautement que le plaidoyer de ce jeune homme est parfait ; la preuve, c'est que l'avocat général n'ose pas répliquer, comme c'est pourtant son droit !

— Le fait est qu'il en est aplati, l'avocat général, dit l'épicier, il a son compte ; il n'est pas tenté de se frotter à Me Vallon ; son silence en dit assez : il se reconnaît vaincu.

— Oui, oui, réplique ironiquement l'homme aux lunettes d'or, à moins que ce ne soit absolument le contraire.

— Hein ! que voulez-vous dire ? demande la rentière en se retournant avec nu mouvement de bouledogue.

— Je veux dire que vous vous trompez peut-être lourdement tous les deux, et qu'il se peut que l'avocat général juge inutile de répondre parce qu'il voit sa cause gagnée.

— Ce serait une infamie, s'écrie Mme Bellemain, rouge d'indignation, il est impossible qu'il se trouve des juges assez… Mais que se passe-t-il donc de nouveau ?

Un silence complet venait de succéder tout à coup au brouhaha des conversations particulières.

— Je vois ce que c'est, dit l'épicier, c'est la rentrée du jury, qui s'était retiré dans la salle des délibérations.

L'épicier ne se trompait pas. C'étaient les jurés qui reprenaient leurs places, après avoir délibéré sur le sort de l'accusé.

Quelle sentence rapportaient-ils ? Voilà ce que tout le monde se demandait, et chacun, dardant sur eux des regards anxieux, se demandait avec angoisse quel secret se cachait derrière tous ces visages graves et émus.

Enfin le chef du jury se lève et se dispose à parler.

En proie à une torture qui bouleversait tous ses traits, Mme de Fiernas se lève elle-même, et, dardant sur cet homme la flamme de ses yeux noirs, elle entend dans une effrayante immobilité l'arrêt qui va sortir de sa bouche.

Le chef du jury pose la main sur son cœur et d'une voix que l'émotion fait légèrement trembler :

— Sur mon âme et sur ma conscience, dit-il, oui, l'accusé est coupable.

Et il se rassied.

La sentence du jury est muette sur les circonstances atténuantes.

L’auditoire a frémi aux paroles prononcées par le chef du jury, et, devant un coup aussi terrible, tous les cœurs se sentent pénétrés de pitié pour le malheur d’Estarbès.

Quant à lui, il était devenu livide, mais pas un muscle de son visage n’a tressailli, et il a conservé dans toute son attitude une dignité imposante.

— Pauvre martyr ! murmure Mme Bellemain dont les yeux deviennent humides.

Cette fois, l’homme aux lunettes d’or ne juge pas à propos de répliquer.

Il comprend qu’il serait dangereux en ce moment d’élever la voix contre celui auquel sont revenues toutes les sympathies de la foule.

Après le chef du jury, c’est au président à parler.

Il va se lever, quand un bruit vague se fait entendre dans la foule, qui semble sous l’empire d’une violente émotion.

Tous les regards se dirigent vers le même point, et l’on voit entrer et se diriger vers le banc des témoins une jeune femme, accompagnée d’un homme d’un certain âge, au bras duquel elle s’appuie.

Elle marche péniblement, les traits couverts d’une pâleur mortelle, promenant lentement autour d’elle un regard vague et indécis.

Tout le monde la reconnaît, et c’est avec un sentiment de profonde stupeur que quelques personnes prononcent tout bas son nom, quand tout à coup une voix jette ce nom dans un cri désespéré :

— Ma fille !… ma Cécile !…

Et Mme de Fiernas s’élance vers la jeune femme, qu’elle enveloppe dans ses bras, qu’elle considère ensuite avec un mélange de tendresse et d’épouvante.

Au même instant l’accusé, qui s’est levé au cri de sa belle-mère, porte la main à son front, chancelle tout à coup et se laisse tomber sur son banc en murmurant tout bas :

— Ma femme ! ma pauvre femme ! mon Dieu ! comment se fait-

il ?…

Le président, qui, lui aussi, a reconnu Mme d'Estarbès, demande d'une voix émue :

— Que vient donc faire ici cette malheureuse jeune femme ?

— Monsieur le président, répond le médecin, au bras duquel celle-ci est entrée, je vais vous le dire. Je savais, par l'acte d'accusation que j'ai entendu au commencement de cette audience, que l'accusé avait refusé devant le juge d'instruction de faire connaître la raison qui avait déterminé la fuite de sa femme du château du Vaudray, et supposant, comme je le crois encore, que de la révélation de ce mystère dépendait peut-être son salut, j'ai eu la pensée de tenter un suprême effort pour faire pénétrer la lumière dans l'esprit de cette jeune femme, convaincu que, si je pouvais réussir, elle n'hésiterait pas, elle, à tout déclarer à la justice pour sauver son mari.

Alors, quittant à la hâte le tribunal, je suis allé, toujours courant, jusqu'à sa demeure, je lui ai parlé, je lui ai répété cent fois que son mari était accusé du meurtre de M. Doutreville, que son sort était entre ses mains, qu'elle pouvait le sauver d'un mot, que son silence allait déterminer la condamnation de son Charles bien-aimé, que c'était elle, sa femme, sa Cécile adorée, qui allait livrer sa tête au bourreau, si elle ne faisait un effort pour comprendre et pour venir déclarer la vérité à la justice, et enfin, à force de lui redire la même phrase en appuyant sur les mots qui pouvaient frapper l'imagination, j'ai eu la joie de voir ses traits s'animer, l'intelligence briller dans son regard, puis les larmes jaillir de ses yeux.

— J'ai compris, j'ai tout compris, s'est-elle écriée, partons, je dirai tout, je veux le sauver, mais partons vite, car je sens un chaos dans ma pauvre tête, et qui sait si cet éclair de raison ne va pas s'évanouir bien tôt.

La voilà, elle comprend, elle se rappelle, elle va tout dire.

Debout en face du docteur, le regard constamment fixé sur lui, le front contracté par une prodigieuse contention d'esprit, la jeune femme l'écoutait avec une extrême attention et faisait un effort visible pour suivre le cour de ses idées.

— Oui, oui, dit-elle enfin avec des gestes étranges et gracieux à la fois et en laissant flotter sur l'assemblée son regard indécis et d'une singulière douceur, on m'a dit que Charles, mon pauvre Charles bien-aimé…

Elle s'interrompit comme si l'émotion étouffait sa voix.

Puis elle reprit :

— On m'a dit qu'il allait mourir !… Si je ne voulais pas faire un effort pour comprendre ; mourir ! lui, mon Charles, mon ami, mon seul trésor en ce monde… et par ma faute !… est-ce possible ? Alors son nom, son nom adoré, sans cesse répété à mon oreille, a fini par pénétrer dans mon esprit, et il en a dissipé les ténèbres comme le soleil dissipe le brouillard, et alors j'ai compris. Je l'aime tant, mon Charles ; cet amour devait faire un miracle ! Enfin me voilà, je vais tout dire, car je me rappelle…

Tout à coup elle hésite, se trouble, puis, cachant brusquement son visage dans ses deux mains, elle s'écrie d'une voix déchirante :

— Oh ! horrible, horrible souvenir !

Et elle reste immobile dans cette position.

— Madame, madame, lui souffle à l'oreille le docteur, prenez garde, dominez-vous, conservez votre raison ou il est perdu.

— Perdu ! qui donc ? balbutie la jeune femme en promenant autour d'elle un regard effaré.

— Charles, tenez, là-bas, au banc des accusés, fixant sur vous ses regards qui vous supplie de le sauver en racontant tout, tout ce qui s'est passé là-bas, au Vaudray, dans l'horrible nuit.

Cécile frissonne et pâlit.

Puis elle reprend :

— Oui, c'était la nuit, je dormais et je rêvais à lui, à mon bien-aimé, qui était loin et que j'appelais tout bas. Tout à coup je crois le sentir près de moi, je veux m'éveiller pour le voir ; il y avait si longtemps, quinze jours ! mais on eût dit que mes paupières étaient de plomb, je ne pouvais les soulever. Je fais de grands efforts, mes yeux s'ouvrent enfin et alors… oh ! horreur ! le vieillard !… le vieillard !…

Elle s'interrompt brusquement, agitée par un frisson qui fait trembler tout son corps.

Puis elle ajoute d'une voix basse et frémissante :

— Le vieillard était là, près de moi, dans mes bras !… Oh ! l'infâme, l'infâme et hideux vieillard qui m'appelait sa fille, et qui, après m'avoir procuré un lourd sommeil, m'avait souillée !…

L'auditoire était atterré.

L'émotion était telle, que pas un murmure ne se faisait entendre.

Tous les regards étaient fixés sur l'infortunée jeune femme, et l'on n'entendait pas un souffle.

On eût dit que toutes les respirations étaient suspendues.

Après une longue pause, la jeune femme releva la tête :

— Je me suis élancée hors du lit, dit-elle d'une voix brève et saccadée, j'ai parcouru la chambre en pleurant, en criant, en m'arrachant les cheveux, en maudissant l'odieux vieillard, tournant et retournant follement dans mes mains tremblantes ma robe dont je ne savais plus me vêtir. Enfin, je suis partie, poussant violemment à terre le vieillard qui se roulait à mes pieds. Je suis sortie du château, comment ? Je ne sais. J'ai traversé des bois, toujours courant, déchirant mes pieds aux cailloux ; mes vêtements aux ronces, puis, sans avoir cherché mon chemin, je me suis trouvée au seuil de ma maison, où je suis tombée.

Quand j'ai repris mes sens, il était là, lui, lui, mon Charles, il se dressait devant moi comme un fantôme. Je me suis mise à fondre en larmes en me traînant à ses pieds… il m'a interrogée, et j'ai tout dit. Ils étaient là tous deux, ils m'écoutaient pâles d'horreur, si pâles que, dans ma pensée déjà obscurcie, il me semblait que je voyais le sang quitter leurs veines, et la vie se retirer de leurs cœurs. Voilà la vérité ; ma mère m'a embrassée, lui aussi, mais j'entendais grincer ses dents et les muscles de son cou étaient tendus comme des cordes… et puis il a été prendre une arme un revolver, et il est parti… Il était livide, une écume bordait ses lèvres, et il murmurait tout bas :

— Il faut que je le tue.

Je ne sais pas le reste ; j'entendais des voix confuses, je voyais passer des ombres, et il me semblait qu'une pluie de feu tombait dans mon crâne ouvert. Voilà la vérité ; pour la dire, j'ai retenu ma raison, toujours près de m'échapper, mais maintenant que m'importe ! puisque mon Charles est sauvé. Il est innocent, vous le voyez bien, rendez-le-moi.

La pauvre Cécile se tait alors, et regardant tour à tour les juges et Charles d'Estarbès, elle attend avec une naïve confiance qu'on lui rende son mari.

Il y a dans ses regards une douceur, un calme, une sérénité qui émeuvent profondément l'auditoire encore sous le coup de la sentence du jury, cette sentence qui ne laisse plus d'espoir et que l'infortunée ignore.

Chacun envisage en tremblant le drame qui va se passer quand le président va prendre la parole à son tour pour réclamer l'application de l'article du code pénal qui ressort de la décision du jury, et c'est avec une véritable angoisse qu'on attend ce moment fatal.

C'est surtout dans les tribunes réservées, occupées ce jour-là par les femmes les plus élégantes de la ville, toutes plus ou moins intimement liées avec la famille de l'accusé et de sa femme, c'est là surtout que l'émotion était profonde.

Parmi les plus émues et les plus accablées, on remarquait deux jeunes femmes d'une extrême beauté, malgré la pâleur mortelle qui couvrait leurs traits et eu altérait le caractère.

L'une, âgée de vingt-cinq ans environ, d'une taille moyenne et harmonieusement développée, aux yeux et aux cheveux noirs, à la peau blanche et mate, à la physionomie grave et empreinte de mélancolie ; l'autre, plus jeune de quelques années, à la taille souple et mince, remarquable par l'abondance et le ton exquis de sa chevelure blonde, par la limpidité et le charme profond de ses beaux yeux bleus, et enfin par l'expression de bonté et la grâce naïve qui se dégagent de toute sa personne.

L'une et l'autre sont connues de nos lecteurs, qui les ont vues dans le *Retour de Rocambole,* sous les noms de Mme Taureins et de Tatiane Mauvillars.

Toutes deux ont changé de nom depuis, la première en épousant Paul de Tréviannes, la seconde en devenant la femme de l'artiste Jacques Turgis.

— Pauvre Cécile ! dit Tatiane à Mme de Préviennes, quelle affreuse destinée ! elle qui était l'âme et la gaieté de nos réunions.

— Tenez, Tatiane, répondit Mme de Tréviannes, je donnerais tout au monde pour la voir loin d'ici ; s'il faut qu'elle entende le président prononcer l'arrêt qui condamne son mari à la peine de…

— Oh ! murmura Tatiane en frissonnant, je sens mon cœur se glacer dans ma poitrine à cette pensée.

— Si j'eusse pu deviner la tournure qu'allait prendre cette affaire, je me serais bien gardée de venir ici ; mais qui eût jamais pu supposer… Ah ! pauvre Charles !… Et malgré tout, ma chère Tatiane, je suis toujours convaincue de son innocence.

— Comme moi, comme tous ceux qui le connaissent, mais, hélas ! qu'importe notre sentiment !

Puis, se tournant vers un jeune homme placé derrière elle :

— Jacques, lui dit-elle d'une voix dont le timbre presque enfantin était doux et charmant comme une caresse, croyez-vous que le récit que vient de faire Cécile ne puisse pas modifier l'opinion des juges ?

— Malheureusement non, ma chère Tatiane, répondit l'artiste, les juges ont évidemment leur opinion sur cette affaire, comme vous et moi, mais ils ne peuvent même pas l'exprimer ; leur rôle se borne désormais à appliquer la loi conformément à la sentence prononcée par le jury.

— Mais Cécile ne peut rester là, si cet arrêt est prononcé devant elle, elle peut en mourir, foudroyée sur le coup.

Au moment même où la jolie blonde s'exprimait ainsi, Charles d'Estarbès, qui, depuis l'arrivée de sa femme ne l'avait pas quittée des yeux un seul instant, venait de faire un signe à son avocat, qui s'était approché de lui aussitôt.

— Mon ami, lui dit-il, vous savez comme moi la parole que va faire entendre le président, je vous en supplie, faites en sorte qu'on emmène ma femme.

— Je comprends, répondit l'avocat d'une voix émue, rassurez-vous, je vais vous épargner cette douleur.

— Je connais ma pauvre Cécile, reprit le jeune homme, les yeux humides de larmes, elle serait tombée là, dans cette enceinte, où je l'aurais vue se tordre en criant et en sanglotant… Merci, merci, mon ami, vous m'épargnez une épouvantable torture.

— Je vais parler à Mme de Fiernas, et…

— Non ; elle m'aime comme si j'étais son propre enfant ; nous

aurions à redouter une explosion qui apprendrait à Cécile l'affreuse vérité. Non, non, il faut, au contraire, la tromper elle-même et leur faire croire à toutes deux que, selon toute probabilité, je vais sortir du tribunal pour me rendre chez moi, où nous allons vivre unis et heureux comme…

Il se tut tout à coup.

Les sanglots lui montaient à la gorge et l'empêchaient de parler.

Son ami le comprit et le quitta aussitôt.

Il alla droit au médecin qui avait accompagné Mme d'Estarbès, le prit à part et lui dit quelques mots à l'oreille.

— Quoi ! dit celui-ci en tressaillant, vous croyez que l'arrêt…

— Je le crois, hâtez-vous donc.

Puis jetant un rapide regard du côté de l'accusé :

— Tenez, lui dit-il, voyez notre malheureux ami, ses yeux se fixent sur vous avec une anxiété navrante ; il ne songe plus à lui en ce moment, il oublie l'arrêt terrible suspendu sur sa tête ; toutes ses pensées, toutes ses préoccupations, tout son cœur et toute son âme sont concentrés sur sa femme, et il attend dans des transes inexprimables que vous l'arrachiez de cette enceinte où va retentir tout à l'heure son arrêt de mort.

Alors le docteur s'approchant de la jeune femme qui, le regard fixé sur son mari, attendait avec un vague sourire le moment où il allait lui être permis de quitter avec elle le tribunal, lui dit tout bas :

— Sortons, nous allons l'attendre dehors.

— Pourquoi ? dit la jeune femme, nous allons sortir ensemble.

— Vous n'avez donc pas remarqué que son avocat me parlait à l'instant même ?

— Je l'ai vu, mais que m'importe ?

— Il était envoyé par votre mari.

— Pourquoi faire ?

— Pour me prier de vous emmener et d'aller l'attendre sur la place, où il va venir nous rejoindre tout à l'heure.

— Ah ! dit la jeune femme, il vous a fait dire cela !… eh bien, soit, puisqu'il le veut. Ah ! c'est que, voyez-vous, docteur, je suis heureuse de faire sa volonté ; je l'aime tant mon Charles.

Elle ajouta aussitôt :

— Et ma mère.

— Moi, mon enfant, dit Mme de Fiernas qui avait tout entendu et tout compris, j'ai besoin de rester ici quelques instants encore, mais bientôt je serai près de toi ; va, va retire-toi avec le docteur.

Cécile porta son regard de l'un à l'autre avec une expression de doute et de défiance.

Puis, après un moment de réflexion et comme si elle prenait tout à coup un parti :

— Sortons, dit-elle en posant son bras sur celui du docteur.

Elle s'éloigna, la tête tournée du côté de son mari, sur lequel son regard resta fixé jusqu'à ce qu'elle eut franchi le seuil du tribunal.

Alors un rayon de joie brilla dans les yeux de l'accusé, dont les traits se rassérénèrent tout à coup.

On eût dit que toutes ses craintes venaient de se dissiper et qu'il attendait sa délivrance.

— Enfin ! soupira Tatiane qui, ainsi que son mari et son amie, avait compris toute cette scène et l'avait suivie jusqu'au bout avec une vive anxiété, voilà le pauvre Charles délivré de toute crainte de ce côté… et nous aussi, ajouta-t-elle, car le désespoir de Cécile nous eût brisé le cœur.

Puis s'adressant à son mari :

— Je voudrais partir, lui dit-elle tout émue, je me sens toute bouleversée en songeant à ce qui va se passer tout à l'heure.

— Je ne demande pas mieux, répondit Jacques, en proie lui-même à une violente agitation, mais la difficulté est de franchir ce rempart de robes et de percer ensuite la foule, devenue compacte de toutes parts et qui, en ce moment surtout, ne voudra pas bouger.

— C'est égal, essayons, dit Tatiane d'une voix saccadée et le corps agité d'un tremblement fébrile.

Elle s'était levée vivement et se disposait à passer entre deux robes, quand tout à coup il se fit un silence de mort, et la salle entière devint immobile.

C'était le président qui se levait.

— Trop tard ! balbutia la jeune femme en s'affaissant sur son banc.

Les paroles du président bourdonnèrent vagues et indistinctes à ses oreilles, qui ne voulaient pas écouter ; mais elle entendit en

frémissant ces derniers mots, qui résonnèrent dans sa tête comme un glas funèbre :

— … Condamne l'accusé, Charles d'Estarbès, à la peine de mort !

Le dernier mot de l'arrêt était à peine prononcé, quand un cri terrible, aigu, déchirant, un cri qui ne pouvait jaillir que d'une âme foudroyée, fit retentir les voûtes du tribunal et glaça d'horreur l'auditoire, les jurés eux-mêmes, qui restèrent tous à leurs places, comme pétrifiés.

Au même instant, une jeune femme s'élançait au milieu de l'enceinte, et là, avec des gestes désordonnés, avec des yeux pleins de flammes, avec une voix éclatante, coupée de sanglots et de cris de désespoir, elle s'écria, la main tendue vers Charles d'Estarbès :

— A mort ! lui ! lui, mon mari ! mon Charles ! mon bien-aimé ! Vous croyez que je l'abandonnerai, parce qu'il vous plaît de l'envoyer à la mort ! Jamais ! Et qu'a-t-il donc fait pour cela ? Il a tué, dites-vous ? Je n'en sais rien, je ne sais ce qui s'est passé, mais je vous le demande, je vous le demande à vous tous qui m'entendez, à vous-mêmes, juges inflexibles, qu'auriez-vous fait à sa place, qu'auriez-vous fait à ce vieillard infâme en le trouvant là, près de votre femme flétrie, flétrie par lui !… Vous l'auriez tué, tué sur place ! Vous voyez donc bien qu'il est innocent ; laissez-le, laissez-le-moi, mon Dieu ! mon Dieu ! rendez-le-moi, je…

Elle se tut tout à coup et tomba sur le parquet, en proie à une crise de nerfs qui tordait ses membres et défigurait ses traits.

Quelques instants après, la foule s'écoulait lentement, encore tout émue de la scène qui venait de terminer cette dramatique affaire.

Une femme, portant un costume de paysanne, était sortie la dernière.

Elle devait avoir une soixantaine d'années ; mais ses cheveux blancs, ses traits pâles et ridés, sa taille petite et légèrement courbée, la faisaient paraître, au premier abord, plus vieille qu'elle n'était réellement.

Cette tête flétrie, décolorée, impassible comme celle d'une morte, eût passé inaperçue sans deux petits yeux noirs, percés comme avec une vrille sous les deux arcades sourcilières qui les surplombaient.

Il y avait dans ces deux yeux, petits et étincelants comme des diamants noirs, une puissance de vie, une vivacité de pensée et pour ainsi dire un fourmillement de sentiments étranges et de souvenirs mystérieux qui étonnaient et forçaient l'attention quand le regard s'arrêtait sur elle.

Arrivée des premières dans l'enceinte du tribunal, elle s'était placée au premier rang des spectateurs et, une fois là, tapie dans un coin au bout de la balustrade, qui s'élevait juste à la hauteur de son menton, elle n'avait plus bougé.

Le regard fixé tour à tour sur le président, sur les témoins, sur l'avocat général, sur le condamné, auquel elle revenait fréquemment, on l'eût prise pour quelque sphinx immobile et sinistre en face de la victime qu'il fascine.

Soit qu'elle eût un goût particulier pour ces sortes de causes, soit qu'elle eût un motif secret pour s'intéresser à celle-ci, elle était restée là huit heures à la même place, dans la même position, dans la même immobilité, et si complètement absorbée, qu'elle semblait n'avoir plus conscience du lieu où elle se trouvait.

Et, chose étrange, quoique évidemment elle prît un intérêt extrême au drame qui se passait sous ses yeux, nulle impression ne se reflétait sur ce visage de pierre.

Seulement, quand le président déclara que l'accusé était

condamné à la peine de mort, un léger trouble se peignit sur ses traits, dont la pâleur devint presque livide.

Mais ce fut tout.

En sortant du tribunal, sa démarche était plus lente et semblait moins assurée qu'en y arrivant.

Elle s'arrêta même un instant, accablée par la fatigue ou brisée par l'émotion ; puis, après avoir jeté un regard autour d'elle, elle se dirigea vers un café ouvert à quelques pas du tribunal.

Une fois là, elle chercha le coin le plus retiré et le plus désert de l'établissement et s'y assit.

— Que faut-il servir à madame ? demanda un garçon, accourant aussitôt la serviette sous le bras et l'air empressé.

— De l'eau sucrée, s'il vous plaît, monsieur, répondit la vieille intimidée par les grandes manières du garçon.

L'établissement regorgeait de consommateurs accourus là à la sortie du tribunal, et naturellement on causait avec animation du drame qui venait de se passer.

Dans un des groupes les plus rapprochés de la paysanne, se trouvait un personnage qui attirait particulièrement l'attention.

Il était très entouré ; c'était à qui l'interrogerait et trinquerait avec lui.

Ce personnage était le témoin Pierre Chenu.

— Savez-vous, monsieur Chenu, que vous avez joué un grand rôle dans cette affaire ? lui dit un de ses voisins, un bourgeois d'une cinquantaine d'années, auquel d'épais favoris à l'américaine, un habit bleu à boutons de métal, des lunettes à branches d'or et un air doctoral donnaient une physionomie toute particulière.

— J'ai dit ce que je savais, voilà tout, répondit le paysan d'un ton modeste et tout en jouant avec les glands de cuir de sa trique de cornouiller.

— Voilà tout, voilà tout ! mais c'est que ce tout-là, c'était tout simplement le nœud de l'affaire, et il est certain que si la Providence ne vous avait mis là, à votre fenêtre, tout exprès pour voir le meurtrier sortir du château à une heure du matin, le misérable échappait au glaive vengeur de la justice.

— Ça, dit Pierre Chenu, je ne peux pas le nier, d'autant que d'après l'*orthodoxie* du cadavre…

— M. Chenu veut dire l’autopsie.

— Je ne veux pas vous contrarier ; mais c’est l’orthodoxie.

— Ce doit être ça, allez toujours.

— Bref, au dire des médecins, la mort de ce pauvre M. Doutreville…

A cette abominable plaisanterie, Catherine se leva d'un bond... (Page 45.)

Il s'interrompt pour passer son mouchoir sur ses yeux. Puis il reprend :

— Pardon, mais c'est que je le connaissais beaucoup, ce bon M. Doutreville, et je peux le dire, de son côté, il m'estimait. « Pierre Chenu, qu'il me disait bien souvent, tu es un honnête homme, je ne

crains pas de le dire, et si jamais tu as besoin d'un service, ma caisse te sera toujours ouverte. » Mais, que voulez-vous ? je n'avais besoin de rien, j'étais au-dessus de mes affaires, tout le monde sait ça ; pourquoi donc que je lui aurais demandé de l'argent, à ce bon M. Doutreville, la crème des honnêtes gens !…

Il passe de nouveau son mouchoir à carreaux sur ses yeux, qui ne paraissent pas avoir besoin d'être essuyés.

— Où en étais-je donc ? reprend-il après une pause, ah ! voilà ; je disais qu'au dire des médecins, la mort de ce bon M. Doutreville…

Il va porter son mouchoir à ses yeux pour la troisième fois ; mais l'homme aux lunettes d'or l'arrête, et il continue :

— La mort remontait à une heure ou deux heures du matin.

— Ce qui prouve clairement que, dans cette affaire, vous avez joué le rôle d'agent de la Providence.

— C'est positif.

— Et voyez comme c'est heureux !

— Je le crois bien.

— On frémit quand on songe à ce qui serait arrivé sans vous ; la justice pouvait s'égarer, ses soupçons pouvaient tomber sur un innocent, et tandis que celui-ci eût payé de sa tête le crime qu'il n'avait pas commis, ce monstre, car c'est le seul nom qu'on puisse donner au meurtrier de son bienfaiteur, ce monstre eût joui en paix, avec son infâme concubine, de la fortune volée à ce bon M. Doutreville.

— Vous avez raison, monsieur, réplique Pierre Chenu, et, comme vous le dites très bien, ce Charles d'Estarbès est un monstre, un vrai monstre.

— C'est faux.

Ces deux mots, jetés d'une voix nette et tranchante, font tourner toutes les têtes du côté d'où ils sont partis, et chacun reste stupéfait à la vue de la vieille paysanne, si calme et si impassible, qu'on a peine à croire que ce soit elle qui a parlé.

Il est impossible d'en douter cependant, car elle est seule dans ce coin.

Pierre Chenu lui jette un regard méchant et sournois.

Puis, d'une voix où perce une sourde colère :

— Ah ! vous dites que c'est point un monstre, vous ! s'écrie-t-il

d'un ton menaçant, eh ben, à la bonne heure, mettons que c'est un ange, et que c'est la justice qu'est dans son tort.

— C'est vrai, répond la paysanne toujours sur le même ton, si bien qu'on dirait que ces mots sortent d'une bouche de pierre.

— Chacun son idée, réplique Pierre Chenu avec une ironie haineuse ; mais c'est égal, pour une personne qui mange le pain de la famille Doutreville, c'est drôle tout de même.

La vieille paysanne ne daigne pas répondre. Elle reste immobile et muette.

Pierre Chenu, lui, au contraire, est sous l'empire d'une fureur concentrée qui fait frémir ses lèvres blêmes.

— Tenez, dit-il enfin à la vieille paysanne en dardant sur elle un regard plein de haine et de fiel, vous devriez rougir de votre ingratitude, et si je ne me retenais…

Ses poings serrés et le grincement de ses dents expriment sa pensée avec une effrayante éloquence.

— Ne vous gênez donc pas, Pierre Chenu, riposte la vieille en lui glissant dans les deux yeux un regard froid et acéré comme la pointe d'un stylet, ce n'est pas la première fois que vous auriez frappé une femme ; seulement, aujourd'hui, n'y aurait pas moyen de dire que vous avez pris ma tête pour une tête de Turc.

Le paysan devint livide de rage. Mais, se contenant aussitôt par un puissant effort de volonté :

— Tenez, dit-il, je me mépriserais moi-même de causer plus longtemps avec vous.

Et, saisissant brusquement sa canne et son chapeau, il sortit.

Il était six heures du soir, l'heure du dîner, beaucoup de consommateurs en firent autant, si bien que cinq minutes après il ne restait plus dans ce coin de café que deux personnes face à face.

La vieille paysanne et l'homme aux lunettes d'or.

Le dernier se rapprocha de l'autre, et, baissant la voix :

— Vous doutez donc de la culpabilité de Charles d'Estarbès ? lui demanda-t-il.

— Je ne doute pas, répondit la vieille de son ton bref et impassible.

— Que voulez-vous dire ?

— Je dis qu'il est innocent.

— Ah ! Quelle raison avez-vous de vous intéresser à ce jeune homme ? Vous êtes sa parente ?

— Non.

— Que lui êtes-vous donc ?

— Sa nourrice.

Après avoir jeté un regard autour de lui, il ajouta, en baissant encore la voix :

— Où demeurez-vous ?

— A Chaville.

— La rue ?

— Au château de Doutreville… qui a déposé tout à l'heure.

— Vous me verrez demain.

Il ajouta :

— Votre nom ?

— Jeannette Lorrain.

Elle reprit, en le regardant fixement :

— Et vous ?

— M. Portal.

Il était neuf heures du matin, la température était très douce pour la saison, le ciel était sans nuages et une brume légère flottait sur la campagne, blanche et lumineuse sous le soleil qui la pénétrait.

C'était une de ces matinées d'automne où la nature revêt un éclat et un charme plus vifs et plus pénétrants qu'aux plus beaux jours du printemps.

Aux rayons de ce soleil un peu embrumé, les bois, les champs, les maisons avaient pris une physionomie gaie et gracieuse dont les plus vulgaires natures ressentaient l'influence, et dont l'impression semblait se faire particulièrement sentir dans une famille de paysans au sein de laquelle nous allons pénétrer.

La maison, bâtie en briques, était sillonnée sur toute sa façade par une vigne dont les feuilles avaient pris les tons les plus divers et les plus éclatants : le vert, le jaune, le rouge, le violet s'y mêlaient dans une merveilleuse et éblouissante confusion, couvrant les deux étages comme un immense tapis et ne laissant libres que les fenêtres, ouvertes de toutes parts pour laisser pénétrer cet air vif et pur, tout parfumé de l'odeur des feuilles tombées.

Dans cette maison allaient et venaient avec un entrain qu'expliquaient d'ailleurs leurs figures éclatantes de santé, quatre personnes ayant chacune son occupation.

C'était d'abord le maître du logis, un homme de quarante-cinq à cinquante ans, aux larges épaules, au teint vivement coloré à la musculature puissante, doué d'un embonpoint prononcé, mais qui cependant ne lui ôtait rien de son activité.

Il était occupé en ce moment à réparer le treillage en bois d'une immense basse cour, peuplée d'une quantité innombrable de poules et de canards.

Une jeune fille, assez jolie, brune, éclatante de santé comme son père, secouait un tapis à la fenêtre du premier étage, tandis que sa mère, solide matrone elle-même, essuyait et frottait vigoureusement les meubles de noyer qui garnissaient la chambre.

Enfin, au rez-de-chaussée, une jeune servante, taillée sur le patron de ses maîtres, mettait le couvert dans une vaste cuisine, tout imprégnée des exhalaisons d'un haricot de mouton qui bouillait sur le

fourneau, et dont elle surveillait la cuisson tout en rangeant ses assiettes.

— Eh ! eh ! Pierrette, y sommes-nous ? cria tout à coup le patron d'une voix de Stentor, il est neuf heures, et il sonne creux dans mon estomac.

— Ça y est, not'maître, ça y est, répondit Pierrette ; tout le monde peut venir ; v'là que je mets l'haricot sur la table.

Le paysan laissa là son travail avec une hâte qui attestait l'énergie de son appétit, et accourut à la cuisine, où sa femme et sa fille arrivaient en même temps que lui et dans les mêmes dispositions.

Ils venaient de s'attabler autour du haricot fumant, lorsqu'on frappa deux coups à la porte de la cuisine.

— Entrez ! cria le paysan.

La porte s'ouvrit, et une femme parut sur le seuil.

— Tiens ! c'est la mère Lorrain, cria la famille d'une seule voix ; entrez donc, mère Lorrain.

— Dame ! je ne suis venue que pour ça, dit la vieille paysanne en fermant la porte derrière elle.

Et s'asseyant sur une chaise de paille que lui avait avancée Pierrette.

— Bonjour, monsieur Vacheux et toute la famille, dit-elle ; eh bien, comment ça va-t-il tout le monde ?

— Mais, comme vous voyez, mère Lorrain.

— Oui, oui, je vois que vous êtes tous en train de bien faire.

— Eh bien, mais, si le cœur vous en dit, mettez-vous là et faites comme nous.

— Ça ne serait pas de refus, car vous avez-là un fricot qui a bonne mine et bonne odeur, mais je n'ai pas l'appétit ouvert sitôt que ça.

— A votre aise, mère Lorrain, à votre aise, dit Vacheux qui, pendant ce dialogue, ne perdait pas un coup de dent.

Il reprit, après avoir avalé un grand verre de vin :

— Et comment va ce pauvre M. Doutreville ? Il doit être bien affligé ?

— Oh ! oui, bien affligé, comme vous dites, monsieur Vacheux.

— Il aimait tant son frère !

— Ils étaient amis comme les deux doigts de la main, c'est positif.

— A propos de ça, il paraît que le meurtrier a été condamné à mort ?

— A qui le dites-vous ? j'étais au tribunal.

— Qui est-ce qui aurait jamais cru ça de ce jeune homme ? car je le connaissais beaucoup ; je l'ai vu souvent en allant porter des volailles au château, et j'aurais juré que c'était le plus honnête homme du monde. A qui se fier, ma pauvre mère Lorrain !

— C'est ce que je me suis dit en le voyant hier sur les bancs de la cour d'assises.

Elle ajouta après une pause :

— Mais je m'amuse à bavarder, et j'oublie que ma nièce m'attend avec impatience.

— Votre nièce ?

— Oui, Virginie, la fille du sabotier ; elle est malade depuis huit jours.

— Qu'est-ce qu'elle a donc, ma pauvre Virginie ? demanda la jeune fille.

— Ne m'en parlez pas, elle a une bronchite que c'est à vous arracher l'âme de l'entendre tousser.

— Je sais ce que c'est, dit Vacheux, je n'ai fait que cette maladie-là dans toute ma vie, mais je m'en souviendrai, j'ai cru que j'y laisserais ma peau.

— C'est bien une bronchite que vous avez eue, n'est-ce pas, je ne me trompais pas ?

— C'est bien ça ! ah ! je suis payé pour m'en souvenir.

— Je savais bien, moi, que ça devait être ça, et pour parler franc, c'est là ce qui m'amène aujourd'hui chez vous.

— Ah ! bah ! fit Vacheux étonné.

— Voilà ce que c'est : quand j'ai vu que la toux de Virginie tournait à la bronchite, car je m'y connais, ayant été garde-malade plus souvent qu'à mon tour, je me suis dit tout d'abord : Faut aller chercher le médecin.

— Naturellement, dit Vacheux.

— Naturellement, c'est possible, répliqua la mère Lorrain, mais

les médecins ça coûte gros, voilà ce que je me suis dit ; et alors je me suis rappelé que vous aussi vous aviez eu une bronchite, et pas plus tard qu'il y a deux mois ; or comme vous êtes un homme d'ordre et d'économie, j'ai pensé que vous aviez dû mettre de côté l'ordonnance du médecin pour le cas où vous rattraperiez la même maladie, car vous êtes furieusement exposé dans le métier que vous faites.

— Vous parlez comme un livre, mère Lorrain, et vous avez raison de croire que j'ai gardé mon ordonnance pour m'éviter des frais de médecin à l'occasion.

— Eh bien, alors, vous pouvez me rendre le petit service que je viens vous demander.

— Tout de même, si c'est possible. De quoi s'agit-il ?

— Il s'agit simplement de me prêter votre ordonnance.

— Pour aller chercher chez le pharmacien les drogues nécessaires à Virginie !

— Justement, monsieur Vacheux, si c'est un effet de votre bonté.

— Je ne demande pas mieux, et enchanté de vous être agréable, mère Lorrain.

— C'est pas la peine d'engraisser les médecins à nos dépens, n'est-ce pas ?

— Des fainéants qui vous prennent trois francs pour vous tâter le pouls ! Ah ! mais non, c'est pas la peine. Allez, je peux dire que j'ai assez regretté cet argent-là ; trente-cinq francs, mère Lorrain, trente-cinq francs sans boire ni manger !

— C'est une abomination, monsieur Vacheux.

— Et un homme qui me refusait tout, qui ne me permettait pas même un verre de vin, dont j'avais tant besoin pour me soutenir !

— Oui, la diète, on connaît ça, une de leurs frimes, un moyen de vous affaiblir pour faire durer la maladie.

— Vous avez mis le doigt dessus, mère Lorrain, aussi je cours chercher mon ordonnance pour que vous ne tombiez pas entre les mains de ces gueux de médecins ; et croyez-moi, si Virginie a faim, ne la laissez pas pâtir, une bonne tranche de lard et un bon verre de vin n'ont jamais fait de mal à un chrétien.

Vacheux sortit sur cette maxime pleine de sens, et deux minutes après il rentrait, l'ordonnance à la main.

— Tenez, dit-il, en la remettant à la paysanne, voilà votre

affaire.

— Merci, monsieur Vacheux, je vous la rapporterai ce soir.

— Ne vous gênez pas, mère Lorrain, Dieu merci, je crois que nous ne sommes pas près d'en avoir besoin ici, ni les uns ni les autres.

— Du moins ça n'en a pas l'air, répliqua la paysanne.

Puis elle se leva, salua tout le monde et sortit.

Dix minutes après, elle pénétrait dans le chemin creux dont Pierre Chenu avait parlé dans sa déposition et qui, on s'en souvient, séparait la propriété de celui-ci du domaine du Vaudray.

Au bout de cinquante pas, elle trouvait à sa gauche un escalier de pierre, ou plutôt de gros cailloux non taillés et irrégulièrement disposés, au haut duquel s'ouvrait une petite porte à claire-voie.

Elle gravit cet escalier entre deux talus de mousse, de grandes herbes et de plantes grimpantes tout étincelantes de rosée, ouvrit la porte qui ne fermait qu'au loquet et se trouva dans un verger au milieu duquel s'élevait une habitation de médiocre apparence.

C'était la demeure de Pierre Chenu. Un instant après Jeannette Lorrain y pénétrait par un grand vestibule sombre, au bout duquel on entrevoyait vaguement une porte, entrebâillée en ce moment.

Après avoir fait quelques pas, elle allait pousser cette porte, lorsqu'elle entendit le bruit de deux voix, une voix d'homme et une voix de femme.

Alors elle s'arrêta, se pencha en avant, et, l'oreille collée à l'entrebâillement de la porte, elle écouta.

— Eh bien, quoi ? disait Pierre Chenu à Catherine, sa femme, qu’est-ce que c’est que cette lettre qui te fait pleurer ? Me le diras-tu à la fin ?

— Eh bien, oui, je vais te le dire, répondit la femme Chenu avec des sanglots dans la voix, et ce sera ta punition.

— Hein ! s’écria le paysan avec un mélange de trouble et de colère, ma punition ! Qu’est-ce que j’ai donc fait pour être puni ?

— Tu le demandes ! ah ! il paraît que t’as la mémoire courte pour ce qui est des méchantes actions que tu commets.

— Enfin, il ne s’agit pas de tout ça, qu’est-ce que dit cette lettre ?

— Eh bien, répondit Catherine d’une voix dans laquelle on sentait vibrer à la fois la douleur et la colère, elle dit que mon père est mort.

— Ah ! dit froidement Chenu, et de quoi ?

— De misère, de froid et de faim, dit Catherine en éclatant tout à coup en sanglots.

— C’est étonnant.

— Pauvre vieux ! soupira Catherine en essuyant les larmes qui ruisselaient sur son visage, il avait amassé un peu de bien sou à sou, à la sueur de son front et se privant de tout, même de tabac, qui était son seul besoin et son seul plaisir ; enfin, à force de travail et d’économie, il avait acquis de quoi vivre pour ses vieux jours, pas beaucoup, mais assez pour manger un morceau de pain. Alors, poussé par le mauvais esprit, tu t’es mis à l’enjôler, tu lui as répété tous les jours que son bien ne lui rapportait pas assez, qu’entre tes mains il rapporterait le double, et, comme le pauvre homme était constamment travaillé par la peur de manquer sur ses vieux jours, il arriva enfin qu’il se laissa gagner, comme bien d’autres avant lui, et qu’il te donna tout son bien à la condition de lui faire une petite rente viagère qui devait le mettre pour toujours à l’abri du besoin. Deux ans après, tu le mettais à la porte de sa propre maison, que nous étions allés habiter, et le pauvre vieux, je l’ai vu aller mendier son pain de porte en porte… et moi seule, moi sa fille, je ne pouvais rien pour lui, car tu ne

me laissais pas un sou à ma disposition.

Conseillé par des amis, il se décida à s'adresser à la justice, et alors, pour y échapper, tu as quitté le pays, me traînant après toi et laissant là le pauvre vieux sans ressources, sans famille, car nous n'en avions pas en ce pays, qui était le tien et exposé à mourir de faim… ce qui vient d'arriver, malheureux !

— Baste ! répliqua Chenu avec une ironie féroce, il faut bien mourir de quelque chose.

A cette abominable plaisanterie, Catherine se leva d'un bond, se dressa, pâle de colère, devant son mari, et dardant sur lui un regard plein de haine :

— Ah ! il faut mourir de quelque chose, lui dit-elle les dents serrées l'une contre l'autre, eh bien, écoute : Par ta dureté de cœur, mon père est mort de faim ; eh bien, toi, j'ai l'idée que tu mourras sur l'échafaud !

Pierre Chenu considérait sa femme d'un air goguenard, tandis qu'elle lui parlait, mais, à ces derniers mots, il pâlit à son tour et chancela tout à coup en balbutiant :

— L'échafaud ! je n'ai rien fait, je n'ai rien fait pour ça.

— Tu l'as déjà mérité deux fois, misérable gueux ! s'écria Catherine.

Pierre Chenu se laissa tomber sur une chaise.

Il était livide, et ses traits bouleversés exprimaient l'épouvante.

— C'est pas vrai, balbutia-t-il, c'est pas vrai ; pourquoi deux fois ?

— La première pour avoir tué mon père, la seconde, pour m'avoir presque assassinée d'un coup de bêche sur la tête, il y a deux mois, au retour de Saint-Cloud.

— Je ne me rappelle pas, pas du tout, murmura le paysan en roulant autour de lui des regards éperdus.

— Et moi, je me rappelle : c'était au milieu de la nuit ; je ne dormais pas, j'étais restée éveillée pour t'attendre, lorsque dans le silence j'entends qu'on fermait avec précaution la petite porte du chemin creux ; j'écoute, je regarde, mais la lune s'était couverte, et j'entrevois à peine quelque chose comme une ombre qui s'en allait vers le jardin avec une bêche sur l'épaule. J'ai toujours eu peur des revenants ; il me sembla que c'en était un, et je me mis à trembler comme une feuille. Au bout de dix minutes, je commençais à prendre

le dessus, et alors je me dis : Si c'était un voleur ? Je me raisonne, je prends mon courage à deux mains, et je descends au jardin, mais en tremblant toujours.

« Je venais d'y entrer, quand tout à coup je me trouve face à face avec le revenant, portant toujours sa bêche sur ses épaules. Je jette un cri, et je veux me sauver, mais je me sens arrêtée par mon jupon et j'entends ta voix qui me dit :

— Tiens, voilà pour t'apprendre à m'espionner. Au même instant, je recevais sur la tête un coup qui m'étendait à terre sans connaissance. C'était un coup du manche de ta bêche, j'en ai encore la marque.

— J'étais ivre, murmura Pierre Chenu, et la preuve c'est que j'avais ma bêche pour travailler au jardin, prenant la lune pour le soleil levant.

— Oui, et t'avais perdu en chemin ta veste de drap, qu'on n'a jamais retrouvée. T'étais ivre, c'est vrai, mais t'as failli me tuer, pas moins, et t'as tué mon père, voilà pourquoi je te dis que t'as mérité deux fois de mourir sur l'échafaud.

Puis changeant tout à coup de ton, Catherine se laissa retomber sur sa chaise et se mit à murmurer en mouillant de ses larmes la lettre qui venait de lui apprendre la mort de son père :

— Ah ! pauvre vieux ! pauvre vieux !

— Il est temps d'entrer, se dit alors Jeannette Lorrain.

Mais au lieu de frapper à la porte ou de la pousser, elle revint sur ses pas dans le vestibule, sortit de la maison, en fit le tour et alla frapper à une autre porte, celle par laquelle on entrait communément.

La voix de Chenu lui cria d'entrer, ce qu'elle fit aussitôt.

— Ah ! c'est vous, lui dit le paysan d'un ton brusque.

— Oui, c'est moi, répondit Jeannette de son air impassible, est-ce que ça vous fâche que j'entre voir votre femme en passant ?

— Ça ne me fâche pas, mais ça ne me plaît pas non plus.

— Qu'est-ce que ça fait, pourvu que ça lui plaise, à elle.

— Asseyez-vous, mère Lorrain, dit Catherine à celle-ci.

— Certainement que je vais m'asseoir ; oh ! soyez tranquille, il ne me fait pas peur, à moi.

— C'est possible, dit Chenu, mais vous saurez que je n'aime pas avoir chez moi les gens qui soutiennent les assassins.

— Assassin aujourd'hui, c'est vrai, répliqua Jeannette, mais qui vous dit qu'avant un mois il ne sera pas le plus honnête homme du monde pour tous ceux qui le méprisent à cette heure.

— Avant un mois, dit Chenu en ricanant, il aura le cou coupé.

— Je ne crois pas, dit tranquillement la mère Lorrain.

— Bah ! fit vivement le paysan.

Il ajouta avec un sourire sardonique :

— Vous aurez sa grâce, peut-être ?

— Il n'en aura pas besoin.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire qu'il en appelle.

— C'est un répit, mais il ne fera que reculer pour mieux sauter, voilà tout.

— Peut-être.

— N'y a pas de raison pour que ce jugement soit cassé.

— Ce n'est pas lavis de l'avocat.

— Il faut pour ça des erreurs graves.

— Il y en a pas mal comme ça, dit-on.

— Je vous défie de m'en citer une, s'écria Chenu avec colère.

Un mystérieux sourire effleura les lèvres blêmes de la mère Lorrain.

Puis elle reprit, après une pause.

— Vous connaissez Virginie, la fille du sabotier ?

— Oui, après ? répondit Chenu avec humeur.

— Imaginez-vous qu'elle a une bronchite qui la fait tousser que c'est une pitié.

— Qu'est-ce que ça peu me faire ?

— Attendez donc. Pour lors son père a dit : « Faut aller chercher le médecin. » N'y a pas besoin de médecin, que je réplique, je connais quelqu'un pas loin d'ici qui a eu une bronchite, je vais le trouver, et s'il a conservé son ordonnance, il me la prête et je vais, tout droit, chez le pharmacien. C'était une idée, ça, n'est-ce pas, Pierre Chenu ?

— Je ne dis pas non.

— Mais vous ne savez pas encore à quel point l'idée était bonne, vous allez voir ça. Je vais donc ce matin chez Vacheux.

— Pourquoi chez Vacheux ? demanda vivement le paysan.

— Je ne vous ai donc pas dit… c'est lui qui avait eu une bronchite. Je lui dis ce qui m'amène, il va chercher son ordonnance, je l'emporte, je l'examine en route, car je me connais un peu en drogues, et qu'est-ce que je découvre tout d'abord ? vous ne devineriez jamais. Je découvre, d'après la date et les soins prescrits dans l'ordonnance, que Vacheux était alité, au plus fort de la maladie, et même en danger de mort, du onze au quinze septembre, de sorte qu'il n'a pu aller à Paris, et que, conséquemment, vous n'avez pu entendre les grelots de son cheval dans la nuit du 12 au 13 septembre.

— Hein ! Qu'est-ce que vous me dites là ? s'écria Chenu en pâlissant.

Il ajouta aussitôt :

— Mais n'y a qu'un petit malheur, à votre histoire.

— Quoi donc ?

— J'ai vu hier Virginie, et elle n'est pas plus malade que moi.

— Je le sais.

— Eh bien, alors ?

— Eh bien alors… j'ai l'ordonnance qui sera ce soir entre les mains de l'avocat de Charles d'Estarbès : voilà.

Les dernières paroles de Jeannette Lorrain furent suivies d'un long silence.

La vieille paysanne jeta un regard en dessous du côté de Pierre Chenu et remarqua qu'il était en proie à une violente agitation.

— Qu'est-ce que vous avez donc, Pierre Chenu, lui dit-elle du ton le plus naturel, vous avez l'air tout contrarié ?

— Vous vous trompez, mère Lorrain, je n'ai rien, répondit le paysan d'un ton doucereux.

Il ajouta, après une pause :

— Mais il me vient une idée.

— Laquelle ?

— Puisque Virginie n'a pas de bronchite, que voulez-vous donc faire de l'ordonnance de Vacheux ?

— Je croyais vous l'avoir dit.

— Je m'en souviens pas.

— Eh bien, je vais la remettre aujourd'hui même au juge d'instruction ou à l'avocat de Charles d'Estarbès, qui s'en servira pour prouver devant un autre tribunal qu'il y a eu au moins un faux témoin dans cette affaire. On verra clairement alors, comme l'a dit le pauvre jeune homme, qu'une main cachée a travaillé eu dessous pour sauver le vrai coupable aux dépens de l'innocent.

« Or il suffit de tenir un bout de fil pour dévider tout le peloton ; rappelez-vous ça, Pierre Chenu, et le bout du fil, je le tiens.

— Ah ! çà, dites donc, mère Lorrain, est-ce que vous m'accuseriez de faux témoignage, par hasard ?

— Je ne vous accuse de rien du tout ; vous avez dit devant le tribunal que vous aviez entendu les grelots du cheval de Vacheux au moment où Charles d'Estarbès sortait du château de Vaudray, que votre femme vous avait rappelé cette circonstance et que vous aviez reconnu à cela qu'il était une heure du matin ; moi, j'apporte une pièce qui prouve que vous n'avez pu entendre passer Vacheux, qui était dans son lit cette nuit-là ; les juges compareront cette pièce avec votre déposition, et ils décideront… ce qu'il leur plaira ; c'est leur

affaire.

Pierre Chenu s'était levé, et il marchait d'un air agité.

— Ah ! çà, qu'est-ce que vous dites donc, mère Lorrain ? s'écria Catherine, moi, j'ai rappelé à Chenu qu'il avait entendu passer la voiture de Vacheux !

— Dame ! il l'a dit au tribunal.

— Il a menti.

— Comment ! dit vivement Pierre Chenu, tu ne te rappelles pas…

— Je ne me rappelle qu'une chose, c'est que tu m'as donné un coup du manche de ta bêche sur la tête, que je suis tombée sans connaissance, qu'en revenant à moi, je suis allée me coucher, et que je n'ai entendu ni les grelots du cheval de Vacheux ni rien du tout, vu que j'avais la tête trop malade pour ça.

— Mais, malheureuse ! s'écria le paysan en proie à une fureur qu'il avait peine à contenir, tu ne comprends donc pas que si tu t'obstines à ne pas te rappeler ce que tu m'as dit, tu m'exposes à être condamné aux travaux forcés comme faux témoin !

— Tu n'aurais que ce que tu mérites.

Puis, lui montrant la lettre qu'elle tenait à la main, elle lui dit d'un ton froid et implacable :

— Rappelle-toi ce qu'il y a dans cette lettre et retiens ce que je vais te dire : Je ne dirai pas un mot pour t'envoyer aux travaux forcés, mais je ne ferai pas un signe pour l'empêcher. Quant à la vérité, si l'on me le demande, je la dirai tout entière, et s'il t'en arrive malheur, eh bien, tant pis pour toi ; tu as été sans pitié pour le pauvre vieux, je serai sans pitié pour toi.

Et, se laissant retomber sur son siège, elle lui tourna le dos et garda le silence.

Pierre Chenu, lui aussi, était immobile et muet en face d'elle.

Il était sous l'empire d'un accès de haine et d'un désir de vengeance d'autant plus violents qu'il ne pouvait les laisser déborder. Peu à peu, cependant, il parvint à se calmer, et la réflexion dominant la colère, il se tourna vers Jeannette Lorrain et lui dit :

— Écoutez, mère Lorrain, nous nous disputons là pour des niaiseries, et après tout quel intérêt avez-vous à vous mêler de cette affaire et à causer de l'ennui à un pauvre homme qui ne vous a jamais rien fait et qui n'a rien à se reprocher qu'une erreur, un défaut de

mémoire dans son témoignage ?

La paysanne se tourna de son côté et, avec un sourire imperceptible, mais plein de ruse :

— Après ? lui dit-elle.

Un peu déconcerté, Pierre Chenu se remit cependant.

— Eh bien, à quoi bon aller parler de tout ça à la justice ? D'abord il a pu passer une autre voiture que celle de Vacheux cette nuit-là dans le chemin creux, et puis supposons qu'il n'en ait pas passé du tout, supposons même que je sois convaincu de faux témoignage, qu'est-ce que M. Estarbès y gagnera ? Absolument rien, ça ne détruira pas les autres preuves, et particulièrement le témoignage d'un couteau, qui suffirait seul pour le convaincre et le faire condamner, comme l'a dit M. l'avocat général.

— Ça, c'est vrai tout de même, dit Jeannette d'un air ébranlé.

— Alors, vous auriez donc à vous reprocher toute votre vie d'avoir fait condamner un pauvre homme aux travaux forcés pour un simple manque de mémoire, et sans tirer d'embarras ce pauvre M. d'Estarbès, que j'aime et que je plains autant que vous.

— Y a du vrai dans ce que vous dites là.

— Eh bien, tenez, s'écria le paysan enhardi par ces réponses, savez-vous ce que je ferais à votre place, moi ?

— Que feriez-vous donc ?

— Eh bien, puisqu'il est prouvé que ça peut nuire à l'un sans être utile à l'autre, je brûlerais tout de suite cette ordonnance, et je ne soufflerais mot de cette affaire.

Jeannette parut réfléchir un moment.

Bon, dit celui-ci après avoir lu, voici une pièce précieuse. (Page 51.)

— Au fait, vous avez raison, Pierre Chenu, dit-elle enfin, et je suis toute disposée à suivre votre conseil.

— A la bonne heure ! s'écria Chenu en s'avançant vers elle, je savais bien, moi, que vous étiez une bonne femme, incapable de nuire à votre prochain ; donnez-moi donc cette ordonnance.

Et il avançait la main pour la prendre.

— Je ne demande pas mieux, dit Jeannette en mettant la main dans sa poche, mais à une petite condition.

— Laquelle ? dites.

— Eh bien, à la condition que vous me nommerez le vrai coupable, que vous connaissez parfaitement, puisque vous travaillez pour lui.

Pierre Chenu recula brusquement.

Il comprenait qu'il venait de donner dans un piège.

Il laissa tomber sur la vieille paysanne un regard plein de fiel, puis, haussant dédaigneusement les épaules :

— Moi, je suis pour la justice et avec la justice, je l'ai prouvé, dit-il, et c'est vous qui travaillez pour le coupable, ce qui pourrait bien vous jouer un mauvais tour, si vous continuez ce rôle-là devant le tribunal.

— Et je l'oserai, comptez-y bien.

— Oui, si toutefois la maladie de Vacheux n'est pas un conte, ainsi que cette prétendue ordonnance, qui n'a jamais existé, je le parierais.

— Tant mieux pour vous, si c'est une invention de ma part.

— Montrez-la donc un peu pour me confondre, dit Chenu avec un sourire ironique.

— Pour que vous la brûliez, n'est-ce pas ? riposta Jeannette sur le même ton ; non, non, j'aime mieux vous laisser croire qu'elle n'existe pas, puisque vous y tenez tant.

Elle se leva en disant :

— Allons, adieu, Catherine.

— Pierre Chenu se croisa les bras et se posant devant la porte au moment où elle allait l'ouvrir.

— Alors, lui dit-il avec une sourde menace dans la voix, qu'est-ce que vous êtes donc venue faire ici ?

— Vous proposer un marché, répondit Jeannette en fixant sur lui un regard calme et assuré.

— Ah !

Il reprit après une pause :

— Et ce marché ?

— Est bien simple ; je me suis juré à moi-même de sauver Charles d'Estarbès, que j'ai nourri de mon lait, que j'aime comme mon enfant et qui est innocent, vous le savez.

— Ce n'est pas vrai.

— Je suis allée au tribunal, j'ai suivi toute l'affaire avec attention, et je n'ai pas tardé à comprendre que vous y jouiez un vilain personnage. Je me suis dit : J'en aurai la preuve ; je l'ai eue, et maintenant je viens vous dire : J'ai de quoi vous envoyer aux travaux forcés, mais je ne vous veux pas de mal, nommez-moi le vrai coupable, et il ne sera pas question de votre faux témoignage, puisque je n'en aurai pas besoin pour sauver l'innocent. Voilà mon marché, ça vous va-t-il ?

— Je n'ai qu'une chose à répondre : M. d'Estarbès est coupable, et je n'en connais pas d'autre.

— C'est bien. Dans deux heures l'ordonnance de M. Vacheux sera entre les mains de notre avocat, auquel je rapporterai fidèlement toutes les paroles de Catherine, qui sera citée pour les répéter devant le tribunal.

Pendant que Jeannette lui parlait, le sang était monté au visage de Chenu, qui murmura d'une voix sourde et en faisant un pas vers elle :

— Prenez garde, mère Lorrain, prenez garde, ne me tentez pas.

La vieille paysanne sourit.

— En vérité, Pierre Chenu, lui dit-elle, vous me croyez bien simple si vous pensez que je suis venue vous parler ainsi sans prendre mes précautions. Quelqu'un m'attend dans le chemin creux.

— Qui donc ?

Le paysan tressaillit.

— Un gendarme.

— Oui, mon neveu Marcel.

Elle ajouta :

— Ouvrez-moi donc la porte, Chenu.

Pierre Chenu s'empressa d'obéir, et la mère Lorrain sortit en lui disant :

— Allons ! au revoir !

En quittant la maison de Pierre Chenu, Jeannette Lorrain prit le chemin par lequel elle était venue, descendit l'escalier de pierre qui aboutissait au chemin creux, dans lequel elle s'engagea en tournant à gauche, et cinq minutes après elle arrivait à un petit bois qu'il fallait traverser pour gagner le village.

Elle y avait fait deux cents pas à peine, quand elle vit un homme sortir d'un taillis et venir droit à elle.

C'était l'homme aux lunettes d'or, M. Portal, lequel M. Portal, les lecteurs du *Retour de Rocambole* s'en souviennent, n'était autre que Rocambole lui-même, cachant son identité sous le nom et le type d'un bon bourgeois de Paris.

— Eh bien, demanda-t-il à la paysanne, apportez-vous quelque nouvelle ?

— Oui, répondit Jeannette, avec son impassibilité habituelle.

Elle ajouta :

— Mais marchons tout en causant.

— Vous avez vu Vacheux ?

— Il y a une demi-heure.

— Et qu'avez-vous appris ?

— Oh ! mes souvenirs ne me trompaient pas, c'est juste à ce moment qu'il a été malade, alité, ne pouvant pas mettre seulement un pied devant l'autre ; j'en ai la preuve dans ma poche ; tenez.

Elle tira l'ordonnance de sa poche, et la remit à M. Portal, auquel nous conserverons le nom sous lequel il est connu désormais.

— Bon ! dit celui-ci après avoir lu, voici une pièce précieuse.

— C'est l'avis de Pierre Chenu, que j'ai été voir en sortant de chez Vacheux, et qui est devenu blanc comme un cierge quand je lui ai fait part de ma découverte.

— Contez-moi donc votre entrevue avec cet homme, sans oublier ni une parole ni un incident ; le détail le plus insignifiant en apparence peut avoir une importance considérable.

Jeannette Lorrain fit, dans le plus grand détail, le récit exact de

ce qui s'était passé entre elle et Chenu, sans omettre l'entretien qu'elle avait surpris entre les deux époux en écoutant à la porte.

— C'est bien, dit M. Portal après un long silence, pendant lequel il semblait repasser et graver dans sa mémoire tout ce qu'il venait d'entendre, je prends note de tout cela, et je verrai ce qu'il y a à faire. Cependant, ne nous faisons pas d'illusion, Chenu a raison quand il dit que cette pièce peut le perdre, mais qu'elle ne peut sauver Charles d'Estarbès, contre lequel s'élèvent des charges autrement accablantes.

Et, lui remettant l'ordonnance de Vacheux :

— Vous, lui dit-il, portez cela à notre avocat, je veux vous laisser la joie de la lui remettre vous-même. Adieu, ou plutôt au revoir, car je reviendrai bientôt.

Et ils se séparèrent.

Transportons-nous, du bois de Chaville, dans une maison de la rue Saint-Louis, à Versailles.

Là, dans une chambre où des rideaux épais et entièrement clos ne laissaient pénétrer qu'un jour douteux, une jeune femme est étendue sur un lit de repos entièrement vêtue de blanc, ses beaux cheveux blonds épars autour d'elle.

Sa pâleur de marbre, ses paupières demi-closes, la complète impassibilité de son visage lui donnent toutes les apparences de la mort.

Un seul signe trahit la vie dans cette tête immobile, la rougeur ardente des paupières brûlées par les larmes.

Le lecteur a deviné que cette infortunée n'est autre que la femme du condamné, Cécile d'Estarbès.

Un portrait, détaché de la muraille, a été posé au pied du lit de repos, de manière à frapper les regards de la jeune femme.

C'est le portrait de son mari, si parfaitement ressemblant, d'un effet si saisissant dans la pénombre où se détache sa tête vivante, et lumineuse sur un fond noir, qu'on croirait le voir lui-même, de retour dans sa demeure et debout en face de sa femme.

Près de Cécile est assise une jeune femme, aussi pâle qu'elle, les traits décomposés et inondés de larmes, qui tombaient sur les mains de l'infortunée.

C'est Tatiane Turgis.

Une autre femme va et vient dans la chambre, marchant sur la pointe des pieds, jetant un regard plein de tristesse sur la pauvre

Cécile, et essuyant, elle aussi, les larmes qui jaillissent de ses yeux.

C'est Mme Fiernas.

Depuis près de huit jours sa fille n'a rien pris, pas une bouchée de pain, pas une goutte d'eau.

Toutes les prières, toutes les instances ont échoué près de cette immense et inconsolable douleur.

Le médecin a dit la veille : « Si elle persiste encore vingt-quatre heures dans ce jeûne absolu, je la considère comme perdue. »

Sa mère lui a rappelé vingt fois ces paroles en la suppliant de prendre un bouillon ordonné par le docteur.

La première fois elle a répondu :

— Son sort sera le mien : il est condamné à mort, je m'y condamnerai aussi.

Et depuis il a été impossible de lui arracher une parole.

Quand on lui présente la tasse, elle fait un signe négatif et reprend son immobilité de marbre.

Si, parfois elle soulève sa paupière, c'est pour regarder le portrait de son mari.

Alors seulement une lueur de vie passe sur cette tête impassible, mais c'est un éclair, après quoi elle reste des heures immobile comme la mort.

— Tatiane, ma chère Tatiane ! murmura la malheureuse mère à l'oreille de la jeune femme, oh ! je vous en prie, je vous en supplie, décidez-la à prendre cette tasse de bouillon ; songez que c'est pour elle une question de vie ou de mort. Qu'elle tarde une heure encore, une heure, et elle est perdue, perdue sans ressources.

— Hélas ! chère madame, répondit Tatiane en soupirant, ce sera encore une tentative inutile.

— Essayez, essayez toujours, dites-lui… Oh ! dites-lui tout ce que pourra vous inspirer votre cœur pour la décider à vivre.

— Je vais essayer, dit la jeune fille avec l'expression d'un profond découragement.

Elle se pencha vers la malade, et, l'embrassant tendrement au front :

— Ma bonne Cécile, lui dit-elle, toi, excellente, si parfaite, as-tu donc résolu de faire mourir de douleur ta mère, ta mère désolée, qui

n'a que toi à aimer en ce monde, qui pleure et se désespère de ne pouvoir vaincre ta funeste et coupable résolution, car c'est un suicide que tu accomplis là, ma chère Cécile, car t'obstiner à refuser ce bouillon, c'est te donner la mort, et dans une heure, songes-y, dans une heure il serait trop tard.

Un vague sourire effleura les lèvres décolorées de l'infortunée et c'est avec l'expression d'une douce sérénité qu'elle murmura d'une voix faible comme un souffle :

— Trop tard !… enfin !

— Songes-y bien, ma chérie, reprit Tatiane d'une voix basse et insinuante, toi qui as des principes religieux, toi qui crois en Dieu et à une autre vie, le suicide te séparera pour l'éternité de ton Charles, qui va mourir en martyr, lui ; as-tu pensé à cela ?

Le front de la pauvre Cécile se contracta légèrement.

Un sentiment de vague inquiétude altéra son visage, et elle parut hésiter.

Un rayon d'espérance brilla dans les yeux de la mère.

Tatiane, vivement émue, murmura tout bas :

— Elle va consentir.

Et en même temps elle faisait signe à Mme de Fiernas de présenter la tasse à sa fille, ce qu'elle s'empressa de faire.

— Non, murmura doucement Cécile en refusant par un signe de tête, Dieu voit ma douleur, il me pardonnera.

— Oh ! maintenant c'est fini, c'est fini, elle va mourir ! s'écria la malheureuse mère en éclatant en sanglots.

En ce moment on entendit frapper à la porte de la rue.

Mme de Fiernas essuya ses larmes et courut ouvrir, se rappelant que sa domestique était sortie.

Son absence se prolongea près de dix minutes.

Quand elle rentra, elle n'était pas seule :

— Ma Cécile, dit-elle à sa fille, voici quelqu'un que tu seras heureuse de voir.

La jeune femme resta impassible et comme morte.

Mme de Fiernas reprit, en se rapprochant d'elle :

— C'est la personne que Charles aimait le plus au monde après toi et sa mère.

On remarqua chez la malade un léger tressaillement des paupières.

— C'est Jeannette Lorrain, sa nourrice.

— Sa nourrice ! balbutia Cécile dont les traits rayonnèrent doucement à ce nom.

Elle ajouta avec une émotion visible.

— Qu'elle approche, je veux la voir.

Et elle tendit sa main à la mère Lorrain, qui la porta à ses lèvres.

— Merci, lui dit-elle, avec son pâle et vague sourire, merci, Jeannette, vous qui l'avez nourri, vous qui l'avez vu enfant, vous qui l'aimez et savez ce que vaut son cœur, merci, vous m'apportez un peu de joie.

— Je vous apporte mieux que ça, répondit gravement Jeannette Lorrain.

— Que m'apportez-vous donc, Jeannette ? demanda la malade en fixant sur la paysanne un regard curieux.

— Une parole, madame.

Et, comme Cécile le regardait avec stupeur, elle reprit :

— Une parole qui vaut mieux que tous les discours et toutes les consolations du monde.

— Et cette parole, Jeannette ?

— Est celle-ci : Espérez !

L'expression d'une amère déception contracta les traits de la malade.

— Vous ne savez donc pas qu'il est condamné ! murmura-t-elle.

— Condamné, mais non exécuté ; il vit encore, le jugement peut être cassé et, il le sera.

— Folie ! pauvre Jeannette, il faut pour cela des raisons…

— J'en ai, il y a de faux témoins, je les connais, j'ai des preuves ; votre avocat, à qui je viens de les communiquer, est plein d'espoir, et moi je réponds de le sauver.

Alors la pauvre Cécile, se soulevant avec effort, attira a elle la mère Lorrain, et, la couvrant de larmes et de baisers :

— Des faux témoins, balbutia-t-elle d'une voix étranglée, et vous avez des preuves ! et vous le sauverez !… Ah ! Jeannette, ma bonne

Jeannette !

— Oui, oui, je le sauverai, mais à une condition, c'est que vous allez prendre cela.

Elle prit la tasse de bouillon posée sur un meuble et l'offrit à Cécile.

Puis, voyant que celle-ci hésitait :

— Alors, dit-elle froidement, je l'abandonne.

— Vous ! c'est impossible !

— Pourquoi lui sauver la vie si, en rentrant ici, il doit vous trouver morte ? Que voulez-vous qu'il fasse en ce monde sans sa Cécile ? Son existence se passerait dans les larmes, il vaut mieux le laisser mourir, et j'y suis décidée.

— Non, non, vous le sauverez, s'écria la jeune femme.

Et, s'emparant de la tasse que lui tendait Jeannette, elle en but tout le contenu.

Mme de Fiernas éclata en sanglots. Mais cette fois c'était la joie qui débordait.

Mme de Fiernas, Tatiane et Jeannette Lorrain s'étaient groupées autour de la malade, qui, assise sur son lit de repos, promenait de l'une à l'autre un regard calme et radieux.

En une minute, il s'était opéré en elle une transfiguration complète.

La morte de tout à l'heure était maintenant pleine de vie.

Ses beaux yeux bleus avaient recouvré tout le charme et toute l'intelligence des jours heureux, et un doux et charmant sourire effleurait ses lèvres, qui tout à l'heure semblaient scellées par la mort.

Assises en face d'elles, sa mère et Tatiane, son amie, presque une sœur, ravies et profondément émues de cette heureuse transformation, la contemplaient en silence, le sourire aux lèvres et des larmes dans les yeux.

— Enfin ! enfin ! chère enfant, te voilà sauvée, tu vivras ! tu vivras ! Ah ! comprends-tu mon bonheur ? moi qui te croyais perdue, moi qui avais renoncé à l'espoir de te décider…

Puis, changeant tout à coup de ton :

— Mais ce n'est pas tout, ma chérie : six jours de jeûne t'ont rendue bien faible, ce bouillon ne suffit pas pour te rendre tes forces ; il faut manger quelque chose, oh ! bien peu de chose : la moitié d'une aile de perdreau, qu'on va te servir tout de suite.

A mesure que sa mère parlait, l'air de sérénité qui jusque-là avait épanoui la jolie tête de la malade se dissipait peu à peu, pour faire place à une préoccupation de plus en plus accentuée ; et lorsque Mme de Fiernas voulut se lever, elle l'arrêta d'un geste et dit d'une voix ferme :

— Non, je ne mangerai pas.

Mme de Fiernas pâlit, atterrée à la pensée de la voir retomber dans cette obstination funeste qui avait failli lui coûter la vie et qu'il serait peut-être impossible de vaincre cette fois.

— Ma chère Cécile, lui dit Tatiane en pressant tendrement sa main dans les siennes, que signifie ce caprice ? Pourquoi refuses-tu de…

— On m'a trompée, répondit la jeune femme d'un ton résolu ; je comprends tout maintenant ; tout ce qui vient de se passer, l'arrivée de Jeannette, ce faux témoin, ces preuves en faveur de Charles, tout cela n'est qu'une comédie arrangée pour me résoudre à prendre quelque chose, à revenir à la vie ; on m'a indignement trompée.

— Pauvre petite ! dit Jeannette, comment pouvez-vous me croire capable de jouer une pareille comédie, moi qui aime votre Charles comme mon enfant ? Non, non, même pour vous sauver, je n'aurais jamais eu le courage de feindre la joie en face de mon enfant condamné à mort, si je n'avais la presque certitude de le sauver.

Cet argument avait produit une vive impression sur l'esprit de Cécile qui, le regard fixé sur la paysanne, était évidemment ébranlée par l'expression de bonne foi empreinte sur sa physionomie.

— Allez chercher le perdreau, madame, dit la mère Lorrain à Mme de Fiernas, je vais tout lui conter, et je vous jure quelle ne doutera plus tout à l'heure.

Mme de Fiernas sortit.

Alors la mère Lorrain, après avoir déclaré qu'elle n'avait jamais cru à la culpabilité de Charles d'Estarbès, apprit à Cécile qu'elle était venue voir juger l'affaire dans l'espoir d'acquérir non la certitude, elle la possédait déjà, mais quelque preuve palpable, flagrante, que son enfant était innocent et qu'il était victime de quelque machination organisée contre lui par le vrai coupable.

Pendant la première moitié de l'audience, non seulement son espoir avait été déçu, mais elle avait vu s'accumuler contre le malheureux Charles les charges les plus accablantes. Inébranlable dans sa foi en l'innocence de son enfant, elle comprenait qu'il n'en pouvait être de même des juges, et des jurés, dont elle pouvait apprécier les sentiments par ceux du public qui l'entourait, et elle commençait à désespérer du salut de son enfant, lorsque arriva la déposition de Pierre Chenu.

Cécile, qui, le regard aveuglément fixé sur la vieille paysanne, semblait boire chaque parole qui tombait de ces lèvres, se pencha vers elle à ses derniers mots, et d'une voix frémissante, dans laquelle vibraient toutes les angoisses dont son cœur était bouleversé :

— Et alors ? murmura-t-elle presque à voix basse.

— Alors cette déposition, la plus écrasante de toutes, celle qui dissipa tous les doutes dans l'esprit de l'auditoire et des juges et décida tout à coup la condamnation du pauvre Charles, comme je le compris aussitôt, cette déposition produisit sur moi un effet tout contraire. Elle

jeta dans mon cœur un rayon d'espérance, car je crus me rappeler un fait qui, si je ne me trompais, devait prouver clairement la fausseté du témoin.

— Oh ! contez-moi ça, contez-moi ça, mère Lorrain, vous ne savez pas tout le bien que vous me faites, dit Cécile toute palpitante et les yeux humides d'émotion ; racontez-moi en détail tout ce témoignage, si vous vous le rappelez.

— Si je me le rappelle ! s'écria la paysanne ; oh ! je n'en ai rien oublié et je vous le répéterai mot pour mot comme vous le liriez sur l'acte du greffier.

Et, en effet, elle rapporta à la lettre toute la déposition de Pierre Chenu, en faisant observer à la jeune femme que la question de l'heure à laquelle Charles avait été vu sortant du château était tout dans cette affaire et que celle indiquée par Chenu était accablante pour l'accusé.

— C'est vrai, dit Cécile en frissonnant.

— C'est justement là que j'entrevis le salut de mon enfant, reprit Jeannette Lorrain, car je me rappelai aussitôt que Vacheux avait été sérieusement malade vers cette époque.

Elle raconta alors sa visite à Vacheux, le stratagème qu'elle avait employé pour connaître la date précise de sa maladie, et l'impossibilité matérielle où il s'était trouvé d'aller à Paris dans la nuit du 12 au 13 septembre, puis son entrevue avec Pierre Chenu et sa femme, et le démenti formel donné par celle-ci à son mari, au sujet des paroles qu'il lui avait prêtées devant le tribunal, concernant le passage de la voiture du marchand de volailles à une heure du matin.

— Oh ! mais alors il est sauvé ! s'écria la jeune femme en embrassant la vieille paysanne dans un transport de joie.

— Pas encore, répondit Jeannette Lorrain, mais il y a un faux témoignage, c'est sûr, ce qui prouve clair comme le jour qu'il y a quelqu'un intéressé à tromper la justice et à prendre notre Charles pour se tirer lui-même d'affaires. Une fois ces faits acquis à la cause, comme dit notre avocat, nous pouvons marcher hardiment, sûrs d'être dans la bonne voie et d'arriver bientôt à la découverte de la vérité.

La porte s'ouvrit en ce moment et Mme de Fiernas, portant avec sa domestique une petite table sur laquelle était dressé un couvert dont le milieu était occupé par un perdreau rôti et une bouteille de bordeaux :

— Eh bien ? demanda-t-elle à sa fille avec une expression inquiète.

— Je mangerai tout ce que tu voudras, mère chérie, répondit joyeusement celle-ci.

— Ah ! ma bonne Jeannette, s'écria la pauvre mère, folle de joie ; c'est Dieu qui vous a inspiré la pensée de venir, vous avez accompli un vrai miracle.

— Moi et lui, répliqua la mère Lorrain en montrant le portrait de Charles d'Estarbès.

— Veux-tu que je te serve ? dit Tatiane à son amie, on assure que je découpe très bien.

— Alors, j'accepte, tu vas être pour aujourd'hui mon écuyer tranchant.

Tatiane s'empara du couteau et de la fourchette et détacha une aile avec une grâce et une dextérité qui arrachèrent à Cécile un cri d'admiration.

Elle allait commencer son repas quand tout à coup son front s'assombrit de nouveau, et elle laissa tomber sa fourchette dans son assiette.

— Qu'as-tu donc, ma Cécile ? lui demanda vivement sa mère.

— C'est une réflexion qui vient de dissiper toute ma joie, répondit la jeune femme en repoussant son assiette loin d'elle.

— Mais qu'est-ce donc ? dis-nous cela.

— C'est aujourd'hui qu'une décision doit être prise au sujet du pourvoi, je le sais bien, j'ai compté les jours et les heures pendant cette espèce de léthargie.

— Tu as raison, ma Cécile, c'est aujourd'hui.

— Eh bien, si le pourvoi est rejeté, à quoi servent toutes les preuves qu'on vient de découvrir en faveur de Charles ?

Et elle se rejeta en arrière avec l'expression d'un profond découragement.

— Son avocat a dû courir chez le président en me quittant, dit la mère, et grâce à la preuve du faux témoignage qu'il lui apporte, il est sûr…

— Oui, s'il arrive à temps ; mais s'il est trop tard, si déjà le pourvoi est rejeté !… oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! je sens la folie envahir de nouveau ma tête à cette seule pensée.

Et elle plongea son front dans ses deux mains en répétant sans cesse :

— Mon Dieu ! mon Dieu !

— La folie ! il faudrait si peu de chose ! murmura Mme de Fiernas, pâle et tremblante ; mon Dieu ! ayez pitié de nous.

Un coup de marteau frappé en ce moment à la porte de la rue fit tressaillir les quatre femmes qui relevèrent spontanément la tête et attendirent dans une muette anxiété.

— C'est cela, c'est au sujet du pourvoi, je le sens, murmura Cécile en tournant vers la porte des regards effarés.

Cette porte s'ouvrit aussitôt, et un homme parut sur le seuil.

Cécile pressa sa main sur sa poitrine pour comprimer les battements de son cœur, et tournant vers cet homme ses grands yeux bleus où déjà se lisaient le trouble et l'effarement de la folie :

— Monsieur, balbutia-t-elle d'une voix éteinte, vous venez pour m'annoncer… vous venez… pour le pourvoi ?…

— Oui, madame.

— Rejeté ! s'écria-t-elle en dressant de toute sa hauteur et en attendant la réponse, les traits livides, les lèvres agitées d'un frisson convulsif et les yeux affreusement dilatés.

L'inconnu entra, et s'adressant à la jeune femme :

— Calmez-vous, madame, et rassurez-vous, lui dit-il.

— Qu'avez-vous à m'apprendre ? Dites, dites, reprit Cécile d'une voix brève.

— Eh bien, madame, il n'a pas encore été statué sur le pourvoi.

Alors la jeune femme se laissa tomber sur son lit.

Ses nerfs, violemment surexcités, se détendaient tout à coup et son corps s'affaissait sur lui-même comme si quelque chose se fût brisé en elle.

— Mon enfant ! s'écria Mme de Fiernas en s'élançant vers elle.

Cécile releva péniblement la tête, et d'une voix languissante :

— Ce n'est rien, ma mère, lui dit-elle, je viens d'éprouver quelque chose d'horrible, de si horrible, que ma tête eût éclaté certainement si l'on m'eût fait la réponse… que je redoutais. Mais mon angoisse est dissipée, mon cœur se calme peu à peu, la lumière renaît dans mon esprit troublé ; je commence à respirer enfin… Seulement, il faut le temps.

— Tiens, tiens, s'écria tout à coup la mère Lorrain en regardant fixement le nouveau venu, mais je vous reconnais, vous, vous êtes monsieur… comment donc avez-vous dit ce nom-là ? M. Portal !

— M. Portal ! dit à son tour Tatiane stupéfaite, M. Portal sous ce costume avec ces lunettes d'or !

— Je ne tiens pas plus aux uns qu'aux autres, dit M. Portal en relevant ses lunettes et en arrachant ses faux favoris. Et comme Cécile, sa mère et Jeannette Lorrain contemplait le nouveau personnage qu'elles avaient sous les yeux, et dans lequel il était impossible de reconnaître l'homme aux lunettes d'or :

— Je vous expliquerai cela plus tard, leur dit M. Portal, sachez seulement que j'ai de nombreux ennemis, et que j'ai souvent besoin de me déguiser pour pouvoir circuler sans entrave quand je m'impose quelque mission à accomplir. Cette fois, c'est pour obéir à la prière de la belle Tatiane que je me suis mis en campagne, mais sans l'en prévenir, sans lui confier l'incarnation bourgeoise sous laquelle j'allais

me dissimuler.

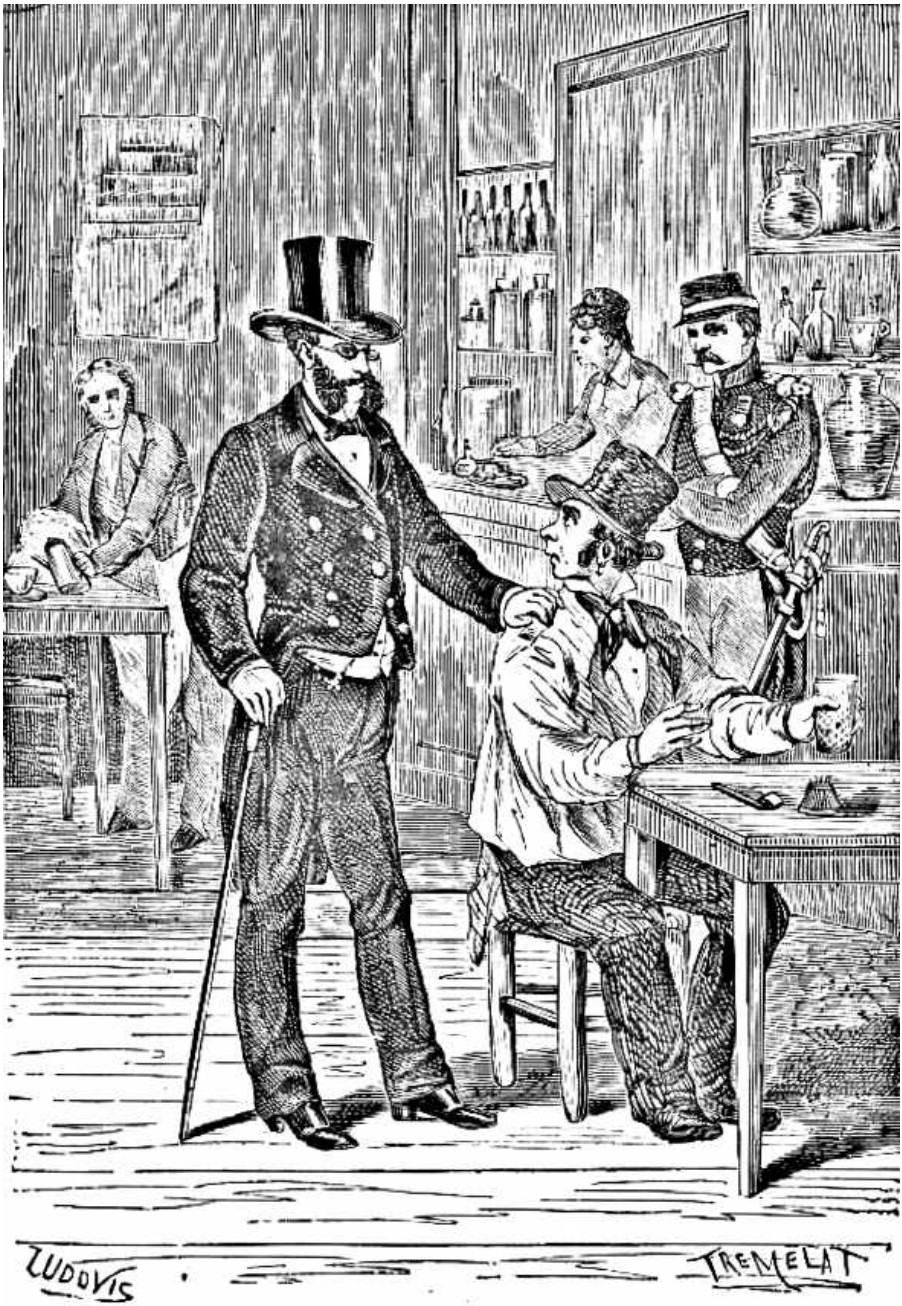
— Ah ! dit Cécile, c'est à la sollicitation de Tatiane…

— Entendons-nous ; elle ne m'a rien demandé, mais elle a exprimé un vœu devant moi, et cela a suffi. Elle m'a dit que vous étiez sa meilleure amie, madame ; elle m'a raconté ce qu'elle savait de la tragique aventure de votre mari en me jurant sur sa tête qu'il était innocent, et l'on ne jure pas légèrement sur une tête pareille, et enfin elle s'est écriée qu'elle donnerait tout au monde pour voir Charles d'Estarbès sortir triomphant de cette terrible épreuve. Sans rien confier de ma résolution à Turgis, je me suis promis d'étudier sérieusement cette affaire, et me suis fait le serment solennel de sauver votre mari si son innocence m'était prouvée. Je me suis rendu dans ce but au tribunal, j'ai écouté l'acte d'accusation, les dépositions, le réquisitoire, la plaidoirie et le résumé du président avec la plus scrupuleuse attention, et je suis sorti de là complètement édifié sur la cause, c'est-à-dire parfaitement convaincu que les juges et les jurés venaient de commettre une grave erreur, et que le coupable n'était pas celui qu'on venait de condamner. En conséquence de quoi je renouvelle devant vous l'engagement que j'ai pris avec moi-même de découvrir le vrai coupable et de sauver M. Charles d'Estarbès. Et maintenant, madame, votre amie qui m'a vu à l'œuvre, pourra vous dire que lorsque j'ai pris une résolution, il faut qu'elle s'accomplisse, quels que soient les obstacles que je rencontre sur mon chemin.

— Oh ! monsieur, murmura Cécile tout émue, comment pourrai-je jamais m'acquitter envers vous !

— On ne s'acquitte que d'une dette, madame, et vous ne me devez rien encore, répliqua M. Portal, puisque je n'ai rien fait jusque-là ; mais, je vais me mettre à l'œuvre, j'y vais consacrer tout mon temps, toute mon énergie, toutes mes facultés ; je n'aurai pas une minute de relâche jusqu'au jour où je vous aurai rendu votre mari, et ce jour-là seulement j'accepterai vos remerciements et croirai avoir droit à votre reconnaissance.

— Ainsi, vous êtes bien convaincu de l'innocence de mon mari, monsieur ?



Tiens, M. Pierre Chenu! enchanté de vous rencontrer. (Page 63).

— Aussi convaincu que vous-même, madame, mais cela ne suffit pas, hélas ! C'est la justice qu'il faut convaincre, et je ne dois pas vous cacher que nous avons fort à faire pour atteindre ce résultat. En ce moment, les charges les plus accablantes, les preuves les plus palpables sont accumulées sur la tête de votre mari, et, aux yeux de l'opinion comme aux yeux de la justice, c'est lui qui a assassiné

M. Doutreville. Le doute n'existe même pas ; un concours fatal de circonstances se réunit pour démontrer sa culpabilité, et à toutes les charges nées de hasards malheureux sont venues se joindre celles qui ont été suscitées par les perfides manœuvres du vrai coupable. Nous avons là un ennemi terrible, madame, d'autant plus redoutable qu'il se tient caché dans l'ombre, où il échappe à nos coups. C'est sa vie qui est en jeu dans cette affaire, et de même que nous allons mettre tout en œuvre pour sauver votre mari, il va faire de son côté des efforts désespérés pour achever sa perte, car son salut, à lui, ne sera assuré que le jour où il aura vu tomber la tête sur laquelle il a eu l'infernale habileté de rejeter la responsabilité de son crime.

— Ah ! vous me faites trembler, monsieur, s'écria Cécile atterrée.

— Il faut avoir le courage de regarder le danger en face, madame, c'est le seul moyen d'en triompher.

— Oh ! monsieur, dit Cécile d'une voix suppliante, j'ai foi en vous, c'est en vous seul que je mets mon espoir, ne m'abandonnez pas, prenez pitié de mon pauvre Charles, car hélas ! que ferions-nous, que peut-il faire lui-même contre le terrible ennemi acharné à sa perte !

Elle ajouta après une pause :

— D'ailleurs n'avez-vous pas déjà une preuve des tentatives coupables exercées par lui pour tromper la justice ?

— Vous avez raison, madame, c'est un avantage important que nous avons conquis là contre notre ennemi ; mais, n'en doutez pas, il en est déjà prévenu et cherche les moyens de réparer le mal.

— Cela me semble impossible ; le témoin Chenu n'est-il pas convaincu de mensonge par cette ordonnance de médecin que Jeannette vient de déposer aux mains de notre avocat, et croyez-vous que cet homme, placé entre l'alternative de dire la vérité ou de se voir condamné aux travaux forcés, hésite un seul instant à faire connaître celui qui l'a poussé à tromper la justice ?

— Non, je ne crois pas qu'il hésite.

— Alors nous sommes sauvés, s'écria Cécile toute rayonnante.

— Peut-être.

— Que voulez-vous dire ?

— Il y a pour notre ennemi un moyen de parer ce coup terrible.

— Lequel ?

— C'est de faire disparaître celui qui, seul, pourrait le dénoncer,

contraint par la crainte d'un châtiment inévitable.

— Comment, par un crime ?

— Non, à force d'argent ; une petite fortune pourra décider Chenu et sa femme à s'expatrier, et alors le vrai coupable est sauvé, c'est nous qui sommes perdus.

— C'est vrai, mon, Dieu ! c'est vrai murmura Cécile, retombant aussitôt dans les plus cruelles angoisses.

— Voilà le danger, reprit M. Portal, mais il n'est pas irrémédiable.

— Ah ! fit la jeune femme en relevant brusquement la tête et en dardant sur lui un regard brillant de fièvre.

— Dans ces conditions, Pierre Chenu devient pour nous un trésor sur lequel nous devons veiller avec la vigilance et la sollicitude d'un avare ; or, à partir de ce moment, je ne cesserai pas un instant, d'avoir l'œil sur lui. Jour et nuit, moi et un ami qui me remplacera au besoin ferons sentinelle autour de sa personne et resterons attachés à lui comme son ombre, jusqu'au jour où il comparaîtra devant le tribunal.

— Oh ! pourvu qu'il nous échappe pas.

— J'en doute, j'ai eu affaire vingt fois dans ma vie à des adversaires autrement redoutables que Chenu et notre ennemi caché, et j'en ai toujours triomphé, ayez donc confiance. Tout n'est pas gagné, certes, mais une lueur de vérité a pénétré dans les ténèbres qui nous enveloppaient, et nous espérons aujourd'hui, quand tout était désespéré il y a deux jours ; rappelez-vous cela et reprenez courage.

Il fut interrompu par deux coups frappés à la porte qui s'ouvrit aussitôt.

C'était la domestique.

Elle tenait à la main une lettre cachetée de rouge.

— Pour qui cela ? lui demanda Cécile en frissonnant.

M. Portal sourit.

— Je sais ce que c'est, dit-il, j'avais prié qu'on me prévînt aussitôt que… bref, c'est une petite fête dont je vous fais la surprise.

— Une fête ! en ce moment ? Quelle cruelle plaisanterie ! dit la jeune femme en décachetant la lettre d'une main tremblante.

Elle la parcourut d'un coup d'œil ; puis un cri s'échappa de sa poitrine.

— Oh ! ma mère ! ma Tatiane ! ma bonne Jeannette ! s'écria-t-elle en proie à un véritable délire, accordé ! le pourvoi est accordé !

— Ce n'est pas tout, dit M. Portal, j'ai recommandé que cette nouvelle fût apportée ici avant d'être communiquée au condamné.

— Pourquoi cela ? pauvre Charles !

— Pourquoi ? pour qu'il le reçoive de la bouche de sa femme.

— Oh ! que vous êtes bon, monsieur !… Ma mère ! ma mère, partons vite.

— Tu es bien faible, mon enfant, il faut manger un peu de ce perdreau.

— Manger ! oh ! impossible ! tout à l'heure c'était le désespoir, maintenant c'est la joie qui m'étouffe. Aide-moi à changer de robe et partons vite.

Elle passa dans sa chambre avec sa mère, et, dix minutes après, une voiture les emportait toutes deux vers la prison.

Nous avons vu Cécile d'Estarbès monter en voiture pour se rendre près de son mari, auquel elle brûle d'annoncer l'heureuse nouvelle : laissons-la tout entière à sa joie, joie folle qui déborde en rires et en sanglots et que l'imagination du lecteur se figurera sans peine ; laissons-la donc et passons à un tableau d'un caractère tout différent.

C'est dans la demeure de Pierre Chenu que nous pénétrons de nouveau, Pierre Chenu que nous avons vu en proie aux plus cruelles angoisses après le départ de Jeannette Lorrain.

Quand elle eut disparu, il se tourna du côté de la porte en montrant le poing et en murmura d'une voix sourde :

— Que le tonnerre du ciel t'écrase, vieille sorcière !

— Le ciel est pour elle, et ta malédiction ne sera pas entendue, lui dit gravement sa femme.

— Vraiment ! s'écria le paysan en dardant sur celle-ci un regard plein de haine.

— Oui, car elle se dévoue pour l'innocent, tandis que, toi, ton mauvais instinct t'a poussé à mentir et à te ranger du côté du coupable. Il est vrai que ça ne t'aurait rien rapporté de dire la vérité et que les faux témoignages ça se paye.

Pierre Chenu regardait sa femme avec une expression qui tenait le milieu entre la colère et la surprise.

Depuis vingt ans qu'ils étaient mariés, il l'avait courbée sous un joug de fer, et même, pour venir au secours de son père, réduit par lui à la mendicité, elle n'avait osé braver sa volonté.

— Ah ça, que se passe-t-il donc en toi ? s'écria-t-il enfin en se croisant les bras, et d'où te vient cette hardiesse ?

— Elle me vient de la haine que j'éprouve pour l'assassin de mon père.

— Ton père ! répliqua le paysan en haussant les épaules, il devait toujours mourir de faim un jour ou l'autre, il n'entendait rien aux affaires.

— Il l'a prouvé en se fiant à ton honnêteté.

Pierre Chenu s'élança vers elle, le poing levé sur sa tête.

Catherine le toisa d'un air de mépris et ne fit pas même un mouvement pour se soustraire au coup qui la menaçait.

Chenu s'arrêta tout déconcerté.

Il marchait de surprise en surprise.

— Ah ! lui dit froidement Catherine, ça t'étonne, n'est-ce pas ? que je ne courbe pas la tête, que je ne me jette pas à genoux pour te demander grâce, comme je l'ai toujours fait depuis le jour maudit où mon sort a été uni au tient. Oh ! non, ce ne sera plus ça maintenant, ça va changer de note, je t'en préviens.

Pierre Chenu ne répondit pas.

Il la contemplait avec stupeur, se demandant évidemment s'il n'était pas sous l'empire d'un rêve.

— Eh bien reprit Catherine, pourquoi ne me frappes-tu pas ? Qu'est-ce qui t'arrête aujourd'hui ?

— J'ai pitié de ta folie, répondit dédaigneusement le paysan.

Catherine lui éclata de rire au nez avec une ironie insultante.

— De la pitié, toi ! s'écria-t-elle, allons donc ! Est-ce que tu as jamais connu ça ? Non, non, ce qui t'empêche de m'écraser sous tes pieds comme tu l'as fait quelquefois, c'est pas la pitié, c'est la peur.

— Moi ! peur de toi ! dit Chenu en ricanant.

— Oui, la peur, misérable lâche ; la peur qui tout à l'heure t'a empêché d'assassiner Jeannette Lorrain et qui te rend si patient envers moi en ce moment, car tu n'as pas la conscience tranquille, et tu sais bien ce que j'irais dire si tu me frappais. Il est vrai que tu pourrais me fermer la bouche pour toujours en me donnant un mauvais coup, et ce n'est pas l'envie qui te manque ; mais tu comprends qu'à partir de cette heure Jeannette et moi nous sommes unies, sur nos gardes toutes deux, bien décidées à nous protéger mutuellement, et que, s'il m'arrivait malheur, elle irait te dénoncer tout de suite, déclarant sans hésiter que je ne suis pas morte d'accident, mais que tu as dû m'assassiner, ne pouvant me contraindre à te soutenir dans ton faux témoignage.

Pierre Chenu était anéanti et, à l'expression de sa physionomie, on devinait que sa femme avait pénétré ses véritables sentiments.

Après une longue hésitation, il tâcha d'imprimer un air de douceur à ses traits durs et sournois, et, se rapprochant d'elle :

— Catherine, lui dit-il d'une voix insinuante, t'es bien dure pour moi.

— Je ne le serai jamais assez, répondit Catherine en lui montrant la lettre qu'elle tenait à la main.

— Mais tu ne réfléchis donc pas que tu peux m'envoyer au bagne ?

— Tu as envoyé le pauvre vieux en terre, d'où on ne revient pas.

— Je t'assure que je me repens, Catherine.

— Oui, comme le condamné en face de la guillotine, par peur ; qu'on lui rende la liberté, et il recommencera.

— Enfin, t'es chrétienne, Catherine, tu ne vendrais pas le reprocher d'avoir fait condamner ton mari…

— Si l'on m'interroge, je dirai la vérité sans m'inquiéter de ce qui en adviendra, tant pis pour toi si ça amène ta condamnation.

Le front du paysan se contracta violemment et un éclair de fureur éclata dans ses yeux noirs.

Mais cette fois encore la prudence remporta sur la colère.

Il se pencha vers sa femme et d'un ton de plus en plus doucereux :

— Catherine, lui dit-il à l'oreille, tu ne veux donc pas faire la paix ?

Et ses lèvres effleurèrent son cou.

A ce contact, celle-ci se leva et bondit en arrière en frissonnant d'horreur, comme si elle eût été touchée par un reptile.

Puis, dardant sur lui un regard implacable :

— Il y a une tombe entre nous, lui dit-elle, ne l'oublie jamais.

Et elle sortit, le laissant bouleversé.

Un instant après, il murmura entre ses dents, avec une rage concentrée :

— Oh ! si je pouvais l'envoyer rejoindre son père… sans danger !

Puis il se mit à arpenter la vaste cuisine, en proie à une agitation qui lui ôtait toute prudence, car il parlait tout haut en marchant.

— Que faire maintenant ? disait-il. Comment me tirer de ce pétrin ? La mère Lorrain est une vieille entêtée qui s'est prise d'un bel amour pour son ancien nourrisson et qui n'hésiterait pas à m'envoyer

à l'échafaud à sa place. Rien au monde ne pourra l'empêcher de parler, il serait même imprudent de ressayer, et ce qu'il y a d'affreux, c'est que ma femme ne me ménagera pas plus qu'elle : elle dira tout, quand sa déposition devrait m'envoyer sous le couteau de la guillotine, et tout ça sous prétexte que son père est mort de faim. Est-ce ma faute, à moi, s'il avait un mauvais estomac incapable de supporter le jeûne ?

Il se laissa tomber sur une chaise, en pour suivant d'un air accablé :

— Mais que faire ? quel parti prendre ? Si j'avais de l'argent ! Si je n'avais pas été volé comme dans un bois par ce gueux de… encore un que je recommanderais au tonnerre du bon Dieu, si je savais son nom. Ah ! canaille ! canaille ! qui m'a fait tirer les marrons du feu et qui après…

Il lâcha un effroyable juron.

Puis il reprit après une pause, pendant laquelle il avait profondément réfléchi :

— Oui, oui, c'est cela, c'est une idée ! Il faut fuir, passer en pays étranger, ou je suis perdu… Mais il y a pas de temps à perdre : la mère Lorrain n'est pas femme à s'endormir ; elle a déjà parlé à l'avocat du condamné, sans doute ; je dois être signalé au parquet et si je tarde seulement jusqu'à demain… Allons, mon idée est bonne, et c'est ma seule ressource ; il faut la mettre à exécution.

Il se leva et murmura tout en cherchant partout :

— Y a-t-il de quoi écrire ici ?

Ayant trouvé dans un tiroir des plumes, de l'encre et du papier, il s'assit à une petite table, qu'il approcha de la fenêtre, et se mit à écrire.

Il en avait long à dire, car cela dura jusqu'à six heures, l'heure du souper.

Il avait couvert quatre grandes pages de papier écolier.

Puis, voyant qu'à six heures Catherine ne descendait pas de sa chambre et comprenant qu'il n'y aurait pas de cuisine ce jour-là, il se décida à souper d'un morceau de fromage, d'une miche de pain et d'un verre d'eau.

Alors il attendit la nuit.

Quand elle fut tout à fait venue, il se leva en murmurant :

— Ce n'est pas tout que de filer, il ne faut rien laisser traîner

derrière soi.

Il ouvrit une porte qui donnait sur le jardin, alla prendre une bêche sous un hangar, se dirigea vers un sureau qui s'élevait dans un coin du jardin, d'où ses branches retombaient au-dessus du chemin creux, et ayant jeté un coup d'œil sur un petit tertre de gazon qui couvrait le pied de l'arbre, il murmura tout bas :

— C'est là.

Il allait enfoncer sa bêche dans le tertre, quand, après avoir prêté une oreille attentive et inquiète pour s'assurer qu'il n'était pas observé, il se redressa tout à coup, croyant avoir entendu un léger bruit dans les broussailles qui garnissaient le talus du chemin creux et formaient à son jardin une haie naturelle.

— Est-ce qu'on m'espionnerait ? murmura-t-il en frissonnant.

Il avança brusquement la tête à travers les broussailles, regarda à droite, à gauche, au fond du chemin, et s'assura qu'il n'y avait personne.

— Je me suis trompé, dit-il ; c'est égal, je ferai cette besogne-là au milieu de la nuit, c'est plus prudent.

Il posa sa bêche contre l'arbre et ajouta en tâtant les feuilles de papier que contenait sa poche.

— Allons trouver M. Doutreville, et, si je réussis, demain à pareille heure je serai loin d'ici.

Un instant après, il était dans le chemin creux, qu'il se mit à arpenter rapidement, sans s'apercevoir qu'une ombre se détachait du talus, où elle était enfouie, et le suivait à cinquante pas.

Il n'y avait pas de lune ce soir-là, le ciel était couvert et la nuit si profonde, qu'on ne voyait pas à dix pas devant soi.

Mais Pierre Chenu connaissait le pays comme son jardin, et il l'eût parcouru les yeux fermés dans toutes les directions.

Il était parti de chez lui de son pas ordinaire, mais sous la double influence des sinistres pensées qui le préoccupaient et de la nuit noire qui enveloppait la nature comme une draperie funèbre, il se mit bientôt à hâter le pas en jetant autour de lui des regards inquiets.

Pour la première fois de sa vie peut-être, l'obscurité, le silence et la solitude lui faisaient peur.

Il longeait en ce moment le parc du domaine du Vaudray, vers lequel il semblait éviter de porter ses regards, et quand par hasard le feuillage d'une branche venait à frôler son visage ou ses vêtements, il se rejetait brusquement de côté et redoublait de vitesse.

Un moment vint cependant où, fatigué de cette marche précipitée, brisé par la violence des émotions qui l'assaillaient coup sur coup et sous toutes les formes, il fut obligé de s'arrêter en dépit de la peur qui le poussait en avant.

Il était tout en sueur, et ses jambes flageolaient sous lui.

Il avait fait balte à quelques pas d'un bouquet d'arbres gigantesques.

C'étaient des peupliers de Hollande dont les cimes évasées, d'une envergure colossale et agitée par de violentes rafales, affectaient les formes les plus fantastiques, se penchaient, se relevaient, se roulaient en tous sens avec des contorsions de damnés, en même temps que des bruissements étranges, des sifflements furieux traversaient et secouaient le feuillage comme des bandes de djinns.

A chaque rafale, il tournait brusquement la tête, et dans les plaintes bruyantes et prolongées qui hurlaient, dans les cimes effarées des arbres, il lui semblait parfois entendre une voix humaine.

— Si c'était sa voix ! balbutia-t-il.

Alors il sentait une sueur subite jaillir de tous ses pores, et ses jambes, fléchissant sous lui, avaient peine à le porter.

Frappé à la fin d'une espèce de vertige, et voulant s'arracher à tout prix aux hallucinations qui, en se prolongeant, menaçaient d'ébranler sa raison, il fit un effort suprême pour dominer l'émotion qui paralysait ses forces, et voulut faire quelques pas pour s'éloigner du parc ; mais alors son sang se glaça dans ses veines, et l'on eût pu entendre ses dents claquer l'une dans l'autre.

Des liens dans lesquels, sous l'empire de la peur qui l'affolait, il croyait sentir des doigts humains, s'enlaçaient autour de ses pieds et le fixaient au sol ; et plus il faisait d'efforts pour s'en détacher, plus les liens se multipliaient.

On eût dit que chacun de ses pas faisait jaillir de terre, par centaines, ces doigts longs et noueux comme des racines, qui s'enroulant et s'attachant autour de ses pieds, l'empêchaient de faire un pas en avant.

Pour le coup, il sentit ses cheveux se dresser sur sa tête et crut que la folie allait envahir son cerveau.

Par quel étrange et épouvantable phénomène des doigts se dressaient-ils sous ses pas, le fixant au sol comme de crampons ?

Voilà ce qu'il se demandait avec un sentiment d'horreur qui faisait frissonner tout son corps, et sans même songer à révoquer en doute ce que son esprit eût rejeté, en d'autres temps, comme absurde et impossible.

C'est qu'en ce moment il lui revenait à la pensée des histoires dans lesquelles de grands coupables, poursuivis par le remords, avaient vu la nature elle-même se révolter sur leur passage et les terrifier dans leur fuite par des prodiges surnaturels.

La tourmente ayant cessé un instant et Pierre Chenu n'entendant plus siffler et crier ces voix qui, chaque fois, le frappaient d'épouvante, il recouvra un peu de calme et se sentit enfin le courage de poser la main sur le sol pour se rendre compte de l'obstacle qui entravait sa marche.

Alors, au lieu de doigts humains, il trouva des racines de plantes récemment arrachées dans le champ où il s'était engagé.

Cette découverte, en le rappelant au sentiment de la réalité, lui rendit presque aussitôt tout son sang-froid, et ayant réfléchi un-instant pour s'orienter, il quitta le champ dans lequel il s'était égaré et regagna bientôt le chemin qui contournait le parc et dont il s'était éloigné, sans s'en apercevoir, pour fuir les sinistres sifflements du vent dans les peupliers.

Il s'était remis en marche depuis cinq minutes, quand il lui

sembla entendre derrière lui un bruit qu'il prit d'abord pour l'écho de ses pas.

Il s'arrêta brusquement, puis reprit sa marche en prêtant une oreille attentive et se convainquit bientôt qu'on marchait derrière lui.

— Me suivrait-on, murmura-t-il, en tremblant, ou est-ce le hasard seul qui fait qu'on suit le même chemin que moi ? Si c'était un agent de police de Versailles !

Il frissonna à cette pensée.

Puis il reprit :

— Oh ! il faut que je sache tout de suite…

Et, rebroussant chemin tout à coup, il se mit à marcher rapidement du côté où le bruit des pas s'était fait entendre.

Il avait estimé que vingt pas à peine le séparaient du voyageur inconnu ; or il en fit plus de cinquante sans rencontrer personne.

Alors il s'élança en courant dans toutes les directions, battant les champs à droite et à gauche, furetant partout, dans les sillons, dans les fossés, derrière les tas de pierres qui bordaient le chemin ; mais toutes ses recherches demeurèrent vaines, et il reprit sa marche en se disant :

— Je me serai trompé.

Mais au bout de dix minutes, le même bruit sec et régulier retentissait de nouveau sur le chemin.

Il s'arrêta, en proie à une violente émotion.

— Non, murmura-t-il d'une voix altérée, je ne me trompais pas, on marche sur mes pas, et ce n'est pas par hasard que cet homme suit le même chemin que moi, puisqu'il s'est caché tout à l'heure, puisque, en ce moment, même il vient de s'arrêter. Impossible de douter, on me suit.

Il ajouta en passant la main sur son front avec tous les signes d'une violente angoisse.

— C'est un agent… un gendarme peut-être, comme je l'ai pensé d'abord… Si c'est cela, je suis perdu.

Il se mit à réfléchir, toujours immobile.

— Que faire ? se dit-il : fuir à travers bois, c'est avouer que je suis coupable, c'est me dénoncer moi-même à cet homme, que la police a attaché à mes pas et qui, me voyant fuir, n'hésitera pas à m'arrêter. Non, le plus prudent est de mettre mon plan à exécution : voir M. Doutreville d'abord, puis aller retirer ce que j'ai enfoui dans

mon jardin.

Alors, pour donner le change à son ennemi, il se mit à marcher d'un pas lent et tranquille et en sifflant même de temps à autre.

Mais tout en affectant le plus grand calme, il écoutait attentivement et ne tardait pas à reconnaître de nouveau le pas de l'inconnu.

— Il ne me quittera pas plus que mon ombre, se dit-il ; oh ! il faut pourtant que je trouve quelque moyen de le dépister.

Cinq minutes s'écoulèrent encore, au bout desquelles il quitta un petit bois qu'ils venaient de traverser et pénétra dans le village.

Pierre Chenu avait la gorge sèche, il se dirigea vers un café qui s'élevait sur la place.

Le premier visage qu'il aperçut en entrant fut celui du neveu de Jeannette Lorrain, le gendarme Marcel.

— Bonjour, Marcel, lui dit-il en lui tendant la main.

— Bonjour, Pierre Chenu, répondit Marcel en saisissant un bock qu'il porta à ses lèvres pour éviter de répondre à cette avance.

C'est du moins la pensée qui vint à l'esprit du paysan, qui se troubla tout à coup sous le regard du gendarme.

Il n'avait plus soif, et il était violemment tenté de quitter tout de suite le café, mais il comprit que c'était impossible, et il dit au garçon qui était venu à lui :

— Un bock !

Une table était libre, il s'y assit.

Au même instant la porte du café s'ouvrit bruyamment et un individu entrait en criant au garçon :

— Garçon, un mazagran.

Puis il alla s'asseoir près du paysan en s'écriant :

— Tiens, monsieur Pierre Chenu ! Enchanté de vous rencontrer.

Cet individu, Pierre Chenu le reconnut aussitôt pour celui avec lequel il avait trinqué dans un café de Versailles, à la sortie du tribunal.

C'était l'homme aux lunettes d'or.

Pierre Chenu avait un double but en entrant au café de la Paix, boire d'abord, car il avait le gosier sec comme du parchemin, puis faire perdre sa piste à celui qui le suivait depuis une demi-heure, ce à quoi il espéra avoir réussi en ne voyant entrer après lui que le personnage dont il avait fait connaissance la veille à Versailles.

Or, outre que cet individu, avec ses lunettes d'or, ses gros favoris, sa mine épanouie et son air doctoral, ne pouvait être qu'un bon bourgeois, sans malice et sans conséquence, le paysan se rappelait fort bien qu'il avait été pour lui contre Jeannette Lorrain dans la discussion qu'il avait eue avec celle-ci au sujet du condamné ; il lui était donc impossible de se défier d'un être aussi inoffensif.

Le lecteur, qui connaît le personnage caché sous ce bourgeois naïf et presque ridicule, a déjà deviné que l'espion auquel Chenu se félicitait d'avoir échappé était précisément l'homme qui venait de s'asseoir à la même table que lui et dont la bonhomie lui inspirait une si parfaite confiance.

Tous les clients du café de la Paix étaient dans un état d'agitation extraordinaire au moment où Pierre Chenu avait fait son entrée dans rétablissement, et le sujet de cette extrême animation était précisément l'affaire qui venait de se terminer par une condamnation capitale.

Là, comme au café de Versailles, les avis étaient partagés, les uns défendant avec ardeur Charles d'Estarbès, les autres approuvant énergiquement la sentence du jury, et s'indignant même qu'on eut accordé à un si grand coupable la faculté de se pourvoir contre ce jugement.

Naturellement, Pierre Chenu, dont la déposition avait pesé d'un si grand poids dans le dénouement de cette dramatique affaire, se vit aussitôt entouré et félicité de tous ceux qui croyaient à la culpabilité du condamné ; mais, loin de lui être agréable, cet empressement le mit fort mal à son aise.

Il eût voulu partir aussitôt après avoir pris son bock, et il se voyait contraint de rester pour répondre aux questions qui lui étaient adressées de toutes parts.

— Quant à moi, dit tout à coup un individu d'une cinquantaine

d'années, un riche pépiniériste de Chaville, je ne comprends pas qu'il se trouve encore quelqu'un pour croire à la culpabilité de M. d'Estarbès après le récit que sa femme est venue faire devant le tribunal.

« Que s'est-il passé, en effet, après l'infâme violence dont elle a été victime de la part de ce vieillard, sur le compte duquel nous nous étions tous si étrangement trompés ? Elle part au milieu de la nuit, en proie à un délire bien compréhensible dans un tel moment, s'élance à travers bois, arrive chez elle exténuée, folle de désespoir, et raconte à sa mère et à son mari l'odieux guet-apens dont elle a été victime. Qu'auriez-vous fait à la place du mari ? ce qu'il a fait lui-même. Brûlant de haine contre le misérable qui a jeté la honte et le désespoir dans sa vie, jusque-là si heureuse et si honorée, il saisit une arme, un revolver, et court aussitôt à Chaville dans l'intention de se faire immédiatement justice. Il arrive, s'élance dans la chambre de M. Doutreville, son revolver à la main, et le trouve assassiné, un couteau dans la gorge.

« Eh bien, qu'en dites-vous ? Est-ce que tous ces faits ne sont pas intimement liés entre eux ? Est-ce que la vérité n'en ressort pas, claire comme le jour ? Et cette arme même, ce revolver aperçu par Pierre Chenu entre les mains de M. d'Estarbès, ne prouve-t-il pas que celui-ci ne saurait être le meurtrier d'un homme assassiné à coups de couteau ? Et l'obstination de l'accusé à ne pas répondre aux questions du président concernant le motif qui avait poussé sa femme à fuir au milieu de la nuit ! cette obstination, dont on lui faisait un crime et qui devenait une nouvelle charge contre lui, ne s'explique-t-elle pas aujourd'hui par la répugnance que devait éprouver un homme de cœur à rendre publique sa honte et celle de sa femme ? Qu'avez-vous à opposer à tout cela ? La déposition de Chenu ? Mais Chenu revenait de la fête de Saint-Cloud, où il avait laissé sa raison ! et qui me dit que sa femme, qui devait dormir en ce moment, n'a pas rêvé qu'elle entendait les grelots du cheval de Vacheux ?

— Je suis entièrement de votre avis, monsieur Mulot, répliqua vivement un clerc de notaire dévoué aux Doutreville ; oui, l'innocence de M. d'Estarbès ressort clairement du récit de sa femme, si ce récit est une histoire et non pas un conte.

— Quoi ! s'écria M. Mulot indigné, vous croiriez une pareille femme capable d'inventer et de venir raconter publiquement une histoire que sa pudeur, le sentiment de sa dignité, le soin de son honneur devaient l'engager à tenir secrète, et qu'elle n'eût jamais divulguée, on peut l'affirmer, si ce sacrifice ne lui eût été imposé par une inexorable nécessité, puisque de cette déclaration dépendait la vie

de son mari ?

— Non, Mme d'Estarbès n'est pas femme à cela, j'en suis convaincu comme vous ; seulement, vous oubliez que l'infortunée jeune femme avait perdu l'usage de la raison depuis près de deux mois. Or qui vous dit qu'elle l'eût recouvrée complètement, ou même en partie, lorsqu'elle est venue déposer devant le tribunal ? Le médecin qui l'accompagnait affirmait qu'elle avait en ce moment toute la lucidité de son esprit ; mais où était la preuve de cette assertion ? Il est donc permis de croire que Mme d'Estarbès n'avait pas en ce moment conscience de ses paroles ni de ses actes, et il est probable que le tribunal devant lequel sera de nouveau portée cette affaire, si le pourvoi est accordé, refusera de prendre en considération le témoignage d'une femme encore atteinte de folie deux heures avant de venir déposer.

— Le pourvoi ! cria une voix, mais il est accordé et tout est à recommencer, le condamné peut être acquitté.

— Bah ! fit Pierre Chenu, qui se troubla visiblement à cette nouvelle.

— On prétend même qu'il a de grandes chances de se tirer d'affaire.

— Comment ça ? dit Chenu en ricanant.

— Dame ! on dit qu'il y a de faux témoins.

— Allons donc ! – s'écria le paysan, qui essaya de sourire, mais en vain, – des contes à dormir debout !

— Je n'en sais rien, répliqua M. Mulot, le pépiniériste ; mais j'ai entendu parler de ça ; on m'a même affirmé qu'un mandat d'amener allait être lancé contre le faux témoin, et la personne de qui je tiens le fait doit être bien informée, car c'est Jeannette Lorrain, qui n'a jamais douté de l'innocence de M. d'Estarbès et qui se remue comme un beau diable pour le tirer d'affaire.

— Un mandat d'arrêt ! murmura Pierre Chenu, d'autant plus troublé à ce mot, qu'il lui sembla que les regards du gendarme Marcel se fixaient sur lui avec une singulière ténacité.

Il ajouta à part lui :

— Cette damnée Jeannette est capable de tout ; elle a déjà dû remuer tout le parquet de Versailles avec cette ordonnance de malheur, et il est bien possible tout de même que le mandat d'amener, comme ils disent… Marcel ne peut m'arrêter tant qu'il ne l'a pas reçu, mais il n'attend que ça, je le vois à la façon dont il me regarde en

dessous, et si par malheur…

Chenu, me dit mon complice, arrache-moi de cette étreinte. (Page 73).

Il fut interrompu dans son monologue par l'entrée d'un jeune garçon qui cria d'un air effaré :

— M. Marcel est-il là ?

— Me voilà, répondit celui-ci en s'avançant, qu'y a-t-il ?

— Une estafette qui arrive de Versailles.

— Donne.

Pierre Chenu pâlit affreusement et fut aussitôt saisi d'un tremblement nerveux qui secoua tout son corps.

Il se sentit perdu, et, pris d'un vertige subit, il vit tout tourner autour de lui. Cependant, se rendant compte de la nécessité d'écouter et de comprendre, il parvint à se dominer par un puissant effort de volonté.

— Mais, répondit le jeune garçon au gendarme, je n'ai rien à vous donner.

— Et cette estafette ?…

— Vous attend à la gendarmerie.

— Fallait donc le dire tout de suite, s'écria le gendarme en s'élançant hors du café.

— Sauvé ! murmura Chenu ; mais pas pour longtemps.

Il arrêta par le bras le garçon de café qui passait près de lui, lui remit une pièce de cinquante centimes et attendit.

Qu'attendait-il ?

Sa monnaie.

Sa liberté, sa vie peut-être était en péril, deux minutes étaient pour lui une question de vie ou de mort, et il attendait sa monnaie, quatre sous !

Dès qu'il les eut reçus, il jeta un rapide coup d'œil autour de lui.

Les habitués du café faisaient cercle autour de M. Mulot et du clerc de notaire, fort occupés à écouter une discussion entre ces deux orateurs émérites.

L'homme aux lunettes d'or était absorbé dans la lecture d'un journal qu'il élevait comme un mur entre lui et Pierre Chenu.

Le moment était favorable.

Le paysan se glissa sournoisement vers la porte, l'ouvrit sans bruit et, une fois dehors, s'élança en avant de toute la puissance de ses jarrets.

Après dix minutes d'une course folle, Pierre Chenu s'arrêtait haletant en face d'une maison d'assez belle apparence, située à environ un kilomètre du village.

On y entrait par une grille, au delà de laquelle s'étendaient un jardin d'abord, puis une espèce de quinconce, dont le milieu était occupé par le corps de logis.

Des lumières brillaient à travers les arbres, attestant que cette demeure était habitée.

Pierre Chenu prêta l'oreille et n'entendit aucun bruit.

Un mauvais sourire, aussitôt comprimé, crispa ses lèvres blêmes.

Il pensait à celui qui l'avait suivi depuis sa maison jusqu'au village, et se disait tout bas qu'il ne pouvait avoir lutté de vitesse avec lui dans la course qu'il venait d'exécuter.

Après s'être accordé deux minutes pour reprendre haleine, il longea la haie qui entourait la propriété, en l'examinant avec une minutieuse attention ; puis, y apercevant une éclaircie, il l'agrandit avec précaution, non sans se déchirer les doigts aux épines, y passa la tête d'abord, puis le corps tout entier, et se releva de l'autre côté.

Un instant après, il pénétrait dans un vestibule resté entrouvert, car il n'était guère plus de huit heures, montait un étage et ouvrait brusquement une porte qui faisait face à l'escalier.

La pièce dans laquelle il venait de s'introduire était occupée par un homme d'une soixantaine d'années, qui, en ce moment, travaillait à la clarté d'une lampe.

Il bondit sur son fauteuil à cette irruption inattendue et jeta un cri de terreur à l'aspect de Pierre Chenu, si pâle et si bouleversé qu'il n'était pas reconnaissable.

— Qui êtes-vous ? que me voulez-vous ? que venez-vous faire ici ? s'écria-t-il d'une voix altérée.

— Vous ne me reconnaissez donc pas, monsieur Doutreville ? répondit le paysan ; je suis Pierre Chenu.

— En effet, dit le vieillard subitement rassuré, mais qu'avez-vous donc, Chenu ? Que signifie cette figure renversée, et pourquoi entrer

chez moi comme un voleur ?

— Je vais vous expliquer tout ça, monsieur ; mais excusez la liberté, je ne me tiens plus sur mes jambes.

Et il se laissa tomber sur une chaise. M. Doutreville le considérait avec plus d'inquiétude que de sympathie.

— Voyons, lui dit-il après un moment de silence, dites-moi ce qui vous arrive et si je puis vous être utile…

— C'est difficile à dire, répondit Chenu en jetant vers la fenêtre des regards effarés, et pourtant je n'ai pas de temps à perdre, il faut que je m'explique sans retard.

Il se leva tout à coup en disant :

— D'abord, laissez-moi tirer les rideaux.

Il détacha les embrasses qui tenaient relevés d'épais rideaux de laine, et après les avoir rapprochés de manière que la lumière de la lampe ne pût être aperçue du dehors, il revint s'asseoir près de M. Doutreville, qui le regardait faire avec un profond étonnement.

— Ah ! çà, s'écria-t-il, me direz-vous à la fin ce que tout cela signifie ?

— Je vais tout vous dire, répondit le paysan avec une expression d'embarras et d'humilité qui acheva d'intriguer le vieillard ; – et d'abord savez-vous ce qui arrive à Versailles ?

— Je n'ai aucunes nouvelles de ce côté… Que dit-on ? demanda M. Doutreville en changeant tout à coup de ton.

— D'abord, M. d'Estarbès a obtenu son pourvoi, de sorte que toute l'affaire va recommencer devant un autre tribunal.

— Ah !

— Puis on a lancé un mandat d'amener contre un témoin accusé d'avoir fait une fausse déposition.

— Et ce témoin ?

— C'est moi.

— C'est une calomnie.

— Non, dit Chenu.

— Quoi ! vous avouez ?…

— Oui, j'ai fait un faux témoignage.

— C'est grave, ça, Chenu.

— Je le sais bien.

— Il y va du bagne.

— Si je n'avais que ça à craindre !

— Que pouvez-vous redouter de plus ?

— Avant de répondre à cette question, j'ai une explication à vous donner et une demande à vous adresser moi-même, c'est pour ça que je suis venu.

— Parlez, Chenu, je vous écoute.

— Monsieur Doutreville, reprit Chenu après une pause et en étudiant sur la physionomie du vieillard l'effet de ses paroles, avant le crime dont il s'est rendu coupable, vous aviez une grande amitié pour M. Charles d'Estarbès ?

— Je l'aimais presque autant que mes propres enfants.

— Alors vous avez dû ressentir un grand chagrin en apprenant que c'était lui qui avait assassiné votre frère ?

— Vous dites vrai, Chenu, j'ai éprouvé ce jour-là un double désespoir.

— Eh bien, mais, reprit Chenu d'un ton insinuant et en baissant la voix, si quelqu'un venait vous dire : La justice s'est trompée, Charles d'Estarbès est innocent.

— Est-il possible ! s'écria M. Doutreville avec un mélange de surprise et de ravissement.

— Un instant, un instant, reprit vivement le paysan, c'est une simple supposition.

— Alors, dites donc vite où vous voulez en venir.

— Je reprends ; si donc quelqu'un venait vous annoncer une pareille nouvelle et s'il ajoutait : Je peux vous en fournir la preuve, mais une preuve si claire, si palpable, que les juges seront forcés de reconnaître aussitôt l'innocence de celui qu'ils viennent de condamner ?

— Ah ! je payerais bien cher une pareille joie.

— Combien ? demanda Pierre Chenu.

— Je donnerais dix mille francs sans hésiter, et ce ne serait à mes yeux qu'un faible dédommagement du mal bien involontaire que j'ai causé au pauvre Charles en l'accablant sous le poids d'une déposition qui, quoiqu'elle me fût imposée par ma conscience, ne m'en

a pas moins été extrêmement pénible.

— Encore une supposition, reprit Chenu en étudiant plus sérieusement que jamais la physionomie du vieillard ; si cet individu vous disait : Oui, je puis sauver Charles d'Estarbès ; mais je ne le puis qu'en vous faisant connaître le véritable assassin de votre frère et à la condition que, loin de livrer celui-ci à la justice, vous allez favoriser sa fuite et lui donner même, pour qu'il puisse gagner la frontière et vivre à l'étranger, les dix mille francs dont vous étiez disposé tout à l'heure à faire le sacrifice ?

— Favoriser la fuite de l'assassin de mon frère ! s'écria M. Doutreville indigné. Qui donc oserait me conseiller une pareille action ?

— Celui qui vous prouverait en même temps que cette action vous est commandée par votre conscience d'honnête homme.

— Allons donc !

— Écoutez plutôt : votre frère assassiné, un jeune homme accusé et bientôt convaincu de ce meurtre, est condamné à la peine de mort et sur le point d'être exécuté ; quelqu'un vient vous dire alors : L'accusé est innocent, je connais le vrai coupable ; mettez-le à même de se soustraire à la justice, fournissez-lui de quoi vivre loin de son pays et il sauve l'innocent en se dénonçant lui-même avec les preuves les plus convaincantes à l'appui de sa déclaration ; refusez, au contraire, il garde le silence, reste dans l'ombre et attend tranquillement l'exécution de l'innocent, dont le sang retombera sur votre tête, monsieur Doutreville.

Le vieillard ne répondit pas.

Le coude appuyé sur son bureau et le menton dans la paume de la main, il était plongé dans de profondes réflexions.

— Vous avez raison, dit-il enfin, c'est un crime, un crime épouvantable que je commettrais là, et, en admettant votre supposition, je me trouverais dans l'étrange nécessité de sauver l'assassin de mon frère.

Il ajouta après avoir réfléchi de nouveau :

— Mais quelle serait la raison qui pourrait pousser ce misérable à une action qui, il faut en convenir, annonce des sentiments généreux ? Serait-ce le remords ?

— Non.

— A quel mobile obéirait-il donc ?

— Je vous le dirai quand vous aurez répondu à mes suppositions.

— Eh bien, je réponds que vous m'avez convaincu et que je croirais, en effet, faire acte d'honnête homme en favorisant la fuite du coupable pour sauver l'innocent.

— Alors, je puis vous dire que la raison qui décide le coupable à se dénoncer moyennant une récompense de dix mille francs ce n'est pas le remords, mais la peur.

— La peur de quoi ?

— La peur d'être arrêté comme faux témoin et la crainte que la justice, une fois en train d'éplucher son affaire, ne découvre le vrai motif de ce faux témoignage.

— Mais celui qu'on poursuit comme faux témoin, c'est vous ! s'écria M. Doutreville en toisant le paysan des pieds à la tête.

— Et le faux témoin, je viens de vous le dire, répliqua le paysan en baissant les yeux sous le regard du vieillard, est l'assassin de votre frère.

Il se fit un long silence pendant lequel M. Doutreville semblait glacé d'horreur.

Enfin, au bout de cinq minutes, il dit à Pierre Chenu qui, la tête courbée devant lui, n'avait pas fait un mouvement pendant ce temps :

— Vous êtes un grand misérable, Chenu, mais j'ai donné ma parole, je n'y manquerai pas, puisque d'ailleurs la vie et l'honneur de Charles d'Estarbès sont à ce prix ; seulement, il faut me dire toute la vérité et me prouver que vous pouvez démontrer hautement votre culpabilité et l'innocence de Charles.

Pierre Chenu commença ainsi son récit :

— Voilà ce que c'est, monsieur Jacques, dit-il, en nommant M. Doutreville par son prénom, comme cela se faisait assez communément pour le distinguer de son frère aîné, un soir que j'étais à la maison, seul et sans lumière, car la nuit venait de tomber à peine, ma porte s'ouvre tout à coup, et je vois entrer un homme qui me fit grand'peur au premier abord, car il était enveloppé dans un vaste manteau noir et avait la figure cachée par un masque. Voyant que je n'avais pas d'air très rassuré, il me dit d'une voix qui n'était pas naturelle, peut-être à cause du masque :

— Ne crains rien ; c'est dans ton intérêt seul que je viens ici.

Je lui dis qu'il était bien honnête, mais que je n'avais besoin de rien.

Je n'étais toujours pas tranquille et j'aurais voulu le voir loin de chez moi.

— Ta femme n'est pas ici, me dit-il, elle est à Paris, chez une parente, et ne rentrera pas avant neuf heures, voilà pourquoi je suis venu aujourd'hui, car les femmes n'entendent rien aux affaires.

— C'est vrai tout de même, m'écriai-je tout surpris, ma femme n'est pas là, et…

— Pas de paroles inutiles, dit mon fantôme noir en m'imposant silence, nous n'avons pas de temps à perdre, écoute-moi donc. Un jour, il y a longtemps de cela, tu as chassé ton beau-père de sa propre maison, tu as abandonné ensuite le pays pour te soustraire à l'obligation de fournir au bonhomme la petite rente viagère que tu lui devais ; de sorte qu'à l'heure qu'il est, il mendie son pain dans le pays où tu l'as laissé.

Je voulus répliquer, me défendre ; mais il reprit aussitôt :

— Je suis parfaitement renseigné ; inutile de mentir. D'ailleurs, je ne te blâme nullement, et si je te rappelle ce fait, c'est pour te prouver que je sais parfaitement que j'ai affaire à un homme énergique, capable de me comprendre et tout à fait exempt de préjugés. Je constate seulement que ça ne t'a pas porté bonheur, puisque, depuis un an environ, tu es criblé de papier timbré et que,

finalement, ta maison sera vendue vers la fin du mois, si d'ici là tu n'as pas payé une somme de six mille francs, plus dix-sept cents francs de frais, au bas mot.

J'étais ahuri de surprise.

— C'est que c'est tout à fait ça ! dis-je à l'homme noir.

— Ce n'est pas tout : tu es un honnête homme, tu as horreur des dettes ; mais tu pousses cela si loin que, pour en payer une, tu as fait un petit faux dont il est vaguement question et qui te conduira loin si tu ne trouves pas sept cents francs dans huit jours, et tu ne les trouveras pas.

— C'était malheureusement vrai, monsieur Jacques, et il savait encore ça, cet homme !

Il continua :

— Donc pas d'asile et une misère noire si tu parviens à éteindre l'affaire du faux ; le bagne si tu n'y peux réussir, voilà ton lot, clair et inévitable ; est-ce bien cela ?

Je ne pouvais dire le contraire, il fallut bien en convenir.

— Je poursuis, reprit mon homme, et c'est ici qu'il faut me prêter toute ton attention. Je connais, pas loin d'ici, un homme dont la caisse, non pas un coffre-fort en fer, mais un simple secrétaire qu'on fracturerait en s'appuyant dessus, dont la caisse, dis-je, contient toujours, en ce moment, de soixante à quatre-vingt mille francs, c'est-à-dire quatre mille livres de rente, une fortune ! Cet homme est celui dont tu as eu la fantaisie d'imiter la signature au bas d'un billet, et tu sais qu'il n'est pas tendre pour ceux qui ne marchent pas droit.

— M. Doutreville ! m'écriai-je.

— Or, dans trois jours, c'est la fête de Saint-Cloud, fête à laquelle se rendront tous les domestiques du château, auxquels il donne congé jusqu'à deux ou trois heures du matin.

— Bon ! dis-je aussitôt, je commence à entrevoir votre plan.

— Ce jour-là la caisse débordera, mais elle sera vidée le lendemain dans celle d'un banquier de Paris ; tant pis pour ceux qui n'auront pas profité de l'occasion.

Je me grattai l'oreille.

— Je te le répète, il sera seul et profondément endormi de minuit à une heure du matin, car il se couche régulièrement à onze heures et s'endort aussitôt, je le sais.

J'étais fort ébranlé, je l'avoue, et je le lui laissai voir en murmurant tout bas :

— Quatre mille livres de rente ! Juste mon chiffre, le rêve de toute ma vie !

Alors, il rapprocha sa chaise de la mienne et me dit en baissant, la voix :

— Eh bien, la réalisation de ton rêve ou le bagne d'abord et ensuite la honte et la misère pour toute ta vie, tu as le choix ; si tu laisses échapper cette occasion, dans quinze jours tu es dénoncé par celui-là même auquel tu ne causerais qu'un tort bien léger en écornant son immense fortune de soixante à quatre-vingt mille francs, on te traîne en prison, et alors tu es perdu sans ressource.

— La somme est tentante, je ne dis pas non, répliquai-je, mais il y a de grands risques.

— Où les vois-tu ? Il sera seul et endormi.

— Et Mme d'Estarbès, qui est au château en ce moment ?

— Elle habite à l'autre extrémité du bâtiment.

— Mais comment y pénétrer la nuit ?

— Quelqu'un t'y introduira.

— Qui donc ?

— Moi.

— Quel intérêt avez-vous dans cette affaire ?

— Le secrétaire dans lequel est renfermée la somme… qui doit t'appartenir contient un papier qui peut me perdre ; en te procurant une fortune, je sauve mon honneur.

— Très bien, je comprends maintenant.

— Et tu consens ?

— Dame !…

— Oui ou non ; il faut que je sois fixé en sortant d'ici, afin que je prenne mes mesures d'avance.

— Eh bien,… oui ; mais à une condition.

— Dis.

— C'est qu'il n'y aura pas de sang.

— Ne serai-je pas ton complice et crois-tu que je suis homme à exposer ma tête ?

— Vous ne me faites pas cet effet-là.

— Alors, c'est entendu ?

— C'est entendu.

— Dans trois jours ?

— Le jour de la fête de Saint-Cloud, c'est dit ; je ne sortirai pas de chez moi ce jour-là.

— Au contraire.

— Que voulez-vous dire ?

— Tu iras à la fête avec des amis, tu t'y amuseras beaucoup ; tu boiras même un peu ; tu rentreras très tard, et tu feras mine de te retirer chez toi en simulant l'ivresse.

— J'y suis : une frime pour détourner les soupçons.

— Justement.

— Et le lieu du rendez-vous ?

— Le chemin creux, au bas de ton escalier.

— L'heure ?

— Minuit.

Comme il se levait, je lui dis :

— Je pense à une chose.

— Qu'est-ce donc ?

— Vous me dites qu'il y aura quatre-vingt mille francs dans le secrétaire.

— J'en suis sûr.

— Supposons pourtant que vous vous trompiez et qu'il n'y ait rien… rien que le papier auquel vous tenez tant, l'affaire serait toujours bonne pour vous ; mais moi ; qu'est-ce que j'aurai gagné à risquer *la perpétuité ?*

— Ton observation est juste, et d'ailleurs j'y avais songé, tu fais bien de me la rappeler.

Alors il tira de sa poche cinq rouleaux, en creva un au hasard pour me montrer que c'étaient des louis d'or, et me dit :

— En ce cas, tu ne te serais pas exposé pour rien, voici cinq mille francs, et je t'en promets autant, une fois l'affaire faite, si tu ne trouves pas dans le secrétaire la somme que je t'ai annoncée, ce qui est

impossible.

Et il partit, me laissant en tête à tête avec les deux cent cinquante louis, que je me mis à compter et à faire reluire à la lumière de la chandelle, que j'avais allumée exprès pour ça, après avoir fermé avec soin la porte et les volets.

Cet or-là fut ma perte, monsieur Jacques, et, en y songeant depuis, j'ai toujours eu idée qu'en me mettant ça dans les mains mon tentateur avait compris que ce serait là ce qui triompherait de tous mes scrupules et que je deviendrais capable de tout à la pensée de posséder douze ou quinze fois autant d'or que j'en avais sous les yeux.

Oh ! la fascination de l'or, monsieur Jacques ! Si vous saviez ce que c'est pour l'homme qui a passé sa vie dans la gêne et dans les tracas ! Deux cents pièces d'or qui ruissellent entre les doigts, qui tintent aux oreilles et scintillent aux yeux ! Si vous saviez tous les rêves, toutes les tentations que ça soulève autour de vous ! Bref, si c'était un calcul de sa part, il était bon, car, à partir du moment où j'eus étalé et contemplé cet or, toutes mes hésitations disparurent aussitôt, et, loin d'appréhender l'heure fatale, l'heure de l'exécution, je l'attendis au contraire avec impatience.

Trois jours après, je me rendais à la fête de Saint-Cloud avec cinq ou six amis, j'en revenais à onze heures et demie environ ; je rentrais chez moi, c'est-à-dire dans le grand vestibule qui précède la cuisine, et à minuit je descendais dans le chemin creux.

L'homme noir avait été exact, il m'attendait là, toujours caché sous son masque et son manteau.

Il me regarda à la clarté d'un rayon de lune qui filtrait à travers les broussailles, puis, sans rien dire, il marcha devant moi.

Je le suivis et, au bout de quelques minutes, nous nous arrêtions à une petite poterne qui ouvrait sur le parc, que nous traversions bientôt, toujours éclairés par la lune.

Enfin nous arrivons au château.

Il s'éloigne de quelques pas pour jeter un coup d'œil sur la façade, et je l'entends murmurer :

— Une lumière ! à cette heure !

Il regarde encore, puis il reprend :

— C'est chez Mme d'Estarbès, tout est éteint chez lui ; allons !

Il se dirige alors vers le château, pousse une porte, qui s'ouvre, et entre sur la pointe des pieds, mais sans hésitation.

Je marche sur ses pas, mais saisi tout à coup d’une si violente émotion, que mon cœur battait à me rompre la poitrine.

Pierre Chenu s'interrompit un instant, porta la main sur son front, qui venait de se contracter violemment, puis reprit ainsi la parole :

— Parlant au frère de la victime, le reste est difficile à dire, mais je vous ai promis la vérité, je la dirai jusqu'au bout, quoique j'aie bien hâte de me trouver loin de ce pays, où je ne me sens pas en sûreté. Arrivé au premier étage, mon complice s'arrêta pour reprendre haleine. Il paraissait suffoqué par l'émotion bien naturelle dont il devait être saisi en ce moment. Quand elle se fut dissipée et qu'il se sentit enfin maître de lui, il s'approcha d'une porte, toucha avec précaution une clef restée en dehors et qu'on distinguait parfaitement à la clarté de la lune, très brillante cette nuit-là, comme je vous l'ai dit, et il allait la faire tourner dans la serrure quand il s'aperçut que la porte était entrebâillée.

— C'est prodigieux, murmura-t-il tout bas.

Puis, avec un redoublement de précautions, il tira la porte à lui jusqu'à ce qu'il pût glisser la tête dans l'entrebâillement.

J'attendais ce qui allait se passer, en proie à un saisissement qui me paralysait tous les membres.

Ah ! monsieur Jacques, cet or, dont la vue m'avait ébloui et fasciné, je l'aurais rendu volontiers en ce moment pour me trouver transporté tout à coup chez moi et couché dans mon lit, et je vous jure que, si j'avais été seul, je n'aurais pas hésité à retourner sur mes pas et à fuir à travers le parc, au lieu de me glisser dans cette chambre, où je n'entrais qu'avec les plus mauvais pressentiments. Mais mon complice était là, marchant devant moi, une fausse honte m'empêchait de reculer, et… bref, je me tins prêt à le suivre, le regard fixé sur lui, attendant avec un violent battement de cœur ce qui allait se passer.

— Personne ! murmura-t-il alors après avoir parcouru la chambre du regard, qu'est-ce que cela signifie ?

Il ouvrit une porte et entra.

Je le suivis.

Il alla droit au lit.

Il était défait, mais vide.

Il y posa la main.

— Il est encore chaud, dit-il, où peut-il être ! inouï ! inouï !

Il me dit en me montrant le secrétaire dans un angle de la chambre :

— C'est là qu'est la somme, quatre-vingts billets de mille francs, c'est facile à emporter.

Mais je n'y étais plus du tout.

Je regardais à droite et à gauche, m'attendant toujours à voir entrer M. Doutreville, et tremblent comme une feuille.

— Ce meuble est facile à ouvrir, reprit-il, mais avant tout il faut savoir où il est, lui.

— N'avez-vous pas vu une lumière à une fenêtre ? lui dis-je.

— Oui.

— Où donc ?

— A la chambre de Mme d'Estarbès, je crois.

— Peut-être est-elle malade et, comme les domestiques sont à la fête de Saint-Cloud…

— Tu les as vus ?

— Oui, je leur ai parlé.

— Ils y sont tous ?

— Excepté le jardinier, qui est malade.

— A quelle heure doivent-ils rentrer ?

— Vers trois heures, peut-être même au point du jour, M. Doutreville leur ayant accordé toute la nuit.

— Alors, il se peut en effet que Mme d'Estarbès soit malade et qu'il soit près d'elle ; c'est ce qu'il faut savoir avant d'agir :

— Que faire ?

— Tu prendras ce corridor, et tu le suivras jusqu'au bout : c'est là qu'est la chambre de la jeune femme.

— Et puis ?

— Tu écouteras, si tu entends deux voix, tu viens m'en prévenir en toute hâte, cinq minutes nous suffisent pour exécuter le coup et cinq minutes après nous serons loin ; va !

Je pénétrai dans le corridor sans faire le moindre bruit, car j'ai

oublié de vous dire qu'en quittant le jardin et avant de gravir l'escalier nous avions laissé nos chaussures dans le vestibule, et bientôt après j'arrivais à la porte de la chambre qui m'avait été désignée. Alors j'entendis ! Ah ! monsieur Jacques, si vous saviez ce que j'ai entendu là ! des cris et des sanglots, des colères et des lamentations, des débordements d'indignation et des élans de désespoir à vous faire dresser les cheveux sur la tête ; enfin toute la scène que la jeune femme a racontée l'autre jour devant le tribunal. Pauvre jeune femme ! elle allait et venait en sanglotant, que c'était une pitié et que j'ai encore sa voix dans les oreilles. Non, je n'ai jamais entendu d'accents pareils à ceux-là, ça vous tordait le cœur à vous en faire jaillir des larmes. Ça m'avait tellement saisi, que j'avais tout oublié et que je ne savais même plus pourquoi ni comment je me trouvais là. Au bout d'un quart d'heure, je compris qu'elle allait partir, alors je quittai mon poste pour courir rejoindre mon complice et lui faire part de ce qui se passait, il m'attendait à la porte de la chambre. Il fut atterré de ce que je lui appris, et il allait m'adresser la parole, quand un froufrou de robe se fit entendre dans le corridor.

— C'est elle, monte vite, me dit-il.

Nous nous précipitons dans la chambre, dont il tire la porte sans la fermer, et aussitôt nous entendons passer la jeune femme qui descend rapidement l'escalier.

— Maintenant il va venir, dit tout bas l'homme masqué.

— Alors, hâtons-nous avant qu'il arrive, lui dis-je.

— Attends.

Il courut prendre sur la table de nuit un très joli couteau que j'y avais remarqué en entrant.

— Que voulez-vous faire de ça ? lui demandai-je très inquiet.

— Me défendre contre les domestiques, dans le cas où nous les rencontrerions dans le parc en sortant d'ici.

— Bon ! Maintenant, vite au secrétaire.

Et je fis un mouvement pour m'élancer vers le meuble.

Il me saisit par le bras.

— Trop tard ! dit-il d'une voix basse et toute frémissante.

— Comment ?

— Il vient !

J'écoutai et j'entendis le frôlement de ses pantoufles sur les tapis

du corridor.

— Fuyons vite, criai-je.

— Impossible, nous nous rencontrerions face à face.

— Où nous cacher ?

— Viens.

Il m'entraîna au fond de la chambre, ouvrit une porte vitrée et me poussa en avant.

J'étais dans un cabinet de toilette ; mais il ne m'y avait pas suivi, je m'en aperçus avec épouvante.

Je me demandais où il pouvait être passé et ce qu'il allait devenir, quand tout à coup je vois la chambre inondée de lumière.

C'était M. Doutreville qui rentrait. Presqu'au même instant j'entends un cri, oh ! mais un cri… qui me fait frissonner de la tête aux pieds.

J'étais atterré, tremblant dans un coin où je m'étais blotti.

Puis la même voix crie aussitôt avec un accent déchirant :

— Jacques ! Jacques !

Je pensai qu'instinctivement M. Doutreville appelait à son aide son frère absent comme l'enfant appelle sa mère, sans même savoir si elle est là.

En vingt secondes je passai par vingt angoisses diverses, plus poignantes l'une que l'autre.

Mais je ne bougeais toujours pas, j'étais comme paralysé, incapable de faire un mouvement.

— A moi, à moi ! Chenu ! à moi, ou nous sommes perdus, cria bientôt une voix étouffée, celle de l'homme masqué.

A cet appel, je me levai aussitôt, j'ouvris la porte vitrée et m'élançai dans la chambre.

Je vis alors quelque chose d'horrible. Les deux hommes, debout et s'étreignant l'un l'autre, tentaient mutuellement de se renverser à terre, l'homme noir tenant d'une main sur son visage son masque que son adversaire lui avait arraché sans doute, et celui-ci serrant d'une main crispée le cou de son ennemi, tandis que de l'autre il faisait des efforts désespérés pour détacher de sa gorge un couteau qui y était enfoncé jusqu'au manche.

Ses yeux se fermèrent, le sang coulait à flots de sa blessure, et il

fallait à cet homme une grande énergie et une vigueur extraordinaire pour pouvoir lutter contre son ennemi.

Catherine Chenu était agenouillée près de son mari... (Page 80).

— Chenu, me cria mon complice, arrache-moi de cette étreinte ; sa main me serre comme un étau ; il m'étrangle ; jette-le à terre et finissons-en avec lui ; nous sommes perdus tous deux si nous laissons aux domestiques le temps d'arriver.

Il avait raison ; que la lutte se prolongeât cinq minutes encore, c'était notre perte peut-être. Je compris cela, j'eus peur, et la peur me rendit féroce ; je frappai M. Doutreville d'un violent coup de pied dans les reins. Alors il s'affaissa subitement sur lui-même et tomba tout de son long sur le tapis de la chambre, le couteau toujours fixé dans la gorge, d'où le sang continuait de s'échapper abondamment.

Mais il n'était pas mort, il se tordait à terre dans d'affreuses convulsions, étouffé par le sang et portant toujours sa main au couteau, que ses doigts ne pouvaient saisir.

Aussitôt débarrassé, mon mystérieux complice s'était empressé de renouer les cordons de son masque ; puis, contemplant le vieillard, dont les traits défigurés par d'effroyables contractions n'avaient plus rien d'humain :

— Après tout, dit-il, nous ne sommes en ce moment que les instruments de la Providence qui vient de le frapper à la minute même où il venait d'accomplir le plus monstrueux des forfaits.

— Il faut arracher cette arme de sa gorge, lui dis-je, cela peut nous trahir.

Et je me penchai sur le moribond, dont le sang rejaillit tout à coup sur moi.

— Garde-t'en bien, s'écria mon complice, cela peut, au contraire, égarer les soupçons de la justice sur une autre tête.

Puis il me dit :

— Descends l'escalier, écoute et regarde si personne ne vient du côté du parc.

Je lui obéis.

Deux minutes après, il arrivait près de moi.

— Rien ? me demanda-t-il.

— Rien.

— Remonte vite, je viens de prendre dans le secrétaire le papier qui me sauve l'honneur, tu y trouveras les quatre-vingts billets de mille francs que je t'ai promis, ils y sont.

Et il s'éloigna.

Moi, je remontai en toute hâte.

Le vieillard remuait toujours et faisait un suprême effort pour arracher de sa gorge le couteau qui l'étouffait.

Mais sa main ne pouvait plus atteindre jusque-là, et ses doigts se crispèrent dans le vide.

Je détournai les yeux en frissonnant et courus au secrétaire. Il était vide !

Le misérable avait tout emporté.

Je jetai un cri de rage, puis je ramassai à la hâte ce qui restait de papiers dans le meuble, je sortis rapidement, et un instant après je traversais le parc en courant.

Jacques Doutreville avait écouté tout ce récit, la tête dans ses deux mains et sans laisser percer aucune des impressions qu'il avait dû ressentir.

— Pauvre Robert ! cher et excellent frère ! murmura-t-il enfin en soupirant.

Je comprends tout ce que ça doit vous faire de mal d'entendre raconter de pareilles choses, lui dit Pierre Chenu, mais c'est vous qui l'avez voulu, monsieur Jacques.

— Ne fallait-il pas que je connusse dans le plus grand détail toute cette triste histoire pour pouvoir rétablir la vérité et sauver ce malheureux Charles d'Estarbès, victime d'une erreur qu'il eût payée de sa vie sans cette révélation ; aussi est-ce pour moi une grande consolation, dans mon malheur, de penser que je vais empêcher une immense injustice, que dis-je ! un crime épouvantable en arrachant un innocent à l'échafaud et en faisant retomber sur la tête du vrai coupable le châtiment qu'il a si bien mérité.

Et, comme Chenu le regardait avec inquiétude, M. Jacques reprit :

— Rassurez-vous, outre que je suis incapable de manquer à la parole que je vous ai donnée de vous aider à échapper à la justice en échange d'une confession qui va assurer le salut et la réhabilitation de Charles d'Estarbès, le vrai coupable, à mes yeux, ce n'est pas vous, c'est l'homme qui est venu vous tenter, qui a tout mis en œuvre pour vous séduire, et sans lequel vous n'eussiez jamais eu la pensée de ce crime.

— Ça, je peux dire que c'est la vérité, s'écria le paysan.

— Et ce complice, l'avez-vous revu ?

— Jamais ; et ça se comprend après le tour qu'il m'avait joué au sujet des quatre-vingt mille francs.

— Vous n'avez jamais soupçonné qui ce pouvait être ?

— Pas du tout ; vous comprenez, ce grand manteau noir qui cachait sa taille et sa tournure, ce masque qui couvrait son visage et changeait sa voix…

— Oui, oui, il avait bien pris ses précautions ; espérons cependant qu'il n'échappera pas à la justice.

— Il ne l'aura pas volé, le gredin.

— Ainsi ce misérable avait tout pris et vous n'avez trouvé dans le secrétaire que quelques papiers ?

— Pas autre chose.

— Insignifiants ?

— Absolument.

— C'est indigne.

— C'est affreux, monsieur.

— Il vous devait une belle récompense cependant, ne fût-ce que pour votre déposition qui, en fournissant une charge accablante, une preuve décisive contre Charles d'Estarbès, le mettait, lui, à l'abri de tout danger.

— Quant à ça, il ne me doit rien, je n'ai pensé qu'à moi en cherchant à pousser M. d'Estarbès à sa place et à la mienne.

Pierre Chenu ajouta :

— Mais ce n'est pas tout, monsieur Jacques, la confession que je viens de vous faire ne peut servir qu'à vous, et ce n'est pas assez, c'est surtout la justice qu'il faut éclairer, et c'est à quoi j'ai songé. Tenez, tout ce que je viens de vous raconter, je l'ai écrit là, sur ces feuilles de papier que je vous livre contre les dix mille francs que vous m'avez promis et qui valent bien ça, puisque c'est l'honneur et le salut de l'innocent que je remets entre vos mains.

Et, tirant de sa poche les quatre feuilles de papier qu'il avait écrites le soir même, il les remit à M. Doutreville.

— Ainsi, dit celui-ci en les parcourant rapidement, le récit que vous venez de me faire est là tout entier ?

— Tout entier, plus l'aveu de mon faux témoignage et de tout ce que j'ai fait et imaginé pour faire croire à la culpabilité de M. d'Estarbès.

— C'est bien, dit M. Doutreville.

Et, serrant précieusement les feuillets dans la poche de son vêtement :

— Pauvre Charles ! pauvre Cécile ! dit-il d'une voix émue, que de bonheur je vais leur apporter, ah ! je le répète, c'est là une grande

joie que le Ciel m'envoie dans mon malheur, et voilà dix mille francs que je ne regretterai pas.

— Pardon, monsieur Jacques, dit Pierre Chenu, qui, depuis quelques instants, s'agitait sur sa chaise, mais, sans vous commander, je vous avoue que je voudrais être loin d'ici.

Jacques Doutreville tira une clef de sa poche, ouvrit un des tiroirs du bureau sur lequel il travaillait, en tira une liasse de billets de banque et, la remettant à Chenu :

— Voilà dix mille francs, lui dit-il.

Si pressé qu'il fût de s'éloigner, le paysan prit le temps de compter les billets de banque, puis, quand il les eut soigneusement serrés au fond de sa poche :

— A présent je puis partir, dit-il en se levant.

— Je ne veux pas que vous soyez exposé à tomber de faiblesse en chemin, ou à vous faire arrêter dans un cabaret, lui dit M. Doutreville, je vais vous faire boire un verre de vin et vous donner un morceau de pain, afin que vous puissiez fournir une longue traite sans vous arrêter nulle part.

— C'est prudent, en effet, répondit Chenu.

— Attendez, il serait dangereux que mes domestiques vous vissent ici, je vais vous servir moi-même et voir en même temps si vous pouvez sortir de chez moi sans rencontrer personne.

— Je vous en supplie, monsieur Jacques, car un mandat d'arrêt est lancé contre moi, je le sais, et je crains fort que les gendarmes d'ici ne soient déjà en campagne à mon intention.

— Nous sortirons par le bois et je vous indiquerai un chemin que vous pourrez parcourir sans crainte et qui vous mettra loin d'ici sans aucun risque. Ne bougez pas, ne faites pas de bruit, afin que votre présence ici ne soit pas même soupçonnée, et je reviens.

Il sortit aussitôt et s'éloigna âpres avoir fermé derrière lui la porte à double tour.

Pierre Chenu profita du moment où il était seul pour tirer ses billets de banque de sa poche, les recompter et les palper l'un après l'autre.

— Dix mille francs ! murmura-t-il en les dévorant du regard ; dix mille et cinq mille en or que je vais aller prendre chez moi, car je ne puis pas les laisser derrière moi, non plus que ce que j'ai enfoui dans le jardin, ah ! mais non, ce serait ma perte, et…

Il fut interrompu par le bruit de la clef dans la serrure.

La porte s'ouvrit, et M. Doutreville entra. Il apportait une bouteille de vin, un verre et un pain entier.

Il avait eu la précaution de déboucher la bouteille.

Il remplit le verre et dit à Chenu :

— Buvez cela, c'est du vieux bordeaux, ça vous fortifiera.

— Ce n'est pas de refus tout de même, dit Pierre Chenu en avalant d'un trait le contenu du verre.

— Tenez, emportez le pain et la bouteille, avec ça vous pourrez faire un bon bout de chemin sans entrer nulle part, ce qu'il faut éviter aussi longtemps que possible.

— Je le comprends bien, dit Chenu.

Il fut sur le point de faire part à M. Doutreville de son intention de se rendre chez lui pour y prendre son or et enlever de son jardin ce qu'il y avait laissé de compromettant, mais il craignit de voir son projet combattu et jugea à propos de n'en rien dire.

— A présent que me voilà réconforté, dit-il en se levant, je pars.

Il prit son pain et sa bouteille et suivit M. Doutreville, qui venait d'ouvrir la porte.

Ils descendirent l'escalier sans bruit, traversèrent rapidement le quinconce, puis une longue allée de tilleuls aboutissant au bois de Chaville, et là M. Doutreville dit au paysan en lui ouvrant une petite porte grillée :

— Juste en face de cette porte, vous allez trouver un fossé tout couvert de ronces, de broussailles et de grandes herbes, qui lui font comme un pont de verdure pendant près d'une lieue. Dans le cas où vous seriez traqué dans le bois, c'est une retraite sûre et d'autant plus commode que vous pouvez échapper à vos ennemis en marchant toujours en avant sous cette espèce de viaduc. Au bout d'une heure, vous serez en plein bois de Meudon, d'où vous gagnerez facilement Clamart, puis Plaisance, et enfin Paris.

— Bon ! répondit Chenu, une fois là, je saurai me tirer d'affaire. Adieu et merci, monsieur Jacques.

Et il s'enfonça dans le bois.

M. Doutreville l'écouta s'éloigner jusqu'à ce qu'il n'entendit plus le bruit de ses pas sur les feuilles sèches.

— Allons, il est sauvé, murmura-t-il en fermant la petite porte

grillée.

Et il reprit le chemin de la maison, tout en fouillant du regard le jardin et le quinconce pour s'assurer qu'il n'avait pas été suivi.

Un instant après il était assis de nouveau dans le petit cabinet où venait d'avoir lieu son entrevue avec Pierre Chenu.

Une fois là, il s'enferma d'abord à double tour, s'assit dans son fauteuil, mit ses lunettes, rapprocha la lampe, fit enfin toutes sortes de préparatifs attestant l'intérêt qu'avait pour lui l'occupation à laquelle il allait se livrer ; puis, tirant de sa poche les feuillets que venait de lui livrer Chenu et qui contenaient toute sa confession, il se mit à la lire.

Cette lecture l'absorba complètement pendant une demi-heure.

Quand il l'eut terminée, il se leva, se promena en jetant de temps à autre un regard sur les feuillets et en s'arrêtant parfois pour en relire quelque passage.

Il s'arrêta enfin devant son bureau et, saisissant les feuillets :

— Oui, oui, dit-il, Chenu a raison, la justification de Charles d'Estarbès est là tout entière, ces quatre feuillets contiennent son salut et sa réhabilitation. A quoi tient la vie d'un homme ! l'envoi de ces quatre feuilles au parquet rend ce jeune homme au monde, au bonheur, à la femme qui l'adore, leur destruction le raye de la vie, envoie sa tête au bourreau.

Il ajouta après une pause :

— Allons !

Et, froissant violemment les quatre feuillets, il les jeta au feu.

— Maintenant, dit-il ensuite en se frottant les mains, allons nous coucher !

M. Doutreville venait de sortir à point, quand une porte donnant, dans une bibliothèque attenante à son cabinet s'ouvrit lentement, avec des précautions extrêmes et livra passage à une femme qui alla droit à la cheminée.

Le feu, tirant à sa fin, n'avait pas de flamme, et le papier avait été si violemment froissé qu'il n'était qu'à moitié consumé.

La femme qui venait d'entrer saisit ce papier avec des pincettes, le jeta sur le parquet et se mit à le piétiner jusqu'à ce qu'il fût complètement éteint.

Puis, sans le déplier, sans regarder dans quel état elles étaient, elle glissa les quatre feuilles dans sa poche et sortit, comme elle était entrée, par la porte de la bibliothèque.

Cette femme était Jeannette Lorrain.

Pendant que ces événements se passaient chez Jacques Doutreville, voyons ce que devenait M. Portal, que nous avons laissé au café de la Paix, en train de lire son journal au moment où Pierre Chenu quittait furtivement cet établissement.

Comme on l'a deviné sans doute, M. Portal était beaucoup moins absorbé que ne l'avait cru le paysan, et, tout en paraissant plongé dans la lecture du *Moniteur*, il ne perdait pas de vue le gibier qu'il chassait depuis une demi-heure.

Il avait remarqué le manège de Chenu, et, en le voyant se lever pour gagner sournoisement la porte, il avait déposé cinquante centimes sur la table pour pouvoir être libre de sortir dès qu'il le jugerait à propos.

En effet, à peine Pierre Chenu avait-il franchi le seuil du café que M. Portal était sur ses talons.

Aussi leste et aussi agile que lui, il l'eût rattrapé sans peine si celui-ci n'eût eu sur lui deux avantages : l'obscurité et la connaissance du pays.

Il marchait dans les ténèbres comme en plein jour et multipliait les détours pour faire perdre sa trace à qui l'eût voulu suivre, ce qu'il redoutait toujours.

Ce stratagème devait lui réussir.

Obligé, pour ainsi dire, de tâter le terrain et, conséquemment, de modérer son élan, M. Portal ne tarda pas à rester en arrière, et, au bout de deux minutes, pendant lesquelles Pierre Chenu avait pris cinq ou six ruelles désertes, ce qui chaque fois le déroutait et lui faisait perdre quinze ou vingt secondes, il avait perdu sa piste.

— Diable ! se dit-il alors tout en regardant à droite et à gauche, où le chercher maintenant.

Il écouta et entendit vaguement le bruit d'une course précipitée.

Il étudia la direction d'où venait ce bruit et reconnut bientôt que c'était sur sa droite en remontant le pays du côté du bois.

Il s'élança vers ce point en s'arrêtant de temps à autre pour écouter et se guider sur le bruit des pas ; mais bientôt il n'entendit plus rien.

— Allons, murmura M. Portal, impossible maintenant de retrouver sa trace, il faut y renoncer. J'ai même une crainte plus sérieuse : celle de ne plus le voir revenir au pays, car il tourne en ce moment le dos à sa maison et prend la direction du bois, ce qui ressemble fort à une fuite.

Il se rappela le trouble profond qu'avait manifesté Chenu en entendant dire qu'un mandat d'amener avait été lancé contre un faux témoin, le tremblement dont il avait été saisi quand on était venu annoncer au gendarme Marcel une estafette arrivant de Versailles, et il ne douta plus dès lors qu'il n'eût quitté Chaville pour n'y plus revenir. Il demeura un instant atterré à cette pensée.

Chenu, convaincu de faux témoignage, arrêté et mis en face d'un juge d'instruction habile, c'était le fil conducteur qui devait inévitablement guider la justice et amener la découverte de la vérité ; mais, une fois ce précieux instrument disparu, où porter ses investigations ? vers quel point porter ses regards pour trouver la lueur, l'indice qui devait conduire à la lumière et montrer la trace du coupable ?

La situation était cruelle, accablante pour M. Portal, qui avait pris vis-à-vis de Cécile d'Estarbès et de sa mère toute la responsabilité de cette affaire, et s'était solennellement engagé à faire éclater l'innocence du condamné en livrant le vrai coupable.

Cependant comme il n'était pas dans le tempérament de cet homme de se laisser aller au découragement, comme vingt fois, cent fois dans le cours de sa prodigieuse existence il avait brisé des obstacles qui eussent semblé insurmontables pour tout autre, il se mit

à réfléchir sur les moyens d'atteindre le but qu'il poursuivait sans le secours de ce précieux auxiliaire, auquel il fallait décidément renoncer.

Après deux minutes de réflexion, il se frappa tout à coup le front en s'écriant :

— Qu'allait-il chercher au pied de cet arbre, dans ce coin de terre où il allait enfoncer la bêche quand je l'ai effrayé on écartant les broussailles ? qui sait s'il n'y a pas là ?…

Il réfléchit quelques instants encore, puis il murmura :

— Peut-être… allons voir.

Il se mit à marcher rapidement, en reprenant le chemin du village, et au bout de dix minutes il longeait les murs du parc de Vaudray.

Quelques instants après il pénétrait dans le chemin creux, hâtant le pas à mesure qu'il approchait du but, car il était impatient de creuser ce coin de terre, convaincu qu'il allait faire là quelque importante découverte.

L'air inquiet et mystérieux qu'il avait remarqué chez Pierre Chenu, au moment où celui-ci se disposait à fouiller au pied de l'arbre avec sa bêche, avait tout de suite éveillé ses soupçons et un pressentiment lui disait que sous ce tertre de gazon étaient enfouies les preuves de l'innocence de Charles d'Estarbès.

Arrivé à l'escalier disjoint et raboteux qui montait du chemin au verger de Pierre Chenu, il se demanda s'il ne s'exposait pas à se faire arrêter comme voleur dans le cas où il serait surpris fouillant à coup de bêche le jardin de celui-ci ; mais cette considération n'était pas de nature à l'arrêter devant la grandeur du résultat qu'il espérait atteindre.

Il gravit donc sans hésiter le grossier escalier, et il allait pousser la petite porte qui fermait le verger de ce côté, quand il crut entendre un gémissement.

Il descendit deux degrés, se tapit dans les herbes du talus de manière que sa tête fût au ras du sol, et jeta un regard dans la direction d'où était venu le bruit.

Alors il entrevit, dans l'obscurité, un homme qui marchait lentement, courbé en deux, s'arrêtant presque à chaque pas, et dans lequel, à mesure qu'il approchait, il lui semblait reconnaître Pierre Chenu !

C'était lui, en effet, M. Portal le reconnut bientôt, car il s'arrêta à

deux pas de lui, tout près de l'arbre contre lequel il avait déposé sa bêche quelques heures auparavant.

Là encore il poussa un profond gémissement en portant la main à sa gorge et à sa poitrine, comme en proie à de cruelles souffrances ; puis, faisant un effort désespéré, surhumain, il se redressa de toute sa hauteur, saisit sa bêche et se disposa à fouiller le tertre de gazon qui recouvrait le pied du sureau.

Mais tout à coup la bêche lui échappa des mains ; un râle de désespoir sortit de sa poitrine, et il s'écria, en regardant au pied de l'arbre avec un inexprimable sentiment d'épouvante :

— Mon Dieu ! oh ! mon Dieu ! elle n'y est plus ! Ce trou, ce trou large et profond, qui donc l'a creusé ? Qui donc a emporté… ce que j'avais enfoui là ?… Qui donc ? mon Dieu ! qui donc ? gémissait-il en passant la main sur son front avec des gestes étranges.

Il se tut un instant, suffoqué par la violence de ses émotions ; puis il reprit d'une voix saccadée, presque inintelligible, et en portant toujours sa main à sa gorge :

— Qui ? je ne sais, mais c'est un ennemi, il connaissait mon secret… Comment ? ça ne se comprend pas, c'est inouï, car personne n'a vu, personne ne peut savoir… et pourtant il savait, lui, il savait, puisqu'il a creusé la terre pour s'emparer de… C'est affreux ! c'est affreux ! car enfin c'est ma perte, c'est la preuve, la preuve palpable… et puisqu'il voulait me perdre, cet ennemi caché, il a dû porter de tout suite cette pièce terrible, ce témoignage parlant au juge d'instruction, et alors… ah ! je suis perdu, je suis perdu !

Il s'interrompit un instant, puis il reprit en saisissant son cou de sa main droite, comme s'il voulait s'étrangler.

— Qu'est-ce que j'ai donc là ? c'est comme une flamme qui me dévore la gorge et la poitrine… je souffre horriblement… Impossible de marcher ! impossible de fuir ! oh ! malheur ! malheur ! impossible !… Quand je devrais être à cette heure sur la route de Paris !… Mais, si je reste ici, Marcel peut venir, m'arrêter, et, grâce à ce qu'on a trouvé là, au pied du sureau… J'étais pourtant seul quand je l'ai cachée là, et je l'avais si bien enfouie… Grand Dieu ! que j'ai soif !… Je n'y tiens plus, de l'eau ! de l'eau ! je veux boire.

Et il se dirigea vers sa demeure en se courbant de plus en plus et en se plaignant à chaque pas.

Il parvint enfin à gagner la maison et vint tomber râlant dans un coin de sa cuisine.

Sa femme était là, en train de travailler à la lueur d'une

chandelle.

Elle courut à lui, sa lumière à la main, et jeta un cri d'effroi à sa vue.

— Malheureux ! lui dit-elle en se penchant vers lui, d'où viens-tu donc ? te voilà plus pâle et plus défiguré qu'un cadavre.

— Je ne sais pas, dit Chenu en promenant autour de lui des yeux vitreux, il me semble que je vais mourir.

— Mourir !… de quoi ? Qu'as-tu pris ?

Pierre Chenu parut réfléchir, puis, fixant sur sa femme ses yeux démesurément ouverts :

— Je comprends, murmura-t-il, c'est le vin qu'il m'a… oh ! je comprends tout, c'est lui, lui !… Pourquoi ? pourquoi ?

Puis attirant sa femme à lui :

— Écoute, lui dit-il, je vais mourir, il faut me faire un serment… ma veste était tachée de sang, le sang de la victime, c'est pour çà que je l'ai enfouie là-bas ; garde-la, cache-la, garde aussi les papiers qui sont dans la poche, on ne sait pas… Les dix mille francs sont à moi, à moi… qu'est-ce qui me serre la gorge ! Ah ! oui, c'est la mort ! Le pauvre vieux est vengé ! c'est la Providence qui… oui, comme M. Doutreville… Écoute bien, j'étais là, complice, oui, mais meurtrier, non ; ce n'est pas moi qui ai frappé, non, c'est l'autre… M. Jacques le connaît, rappelle-toi, je lui ai tout dit, tout, il le connaît, et…

Il se tut tout à coup, tous ses membres se raidirent, et il ne bougea plus.

Dès qu'il eut vu Pierre Chenu disparaître dans sa maison, M. Portal, qui avait saisi quelques-unes des paroles échappées au paysan, courut aussitôt au pied du sureau, dans l'espoir d'y trouver l'objet que celui-ci y avait enfoui et que, peut-être, il n'avait pu découvrir dans l'état de faiblesse où il se trouvait en ce moment.

La terre avait été réellement fouillée à une certaine profondeur en cet endroit, mais cette opération n'ayant pu être faite qu'au milieu de l'obscurité et dans le court espace de temps qui s'était écoulé entre le moment où Chenu avait quitté sa demeure pour se rendre au village et celui où il y était rentré, c'est-à-dire en une heure environ, il se pouvait que celui qui avait fait ce coup, craignant d'être surpris et agissant d'ailleurs dans les ténèbres, eût oublié quelque chose au fond de cette cachette. Or, si peu que ce fût, si mince et si insignifiant en apparence que pût être l'objet oublié, qui sait s'il ne suffirait pas pour le mettre sur sa trace du vrai coupable ? C'est ce qu'il lui était permis de supposer, d'après les paroles qu'il avait pu saisir dans les phrases incohérentes que venait de prononcer Pierre Chenu.

Se penchant donc au-dessus de ce trou, qui avait à peu près deux pieds de profondeur, il se mit à le fouiller des deux mains et en tous sens avec un soin et une attention extrêmes. Mais, au bout de quelques minutes, il renonçait à tout espoir d'y rien découvrir et comprenait qu'il devait chercher ailleurs l'indice qu'il avait espéré trouver de ce côté.

Il songea alors à aller interroger Pierre Chenu et un instant après il pénétrait dans l'espèce de vestibule qui aboutissait à la cuisine, la plus vaste et la principale pièce de la maison.

Comme il allait ouvrir la porte, la voix du paysan vint frapper son oreille.

Il écouta et, reconnaissant qu'il parlait à sa femme, il laissa retomber sa main, qui allait se poser sur la clef.

— Écoutons, murmura-t-il, peut-être va-t-il faire à sa femme des confidences qu'il me refuserait à moi.

Et il colla son oreille à la serrure.

Mais Pierre Chenu, on s'en souvient, était dans un état qui ne lui permettait ni d'élever la voix ni d'exprimer nettement ce qu'il voulait

dire, de sorte qu'après des efforts inouïs pour saisir une phrase qui le mît au courant de ce qui se disait entre les deux époux, M. Portal n'avait pu que saisir au vol quelques mots qui, isolés, sans liens et sans rapport entre eux, ne lui apprenaient absolument rien.

— Allons, se dit-il avec un mouvement d'impatience, le hasard n'est pas pour moi aujourd'hui.

Cependant il resta l'oreille obstinément collée à la serrure, convaincu qu'il avait, là derrière cette porte, et pour ainsi dire sous sa main, le secret dont la découverte devait sauver son protégé, et bien résolu à ne pas quitter la place sans emporter le témoignage éclatant, la preuve palpable et décisive qu'il sentait là tout près de lui.

Tout à coup un cri aigu se fit entendre, un cri de femme, puis des sanglots, parmi lesquels ce mot plusieurs fois répété :

— Mort ! mort !

— Hein ! murmura M. Portal en tressaillant, mort ! Chenu serait mort ! Chenu, le précieux faux témoin qui connaît tout le mystère de ce drame ténébreux, celui dont les aveux nous eussent inévitablement révélé la vérité, et qui emporterait dans la tombe toutes les espérances que j'avais fondées sur lui ! Mais la mort de cet homme ce serait la perte de Charles d'Estarbès. Où aller chercher maintenant les preuves qu'il pouvait nous fournir ? A qui demander le nom du meurtrier qu'il connaissait, lui, puisqu'il avait menti à la justice, puisqu'il avait risqué le bagne pour le soustraire à l'échafaud ? Pauvre jeune homme ! Ah ! voilà un coup terrible pour lui et une terrible déception pour moi, qui voyait notre triomphe assuré dans l'interrogatoire de ce malheureux Chenu. Mais peut-être ai-je mal entendu. Voyons.

Il frappa légèrement, ouvrit la porte et entra.

Catherine Chenu était agenouillée près de son mari, qui était étendu sur le dos et ne donnait plus signe de vie.

— Que voulez-vous ? dit-elle à M. Portal.

— J'ai à parler à Pierre Chenu, répondit celui-ci.

— Il n'est pas en état de vous répondre.

— Que voulez-vous dire ?

— Tenez, dit Catherine en montrant le corps de son mari, il vient de rendre son âme à Dieu.

— Cette mort a été bien rapide.

— Qui vous l'a dit ?

— Je l’ai rencontré, il y a une heure à peine.

— Où donc ? demanda vivement la paysanne.

— Dans le village.

— Chez qui ?

— Au café de la Paix.

Catherine se releva et regarda fixement M. Portal.

— Avec qui a-t-il bu ? lui demanda-t-elle.

— Il a bu seul.

— Ah !

— Pourquoi cette question ?

— C’est que cette mort-là n’est pas naturelle.

— Qui vous le fait croire ?

— D’abord ça été comme un coup de foudre, avec des souffrances telles qu’il se tordait comme un ver, et puis… regardez sa face.

M. Portal se pencha vers le mort et examina son visage.

Les traits étaient contractés, bouffis et violacés, les yeux démesurément ouverts, et une écume abondante débordait des lèvres livides et entrouvertes.

— Il est mort empoisonné, dit M. Portal à Catherine.

— Vous croyez ? s’écria celle-ci en frissonnant.

— Je n’ai pas l’ombre d’un doute, et vous le saurez tout à l’heure par le médecin, qu’il faut appeler sans retard.

— Empoisonné ! murmura Catherine en prenant son front dans ses deux mains. Oh ! mais c’est affreux, cela, monsieur.

« J’ai eu le soupçon d’abord, mais je ne voulais pas…

— Vous pouvez me croire, il est impossible de s’y tromper.

— Et vous dites qu’il a bu au café ?

— Oui, il a bu de la bière, et il était seul, ce ne peut être là.

— Où ça pourrait-il être ? En sortant de là, il a dû revenir ici tout droit ; il n’a pas eu le temps d’aller ailleurs.

— Je crois que vous vous trompez, madame Chenu.

— Comment ça ?

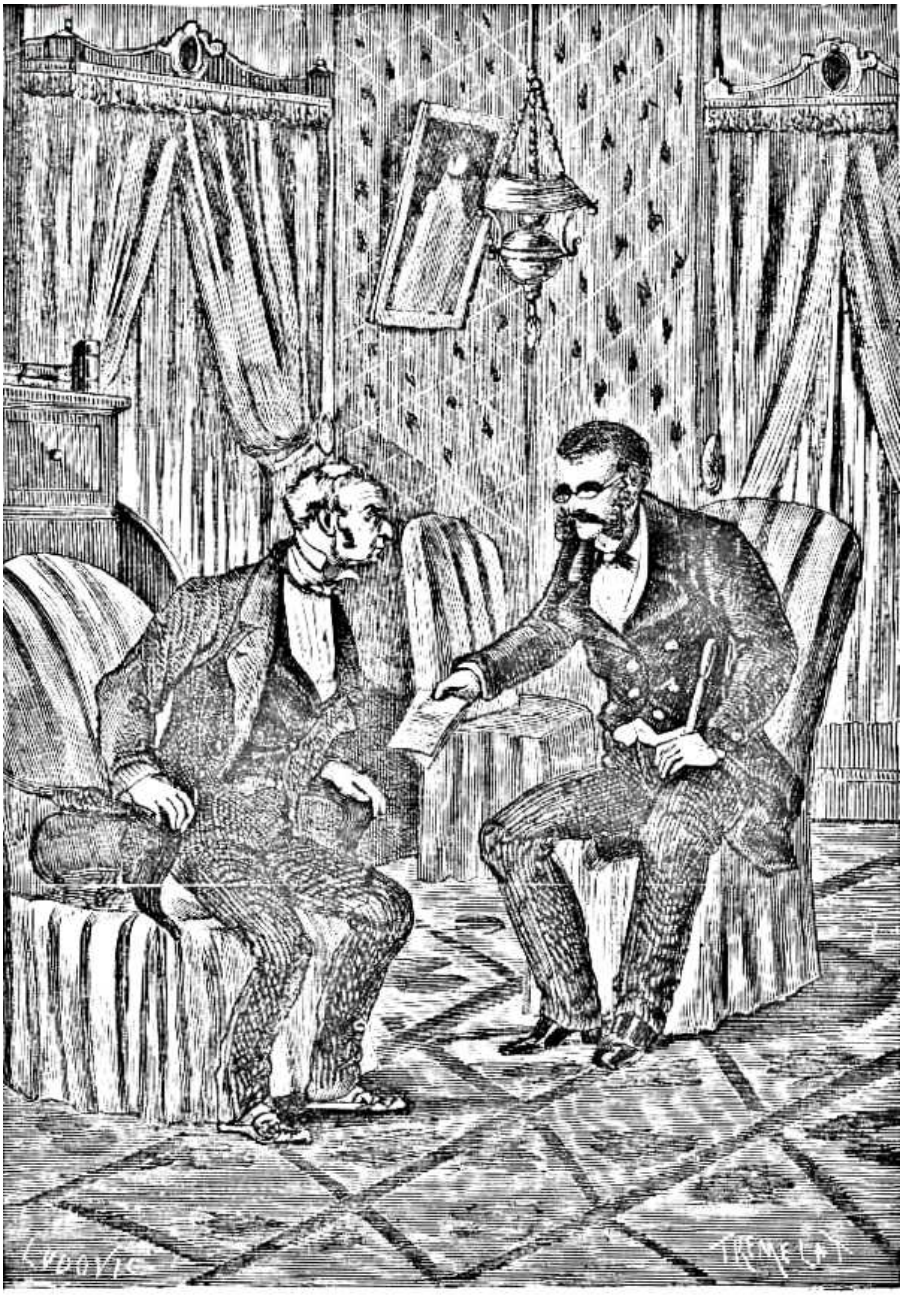
— En sortant du café de la Paix, où il est resté quelques minutes à peine, au lieu de tourner à gauche pour rentrer chez lui, il a tourné à droite et s'est élancé en courant dans cette direction. Il est donc certain qu'il allait chez quelqu'un et qu'il avait hâte d'y arriver ; or c'est là, n'en doutez pas, qu'on lui a versé la mort. Où pouvait-il aller ? Voilà ce que vous devez savoir.

— Non, répondit Catherine en cherchant à rappeler ses souvenirs, nous ne connaissons personne de ce côté… personne, hors M. Doutreville, mais nous n'avons pas affaire à lui, et d'ailleurs il ne se serait pas permis de l'aller voir à cette heure de nuit.

Il y eut un moment de silence.

Puis M. Portal dit à Catherine :

— Voulez-vous que je vous dise ma pensée, madame Chenu ?



Eh bien, en voici la copie, et j'ai chez moi l'original. (Page 94.)

— Dites, monsieur.

— Eh bien, il n'y a qu'un homme, un seul qui eût intérêt à se débarrasser de votre mari par une mort violente.

— Est-ce possible, monsieur ? mais qui donc ?

— Le meurtrier de M. Doutreville.

— M. d'Estarbès ?

— Non pas, celui-là est innocent, je dis le vrai meurtrier, celui qui, à force d'argent, sans nul doute, a su résoudre votre mari à porter un faux témoignage contre Charles d'Estarbès.

— Mais, monsieur ! se récria Catherine…

— Oh ! inutile de nier, je sais ce qu'il s'est passé à ce propos entre Pierre Chenu et Jeannette Lorrain en votre présence.

— Qui vous a dit cela ?

— Jeannette Lorrain elle-même, qui ne doit rien me cacher, car nous nous sommes dévoués ensemble à la mission de sauver Charles d'Estarbès, dont l'innocence nous est prouvée, à nous.

— Alors, c'est bien.

— L'assassin a donc su corrompre votre mari, et il a dû être content de lui, car, il faut bien le dire, quoique ce ne soit pas à sa louange, Pierre Chenu a bien gagné son argent.

— Le malheureux ! murmura douloureusement Catherine.

— Il est certain que c'est lui, lui seul qui, par sa fausse déposition, a dissipé, dans l'esprit des jurés ; le doute auquel ils étaient évidemment en proie et qui eût amené inévitablement l'acquittement de l'accusé.

— Je sais cela, répondit Catherine, Jeannette Lorrain m'a tout dit.

— Jusque-là, reprit M. Portal, l'accord le plus parfait a dû naturellement régner entre Pierre Chenu et le misérable qui la poussé à ce crime épouvantable, mais quand celui-ci a appris coup sur coup la découverte de Jeannette Lorrain concernant la maladie de Vacheux, ses démarches à Versailles, la déposition de l'ordonnance du médecin entre les mains de l'avocat de Charles d'Estarbès, et finalement le mandat d'amener lancé contre le faux témoin, oh ! alors celui dans lequel jusque-là il avait vu un sauveur est devenu tout à coup pour lui un sujet de crainte et de défiance, et l'on peut affirmer que l'assassin, comprenant que désormais sa vie était à la discrétion de l'homme qui l'avait sauvé naguère et pouvait seul le perdre aujourd'hui, n'a plus eu qu'une pensée, se débarrasser de ce dangereux confident avant que le mandat d'amener fût mis à exécution, c'est-à-dire immédiatement.

— C'est vrai, cela, ah ! mais c'est que c'est vrai, s'écria Catherine comme illuminée tout à coup, ça ne peut être autrement.

— Alors, Catherine, rappelez-vous toutes les circonstances qui ont pu vous frapper depuis quelques jours, rappelez-vous toutes les paroles qui ont dû échapper à votre mari dans le trouble d'esprit où il devait être, faites tous vos efforts pour trouver un indice qui nous mette sur la trace de ce misérable, votre ennemi comme le nôtre, comme celui de Charles d'Estarbès, puisqu'il vient de tuer votre mari, et si vous trouvez cela, si nous avons le bonheur que le Ciel vous envoie une inspiration…

— Attendez, attendez donc ! s'écria Catherine en interrompant tout à coup M. Portal, les paroles de mon mari, dites-vous ! mais je me les rappelle, ses dernières paroles.

— Eh bien, que vous a-t-il dit ? s'écria M. Portal en saisissant ses mains.

— Il m'a dit : Il y a un homme qui connaît le meurtrier de M. Doutreville, le vrai meurtrier.

— Et son nom ? le nom de cet homme ? demanda M. Portal tout frémissant.

— C'est M. Jacques Doutreville.

— Son frère ?

— Oui, et je vous le dis parce qu'en mourant il m'a recommandé de le faire ; je n'en dirais rien si au contraire il m'avait fait jurer de me taire, comme il l'a fait pour autre chose.

— C'est bien, c'est bien. Jeannette Lorrain est chez ce M. Jacques Doutreville, je crois ?

— Oui.

— Je vais lui parler à l'instant même, adieu, cria M. Portal.

Et il s'éloigna d'un pas rapide.

Il était neuf heures environ quand M. Portal, après avoir parcouru le même trajet pour la troisième fois, traversait Chaville, dont presque toutes les maisons étaient closes à cette heure, et s'arrêtait de nouveau au café de la Paix.

Il demanda un petit verre de cognac, dans lequel il trempa ses lèvres, puis il pria le garçon de lui indiquer la demeure de M. Jacques Doutreville.

— Est-ce que monsieur veut aller le voir ce soir ? lui demanda le garçon.

— Sans doute.

— Il est peut-être un peu tard.

— Neuf heures viennent de sonner.

— C'est que, depuis le malheur qui la frappé, M. Jacques, qui déjà vivait très retiré auparavant, se barricade souvent dès huit heures comme dans une forteresse, et alors la porte ne s'ouvre plus pour personne.

— On en dit beaucoup de bien de ce M. Jacques, insinua M. Portal, dans le seul but de faire causer le garçon et de savoir à quelle espèce d'homme il allait avoir affaire.

— La crème des honnêtes gens, monsieur, et qui aimait son frère !… aussi est-il tout triste depuis l'affreuse catastrophe.

— N'est-il pas marié ?

— Mieux que ça, monsieur, il est veuf.

— Il a des enfants, sans doute ?

— Quatre ou cinq, tant filles que garçons, mais tous mariés, je crois, et dispersés dans tous les coins de la France et de l'Europe, de sorte qu'il n'avait guère d'autre société que son frère.

— Alors, je comprends son désespoir.

— Il est inconsolable, monsieur.

— On le dit fort riche ?

— A millions, monsieur.

— Et très capable ?

— Dame ! adjoint au maire et conseiller municipal, c'est tout dire.

— Des principes religieux, paraît-il ?

— Religieux… Oui, oh ! oui, répondit le garçon avec une conviction équivoque, mais pas à s'en faire tomber les cheveux.

— On vante surtout sa force de volonté et la fermeté de son caractère ?

— Oh ! quant à ça, une barre de fer ; quand il s'est mis quelque chose en tête, le bon Dieu lui-même ne le ferait pas céder.

— J'aime cela, l'énergie est une qualité dont je fais le plus grand cas.

— Eh bien, monsieur, si vous voulez en voir un bel échantillon, vous ne pouviez mieux tomber ; M. Jacques est ce qu'il y a de mieux dans le genre.

— Je serai d'autant plus ravi de faire sa connaissance qu'il m'inspire beaucoup de sympathie.

— Tant mieux si monsieur le voit sous cet aspect, mais généralement ce n'est pas l'effet qu'il produit.

— Bah !

— Oui, monsieur, la première fois qu'on le voit surtout, il inspire plus de peur que d'envie de l'embrasser.

— Cela prouve que ce n'est pas un homme ordinaire, et j'éprouve de plus en plus le désir de faire sa connaissance.

— Oh ! mais, au reste, il est très poli, et si vous savez vous y prendre, vous n'aurez pas trop à vous plaindre de lui.

— Allons, je vois que c'est une charmante nature, un personnage tout à fait aimable ; il ne faut que deux choses pour ne pas le choquer : savoir s'y prendre et savoir le prendre. Nous tâcherons.

— C'est que monsieur est en affaires avec lui, peut-être ?

— Oui, une affaire de quelque importance.

— Tant mieux pour monsieur, car, je vous le répète, M. Jacques est la crème des honnêtes gens ; mais, pour un homme fin, on peut dire un homme fin.

— Décidément, c'est un homme complet.

— C'est ce qu'on dit.

— Allons, il ne me reste qu'à vous remercier de vos renseignements et à vous demander un dernier service.

Tout en parlant, il tira de sa poche une pièce de cinq francs qu'il remit au garçon.

Celui-ci fit un mouvement pour s'élancer vers le comptoir.

M. Portal l'arrêta.

— Où allez-vous ?

— Chercher la monnaie, monsieur.

— Inutile, la monnaie est pour vous.

A cet acte de munificence, dont il avait vu quelques exemples au théâtre, mais jamais dans la vie privée, dans la sienne du moins, le garçon resta aussi ahuri que s'il eût vu tomber la foudre dans sa main.

— Monsieur est bien honnête, dit-il en se décidant enfin à empocher la pièce, et je suis à la disposition de monsieur pour tout ce qu'il voudra me commander.

— Il s'agit tout simplement de m'indiquer le chemin qui conduit chez M. Jacques Doutreville.

— Je ferai mieux, monsieur, je vais vous y conduire, car la nuit est bien noire, et, ne connaissant pas le pays, vous risqueriez de vous égarer vingt fois en chemin. Le café est désert, il n'y viendra plus personne à cette heure ; je vais demander la permission au patron, et je reviens…

Il revenait, en effet, au bout de deux minutes et sortait avec M. Portal.

Celui-ci ne tarda pas à reconnaître, en effet, que toutes les indications du garçon eussent été superflues, tant la nuit était sombre, tant le chemin était accidenté de ruelles et de sentiers étroits, invisibles entre les haies à travers lesquelles ils serpentaient.

Cependant, malgré l'obscurité, il crut se rappeler que c'était de ce côté que l'avait entraîné Pierre Chenu dans sa course effrénée, et murmura tout bas :

— Qui sait ! peut-être allait-il chez M. Jacques.

Après dix minutes de marche, le garçon s'arrêta devant une grille et dit à M. Portal :

— Nous y voilà.

— Merci.

— Voulez-vous que je sonne ?

— Vu les habitudes quelque peu casanières de M. Doutreville, j'aurais voulu entrer sans faire tant de bruit, afin de ne pas le déranger dans le cas ou il serait déjà couché et endormi ; or, il doit y avoir une autre entrée que cette grande grille.

— Oui, monsieur, il y a, de l'autre côté, une petite grille ouvrant au moyen d'un secret que je connais, étant un peu familier dans la maison, vu que la cuisinière est ma cousine.

— Eh bien, faites-moi entrer par la petite grille.

Le garçon de café fit le tour de la propriété, et l'on arriva bientôt à la grille qui donnait sur le bois.

Là il fit jouer un ressort, et la grille s'ouvrit.

— Vous y voilà, monsieur, dit-il à M. Portal.

Et il fit mine de s'éloigner.

M. Portal le retint.

— Puisque vous connaissez la maison, lui dit-il, ayez donc l'obligeance de m'accompagner jusque-là et d'aller prévenir Jeannette Lorrain que M. Portal désire lui parler.

— Jeannette Lorrain, oh ! je la connais et je vais faire votre commission tout de suite ; venez.

Il s'engagea sous l'allée des tilleuls, où il faisait noir comme dans un four, traversa le quinconce, toujours suivi de M. Portal, et s'arrêta au bas d'un perron en disant à celui-ci :

— Attendez-moi là, je reviens tout de suite.

Et il disparut dans la maison.

Il revenait en effet un instant après.

— Eh bien, lui demanda vivement M. Portal, Jeannette Lorrain ?

— Elle est là et vous attend.

M. Portal gravit lestement le perron et pénétra dans un vestibule où à la faible clarté d'une lanterne de couleur, il reconnut la mère Lorrain.

— Voilà ma commission faite, dit le garçon de café, maintenant je retourne à la maison.

Dès qu'il fut parti, Jeannette Lorrain se mit à gravir l'escalier en faisant signe à M. Portal de la suivre.

Un instant après, ils étaient installés tous deux une chambre fermée à double tour.

— Qu'avez-vous à m'apprendre ? demanda Jeannette à M. Portal.

— Une mauvaise nouvelle.

— Quoi donc ?

— Pierre Chenu est mort.

— Mort, Pierre Chenu ! s'écria Jeannette atterrée, c'est impossible !

— Je viens de voir son cadavre.

— Il était ici il y a une heure.

— Qu'y venait-il faire ?

— Il est resté plus d'une demi-heure en grande conférence avec M. Jacques, mais que s'est-il passé entre eux ? voilà ce que j'ignore.

— Vous n'avez rien vu, rien entendu ?

— Je n'ai rien entendu, mais j'ai vu, car j'avais aperçu notre faux témoin entrer furtivement chez M. Jacques, et je m'étais aussitôt glissée dans la bibliothèque, d'où je croyais pouvoir entendre leur entretien, ce qui m'a été impossible, car ils parlaient presque à voix basse ; mais, comme je viens de vous le dire, j'ai vu, tout vu à travers une fente.

— Et qu'avez-vous vu ?

— J'ai vu Pierre Chenu entrer violemment, comme un malfaiteur, chez M. Jacques ; il était haletant, très pâle et très agité, et il est allé tirer les rideaux de laine de la fenêtre, comme s'il eut craint d'être vu du dehors.

— Après ? demanda M. Portal avec une expression d'ardente curiosité.

— Ensuite, il a fait, d'un air très humble et très embarrassé, un long récit à M. Jacques, dont le visage exprimait parfois l'horreur et la surprise.

— Et puis ?

— Quand il eut fini de parler, Pierre Chenu tira de sa poche trois ou quatre feuilles de papier couvertes d'écriture et les remit à M. Jacques, qui les déplia d'un air très ému et se mit à les dévorer des yeux.

— Oh ! ces papiers ! s'écria M. Portal, je ne sais ce qu'ils contiennent, mais il me semble… ah ! je donnerais tout au monde pour les avoir.

— Attendez donc. Quand il eut tout lu jusqu'à la dernière ligne, M. Jacques mit ces feuilles dans sa poche, ouvrit un tiroir de son bureau, en tira une liasse de billets de banque et la remit à Chenu.

— Une liasse de billets de banque ! s'écria M. Portal, qu'est-ce que cela signifie ? Oh ! continuez, continuez, Jeannette.

— Ensuite, M. Jacques est sorti sans bruit et est revenu bientôt avec un pain, une bouteille de vin et un verre.

— Pourquoi faire ?

— C'était pour Pierre Chenu, auquel il a fait prendre un verre de vin.

— Ah ! dit M. Portal avec stupeur, Chenu a bu ?

— Oui ; âpres quoi il est parti avec M. Jacques, emportant le pain et le vin.

— C'est tout ?

— Non pas. Vous ne connaissez pas encore le plus curieux de l'affaire.

— Dites donc vite.

— M. Jacques est rentré au bout de cinq minutes ; alors il a tiré de sa poche les papiers que venait de lui remettre Chenu ; puis, après les avoir parcourus encore, toujours avec une grande émotion, il les a froissés et jetés au feu.

— Ces papiers qu'il venait de payer d'une liasse de billets de banque ! oh ! je disais bien qu'ils devaient contenir quelque chose de terrible.

— Eh bien, ces papiers, dit Jeannette Lorrain, je les ai.

A ces derniers mots, M. Portal bondit de son siège tout frémissant d'impatience, et se rapprochant de la vieille paysanne :

— Vous dites que vous avez ces papiers ? s'écria-t-il.

— Je les ai.

— Vous vous trompiez donc tout à l'heure, quand vous disiez qu'ils avaient jetés été au feu ?

— Je ne me trompais pas.

— Mais alors ?

— Eh bien, alors, je les ai retirés du feu.

— Je n'y comprends plus rien.

— Dès qu'il les eut lancés dans la cheminée, M. Jacques sortit de son cabinet en se flottant les mains, comme s'il se fut félicité de ce qu'il venait de faire ; alors, j'ouvris doucement la porte qui communiquait de la bibliothèque à ce cabinet, je courus à la cheminée, et voyant que les papiers, trop violemment tordus pour pouvoir flamber, n'étaient qu'à demi brûlés, je les arrachai du feu et les éteignis sous mes pieds.

— Et vous les avez, enfin ?

— Là, dans ma commode, où je les ai serrés en vous attendant et sans même les regarder, bien assurée que je ne viendrais jamais à bout de les déchiffrer sans vous.

— Donnez, donnez vite, Jeannette ; quand je réfléchis à toutes les circonstances qui entourent cette affaire, je demeure fermement convaincu que ces papiers ont trait au drame du Vaudray et qu'ils doivent contenir des détails de nature à éclairer la justice sur…

Il s'interrompit un instant, puis se frappant le front comme saisi d'une inspiration subite :

— Oui, c'est cela, c'est cela, s'écria-t-il, il ne me reste pas un doute sur ce point, c'est clair, c'est prouvé jusqu'à l'évidence.

— Comment savez-vous cela ? lui demanda Jeannette, étonnée du transport de joie auquel était en proie M. Portal.

— Savez-vous quelles ont été les dernières paroles de Pierre

Chenu avant de mourir ? Il a dit à sa femme, avec recommandation de répéter cet aveu : « Un homme connaît le meurtrier, le vrai meurtrier de M. Doutreville ; cet homme, c'est M. Jacques. »

— Il a dit cela ! s'écria Jeannette.

— Ce sont ses propres termes, je les tiens de Catherine Chenu elle-même ; d'ailleurs, en y réfléchissant, on est frappé de la concordance qu'il y a entre cet aveu et tout ce que vous avez pu observer de la scène qui s'est passée entre Pierre Chenu et M. Jacques Doutreville. Voyez plutôt : Chenu déclare que M. Jacques connaît le vrai coupable et, une heure auparavant, il a remis à celui-ci une espèce manuscrit de la plus haute importance, puisqu'il lui a été payé très cher, douze ou quinze mille francs peut-être :

— En effet, voilà qui est bien louche, dit Jeannette.

— Tout est louche, mystérieux et inexplicable dans ce qui s'est passé entre ces deux hommes. Ainsi, comment expliquer la démarche de Pierre Chenu se rendant chez M. Doutreville, le frère de la victime, causant longuement avec celui-ci et lui remettant un manuscrit qui, évidemment, a trait à l'affaire pour laquelle il va être poursuivi comme faux témoin ? Comment expliquer la conduite de M. Jacques, payant ce manuscrit une somme énorme et le jetant au feu dès que Pierre Chenu n'est plus là ? Que penser enfin du ténébreux dénouement de cette affaire, qui finit par le brusque trépas de Chenu, mourant empoisonné une demi-heure après avoir bu le verre de vin versé par M. Jacques Doutreville.

— Est-il possible ! s'écria Jeannette atterrée.

— N'avez-vous pas vu vous-même M. Jacques remplir le verre de Pierre Chenu !

— Je l'ai vu, répondit Jeannette.

— Et ce verre, Pierre Chenu ne l'a-t-il pas vidé sous vos yeux !

— C'est vrai.

— Eh bien, une demi-heure après, il arrivait chez lui en proie à d'atroces douleurs et rendait l'âme dans sa maison avec les symptômes les plus évidents d'un empoisonnement.

— Lui, M. Jacques ! dit la mère Lorrain avec un geste d'horreur, il aurait… oh ! non, non, c'est impossible !

— Je n'accuse personne, je vous dis ce que j'ai vu, et j'en cherche l'explication. Mais ce n'est pas tout, un autre fait, non moins mystérieux et non moins significatif en même temps, vient de se passer sous mes yeux dans la maison de Chenu.

Comme j'allais entrer chez lui, je l'ai vu, en proie aux plus cruelles souffrances, prendre une bêche pour fouiller au pied d'un arbre de son jardin, s'apercevoir qu'un trou avait déjà été creusé là et se désespérer tout haut à la pensée qu'on avait enlevé de là un objet qu'il y avait enfoui et dont la découverte allait amener sa perte. Or quel pouvait être cet objet dont la disparition lui causait une si vive inquiétude, si ce n'est quelque indice palpable de son faux témoignage, de l'innocence de Charles d'Estarbès, et peut-être même quelque éclatante révélation concernant le vrai coupable ? Ce ne sont là que des suppositions, mais qui acquièrent presque un caractère de certitude, si l'on songe que Pierre Chenu, déjà poursuivi et sur le point d'être arrêté sous l'imputation de faux témoignage, devait avoir pour unique préoccupation de dissimuler ou de détruire toutes les preuves qui pouvaient s'élever contre lui. Il est donc hors de doute pour moi que la lumière devait jaillir de cette pièce si soigneusement enfouie sous terre par Pierre Chenu, mais où est-elle cette pièce précieuse ? Qui donc est venu fouiller ce coin de terre et enlever ce mystérieux objet, qui, évidemment, ne devait avoir de valeur que pour les gens compromis dans cette affaire ? Voilà la question que je me pose depuis que j'ai quitté la demeure de Pierre Chenu ; voilà le problème dont je cherche avec angoisse la solution… Et, circonstance étrange et prodigieuse ! l'individu qui a fait ce coup l'a exécuté aussitôt après le départ de Pierre Chenu qui, ayant d'abord enfoncé la bêche dans la terre, avait décidé tout à coup de remettre cette opération à son retour de chez M. Jacques, ce qui me prouve que cet individu était là, aux aguets, épiant incessamment l'occasion, qu'il a saisie avec trop d'audace et d'à-propos pour que j'hésite à voir en lui l'homme le plus intéressé à faire disparaître cette pièce compromettante, c'est-à-dire le meurtrier lui-même.

— Ça, c'est positif, dit Jeannette, frappée de la justesse de ces déductions, ce ne peut être que lui, j'en mettrais ma main au feu.

— Mais cet homme, ce grand coupable, quel est-il ? où trouver sa trace ?

— Oui, voilà le difficile.

— D'autant plus difficile, que nous avons affaire à un homme à la fois habile, audacieux, vigilant, incessamment en éveil et sur ses gardes, comme l'atteste le coup qu'il vient d'exécuter dans le jardin de Chenu.

Ainsi, voici la cruelle situation dans laquelle nous nous trouvons : nous sommes trois personnes, vous, moi et Catherine Chenu, qui pouvons en pleine conscience et avec la plus entière certitude, affirmer que Charles d'Estarbès est innocent ; que nous

avons des preuves morales qui équivalent à des témoignages palpables ; que, pour mon compte, j'ai presque vu à l'œuvre le vrai coupable venant déterrer une pièce accablante pour lui, puisqu'il est arrivé pour ainsi dire sur mes talons, et nous sommes impuissants à éclairer la justice, et nous ne pouvons arracher a l'échafaud l'infortuné dont l'innocence nous est prouvée !

— Oh ! il faut pourtant que nous le sauvions, dit Jeannette d'un ton résolu.

— Il nous reste un espoir, une chance de salut, dit M. Portal.

— Laquelle ?

— Les papiers que vous avez arrachés au feu.

— C'est vrai.

Jeannette Lorrain courut à sa commode, prit dans un tiroir les papiers qu'elle y avait serrés et les apporta sur la petite table où était posée la bougie qui éclairait la chambre.

Comme nous l'avons dit, les quatre feuilles avaient été tordues ensemble, de sorte que les deux extrémités seules avaient été consumées.

Mais ce qui restait était noir, raide, cassant, carbonisé en certains endroits, et tous les plis du papier étaient si parfaitement unis et incrustés l'un dans l'autre, que les quatre feuilles ne formaient qu'un tout absolument indivisible.

M. Portal examinait froidement cette pièce étrange, assez semblable à une pétrification, tandis que Jeannette Lorrain la contemplait avec l'expression d'un profond découragement.

— Seigneur Jésus ! murmura-t-elle enfin, ce n'est pas du papier, c'est un charbon ; impossible de rien tirer de ça, on n'y voit seulement pas une lettre, et c'est absolument comme si nous n'avions rien entre les mains.

— Il est certain, dit M. Portal devenu très soucieux, que je ne distingue pas grand chose.

— Et moi, rien du tout.

— Avez-vous ici un verre grossissant ?

— Je n'ai jamais rien eu de pareil.

— C'est fâcheux, j'aurais peut-être pu…

— Ah ! mais, attendez donc, attendez donc ! s'écria la mère Lorrain, je crois que j'ai votre affaire.

Elle prit la bougie, sortit de sa chambre, qui était située au deuxième étage, descendit au premier et revint un instant après.

Elle tenait à la main un presse-papier en cristal, espèce de boule aplatie dont le centre est semé de fleurs de toutes formes et de toutes nuances, également en cristal.

— Tenez, dit-elle, cela grossit énormément. Je m'en suis aperçue un jour en regardant des lettres au travers.

M. Portal prit le morceau de cristal, l'approcha du papier, y colla presque son œil et regarda avec attention.

Alors, sur ce fond noir, qui tout à l'heure n'offrait à sa vue qu'un chaos de petits traits informes et presque invisibles, il parvint, à force de patience, à distinguer quelques lettres d'abord, puis un mot çà et là.

— Eh bien ? lui demanda Jeannette, qui, le regard fixé sur lui, attendait avec anxiété le résultat de cette étude.

— Eh bien, je commence à entrevoir, quelque chose.

— Oh ! lisez, lisez donc, monsieur.

M. Portal lut, ou plutôt épela les mots suivants :

« Sortant de… chambre… tarbès… entra… alors l'homme noir… plongea… la gorge… couteau… le même… sur table… à conviction… »

— Qu'est-ce que tout cela prouve ? demanda Jeannette avec désespoir.

— Ne vous désolez pas, Jeannette, s'écria M. Portal l'œil brillant, d'espoir, la chimie a des secrets précieux ; c'est à elle que je vais m'adresser pour rendre à ces feuilles de papier leur forme, leur souplesse et les détacher ensuite l'une de l'autre, et cela fait, je parviendrai, je vous le jure, à débrouiller le mystère qui est renfermé là.

Deux jours après les événements que nous venons de raconter, nous trouvons M. Jacques Doutreville dans le cabinet où il avait eu avec Pierre Chenu la scène à laquelle nous avons fait assister le lecteur.

C'était à la nuit tombante.

Il allait sonner pour qu'on lui apportât de la lumière quand il entendit frapper à sa porte.

A la manière de frapper il reconnut tout de suite que ce ne pouvait être ni un ami ni quelqu'un de ses serviteurs.

C'étaient deux coups discrets et timides qui trahissaient évidemment la main hésitante de quelque inférieur, d'un pauvre honteux peut-être, car, en sa double qualité d'adjoint et de millionnaire, M. Doutreville était fréquemment exposé à des visites de ce genre.

Elles n'étaient sans doute pas de son goût, car ce fut d'une voix sèche et rude qu'il cria :

— Entrez !

La porte s'ouvrit et une femme entra.

C'était une paysanne.

Était-elle jeune ou vieille ? C'est ce qu'il eût été à peu près impossible de reconnaître sous l'ample mante de laine noire qui l'enveloppait, et dont le capuchon, rabattu sur sa tête, cachait presque entièrement ses traits, précaution parfaitement justifiée par l'état de la température, car, ce jour-là, il faisait un froid dont l'intensité était encore doublée par un vent sec et vif.

— Que voulez-vous ? lui demanda le vieillard du ton bref et bourru qu'il réservait aux pauvres et aux solliciteurs.

— Voilà ce que c'est, monsieur, répondit tranquillement la paysanne en lui remettant une lettre, qu'elle tira de la poche de sa robe.

M. Jacques lui prit brusquement la lettre des mains, en déchira l'enveloppe et jeta un rapide coup d'œil sur les premières lignes, convaincu qu'il allait y lire une demande de secours ou quelque chose

d’analogue.

Mais sa physionomie changea tout à coup d’expression quand il reconnut qu’il s’était trompé.

— Ah ! dit-il, en prenant un ton presque affable, vous venez de ma ferme des Coudraies ?

— Oui, monsieur, répondit la paysanne en faisant une révérence.

— C’est bien, asseyez-vous.

La paysanne alla prendre place sur un siège collé contre la muraille, dans l’angle le plus obscur de la pièce.

Alors M. Jacques se mit à lire la lettre avec une profonde attention, car elle parlait affaires, récolte, réparations, etc.

Quand il eut tout lu, il la parcourut de nouveau pour se bien pénétrer de tout ce qu’elle contenait, en homme prudent, habitué aux affaires sérieuses, puis se tournant vers la paysanne :

— Le père Morel m’assure que tout va bien là-bas, lui dit-il, et il ajoute que vous me donnerez des nouvelles.

Mais la parole mourut tout à coup sur ses lèvres à l’aspect de la paysanne, dont la tête lui apparaissait en ce moment dégagée du capuchon noir qui l’enveloppait tout entière et qu’elle venait de rejeter sur ses épaules.

C’était une magnifique tête de brune, pleine, brillante de santé, avec des yeux noirs et veloutés, un front bien dessiné, un teint bistré, mais vivement coloré aux joues par le sang jeune et ardent qu’on croyait voir couler sous l’épiderme.

Une splendide chevelure noire, dont le vent avait fait bouffer les épais bandeaux, encadrait avec une ampleur et une grâce un peu sauvage cette superbe tête, à laquelle une expression de simplicité agreste donnait un caractère plein de charme et d’originalité.

M. Doutreville, qui tout d’abord avait cru avoir affaire à une vulgaire paysanne, resta pétrifié devant cette femme comme en face d’une apparition.

Celle-ci, de son côté, le regardait, immobile et muette, surprise de sa stupeur et paraissant ne rien comprendre à l’espèce d’ahurissement dont il semblait frappé.

— Qu’est-ce que vous avez donc, monsieur ? lui dit-elle enfin avec un accent de terreur qui complétait son type de franche et naïve villageoise ; sans comparaison, vous avez l’air effarouché comme un oiselet sous l’œil de l’épervier.

M. Doutreville ne répondit pas.

Il n'était pas encore remis de sa surprise.

— Ah ! dit-il enfin, c'est que d'abord je n'avais pas vu votre visage et je ne croyais pas avoir affaire à une femme aussi… aussi jeune.

— Oh ! il ne faut pas me prendre pour une jeunesse, monsieur. Je ne parais pas comme ça, mais je ne suis pas loin de la trentaine.

— Trente ans ! eh bien, je vous assure que vous êtes loin de les paraître, mademoiselle… ou madame… car je ne sais qui vous êtes, après tout.

— Martine Gervaisot, et je suis restée fille jusqu'à cette heure, parce que, quoique paysanne, eh bien, les paysans ne me plaisent pas, et que j'aime mieux ne pas me marier que d'épouser un villageois sans manières et sans…

Il les regarda quelques instants d'un œil hébété... (Page 93).

— Et sans fortune ?

— Non, ce n'est pas ça, je n'ai pas le cœur intéressé mais j'aime les belles manières et le beau langage. Aussi on me trouve fière là-bas, à la ferme et au village.

— Vous êtes donc attachée à la ferme des Coudraies ?

— Justement.

— C'est étrange, il me semble vous avoir déjà vue quelque part.

— Et moi aussi je me rappelle vous avoir vu, répliqua Martine avec un sourire qui montra deux éblouissantes rangées de dents

blanches.

— En vérité ! s'écria le vieillard avec une vivacité singulière.

— Oh ! oui, je pourrais même vous dire le mois et le jour, et même la date, car je m'en souviens comme si c'était hier.

— Vous avez si bonne mémoire que ça…

— Pas toujours, oh ! non, mais enfin ça, je m'en suis souvenue, et la preuve, c'était au mois de septembre dernier, le 22 du mois et un samedi, juste huit jours après l'accident qui était arrivé à l'autre M. Doutreville, votre frère.

— Attendez donc… mais je me rappelle moi-même, dit le vieillard en allant s'asseoir près de Martine pour rappeler ses souvenirs en la voyant de plus près, c'était un soir, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur, répondit la paysanne toute confuse et tout embarrassée de se voir si près de M. Doutreville.

— Vous reveniez de travailler aux champs avec cinq ou six autres jeunes filles ?

— Justement, monsieur.

— Vous aviez les bras nus ?

— Rapport à la chaleur, oui, monsieur.

— Je les ai même trouvés fort beaux.

— Oh ! dit Martine d'un air indifférent, ils sont solides, voilà tout.

— Comment ne me suis-je pas rappelé tout de suite votre visage ? J'y ai pourtant songé bien longtemps.

— Tiens, tout comme moi, répliqua Martine avec un nouveau sourire.

— Comment ! dit le vieillard en se penchant vers la belle paysanne, comme sous l'empire d'une irrésistible fascination, vous avez pensé à moi, belle Martine ?

— Tout comme je vous le dis, même que j'en parlais à mes camarades, qui me riaient au nez, je ne sais pas pourquoi.

M. Doutreville garda le silence.

Sans s'en apercevoir, il s'était tellement penché vers la paysanne que ses lèvres touchaient presque son cou, un cou plein d'un brun légèrement bronzé et sur lequel frisaient naturellement de petites boucles de cheveux noirs et brillants.

Il eût été difficile de rêver une beauté plus luxuriante, plus magnifiquement épanouie, plus éclatante de santé, plus irrésistiblement excitante que cette fraîche et superbe paysanne ; aussi, au bout de ces dix minutes d'entretien, le vieillard, en proie à un vertige qui lui ôtait à la fois la raison et la volonté, céda-t-il enfin à la tentation qu'il avait eu peine à dominer jusque-là. Il fit un brusque mouvement en avant pour poser ses lèvres sur ce cou si plein, si pur de forme et si riche de ton qui l'attirait invinciblement. Mais soit ruse, soit hasard, comme il allait l'embrasser, la belle Martine se penchait du côté opposé, ouvrait les larges plis de sa mante et en tirait un panier, qu'elle montrait à M. Doutreville en lui disant du ton le plus tranquille et le plus naturel :

— Tenez, monsieur, voilà ce que je vous apporte.

C'étaient deux perdreaux qu'on voyait sautiller tout effarés à travers les mailles d'un panier d'osier.

— De la part de Morel ? dit M. Doutreville avec un sourire contraint et en faisant un effort pour reprendre son sang-froid.

— Oh ! mais non, c'est de ma part.

— Quoi ! Martine, c'est vous qui avez eu la pensée de…

— Dame ! je sais que les Parisiens sont friands de ces oiseaux-là ; alors, quand M. Morel m'a dit hier qu'il allait m'envoyer aujourd'hui à Chaville pour vous apporter cette lettre et vous demander vos ordres, alors j'ai acheté ces deux perdreaux à un voisin et je me suis dit : « Ça fera plaisir à M. Doutreville. »

— Cela me fait le plus grand plaisir, ma belle Martine, et je vous en remercie, répondit le vieillard en lui pressant la main, qu'il s'étonna de sentir petite, douce et potelée comme une main de duchesse.

Comme il la regardait, tout stupéfait, Martine la retira sans affectation et se leva en lui disant :

— Je vais porter ça à la cuisine, parce que, voyez-vous, il faut qu'on me rende mon panier.

— Allez et restez-y à dîner, Martine je vais sonner Thérèse et lui recommander de vous bien traiter.

— Vous êtes bien honnête, monsieur.

Elle ajouta avec ce sourire qui bouleversait le vieillard :

— Est-ce qu'on ne vous verra pas bientôt aux Coudraies, monsieur ?

— Dans quelques jours, répondit vivement M. Doutreville.

— J’en serai bien contente.

Et elle sortit avec son panier.

Le vieillard allait sonner pour appeler la cuisinière, quand son domestique parut.

— Monsieur, lui dit-il, il y a là quelqu’un qui demande à vous parler.

— Son nom ?

— M. Portal.

— Je ne connais pas ça ; enfin, faites entrer ce monsieur.

M. Portal fut aussitôt introduit près de Jacques Doutreville.

En entrant dans le cabinet il laissa tomber sur ce dernier ce regard incisif et pénétrant qui fouillait le cœur comme un jet de flamme et analysait l'homme tout entier dans un seul coup d'œil.

Il fut frappé d'abord de tout ce qu'il lisait de résolution froide et de volonté inflexible sur cette tête anguleuse, et comprit tout de suite que c'était un terrible combat que celui qu'il allait engager avec un tel homme.

— Asseyez-vous, monsieur, lui dit M. Doutreville tout en l'observant de son côté, et dites-moi ce qui vous amène.

M. Portal s'assit.

Puis, prenant la parole du ton le plus calme et le plus débonnaire :

— Monsieur, dit-il au vieillard, qui le regardait et l'écoutait avec une froideur capable de déconcerter un autre homme, je viens vous parler au sujet d'une personne à laquelle vous vous intéressez autant que moi-même.

Il fit une pause pour laisser à M. Doutreville le temps de répliquer ; mais celui-ci, toujours impassible, se contenta de répondre par un signe de tête qui pouvait s'interpréter ainsi :

— Allez toujours, je parlerai quand je saurai de quoi il est question.

— Décidément, c'est un rude jouteur, se dit à part lui M. Portal : heureusement que j'ai les atouts en main.

Il reprit :

— Cette personne est M. Charles d'Estarbès, auquel vous avez témoigné de tout temps, et dernièrement encore devant le tribunal suprême qui a prononcé sa condamnation, une sympathie qui me fait bien augurer du succès de ma démarche.

Même signe de tête de M. Doutreville qui, n'ayant pas à répondre à une question directe, se contenta encore de garder le silence.

— Charles d'Estarbès est innocent, vous le savez, monsieur,

poursuivit M. Portal.

Cette fois, M. Doutreville ne pouvait éviter d'exprimer son opinion.

— Je l'ai cru longtemps, monsieur, répondit-il, je voudrais le croire encore, car, vous l'avez dit, j'ai toujours éprouvé une vive affection pour ce jeune homme ; mais la justice a prononcé et, quoique mon cœur en saigne, je dois m'incliner devant son arrêt.

— La justice est rendue par des hommes, monsieur, et les hommes sont toujours sujets à erreur.

— J'en conviens, monsieur, mais les erreurs judiciaires sont si rares, si exceptionnelles, la justice s'entoure de tant de précautions, quand elle a à prononcer un arrêt de cette gravité, qu'il n'est permis à personne de croire à l'innocence de celui qu'elle a cru devoir frapper après de longs et sérieux débats.

— Partant d'un homme qui porte à Charles d'Estarbès une si sincère affection, répliqua M. Portal, cette opinion prouve, de votre part, un sentiment d'impartialité et une austérité de principes qu'on ne saurait trop admirer, et devant lesquels je m'incline volontiers, mais sans renoncer à vous convaincre de l'innocence de votre jeune ami.

— Je ne demande que cela, monsieur, ce serait pour moi une grande joie que d'acquérir une pareille conviction, parlez donc, je vous écoute.

Mais ces mots avaient été prononcés d'un ton qui annonçait, au contraire, de la part du vieillard, un irrévocable parti pris de ne pas se laisser persuader.

— Je partage votre avis sur la presque infaillibilité de la justice, reprit M. Portal, mais permettez-moi une observation : sur quoi se forme la conviction des jurés ? A quelle source puisent-ils les lumières qui doivent éclairer leur conscience et déterminer leur jugement ? Dans la déposition des témoins à la sincérité desquels ils font appel et qui viennent déclarer devant eux ce qu'ils ont vu et entendu concernant l'affaire sur laquelle ils ont à se prononcer. Or, supposons qu'il se trouve parmi ces témoins, arbitres suprêmes du sort de l'accusé, un homme assez infâme pour porter contre celui-ci un faux témoignage, que devient alors l'infaillibilité de la justice, qui n'a d'autre base que la parole de cet homme pour connaître la vérité ? Eh bien, monsieur, voilà précisément le cas dans lequel nous nous trouvons aujourd'hui. Il y a un faux témoin qui a menti à la justice, et dont la déposition, payée par le vrai coupable, a dicté la sentence du jury.

— Vous croyez cela, monsieur ? dit M. Doutreville avec une vague expression d'ironie.

— J'en suis convaincu, monsieur, et, comme je viens de vous le dire, j'espère vous faire partager mon sentiment.

— Et moi, monsieur, comme je viens de vous le déclarer, je ne demande qu'à voir éclater l'innocence de mon jeune ami d'Estarbès ; donnez-moi donc vite la preuve de ce faux témoignage.

— Allons, se dit à part lui M. Portal, voilà les épées engagées.

Il poursuivit :

— Je commencerai par vous dire le nom du faux témoin, qui n'est autre que Pierre Chenu.

— Vraiment ! eh bien, il faut avouer, monsieur, que vous n'avez pas de chance ; vous découvrez ce faux témoin juste au moment de sa mort, ce qui n'avance guère les affaires de ce pauvre d'Estarbès, puisque Chenu n'est plus là pour rétracter son témoignage et nommer le misérable qui avait acheté sa conscience, c'est-à-dire le vrai coupable.

— La présence n'est pas nécessaire et vous allez le comprendre ; il a déclaré avoir vu M. d'Estarbès au moment même où la voiture de Vacheux passait devant sa maison, et cette nuit-là, ainsi que la précédente et les deux ou trois suivantes, Vacheux était dans son lit.

— Vous en avez la preuve.

— Palpable.

— Ah !

— C'est pour cela qu'un mandat d'arrêt a été lancé avant hier contre Pierre Chenu, comme vous ne pouvez l'ignorer.

— Moi ! comment voulez-vous que je sache ?…

— Pour plusieurs raisons, ne fût-ce d'abord qu'en qualité d'adjoint.

— Si c'est là tout ce que vous avez à invoquer contre le jugement qui condamne l'infortuné jeune homme ?

— C'est déjà beaucoup, quoi que vous en disiez, monsieur, j'ai mieux que cela encore.

— J'en suis ravi, monsieur.

— Je m'en aperçois et je continue, encouragé par la joie que je vous procure. Voici donc les diverses découvertes que j'ai faites en

épiant les pas et démarches de Pierre Chenu, que je ne perds pas de vue depuis la condamnation de Charles d'Estarbès. Il y a deux jours, vers sept heures du soir, à la nuit tombante, il quittait sa maison et se rendait d'abord à Chaville, entrait au café de la Paix, qu'il quittait aussitôt épouvanté en apprenant qu'il était poursuivi, et gagnait, toujours courant, la demeure d'un personnage que j'ai soupçonné tout d'abord d'être le véritable meurtrier de M. Doutreville, votre frère.

M. Jacques eut un tressaillement qu'il réprima aussitôt, mais qui n'échappa pas à M. Portal.

Il feignit de n'avoir rien vu et continua :

— Il commença par fermer les rideaux de la fenêtre, dans la crainte d'être aperçu du dehors, puis il y eut un long entretien entre ces deux hommes, entretien fort intéressant, car c'était le récit exact et détaillé du drame du Vaudray.

Saisi de stupeur à ces paroles, Jacques Doutreville darda tout à coup sur M. Portal un regard dans lequel se trahissait la violente émotion qui venait de s'emparer de lui.

M. Portal reprit après une pause, avec un calme parfait :

— L'interlocuteur de Pierre Chenu avait écouté tout ce récit avec un intérêt mêlé d'anxiété, parfois même d'épouvante.

Quand il eut tout dit, Chenu tira de sa poche quatre feuilles de papier entièrement couvertes d'écriture et les remit au vieillard, car j'ai oublié de vous dire que son confident était un vieillard, lequel, après avoir pris connaissance de cet écrit, qui paraissait lui causer une impression aussi vive que désagréable, tira de son bureau une liasse de billets de banque et les remit à Chenu en échange de son manuscrit.

Jacques Doutreville était atterré.

L'émotion était si forte, la stupeur si complète, que son énergie et sa puissance de volonté s'affaissèrent un instant sous ce coup imprévu.

Il trouva pourtant, dans l'espèce d'étourdissement sous lequel il restait écrasé, assez de présence d'esprit pour garder le silence, comprenant vaguement que toute comédie lui était impossible en ce moment et ne pourrait que le trahir.

M. Portal le regardait froidement, jouissant intérieurement de l'angoisse effroyable dans laquelle il se débattait et qu'il ne parvenait pas à dissimuler, malgré les efforts surhumains qu'il devait tenter pour cela.

— Eh bien, monsieur, lui dit-il enfin, que pensez-vous de la

valeur de ces découvertes ? Croyez-vous que ce soient là des preuves palpables de l'innocence de Charles d'Estarbès et de l'existence d'un autre coupable se dissimulant dans l'ombre, où il attend lâchement le jour où l'innocent payera de sa tête le crime qu'il a commis, lui, le misérable ?

Jacques Doutreville était d'une trempe peu commune, et il le prouva en recouvrant rapidement le sang-froid et la lucidité d'esprit dont il avait besoin dans cette terrible circonstance.

— Vous avez fait là de curieuses découvertes, en effet dit-il, mais il y manque quelque chose ; permettez-moi donc de combler cette lacune en vous apprenant le nom de la personne chez laquelle se passait la mystérieuse aventure que vous venez de me raconter.

— Ah ! répliqua M. Portal fort intrigué, vous connaissez cette personne ?

— Fort intimement, puisque c'est moi-même.

Il y eut une pause.

— Au lieu d'attendre le coup de massue : sous lequel je croyais l'écraser, pensa M. Portal, il va au-devant ; décidément il est très fort.

Jacques Doutreville sentit qu'il venait de conquérir un avantage. Il se hâta d'en profiter, en reprenant aussitôt :

— Et maintenant, monsieur, dites-moi donc comment, en donnant à ce mot, son acception rigoureuse et littérale, vous trouvez dans ces prétendues preuves quelque chose *de palpable ?*

Ce que j'appelle palpable, répliqua M. Portal, c'est d'abord l'ordonnance du médecin attestant que Vacheux était dans son lit et très malade dans la nuit où Pierre Chenu prétend l'avoir vu passer.

— Ça ne me regarde pas, ça. Après.

— Après ? dit M. Portal en attachant sur son adversaire un regard modestement triomphant, ce sont les quatre feuilles écrites que vous a remises Chenu.

Jacques Doutreville l'écrasa sous un regard sardonique.

— Quant à cette preuve *palpable,* lui dit-il d'un ton railleur, je vous défie de me la montrer.

— Pourquoi cela ? demanda M. Portal avec le même sourire.

— Parce qu'elle est brûlée.

— Je le sais.

— Eh bien ?

— Eh bien, en voici la copie, et j’ai chez moi l’original.

Et, tirant de sa poche quatre feuilles couvertes d’écriture, il les remit à Jacques Doutreville.

Nulle expression ne saurait rendre l'effet que produisirent sur Jacques Doutreville les dernières paroles de M. Portal et la vue des quatre feuilles qu'il venait de lui remettre.

Elles étaient en tous points semblables à celles qu'il avait reçues de Pierre Chenu, sur lesquelles elles semblaient avoir été copiées à dessein.

Même format, même ton bleuâtre, même disposition des lignes, très espacées, et même qualité d'encre, d'un noir quelque peu blanchâtre.

Sauf la forme des caractères, c'était absolument identique.

Il les regarda quelques instants d'un œil hébété, et sans paraître se rendre compte de ce qu'il avait dans la main.

— Eh bien, monsieur, lui demanda M. Portal, croyez-vous qu'on puisse appeler cela une preuve palpable ?

— C'est impossible, murmura Jacques Doutreville, ça ne peut pas être la copie des autres, puisque celles-là ont été brûlées.

— Vous vous rappelez ce qu'elles contenaient, sans nul doute, dit M. Portal, eh bien, lisez celles-ci et vous jugerez.

Jacques Doutreville déplia les feuilles et parcourut rapidement la première.

C'était la copie exacte de celle qu'il avait jetée au feu.

Il était fixé désormais, le doute n'était plus possible.

Cependant il continua de lire, non pour achever de se convaincre, mais pour se donner le temps de se remettre de l'impression qui venait de le bouleverser et de chercher les moyens de parer ce coup terrible et imprévu.

Tout en feignant de lire il faisait cette réflexion :

— Comment l'écrit que j'ai jeté au feu et que j'ai vu brûler sous mes yeux se retrouve-t-il aux mains de cet homme ? Voilà ce que je ne puis comprendre et ce qu'il m'est également impossible de révoquer en doute, si inexplicable que cela me paraisse ; il serait donc insensé de nier ce que je touche du doigt. Que faire alors ?

Il réfléchit quelques instants encore, le regard toujours fixe sur l'écrit qu'il semblait lire, puis relevant la tête et adressant froidement la parole à M. Portal :

— Monsieur, lui dit-il, il me semble que les rôles sont singulièrement intervertis entre nous, et qu'au lieu de répondre à vos questions, c'est moi qui aurais à m'étonner, à vous demander compte du honteux espionnage que vous exercez autour de ma personne.

— Je vous rendrai tous les comptes qu'il vous plaira, monsieur, quand j'aurai rempli la mission que je me suis donnée de sauver Charles d'Estarbès en livrant à la justice le véritable meurtrier de votre frère, c'est-à-dire celui dont il est question dans cet écrit et que vous connaissez.

— Que je connais, moi !… et qui vous fait supposer…

— Je ne suppose pas, j'affirme.

— Mais enfin, sur quoi se base cette affirmation ?

— Sur la parole d'un homme qui l'a déclaré à l'heure suprême où nul ne ment, quelques instants avant de rendre le dernier soupir.

— De qui parlez-vous !

— De Pierre Chenu, qui, se sentant mourir et comprenant, au moment de paraître devant Dieu, toute l'horreur du crime dont il s'est rendu coupable vis-à-vis du malheureux d'Estarbès, a dit à sa femme que vous connaissiez le vrai coupable et lui a recommandé de le répéter.

Pierre Chenu faisait allusion à cet écrit dans le quel il s'accuse, lui et celui qu'il appelle l'homme noir, du meurtre de mon frère.

— Et l'homme qui se cachait sous ce masque et sous ce manteau pour s'introduire chez M. Doutreville, dont il devait être l'ami ou le parent, comme l'attestent les précautions dont il s'entourait pour n'être pas reconnu de lui, cet homme, vous ne soupçonnez pas qui ce peut être ?

— Je ne le soupçonne pas, je le sais.

— Ah ! dit vivement M. Portal.

— Oui, monsieur, je sais que ce mystérieux complice est un être imaginaire inventé par Pierre Chenu.

M. Portal regardait fixement le vieillard, puis il reprit après un moment de silence :

— Alors, Pierre Chenu aurait également inventé tous les détails

du meurtre et le rôle qu'il y a joué lui-même ?

— Vous l'avez dit.

— Et cela dans le seul but et pour le seul plaisir de monter sur l'échafaud ?

— Non, répliqua M. Jacques avec cette expression ironique qui accentuait encore la dureté de sa physionomie, ce n'était pas là le but qu'il se proposait.

— C'est pourtant le résultat qu'il eût atteint par cette étrange et inexplicable comédie.

— Étrange, c'est possible, mais inexplicable, non.

— Je me doute bien que vous avez trouvé une explication de ce mystère et j'avoue que je suis curieux de la connaître.

— Je vais donc satisfaire votre curiosité, monsieur, non pour vous être agréable, ce à quoi je ne tiens nullement, mais dans l'intérêt de mon pauvre d'Estarbès, auquel vous prépareriez la plus cruelle des tortures en lui donnant une espérance qui serait aussitôt détruite.

— Ce serait là, en effet, une terrible déception, monsieur, et dont je ne me consolerais de ma vie. Dites-moi donc la vérité sur ce singulier manuscrit, dans lequel je m'étais trop pressé, peut-être, de voir le salut de votre jeune ami.

Et comme le vieillard tendait à parler :

— Je vous écoute, monsieur, ajouta M. Portal. Il s'agit de l'honneur et de la vie d'un homme dont les heures sont comptées ; excusez-moi donc si je vous presse de vous expliquer ; car, soit que votre explication me prouve l'inanité de la découverte que je crois avoir faite, soit qu'il en ressorte pour moi la conviction de plus en plus profonde de l'innocence de l'accusé, je n'aurai pas une minute à perdre pour m'occuper de cet infortuné.

— Je comprends cela, monsieur, et voici l'explication que je vous ai promise. Quant au faux témoignage dont on l'accuse, Pierre Chenu s'en défend énergiquement.

— Comment ! s'écrie M. Portal, mais il s'en accuse dans cet écrit.

— Mais cet écrit, je vous en donne précisément l'explication… Écoutez-moi donc.

— C'est juste, continuez.

— Ce que personne ne peut nier, puisqu'il l'a avoué lui-même, c'est la présence de l'accusé au Vaudray dans la nuit du meurtre, et les

intentions dont il était animé à l'égard de mon frère, chez lequel il s'introduisait furtivement, armé d'un revolver.

— Oui, après l'attentat infâme commis par M. Doutreville sur la jeune femme, c'est-à-dire entre trois et quatre heures du matin.

— C'est ce qu'il affirme du moins, et c'est ce qu'il doit affirmer pour sa défense ; mais Chenu soutient le contraire et s'appuie, pour la fixation de l'heure, sur le bruit des grelots de la voiture de Vacheux entendu par lui en ce moment. Vacheux était malade, dit-on ; soit, alors c'est une autre voiture qu'il entendait à l'heure où passe habituellement celle de Vacheux, voilà tout.

— Parfait, arrivons au point important, à l'explication du manuscrit de Pierre Chenu.

— Volontiers. Comme vous l'ont rapporté vos espions, Pierre Chenu est venu me trouver avant-hier et voilà l'entretien qui a eu lieu entre nous ; je vous le rapporte textuellement :

— Monsieur Jacques, me dit-il, je viens vous faire une proposition.

— Parlez, Chenu.

— Pour la comprendre, il faut que vous soyez au courant de ma position. D'abord, je suis poursuivi et sur le point d'être arrêté sous l'inculpation de faux témoignage, délit dont je suis innocent, mais dont je serais reconnu coupable, par suite de l'impossibilité où Vacheux se trouvait cette nuit-là de se rendre à Paris. Ce n'est pas tout, je suis criblé de dettes et à la veille de me trouver sans asile, ma maison et mes meubles devant être vendus dans la quinzaine. Enfin, et ce n'est pas là le plus beau de mon affaire, j'ai eu la faiblesse de faire un faux et la malheureuse idée d'imiter la signature de M. Doutreville, votre frère, chez lequel on trouvera mon billet, ce qui, vu les circonstances actuelles et le faux témoignage dont, on m'accuse et qui se trouverait ainsi expliqué, m'exposerait fortement à être poursuivi pour le meurtre dont M. d'Estarbès serait, du même coup, reconnu innocent.

— La situation était fort grave, en effet, dit M. Portal avec un ton de parfaite bonhomie.

— Voilà la chose, me dit-il en terminant. Dans quinze jours, je suis sur le pavé, dans la plus profonde misère, puis arrêté et condamné comme faussaire, puis enfin accusé du meurtre de M. Doutreville et envoyé à l'échafaud. Or, me voyant réduit à cette extrémité, je me suis fait ce raisonnement : Si je pouvais trouver un moyen d'éviter tout cela et de me retirer en outre à l'étranger avec un petit magot qui me

permettrait de vivre modestement de mes rentes, il me semble que ce ne serait pas maladroit.

— Ce serait, tout au moins, très préférable, répliquai-je, mais je doute que le tribunal vous laisse le choix.

— Aussi n'est-ce pas à lui que je compte m'adresser.

— A qui donc ?

— A un ami dévoué de l'accusé, auquel je tiendrai ce langage : Donnez-moi dix mille francs et je m'engage à sauver M. d'Estarbès, en me dénonçant moi-même à la justice dans un petit mémoire si bien détaillé, si habilement combiné, qu'il ne restera aucun doute dans l'esprit des juges sur ma culpabilité et sur l'innocence de votre protégé.

— Et cet ami ? lui demandai-je.

— C'est vous-même.

Et tirant de sa poche les quatre feuilles qui m'ont été volées par vous ou votre complice, il me dit :

— Tenez, lisez cela et dites-moi si le salut de M. d'Estarbès n'est pas là.

— Tiens, tiens, tiens, dit M. Portal avec une admiration narquoise, très jolie, oh ! mais jolie, cette petite histoire !

— Je lus attentivement le manuscrit de Pierre Chenu et ne tardai pas à reconnaître que cette invention était d'un bout à l'autre d'une invraisemblance trop choquante pour tromper la justice.

— C'est pour cela que vous avez donné à Chenu, en échange de ce conte absurde, une liasse de billets de banque ?

— Dix billets de cent francs que je lui devais pour des bois de charpente qu'il m'a vendus, il y a quelque temps.

— Fort bien, ainsi se trouve tout naturellement expliquée cette mystérieuse affaire, y compris la destruction du mémoire, brûlé comme entaché d'invraisemblance.

— Justement, répondit avec aplomb M. Jacques.

Il ne reste plus qu'une dernière chose à expliquer, reprit M. Portal.

— Quoi donc, s'il vous plaît ?

— C'est la raison pour laquelle vous avez empoisonné Pierre Chenu.

A ces mots, M. Doutreville fit un soubresaut et, de pâle qu'il était, il devint livide.

Il allait essayer de balbutier une phrase, quand son domestique vint lui annoncer la visite du garde champêtre.

— Que me veut-il ? demanda le vieillard tout effaré.

— Il apporte un pain et une bouteille de vin entamée qu'il a trouvés dans le bois à cent pas d'ici, et qu'il suppose avoir été volés chez nous.

— Le vin dont Chenu a bu un verre, s'écria M. Portal, faites donc entrer ce brave garde champêtre, monsieur Doutreville.

Un éclair de triomphe passa dans les yeux du vieillard.

— Oui, oui, dit-il au domestique, faites-le entrer et apportez trois verres.

Le garde champêtre entra orné de son sabre en bandoulière, tenant d'une main son chapeau, de l'autre une bouteille de vin et un pain sous le bras.

— Salut, monsieur Jacques et la compagnie, dit-il en faisant un signe de tête.

Puis, déposant sur le bureau le pain et la bouteille de vin :

— Monsieur Jacques, dit-il, voici ce que j'ai trouvé dans le bois, pas loin de votre maison, et, comme le bouchon est cacheté de rouge, je me suis dit en la regardant : Toi, tu ne viens pas de chez le mastroquet, suffit, je crois connaître ton numéro ; et je suis venu ici directement, présupposant qu'une main subreptice et mal intentionnée avait dû subtiliser ça sous votre toit.

— Il y a du vrai et du faux dans votre supposition, père Jolibois, répondit M. Doutreville, c'est-à-dire que le pain et le vin sortent bien de chez moi, mais qu'ils ne m'ont pas été volés.

— Pour lors c'est un don volontaire ; faites excuse, monsieur l'adjoint ; c'est égal, je ne comprends pas qu'il y ait au monde un paroissien assez mal élevé pour laisser traîner dans le bois une bouteille si bien née ; car, à coup sûr, elle doit être d'une bonne famille du Bordelais.

— Justement, père Jolibois, elle est d'un des premiers crus, c'est-à-dire d'une des premières familles du pays.

— Et il ne l'a pas bue jusqu'au bout, le marsouin !

— Tant pis pour lui et tant mieux pour vous, père Jolibois.

— Comment ça, monsieur l'adjoint ?

— Parce que vous, qui n'êtes pas un homme mal élevé, vous allez achever cette bouteille.

— Quant à ça, monsieur Jacques, on sait vivre. Je n'ai pas reçu d'éducation, mais je puis dire que je n'ai jamais refusé une politesse.

Le domestique entrait en ce moment portant trois verres sur un plateau.

Il déposa le tout sur le bureau et sortit.

— Vous voudrez bien accepter un verre de ce vin, monsieur ? demanda Jacques Doutreville à M. Portal.

Après ce qui venait d'être dit entre eux concernant la mort de Pierre Chenu, M. Portal resta tout déconcerté de cette proposition.

Il n'hésita pas cependant.

Mademoiselle Doutreville.

— Très volontiers, répondit-il.

Il murmura tout bas :

— Nous allons bien voir s'il en boit.

M. Jacques remplit les trois verres.

Puis s'adressant à M. Portal et au garde champêtre :

— Allons, messieurs, prenez et buvez, je vous prie.

Le père Jolibois ne se fit pas prier, il prit un verre, le mieux rempli, le choqua contre ceux de M. Doutreville et de M. Portal et le porta à ses lèvres.

M. Portal qui, le regard attaché sur M. Jacques, avait remarqué que celui-ci ne songeait nullement à boire, lui dit brusquement en arrêtant le bras du garde champêtre.

— Quoi, monsieur, vous le laisseriez boire ?

— Pourquoi pas ? répondit celui-ci.

— Mais, monsieur, vous savez bien que ce vin…

— Est excellent, et la preuve…

Il jeta un regard railleur sur M. Portal et se mit à boire le contenu de son verre, qu'il vida par petites gorgées.

M. Portal reprit aussitôt son calme et donna la réplique au vieillard en savourant son bordeaux, dont il ne laissa pas une goutte au fond du verre.

— Puisqu'il est du goût de tout le monde, reprit alors M. Jacques, je ne vois pas pourquoi nous n'achèverions pas la bouteille.

— Je n'y vois aucun inconvénient quant à moi, répondit M. Portal en tendant son verre, mais bien décidé à n'en vider un second qu'après M. Jacques.

— Comme dit le proverbe, dit à son tour Jolibois, deux politesses valent mieux qu'une.

Jacques Doutreville remplit les deux verres.

— Vous vous oubliez, lui dit alors M. Portal.

— Où avais-je donc la tête ? s'écria M. Jacques en emplissant son verre.

— Maintenant, nous pouvons boire, la partie est égale, pensa M. Portal.

Mais il feignit de déguster le vin goutte à goutte, afin de laisser

au vieillard qu'il observait à la dérobée le temps de vider son verre.

Alors il fit comme lui.

— Décidément, c'est un vrai nectar, s'écria le garde champêtre en s'essuyant délicatement la bouche d'un revers de main.

Puis, saluant profondément M. Jacques :

— Monsieur l'adjoint n'a rien à me demander ? demanda-t-il.

— Non, Jolibois, vous pouvez vous retirer.

Le garde champêtre fit le salut militaire et sortit.

Quand il se retrouva seul avec M. Portal, Jacques Doutreville lui dit ton légèrement goguenard :

— Vous n'éprouvez rien encore, monsieur ?

— Je ne vous comprends pas, répondit M. Portal.

— Les effets du poison ne commencent pas à se faire sentir ?

— C'est supportable.

— C'est pourtant le vin avec lequel j'ai empoisonné Pierre Chenu, vous le savez.

— Oui, mais je sais également que vous n'auriez pas commis la maladresse de le laisser emporter une bouteille de vin empoisonné.

— C'est au contraire ce même vin qu'il a emporté, après en avoir bu un verre.

— Je vous crois.

— Eh bien, êtes-vous convaincu maintenant que je n'ai pas empoisonné Pierre Chenu ?

— Nullement.

— Comment ! monsieur, un verre de vin aurait empoisonné Chenu, et nous aurions pu, nous, en boire deux verres impunément !

— Parfaitement.

— C'est moi, à mon tour, monsieur, qui serais curieux d'avoir l'explication de ce mystère.

— Rien de plus simple.

— Voyons donc, monsieur, dit le vieillard avec un mélange d'ironie et de colère.

— Je n'affirme pas que les choses se soient passées ainsi ; mais à votre place, voici le raisonnement que je me serais fait : Pierre Chenu

vient de me remettre un petit mémoire qui prouve clairement l'innocence de Charles d'Estarbès en dénonçant les vrais coupables, lui-même d'abord et ce mystérieux homme noir, auquel je porte infiniment plus d'intérêt qu'à mon ami d'Estarbès. Ce mémoire, je le lui ai payé largement pour lui procurer les moyens de passer en pays étranger, selon son désir ; mais pas si simple que de le laisser aller jusque-là. En quelque pays qu'il soit, les journaux le tiendront au courant de cette affaire, dont il ne cessera de se préoccuper jusqu'à son dénouement. Or, que dira-t-il quand il découvrira par les débats qu'il n'est nullement question de cette déclaration, que je vais m'empresser de détruire, non parce qu'elle est absurde, mais, au contraire, parce qu'elle est très claire et très concluante ? Que dira-t-il quand il me verra renouveler ma déposition pure et simple, quand il apprendra la confirmation du jugement qui a condamné Charles d'Estarbès à la peine capitale, et lorsque enfin il lira les détails de son exécution ?

Ce qu'il fera alors, je le sais, mais évidemment il devinera la vérité que je suis parvenu à lui cacher jusque-là, et je serai chaque jour sous le coup d'une dénonciation dont le résultat me sera inévitablement fatal. Or il n'y a qu'un moyen de me soustraire à tous ces périls, c'est de me débarrasser de Chenu, et le moyen est fort simple, un verre de vin préparé *ad hoc.*

Seulement pour lui ôter toute défiance et pour que plus tard les soupçons ne puissent se porter sur moi, je boirai avec lui ou lui donnerai la bouteille à emporter. Ce n'est donc pas dans la bouteille que je dois déposer mon petit mélange, mais dans son verre et avant de le remplir. Voilà comment j'aurais raisonné et comment j'aurais agi à votre place, dit M. Portal en finissant ; de cette façon j'aurais pu offrir et boire moi-même sans danger le reste de la bouteille dont le premier verre aurait été si funeste au pauvre Chenu.

— Vous n'espérez pas, je pense, dit dédaigneusement Jacques Doutreville, que je prenne la peine de répondre à une accusation si laborieusement et si ridiculeusement échafaudée.

— Que vous y répondiez ou non, cela m'importe peu, je suis instruit, je termine là notre entretien et je pose mes conclusions. Maintenant que vos intentions me sont connues, je vais déposer ce petit mémoire entre les mains de notre avocat, qui se hâtera de le communiquer au magistrat chargé de suivre l'affaire à nouveau. Vu la haute situation que vous ont conquise dans le pays votre immense fortune, votre qualité d'adjoint et une hypocrisie soutenue, cette pièce, accablante contre tout autre, pourra être victorieusement combattue par votre avocat, et peut-être par M. l'avocat général lui-même. Or,

dans l'hypothèse d'un échec devant la cour, échec qui entraînerait la perte irrévocable de Charles d'Estarbès, j'ai songé à employer d'autres armes contre vous et je vais vous prévenir loyalement de ce que j'ai résolu.

Vous avez des affections ici-bas, eh bien, à partir de cette heure, le malheur, comme un oiseau funèbre, va planer incessamment sur la tête de tous ceux que vous aimez, fondant sur eux à l'improviste, frappant de préférence ceux qui vous touchent de plus près, prenant toutes les formes, semant parmi les vôtres le désespoir, la honte, la mort, ne s'arrêtant que le jour où, fou de douleur à la vue de toutes les catastrophes qui se multiplieront autour de vous et qui seront votre œuvre, écrasé sous le poids des remords, en face des victimes qui tomberont coup sur coup sous vos yeux, frappées au cœur par une main invisible, vous vous déciderez à mettre un terme à ces hécatombes en venant enfin dénoncer à la justice le nom du véritable meurtrier de M. Doutreville. Je vais me mettre tout de suite à l'œuvre, et les victimes iront vite, je vous en préviens, car il faut que je vous contraigne à parler avant le jour où Charles d'Estarbès comparaîtra devant le tribunal chargé de statuer définitivement sur son sort.

Jacques Doutreville avait d'abord écouté ces menaces avec un sourire de dédain, mais il y avait dans le regard, dans l'accent, dans l'attitude de M. Portal un calme si puissant, une détermination si froide et si implacable, qu'il sentit son cœur se glacer peu à peu sous l'influence de sa parole et qu'à la fin il fut obligé de détourner la tête, ne pouvant plus soutenir la fixité de son regard, étincelant et magnétique comme celui du tigre.

— Adieu, monsieur Doutreville, ajouta M. Portal après une pause, ou plutôt, au revoir, car nous nous reverrons bientôt, et alors vous aurez appris à me connaître.

Il ramassa les quatre feuilles qu'il avait données à lire à Jacques Doutreville, prit son chapeau et partit, laissant le vieillard en proie à une profonde perplexité.

FIN DU PROLOGUE

PREMIÈRE PARTIE
–
LES TRAGÉDIES DU MARIAGE

Huit jours environ après les événements que nous venons de raconter, entre onze heures et minuit, le boulevard Malesherbes était encombré d'équipages qui, après être entrés dans la cour d'un des plus riches hôtels de cet aristocratique quartier, en sortaient vides et allaient se ranger dans la rue de Lisbonne, voisine de cet hôtel.

Après que chaque équipage avait pris son rang à la file des autres, le cocher et le valet du pied, dépouillant leur dignité, sautaient à terre et se dispersaient chez les deux ou trois marchands de vin établis dans la rue de Lisbonne.

Si nous pénétrons chez un de ces industriels, nous y trouvons une société un peu mêlée ; des blouses se trouvent confondues aux riches livrées, et de pâles visages de voyous forment un saisissant contraste avec les mines épanouies des laquais de bonne maison.

Naturellement, ces messieurs causent de leurs maîtres et les bêchent de la belle façon, tout en se confiant mutuellement leurs affaires les plus intimes.

— Dites donc, vous autres, demanda un grand diable de cocher, tout en débouchant une bouteille de champagne, savez-vous ce que c'est que ce Doutreville qui se donne des airs d'appeler tout Paris à ses fêtes ?

— Oh ! répliqua un camarade avec une moue dédaigneuse, ce n'est pas grand-chose, des millions, mais pas de nom, car celui de Doutreville manque absolument d'apostrophe.

— Alors qu'est-ce que c'est que ces gens-là ?

— Qui sait ? quelque grand épicier retiré des affaires.

— Et auquel il reste à écouler un stock de cannelle, de vanille, de punch et de chocolat ; c'est pour ça qu'il donne des fêtes.

— A moins que ce ne soit pour arriver à la députation, – aujourd'hui l'épicerie mène à tout.

— A propos de quoi cette fête-là ? demanda le grand cocher en versant le champagne à la ronde.

— On dit que c'est pour le début dans le monde de leur fille unique, une charmante petite blonde, jolie comme un ange, et

distinguée comme une duchesse, malgré son manque d'apostrophe.

— Ce n'est pas ça du tout, cria un autre cocher.

— Qu'est-ce donc ?

— Eh bien, c'est pour annoncer son prochain mariage avec M. le duc d'Oliva, l'un des plus riches particuliers et l'un des plus beaux noms de l'Espagne !

— Diable ! elle n'est pas dégoûtée, la petite.

— Eh bien, c'est ce qui te trompe, on dit que le comte n'est pas du tout de son goût et qu'elle ne l'épouse que pour obéir à sa maman qui, à ce qu'il paraît, n'est pas d'un caractère commode.

— Le comte en est donc bien toqué pour l'épouser malgré elle ?

— C'est peut-être de la dot qu'il est toqué. On parle d'un demi-million, sans compter le testament d'un oncle qui vient d'entrer en pleine exploitation par suite d'un coup de couteau en pleine gorge, il y a deux mois.

— L'affaire de Chaville ! connu.

— Pourquoi le comte d'Oliva tiendrait-il tant à la dot s'il est si riche qu'on le dit ?

— Oui, on dit qu'il a de magnifiques domaines, plusieurs châteaux en Andalousie, mais, vous savez, des châteaux en Espagne !… Enfin je n'ai pas confiance.

— Et puis il mène un train d'enfer, il est joueur comme les cartes.

— Mieux que ça, comme le comte de d'Aubignac, le cousin de Doutreville.

— Oh ! celui-là, il jouerait… son âme, si ça pouvait s'étaler sur le tapis vert comme des billets de banque.

— Il ne connaît plus rien quand il est au jeu, et l'on raconte de lui des histoires à faire dresser les cheveux sur la tête.

— Nom d'un bonhomme ! peut-on aimer le jeu, quand on est le mari d'une pareille femme ! Vous ne connaissez pas la comtesse d'Aubignac, vous autres ? Moi, je l'ai vue. Ah ! mes enfants ! quelle femme ! quelle femme !… Enfin, suffit, je ne vous dis que ça, ça ne peut pas s'exprimer.

Pendant que ces messieurs les laquais sablaient le champagne, trois voyous en blouse et de l'aspect le plus sinistre se régalaient d'eau-de-vie à trente sous le litre dans le coin le moins éclairé de la

même pièce.

— Dis donc, Collin, dit à un de ses camarades le plus jeune des trois, un individu d'une vingtaine d'années, dont la face pâle et terreuse trahissait tous les symptômes de la phtisie, M. le comte d'Oliva ne paraît pas en odeur de sainteté près de la valetaille.

— Non, répondit Collin, le doyen de la bande, on a fait des potins sur son compte, on commence à le garder de travers dans le monde, où on l'accuse d'avoir trop de veine au jeu, et je vois que ça a transpiré dans l'antichambre.

— Dis donc, Brindille, où en est la fête ? demanda le troisième bandit, petit homme trapu, dont le cou musculeux et les larges épaules rappelaient le type de l'hercule Farnèse.

— Oh ! ça ne fait guère que commencer, répondit le phtisique en ingurgitant une ample gorgée d'eau-de-vie, nous aurons le temps de finir notre litre, rassure-toi, mon vieux Loupard.

— La pluie tombe que c'est à vous imbiber les os ; joli temps pour se balader sur le trottoir ! Si au moins on nous priait d'entrer ?

— Et d'inviter une dame pour la première valse, n'est-ce pas ?

— Pourquoi pas ?

— Avec ça que t'as une carrure à te présenter dans le monde ! Oh ! là ! là !

— Tout comme un autre, je peux dire que j'ai du succès au *Coq Hardi* et si l'on avait un frac et des gants paille, tu verrais si l'on serait emprunté pour aborder une duchesse.

— Je parie que tu lui proposerais un saladier de vin sucré, comme chez Desnoyers, s'écria Brindille avec un éclat de rire.

— Laisse-moi donc, répliqua Loupard d'un air piqué et eu levant ses épaules de cariatide, je connais les *étiquettes* du grand monde, et je sais aussi bien que toi ce qu'on offre aux dames de la haute, un verre de mêlé, c'est connu.

Brindille allait éclater de rire de nouveau, quand Collin l'arrêta d'un signe et murmura à voix basse :

— N'aie pas l'air et jette un coup d'œil du côté de la rue, à la vitre du milieu.

Brindille tourna lentement la tête, en feignant de se détirer, et aperçut deux yeux noirs étincelants sous une espèce d'écharpe de soie rouge qui enveloppait tout le reste du visage.

Il se retourna vers ses deux compagnons en disant :

— C'est elle.

— As-tu ton arme ? lui demanda Collin.

Brindille souleva son bourgeron et laissa voir la pointe aiguë et brillante d'une lame de couteau.

— Et toi ? dit Collin à Loupard.

L'hercule tira sa main droite de sa poche, elle était armée d'un coup de poing en acier.

— Avec ça, dit-il, je me charge de mettre en marmelade n'importe quelle mâchoire ; si c'est un joli petit museau de femme, délicat et rose, je le plains, il n'en restera pas vestige.

Ce sera peut-être ça, je n'en sais rien ; en tout cas, je m'en rapporte à toi. Seulement, mes enfants, soyez sur vos gardes et rappelez-vous la fin lamentable du père Vulcain, homme charmant, parlant, comme un avocat, possédant de grandes manières, mais qui avait la funeste habitude de se piquer le nez, et vous savez ce qui lui est arrivé ?

— Oui, mort au fond d'un égout.

— Les doigts coupés par la plaque de fer dont on avait rebouché cet égout, au bord duquel il s'était accroché de la main droite.

— Et la face rongée par les rats… de son vivant… ç'a a été reconnu.

— Mort au champ d'honneur ! dit Brindille avec emphase.

— Au champ d'honneur, possible, répliqua Loupard en frissonnant, mais fichue mort.

— Toujours dégoûté, Loupard, murmura dédaigneusement Brindille.

— Allons, filons, dit Collin.

On passa au comptoir, où ce dernier solda la dépense et, un instant après, les trois bandits étaient dans la rue.

Le pavé de la chaussée et le granit bleuâtre du trottoir, lavés par la pluie qui tombait à torrents, étincelaient à la clarté du gaz.

— Plus que ça de déluge ? s'écria Loupard en courbant la tête sous les ondées de pluie qui, chassées par une violente rafale, le fouettaient au visage, nom d'un bonhomme ? en voilà de l'agrément ?

— Tu n'es jamais content, lui dit Brindille, nous avons un peu de

pluie, c’est vrai, mais pas de boue, vois plutôt, n’est-ce pas un plaisir de se promener sur ce beau pavé, net et reluisant comme le parquet d’un boudoir ?

— C’est égal, je donnerais bien quelque chose pour pouvoir m’abriter sous une porte cochère.

— Une porte cochère, merci ? plus que ça de volupté. Pourquoi pas tout de suite un lit de plumes bassiné au sucre ?

Tout en parlant, ils s’étaient approchés de l’hôtel Doutreville, où arrivaient encore des équipages derrière lesquels ils purent se dissimuler.

Au bout de quelques instants, Collin dit tout bas à ses deux compagnons, en leur montrant une voiture dont, naturellement, les glaces étaient baissées.

— La voilà ?

— Je la croyais entrée, dit Loupard.

— Elle a pris la file.

Comme elle passait devant eux, ils entrevirent la femme qui, un instant auparavant, était venue coller son visage à la vitre du marchand de vin.

Elle était reconnaissable à l’espèce de mante de soie rouge qui enveloppait toujours sa tête.

La voiture passa rapidement et s’engouffra sous la porte cochère de l’hôtel.

C’est là que nous allons transporter le lecteur.

La salle de bal de l'hôtel Doutreville, construite dans des proportions gigantesques, pouvait contenir facilement trois cents personnes ; or qu'on se figure ce nombre d'invités, dont deux cents femmes au moins vêtues des plus riches toilettes de bal, les bras et les épaules nues, couvertes de rubans, de fleurs, de perles et de diamants ; qu'on se figure ce frais et éblouissant fouillis remuant, ondulant, étincelant sous l'éblouissante lumière des bougies qui avaient été répandues à profusion, et l'on comprendra le féerique tableau que devait offrir ce salon entre minuit et une heure, c'est-à-dire au moment où toutes ces femmes venaient d'y faire leur entrée dans tout l'éclat et dans toute la fraîcheur de leurs élégantes toilettes.

Retirés dans un coin de l'immense salle, non loin de la porte près de laquelle se tenait le valet qui annonçait les invités à mesure qu'ils arrivaient, deux jeunes gens contemplaient ce ravissant spectacle, mais chacun à sa façon et suivant son tempérament.

L'un d'eux, âgé de vingt-cinq ans environ, à l'œil et aux cheveux noirs, d'une élégance native, d'une physionomie sérieuse, calme, réfléchie, mais sous laquelle se trahissait, une pensée absorbante, contemplait cette charmante cohue avec un vague sourire et une émotion très modérée.

L'autre, au contraire, nature vive, souriante, insoucieuse, avec un air de rondeur qui n'excluait pas la distinction, tombait sous le coup d'une émotion nouvelle et de plus en plus vive à chaque jolie femme qui passait sous ses yeux, mais sans jamais pousser l'admiration jusqu'au délire, et en conservant une gaieté qui attestait chez lui une parfaite indépendance de cœur.

— Eh bien, mon cher Louis, dit ce dernier à son ami après avoir passé en revue les plus jeunes et les plus jolies femmes du bal, crois-moi si tu veux, mais, sur ces deux cents créatures plus ou moins séduisantes, plus ou moins adorables, il y en a au moins cinquante auxquelles j'ai déclaré ma flamme.

— Allons donc, tu plaisantes.

— C'est comme je te le dis.

— Comment tu as aimé cinquante femmes !

— Pardon ! je ne te dis pas que je les ai aimées, je te dis que je

leur ai déclaré ma flamme.

— Eh bien, alors ?

— Eh bien, ce n'est pas du tout la même chose.

— Justement.

— Tu leur déclarerais ta flamme sans les aimer !

— Je ne te comprends pas.

— C'est un système. Vois-tu, mon cher ami, chacun entend le bonheur à sa façon, le mien est de me voir bien accueilli, bien choyé, bien dorloté, d'être enfin l'objet des plus douces prévenances et des préférences les plus flatteuses dans toutes les maisons où je suis reçu.

— Tu n'es pas difficile, tout le monde s'arrangerait de ce bonheur-là.

— Et il est à la portée de tout le monde.

— Allons donc !

— Rien de plus facile, c'est un simple truc que j'ai découvert et que je veux bien te révéler, convaincu d'ailleurs que tu n'en feras pas usage, absorbé que tu es par une pensée que je ne connais pas, mais qui doit porter jupon. Quant à mon truc, il consiste tout bêtement à tomber éperdument épris de la femme de l'ami, de la simple connaissance ou même de l'étranger qui me reçoit sous son toit.

— Mais c'est une infamie.

— Attends donc, je tombe épris… censé, comme disent les enfants, et mes déclarations sont toujours muettes. Un regard passionné, résigné ou mélancolique, un serrement de main plus ou moins accentué, un soupir timide, un geste désespéré, une phrase incohérente, une exclamation dans laquelle se trahît le secret de mon cœur, voilà tout.

— Je comprends, tu tâtes le terrain, et, si la dame faiblit, tu pousses ta pointe.

— Au contraire, si elle est faiblit, je bats immédiatement en retraite, et, feignant de prendre le trouble de ses sens pour celui de la pudeur offensée, c'est alors que je me retire à la hâte derrière le respect et la résignation, deux retranchements d'où je défie bien l'ennemi de me déloger.

Au reste, je connais le cœur féminin et sais parfaitement, quand je me mets en campagne, le plus ou moins de risques auxquels je suis exposé, suivant l'âge, le caractère et le mari de la femme à laquelle je

m'adresse. De vingt à trente ans, la femme prend la chose en riant, je n'ai rien à craindre ; de trente à quarante, c'est plus grave ; à cet âge critique, vous trouvez la femme dans les plus dangereuses dispositions ; elle rêve une chute, la seconde, car la première est toujours commise, et vous la trouvez en train de débattre la délicate question de savoir si elle va se livrer au remords… ou à un second amant. Or le remords n'a pas de chance dans ces luttes intérieures : il perd toujours la partie.

Aussi, quand une femme de cet âge, après avoir eu des bontés pour moi, passe tout à coup de la passion aux regrets et m'annonce que, dévorée de remords, elle en a assez de cette odieuse existence, je sais ce que cela veut dire, je comprends, qu'elle en a assez… de sa première faute, et me retire discrètement, me demandant seulement si son remords est brun ou blond ; toute la question est là. Reste la femme de quarante à cinquante ans ; oh ! c'est avec celle-là qu'il faut manœuvrer avec prudence, son cœur est comme une harpe éolienne qui vibre et soupire à tous les souffles, et si vous laissez seulement soupçonner la moindre aspiration amoureuse, vous êtes perdu. Aussi avec cette femme-là je me contente de parler en thèse générale de l'amour, de la femme aimée, de la flamme respectueuse et pure, brûlant discrètement au fond d'un cœur brisé ; je ne risque ni un regard ni un soupir, de peur de mettre le feu aux poudres, j'évite le tête-à-tête, où elle me mettrait peut-être dans l'obligation de succomber, et je m'en tire ainsi à mon honneur, la laissant désolée, mais vertueuse.

— Grâce à mon petit système, au lieu de troubler ma vie par des passions désordonnées et coupables, je me crée une existence calme, heureuse, doucement émue, laissant les femmes de tout âge pénétrées de la noblesse de mes sentiments, profondément touchées de ma résignation, pleines de pitié pour mes tortures, murmurant tout bas : « Pauvre garçon, comme il doit souffrir ! » et disant tout haut à leurs maris : « Si tu savais quelle belle âme ! » et me faisant au fond de leur cœur un petit nid, bien modeste en apparence et réellement bien préférable à la place qu'y occupent tous les autres, sans en excepter l'amant qui, comme le mari, donne lieu parfois à des déceptions, tandis que, moi, je suis l'idéal parfait, l'être éthéré, immatériel et pur comme un ciel sans nuage, le doux et mélancolique martyr d'un amour sans espoir, auquel on rêve sans crainte, sachant qu'on peut le faire sans danger. Eh bien, comprends-tu maintenant les avantages de mon idée, et n'est-il pas vrai qu'il n'est pas au monde de situation plus charmante que celle que je me suis faite au moyen de ce truc entièrement neuf et tout à fait de mon invention que je pourrais appeler le système des passions contenues ?

— Il est fort joli, en effet, ton système et fort agréable dans la pratique.

— Tu n'en parais pas convaincu, et je doute que tu m'aies bien compris ; cela tient sans doute à ce que tes regards et ta pensée sont constamment tournés vers cette porte, comme si tu t'attendais à y voir paraître le Messie.

— Tu te trompes, mon ami, je t'ai écouté avec une religieuse attention.

— En attendant qu'elle arrive, jette donc un coup d'œil sur cette belle brune qui s'avance vers nous avec une grâce et un sourire charmants, quoique un peu affectés.

— Tu la connais ?

— Beaucoup, c'est Mme de Reisbach, elle a épousé son mari, personnage vulgaire et quelque peu borné, parce qu'il se nomme Christian et qu'elle prononce ce nom avec un grasseyement tout à fait adorable. Mais on ne peut pas toujours dire Christian si bien qu'on le prononce, le cœur a d'autres aspirations ; c'est ce que comprit un jour la jeune femme. Après avoir grasseyé Christian pendant dix ans, avec les modulations les charmantes et les plus variées, ce bonheur ne lui suffit plus, et il arriva qu'un jour son mari se prit d'une grande amitié pour un jeune garçon qui sortait du collège et qu'il emmena partout avec lui, à la promenade, au théâtre, dans le monde. On l'a vu si jeune avec M. et Mme de Reisbach que tout le monde, à l'exemple de celle-ci, l'appelait toujours et l'appelle encore le petit Aubertin. Quand monsieur ne peut sortir, ce qui arrive souvent, c'est lui qui accompagne madame, et quand ses amis lui font quelque observation à cet égard, il répond avec un sourire plein de bonhomie :

— Elle l'a vu naître !

Même réponse de la part de Mme de Reisbach aux femmes qui s'étonnent plus ou moins charitablement de la rencontrer partout avec le petit Aubertin :

— Je l'ai vu naître, dit-elle avec un accent et un haussement d'épaules qui coupent court à toute mauvaise interprétation :

Un nouvel invité se présenta en ce moment à la porte.

Il était grand, bien découplé, barbu, moustachu, l'air brusque et la tournure un peu gauche.

— Tiens, regarde, dit Albert à son ami.

— Quel est ce jeune homme ? demanda Louis de Brunières.

— C’est le petit Aubertin.

— Il paraît vingt-cinq ans au moins.

— Il en a vingt-deux et Mme de Reisbach trente-cinq, elle l’a vu naître !

Le valet venait d’annoncer M. Ernest Aubertin, quand une femme, magnifiquement vêtue, d’une beauté fière et imposante, arriva aussitôt après le jeune homme.

— Mme la duchesse d’Algueras ! cria le valet.

A ce nom toutes les têtes se tournèrent vers la porte et Mme Doutreville, quittant aussitôt un groupe de jeunes femmes avec lesquelles elle s’entretenait, s’avança vers la duchesse avec sa fille, Mlle Baptistine Doutreville.

— Qu'avez-vous donc ? demanda la duchesse... (Page 109.)

La duchesse d'Algueras était grande et d'une beauté qui tenait à la fois de la cariatide et de la bacchante antique par l'ampleur superbe et la voluptueuse harmonie des formes. Son teint, d'un brun ardent et chaudement coloré ; son cou, ses épaules et ses bras, si magnifiquement modelés qu'on eût dit une divinité païenne descendue de quelque fronton de Phidias ; son abondante chevelure noire, encadrant un front grec un peu bas et fermement dessiné ; ses yeux bruns, où éclataient cette fière assurance et ce je ne sais quoi de triomphant que puise toute jolie femme dans la conscience de sa beauté et dans l'habitude des apothéoses, tant ce merveilleux ensemble faisait de cette femme quelque chose comme l'incarnation d'une de ces courtisanes grecques dont la beauté parfaite était adorée comme une émanation divine par ce peuple amoureux de la forme.

Elle était en toilette de bal, mais elle portait, attaché à sa ceinture et retombant sur la hanche gauche, un petit masque de velours noir pour pouvoir cacher son visage dans le cas où elle le jugerait à propos, car nous avons oublié de dire que ce bal était à la fois habillé et travesti, au gré de chaque invité.

Après avoir dépassé de quelques pas le seuil du salon, elle s'arrêta tout à coup, promena rapidement sur rassemblée un regard si vif et si pénétrant qu'il devait embrasser et saisir d'un coup d'œil toutes les têtes qui se trouvaient entassées là, puis, laissant retomber son masque, qu'elle avait porté à la hauteur de son visage, et adressant la parole à Mme Doutreville qui lui tendait la main :

— Madame, lui dit-elle en souriant, je vais vous faire un compliment bien banal et que, bien certainement, vous avez entendu cent fois, mais je ne puis m'empêcher de vous dire que vous paraissez la sœur aînée de votre charmante fille.

— Il n'y a rien d'étonnant à cela, répliqua la jeune fille, puisqu'il y a à peine dix ans de différence entre nous et que ma mère est beaucoup plus jolie que moi.

— Ne la croyez pas, dit Mme Doutreville, c'est une flatteuse et l'on jurerait, en l'écoutant, que je suis sa mère et non sa belle-mère.

La jeune femme, en effet, restée veuve à vingt-cinq ans, était remariée depuis trois ans à M. Doutreville, auquel sa jeunesse et sa beauté avaient inspiré une violente passion.

Il l'avait rencontrée dans les conditions les plus tristes et en même temps les plus favorables à ses désirs, c'est-à-dire réduite à demeurer chez une amie riche, dont elle dirigeait la maison, en attendant qu'un hasard heureux, mais bien peu probable, vînt apporter un changement dans sa destinée.

Son mari, architecte de talent, avait mené la vie à grandes guides, genre d'existence qui, d'ailleurs, était du goût de la jeune femme, et une mort subite, foudroyante, avait laissé celle-ci non seulement sans ressources, mais criblée de dettes.

Mme Doutreville, élégante de taille et de tournure, était remarquable par l'éblouissante fraîcheur de son teint et par une expression de gravité aristocratique qui, tempérée par le plus séduisant sourire, lui constituait un charme irrésistible. Mais son attrait le plus entraînant, le plus personnel était dans l'éclat tout particulier de ses yeux, dont la prunelle d'un bleu vif avait, sous les sourcils bruns qui les encadraient, les étincellements de ce beau diamant auquel la nature a donné la couleur et la transparence du ciel. La petite flamme bleue qui jaillissait de ces yeux-là était comme un philtre qui troublait profondément ceux sur lesquels son regard se fixait en passant. Quels orages et quels vertiges devaient donc produire ce regard si un jour la passion venait en accroître la mystérieuse puissance !

Tout autre était le type de Mlle Baptistine Doutreville. Un peu plus petite que sa belle-mère, mince sans être maigre, d'une taille parfaite dans ses délicates proportions et dont la souplesse de liane communiquait à sa démarche, à sa tournure, à ses moindres gestes une grâce d'autant plus exquise qu'elle était inconsciente et toute naturelle, elle formait un saisissant contraste avec la jeune femme par l'expression de la physionomie, empreinte d'une grâce, d'une douceur et d'une naïveté toutes féminines. Par un rare et singulier caprice de la nature, elle avait les cheveux blonds et les yeux noirs, bizarrerie qui donnait à son gracieux visage un éclat singulier, presque surnaturel, et en même temps un caractère d'étrangeté dont on subissait le charme sans s'en rendre compte.

Son regard, d'une limpidité qui tenait à la fois de la vierge et de l'enfant, était pour ainsi dire, éclatant de candeur et d'innocence ; son âme s'y lisait tout entière avec ses grâces, ses rêves, ses pudeurs et son ignorance de jeune fille.

— Voilà mon mari, dit tout à coup Mme Doutreville avec une inflexion de voix dans laquelle il eût été difficile de découvrir la plus légère nuance de tendresse.

Julien Doutreville accourait présenter ses hommages à la duchesse d'Algueras, qu'il avait vue entrer.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années à l'aspect vulgaire, à la mine rusée, à l'œil intelligent, à l'air sec, positif et cassant ; bref, assez ressemblant au moral et au physique à son oncle

Jacques Doutreville.

Mais il savait au besoin transformer sa physionomie, et il le prouva en ce moment, en se confondant en compliments, en sourires et en galanteries vis-à-vis de la duchesse, à laquelle il témoignait une considération trop exagérée pour n'être pas intéressée.

Après l'avoir écouté quelques instants, avec une complaisance un peu contrainte, la belle duchesse se tourna tout à coup vers la jeune femme et lui dit :

— Écoutez, chère madame, je ne veux pas vous absorber plus longtemps au détriment de vos invités, auxquels vous vous devez tous deux ; mais, en me privant de votre société, je vous prierai, à titre de compensation, de me donner pour guide, à travers cette brillante cohue, cette belle enfant avec laquelle je serai heureuse de faire connaissance.

— Très volontiers, madame, répondit Mme Doutreville.

Elle salua la duchesse et s'éloigna avec son mari.

— Venez, dit alors la grande dame à la jeune fille avec un accent dont celle-ci fut toute saisie ; venez, nous avons à causer sérieusement.

Et elle l'entraîna à travers la foule.

— Voilà une des plus belles brunes que j'aie jamais vues, avait dit Louis de Brunières à son ami Albert Desroches, c'est l'idéal de l'espèce ; quelle est donc cette femme ?

— Ah ! ah ! répondit Albert, en voilà donc une qui te fait sortir de ta superbe indifférence !

— Tu n'y es pas du tout, mon cher ami, elle est très belle, en effet, mais elle a surtout un je ne sais quoi qui n'est pas ordinaire et dont j'ai été frappé ; voilà pourquoi je te demande qui elle est, mais sans la moindre émotion, je l'affirme, et surtout sans mauvaise intention.

— Et je te crois, car tu es plus qu'amoureux, tu es possédé, aussi serais-je très curieux de connaître la femme…

— Assez, sur ce sujet, mon ami, interrompit gravement Louis de Brunières.

— C'est bien, dit Albert, on n'effleurera pas ton rêve.

— Parle-moi plutôt de cette belle duchesse espagnole.

— Eh bien, cette belle Andalouse, car elle est de Grenade, ma foi ! un pays fort connu dans les ballades et romances, cette adorable

Andalouse, qui doit descendre de la chevaleresque tribu des Abencerrages, nous est arrivée de son beau pays il y a quinze jours, avec un vieux duc d'Algueras, son mari, si jaune, si sec, si ridé, si immobile et si impassible dans son vieux fauteuil, où sont sculptées ses armes, qu'on prendrait pour un contemporain du Cid pétrifié et conservé jusqu'à nos jours par ce procédé, et, depuis quinze jours qu'elle est parmi nous, son hôtel, – elle a loué un hôtel entier, – est assailli de visiteurs qui y entrent sains d'esprit, raisonnant comme toi et moi, et qui en sortent absolument toqués, l'œil halluciné, l'air exalté, la voix tremblante et ne pouvant plus articuler que deux syllabes : Inès ! Les malheureux sont atteints de cette affreuse maladie qui vous tue quand on n'en devient pas imbécile, et dont tu es si gravement affecté toi-même, le *delirium* amoureux.

Or j'ai causé de cette charmante Inès avec quelques-uns de ces infortunés, et, autant qu'ils ont pu me le faire comprendre dans leur langage incohérent, il paraîtrait que cette ravissante créature est tout simplement une femme supérieure, aussi séduisante par son esprit que par sa beauté, aussi fine que spirituelle, et, conséquemment, très influente près des plus hauts personnages, qui viennent l'adorer tout bas, sous prétexte de venir rendre leurs devoirs à cette vieille pétrification qu'on nomme le duc d'Algueras, qui ne parle pas, qui ne bouge pas, qui n'ose même pas saluer, de peur de se casser, et qui sera réduit en poussière le jour où il éternuera.

Tout en parlant de la belle duchesse, les deux amis avaient les regards tournés vers l'angle du salon où elle était allée s'asseoir avec Mlle Doutreville.

— Tiens, dit Albert Desroches en s'interrompant tout à coup, que se passe-t-il donc entre la duchesse et la jolie Baptistine ? La jeune fille est bouleversée ; elle jette autour d'elle des regards effarés, et son visage se trouble et pâlit comme si elle allait perdre connaissance.

— Écoutons ce qui se disait de ce côté et sachons la cause de cette violente émotion.

— Vous voulez me parler, madame ? avait dit Baptistine à la duchesse, une fois assise dans le coin où celle-ci l'avait entraînée.

— Oui, j'ai un conseil à vous demander, avait répondu Inès.

— Un conseil, moi ! vous voulez plaisanter, madame.

— Nullement ; j'ai vingt-cinq ans, et vous vous en avez dix-huit, j'ai une expérience de la vie qui vous manque complètement, j'ai perdu beaucoup d'illusions, et vous les avez toutes, tous les avantages sont donc de mon côté au point de vue de la raison et du raisonnement ; et pourtant, je vous le répète, c'est vous qui allez me conseiller, car il s'agit d'une jeune fille de votre âge, de votre caractère et dans votre situation qui hésite à prendre un parti très grave. Vous êtes donc mieux que personne en état de comprendre ses angoisses, ses irrésolutions, et de dire ce que vous feriez à sa place ; voilà ce que je vous demande, et votre avis lui dictera sa conduite.

— Enfin, madame, puisque vous le voulez, je vous dirai mon avis, quoique…

— Il suffit, écoutez-moi donc. Ce jeune homme…

— Vous me disiez que c'était une jeune fille, madame.

— C'est vrai, mais du moment qu'il y a une jeune fille, le jeune homme est sous-entendu. Le jeune homme, donc, se présente chez moi il y a deux jours ; il était pâle, bouleversé, les yeux brillants de fièvre et en proie à une exaltation qui lui donnait quelque chose d'égaré.

— Qu'avait-il donc ? demanda la jeune fille d'un ton plein d'intérêt.

— Une fièvre pernicieuse, la fièvre d'amour. Madame, me dit-il, je vous connais à peine, mais vous êtes bonne, vous êtes belle et heureuse, vous aurez pitié de moi.

— Cela dépend, répondis-je, me croyant menacée d'une déclaration d'amour.

Mais je fus bien vite rassurée.

Il me raconta son histoire, histoire d'amour, toujours intéressante, quoique toujours la même. Le premier serrement de main, le premier trouble, la première rougeur de la jeune fille, il me

conta tout, avec ces détails infinis, avec ces ravissements extatiques, ces exaltations éperdues, et ces adorations folles qui attestent le véritable amour. La première fois que, tout tremblant, il avait osé lui exprimer le sentiment qu'elle lui avait inspiré, c'était dans un jardin, sous un lilas en fleur, en plein printemps ; il pouvait à peine parler, l'émotion lui serrait la gorge, il balbutiait des phrases incohérentes, si folles, si décousues, si complètement dénuées de sens qu'il craignait de n'être pas compris et se désespérait de ne pouvoir dominer la timidité qui paralysait sa parole. Mais cette timidité même, ces phrases décousues, folle, absurdes, avaient une éloquence qui allait droit au cœur de la jeune fille et lui communiquaient le trouble auquel il était en proie lui-même. Oh ! oui, elle le comprenait la pauvre enfant ; elle le comprenait si bien qu'elle était devenue rouge comme une cerise, que ses regards s'étaient fixés sur la terre, où ils restaient attachés, et qu'elle tremblait, mais si fort, que sa main laissa échapper un gant dans lequel elle essayait vainement de glisser ses doigts depuis qu'elle l'écoutait, et qui tomba sur le gazon.

— Ah ! exclama Baptistine, dont les traits s'empourprèrent tout à coup à ces derniers mots.

— Qu'avez-vous donc ? lui demanda la duchesse.

— Rien, oh ! rien, répondit la jeune fille en essayant de sourire pour dissimuler son trouble.

Elle reprit aussitôt :

— Mais, continuez, madame.

— Vous vous intéressez donc à ce pauvre amoureux ?

— N'est-il pas votre protégé, madame ?

— Je poursuis donc. Ce gant, le jeune homme se hâta de le ramasser, non pour le rendre, mais pour le garder comme une précieuse relique. Il me l'a montrée, cette relique. Ah ! ma pauvre enfant, si vous saviez dans quel état elle était ! elle avait reçu tant de baisers d'abord, et tant de larmes plus tard, qu'elle n'avait plus forme de gant, et qu'il eût été impossible de deviner quel objet ce pouvait être. Cet amour dura un mois ainsi, frais, délicat, virginal comme le lilas blanc sous lequel ils se réunissaient de préférence et qu'ils affectionnaient par dessus tout, parce qu'il avait été le confident de leurs premiers aveux. Oh ! les belles et pures impressions que celles du premier amour ! L'ineffaçable et chaste émotion que ce premier trouble d'un jeune cœur qui s'enivre de la vue d'un ruban et s'épanouit sous le regard de la femme aimée comme la fleur sous le soleil ! La profonde et incomparable volupté que celle qu'on puise dans l'échange de deux regards humides d'un amour encore inavoué !

et que sont, auprès de ces doux enivrements, les délires et les vertiges qui, plus tard, peut-être, viendront bouleverser ces deux cœurs ?

La belle duchesse avait prononcé ces quelques phrases avec une expression de mélancolie qui semblait en opposition avec sa nature et ses sentiments habituels.

— Mais, reprit-elle après une pause, il me semble que je m'écarte de mon sujet, et cela juste au moment où vous sembliez y prendre intérêt. Où en étais-je donc ?

— Vous parliez du gant conservé par ce jeune homme, dit vivement et en rougissant la jolie Baptistine, et vous disiez que ce gant…

— Était singulièrement défraîchi par ses larmes ; mais pourquoi avait-il tant pleuré ? voilà ce que j'allais vous dire. Donc, au bout d'un mois, pendant lequel les aveux, les confidences, les serments d'éternel amour avaient été échangés avec profusion de part et d'autre, il fut enfin convenu que le jeune homme allait faire part de ses sentiments aux parents de la jeune fille et leur demander sa main. Mais le jour même qui avait été résolu pour cette démarche, il recevait de Saint-Pétersbourg une lettre lui annonçant la mort d'un oncle qui avait amassé, dans ce pays, une fortune considérable, et le faisait son légataire universel. Les deux amants tinrent conseil, et après de longs débats, ils prirent une résolution qui dénotait de leur part beaucoup plus de diplomatie qu'on n'en eût attendu de deux têtes de vingt ans. Ils décidèrent qu'ayant remarqué que les questions d'argent comptaient pour quelque chose dans les préoccupations des parents en matière de mariage, le jeune homme renverrait à son retour de Saint-Pétersbourg la demande qu'il devait faire ce jour-là, la succession de l'oncle devant assurer le succès de sa démarche.

— Assez ! oh ! assez, murmura tout à coup Baptistine, qui, depuis quelques instants, semblait étouffer sous le coup d'une profonde angoisse.

— Qu'avez-vous donc ? lui demanda la duchesse.

— C'est d'André qu'il est question, inutile de le dissimuler plus longtemps, dit la jeune fille en pâlissant et en portant la main à sa poitrine comme pour comprimer les battements de son cœur.

— Eh bien, oui, c'est d'André que je vous parle depuis dix minutes, d'André qui vous aime, qui est fou de douleur…

— Assez ! assez ! vous dis-je, murmura Baptistine avec l'accent de la colère et de l'indignation ; son amour est une injure pour moi, et je vous prie…

— Une injure, l'amour d'André ? que voulez-vous dire ?

Baptistine fixa sur la duchesse son beau regard, auquel l'émotion donnait en ce moment un éclat extraordinaire, et lui saisissant la main avec une énergie dont on ne l'eût pas crue capable :

— Mais vous ne savez donc pas, madame ?… Il ne vous a donc pas dit ?…

— Quoi donc ? demanda la duchesse, émue de l'état d'exaltation dans lequel elle voyait la jeune fille, habituellement si calme.

— Mais il est marié, madame !

La pauvre Baptistine avait jeté ces mots dans un sanglot et faisait visiblement des efforts pour contenir les larmes qui débordaient de son cœur déchiré et bordaient ses longs cils comme des gouttes de rosée.

Il y eut un moment de silence.

Puis la duchesse, laissant tomber sur la jeune fille un regard plein de pitié :

— Marié ! lui, André ! lui, dit-elle, allons donc !

— C'est la vérité, madame ; il a épousé, à Saint-Pétersbourg, une riche héritière russe.

— Et votre petit cœur déborde de désespoir, n'est-ce pas ?

— Non, non, répondit Baptistine avec un accent de fermeté que démentait l'altération de sa voix, et la preuve, c'est que je vais me marier… dans quelques jours… et j'aime… et bien, oui, j'aime celui que je vais épouser.

— Pauvre enfant ! dit Inès, qui donc vous a fait cet odieux mensonge ! qui donc vous a dit qu'André était marié ?

— Ma mère.

— Votre belle-mère.

— Elle a fait mieux, madame, elle m'en a donné la preuve.

— Une lettre de faire part de son mariage envoyée de Saint-Pétersbourg à un de ses amis ; ainsi…

— Ainsi ça ne prouve absolument rien.

— Comment ?

— Une lettre de faire part ! Mais rien de plus facile, on peut se donner ce plaisir-là à raison de six francs le cent.

— Oh ! ce serait une machination infâme.

— Mais nécessaire pour vous résoudre à manquer à vos engagements vis-à-vis d'André et à épouser par dépit un homme que vous n'aimez pas.

— Enfin, madame, André vous a-t-il dit…

— Il ne m'a rien dit, sinon qu'il était décidé à se brûler la cervelle si vous refusiez de tenir la parole que vous lui avez donnée d'être sa femme.

— Oh ! mon Dieu, murmura Baptistine d'une voix étouffée et en attachant sur la duchesse ses beaux yeux redevenus humides de larmes, mais des larmes de bonheur cette fois, serait-il possible qu'André…

— André vous adore et n'est pas plus marié que vous.

— Oh ! merci, madame, balbutia la jeune fille en essuyant furtivement une larme qui s'était frayé un passage à travers les cils et roulait lentement sur la joue, merci vous ne savez pas tout le bonheur…

Mais elle n'en put dire davantage.

— Maintenant, lui dit la duchesse, parlons de celui qu'on veut vous donner pour mari.

— Vous connaissez le comte d'Oliva ? demanda Baptistine à la duchesse.

— Pour en avoir entendu parler, oui.

— Eh bien, qu'en dit-on ?

— On dit d'abord qu'il n'est pas plus comte d'Oliva que je ne suis reine d'Espagne.

— Qu'est-il donc ? demanda la jeune fille avec un geste d'effroi.

— Je vais vous dire d'abord ce qu'il a été. Il y a quelques années, il habitait Paris sous un faux nom, comme aujourd'hui, on l'appelait alors sir Ralph Selton, et il s'était fait un type anglais aussi réussi que le type espagnol dans lequel il s'est incarné en se créant comte d'Oliva de par son bon plaisir.

— Grand Dieu ! mais vous m'épouvantez, madame, s'écria Baptistine atterrée à cette terrible révélation.

— Sous le nom de sir Ralph, il a exercé à Paris une industrie aussi odieuse qu'infâme connue sous le nom de chantage.

— Qu'est-ce que c'est que cela ?

— Voilà ce que c'est : il y a à Paris des crimes, des vices, de coupables mystères qui échappent à la justice ou dont elle n'a pas mission de s'occuper, mais que surveillent certains individus dans le but d'en tirer parti. Tout leur est bon pour arriver à connaître un secret compromettant, ils prennent leurs espions partout, particulièrement parmi les serviteurs de ceux qu'ils ont résolu d'exploiter ; puis, quand ce secret leur est connu dans tous ses détails, alors ils se présentent chez la victime, lui font part de leur découverte et lui vendent leur discrétion à prix d'or.

Baptistine, les yeux tout grands ouverts et le regard attaché sur la duchesse avec une expression de surprise et d'horreur, l'écoutait, effarée, comme si elle eût entendu un conte des *Mille et une Nuits.*

— Quoi ! murmura-t-elle enfin, il y a de pareils hommes, et le comte d'Oliva ?…

— Est de ces hommes-là.

— Vous êtes sûre de ce que vous dites, madame ?

— Parfaitement sûre ; il y a même une personne ici qui pourrait vous confirmer tout ce que je vous dis sur le compte de sir Ralph, c'est votre amie, la jolie Tatiane Turgis, à laquelle il avait tendu le piège le plus infernal qu'on ait jamais imaginé pour la contraindre à l'accepter pour mari et qui n'a échappé à cette honte que par une espèce de miracle.

— Et c'est là l'homme qui a osé demander ma main et auquel on l'a accordée !

— Il a toutes les audaces, car il brave en ce moment la police qui le cherche, dit-on, depuis trois ans sous le nom de sir Ralph ; mais cela, je ne saurais l'affirmer.

La jeune fille était muette de stupeur.

Un frisson d'horreur parcourut tout son corps, et après un moment de silence, elle murmura d'un air égaré :

— Mon Dieu ! mais c'est horrible : si horrible que je me demande si je suis éveillée ou si je suis sous l'empire d'un épouvantable rêve.

Puis, s'adressant à la duchesse :

— Mais, lui dit-elle, comment se fait-il que Tatiane, qui l'a vu une fois déjà, ne m'ait pas déjà prévenue de…

— Comme tous les aventuriers de cette espèce, il possède au plus haut point la faculté de savoir se transformer, et il s'est rendu si complètement méconnaissable en dépouillant le type anglais, pour se faire Espagnol, que votre amie, qui l'a pourtant vu souvent et de bien près, n'a pas même un instant soupçonné sir Ralph sous le comte d'Oliva.

— Mais mon père et ma mère ne se sont donc pas enquis de ce qu'était cet homme ?

— Ils l'auraient fait avec le plus grand soin, n'en doutez pas, s'il se fût présenté sous le nom vulgaire de M. Lefebvre ou de M. Durand ; mais, quand on vit de la bêtise humaine, on fait une étude du cœur humain, et sir Ralph sait fort bien qu'il en est du père de famille comme du marchand de diamants ; pour obtenir la confiance de l'un et de l'autre, il faut un grand nom et un grand train ; on y est toujours pris, mais on est toujours prêt à recommencer. Ils ont accueilli le comte d'Oliva les yeux fermés et ne redoutent qu'une chose, c'est de manquer une si magnifique alliance.

— Mais vous, madame, vous qui savez ce que c'est que cet homme, comment n'avez-vous pas eu la pensée de leur dire la vérité ?

— J'ai eu cette pensée, au contraire j'ai fait mieux, j'ai voulu éclairer Doutreville sur le compte de cet homme, mais je ne l'ai pu faire qu'avec une extrême prudence, n'ayant aucune preuve à produire à l'appui de mes assertions.

— Eh bien ? demanda vivement Baptistine.

— Eh bien, votre belle-mère a souri ; m'assurant qu'elle avait reçu de bonne source les meilleurs renseignements sur son futur gendre, mais qu'elle n'ignorait pas que les bruits les plus absurdes avaient couru sur son compte à la suite d'une méprise fort originale, qu'il lui avait racontée en riant et en la faisant rire elle-même jusqu'aux larmes. Ainsi n'essayez même pas de leur dessiller les yeux, c'est un aveuglement incurable.

— Il me semble pourtant qu'il y a un moyen de les détromper.

— Lequel ?

— C'est de dénoncer cet homme à la police, qui saura bien, elle, reconnaître, sous le faux comte d'Oliva, le sir Ralph qu'elle cherche depuis des années.

— Ce moyen, j'y avais songé, mais en y réfléchissant j'y ai renoncé par intérêt pour vous-même.

— Je ne vous comprends pas.

— Un faux comte d'Oliva arrêté, puis condamné aux travaux forcés peut-être au moment même de devenir l'époux de Mlle Baptistine Doutreville, comprenez-vous tout ce que cela aurait de fâcheux pour vous ?

— Oh ! oui, oui, vous avez raison, madame, et je vous remercie d'avoir pensé à m'éviter cette honte.

Elle reprit après une pause :

— Mais je ne puis pourtant pas épouser cet homme ! D'ailleurs, la raison pour laquelle j'avais dégagé ma parole vis-à-vis d'André n'existant plus, puisque ce prétendu mariage était une calomnie, un piège indigne tendu à ma crédulité, je n'ai pas besoin de chercher une autre raison pour rompre ce honteux mariage.

— Vous vous trompez, Baptistine, cette raison, très suffisante pour vous, ne le sera pas pour M. et Mme Doutreville, quand une pareille union flatte trop vivement la vanité bourgeoise pour qu'ils y renoncent devant un engagement de cœur ; on ne pourrait les résoudre à ce sacrifice qu'en dévoilant le comte d'Oliva, et je viens de vous en démontrer l'impossibilité.

— Que faire ? alors, que faire ? s'écria la jeune fille avec un geste de désespoir, oh ! madame, madame, ne m'abandonnez pas, conseillez-moi, aidez-moi, je vous en supplie !

— Mais je ne suis venue ici que pour cela, répondit la duchesse en pressant la main de la jeune fille.

— Se peut-il, madame, répondit celle-ci avec effusion.

— Croyez-vous donc que je vous aurais mis la mort dans l'âme comme je viens de le faire en vous montrant l'abîme ouvert sous vos pas, si je n'avais trouvé le moyen de vous empêcher de rouler au fond ?

— Oh ! que vous êtes bonne, madame, que vous êtes bonne ! murmura Baptistine en portant la main de la jeune femme à ses lèvres.

Mais celle-ci l'en empêcha.

— Prenez garde, lui dit-elle, il ne faut pas qu'on soupçonne autre chose entre nous qu'un entretien banal ; on pourrait s'étonner, concevoir quelques soupçons, nous observer enfin, et c'est ce qu'il faut éviter à tout prix, car, pour le plan que j'ai conçu, il est nécessaire que vous conserviez toute votre liberté d'action.

— Ah ! vous avez un plan…

— Le seul qui puisse vous soustraire aux deux périls dont vous êtes menacée : ou une union déshonorante, ou une arrestation dont le scandale rejaillirait sur vous et laisserait à jamais sur votre nom une espèce de flétrissure.

— Mais ce plan, quel est-il, madame ? demanda Baptistine avec une curiosité anxieuse.

— Je vous le confierai au moment même de l'exécution.

— Pourquoi pas à l'instant ?

— Ce plan est hardi et je crains que votre nature timide et craintive ne vous fasse hésiter à l'accepter, c'est pour cela que je ne veux vous le communiquer qu'au moment même où vous vous verrez dans l'alternative de vous sauver par ce moyen extrême ou de vous résigner à une union qui causerait du même coup votre éternel malheur et la mort, la mort violente de celui que vous aimez.

— Oh ! tout, madame, tout plutôt que cela ! Pauvre André ! il a dû tant souffrir en apprenant ce projet de mariage, lui qui ignorait la ruse indigne qu'on avait employée pour me résoudre à manquer à mon serment.

— Ainsi, vous avez confiance en moi ?

— Une confiance aveugle.

— Et vous êtes résolue à suivre mon conseil, quel qu'il soit ?

— Quel qu'il soit, je vous le jure.

— Il n'y a pas un instant à perdre ; il faut que vous soyez sauvée cette nuit, avant qu'ait eu lieu l'annonce de votre mariage, outrage que j'ai voulu vous éviter, et c'est pour cela que je suis venue à cette fête ; il eût été trop tard demain.

Puis, se levant aussitôt :

— Maintenant, dit-elle à la jeune fille, séparons-nous et ne vous préoccupez de rien ; je ne vous perdrai pas de vue et, le moment venu, j'irai vous prévenir.

— Merci, merci, madame ; je tremblerai bien un peu, je l'avoue ; mais vous êtes là, vous vous intéressez à moi… et à lui, et, je ne sais pourquoi, mais cela me rassure, j'ai le cœur plein d'espoir.

Elle pressa une fois encore la main de la duchesse et alla droit à Tatiane, qui passait près d'elle en ce moment.

Debout et immobile dans une pose qui faisait merveilleusement valoir toutes les richesses de sa taille, la duchesse la regardait s'éloigner, et, le menton appuyé sur la paume de la main, elle semblait en même temps s'abandonner à quelque rêverie, quand elle entendit une voix prononcer ce nom derrière elle avec l'accent d'une profonde surprise :

— Féline !

Ce nom de Féline, nous l'avons dit, avait été prononcé derrière la duchesse d'Algueras et presque à son oreille ; cependant, quoiqu'elle fût seule dans ce coin du salon, la duchesse, absorbée dans sa rêverie, ne fit pas un mouvement, ne tourna pas la tête vers celui qui venait de parler.

Alors celui-ci fit deux pas, de manière à se trouver en face d'elle, et, la regardant en face :

— Mais certainement je ne me trompe pas, s'écria-t-il, c'est bien Féline.

Alors la duchesse tourna lentement la tête de son côté et se mit à l'examiner avec une curiosité impassible.

C'était un jeune homme de vint-cinq à vingt-sept ans, d'une tournure dégagée, dont les traits pâles et réguliers étaient ornés d'une moustache noire relevée à la Van Dyck et dont les yeux noirs trahissaient une nature passionnée.

— Pardon, monsieur, lui dit enfin la duchesse, quel nom venez-vous de prononcer ?

— Veuillez donc le répéter, je vous prie. (Page 113.)

— Mais, répondit le jeune homme déconcerté par le regard froid et direct de la jeune femme et par la fierté calme et imposante qui accusait si clairement en elle la grande dame accoutumée à la fois au respect et aux adorations de toute nature, mais… c'est votre nom.

— Veuillez donc le répéter, je vous prie.

— Eh bien, mais… Féline, vous devez le savoir au moins aussi bien que moi.

— Féline !… murmura la duchesse, oui, c'est bien cela.

— Dame ! fit le jeune homme avec un sourire légèrement

railleur, il me semble que c'est tout à fait cela.

La duchesse parut n'avoir pas entendu les derniers mots, et elle reprit de cette voix calme, indifférente et quelque peu hautaine qui ajoutait encore au caractère imposant de sa beauté de patricienne :

— Monsieur, voici la deuxième fois que je m'entends appeler de ce nom ; cela m'intrigue et pique ma curiosité, je l'avoue ; quelle est donc cette Féline avec laquelle on me confond ?

Le jeune homme perdait de plus en plus contenance.

— C'est étrange, balbutia-t-il avec l'expression d'une profonde stupeur, c'est sa taille, c'est son galbe superbe, c'est cet incomparable type de brune qui vous reporte à Athènes, aux temps de Périclès et d'Aspasie ; mais ces grands airs, ce calme imperturbable, ce je ne sais quoi d'aristocratique et de dominateur… non, tout cela ce n'est plus elle, ça ne peut pas être elle.

— Eh bien, monsieur reprit la duchesse avec une familiarité qui ne faisait qu'accentuer son rang et la distance où elle tenait le jeune homme, asseyez-vous là, près de moi, et veuillez me dire enfin ce que c'est que Féline.

Elle prit place sur une chaise, et, d'un geste qui était autant un ordre qu'une invitation, elle désigna un siège au jeune homme qui, perdant toute l'assurance qu'il avait montrée en l'abordant, s'y assit avec la gaucherie et la docilité d'un collégien.

— Allons, monsieur, dit Inès en frappant le parquet avec un mouvement d'impatience qui découvrit un instant son pied, petit et adorablement cambré, j'attends.

Le jeune homme avait vu le pied et même le bas de la jambe, et il s'était senti pris d'un vertige qui lui avait ôté le peu de sang-froid qui lui restait encore.

— Eh bien, madame, dit-il enfin, la femme, qu'on nomme Féline et avec laquelle…

— On me confond ; eh bien ?

— Dame ! c'est assez difficile à dire.

— J'y tiens cependant, monsieur, et je vous en prie.

— C'est que… ah ! avez-vous suivi les débats de l'affaire d'Estarbès, madame ?

— D'Estarbès ? attendez donc ! le meurtre de Chaville !…

— C'est cela, et vous rappelez-vous qu'il y est question d'une

femme soupçonnée d'avoir poussé Charles d'Estarbès à ce crime pour une somme de quatre-vingt mille francs que celui-ci lui aurait remise immédiatement après avoir fait le coup ?

— Parfaitement, et cette femme se nommait Féline, je me rappelle tout maintenant.

Elle ajouta, après une pause et avec un charmant sourire :

— Et voilà la femme pour laquelle vous m'avez prise, une courtisane ! recevez mes remerciements, monsieur, c'est très flatteur pour moi.

— J'ai mille excuses à vous adresser, madame, balbutia le jeune homme, mais si vous saviez comme vous lui ressemblez !

— On me l'a déjà dit. Vous la connaissiez beaucoup, cette femme ?

— Beaucoup… Non, je l'avais vue quelquefois.

— Que disait-on d'elle au point de vue plastique ?

— Elle vous ressemblait, madame, c'est assez dire que…

— Oh ! de grâce ! pas de compliments.

— Eh bien, madame, elle passait pour une beauté irréprochable.

— Toujours au point de vue plastique ?

— A tous les points de vue, madame.

— Ce n'est pas précisément ce qui ressort des débats de l'affaire dont vous venez de me parler.

— On l'a calomniée, je vous le jure, madame, s'écria le jeune homme avec feu, et si je n'eusse été convaincu dès le principe de l'innocence de d'Estarbès, mon ami, j'en eusse trouvé la preuve dans l'histoire absurde que M. Doutreville est venu raconter au sujet de Féline et dans le portrait ridiculement faux qu'il a tracé d'elle dans sa déposition.

— Eh ! monsieur, répliqua la duchesse d'un ton légèrement ironique, avec quelle chaleur vous prenez la défense de cette femme ! Vous avouerez cependant qu'il est difficile d'admettre qu'un homme aussi honorable, aussi universellement estimé que M. Jacques Doutreville ait pu faire une fausse déposition, surtout dans le but de faire condamner un innocent, puisque vous croyez à l'innocence de Charles d'Estarbès.

— J'y crois fermement, madame ; quant à M. Jacques Doutreville, je ne le connais pas, et j'ai appris à me défier des

apparences ; le bien qu'on dit de lui peut être aussi faux que le mal qu'il a dit de Féline.

— Pardon, monsieur, riposta la duchesse, je suis vraiment désolée de briser vos illusions ; mais, si vous vous défiez de M. Doutreville, vous avez confiance en votre ami d'Estarbès et vous ne pouvez douter de la sincérité de ses aveux, puisque, sur ce point, ils tournaient fatalement contre lui. Or comment expliquez-vous ses visites à cette Féline que vous défendez si chaleureusement, visites mystérieuses, qu'il avait si soigneusement dissimulées à sa femme et à sa belle-mère, que celle-ci a déclaré qu'elle entendait prononcer pour la première fois le nom de cette femme ?

— En ce qui concerne Féline, madame, j'expliquerai cela comme l'a expliqué Mme de Fiernas ; en ce qui regarde son gendre, je dirai que, les apparences fussent-elles cent fois plus accablantes, je n'en resterais pas moins convaincu de l'innocence de ses relations avec d'Estarbès.

— Recevez mon compliment, monsieur, vous avez une foi robuste. Mais enfin, puisque nous sommes sur ce sujet, permettez-moi de me montrer un peu indiscrète.

— Parlez, madame.

— Quelle est la réputation de Féline aux yeux de l'opinion publique ?

— Détestable, madame.

— Ah ?

— Pour tout le monde, Féline est une demi-mondaine dans toute l'acceptation du mot.

— Pardon si j'insiste, mais il est bien naturel que je m'inquiète un peu de ce qui concerne la femme dont je suis le sosie. Sur quoi est basée cette… calomnie ?

— Sur sa façon de vivre, ses façons cavalières, ses toilettes excentriques, l'indépendance absolue de son caractère et ses fréquentations trop peu choisies, je l'avoue.

— Avouez aussi qu'il y a là tout ce qu'il faut pour la faire confondre avec les femmes dont elle semble prendre à dessein toutes les allures, et convenez que l'opinion peut s'y tromper sans être blâmée.

— Elle le sait et en prend son parti, voulant avant tout vivre à sa guise, mettant sa liberté au-dessus de la considération du monde et se contentant de mériter sa propre estime.

— A vous entendre, ce serait presque une femme supérieure que cette Féline ; mais reste à savoir qui, de vous ou du monde, se trompe dans ses jugements.

— C'est le monde, madame, le monde qui la voit de loin, tandis que je la vois de près, moi, et que…

— Et que vous l'aimez, dit en souriant la duchesse.

Il y eut un moment de silence.

Une profonde émotion se lisait sur les traits du jeune homme.

— Eh bien, oui, madame, oui, je l'aime, répondit-il d'une voix grave, je l'aime jusqu'au dévouement, et, tenez, madame, vous qui êtes sa vivante image, à ce point que j'ai souvent peine à me persuader que ce n'est pas à elle que je parle en ce moment…

— Hein ! fit la duchesse avec une ironie froide et hautaine, voudriez-vous me faire l'honneur insigne de m'offrir votre cœur en l'absence de Mlle Féline ?

— Mon cœur, non, madame, mais mon dévouement.

La duchesse fit un signe de surprise, presque de dédain.

— Je vous comprends, madame ; vous vous dites en ce moment : Que voulez-vous que je fasse de votre dévouement ? et vous vous indignez de ma hardiesse.

La duchesse parut réfléchir un instant.

— Eh bien, vous vous trompez, répondit-elle, je vous trouve, non pas hardi, mais téméraire d'offrir votre dévouement à une femme qui vous est inconnue, sans savoir à quoi cela peut vous engager.

— Oh ! plût à Dieu que vous en eussiez bientôt besoin, madame !

— Plus tôt que vous ne pensez ; car, peut-être, aurai-je occasion d'y faire appel cette nuit même, et cela pour un cas si grave, si périlleux, que j'hésite beaucoup à…

— Je vous en prie, oh ! je vous en supplie, madame !

Elle réfléchit encore un instant, en proie à une perplexité visible.

— Soit, dit-elle enfin, mais sachez d'avance que cela ne crée aucun lien entre nous.

— Aucun, madame.

— D'ailleurs il est bien entendu que vous aimez Mlle Féline et que, conséquemment, vous ne sauriez m'aimer ?

— Je vous le jure, jamais un mot d'amour ne sortira de ma bouche.

— Fort bien ; il ne me reste plus qu'à savoir à qui j'ai affaire.

— Fernand du Hallier.

— Et moi, duchesse d'Algueras. Je reçois tous les jeudis en mon hôtel du boulevard Haussmann.

Et elle fit au jeune homme un signe de tête pour lui faire comprendre qu'il pouvait se retirer, ce qu'il fit.

En se retournant, elle se trouva en face d'un domino noir, qui attendait là depuis quelques instants.

Avant de parler au domino noir qui, debout devant elle, paraissait attendre son bon plaisir, la duchesse porta son regard dans la direction que venait de prendre Fernand du Hallier et le suivit à travers la foule jusqu’à ce qu’il s’y perdit.

L’expression de son visage n’était plus la même ; il s’était empreint tout à coup d’une émotion profonde, indéfinissable, sous l’empire de laquelle sa belle tête avait revêtu une tristesse qui lui créait un type tout nouveau.

— Pauvre jeune homme ! murmura-t-elle tout bas, si jeune, si beau, si confiant et si loyal ! Non, non, je ne veux pas de ce dévouement qu’il m’offre avec tant de noblesse, je ne veux pas qu’il coure les risques auxquels je vais m’exposer pour celui… Moi je dois tout tenter, tout braver pour cela, tout jusqu’à la mort ; mais lui, de quel droit l’associerais-je à la mission que je me suis imposée et aux périls que je vais braver pour accomplir un devoir sacré ? Non, non, je ne veux pas, je ne veux pas.

Puis, adressant la parole au domino qui attendait, toujours muet et immobile :

— Votre nom ? lui demanda-t-elle en reprenant sa physionomie habituelle.

— L’agent Nicolo.

— Eh bien ?

— Vos ordres ont été suivis, madame.

— Et vous avez réussi ?

— Je l’espère.

— Rendez-moi compte de ce que vous avez fait.

— La mission dont vous m’avez chargé, madame, n’était pas précisément facile.

— Si elle eut été facile, j’en aurais chargé le premier venu, au lieu de m’adresser à vous.

— C’est juste.

— Enfin !

— Je me suis rendu à Chaville il y a trois jours, et je me suis installé tout d'abord au café le plus achalandé de l'endroit, le café de la Paix, où je me suis donné tout de suite les allures d'un pilier d'estaminet, jouant aux cartes, au billard, aux dominos et *lichant,* pardon, madame, buvant comme quatre pochards, pardon comme quatre ivrognes de première classe.

— C'était nécessaire ?

— C'était indispensable.

— Après ?

— Toute la journée se passa en consommations variées, telles que chopes, absinthe, cognac, bitter, mêlés en tout genre, et généralement tout ce qui peut charmer le gosier humain. Le soir venu et le café étant plein, je me mis à causer du drame du Vaudray avec l'un, avec l'autre, mais sans obtenir d'autres renseignements que ceux qui m'avaient été fournis par les débats de l'affaire. Je commençais à désespérer, quand une espèce de vieux vagabond, auquel on a donné le sobriquet de *Bat la terre,* parce qu'il est toujours par voie et par chemin, le jour comme la nuit, déclara que cette nuit il avait vu un fantôme tout noir sortir du château du Vaudray par la poterne du parc et prendre la direction du village d'un pas si rapide et si léger qu'il avait bien reconnu tout de suite que ce ne pouvait être une créature de chair et d'os comme lui.

Bon ! pensai-je, il y a quelque chose de louche là-dessous, faut voir ça. Je fis venir deux chopes et me mis à faire causer le bonhomme, me montrant très crédule à l'endroit du fantôme et lui demandant de l'air du plus vif intérêt comment il était habillé. Il m'apprit alors qu'il était couvert d'un grand manteau noir à triple collet, tel qu'il en avait vu un jour au théâtre de Versailles, et que sa figure était également noire, mais d'un noir si sombre qu'on aurait dit du velours. Après cinq minutes de réflexion, je crus avoir pénétré ce mystère, ce manteau devait être un travestissement, et la figure du fantôme n'était noire que parce qu'elle était couverte d'un masque de velours.

Évidemment, cet homme était le meurtrier de M. Doutreville. Mais, chose étrange ! cette pensée ne vint qu'à moi ; les paysans, accoutumés aux divagations du bonhomme, riaient de son conte de revenant et n'allaient pas au delà. Donc, me dis-je, l'assassin a pris la précaution de se masquer et de dissimuler son corps sous un ample manteau hoir, c'est déjà une heureuse découverte, mais ça ne me fournit aucune indice sur cet individu. Un masque et un manteau Louis XIV ou Louis XV, allez donc chercher… Tout à coup une

inspiration traverse mon cerveau, et je me frappe le front en m'écriant comme je ne sais plus quel général romain : « J'ai trouvé ! »

— Et qu'aviez-vous trouvé ?

— Je m'étais fait d'abord ce raisonnement : généralement on n'a guère l'habitude d'avoir chez soi un manteau Louis XV et un masque ; donc le prétendu fantôme avait dû acheter ou louer l'un et l'autre.

— Le raisonnement était juste, mais il me semblé que vous n'en étiez guère plus avancé et si c'est là tout ce que vous avez trouvé…

— Attendez ; poursuivant ma pensée, je me demandai à moi-même : où loue-t-on, où achète-t-on ces objets ? Parbleu, me répondis-je aussitôt, chez les pourvoyeurs du carnaval chez les loueurs et marchands de masques et de costumes, et c'est de ce côté qu'il faut diriger mes recherches.

— A la bonne heure, voilà une idée.

— Autre question : avait-il loué ? avait-il acheté ? Il me fallut deux secondes de réflexion pour deviner comment les choses avaient dû se passer. Évidemment mon particulier avait loué le masque et le manteau, mais en laissant au marchand, comme garantie, une somme égale à la valeur les deux objets, somme qui devait lui être rendue le jour où il les restituerait, et il était non moins évident qu'il s'était bien gardé d'aller réclamer son argent et de faire cette restitution, le masque et le manteau ayant pu être vus dans la nuit du meurtre, signalés à la police, cherchés chez les costumiers et devenir plus tard du terribles pièces à conviction.

— Oui, ce doit être cela.

— Or, le mois de septembre n'étant ni l'époque du carnaval ni même celle des fêtes et des bals particuliers, un seul costumier, en ce temps de morte saison absolue pour cette profession, avait dû faire une vente pareille, ce qui rendait toute méprise, toute confusion impossibles. Voilà donc où j'en suis arrivé de déductions en déductions : le masque et le manteau viennent de chez un costumier ; ils ont été achetés et non loués ; il n'y a eu qu'une vente de ce genre à cette époque chez les marchands de costume, et, quant à la date même, je pouvais encore la préciser jusqu'à un certain point, car elle ne pouvait être antérieure de plus de huit jours à la nuit du meurtre.

— C'est fort beau, et décidément vous êtes un habile homme, dit vivement la duchesse.

— Oui, mais restait le plus difficile.

— Quoi donc ?

— Trouver le costumier.

— En effet, dit la jeune femme avec une expression de découragement, c'était une entreprise impossible.

— Où aller ? De quel côté diriger mes recherches ? Dans quelle ville ? Grave question ! car vous me l'aviez dit, le temps est précieux ; il y a une limite fatale, au delà de laquelle il n'y aurait plus rien à faire.

— Oui, murmura la duchesse, tout serait fini, un grand crime serait accompli, la tête d'un innocent tomberait sur l'échafaud, et moi… moi, malheureuse !…

La parole mourut sur ses lèvres.

Une subite pâleur était tombée sur ses beaux traits comme un masque livide.

— Non, oh ! non, cela ne sera pas, balbutia-t-elle d'une voix profondément altérée par l'émotion sous laquelle tout son être semblait s'affaisser.

L'agent reprit :

— Je songeai d'abord à Versailles, la ville la plus proche de Chaville ; mais je ne tardai pas à comprendre que cette raison même avait dû empêcher le meurtrier de choisir cette ville, où il doit être connu, s'il habite Chaville où les environs.

— Et alors ?… demanda vivement la duchesse.

— Alors je résolus, sans hésiter davantage, de chercher dans Paris, convaincu qu'il avait dû donner la préférence à cette grande ville, vaste chaos où tous les faits, où tous les événements grands et petits tombent et se perdent comme une pierre au fond d'un gouffre.

— Quoi ! vous avez osé entreprendre de fouiller Paris, cet abîme sans fond, cet inconnu sans limites !

— C'est moins effrayant que vous ne pensez, madame.

— Comment avez-vous pu faire pour trouver tous les costumiers que renferme Paris ?

— Quant à cela, rien de plus simple, j'ai ouvert l'almanach Bottin, où j'ai trouvé la liste de tous les marchands de masques et de costumes de Paris.

— Et vous les avez tous vus ?

— A peu près.

La jeune femme lui jeta un regard plein d'angoisse.

— Je comprends, dit-elle, vous avez renoncé ?

— Oui, à l'avant-dernier.

— Pourquoi vous êtes-vous arrêté là ?

— Parce que là j'avais trouvé.

— Ah ! fit la duchesse dont les traits rayonnèrent tout à coup.

Puis elle porta la main à sa poitrine et se laissa tomber sur un siège en fermant les yeux.

La joie était trop forte.

— Oui, reprit l'agent ; comme il arrive toujours quand on cherche un objet dans un tas, celui-là était sous tous les autres.

— Et il s'est rappelé ?

— Mieux que cela, il m'a montré son livre, sur lequel j'ai lu ces mots de mes propres yeux :

« Vendu un manteau Louis XV à triple collet et un masque de velours. »

— C'est cela ! c'est cela ! s'écria la duchesse.

— Et s'il eut pu me rester un doute, il eût été dissipe par la mention de la date ?

— Et cette date ?

— Le 13 septembre.

— Et le meurtre a eu le 15.

— Deux jours après ; donc, c'est cela.

— Ah ! Dieu soit béni ! murmura la jeune femme avec extase.

— Ne vous réjouissez pas trop vite, madame.

— Que voulez-vous dire ?

— Nous avons fait d'importantes découvertes, mais il nous en reste une à faire, sans laquelle les autres ne sont rien.

— Laquelle, monsieur ? demanda la duchesse en tremblant.

— Le meurtrier lui-même.

— C'est vrai, mon Dieu ! à quoi sert de savoir qu'il s'était couvert d'un masque et d'un manteau, de connaître le marchand qui lui a vendu l'un et l'autre, si nous ne pouvons le découvrir lui-même ?

— Je ne désespère pas d’y arriver, madame.

— Comment ?

— Avec l’aide du costumier que j’ai amené avec moi, qui m’attend dehors et que je vais faire entrer ici.

— Pourquoi faire ?

— Pour reconnaître celui auquel il a vendu le masque et le manteau.

Je ne vous comprends pas, dit la duchesse, vous avez amené cet homme ici, dites-vous, pour qu'il puisse y reconnaître l'homme auquel il a vendu un masque et un manteau, c'est-à-dire le meurtrier de M. Robert Doutreville ?

— Oui, madame.

— Qui vous fait supposer que ce meurtrier va se trouver à cette fête ? Voilà une idée pour le moins fort étrange.

— Je la crois raisonnable et je vais vous dire sur quoi je base ma supposition, madame. Quand un meurtre est commis et que le meurtrier n'a laissé aucun indice qui puisse mettre sur sa trace, il est de tradition, dans la police, de chercher le criminel parmi ceux à qui le crime a pu profiter.

— Eh bien ?

— Eh bien, madame, à qui a pu profiter le meurtre de M. Doutreville, si ce n'est à ceux qui doivent hériter de sa fortune ?

— A moins que le mobile du crime ne soit tout simplement le vol des quatre-vingt mille francs qui se trouvaient cette nuit-là dans le secrétaire de la victime, comme l'a déclaré son frère.

— L'une et l'autre hypothèse sont également vraisemblables, cependant il est peu probable qu'un homme aussi sérieux, aussi défiant et aussi peu communicatif que M. Robert Doutreville ait été faire confidence à qui que ce soit de la somme considérable qu'il avait chez lui en ce moment ; une pareille imprudence eût été en opposition complète avec son caractère, et plus j'y songe, plus je suis porté à soupçonner quelque héritier pressé d'exploiter la succession. Dans cette pensée, je me suis dit que l'occasion était excellente de passer en revue les héritiers de la victime, tous réunis à cette fête, et voilà pourquoi j'ai fait venir mon costumier.

— Ils y sont presque tous, du moins, dit la duchesse.

— Il en manque ?

— Plusieurs ; mais ils viendront tous, un seul excepté.

— Lequel ?

— Le frère de la victime, M. Jacques Doutreville, à moins qu'il

ne se montre vers la fin de la fête pour être agréable à sa petite-nièce Baptistine, qu'il adore ; on l'a dit, mais je ne crois pas qu'il vienne, tant il est absorbé par le chagrin que lui cause la mort de son frère.

— Oh ! celui-là, peu m'importe qu'il vienne ou non : ce ne peut être celui que nous cherchons.

— Et vous dites que le costumier vous attend dehors ?

— Oui, madame.

— Mais comment le faire entrer ?

— Rien de plus facile. Vous m'avez fait adresser par Mme Doutreville une invitation au nom du chevalier d'Essol, un prétendu cousin à vous.

— Eh bien ?

— Je vais sortir, confier à M. Landry mon domino, mon masque et ma coiffure, et il va rentrer à ma place en donnant au domestique en sentinelle à la porte le nom de chevalier d'Essol. Je lui ferai le portrait de madame la duchesse, bien facile à reconnaître, je lui indiquerai cette place, où vous voudrez bien l'attendre, et il viendra droit à vous.

— Allez donc, et envoyez-moi cet homme, auquel je désignerai tous les héritiers de Robert Doutreville.

L'agent fit un mouvement pour s'éloigner, puis, se retournant vers la duchesse :

— Si nous échouons aujourd'hui, lui dit-il, je vous engagerai, madame, à venir voir avec moi la veuve de Pierre Chenu, qui allait être arrêté comme faux témoin, lorsqu'il est mort subitement, avec les symptômes les plus évidents d'un empoisonnement, crime attribué par l'opinion au véritable meurtrier, en faveur duquel Chenu avait menti à la justice, et qui, redoutant sans doute une rétractation, aura jugé prudent de s'en débarrasser.

— Vous croyez qu'on pourra tirer quelque chose de cette femme ?

— Dans la soirée que j'ai passée au café de la Paix, j'ai fait causer diverses personnes sur son compte, et j'ai appris que, depuis la mort de son mari, elle était en proie à de sombres préoccupations. On dirait qu'une idée fixe, un remords peut-être, la poursuit sans relâche. Quelques personnes, entrant brusquement chez elle, l'ont surprise en train de lire des papiers qu'elle cachait aussitôt d'un air effrayé, et qui, pense-t-on, ont dû lui être remis par son mari au moment de mourir. Qui sait ce que peuvent contenir ces papiers ? Le nom du vrai

coupable peut-être, ou quelque détail de nature à mettre sur sa trace.

— Oh ! alors, dit vivement la duchesse, nous irons voir cette femme.

En ce moment, on entendit annoncer :

— M. et Mme Chabert-Doutreville.

— Un héritier, dit la duchesse à l'agent.

— Voyons donc un peu la mine de ces gens-là, dit celui-ci en dardant sur les nouveaux venus un regard étincelant.

Mais il ne tarda pas à renoncer à l'espoir qu'il avait vaguement conçu de découvrir là ce qu'il cherchait.

M. Chabert-Doutreville, qu'on appelait ordinairement Chabert tout court, était un homme d'une quarantaine d'années, de taille moyenne, ni beau ni laid, ni vulgaire ni distingué, qui, dans toutes les parties de sa personne et de son visage, eût été parfaitement signalé sur un passeport par l'épithète *ordinaire,* mais que rendait très sympathique une physionomie heureuse, ouverte, respirant la confiance, la franchise et la bonté.

La femme formait avec lui un remarquable contraste. D'une taille moyenne, souple et dégagée, elle avait dans sa démarche, légèrement cadencée, un abandon et une espèce d'affaissement qui donnait à toute sa personne une grâce nonchalante d'une étrange et profonde séduction.

Ses traits, d'une beauté originale, à la fois pleine de caprice et de rêverie, étaient couverts d'une pâleur qui ne lui était pas habituelle, car une expression de surprise et presque de pitié se manifesta sur son passage, et plusieurs voix murmurèrent tout bas :

— Qu'a-t-elle donc ?

— Comment a-t-elle osé venir en cet état ?

— On dirait une morte qui se promène.

Puis on remarqua que cette charmante nonchalance qui, dans une foule, la faisait remarquez entre toutes les femmes, était plus accentuée que de coutume et affectait quelque chose de maladif.

Ses grands yeux noirs avec des tons cuivrés, et auxquels son extrême pâleur donnait un éclat tout particulier, se promenèrent à travers la foule avec une lenteur qui ajoutait encore à la profondeur de son regard.

Ce regard, qui voulait se faire vague et indifférent, n'y pouvait

réussir ; en dépit de ses efforts, il était trop incisif et trop pénétrant pour ne pas cacher quelque ardente préoccupation.

— Non, dit l'agent, dont toute l'attention s'était concentrée sur le mari, ce n'est pas une figure d'assassin ; inutile de perdre mon temps à observer celui-là ; il faut chercher ailleurs.

— Pauvre femme ! murmurait de son côté la duchesse, qui, elle, avait été frappée de la pâleur de la jeune femme, dont elle avait étudié avec attention le regard et toutes les impressions, elle doit être frappée mortellement au cœur, et, à l'expression des regards qu'elle promène autour d'elle, je jurerais quelle vient chercher ici de nouvelles tortures.

L'annonce de deux nouveaux invités appela ailleurs son attention.

— M. le comte et Mme la comtesse de Saubignac ! cria le valet avec une intention marquée, en homme sûr de produire son effet.

Il ne s'était pas trompé.

A ce nom il se fit dans rassemblée un mouvement d'ondulation très accentué.

Toutes les têtes, comme mues par un même ressort, se tournèrent vers la porte, et tous les invités, hommes et femmes, firent un mouvement en avant pour mieux voir les personnages annoncés.

Mais, dans cette foule vivement impressionnée, se trouvait un jeune homme dont l'émotion avait été si violente, que ses traits s'étaient décomposés à la vue des deux nouveaux venus.

C'était Louis de Brunières.

Il s'était constamment promené non loin de la porte, au bras de son ami Albert, dont il écoutait les récits, les portraits et les bons mots en souriant, mais avec de continuelles distractions et en tressaillant chaque fois que la porte s'ouvrait pour livrer passage à de nouveaux invités.

— Ah ! mon Dieu ! mon pauvre Louis, qu'as-tu donc ? s'écria Albert Desroches en sentant le bras de son ami s'appuyer sur le sien comme s'il s'affaissait sur lui-même.

Il jeta un regard sur son visage.

Il était livide.

— Qu'as-tu donc ? lui demanda-t-il effrayé, est-ce que tu perds connaissance ?

— Ce n’est rien, répondit le jeune homme en dirigeant vers la comtesse de Saubignac un regard qui fut une révélation pour Albert.

— Bon, bon, murmura-t-il en souriant, j’y suis, c’est *elle*.

— Encore un héritier, dit la duchesse.

Parlons d’abord du comte de Saubignac.

La vieille leva sa baguette d'or. (Page 127.)

C'était un homme de trente-cinq ans environ, d'un tempérament bilieux, comme l'annonçait son teint d'un brun verdâtre. Ses traits, qui ne manquaient pas de régularité, avaient quelque chose de violent, d'irascible, de torturé, qui, joint à la mobilité inquiète et à l'éclat fiévreux de son regard, trahissait chez cet homme les passions les plus furieuses, les plus désordonnées. Il les avait toutes connues et s'y était

abandonné avec tous les emportements d'une nature de feu, incapable de s'imposer un devoir, ni de subir un frein, puis elles s'étaient toutes usées l'une après l'autre pour ne lui en laisser qu'une seule, qui s'était emparée de toutes ses facultés. Cette passion, c'était le jeu, et l'on racontait des choses inouïes, incroyables, sur les folies, les violences, les excès de tout genre auxquels elle l'avait entraîné.

Disons maintenant quelques mots de la femme dont l'entrée venait de produire une si profonde sensation.

Ce qui frappait au premier abord dans cette femme, c'était son teint d'un ton d'or pâle, mais si pâle, si décoloré, et en même temps d'une pureté si éclatante qu'on eut cru voir un buste de vieil argent aux lueurs d'opale d'un rayon de lune. Ses traits, d'une délicatesse de lignes et d'une suavité de contours exquises, s'enveloppaient d'un charme indéfinissable dans l'ombre d'une abondante chevelure noire, mais d'un noir profond, à reflets bleuâtres, comme l'ardoise après la pluie et tels qu'on n'en trouve guère que dans l'Inde, car elle appartenait à l'une des plus belles races de l'Hindoustan.

Trois signes trahissaient son origine : deux rangées de petites dents éblouissantes de blancheur, égales entre elles comme les perles d'un collier et irréprochables de forme ; de grands yeux orientaux, bien fendus, d'une étonnante limpidité, d'un noir sans mélange et nageant avec une voluptueuse lenteur au-dessous de deux sourcils noirs, finement et purement dessinés ; et enfin une taille d'une merveilleuse souplesse, la taille de l'Indienne qui avait marché et couru presque nue sous le ciel de feu de son pays, où elle s'était élancée sans entrave et développée en toute liberté.

Quand elle marchait, on devinait les accidents harmonieusement accusés de son beau corps, et l'on croyait voir frissonner la chair dans les ondulations félines de cette taille incomparable, et puis il y avait dans ses mouvements, d'une grâce naïve et naturelle comme celle de l'enfant, une saveur d'étrangeté sauvage, qui donnait à cette merveilleuse beauté d'entraînantes et vertigineuses séductions.

Enfin, dernière singularité, qui achevait de la distinguer des autres femmes : au lieu de s'épanouir fièrement dans l'orgueil de sa beauté, elle semblait vouloir se dissimuler aux regards, et ses longs yeux noirs, au lieu de se promener avec assurance sur la foule charmée, exprimaient la contrainte, la timidité et même quelque chose d'hésitant et de craintif, qui donnait, au charme exprimé dans toute sa personne, un caractère touchant et sympathique.

La première personne que rencontra son regard, en entrant dans la salle de bal, fut Louis de Brunières, qui se trouvait là sur son passage.

Il la contemplait avec une extase pareille à celle d'un illuminé devant une apparition de la Vierge. Il y avait dans son regard,

profondément troublé, un mélange de passion et de tendresse qui trahissait si visiblement le sentiment dont tout son être était bouleversé, que la jeune femme se troubla elle-même et détourna la tête sous la flamme de ce regard.

— Peste ! mon cher Louis, dit Albert à son ami, quand le comte et la comtesse furent passés, tu places bien tes rêves.

Il reprit aussitôt :

— Ou plutôt tu les places très mal, car les passions doivent naître naturellement, fatalement, sous les pas de cette femme, comme les fleurs sous l'haleine du printemps, et avec un tel amour dans le cœur, je puis, sans être sorcier, te présager toutes les tortures de la jalousie et tous les drames qu'entraîne dans les plis de sa robe une beauté comme celle-là.

Louis de Brunières n'avait rien entendu.

— N'est-ce pas qu'elle est adorablement belle ? murmura-t-il d'une voix que l'émotion faisait trembler et en la suivant du regard dans la foule, qui s'ouvrait sur son passage comme devant une reine.

— Trop belle, répondit Albert, je te répète que cela m'effraye pour loi.

— Eh bien, moi aussi, je m'en effraye parfois, répliqua Louis, et quand je pense qu'elle aime peut-être…

Il pâlit, et Albert sentit ses ongles s'enfoncer dans son bras.

— Quand je songe à cela, reprit Louis, alors je sens se tordre toutes les fibres de mon cœur ; ma lèvre est altérée de sang, et je tuerais sans pitié celui à qui elle donnerait son amour.

— Voilà justement ce que je redoute pour toi, mon pauvre ami, des accès de jalousie, des alternatives de joies folles et d'intolérables douleurs, quelques heures de profond enivrement et des siècles d'effroyables tortures. Voilà la voie douloureuse dans laquelle tu t'engages en te jetant cœur et âme dans un tel amour. Et sais-tu ce que je vois au fond de cette passion ? La folie ou le suicide.

— C'est possible, j'en ai même le pressentiment ; mais ce doute devint-il pour moi une certitude, cette fin tragique fût-elle certaine, me fût-elle prouvée jusqu'à l'évidence, je l'accepterais avec joie, avec ravissement pour un regard d'amour de ses beaux yeux, pour un mot de tendresse tombé de ses lèvres.

— Allons, murmura Albert, le mal est déjà incurable, tu es un homme perdu.

— Perdu ! oh ! oui, tu l'as dis, mon ami, répliqua le jeune homme avec une sombre exaltation, perdu sans ressource, si je dois renoncer à être aimé d'elle.

Albert le regarda avec inquiétude.

— Ah çà, mon cher ami, reprit-il avec une bonhomie amicale, il faudrait se raisonner un peu et voir clair dans la voie où tu t'engages, Voyons, où en êtes-vous ?

Louis de Brunières le regarda avec stupeur.

— Hein ! dit-il.

— Eh bien, oui, où en êtes-vous tous deux ? Jusqu'où es-tu allé, et quel espoir t'a-t-elle déjà donné ?

— Tu es fou ! s'écria Louis.

— Comment, je suis fou ! Que diable ! vous vous êtes parlé. Eh bien, je te demande ce que tu lui as demandé et ce qu'elle t'a répondu.

— Mais, mon cher ami, je ne lui ai jamais adressé la parole.

— Pas possible !

— Je ne l'ai jamais regardée en face.

— Allons donc !

— Elle ne sait même pas que je l'aime.

— Pristi ! tu n'es pas très avancé. Voyons, voyons, étudions sérieusement la situation et analysons les chances de succès. La première chose à examiner dans la femme qu'on aime, c'est son mari : eh bien, franchement, celui-ci n'a rien de décourageant, pour un amoureux, au contraire ; il a l'air irritable, brutal, incapable de la moindre prévenance pour sa femme, qu'il semble traîner sans même s'apercevoir qu'elle est à son bras ; et enfin il est joueur, ce qui suppose l'époux le plus désagréable, le plus maussade, le moins jaloux qui se puisse imaginer, car le jeu l'absorbe au point de le rendre indifférent et absolument aveugle pour tout le reste ; voilà déjà une bonne carte dans ton jeu.

— Oh ! il est impossible qu'elle l'aime, s'écria le jeune homme, tu l'as parfaitement jugé, et un pareil mari ne saurait être qu'odieux.

— Et une femme aussi belle et aussi mal partagée doit avoir des trésors de mélancolie et de tendresse pour un être rêvé, et quel plus parfait idéal qu'un amoureux de ton espèce pourrait-elle espérer ?

— Non, non, murmura Louis, ne cherche pas à me donner une espérance irréalisable, c'est impossible, ce serait trop de bonheur.

— Ah ! voilà ce que c'est que de mettre une femme dans les nues et de l'adorer comme une créature surhumaine, éthérée et impalpable ; pendant que vous vous perdiez dans vos rêves, vous seul digne de son amour peut-être, vous, nature d'élite assez noble, assez élevée pour aspirer jusqu'à elle et pour combler les abîmes de tendresse que la douleur a creusés dans son âme, pendant ce temps survient un adorateur vulgaire auquel, dans son besoin d'aimer, l'imagination de l'infortunée reconnaît toutes les perfections et qui la saisit comme une proie.

— Peut-être as-tu raison, répondit Louis de Brunières, mais que veux-tu ? je tremble à la seule pensée de l'aborder.

Il tressaillit tout à coup à la vue d'un personnage que le valet annonça ainsi :

— M. Pedro Ramirès.

— Lui ! murmura le jeune homme d'une voix altérée.

— Quel est donc cet homme ? lui demanda Albert.

— Un riche Brésilien qui la suit partout.

— Effet du hasard, peut-être.

— Non, je l'ai rencontré partout sur ses pas : en Italie, où je l'ai vue pour la première fois ; en Suisse, où je l'ai suivie ; et je le retrouve ici, quand je le croyais retourné au Brésil, où le rappelaient des intérêts de la plus haute importance, ainsi qu'il l'avait annoncé. Il l'aime ! oh ! il l'aime ! il l'aime ! murmura le jeune homme avec un accent désespéré.

— C'est ce que nous allons savoir en l'observant, répondit Albert, et puis qu'importe qu'il l'aime s'il n'est pas aimé ? Allons, suivons la piste, et nous saurons tout à l'heure à quoi nous en tenir.

Bras dessus, bras dessous, les deux amis s'engagèrent lentement dans la foule, marchant sur les traces du señor Pedro Ramirès, mais à quelque distance.

Le Brésilien était un homme de trente-cinq à quarante ans, d'une taille peu élevée, mais vigoureusement bâti. Son cou, plein et musculeux, supportait une tête assez régulière, d'une expression énergique, et éclairée par deux grands yeux cuivrés qui rappelaient vaguement l'œil du tigre, dont ils avaient la fixité ardente et sauvage. Ces yeux se mariaient bien avec un teint bronzé et vivement coloré, symptôme d'une santé robuste. Une barbe épaisse, d'un noir parfait, courte et légèrement frisée.

Après s'être frayé lentement et patiemment un passage dans la foule, il se trouva bientôt derrière le comte de Saubignac, auquel il adressa la parole en se penchant à son oreille.

Le comte se retourna avec une brusquerie qui paraissait être dans ses habitudes, lui sourit aussi gracieusement que le permettaient ses traits durs et heurtés, et le présenta à sa femme.

L'Indienne, elle aussi, essaya de sourire, mais vainement ; sa belle tête avait changé d'expression à la vue du Brésilien, et c'est avec un trouble marqué qu'elle lui avait rendu son salut.

— Il les connaît ! jamais il ne leur avait parlé jusque-là, murmura Louis à l'oreille de son ami.

Un frisson parcourut tous ses membres.

— C'est le vulgaire amoureux auquel je viens de faire allusion, répondit Albert, d'autant plus hardi qu'il est moins digne d'être aimé et que sa passion est plus terre à terre.

— Albert, balbutia avec effort le malheureux jeune homme, as-tu remarqué ?…

— Quoi donc ?

Il hésita un instant comme si les paroles ne pouvaient s'échapper de ses lèvres.

— Elle s'est troublée à sa vue, dit-il enfin.

Et son regard s'attacha avec angoisse sur son ami.

— C’est vrai, répondit tranquillement celui-ci.

Louis de Brunières garda le silence, mais ses traits pâlirent et se contractèrent.

Il devait horriblement souffrir.

— C’était donc bien visible ? demanda-t-il enfin quand il put parler.

Et il attendit la réponse comme si c’eût été un arrêt de mort.

Albert s’en aperçut.

— On ne peut plus visible, dit-il ; seulement, quelle était la nature de ce trouble ? Voilà ce qui m’a paru beaucoup moins clair.

— Ah ! dit vivement Louis dont l’œil se ranima tout à coup, tu n’es pas convaincu qu’elle l’aime ?

— Pas le moins du monde, il est impossible de baser la moindre supposition sur le trouble manifesté par ta belle Indienne à l’aspect de cet homme, et, si j’ai un conseil à te donner, c’est de ne pas user toute ton énergie dans des désespoirs sans cause. Écoute, si les sentiments de la jeune femme pour le Brésilien sont absolument impénétrables, il n’en est pas de même de celui-ci ; sa passion se trahit clairement dans son regard, dans l’expression de sa physionomie, dans ses moindres gestes, et il est évident, comme tu viens de le dire, qu’il n’est ici que pour elle, et que pour elle seule il a parcouru l’Italie, la Suisse, et a oublié les graves intérêts qui le rappelaient au Brésil. Il éprouve donc, pour cette femme, une de ces passions dévorantes, incurables que rien ne décourage et qui ne reculent devant rien, qui sont prêtes à tous les sacrifices et ne sauraient admettre le mot *impossible.*

Joins à cela l’immense fortune qu’il peut mettre à la disposition de ses passions, et tu comprendras que tu as là un rival des plus redoutables, et que tu as besoin de tout ton calme, de tout ton sang-froid et de toutes les ressources de ton esprit pour sortir vainqueur de la lutte terrible qui va s’engager entre vous, et dont *Chimène est le prix,* comme dit le grand Corneille.

— Oui, oui, je comprends cela, répondit le jeune homme devenu sombre et réfléchi.

— A propos, quel est le petit nom de ta Chimène ? Car, quoique tu ne lui aies jamais parlé, il est impossible que tu l’ignores, les amoureux savent toujours ça…

— Diana, répondit Louis.

— Bien ; maintenant pénètre-toi bien de ce que je viens de te

dire, puisque tu jettes dans cette passion tout ton cœur et toute ton âme, il faut combattre sérieusement et appeler à toi tout ton calme, toute ton adresse, toute ton énergie, et toujours faire face à ton ennemi qui, comme tu le vois, a déjà pénétré dans la place et n'est pas homme à ne pas profiter d'un avantage aussi précieux et sans doute difficilement conquis. Et d'abord il faut commencer par changer d'allure avec ta belle Diana.

— Que veux-tu dire ? demanda le jeune homme avec quelque appréhension.

— On vient au bal pour y danser, tu vas donc aller lui faire ton invitation dès que son mari l'aura quittée pour aller s'asseoir à une table de jeu, ce qui ne saurait tarder.

— Eh bien, oui, oui, dit Louis du ton résolu d'un homme qui va accomplir un acte héroïque, j'irai tout de suite, car elle va être assaillie de danseurs, il ne serait plus temps dans dix minutes, et je veux être le premier…

— Le premier, oh ! non, le second tout au plus.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'elle est déjà invitée.

— Par qui ?

— Par le Brésilien.

— Comment le sais-tu ?

— Je ne le sais pas, mais j'en suis sûr.

— Cela doit être en effet, tu as raison, dit le jeune homme d'un air découragé.

— Tant mieux, en toutes choses et en amour surtout, le mieux est de savoir à quoi s'en tenir, et nous serons fixés sur ce point après les avoir vus valser ou danser ensemble.

— L'aime-t-elle ? Sont-ils d'accord ? Oh ! je donnerais dix ans de ma vie pour savoir cela.

— Et vingt ans pour être convaincu du contraire, n'est-ce pas ? dit Albert.

Il ajouta, après une pause :

— J'ai bien étudié la physionomie de cette femme, et je n'y vois aucun des symptômes qui trahissent l'amour ; le caractère dominant de cette belle tête est un je ne sais quoi de recueilli, d'attristé et de douloureux qui accuse un mal secret et profond, un incessant et

mystérieux martyre ; je vois là un cœur qui souffre et non un cœur qui aime.

— Pauvre Diana ! murmura le jeune homme d'une voix profondément attendrie.

— Elle est à plaindre, j'en suis convaincu, mais tant mieux pour toi.

— Ah ! mon ami ! s'écria Louis indigné.

— Eh ! sans doute, car il n'est pas de cœurs plus accessibles que les cœurs brisés, et, avec un pareil mari, il est impossible que cette charmante n'endure pas mille tortures. D'ailleurs, à la façon dont il lui parle, et dont elle lui répond, même à ne voir les choses que de loin, il est évident que la pauvre créature a affaire à un tyran brutal, devant lequel elle tremble sans cesse, et tu penses si, dans ces conditions, elle serait sensible à un témoignage de sympathie !

— Enfin ! s'écria tout à coup Louis de Brunières.

— Quoi ? lui demanda son ami.

— Tu ne vois donc pas ! Son mari l'a conduite vers un groupe de jeunes femmes parmi lesquelles elle s'est assise, et le voilà qui s'éloigne.

— Oui, et naturellement le Brésilien ne le suit pas ; il va se perdre dans la foule, mais sans s'éloigner de la jeune femme, pour être à portée de courir à elle dès que l'orchestre va donner le signal d'une valse ou d'un quadrille.

Puis, avec un sourire :

— Allons, mon cher ami, voilà le moment de se montrer.

— Que veux-tu dire ?

— Je veux dire qu'il n'y a pas une minute à perdre pour faire ton invitation, car les concurrents vont affluer, sois-en sûr.

— J'y vais, dit Louis de Brunières en pâlissant légèrement.

— Et de l'aplomb, que diable ! tu ne cours pas à la mort !

Le jeune homme quitta son ami et se dirigea d'un air déterminé vers la belle comtesse de Saubignac.

Il n'en était plus qu'à trois pas, et il se demandait avec inquiétude comment il allait s'en tirer, car il avait la bouche si sèche qu'il craignait de ne pouvoir articuler une parole, quand on entendit annoncer ce singulier personnage :

— La Fée aux Soucis !

Au même instant on voyait entrer une vieille toute courbée, toute cassée, vêtue d'une robe à grands ramages or et rouge, traînant derrière elle une queue de plus de deux mètres de long, s'appuyant sur une grande baguette d'or et promenant autour d'elle deux petits yeux noirs qui étincelaient fantastiquement à travers de grandes boucles de cheveux blancs à la neige comme sous Louis XV. Cette chevelure éparse, légère, transparente, couvrait tout son front et la plus grande partie de son visage, dont elle laissait entrevoir les rides, les pommettes saillantes et le menton très pointu.

Ce costume assez original n'eût rien eu cependant d'assez extraordinaire pour exciter le vif mouvement de curiosité qu'il produisit sur toute l'assemblée sans un détail qui lui donnait un caractère tout particulier.

C'était une profusion de soucis jetés dans un pittoresque désordre sur la tête et sur toute la personne de la vieille fée. C'était étrange et charmant, et l'on s'étonnait du gracieux effet que produisaient, ainsi répandues sur une toilette de femme, ces fleurs généralement répudiées et réduites, dans les jardins, où elles abondent, au modeste rôle de bordures.

Cette vieille offrait donc un gracieux et saisissant tableau sous la pluie de soucis qui l'inondait de la tête aux pieds ; aussi était-on accouru de foutes parts pour la regarder de près, de sorte qu'en moins de deux minutes elle se voyait enveloppée d'un cercle immense et compact.

On était venu de tous les coins, et les joueurs eux-mêmes, voyant tout le monde courir de ce côté, avaient déserté la salle de jeu pour jouir du spectacle que leur promettait l'empressement général.

Diane s'était levée pour suivre la foule des curieux, quand Louis de Brunières craignant, s'il laissait échapper l'occasion, de ne plus retrouver la lueur de courage dont il venait d'être saisi sous l'impression de ce brouhaha général, s'avança intrépidement vers elle, et, s'inclinant, pâle et ému :

— Madame, lui dit-il, voulez-vous me faire l'honneur de m'accorder la première valse ?

La jeune femme avait tressailli à son approche, et ce fut d'une voix aussi troublée que la sienne qu'elle répondit :

— La première est promise, monsieur.

Et, au lieu de s'éloigner, elle attendit.

Ce qu'elle attendait, c'était évidemment une seconde invitation.

Louis de Brunières crut le comprendre, et, encouragé en outre par l'accent pénétrant et doux avec lequel avait été faite cette réponse, il reprit avec un peu plus d'assurance et le regard fixé sur les beaux yeux noirs de l'Indienne :

— Me permettez-vous de solliciter la seconde valse, madame ?

— Volontiers, monsieur, la seconde est pour vous, répondit la jeune femme avec un mélange d'émotion et de timidité qui donnait à ses traits un charme profond.

Et, passant lentement devant Louis de Brunières, elle alla se mêler au cercle qui entourait la fée aux soucis.

Une femme y arrivait en même temps qu'elle, suivie d'un domino, qui semblait attaché à sa personne, car il ne la quittait pas plus que son ombre.

C'était la duchesse d'Algueras avec le costumier Landry.

— Tous les héritiers sont là, un seul excepté, dont nous n'avons pas à nous inquiéter, dit la duchesse au costumier, je vous les désignerai l'un après l'autre à mesure qu'ils passeront devant mes yeux.

Sans se rendre compte de cette impression, chacun s'attendait à quelque chose d'extraordinaire de la part de cette étrange vieille, et, ainsi que nous l'avons dit, tout le monde avait fait cercle autour d'elle, dans l'espoir d'assister à une scène, à un spectacle quelconque.

Comme une actrice consommée et à laquelle une longue pratique a donné l'habitude de la scène et l'expérience de son public, la fée aux soucis attendit patiemment qu'un profond silence se fût établi dans la foule et que la curiosité des spectateurs fût encore excitée par la longueur de l'attente. Pendant ce temps, elle tournait lentement sur elle-même, et ses petits yeux noirs brillant d'un éclat diabolique derrière le nuage que formaient ses cheveux blancs effarés sur son front ridé, fouillaient minutieusement la foule et dardaient un éclair sur chacun, comme si elle eût voulu les garder tous l'un après l'autre dans sa mémoire.

Quand elle eut passé cette revue, elle resta un instant immobile, dans une altitude réfléchie, puis, sortant tout à coup de sa rêverie, elle posa le bout de sa baguette d'or sur le parquet et y traça un cercle qui l'enveloppait ; puis, d'une voix sèche et tremblotante, parfaitement en harmonie avec sa taille déjetée et sa petite tête toute ridée, elle dit :

— On s'amuse bien ici, on rit, on danse, on joue, la coquetterie va son train, on lâche la bride à ses passions, la joie brille dans tous les yeux et déborde dans tous les cœurs ; oui, oui, on s'amuse bien ici !… Mais, pendant ce temps, il y a là-haut un livre où une main invisible écrit les destinées de chacun, livre terrible, mystérieux, fermé pour tous, qui s'est ouvert pour moi une seconde, et dans cette seconde, une page écrite en caractères de feu m'est apparue à la lueur

éblouissante d'un éclair ; et, dans le temps qu'a duré cet éclair, je l'ai lue tout entière et retenue dans ma mémoire ; et savez-vous ce que l'invisible main avait écrit sur cette page du livre des destinées humaines ? L'histoire d'une famille, d'une famille qui est ici, parmi tous ceux qui m'écoutent en ce moment, et dont j'ai vu le nom resplendir en tête de la page fatale, et ce nom, d'où le sang tombait goutte à goutte comme d'une plaie, ce nom… était *Doutreville.*

Elle se tut et laissa tomber son front dans sa main, comme accablée par la vision qu'elle venait d'évoquer.

Beaucoup se mirent à sourire, mais le plus grand nombre, les femmes surtout, étaient impressionnés par les paroles de la vieille et par le ton sinistre et l'accent convaincu dont elles avaient été prononcées.

— Quelle est donc cette femme ? se demandait-on de toutes parts et à voix basse.

Mais personne ne pouvait répondre à cette question.

Nul ne se rappelait avoir jamais vu une vieille de cette espèce dans les fêtes données par la famille Doutreville ou par leurs amis.

C'était un nouveau mystère ajouté à celui que laissait entrevoir la mystique vision de la fée aux soucis.

Au bout de quelques instants, celle-ci relevait la tête et reprenait la parole :

— Oui, dit-elle d'une voix lente et en hochant la tête d'un air sombre : j'ai lu leurs noms, et j'ai vu les drames sanglants dans lesquels chacun d'eux allait être broyé comme le grain sous la meule ; ces noms, j'ai mission de les dire, afin qu'ils soient prévenus et qu'ils tâchent de conjurer le sort, mais les tortures et les catastrophes dont ils sont menacés, je dois les taire.

Puis, promenant rapidement son regard sur tout le cercle :

— Ils se croient bien cachés, ajouta-t-elle, ils se disent : Cette femme qui nous est inconnue et qui ne nous connaît pas, comment va-t-elle nous distinguer des autres dans la foule où nous sommes perdus ? Pauvres gens ! non, je ne les connaissais pas avant cette heure, mais je les vois et les reconnais en ce moment, car ils sont tous marqués au front d'un signe sanglant visible pour moi seule, et qui me les désigne entre tous les autres.

Il y eut une pause.

La curiosité, excitée au plus haut point, allait chez quelques-uns jusqu'à l'angoisse.

Un silence profond régnait dans l'assemblée, on ne riait plus, on attendait, pour se prononcer et se faire une opinion au sujet de la vieille, l'épreuve décisive qu'elle venait d'annoncer.

Reconnaissait-elle réellement à un signe mystérieux les membres de la famille Doutreville, qu'elle prétendait pouvoir désigner sans les avoir jamais vus ?

Là était la question qui allait tout décider.

La vieille leva sa baguette d'or et, sans hésiter, fit quelques pas en avant.

L'anxiété était au comble.

Tous les regards étaient fixés sur cette baguette, cherchant à deviner quelle direction elle allait prendre.

Elle s'abattit enfin sur un point du cercle et un frisson parcourut l'assemblée quand on reconnut la personne sur laquelle elle s'était arrêtée.

C'était Baptistine.

La jeune fille essaya de sourire, mais vainement.

Elle avait pâli et, par un mouvement involontaire, sa main avait repoussé en frissonnant la baguette de la fée.

On était encore sous l'impression de cette surprise, quand la vieille, après avoir fait quelques pas, laissa de nouveau tomber sa baguette dans un groupe compact.

Elle avait touché la jeune femme, dont l'extrême pâleur avait si vivement ému rassemblée, Mme Chabert-Doutreville.

Cette fois encore, elle était tombée juste.

La jeune femme avait fléchi sur elle-même à l'attouchement de la fatale baguette, et un sentiment d'effroi avait contracté son pâle visage.

Pendant ce temps, la fée aux soucis, tenant toujours levée sa longue baguette, inexorable, comme la faux de la mort, continuait sa sinistre tournée.

Elle touchait bientôt une troisième personne.

C'était la belle Mme Doutreville, la maîtresse de la maison.

Celle-ci sourit.

Mais, quoique évidemment moins émue que les deux autres, elle ne put réprimer le mouvement d'inquiétude qui vint tout à coup

assombrir son front.

La fée aux soucis ne s’était pas arrêtée.

Sa baguette d’or à la main, et toujours levée comme une menace, elle poursuivait sa marche, et, après ces trois épreuves, tous les regards la suivaient avec une véritable angoisse.

La baguette s’abattit pour la quatrième fois.

Cette quatrième victime laissa échapper un profond soupir, chancela comme si elle eût été frappée au cœur et s’appuya, pour ne pas tomber, sur la personne qui se trouvait près d’elle.

C’était la belle Diana Doutreville, et c’est sur l’épaule de Louis de Brunières quelle s’était affaissée.

Cette scène avait causé, parmi les invités, une émotion dont ils furent longs à se remettre.

Le succès de la fée aux soucis avait été complet, et ce qui avait surtout contribué à faire croire à sa puissance et à son don de divination, c'est le trouble profond dont avaient été saisies les quatre femmes menacées par sa prédiction.

Il était devenu évident pour tout que chacune d'elles était dans une situation à redouter quelque catastrophe, et c'était là, sans nul doute, la cause de l'émotion qui les avait bouleversées au contact de la fatale baguette.

La plus atterrée, nous l'avons vu, était la belle Indienne, la comtesse de Saubignac, que nous avons laissée presque évanouie sur l'épaule de Louis de Brunières.

— Madame, lui avait dit le jeune homme de cette voix doucement insinuante et avec cet accent particulier aux amoureux qui savent mettre de la passion jusque dans les phrases les plus banales, vous avez été douloureusement affectée par les paroles de cette vieille visionnaire ; remettez-vous, je vous prie, madame, et n'attachez aucune importance à cette ridicule prophétie.

En lui parlant, il avait passé la main sous son bras pour la soutenir, un bras rond, superbement modelé, et dont il pouvait apprécier toutes les beautés, car il était nu jusqu'à l'épaule.

Aussi, le contact de ce bras l'avait-il bouleversé, et fut d'une voix mal assurée qu'il ajouta :

— Veuillez vous appuyer sur moi, madame, et permettez-moi de vous reconduire à votre place.

— Je ne saurais refuser votre offre, monsieur, car je me soutiens à peine, répondit la jeune femme en s'appuyant sur le bras de Louis, dont le cœur débordait de bonheur.

Il traversait en ce moment un de ces vertiges où l'âme éperdue, impuissante à se contenir, laisse échapper son secret dans un irrésistible élan.

— Madame, oh ! madame, murmura-t-il d'une voix basse et vibrante, toute chargée de tendresse, et dont chaque note en disait

plus que la plus brûlante déclaration d'amour, permettez-moi de me féliciter du hasard qui m'a mis près de vous en ce moment critique.

Et regardant successivement sa femme et l'Arménien... (Page 138.)

Diana avait été si vivement pénétrée de l'accent ou, pour mieux dire, de la musique qui accompagnait ces paroles banales et qui

exprimait si bien la véritable pensée du jeune homme, qu'elle se mit à trembler et ne trouva pas la force de répondre un mot.

Ils étaient absorbés tous deux dans leurs sensations, lorsqu'au bout de huit ou dix pas ils virent se dresser devant eux la figure du Brésilien.

Le señor Pedro paraissait sous l'empire d'une violente agitation.

— Madame, dit-il à la jeune femme en faisant un effort visible pour rester calme M. le comte de Saubignac n'étant pas là pour vous offrir son bras, permettez à son meilleur ami de vous reconduire à votre place.

A cette offre, insultante pour lui, puisque c'était une injonction dissimulée, mais très nette, de lui céder la place, Louis de Brunières devint rouge de colère, mais il ne bougea pas.

— Eh bien, monsieur, lui dit le Brésilien en le toisant insolemment, est-ce que vous ne n'avez pas entendu ?

— Je ne vous ai même pas écouté, monsieur, répondit le jeune homme avec une dédaigneuse froideur.

Puis, s'adressant à la comtesse :

— Madame, lui dit-il en changeant tout à coup de ton et d'accent, m'accordez-vous la grâce de vous accompagner jusqu'à votre place ? ou bien…

La jeune femme l'interrompit d'un signe, et, avec une dignité calme et ferme :

— Monsieur, lui dit-elle, je vous remercie de m'avoir offert votre bras, sans lequel j'allais tomber évanouie tout à l'heure, et je vous prie de vouloir bien me reconduire jusqu'à ma place.

A cette réplique, à laquelle il ne semblait pas s'attendre, le Brésilien avait pâli et un éclair de haine et de vengeance avait jailli de sa prunelle de bête fauve, enveloppant à la fois la jeune femme et son cavalier.

Mais Louis de Brunières, répondant à ce regard menaçant par un sourire de défi, continua lentement sa marche interrompue et conduisit la jeune femme à sa place.

Ils n'avaient plus échangé une parole jusque-là ; mais, comme Louis de Brunières allait prendre congé d'elle :

— Monsieur, lui dit-elle presque à voix basse.

Le jeune homme s'inclina et attendit.

Diana parut hésiter à aller plus loin.

Enfin surmontant le sentiment sous l'empire duquel elle s'était arrêtée tout à coup, elle reprit en rougissant et d'une voix qui tremblait légèrement :

— Cet homme est dangereux, monsieur, je vous en prie, évitez toute altercation avec lui.

— Je vous le promets, madame, répondit Louis, et promettez-moi de vous rappeler en vous quittant que vous m'avez accordé la seconde valse.

Et, la saluant profondément, il s'éloigna.

Debout à quelques pas de là, le Brésilien les observait, tout en feignant de porter ses regards ailleurs, et ses traits pâles et violemment contractés trahissaient la rage dont il était dévoré.

Quand Louis de Brunières passa près de lui, l'air calme, indifférent et sans paraître l'apercevoir, un frisson secoua tout son être, et il fit un mouvement pour s'élancer sur lui.

Mais la réflexion le calma aussitôt ; il se mordit les lèvres, passa la main sur son front contracté et respira bruyamment.

L'accès était passé.

Voici ce qui se passait pendant ce temps sur un autre point de la salle.

Voyant se rompre et se disperser le cercle qui s'était formé autour d'elle, la fée aux soucis qui, sans doute, n'était plus retenue là par aucun intérêt, s'était dirigée vers la porte, soutenant sur sa baguette d'or sa marche lente et traînante, quand elle se vit arretée par un groupe de curieux, qui se mirent à l'examiner de très près, en lui demandant de leur dire qui elle était et de leur révéler l'avenir.

— Je viens de vous le dire tout à l'heure, répondit la vieille en se redressant avec peine ; j'avais une mission à remplir, j'ai accompli mon œuvre, je n'ai plus rien à faire ici. Quant à vous tous qui m'interrogez, les uns pour railler ma vieillesse, les autres dans l'espoir de connaître l'avenir qui leur est réservé et qui les épouvante peut-être, je n'ai rien à vous dire, laissez-moi passer.

Et elle poursuivit son chemin.

Mais au bout de quelques pas, elle était arrêtée de nouveau.

C'était par une seule personne cette fois, car tous les autres avaient respecté sa volonté.

Cette personne, c'était le comte de Saubignac, le mari de la belle Diana.

— Ah çà, ma petite vieille, lui dit-il d'un ton dégagé et avec un accent impératif, on ne s'en va pas comme ça !

— Que voulez-vous dire ? lui demanda la fée aux soucis en le regardant fixement.

— Eh bien, ma petite vieille, reprit, le comte avec une sourire goguenard, je veux dire que vous avez jeté le trouble dans l'esprit de bien des gens, que vous avez particulièrement effrayé quatre femmes, dont la mienne entre autres, et que je tiens à les rassurer toutes en leur faisant savoir ce que c'est que cette fée aux soucis, dont elles ont accueilli comme parole d'évangile les contes à dormir debout. Laissez-moi donc écarter le rideau de cheveux blancs qui m'empêche de voir une figure fort connue de tout le monde ici peut-être, et dites-moi qui vous êtes, afin que je dissipe le mystère dans vous vous enveloppez, et d'où dépend tout votre prestige.

— Si je me suis présentée ici sous le nom de la fée aux soucis, répondit la vieille avec fermeté, c'est qu'il ne me convient pas d'être connue autrement, et j'ai le droit, comme toutes les personnes qui sont venues ici masquées, de faire respecter mon incognito. Je n'ai rien de plus à vous dire. Retirez-vous donc, que je passe.

— Et moi, s'écria le comte dont la nature irascible était incapable de se contenir plus longtemps, je vous dis que j'ai entendu votre voix quelque part et que je veux connaître cette figure-là.

Et en même temps il avançait la main pour saisir la vieille.

Mais, avant qu'il l'eût touchée, il était saisi au collet par une main vigoureuse qui le lançait à dix pas de là.

Le comte, qui avait failli rouler sur le parquet, se retourna avec un cri de rage, et, sans même regarder à qui il avait affaire, fit un bond vers celui qui venait de le traiter avec ce sans-façon.

Celui-ci l'attendait, les bras croisés sur la poitrine.

C'était un homme d'apparence vigoureuse, dont un costume de fort de la halle élégant mettait en relief les membres bien découplés.

— Monsieur le comte voudrait-il se livrer au noble jeu du pugilat ? demanda-t-il d'un ton ironique.

— Votre nom ! votre carte ! lui cria le comte d'une voix rauque, le teint empourpré et le corps tout tremblant de colère.

— Un duel ! dit l'inconnu avec l'accent d'un profond dédain,

allons donc ! j'ai des intérêts trop graves pour m'occuper de pareilles niaiseries.

— Vous voulez donc que je vous enlève votre masque d'un revers de main ? reprit le comte dont la voix râlait, dont la lèvre frémissante se bardait d'écume.

— Faites donc, monsieur le comte, ça m'amusera.

Il achevait à peine que le comte lui lançait un soufflet de toute la force de son bras.

Mais, avant que la main eût touché sa joue, le fort de la halle l'avait saisie et retenue.

Au même instant le comte pâlit et laissa échapper un cri de douleur en se tordant sous l'étreinte de la main qui serrait son poignet.

Cela dura une minute.

Le fort de la halle lâcha enfin le poignet, qui apparut broyé et sanglant, puis, offrant galamment son bras à la fée aux soucis :

— Et maintenant, monsieur le comte, dit-il, à celui-ci, on m'appelle M. Portal.

Et il sortit avec la vieille.

A la suite de la scène bizarre qui avait attiré la foule autour de la mystérieuse fée aux soucis, et à laquelle elle assistait elle-même, comme nous l'avons vu, la duchesse d'Algueras avait dit au costumier de lui offrir son bras, afin de parcourir avec elle sa salle de bal et les autres salons.

Elle voulait lui montrer les héritiers de Robert Doutreville, qu'elle n'avait pu lui désigner dans la foule compacte où ils se trouvaient perdus.

— L'agent Nicolo vous a expliqué ce qu'on attendait de vous, n'est-ce pas ? lui demanda-t-elle.

— Oui, madame, il s'agit de découvrir l'homme qui m'a acheté un masque et un manteau le 13 septembre dernier.

— Est-ce là tout ce qu'il vous a dit ?

— Non, madame, il a ajouté que cet homme devait être l'auteur du meurtre accompli le 15 du même mois sur la personne de M. Robert Doutreville au château du Vaudray, et qu'il soupçonnait un des héritiers d'avoir fait le coup.

— Eh bien, ces héritiers sont ici, il y en a trois, et l'on attend le quatrième. Je vais vous désigner successivement ceux qui sont déjà là ; mais, comme il se peut que l'agent se trompe en supposant que le meurtrier ne peut être qu'un des héritiers de la victime, examinez avec attention tous les hommes que nous allons rencontrer sur notre passage.

— Je vous le promets, madame.

— Et retenez bien l'engagement que je vais prendre vis-à-vis de vous, monsieur Landry : j'ai promis vingt mille francs à Nicolo si, grâce à lui, je parvenais à découvrir le véritable meurtrier de M. Robert Doutreville. Je vous en promets dix mille si, vous, vous le reconnaissez ce soir ou plus tard, pourvu que ce soit avant un mois.

— Il s'agit de sauver un innocent injustement condamné, je le sais, dit le costumier, et je n'avais pas besoin de cette promesse pour…

— Peu importe, je l'ai faite et je la maintiens, répliqua la jeune femme, et, si vous saviez, monsieur Landry, ah ! si vous saviez avec quelle joie je vous remettrais, à vous et à l'agent, cette somme de

trente mille francs !

Tout en causant avec la duchesse, Landry examinait avec attention tous ceux qu'il rencontrait en chemin.

Mais cet examen restait toujours sans résultat ; pas une figure ne lui rappelait celle de son acheteur.

— Tenez, lui dit tout à coup la duchesse, regardez bien cette tête.

C'était le comte de Saubignac, encore sous l'empire de l'exaltation furieuse où venait de le jeter le traitement que lui avait fait subir M. Portal.

— Mauvaise figure, dit le costumier, et sur laquelle on ne lit rien de bon ; mais cet individu n'a aucun rapport avec celui que nous cherchons.

— Et celui-ci ? dit la jeune femme en lui montrant un personnage qui s'avançait dans une direction opposée, les mains derrière le dos, les traits épanouis par une expression de bonté et de franchise.

— Quant à celui-là, répondit le costumier, on le surprendrait en flagrant délit de meurtre qu'on hésiterait encore à voir là à une tête de criminel.

— Aucune ressemblance avec notre homme, n'est-ce pas ?

— Pas la moindre.

— J'en étais sûre d'avance ; ce pauvre M. Chabert, c'est la loyauté faite homme.

On fit encore vingt pas en avant.

— Quel est donc cet homme ? demanda tout à coup le costumier.

— C'est M. Doutreville, le maître du logis.

M. Landry s'était arrêté net à quelques pas de M. Doutreville, en train de causer en ce moment avec plusieurs personnes à rentrée d'un salon.

— Eh bien, qu'avez-vous donc ? lui demanda la jeune femme, est-ce que ces traits-là ?…

M. Landry garda un instant le silence, puis, après un moment d'hésitation :

— Non, non, dit-il enfin, ce n'est pas cela, plus je le regarde,

plus j'en demeure convaincu, celui-ci est beaucoup plus jeune, et décidément ce n'est pas la même physionomie, j'ai été dupe d'une vague ressemblance.

— Ah ! il ressemble à l'homme auquel vous avez vendu…

— Vaguement, je le répète, mais il y a certainement quelque rapport, quoique ce ne soit pas lui, je l'affirme sans hésiter.

— Il n'y a plus qu'un héritier, celui qui n'est pas encore arrivé ; en l'attendant, passons en revue tous les invités. Qui sait !

— Madame la duchesse a raison, peut-être est-il ici, et c'est ce que je saurai lui dire, car ses traits sont restés fixés dans ma mémoire.

Ils se croisèrent avec deux individus qui causaient à voix basse et d'un air très animé.

Ils étaient en habit noir l'un et l'autre et se faisaient remarquer par une raideur de maintien qui semblait un peu affectée.

— Connaissez-vous ce monsieur, madame ? demanda le costumier à la duchesse en lui désignant l'un de ces hommes.

— Je le vois aujourd'hui pour la première fois, on le nomme le comte Tuzko, et c'est, dit-on, un hospodar immensément riche.

— Hospodar ! bon, dit M. Landry, je m'explique maintenant la raison.

— Eh bien ? demanda la jeune femme.

— Je vous conterai cela, madame ; mais quel est son compagnon ?

— Le héros de la soirée, le comte d'Oliva, un riche Espagnol, qui va épouser Mlle Baptistine Doutreville, nièce de Mme Robert et Jacques Doutreville, et qui, dit-on, doit avoir la plus belle part de l'héritage de M. Robert. Mais ce n'est encore qu'une supposition puisque la volonté de celui-ci, exprimée dans un acte déposé depuis longtemps chez son notaire, est que son testament ne soit ouvert que trois mois après sa mort.

Le comte d'Oliva et l'hospodar s'éloignaient lentement, trop absorbés par leur entretien pour s'apercevoir qu'ils étaient observés.

— C'est toujours pour demain ? demandait l'hospodar au comte d'Oliva.

— Oui, demain à deux heures nous signons chez le notaire.

— Où les quatre cent mille francs seront déposés par le beau-père ?

— C’est entendu.

— On peut y compter, je le sais, et ce n’est pas là ce qui m’inquiète.

— Quoi donc ?

— C’est la somme que, de ton côté, tu dois déposer en signant le contrat ; deux cent mille francs, rien que cela. Où comptes-tu les trouver ?

— C’est fait.

— Ah ! il s’est rencontré un usurier assez naïf pour risquer…

— Non, il n’y a pas d’usuriers naïfs ; j’ai proposé jusqu’à cinquante pour cent, trois cent mille francs contre deux cent mille, remboursables huit jours après le mariage.

— C’était beau.

— Mes loups-cerviers en ont jugé autrement.

— Que leur faut-il donc ?

— Des garanties.

— Avec cinquante pourcent en huit jours ! on n’a pas idée de ça.

L’hospodar reprit après une pause :

— Bref, tu as trouvé, dis-tu ?

— Oui.

— Je suis curieux de savoir où.

— Pas loin d’ici.

— Enfin ?

— Dans la caisse de mon futur beau-père.

— Je ne comprends pas.

— Voilà le mystère ; tu sais que, grâce à la haute considération que j’ai su lui donner de ma personne, l’excellent homme est entièrement à ma dévotion.

— Je sais cela.

— Eh bien, j’ai usé de mon influence pour placer chez lui, en qualité de caissier, un ancien camarade d’infortune que j’ai retrouvé ici en pleine misère, un certain Pascal.

— Oui, tu m’as parlé de cet homme.

— Il y a en ce moment plus d'un million dans la caisse de papa beau-père pour faire face aux échéances de la fin du mois.

— Dans trois jours ?

— Juste.

— Eh bien ?

— Eh bien, demain matin, à la première heure, avant de se rendre à son poste, mon ami Pascal m'apportera deux cent mille francs en billets de banque, qu'il aura eu soin d'enlever ce soir même de la caisse qui lui est confiée.

— Parfait, mais il me semble que ledit Pascal s'expose à quelques petits désagréments.

— Nullement, le lendemain même du mariage, c'est-à-dire dans huit jours, je lui rends ses deux cent mille francs que je cueille sur la dot et qu'il restitue à la caisse, et le tour est joué. Rien à dire à cela, je défie qu'on trouve une opération plus loyale ; c'est ce qu'en langage de banque on appelle un virement de fonds.

— Oui, mais que dira le beau-père quand il apprendra ce prélèvement de deux cent mille francs sur la dot et comment le lui expliqueras-tu ?

— Des dettes, un embarras momentané. Quel est le grand seigneur qui n'a pas un peu passé par là ? Il criera d'abord, c'est de tradition chez les beaux-pères et belles-mères ; mais je le tiendrai par sa fille, qu'il adore, et il cédera.

L'hospodar allait répliquer quand un masque, portant une grande livrée du temps de Louis XIV, aborda le comte d'Oliva en lui disant :

— Je suis Pascal !

— Si tôt ! dit le comte ; il suffisait de m'apporter cela demain-matin.

— Ni demain ni après-demain, répondit Pascal.

— Que veux-tu dire ? demanda le faux Espagnol en pâlissant.

— L'affaire est manquée.

— Quoi ! je n'aurai pas…

— Pas un radis !

Le comte d'Oliva resta un moment comme pétrifié.

— Ah çà ! dit-il enfin en jetant sur le caissier un regard défiant, qu'est-ce que cela signifie ? comment se fait-il que ce qui le paraissait si facile hier soit devenu tout à coup impossible ?

— Voilà ce que c'est : Tantôt, un peu avant six heures, c'est-à-dire à l'heure où je quitte ma caisse, je me préparais à exécuter la petite opération convenue, quand je vois arriver M. Doutreville, qui va droit au coffre-fort, l'ouvre et se met à vérifier les valeurs qu'il renfermait, plus d'un million. Je vous laisse à penser si je me félicitai de n'avoir pas encore enlevé les deux cent mille francs ; rien que d'y penser, il m'en passa un frisson par tout le corps. Quand il eut fini, il prit dans le coffre-fort une vingtaine de mille francs, le referma et posa cette somme devant moi en me disant : C'est tout ce qu'il vous faut d'ici la fin du mois, je viens de changer le mot à l'aide duquel on peut ouvrir le coffre-fort, je vous le ferai connaître le jour de l'échéance. Voilà ce qui s'est passé.

— Mais alors je suis perdu, murmura l'Espagnol atterré, l'échéance est dans trois jours, et c'est demain qu'il faut que je dépose chez le notaire…

— Et pas d'autre ressource ? demanda Pascal en prenant une attitude désolée.

— Parbleu !

Il ajouta aussitôt :

— Et ce mot, tu ne peux pas le trouver ?

— Autant chercher une aiguille dans une botte de foin.

— Malédiction ! murmura le comte avec une rage sourde, j'échouerais au moment de toucher le but ! Ah ! ce serait à en devenir fou.

— C'est là une cruelle déception, sans nul doute, lui dit le comte Tuzko sans s'émouvoir, mais le désastre n'est pas irréparable.

— Vraiment ! répliqua l'Espagnol avec une ironie farouche.

— L'essentiel, à mon avis, n'est pas de trouver les deux cent mille francs pour demain, mais de décider M. Doutreville à annoncer

publiquement ce soir ton mariage avec sa fille. Ainsi engagé par cette déclaration solennelle, il n'osera retirer sa parole, comprenant tout ce qu'un pareil éclat pourrait avoir de compromettant pour Mlle Doutreville.

— Sans doute, l'annonce de mon mariage sera un grand pas de fait, répliqua le comte d'Oliva, mais supposer qu'un financier sera indifférent à la question d'argent me paraît un calcul dangereux ; il me faut donc absolument mes deux cent mille francs.

— Il les faut, soit ; mais, comme ils sont introuvables, il faut surtout savoir s'en passer, et c'est là ce qu'il s'agit de trouver.

— Attendez donc, dit le comte d'Oliva en regardant s'éloigner un individu avec lequel il venait de se croiser, il me vient une idée.

Il réfléchit un instant, puis il s'écria :

— Dans une heure, deux heures au plus, j'aurai mes deux cent mille francs.

— Dans deux heures ! dit l'hospodar, ah çà, deviendrais-tu fou, mon pauvre Ralph ?

— Je ne crois pas, répondit celui-ci.

— Où comptes-tu les aller chercher ?

— Ici même.

— Au milieu de cette fête ?

— Précisément.

Et, désignant d'un coup d'œil à son ami le personnage qui venait de passer près d'eux :

— Tu connais cet homme ?

— C'est le comte de Saubignac.

— Un joueur forcené.

— Je le sais.

— Et fort riche ?

— On l'assure.

— Eh bien, cet homme va devenir ma providence.

— Je comprends, tu vas jouer avec lui.

— Et lui gagner les deux cent mille francs dont j'ai besoin.

— C'est bien hardi, lui dit l'hospodar en se penchant à son

oreille.

— Baste ! qui oserait me soupçonner ici ?

— C'est si dangereux, et il faut si peu de chose pour être pincé !

— Oui, quand on n'inspire pas de confiance.

— Mais la somme est énorme, ce sera scandaleux.

— A qui la faute ? A celui qui voudra absolument jouer gros jeu, et celui-là ce ne sera pas moi, mais à coup sûr ce sera l'autre.

— C'est bien résolu ?

— C'est résolu, j'ai foi en mon étoile, et puis tu seras derrière lui, en face de moi, conséquemment, et placé de manière à voir son jeu et à me donner quelques conseils… télégraphiques ; et ce n'est pas tout, quand j'aurai gagné une somme déjà assez considérable pour faire sensation, je demanderai qu'on apporte d'autres cartes pour changer cette veine déplorable dont je me montrerai consterné, et mon fidèle John, qui a ordre de toujours se tenir dans l'antichambre, s'offrira pour faire cette corvée et ira chercher chez moi dix paquets préparés et si bien cachetés, qu'ils semblent sortir de chez le marchand. Avec ma voiture, il lui faudra cinq minutes, aller et retour, impossible de rien soupçonner.

— C'est grave, dit l'hospodar, mais il est des circonstances où la témérité est nécessaire ; aujourd'hui, c'est notre seule chance de salut ; il faut tout risquer.

— Vous n'avez rien à me dire ? demanda Pascal au comte d'Oliva.

— Rien, sinon que tu as été bien inspiré de venir me prévenir de ce qui s'est passé ; il eût été trop tard demain, tandis que je puis tout réparer ce soir.

— En tout cas, je vais me promener un peu à travers la fête, où vous me trouverez facilement si vous avez besoin de moi.

Il les quitta et alla se mêler à la foule. Tout en se promenant et tout en admirant les belles toilettes et les jolies femmes qui le frôlaient en passant, le caissier semblait chercher quelqu'un.

— Diable ! murmura-t-il en voyant la foule à travers laquelle il avait peine à circuler, dans une telle cohue ce ne sera pas chose facile.

Dans cette cohue un groupe attirait particulièrement l'attention.

Il était composé de trois femmes, Albertine Doutreville, Baptistine et Mme Chabert-Doutreville.

Elles causaient ou plutôt la première causait avec beaucoup d'entrain et d'enjouement, les autres se contentant de l'approuver par un signe de tête ou un sourire, absorbées qu'elles étaient l'une et l'autre par de douloureuses préoccupations.

Celles de Baptistine nous sont connues ; elles avaient deux causes bien différentes, quoique provenant de la même source, et intimement liées ensemble : le sentiment d'horreur et de répulsion dont elle était saisie à la pensée de devenir la femme du comte d'Oliva, et les doux rêves où elle se perdait en songeant à l'amour et au désespoir de son cher André.

Quant à Mme Chabert, nul ne soupçonnait le motif de chagrin dans lequel son âme semblait se concentrer tout entière et que ses amis attribuaient même à quelque affection grave, mais purement physique, ne pouvant admettre que, sauf le cas de maladie, une femme ne fût pas parfaitement heureuse quand elle était riche et pourvue d'un mari assez amoureux pour lui permettre de satisfaire ses plus coûteuses fantaisies.

Mme Doutreville, elle, semblait exempte de toute espèce de souci ; belle, gracieuse, souriante, florissante de santé il était impossible de supposer dans cette charmante tête ni un rêve, ni une aspiration, ni une peine quelconque en dehors de la vie positive et matérielle.

Après un récit plein de gaieté, et dont le dénouement avait arraché un éclat de rire à sa belle-fille et à sa cousine, elle dit tout à coup à celle-ci avec un accent dans lequel elle mettait toute l'affection dont elle était capable :

— Ah çà, décidément, ma chère Blanche, qu'avez-vous donc ? Savez-vous que vous me mettez la mort dans l'âme avec cette noire tristesse qui vous pâlit, ce dont je ne vous plains pas, car cela vous sied à ravir, mais qui menace de vous faire maigrir, ce que je considère comme une véritable calamité ?

— Oh ! ne vous inquiétez pas, ma chère Albertine, répondit Blanche avec un sourire forcé, ce n'est rien, un peu d'anémie, dit mon médecin.

— Oui, mais la cause de cette anémie, voilà ce que votre médecin ne dit pas et ne sait pas peut-être.

Elle ajouta, en baissant la voix et en se penchant vers la jeune femme, de manière à être entendue d'elle seule :

— Bien des anémies ont leur source au cœur, ma chère Blanche ; est-ce que ?…

Une légère rougeur colora les traits de Blanche, qui répondit vivement :

— Quelle plaisanterie ! Oh ! non, ce n'est pas cela.

— Dame ! écoutez donc, quand on est comme vous charmante, jolie, rêveuse, suave comme un rêve et mélancolique comme une élégie, on est fort exposée à être adorée, et il en est de l'amour comme de la fièvre, on évite vingt fois la contagion, on est pris à la vingt et unième. Que voulez-vous ? tout le monde n'a pas, comme moi, la chance de posséder une gaieté et une santé qui éloignent chez les chercheurs d'aventures toute idée de soupirer et de mourir d'amour, c'est ce qui m'a garantie de…

Elle s'interrompit tout à coup, à l'extrême surprise de Mme Chabert, qui l'écoutait en souriant.

— Qu'avez-vous donc ? lui demanda-t-elle.

— Je viens de me rappeler tout à coup que j'ai une recommandation importante à faire pour le souper ; permettez-moi donc de vous laisser un instant avec ma gentille Baptistine.

Et elle s'éloigna rapidement.

Mme Doutreville avait quelque peu altéré la vérité, car voici ce qui était arrivé :

Comme elle se félicitait de l'indifférence qui l'entourait et du calme dans lequel elle vivait elle, elle avait senti tout à coup une main se glisser dans la sienne, au moment où elle l'abaissait pour saisir son éventail, pendu à sa ceinture, et se retirer aussitôt en y laissant un petit billet sur lequel ses doigts se refermèrent.

Elle avait hâte de lire ce billet, et voilà pourquoi elle était partie aussi précipitamment que le permettait la foule qui l'entourait, et dont la masse compacte avait permis à la main mystérieuse de se glisser sans danger jusqu'à la sienne.

A partir du moment où sa main s'était refermée sur ce billet, une transformation complète s'était opérée dans la physionomie d'Albertine.

De souriants qu'ils étaient tout à l'heure, ses traits étaient devenus tout à coup sérieux, et c'est d'un air soucieux, avec quelque chose de saccadé et de fiévreux dans la démarche, qu'elle s'était mise à parcourir ses salons.

Après s'être frayé un passage à travers la foule, elle arriva enfin à une porte, qu'elle ouvrit d'un mouvement rapide et se trouva dans une petite pièce meublée avec une grâce et une élégance toutes féminines.

C'était un petit boudoir, une espèce de *buen retiro,* réservé aux amies et aux connaissances intimes qui voudraient se reposer de la danse ou de l'agitation de la fête en venant chercher là le plaisir plus calme de la conversation.

Après avoir pris d'abord la précaution de pousser le verrou, elle se jeta dans un fauteuil, à portée d'une lampe, tira vivement le billet de sa poche et le déplia, les traits rayonnants de joie.

Mais son visage changea tout à coup d'expression :

— Grand Dieu ! s'écria-t-elle en bondissant de son siège, en proie à une émotion qui faisait frissonner tous ses membres, mais ce n'est pas l'écriture de Maurice !

Le billet s'était échappé de ses mains.

— Mais qui donc a osé glisser ce papier dans ma main ? ajouta-t-elle.

« Qui donc a surpris au moins une partie de mon secret en découvrant de la sorte qu'il était quelqu'un ici dont je pouvais recevoir positivement une lettre d'amour ?

Puis, ramassant le papier par un geste frénétique :

— Voyons ! voyons ! dit-elle.

Elle reprit sa place et se mit à lire.

Mais alors son émotion devint de l'épouvante, dès les premiers mots un cri étouffé s'échappa de sa poitrine, et c'est sous l'empire d'une inexprimable angoisse qu'elle parcourut le billet jusqu'au bout.

Voici ce qu'il contenait :

Elle resta immobile, brisée par les émotions. (Page 140.)

« Madame, je m'intéresse à vous et veux vous donner un avis qui peut vous soustraire à un grave péril… Dans le nombre des invitations lancées pour votre fête se trouvait le nom de M. Maurice Rivaz, un de vos habitués, et ce nom fut rayé de la liste de la main même de votre mari, qui, sans doute, a pris ombrage des assiduités du jeune homme. M. Maurice est venu sans lettre, croyant sans doute à un oubli. Il est ici sous le bonnet d'astrakan et l'ample robe d'un Arménien, genre de travestissement qui dissimule parfaitement toute sa personne, sa taille, ses gestes, sa tournure, et lui permettrait de passer vingt fois impunément sous les yeux de M. Doutreville, si celui-ci, qui le fait espionner depuis huit jours, n'était prévenu, non seulement de sa

présence au bal, mais du travestissement sous lequel il s'y cache.

« Or, il y a cinq minutes à peine, votre mari a donné ordre à l'antichambre qu'on ne laissât pas sortir ce masque ; son intention est d'aller à lui, au moment où l'on passera dans la salle où est préparé le souper, de le forcer à se démasquer et de le prier, à haute voix et devant tous, de vouloir bien quitter une fête à laquelle il n'a pas été invité. Mais d'ici à ce moment il va vous surveiller l'un et l'autre et prendre note de tout ce qu'il surprendra entre vous. Ainsi, madame, soyez sur vos gardes ; c'est une noble et chevaleresque devise que celle-ci : *Jusqu'à la mort !* mais c'est un terrible moment que celui où il faut tenir la promesse qu'elle renferme.

« Un ami. »

La jeune femme était restée atterrée après la lecture de cette lettre.

Un moment paralysée par l'épouvante, elle se leva tout à coup et se mit à parcourir son boudoir en tous sens, en proie à la plus violente agitation.

— Oh ! mais c'est horrible ! c'est épouvantable ! s'écria-t-elle en se tordant les mains avec tous les signes du plus affreux désespoir, il sait tout, jusqu'à cette devise que Maurice écrit à la fin de presque toutes ses lettres.

Elle s'arrêta brusquement, porta la main à son front qui venait de se couvrir d'une pâleur livide, et murmura d'une voix altérée, presque inintelligible :

— Ses lettres !… mais il les a lues alors ! Il me les a volées ! Oh !… oh ! je suis perdue !

Elle resta quelque temps immobile, pétrifiée à la même place et dans la même position, écrasée sous l'angoisse qui lui tordait le cœur.

Puis une réflexion lui rendit tout à coup sa lucidité d'esprit avec le sentiment de sa situation, et elle s'écria en agitant les bras avec une exaltation qui touchait à la folie :

— Ah ! je veux savoir, je veux savoir !… Ces lettres sont dans ma chambre, j'y cours, et dans deux minutes…

Et, sans même songer à réparer le désordre de sa toilette et de sa coiffure, qu'elle avait toutes froissées dans cette violente agitation, elle s'élança vers la porte, ôta le verrou qu'elle avait tiré, et elle allait l'ouvrir, quand elle fut vivement poussée du dehors.

Au même instant, un homme entrait dans le boudoir, en fermait vivement la porte et tirait le verrou.

A sa vue, Albertine jeta un cri désespéré.

Celui qui venait d'entrer portait le costume d'Arménien qui venait de lui être signalé.

C'était Maurice Rivas.

— Malheureux ! oh ! malheureux ! s'écria la jeune femme hors d'elle-même, que venez-vous faire ici ?

Déconcerté sans doute par cet accueil, effrayé de l'état de la jeune femme, dont les traits étaient bouleversés, Maurice, debout et immobile en face d'elle, semblait, par son attitude, chercher l'explication d'un incompréhensible mystère.

— Mais vous ne savez donc pas ! reprit Albertine avec une volubilité fiévreuse, vous ne savez donc pas, mon mari sait tout ! Depuis votre entrée dans cette maison, vos moindres gestes sont épiés, on vous suit pas à pas, car il sait quel est l'homme qui se cache sous ce travestissement !… Et ce n'est pas tout, vos lettres sont entre ses mains ! Comprenez-vous, Maurice, ces lettres brûlantes qui…

Elle fut subitement interrompue par cinq ou six coups frappés à la porte par une main impatiente.

— Lui ! c'est lui ! s'écria Albertine en se jetant dans un fauteuil, éperdue, les yeux hagards, l'esprit affolé.

Le jeune homme s'était précipité vers la porte et écoutait, l'oreille collée à la serrure.

— C'est lui, vous dis-je, lui qui nous sait enfermés ici tous les deux, s'écria Albertine en bondissant tout à coup de son siège et en tournant, livide et effarée, dans son boudoir, comme une tigresse dans sa cage.

Puis elle s'arrêta brusquement en joignant frénétiquement les mains, se renversant en arrière, elle s'écria avec une espèce de râle dans la voix :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! que va-t-il se passer !

De nouveaux coups, plus pressés que les autres, la firent tressaillir.

Puis une voix se lit entendre, la voix de son mari.

— Madame, disait M. Doutreville, vous êtes chez vous et vous n'y êtes pas seule, je le sais, ouvrez-moi vite si vous ne préférez que j'appelle nos invités pour m'aider à enfoncer la porte.

— Oh ! ce scandale, je veux l'éviter à tout prix, s'écria Albertine.

Et, s’adressant au jeune homme :

— Ouvrez, lui dit-elle.

Celui-ci lui dit d’une voix basse et rapide :

— Tâchez de vous montrer calme, niez toujours, et je réponds de tout.

Puis il tira le verrou et ouvrit la porte.

M. Doutreville entra comme une trombe, s’arrêta net au milieu de la pièce, et, regardant successivement sa femme et l’Arménien :

— C’était donc vrai ! murmura-t-il d’une voix sifflante et en croisant ses bras sur sa poitrine.

Se conformant à tout hasard à la recommandation qu’elle venait de recevoir, sans même chercher à comprendre à quoi cela pourrait lui servir, Albertine s’était jetée dans un fauteuil et regardait curieusement son mari en affectant le plus grand calme, quoique son cœur battît à lui rompre la poitrine.

Celui-ci se tourna vers l’Arménien, fit deux pas de son côté et, fixant sur lui un regard bridant de colère :

— Monsieur Maurice Rivaz, lui dit-il, quand je trouve chez moi un homme qui s’y est introduit furtivement, comme un voleur, et que je veux m’éviter à moi-même le scandale d’une arrestation, je le soufflette d’abord, puis j’appelle mes domestiques et le fais jeter à la porte.

Il fit encore un pas vers le jeune homme, qui se trouva ainsi à portée de sa main.

— Oh ! malheureuse ! malheureuse ! murmura Albertine en frissonnant de tous ses membres, il va le frapper, et le scandale va éclater !

M. Doutreville leva la main en effet.

— Un mot d’abord, répondit le jeune homme d’une voix étouffée et altérée par l’effet du masque, vous frapperez ensuite si vous y tenez toujours.

— Et ce mot ? demanda M. Doutreville en faisant un effort pour dominer sa fureur.

— Eh bien, monsieur, je ne suis pas Maurice Rivaz.

A cette révélation imprévue, M. Doutreville laissa échapper un cri de surprise.

Albertine faillit en faire autant, mais elle était femme, habituée conséquemment à contenir et à dissimuler ses sentiments, même dans les crises les plus violentes ; elle sut donc se maîtriser et attendre !

— Vous n'êtes pas M. Maurice Rivaz, reprit le banquier en examinant l'Arménien avec un mélange de stupeur et de défiance.

— Non, monsieur, répondit celui-ci.

La jeune femme était paralysée par l'excès de la surprise.

Ce n'était pas lui, en effet : elle ne reconnaissait ni ses gestes, ni sa voix, ni son accent.

— Quel est donc cet homme, madame ? lui demanda son mari.

— Interrogez-le vous-même, monsieur, puisque vous faites ici office de juge, répondit dédaigneusement et très prudemment Mme Doutreville.

— Soit, dit le mari.

Et s'adressant à l'Arménien :

— Vous plaît-il de me dire qui vous êtes et ce que vous faites ici, enfermé au verrou avec Mme Doutreville ?

— Et le verrou mis par moi, dit l'inconnu assez haut pour être bien compris de la jeune femme, oui, monsieur, je vous dirai tout cela.

— Parlez donc.

— Soit, mais à vous seul.

— Et à visage découvert, monsieur, car il ne me faut rien moins que cette preuve pour me convaincre que vous n'êtes pas M. Maurice Rivaz.

— Alors, monsieur, sortons, je me ferai connaître dehors, et vous serez libre ensuite de venir faire vos excuses à madame.

— Naturellement, répondit M. Doutreville avec une violente ironie.

Il ouvrit la porte, laissa passer l'Arménien et sortit derrière lui,

sans adresser la parole à sa femme.

Pour se faire une idée de l'état de stupeur où cet événement avait dû plonger Mme Doutreville, il faut connaître un incident qui l'avait précédé dans le courant de la soirée.

Dix minutes avant de recevoir le billet qui lui avait été remis d'une si étrange façon, elle avait vu entrer Maurice en Arménien, travestissement qu'elle connaissait d'avance, et elle était allée au-devant de lui, ignorant encore que ce costume fût signalé et surveillé.

Elle marchait lentement, sans regarder de son côté, attendant qu'il lui adressât le premier la parole, dans la crainte de quelque méprise.

Alors il était venu droit à elle, l'avait saluée cérémonieusement comme le premier invité venu, et, feignant de lui adresser un compliment banal, avait échangé avec elle quelques-unes de ces phrases pleines de tendresse auxquelles il est impossible de se méprendre, parce qu'elles ont trait à tout un passé d'amour.

Et puis c'étaient bien sa voix, son accent et le sentiment profond dont chacune de ses paroles était pénétrée. C'étaient aussi sa tournure et ses gestes pleins d'élégance, formant un contraste complet avec les façons de celui qui venait de se présenter à elle sous son costume, contraste dont elle eût été frappée sans le trouble profond qui bouleversait son esprit et l'empêchait de rien voir, de rien observer.

C'était donc bien Maurice qu'elle avait rencontré tout d'abord travesti en Arménien ; c'était bien avec lui qu'elle avait échangé quelques paroles à son entrée : le doute n'était pas possible sur ces deux points.

Mais, alors, quel était donc celui qui, après lui avoir glissé dans la main ce mystérieux billet, qu'elle avait accepté le croyant de Maurice, venait de pénétrer chez elle sous le travestissement que portait celui-ci ?

Voilà ce qu'elle se demandait avec une exprimable épouvante, cherchant à deviner quelles pouvaient être les intentions de cet homme, comment et dans quel but il était parvenu à pénétrer un mystère qu'elle croyait si bien caché à tous les yeux.

— Ces mots surtout, murmura-t-elle atterrée, ces mots : *Jusqu'à la mort !* répétés dans plusieurs lettres de Maurice, comment les connaît-il ? par quel moyen…

Puis, s'interrompant tout à coup, elle s'écria en frissonnant :

— Oh ! il faut que je sache tout de suite.

Elle se leva brusquement, rajusta à la hâte sa toilette et sa coiffure, et sortit par une porte donnant dans ses appartements.

Un instant après, elle était dans sa chambre.

Elle courut à un élégant secrétaire de femme, l'ouvrit avec précipitation, enleva un des tiroirs dont il était garni ; puis touchant un petit bouton, invisible au fond du meuble, derrière ce tiroir, elle tira à elle une petite boîte dans laquelle elle jeta un regard éperdu.

Puis elle s'affaissa sur un siège, en murmurant d'une voix éteinte :

— Sauvée ! elles sont là !

Et elle resta immobile, inerte, brisée par les émotions qui venaient de bouleverser tout son être.

Quand cet état d'anéantissement se fut un peu dissipé, elle tira les lettres du tiroir qui les renfermait et se mit à les compter.

— Toutes ! elles y sont toutes, murmura-t-elle enfin avec un soupir de soulagement.

Puis elle se mit à réfléchir, le regard fixé sur le paquet de lettres.

— Si je les brûlais ! dit-elle tout bas.

Elle ajouta après une longue hésitation, pendant laquelle elle tournait et froissait convulsivement le paquet dans ses mains :

— Oui, oui, la prudence me le conseille, mais…

Elle les regarda encore quelques instants en silence, puis elle se leva tout à coup en s'écriant d'un ton résolu :

— Eh bien, non, non, je n'en ai pas le courage, et, remettant le paquet dans la boîte, elle la glissa au fond du secrétaire, poussa par-dessus le tiroir qui la dissimulait, ferma son secrétaire et dit :

— Maintenant, allons danser.

Et elle secoua la tête comme pour en chasser les soucis sous lesquels, depuis une demi-heure, elle était restée écrasée.

Mais, lui ! lui ! pensa-t-elle, où est-il ? que peut-il être devenu ? a-t-il été prévenu comme moi de la surveillance dont il était l'objet et de l'affront qui lui était réservé ? Est-il encore là ou a-t-il pu sortir ?

C'est sous l'empire de cette violente anxiété qu'elle rentra dans la fête.

Elle chercha aussitôt du regard Baptistine et Mme Chabert qu'elle avait laissées ensemble ; mais l'orchestre venait de donner le

signal d'une valse et les groupes étaient dispersés.

Elle aperçut de loin Baptistine assise près de la duchesse d'Algueras ; elles causaient tout en prenant un sorbet.

Quant à Mme Chabert, elle abordait en ce moment un personnage que M. Doutreville ne pouvait reconnaître, le voyant de dos ; sans doute un cavalier auquel elle avait promis cette valse.

C'était le comte d'Oliva.

Au premier coup d'archet, Blanche avait dit à la jeune fille :

— Vous devez être invitée, allez donc reprendre votre place, chère petite.

Baptistine était partie.

Quant à Mme Chabert, elle s'était dirigée vers le comte d'Oliva, qu'elle avait vu venir de loin.

Comme elle approchait de lui, il la salua et se disposa à passer outre.

Mais elle alla droit à lui et, le regardant fixement :

— Monsieur, lui dit-elle d'une voix brève, invitez-moi à valser.

— Comment donc, madame, répondit le comte avec un sourire, c'est une faveur que…

— Que vous ne songiez pas à réclamer, mais que je tiens à vous accorder.

— Madame, je vous remercie d'une préférence d'autant plus flatteuse, que je cherche vainement à me l'expliquer.

— Offrez-moi votre bras, monsieur, lui dit Blanche d'un ton qui jurait avec sa physionomie, à laquelle elle donnait l'expression souriante d'une femme qui accepte une invitation.

Sans attendre sa réponse, elle prit son bras et se dirigea avec lui vers un coin de la salle, où elle se tint immobile en attendant le moment où il lui conviendrait de se lancer dans le tourbillon de la valse.

— Avouez que vous ne vous attendiez pas à me rencontrer ici, monsieur, dit-elle alors avec une sombre amertume.

— Il est vrai, madame, répondit l'Espagnol avec un embarras marqué, je ne m'attendais pas à cette surprise.

— J'en suis convaincue, vous me croyiez toujours en Touraine, et, comme vous m'aviez promis de m'y venir rejoindre avant un mois,

vous espériez que je vous y attendais tranquillement, vous laissant tout le temps et tout le loisir de vous marier ici. Vous aviez même usé d'un stratagème fort habile pour endormir ma défiance.

— Je ne vous comprends pas, madame.

— Oui, oui, c'est une fort ingénieuse idée que celle d'un parent portant le même nom et le même titre que vous, sur le point de se marier à Paris, et vous mettant dans la nécessité absolue de me quitter pour assister à ce mariage, où votre présence était absolument indispensable, disiez-vous, et sur ce point au moins vous ne mentiez pas.

— Madame les apparences sont contre moi, j'en conviens, mais quand vous saurez…

— Assez, monsieur, on pourrait nous observer ; commençons à valser, et je vais vous dire toute ma pensée.

Mme Chabert ne tarda pas à reconnaître qu'il était impossible d'avoir, en valsant, un entretien suivi. Le bruit de l'orchestre et le frou-frou des robes de soie, dont les longues traînes frôlaient le parquet, empêchaient une conversation à voix basse, et ce qu'elle avait à dire ne pouvait se dire tout haut.

Elle attendit donc patiemment la fin de la valse, puis, entraînant le comte d'Oliva dans une embrasure de fenêtre, à l'extrémité de l'immense salle, endroit déserté de la foule et où se croisaient de rares promeneurs, elle lui dit d'une voix dans laquelle on sentait gronder les orages d'un cœur profondément ulcéré.

— Monsieur le comte, un hasard, hasard malheureux, hasard fatal, vous a amené un jour dans notre domaine des Aulnettes, que j'habitais seule avec mon mari, mon mari qui était toujours dehors, absorbé par l'exploitation d'un vignoble qu'il avait entrepris d'améliorer par des procédés nouveaux. J'aimais mon mari, ou plutôt je l'estimais pour la bonté de son cœur et la franchise de son caractère ; mais j'étais jeune, douée d'une imagination romanesque, rêvant un idéal, aspirant après une vie d'émotions qui m'arrachât à l'espèce de somnolence dans laquelle se pétrifiaient mon cœur et ma jeunesse.

Un jour vint où, après avoir éveillé peu à peu dans mon âme les sentiments après lesquels elle avait toujours aspiré sans en soupçonner le danger, vous m'avez enfin déclaré votre amour. Je luttais longtemps, vous le savez, mais je vous aimais, je le croyais du moins, et je finis par succomber, entraînée par vos ardentes protestations, déterminée surtout par ma foi en votre honneur et par la conviction qu'un éternel amour allait être le prix de ma chute. Une faute se rachète et élève même par la grandeur et la durée de la passion ; je serais morte de honte et me serais crue déchue de mon titre de femme si j'avais pu seulement admettre la possibilité de cesser d'aimer l'homme auquel j'avais fait le plus grand des sacrifices, et je vous croyais la même noblesse de caractère, la même élévation de sentiments.

Je me trompais, cette éternité de l'amour qui est dans le cœur de toute femme après sa faute, je parle des femmes de ma condition et de mon caractère, de celles qui ont le cœur assez délicat et l'âme assez haute pour comprendre que là seulement est leur réhabilitation, ce

magnifique sentiment, dis-je, ce privilège des natures d'élite, est rare chez les hommes et ne se trouve pas en vous, paraît-il. Eh bien, tant pis pour vous, monsieur le comte, car le serment que vous m'avez fait en riant de ma crédulité, je l'ai pris au sérieux, moi, et, comme vous m'avez juré un amour éternel, vous m'aimerez éternellement, ou tout au moins vous n'en aimerez pas d'autre, je vous le jure.

Cette déclaration avait été faite d'un ton qui trahissait chez la jeune femme une détermination énergique, un parti pris inébranlable.

Un instant déconcerté par ce langage menaçant, quand il s'attendait à des plaintes, à des reproches, à des supplications, l'Espagnol allait enfin répliquer, quand la jeune femme reprit aussitôt :

— Ainsi, vous rencontrez sur votre chemin une femme entourée de la considération générale, née dans une famille où elle n'a puisé que des sentiments d'honneur, pure de cœur et décidée à rester chaste jusqu'à la fin de sa carrière, et vous venez jeter la passion dans cette âme innocente ; vous vous donnez pour mission de bouleverser sa vie et sa conscience, et lorsque, du fond de l'abîme où elle est tombée, elle met toute son âme, toute son espérance, toutes ses joies, toutes ses consolations en vous seul, en vous qui lui avez montré le ciel dans cet amour, pour qui elle a tout trahi, tout foulé aux pieds, en vous qui lui avez dit : « Mon cœur sera ton refuge contre toutes les douleurs, contre tous les mépris, refuge éternellement ouvert, amour où nous trouverons une ivresse sans fin, quand elle s'élance radieuse du fond de sa honte pour trouver dans vos bras ce bonheur ineffable qui doit la consoler de tout ce qu'elle a perdu, alors vous la repoussez froidement et vous lui dites : Je ne vous connais plus, j'en aime une autre.

La voix de la jeune femme était toute frémissante en parlant ainsi, et un frisson convulsif agitait ses lèvres.

Elle reprit en baissant la voix et en se rapprochant du comte :

— Dites, monsieur, croyez-vous qu'il y ait au monde quelque chose de plus honteux, de plus infâme et de plus lâche qu'une telle conduite ? Oh ! oui, lâche, odieusement lâche, car il n'y a pas de justice à invoquer contre un pareil crime ; il n'y a même pas de vengeance à en tirer, puisque l'infortunée victime, mariée et redoutant par-dessus tout la révélation de sa faute, est réduite à se cacher et à pleurer en silence. Voilà ce que vous vous êtes dit, et voilà pourquoi je vous déclare que vous êtes lâche.

Au lieu de courber la tête sous cette humiliante apostrophe, le comte la releva au contraire et, en dépit de ses efforts pour dissimuler son impression, un éclair de joie illumina son regard.

C'est que la jeune femme venait de lui révéler le secret de sa

faiblesse, à elle, et de sa force, à lui, en lui disant qu'elle n'avait autre chose à faire qu'à subir en silence les conséquences de sa faute.

Il constatait hautement par cet accès de joie intérieure l'épithète de lâche qu'elle venait de lui infliger, mais que lui importait ?

Aussi, fort désormais de l'aveu de faiblesse et d'impuissance qu'elle venait de faire, se résigna-t-il désormais à écouter patiemment tous les reproches qu'elle voudrait lui adresser ; c'était le châtiment qu'il acceptait et la compensation qu'il accordait à sa victime.

Mais Blanche avait lu sa pensée dans son regard et, elle aussi, avait eu un sourire, sourire vague et sombre, sous lequel se cachait un orage.

— Je n'ai pas tout dit, monsieur, poursuivit-elle, écoutez-moi jusqu'au bout. Il est des femmes qui n'ont pas l'âme assez fière pour voir dans la faute commise un lien éternel entre elles et celui auquel elles ont fait le plus grand des sacrifices ; celles-là ne considèrent pas comme une honte d'être abandonnées ; au contraire, elles prennent les devants.

Malheureusement pour vous, je ne suis pas de ces femmes-là ; je suis de celles qui, loin de pallier leur faute en se forgeant des circonstances atténuantes, la reconnaissent hautement, en acceptent toutes les conséquences et qui, voulant que cette faute soit unique dans leur vie, y rivent leur vie et y demeurent attachées par un lien indissoluble.

Ce cœur, je vous l'avais donné tout entier, sans réserve, sans restriction, pour toujours et quoi qu'il pût advenir de vous, comme doit le faire une femme qui tombe, car cet amour immense et sans limites est l'auréole dont elle pare son front découronné. Depuis notre séparation, j'ai entendu parler de vous dans des termes odieux, outrageants, et rien n'a pu ébranler mon amour. Mon cœur était à vous et plein de vous, comment eût-il pu changer ? Il était ouvert pour vous à toutes les pitiés, à tous les pardons, à toutes les indulgences, un seul cas excepté cependant, celui qui se présente aujourd'hui, celui d'un abandon outrageant, celui d'une union plus outrageante encore, puisque vous avez le cynisme de choisir votre femme dans ma propre famille.

L'espoir qu'avait conçu d'abord le comte d'Oliva de trouver dans Mme Chabert une victime résignée se dissipa tout à coup à ces dernières paroles, et il se demanda avec inquiétude quelle allait être la conclusion de cette longue scène.

— Enfin, madame, lui dit-il, enfin, dans quel but avez-vous voulu avoir cet entretien avec moi, et qu'avez-vous à me demander ?

— Je vous défends d'épouser Baptistine, répondit Blanche en le regardant en face ; voilà dans quel but j'ai voulu vous parler.

L'Espagnol pâlit.

— Mais, madame, dit-il, vous me demandez l'impossible, vous ne savez donc pas que c'est ce soir, dans une heure, que M. Doutreville annonce publiquement notre mariage !

— Bien, alors, aussitôt cette annonce faite, je me déshonore, moi, publiquement, en révélant toute la vérité en ce qui nous concerne l'un et l'autre.

— Mais, madame, que voulez-vous que je fasse ? Comment voulez-vous que j'empêche…

— C'est votre affaire, répondit Mme Chabert avec une froide indifférence.

— Madame, laissez faire ce qui est résolu, je vous jure que cela ne m'engagera en rien, que je trouverai ensuite un moyen de rompre ce mariage, mais songez au scandale que…

— Je songe que je rendrai ce mariage impossible, que ce sera votre perte, si j'en crois tout ce qui m'a été dit sur votre compte, et que je trouverai dans cette vengeance une ample compensation à la honte que je vais appeler sur ma tête. Adieu, monsieur, tirez-vous de là comme vous pourrez, cela vous regarde.

Comme Mme Chabert allait s'éloigner sur ces dernières paroles, l'Espagnol la retint.

Il avait réfléchi tout en l'écoutant, et, convaincu que ces paroles de vengeance et ce parti pris de s'opposer à son mariage n'avaient d'autre motif que la passion, il venait de concevoir un projet dont le succès pouvait le tirer de la terrible impasse où l'avait jeté l'*ultimatum* posé par la jeune femme.

— Madame, lui dit-il avec un mélange d'humilité et de tendresse contenue, permettez-moi, avant de vous éloigner, de vous faire une confidence ou plutôt une confession.

— Je vous écoute, lui dit Blanche en le sondant du regard.

— On me croit riche, madame, et il n'en est rien ; je suis gêné, au contraire, c'est-à-dire en proie à des embarras immenses, mais momentanés, par suite de la mauvaise gestion de mes affaires et de l'improbité de mon intendant et de mes serviteurs espagnols, qui s'entendent ensemble pour me piller et me voler à qui mieux mieux. Bref, j'étais à bout de ressources, je me voyais complètement ruiné, tombé tout à coup du faîte de la fortune dans la gêne, dans la misère même, moi, comte d'Oliva ! Comprenez-vous, madame, le vertige qui s'empara de moi le jour où je vis s'ouvrir ce gouffre sous mes pas ! C'est alors que, conseillé par un ami, auquel je fis part de ma terrible situation, je me décidai à accepter la seule chance de salut qui me fût offerte, c'est-à-dire un mariage.

— Ainsi, dit Mme Chabert, c'est par raison et non par amour que vous épousez Baptistine ?

— Mon amour appartenait à une autre et n'a jamais cessé de lui appartenir, répondit le comte en donnant à sa voix un accent ému, et cette autre, ah ! vous l'avouerai-je ? j'ai espéré qu'elle comprendrait l'inflexible nécessité à laquelle j'avais obéi, qu'elle trouverait dans son cœur assez d'amour pour me pardonner et que…

Le comte s'interrompit, comme s'il eût hésité à achever sa pensée.

— Eh bien, poursuivez donc, lui dit Blanche qui, le regard constamment fixé sur lui, semblait fouiller jusqu'au fond de sa pensée.

— Oh ! Blanche ! Blanche ! murmura l'Espagnol avec un accent de plus en plus attendri, comment vous dire le rêve que j'avais osé concevoir dans l'exaltation de mon amour !

— Dites-moi ce rêve, je tiens à le connaître, dit la jeune femme, dont le ton s'adoucit sensiblement.

— Eh bien, je me suis dit : Elle, dont l'âme enthousiaste comprend si bien toutes les faiblesses, toutes les défaillances, tous les égarements de la passion, non seulement elle me pardonnera, mais elle ne pourra cesser de m'aimer, et, quand, agenouillé devant elle, couvrant ses belles mains de mes baisers, je la supplierai de me rendre ces heures d'ivresse dont le souvenir est resté brûlant au fond de mon cœur, tout notre passé d'amour viendra enflammer son ardente imagination, et il est impossible, non, il est impossible qu'elle reste inexorable.

Mme Chabert avait écouté, les yeux baissés, toute cette tirade prononcée d'une voix basse et ardente.

Elle garda un instant le silence, puis, relevant la tête, elle répondit d'un ton indécis :

— Et Baptistine, qu'en ferions-nous ?

Le comte tressaillit de joie à ces mots : *Qu'en ferions-nous ?*

C'est que ces mots renfermaient un double consentement : celui de renouer des relations rompues et celui de ne plus s'opposer à son mariage et de le laisser annoncer publiquement, but essentiel de la comédie d'amour qu'il venait de jouer près de Chabert.

— Vous êtes trop intelligente, ma chère Blanche, répondit-il aussitôt, pour n'avoir pas compris la nature de Baptistine ; c'est une petite fille bien naïve, bien insignifiante, qui ne voit guère autre chose dans le mariage que la joie innocente de faire de belles toilettes, de jouer à la dame, de commander, de sortir seule, de faire seule les honneurs de la maison, et qui se trouvera parfaitement heureuse du moment où on lui laissera toute sa liberté ; bref, une poupée qui marche, qui parle, qui prononce distinctement quelques phrases outre papa et maman, mais aussi incapable d'aimer que de penser. Je ne lui ferai donc réellement aucun tort en donnant à une autre tout mon cœur et toute mon âme.

— J'ai entendu dire pourtant qu'elle aimait quelqu'un ?

— Oh ! quelque amour de pensionnaire, le frère d'une amie de couvent avec qui elle aura effeuillé une marguerite, qu'elle aura aimé un peu ou beaucoup, suivant l'arrêt prononcé par la fleur, et qu'elle n'aimera plus du tout le jour où cette même fleur en décidera ainsi.

— C’est possible, dit rêveusement la jeune femme.

— Vous voyez donc bien, chère Blanche, que vous ne devez prendre aucun ombrage de cette union, que je ne pouvais faire un meilleur choix dans l’intérêt de notre amour, de notre bonheur et que, loin de vous y opposer, vous devez désirer au contraire la déclaration publique par laquelle je vais être engagé d’honneur à devenir le mari d’une petite femme si peu contrariante pour nous.

Mme Chabert garda un silence qui, pour le comte, équivalait à un acquiescement.

— Voilà donc qui est entendu, dit-il pour se résumer et ne laisser aucune équivoque, nous laissons dire M. Doutreville, et ce qui va être décidé ce soir, c’est bien moins mon mariage avec sa fille que l’union irrévocable, éternelle de nos deux âmes.

Il ajouta avec le ton délibéré d’un homme qui se sent sûr du triomphe :

Il l'entraîna dans un petit salon. (Page 146.)

— Adieu, ou plutôt à revoir, à bientôt, ma chère Blanche ; oh ! avec quelle impatience je vais attendre l'heure trois fois bénie où, agenouillé à vos pieds, je pourrai vous dire…

La jeune femme l'interrompit d'un geste, puis, changeant tout à coup de ton et de physionomie, elle lui dit avec une froideur méprisante :

— Et toute cette comédie sentimentale, tout ce simulacre de

passion, toute cette parodie d'émotion et d'attendrissement, tout cela pour aboutir à cette conclusion : Laissez-moi donc me marier, la dot est magnifique, l'affaire est excellente, ne me la faites pas manquer. Eh bien, là, monsieur le comte, je vous jure que je vous trouverais très risible si vous ne m'inspiriez un profond dégoût.

A cette subite transformation, à cette humiliante apostrophe de la jeune femme, l'Espagnol, qui déjà s'enorgueillissait tout bas de la victoire qu'il venait de remporter sur elle, resta saisi de stupeur.

Ainsi, quand il riait intérieurement de sa crédulité, quand sa vanité se gonflait à la pensée du pouvoir qu'il exerçait sur ce cœur toujours plein de son image, c'était elle qui le raillait et lui tendait un piège dans lequel il se prenait niaisement.

A la pensée du rôle ridicule qu'il jouait en ce moment, il devint rouge de honte et de colère, et, changeant de ton et d'attitude à son tour :

— Madame, lui dit-il, frémissant de rage et les dents serrées l'une contre l'autre, pour me traiter ainsi vous oubliez que je puis vous perdre d'un mot et vous ignorez que je suis homme à le faire.

— Pardon, monsieur, répondit Blanche avec une sanglante ironie dans l'accent, je n'ignore pas qu'il y a des hommes capables de descendre à cet excès de bassesse et de dégradation, et je suis convaincue que vous êtes, mieux que personne, taillé pour un pareil rôle ; mais c'est vous qui oubliez, monsieur, vous oubliez que, loin de redouter le scandale, c'est moi qui vous en ai menacé la première, moi qui, inconsolable de la honte d'avoir aimé un homme tel que vous, suis prête à m'ensevelir sous le poids de tous les mépris, pourvu que je vous entraîne dans ma perte.

A ces mots, qui le rappelaient tout à coup au sentiment de sa situation, l'Espagnol resta interdit, ne trouvant pas un mot à répliquer.

La jeune femme reprit, toujours froidement railleuse :

— Qu'en dites-vous, monsieur le comte ? N'est-ce pas que les rôles sont étrangement intervertis entre nous en ce moment ?

Lorsque, dans le cas où nous sommes, une femme a affaire à un homme de votre espèce, c'est lui qui menace, c'est elle qui tremble de voir divulguer sa faute ; ici c'est tout le contraire, l'arme que vous voudriez diriger contre moi, c'est vous qui en avez peur, c'est moi qui la tiens dans ma main et qui menace de vous en frapper. N'est-ce pas que cela est bien fâcheux et que vous eussiez été heureux de m'associer à vos lâchetés en tenant cette crainte éternellement suspendue sur ma tête ?

L’Espagnol continua à garder le silence.

Il se sentait à la discrétion de la jeune femme et ne tentait pas même de résister.

— Maintenant, monsieur, dit Mme Chabert avec hauteur, libre à vous d’interpréter cet ordre au gré de votre vanité, libre à vous d’y voir l’inspiration de la jalousie et la preuve d’un violent amour ; mais rappelez-vous que je m’oppose à ce que votre union avec Baptistine soit annoncée ce soir, que je vous en rends seul responsable et que, si vous ne parvenez à l’empêcher, j’agirai en conséquence. Vous pouvez vous retirer, je n’ai plus rien à vous dire.

L’Espagnol fut sur le point de répliquer, supplier peut-être, mais, sans doute, il en reconnut aussitôt l’inutilité, car il s’inclina respectueusement et s’éloigna.

Restée seule, Blanche s’approcha de la fenêtre et demeura longtemps là, absorbée dans ses réflexions.

Elles changèrent bientôt d’objet comme on eût pu le reconnaître par ces paroles, qu’elle murmura tout bas en rentrant au centre de la fête :

— Cette fée aux soucis !… elle a été une sinistre, mais véridique prophétesse, en ce qui me concerne, du moins ; car le malheur est tombé sur moi, et je pressens une sanglante catastrophe… Mais les autres, Baptistine, Albertine et Diana, sont-elles également en péril ?

Au moment même où Mme Chabert quittait la fenêtre pour rentrer dans la fête, l'orchestre faisait entendre les derniers sous de sa valse.

Elle s'arrêta un instant à contempler le spectacle, charmant dans sa confusion, qu'offraient toutes ces jeunes femmes aux cheveux un peu effarés, aux regards étincelants, au teint animé, aux lèvres souriantes, regagnant leur place au bras de leurs cavaliers.

Parmi toutes ces jolies têtes insoucieuses et épanouies par le plaisir, une seule était restée pâle et empreinte d'une profonde tristesse, c'était la belle tête de Diana.

Elle était au bras du Brésilien, qui lui adressait un mot de temps à autre, et dont chaque mot semblait produire sur la jeune femme une impression douloureuse.

Au lieu de la conduire à la place qu'elle occupait avant la valse, il l'entraîna dans un petit salon qui séparait la salle de bal d'un grand salon de jeu et où personne ne s'arrêtait.

— Pourquoi m'avez-vous amenée ici, monsieur ? lui demanda la jeune femme que l'émotion faisait légèrement trembler, j'aurais préféré rester dans la salle de bal, près de mes deux amies, Mme Doutreville et Baptistine.

— Oui, répliqua le Brésilien avec un amer sourire, et à portée des regards et des galanteries de ce jeune homme qui s'est trouvé là si à propos pour vous recevoir dans ses bras au moment où vous avez failli vous évanouir.

— Eh bien, monsieur, est-ce un crime à ce jeune homme de m'avoir secourue ?

— Au contraire, madame, c'est une bonne action dont il a été d'ailleurs largement récompensé par la préférence si gracieuse et si spontanée que vous lui avez accordée, à lui, inconnu, sur moi, l'ami de votre époux… et le vôtre.

— En agissant autrement, monsieur, j'eusse fait à ce jeune homme un affront qu'il ne mérite pas.

— Vous avez, au contraire, été charmante pour lui, madame, si charmante que, voyant dans vos façons un encouragement, il s'est

empressé de vous inviter pour la seconde valse, que vous lui avez accordée avec non moins d'empressement.

— Comme au premier venu, monsieur, je n'avais aucune raison pour lui refuser ce que je venais de vous accorder à vous-même et ce que j'ai accordé à dix autres depuis.

Il y eut un moment de silence.

Le Brésilien se mordait les lèvres pour ne pas laisser éclater les accès de rage jalouse dont il était dévoré.

— Madame, reprit-il enfin en faisant un effort pour se dominer, ce jeune homme n'est pas le premier venu pour vous, comme vous le prétendez.

— Qui vous fait supposer cela, monsieur ? répliqua vivement la jeune femme.

— Je l'ai vu en Italie, en Suisse, et je le retrouve a Paris dans une fête où le hasard vous amène vous-même, il est donc partout sur nos pas, et ce n'est pas pour moi, je vous le jure.

— Je ne l'avais jamais remarqué avant ce jour, monsieur, répondit Diana avec une hésitation visible.

— En êtes-vous bien sûre, madame ?

— Oui, monsieur, et d'ailleurs je me demande de quel droit vous épiez ainsi toutes mes actions.

Un moment interdit, le Brésilien reprit aussitôt :

— Je vais vous le dire, madame.

Il garda un instant le silence, comme pour se recueillir, puis il poursuivit :

— Je vous aime, madame, vous le savez.

La jeune femme pâlit à ses mots, et un léger frisson parcourut tous ses membres.

— Je ne vous l'avais pas encore dit, mais, je vous le répète, vous le saviez, reprit le Brésilien ; mes regards, mon attitude, mon trouble incessant depuis l'heure où je vous ai vue pour la première fois, les mille services que je rends à votre mari, les prévenances presque serviles dont je l'accable, la patience avec laquelle je supporte ses rebuffades, ses accès de colère, ses grossièretés même, tout vous dit que je vous aime, et la déclaration que je viens de vous faire ne vous apprend rien que vous ne sachiez depuis longtemps. Je vous aime au point d'avoir tout négligé, oublié pour vous suivre, car vous

m'entraînez après vous comme la terre emporte l'atmosphère qui l'enveloppe avec la même puissance fatale et irrésistible, car il faut que je vous voie, que je respire le même air que vous, que je marche dans le sillage lumineux que vous tracez ici-bas. C'est pour cela que je me suis fait l'ami de votre époux, c'est pour cela que je veux mêler ma destinée à la sienne et mettre au besoin ma fortune a sa disposition, dût-il la dévorer tout entière. Il n'est pas de sacrifice que je ne fasse, pas d'humiliations que je ne supporte pas d'abaissements auxquels je ne me résigne pour conquérir votre amour.

— Jamais ! s'écria Diana avec un tel accent de répulsion et un mouvement si spontané que le Brésilien en resta tout saisi.

La jeune femme elle-même, interdite de l'énergie avec laquelle elle venait de laisser éclater son sentiment, était immobile, les yeux attachés au parquet et dans une attitude très embarrassée.

Il y eut une longue pause.

Ce fut le Brésilien qui rompit le silence.

— Au moins, dit-il avec un accent amer, tout chargé d'une haine sourde et difficilement contenue, au moins je ne vous accuserai pas de manquer de franchise, il est difficile de se méprendre au sentiment que je vous inspire.

— Ce sentiment, monsieur, répondit Diana en adoucissant sa voix, est celui que toute femme doit éprouver quand on lui fait entendre un aveu outrageant.

Le Brésilien ouvrit la bouche pour répliquer, mais il se retint tout à coup, comme effrayé de ce qu'il allait dire sous l'impression des sentiments violents dont il était animé.

Il se livra en lui un combat intérieur qui dura quelques instants, puis sa nature irascible, exaspérée encore par le coup qu'on venait de porter à sa passion, finit par l'emporter et il se décida à parler.

Diana, qui l'observait à la dérobée, devinait l'orage qui grondait derrière ce masque tourmenté, et elle attendait avec une vive inquiétude.

— Madame, dit-il enfin avec la joie cruelle du tigre en face de la proie qu'il tient sous sa griffe, en jetant un regard en arrière, êtes-vous bien sûre que tout votre passé justifie cet accès d'orgueil et de susceptibilité ?

A ces paroles et à l'intention marquée avec laquelle chaque mot avait été souligné, Diana avait affreusement pâli.

— Que voulez-vous dire, monsieur ? balbutia-t-elle avec une

anxiété visible.

— Mon Dieu ! madame, reprit le Brésilien en acérant par un sourire envenimé le trait qu'il allait lancer au cœur de sa victime, je veux parler de certaine histoire, fort innocente peut-être, mais au moins fort extraordinaire, qui s'est passée à Fontainebleau, il y a un an environ, et dont il n'est pas possible que vous n'ayez entendu parler, car elle a fait beaucoup de bruit.

La jeune femme ne répondit pas.

Elle porta la main à sa poitrine en exhalant un faible soupir, et l'on eût dit qu'une seconde pâleur tombait comme un suaire sur ses traits déjà décolorés.

Un éclair de pitié passa dans les yeux du Brésilien, mais il se raidit contre ce sentiment et reprit après une pause :

— Je ne doute pas que cette aventure n'ait été fort mal interprétée, madame, mais elle est originale, fort amusante, et je suis sûr d'être agréable à toute la société en la racontant à table à la fin du souper.

— Monsieur ! oh ! monsieur ! grâce ! grâce ! murmura la jeune femme d'une voix basse et avec un accent déchirant.

— Je comprends votre terreur, madame, reprit le Brésilien avec une implacable ironie. M. Louis de Brunières, car je sais son nom et vous ne deviez pas l'ignorer vous-même, M. de Brunières, le beau jeune homme qui vous a ouvert si galamment ses bras, assistera à ce souper, et son rêve recevra là un échec dont il ne se relèvera pas.

— Monsieur, reprit Diana d'un ton suppliant et les yeux humides de larmes qu'elle avait peine à contenir, on vous a trompé, je vous dirai la vérité, et vous verrez alors…

Un sanglot lui coupa la parole.

Elle reprit aussitôt, en joignant ses mains sur ses genoux, avec une ardeur fiévreuse et d'une voix que la douleur faisait trembler :

— Je suis à vos pieds, monsieur, je vous prie, les mains jointes, comme je prierais Dieu lui-même, oh ! ayez pitié de moi, monsieur, ayez pitié.

— La vérité, madame, répondit le Brésilien, je ne tiens pas à la connaître ; que cette histoire soit vraie ou fausse, peu m'importe, elle est amusante, c'est tout ce qu'il me faut. Quant à de la pitié, c'est à vous à me donner l'exemple, je vous promets de me régler sur vous. Écoutez-moi bien, madame, je ne saurais vivre sans votre amour, il me le faut ; or, voici ce qui se passera à la fin du souper. Je demanderai le

silence pour raconter une histoire fort curieuse, avec une pointe de scandale, moyen assuré d'exciter l'intérêt et de conquérir l'attention générale : je commencerai mon récit le regard fixé sur vous ; si vous consentez à encourager mon amour, vous poserez la main sur votre front, et à ce signe je me tairai ; si vous ne pouvez vous y résoudre, vous resterez immobile, et je conterai mon histoire jusqu'au bout. Ayez pitié de moi, j'aurai pitié de vous ; voilà mon dernier mot.

La tête penchée sur sa poitrine, les traits couverts d'une pâleur mortelle et les mains toujours jointes sur ses genoux, Diana offrait en ce moment la personnification la plus complète du désespoir.

C'était comme une admirable statue de la *Désolation,* et le sculpteur qui eût pu en donner la reproduction exacte avec la pureté de lignes quelle offrait dans son attitude et dans l'expression à la fois touchante et atterrée de sa physionomie, eut créé un merveilleux chef-d'œuvre.

Elle était là, immobile et silencieuse, écrasée sous le poids de son malheur et ne tentant même pas de l'écarter de sa tête, car elle comprenait que vouloir toucher le cœur de cet homme était une entreprise aussi insensée que d'essayer d'émouvoir le bronze ou le marbre.

Il y eut un long silence pendant lequel Pedro Ramirès, étudiant froidement la jeune femme, constatait avec joie l'état d'inertie et d'affaissement dans lequel elle était tombée.

Il reprit bientôt :

— Avant de vous reconduire à votre place, madame, laissez-moi vous faire une observation :

En vous rappelant tous les détails de l'aventure à laquelle je viens de faire allusion, vous devez y puiser cette double conviction que vous ne sauriez réclamer contre moi la protection de votre mari et que sa passion du jeu peut le mettre à la discrétion du premier venu. Il va jouer ce soir comme de coutume, et il peut être ruiné en quelques heures ; or la ruine, il pourrait s'y résigner peut-être, mais rester désarmé pour la lutte, mais ne pouvoir continuer le combat sur le tapis vert, voilà une torture qu'il ne saurait supporter, et, pour avoir en main de quoi tenter de nouveau la fortune, il est capable de tout… de tout, vous le savez, car alors il est frappé de vertige, il est atteint de folie, il n'a plus conscience de ses actes, et, dans ces heures de délire, il est homme à aller jusqu'au crime, jusqu'au déshonneur ; encore une fois, vous le savez.

— Oh ! soupira douloureusement la jeune femme, en cachant dans ses deux mains son beau visage, dont la pâleur venait de disparaître pour faire place à une vive rougeur.

— Eh bien, madame, reprit le Brésilien en accentuant lentement et nettement chaque parole, je serai là, près de lui, l'encourageant à jouer, à jouer royalement, mettant ma fortune à sa disposition et naturellement faisant des vœux pour qu'il perde. Je n'ai rien de plus à ajouter, madame ; vous me comprenez, je l'espère.

Oh ! oui ; elle le comprenait ; car, tout en l'écoutant, elle le contemplait d'un œil hagard, et sa belle tête, profondément agitée, était empreinte d'un inexprimable sentiment d'horreur et d'épouvante.

Puis, fixant devant elle ses beaux yeux noirs et regardant dans le vague, elle murmura d'un air égaré :

— C'est vrai ! pas un refuge, pas un appui, pas une protection ; je suis seule, seule pour faire face aux ennemis qui me poursuivent et aux périls qui m'entourent !

Elle ajouta après une pause, d'une voix douce, harmonieuse, et pour ainsi dire inconsciente, comme si elle eût parlé dans un rêve :

— Pauvre Diana ! pauvre femme ! quand donc finira ce long martyr ? Oh ! la folie ! la folie ! je l'ai espérée, car je sentais éclater ma pauvre tête ; c'eût été la fin de mes souffrances… elle n'est pas venue ! Quand viendra-t-elle donc, mon Dieu !… Pas un ami, pas un ! Qu'ai-je donc fait pour tant souffrir ?

— Vous êtes trop belle !

Elle tourna vivement la tête, comme réveillée en sursaut par cette voix.

C'était celle du señor Pedro, dont l'œil fauve l'enveloppait d'un regard si brûlant qu'elle tressaillit et recula comme s'il eût voulu l'enlacer dans ses bras.

Ce mouvement n'échappa pas au Brésilien, dont les traits se contractèrent violemment à ce nouveau témoignage d'antipathie.

Il se leva brusquement, et, s'adressant à la jeune femme avec une galanterie affectée :

— Madame, lui dit-il, voulez-vous accepter mon bras pour regagner la salle de bal ?

Elle se leva et prit machinalement le bras qu'il lui offrait.

Comme ils entraient dans la salle de bal, le Brésilien, dont les regards jaloux se promenaient partout et saisissaient tout, aperçut deux jeunes gens qui, debout, adossés à une colonne, semblaient absorbés dans la contemplation de la belle Indienne.

Il tressaillit en reconnaissant l'un d'eux.

Puis, se penchant à l'oreille de celle-ci :

— Madame, lui dit-il, je n'ai pas pour habitude de tirer vanité de mes talents, mais je ne puis résister au désir de vous faire savoir que je suis de première force à l'épée et au pistolet.

— Eh bien, monsieur, répliqua la jeune femme avec surprise, qu'est-ce que cela peut me faire, à moins que vous n'ayez l'intention de me provoquer en duel ?

— Vous, non, mais cela pourrait arriver à d'autres.

— Je ne vous comprends pas, monsieur.

— Tenez, regardez là, à votre droite, ces deux jeunes gens adossés à une colonne.

Diana tourna son regard vers la direction qui lui était indiquée, et une légère rougeur lui monta au visage.

— Eh bien, monsieur ? demanda-t-elle avec un calme apparent.

— Eh bien, madame, si vous portez quelque intérêt à ce jeune homme, celui dont la vue vient de vous faire rougir, croyez-moi, faites tous vos efforts pour éviter de tenir la promesse que vous lui avez faite de valser avec lui, et, si cela vous est impossible ou si vous ne vous sentez pas la force de vous imposer ce sacrifice, ne répondez qu'avec réserve à ses galanteries et n'encouragez pas ses amabilités, cela pourrait lui porter malheur.

— Mais, monsieur, murmura la jeune femme, de quel droit prétendez-vous surveiller mes actes et m'imposer vos volontés ?

— Vous vous méprenez, madame, répondit le Brésilien avec un sourire destiné à donner le change à tous les regards qui venaient de se tourner vers eux à leur entrée, c'est un simple conseil que je vous donne et dont vous avez le droit de ne pas tenir compte.

— Oui, vous me laissez ce droit, à la condition, si j'en use, de chercher querelle à ce malheureux jeune homme, en butte à votre haine, quoiqu'il n'ait rien fait pour cela.

— Il a fait ce qu'on peut faire de plus grave pour me déplaire, madame.

— Que voulez-vous dire ?

— Il a su conquérir vos sympathies.

— C'est faux, s'écria la comtesse.

Elle reprit d'un ton plus calme :

— Sur quoi basez-vous une pareille accusation, monsieur ?

— Je vous le dirais, que vous n'en conviendriez pas, c'est donc inutile ; rappelez-vous seulement ce que je viens de vous dire, sachez que rien n'est plus facile que de faire naître un motif de duel, surtout entre gens qui se haïssent ; et nous en sommes déjà là l'un et l'autre, je le sens, et enfin persuadez-vous bien que, si nous allons sur le terrain, votre soupirant est un homme mort.

Vous voilà prévenue, agissez maintenant à votre guise, mais retenez un dernier avertissement, je ne vous perdrai pas de vue une seconde tout le temps que vous serez ensemble, je noterai vos moindres gestes, vos impressions les plus fugitives, vos émotions les mieux dissimulées et, après avoir consciencieusement médité et analysé mes observations, je prononcerai l'arrêt de votre protégé, tant mieux pour lui si ce n'est pas un arrêt de mort.

— Ah ! monsieur, murmura Diana en frissonnant.

— Cela vous regarde, sa vie est désormais entre vos mains. Mais vous voilà à votre place, adieu, madame, et que le Ciel vous inspire !

Il la salua et la laissa à sa place, en proie à une violente anxiété.

Depuis le moment où elle s'était levée pour valser avec le señor Pedro Ramirès, Louis de Brunières avait eu les regards incessamment fixés sur la comtesse de Saubignac. Il avait assisté de loin, avec son ami, au long entretien qu'elle avait eu avec le Brésilien, il l'avait vue pâlir, frissonner et presque défaillir aux paroles de cet homme ; enfin il lui avait été prouvé que celui-ci lui faisait subir une effroyable torture.

Alors, à la profonde douleur qu'il avait ressentie de la voir souffrir ainsi, étaient venus se mêler les plus cruels soupçons.

— Comment se résignerait-elle à un pareil supplice, dit-il à Albert, si elle n'avait accordé à cet homme des droits…

— Allons, voilà que tu outrages ton idole, à présent, répliqua Albert ; diables d'amoureux, va ! tous les mêmes ! Aujourd'hui, il n'y a pas par toute la terre assez de parfums pour brûler aux pieds de leur divinité ; le lendemain, le vocabulaire ne contient pas assez de mots injurieux pour leur jeter à la face.

— Tu as raison, Albert, je suis un misérable, s'écria le jeune homme furieux contre lui-même.

— Tu es au moins injuste et absurde comme tous les jaloux, car il est facile de reconnaître à la physionomie du Brésilien que c'est le plus maltraité des amoureux et qu'il n'inspire d'autres sentiments à

cette jeune femme que la haine et l'horreur.

Dès qu'elle eut repris sa place et que le Brésilien se fut éloigné, Louis de Brunières s'empressa d'aller à elle.

Louis de Brunières avait vu les musiciens saisir leurs instruments, c'est pour cela qu'il s'était dirigé en toute hâte vers la comtesse de Saubignac.

Mais, aux premières mesures que fit entendre l'orchestre, il éprouva un désappointement.

C'était le signal d'un quadrille et non d'une valse.

Au même instant il voyait accourir Albert Desroches.

C'était à lui que le quadrille avait été promis, et il venait le réclamer.

Louis de Brunières allait lui céder la place, quand une pensée lui venant tout à coup à l'esprit, il dit à Diana :

— Madame, j'ai une grâce à vous demander.

— Parlez, monsieur, dit la jeune femme.

— Voulez-vous me permettre de faire un échange avec mon ami ? Je lui céderai ma valse contre ce quadrille.

— Très volontiers, monsieur.

— C'est entendu n'est-ce pas ? demanda Louis à Albert.

— Parfait, répondit celui-ci.

Il ajouta en jetant un regard autour de lui :

— Le petit Aubertin vient de disparaître, c'est sans doute l'heure où sa maman le couche, je vais aller inviter Mme de Reisbach, et je te ferai vis-à-vis.

Et il s'élança vers la jolie brune.

Sa demande fut très gracieusement accueillie.

Il avait la réputation d'un homme à bonnes fortunes, souvent heureux et toujours discret, ce qui le posait très bien auprès des femmes, même les plus prudes.

Dès la première figure, Albert remarqua que la conversation était très sérieusement engagée entre son ami et la belle Diana.

— Bon, se dit-il, voilà Louis qui se lance dans la passion à tous

crins, imitons-le, ne perdons pas de temps ; mais, lui, il fait de la haute école ; nous, contentons-nous de la voltige. En avant la passion contenue et les soupirs étouffés !

Il prit tout à coup un air rêveur, passa la main sur son front, répondit distraitement à plusieurs questions de Mme de Reisbach, commença plusieurs phrases, qu'il interrompit aussitôt avec une adorable gaucherie, puis, prenant enfin un air déterminé :

— Oh ! madame, murmura-t-il avec un léger trémolo dans la voix, qu'il est heureux, le petit Aubertin !

— Pourquoi cela ? demanda la belle brune.

— Toujours près de vous !

— Je l'ai vu naître, répondit de Reisbach avec un sourire plein de candeur.

— C'est ce qu'on m'a dit !

Il ajouta en baissant la voix, comme s'il eût craint d'être entendu :

— Oh ! madame, que ne m'avez-vous vu naître, moi aussi !

— Pourquoi cela ?

— Parce que je jouirais des mêmes privilèges que le petit Aubertin.

— Jolis privilèges, vraiment ! je lui fais jouer un rôle dont vous ne voudriez à aucun prix. Imaginez-vous que ce petit… bêta s'est avisé de devenir amoureux de moi, comme tous les collégiens, vous savez, ils adorent la première femme qu'ils rencontrent. J'ai fait semblant de ne pas m'en apercevoir, et je le laisse soupirer en silence, savez-vous pourquoi ?

— Je ne le soupçonne pas, madame.

— Pour le garantir des mauvaises connaissances.

— Ça, c'est de l'héroïsme.

— C'est de l'égoïsme, car je le réserve pour ma fille, qui a juste dix ans de moins que lui ; je l'ai apprécié, ce sera un excellent mari ; ce n'est pas un aigle, mais c'est un bon garçon.

— Très fort ! oh ! très fort, pensa Albert, c'est pour sa fille ! Comment la soupçonner, maintenant ? Que nous sommes petits, auprès des femmes, grand Dieu !

Il reprit avec une émotion *mal dissimulée.*

— Oh ! comme je comprends qu'il vous aime, madame, vous êtes si belle !… et puis vous êtes brune, et la brune…

Un avant-deux vint à propos le tirer d'embarras, car son thème sur la brune n'était pas fait.

La figure finie, Mme de Reisbach lui dit avec un sourire et une inflexion de voix des moins décourageants :

— Vous aimez donc les brunes, monsieur ?

— Si je les aime ! s'écria Albert avec explosion.

Il s'interrompit tout à coup.

Puis il reprit d'une voix basse et contenue :

— Si je l'aime ! car pour moi il n'en est qu'une, une seule au monde, et celle-là, madame, celle-là… oh ! que ne m'a-t-elle vu naître !

— Quoi ! monsieur, dit vivement Mme de Reisbach, avec plus de curiosité que d'indignation, cette brune que vous aimez, ce serait ?…

— Madame, murmura Albert d'une voix fiévreuse, oh ! ne m'en demandez pas davantage, j'en ai déjà trop dit ; je crains d'avoir trahi un secret que je m'étais juré d'emporter dans la tombe. Mais, s'il m'est échappé une parole imprudente, oubliez-la, madame, oh ! oubliez-la !… et pardonnez-moi !…

— Vous pardonner !… mais vous n'avez nommé personne, dit la jolie brune d'une voix insinuante qui semblait dire : Nommez-la donc, on ne vous mangera pas pour cela.

Albert comprit à quel point Mme de Reisbach était portée à l'indulgence, mais il eut la générosité de ne pas abuser de ses bonnes dispositions.

Son parti était pris.

— Je crois, sans fatuité, que je pourrais causer bien des désagréments au petit Aubertin, se dit-il, elle a évidemment assez de collégien comme ça, mais pas si simple de me créer tous les embarras, tous les soucis, toutes les transes, toutes les tortures d'une passion qui aboutit toujours à une rupture et à un désappointement mutuel ! Oh ! non, je me trouve trop bien de mon petit rôle d'idéal, secrètement aimé, planant incessamment dans les rêves de celle qui aime sans espoir, accablé de prévenances, de doux et tendres sourires qui lui disent clairement : Pauvre ami ! comme je vous comprends et comme je vous plains ! Oh ! non, non, pas si naïf que de renoncer, à cette charmante situation qui n'a que des roses sans épines, la seule de ce

genre, une création à moi, ça, *fort premier idéal,* le plus joli rôle d'amoureux qu'on puisse jouer en société.

Aussi se hâta-t-il de répondre à la phrase de la jeune femme qui l'engageait insidieusement à nommer l'objet de son rêve :

— Non, madame, oh ! non, son nom adoré ne sortira jamais de mes lèvres ; il restera toujours enfoui au plus profond de mon cœur, où l'œil de Dieu pourra seul le lire.

Ces mots, prononcés d'un ton résigné et avec un sourire triste et doux, sourire de martyr, parurent produire une vive impression sur Mme de Reisbach.

Le quadrille finissait en ce moment.

— Monsieur Desroches, lui dit-elle d'une voix si suave et si pénétrante que c'était comme une caresse, je donne une petite fête à la fin de ce mois : vous recevrez une invitation, et je compte sur vous.

— Oh ! madame, que me demandez-vous là ! murmura Albert, comme s'il eût reçu un coup dans la poitrine.

— J'ai votre promesse, n'est-ce pas ?

— L'oserais-je ? hélas !

— Qu'est-ce que cela a donc de si effrayant ?

— Ah ! madame si vous saviez !…

— Quoi donc ?

— Rien, rien, madame, dit Albert en se passant violemment la main dans ses cheveux.

— Allons, dit la belle brune en plongeant un long regard dans ses yeux, allons, calmez-vous, mon ami…

Elle allait dire : « Mon ami, » elle se reprit :

J'ai beaucoup entendu parler de votre science à l'escrime, señor Pedro... (Page 160)

— Calmez-vous, monsieur Desroches, ne vous laissez pas aller à cette exaltation, cherchez à vous distraire, allez dans le monde, chez vos amis ; venez me voir quelquefois, le vendredi, vous savez ; venez de bonne heure, nous causerons… Allons, adieu, à bientôt, n'est-ce pas ?

Et elle le quitta en murmurant d'une voix attendrie :

— Pauvre jeune homme ! comme il doit souffrir !

— C'est fait, murmura de son côté Albert Desroches, encore une dont je suis l'idéal, encore un petit cœur où j'ai mon nid, encore une âme où mon âme souffrante trouvera un abri contre l'orage.

Pendant que cette petite scène sentimentale se jouait entre Albert et Mme de Reisbach, sachons ce qui se passait entre les deux personnages qui leur faisaient vis-à-vis.

— Monsieur, demanda timidement Diana à Louis de Brunières un peu avant que le quadrille ne commençât, voulez-vous me permettre une question ?

— Parlez, madame.

— Comment se fait-il que vous ayez préféré un quadrille à une valse ? J'ai toujours remarqué chez les jeunes gens une prédilection pour la valse.

— Et cela se comprend, madame, surtout lorsqu'on a le bonheur de valser avec une femme comme vous ; mais je voulais avoir avec vous un entretien sérieux, madame, et voilà pourquoi j'ai préféré le quadrille.

— Un entretien avec moi, monsieur ? demanda Diana en levant sur le jeune homme ses grands yeux noirs, émus et curieux à la fois.

— Oui, madame, j'ai à vous parler de… de bien des choses, et surtout du personnage avec lequel vous avez eu tout à l'heure une conversation bien longue et… bien pénible, si je ne me trompe.

— Le señor Pedro Ramirès, balbutia la jeune femme en se troublant tout à coup et en promenant autour d'elle des regards craintifs, oh ! prenez garde, monsieur, il doit être là, quelque part, à m'espionner, à épier mes regards, ma physionomie, jusqu'à mes gestes ; et il est homme à deviner, au mouvement de nos lèvres, que nous prononçons son nom ; prenez garde !

Tout à coup la jeune femme murmura d'une voix altérée :

— Le voilà !

— Où est-il ? demanda Louis de Brunières.

— A l'extrémité de la salle, à votre droite, dissimulé derrière un groupe de jeunes gens ; mais attendez quelques instants avant de regarder de ce côté, et faites qu'il ne s'en aperçoive pas, je vous en supplie.

— Vous le craignez donc, madame ?

— Oui, oui, il me fait peur, balbutia Diana toute troublée.

Le jeune homme reprit, après un moment d'hésitation :

— Madame, pardonnez-moi la question que je vais vous adresser et soyez assurée qu'elle m'est dictée par l'intérêt le plus pur, le plus profond, le plus désintéressé.

— J'en suis convaincue d'avance, monsieur, répondit Diana vivement touchée de ce témoignage d'affection dans l'état d'isolement et d'abandon où elle se trouvait en ce moment.

— Eh bien, madame, puis-je, sans vous froisser, vous demander la raison de la terreur que vous inspire cet homme ?

— Je ne puis vous la dire, monsieur, répondit Diana en détournant les yeux avec un embarras visible.

Louis de Brunières tressaillit, puis il répliqua avec un peu de froideur dans l'accent :

— Vous me faites sentir que j'ai été indiscret en voulant m'immiscer dans vos affaires, madame, vous avez raison ; mais si vous saviez…

Il s'interrompit brusquement.

— Ah ! si vous saviez vous-même, monsieur ! s'écria la jeune femme avec une intonation de voix qui avait quelque chose de navrant.

Ce cri douloureux, jailli d'un cœur saignant, avait bouleversé le jeune homme, qui, après une minute de saisissement, dit à Diana :

— Écoutez, madame, il y a dans votre vie quelque sombre mystère, je le sens ; vous êtes en proie à quelque cruel martyre dont cet homme est le principal instrument ; enfin, madame, vous vous débattez évidemment dont les angoisses d'une torture contre laquelle vous ne pouvez invoquer aucune protection, pas même celle de votre mari, cela est clair, puisque vous tremblez devant cet homme, puisque vous avez souffert en victime résignée le supplice qu'il vient de vous infliger, supplice horrible, car je vous ai vue pâlir et trembler sous sa parole.

— Vous avez vu cela, monsieur ? dit Diana en attachant sur le jeune homme son beau regard, auquel l'émotion donnait un charme et une profondeur dont Louis de Brunières se sentit tout troublé.

— Oui, madame, car, depuis votre arrivée à cette fête, mon regard ne vous a pas quittée.

— Oh ! monsieur ! murmura doucement la jeune femme.

Dans cette exclamation, prononcée presqu'à voix basse, il y avait de la confusion, de la reconnaissance, de l'attendrissement et un sentiment de joie intime et de doux épanouissement qu'expliquait l'état de cette pauvre âme en détresse, oppressée traquée, torturée sans relâche.

C'était la première fois peut-être qu'elle entendait une voix amie murmurer à son oreille des paroles d'affection et de dévouement, et son cœur, meurtri par la douleur, atrophié par l'excès du désespoir, se dilatait avec ravissement sous l'influence de ces accents sympathiques, comme on voit au printemps une pauvre fleur se dégager de la neige qui la glace et l'écrase pour s'ouvrir et aspirer la vie sous la tiède haleine du soleil.

Sous l'impression de bonheur qui pénétrait tout son être, quelque chose de lumineux, d'extatique se répandit sur cette charmante tête et en chassa, pour un instant du moins, la tristesse qui l'enveloppait comme une ombre.

On eût dit qu'en ce moment un courant électrique venait, de s'établir entre ces deux cœurs, car Louis de Brunières devina en partie ce qui se passait chez la jeune femme et comprit qu'elle venait d'être envahie par le même sentiment qui l'entraînait irrésistiblement vers elle.

Seulement, ces deux sentiments, quoique puisés à la même source, c'est-à-dire dans une mutuelle et invincible sympathie, différaient par des nuances sensibles. Chez le jeune homme, c'était la passion, la passion avec ses tendresses infinies et ses dévorantes ardeurs, avec ses plus brûlantes ivresses et ses plus pures adorations.

Chez la jeune femme, c'était l'entraînement d'une amitié profonde et chaste, ardente et naïve à la fois, c'était surtout le bonheur de rencontrer une âme dévouée en qui elle pût épancher ses douleurs et sur laquelle elle pût s'appuyer dans cette dure traversée de la vie, qui devait être pour elle une effroyable et perpétuelle tempête.

— Oui, madame, reprit Louis de Brunières après une pause, voici ce que j'ai cru découvrir en vous observant depuis votre entrée ici, une de ces destinées fatalement vouées au malheur, à quelque terrible et incessante persécution, et, en vous voyant seule, absolument isolée entre ces deux hommes, vos bourreaux l'un et l'autre, savez-vous la pensée qui m'est venue, madame ? Savez-vous l'espoir que j'ai osé concevoir ? Oh ! ne le repoussez pas, madame, je vous en supplie, ne le repoussez pas, car ma vie est là désormais.

Il avait prononcé ces mots d'un ton si suppliant et avec une si douloureuse anxiété dans le regard, que la jeune femme en fut toute troublée.

— Parlez, monsieur, lui dit-elle en baissant la voix ; cet espoir, quel est-il ?

— Madame, voulez-vous m'accepter pour ami ? Vous êtes malheureuse, confiez-moi votre souffrance ; vous êtes sans appui, laissez-moi vous protéger contre ceux qui vous persécutent ; permettez-moi enfin de vous consacrer ma vie, confiez-moi la mission de combattre vos ennemis et d'écarter de votre tête le malheur sous lequel vous semblez écrasée ; j'y réussirai, je le jure, car je vous aime d'un am… d'une amitié si profonde et si pure…

Diana l'interrompit.

— Tenez, monsieur, lui dit-elle, je vais vous parler avec une franchise qui n'est pas habituelle dans le monde où je vis depuis que j'ai quitté l'Inde ; je suis touchée, je l'avoue, je suis profondément touchée de votre offre, mais vous m'aimez, non d'une pure amitié, comme vous le dites pour me résoudre à accepter votre dévouement, mais d'un véritable amour, et c'est pour cela que, loin d'accueillir votre demande, je dois vous supplier d'éviter désormais de me voir et de me parler.

— Mon Dieu ! murmura le jeune homme qui, le regard fixé sur Diana, avait attendu sa décision comme l'accusé attend son arrêt, mon Dieu ! madame, vous détruisez d'un mot le plus beau rêve de ma vie ; et c'est parce que je vous aime que vous refusez…

— De me créer un éternel remords et de jeter une douleur de plus dans une existence déjà si cruellement tourmentée, dit Diana en rougissant légèrement.

— Que voulez-vous dire ? demanda Louis.

La jeune femme hésita un instant à répondre, puis se détournant pour éviter le regard de Louis de Brunières :

— Vous l'avez dit, monsieur, un malheur inouï, mystérieux, sans exemple peut-être, enveloppe ma vie et ne cessera qu'à mon dernier soupir. Je suis, en effet, entre deux bourreaux qui, chacun à sa façon, m'infligent chaque jour des tortures nouvelles, et je n'ai pas un ami pour me consoler, pour me soutenir dans ces terribles épreuves, dans ce martyre sans fin, et, lorsque Dieu, dans sa clémence, m'envoie enfin cet ami que je lui ai si souvent demandé au milieu de mes larmes et du fond de ma détresse, vous voulez que je l'expose à une mort certaine en le mettant face à face avec mes ennemis ? car vous ne les connaissez pas ; lui, surtout, lui, le Brésilien, cet homme au cœur de tigre, il vous tuerait, et je ne veux pas qu'on vous tue.

A ces derniers mots, prononcés par Diana avec une chaleur qu'elle n'avait pu contenir et dont elle resta tout intimidée, les traits du jeune homme rayonnèrent d'une immense joie.

— Quoi ! murmura-t-il, le regard humide et éperdu de bonheur, vous vous intéressez à moi, madame.

— Avant de vous répondre, laissez-moi, à mon tour, vous adresser une prière, lui dit Diana.

— Dites, dites, madame.

— Il dépend de vous que je trouve une grande consolation, je dirai même un grand bonheur dans mon infortune.

— Oh ! madame, vous ne doutez pas…

— Laissez-moi dire ; ce que vous avez à faire pour cela est bien peu de chose ; il s'agit simplement de changer de sentiment à mon égard.

— Ne plus vous aimer ! s'écria le jeune homme.

— Non pas, mais m'aimer autrement ; je ne puis donner ma confiance et ouvrir mon cœur qu'à un ami, vous comprenez cela, n'est-ce pas ? Eh bien, jurez-moi sincèrement, loyalement, de ne me parler jamais que le langage d'un ami, de n'éprouver pour moi que les sentiments d'un ami, et vous aurez jeté un rayon de bonheur dans ma sombre destinée. Oui, ajouta-t-elle en lui pressant légèrement la main, moi qui me croyais condamnée à une éternité de larmes et de douleurs, je puis être encore heureuse, bien heureuse, et par vous, par vous seul, mais à cette condition. N'y a-t-il pas là pour vous-même la source d'un grand bonheur, si vous m'aimez ?

— J’accepte, oh ! j’accepte avec ravissement, répondit le jeune homme en pressant la main de Diana.

— Merci, monsieur… merci, mon ami, lui dit celle-ci à voix basse.

Après un silence de quelques instants, Diana reprit :

— Oui, je vous juge digne d’être mon ami, et j’espère que vous comprenez les devoirs et les obligations qu’impose un pareil titre.

— Croyez-le bien, madame, répondit Louis de Brunières.

— La première de ces obligations, surtout dans une amitié de jeune homme à jeune femme, est une confiance absolue, une foi aveugle : êtes-vous bien sûr de n’y avoir pas déjà manqué ?

— Moi ! s’écria le jeune homme avec feu.

— Qu’avez-vous pensé de moi en me voyant courber la tête, pâlir et trembler sous la parole d’un homme qui n’est ni mon mari ni mon parent, et qui me suit partout sans qu’on sache à quel titre ?

Louis de Brunières garda un silence embarrassé.

— Vous le voyez, lui dit Diane d’un ton de doux reproche, à la première apparence, vous m’avez condamnée.

Elle ajouta avec un accent plein de mélancolie :

— Vous m’avez calomniée.

— Pardon, madame, oh ! pardon, mon amie, répliqua Louis d’un ton suppliant, mais alors je ne vous avais pas parlé, j’ignorais vos souffrances, je n’avais pas reçu ces douloureuses confidences qui vous ont révélée à moi sous un jour si touchant ; je ne connaissais ni votre voix, ni votre accent, ni votre sourire, ni le charme profond de vos beaux yeux quand ils expriment une émotion joyeuse ou triste ; je ne vous connaissais pas, enfin, car tout cela, c’est ce qui éclaire et caractérise la femme, c’est ce qui vous la dévoile tout entière.

— Et maintenant, reprit la jeune femme, vous vous sentez assez fort pour m’absoudre dans votre conscience, quels que soient les témoignages qui s’élèvent contre moi ?

— Ma confiance en vous est désormais inébranlable ; contre les preuves les plus palpables, vous n’aurez qu’une syllabe à opposer : non ! non plutôt vous n’aurez qu’à lever sur moi vos beaux yeux, au fond desquels éclate la candeur de votre âme, et vous serez justifiée.

— C’est bien, cependant cette confiance est de trop fraîche date pour que je croie prudent de m’y fier tout de suite. Je veux la laisser

se fortifier avant de la mettre à l'épreuve.

Elle ajouta au bout d'un instant après quelque hésitation :

— Comptez-vous assister au souper ?

— Oui, madame, car j'espère bien que vous resterez jusque-là.

— Moi, oui, mais vous ?

— Eh bien, moi ? demanda Louis stupéfait.

— Eh bien, si vous vouliez m'en croire, vous partiriez avant le souper.

— Partir quand vous restez ! s'écria Louis, quelle étrange idée !

— Si l'amitié n'est pas un vain mot, vous devez mettre votre bonheur à m'être agréable jusque dans mes caprices, à moins que votre foi en moi ne soit déjà ébranlée.

— Ah ! pouvez-vous le penser !

— Que voulez-vous ? l'amitié d'une femme expose celui qui l'accepte à subir bien des fantaisies, si elle a ses agréments elle a aussi ses servitudes, et vous en avez un exemple ce soir même.

— Enfin, madame, demanda le jeune homme d'un air inquiet, qu'exigez-vous de moi ?

— Je n'exige rien, mais je vous prie de quitter cette fête au moment du souper.

— Partir ! m'éloigner de vous ! oh ! madame, ne pourriez-vous soumettre mon amitié à une épreuve moins douloureuse ?

— Plus elle est cruelle et plus j'y serai sensible.

— J'obéirai, madame, dit Louis tristement.

Il y eut un silence.

La tristesse de Louis de Brunières avait gagné Diana.

Le chagrin que ressentait le jeune homme paraissait l'impressionner vivement.

— Écoutez, monsieur de Brunières, lui dit-elle, ne me croyez pas assez cruelle pour vous faire souffrir par pur caprice ; si je vous prie de vous retirer avant le souper, c'est que j'ai pour cela des raisons graves.

— Ah ! des raisons… graves ? répéta Louis d'un ton interrogatif.

— Et que je dois taire, ajouta Diana.

Louis de Brunières ne répliqua pas.

— Oh ! reprit la jeune femme, voyant l'effet que venaient de produire ses dernières paroles, il faut vous habituer à obéir sans comprendre, à marcher au milieu des ténèbres sans chercher à deviner ou à voir clair ; voyez si vous voulez de mon amitié à ce prix, car, je vous en préviens, ce sera toujours ainsi, toujours d'impénétrables mystères, toujours des angoisses, des larmes, des désespoirs dont je ne pourrai vous confier la cause, toujours des situations compromettantes et inexplicables comme celle qui tout à l'heure avait éveillé vos soupçons. Vous le voyez si vous éprouvez pour moi autre chose qu'une chaste et sincère amitié, seul sentiment que je puisse accepter de vous, vous vous préparez toute une vie de tortures en vous attachant à moi ; réfléchissez donc avant de prendre un engagement où vous trouveriez toutes les souffrances de la jalousie, sans aucune compensation.

— Je veux être votre ami, rien que votre ami, madame, répliqua vivement le jeune homme, et la pure et délicate affection que vous voulez bien m'accorder sera le bonheur le plus complet et le plus beau rêve de ma vie. Oh ! songez donc, madame, moi qui, depuis des mois, vous contemple de loin dans une adoration extatique, tremblant et ravi à la seule pensée d'effleurer votre main, de voir vos beaux yeux s'arrêter sur moi en passant ; oh ! songez à l'ineffable et pure volupté dont mon âme est inondée en se sentant à coup en contact avec la vôtre, en pénétrant dans votre vie, en occupant une place dans votre cœur ! Quant au supplice de la jalousie que vous redoutez pour moi, oh ! ne craignez rien, ce sentiment me restera toujours inconnu près de vous, car, je vous le répète, ma foi en vous est inébranlable, comme mon admiration est sans bornes.

Il y eut une longue pause, puis Diana reprit après un moment d'hésitation :

— Puisqu'il y a entre nous un engagement d'amitié, il m'est permis, il est même de mon devoir de vous donner un conseil.

— Auquel je suis tout prêt à me soumettre, dit vivement Louis de Brunières.

— Eh bien, je vous en prie, reprit la jeune femme avec plus d'émotion qu'elle n'en eût voulu montrer, évitez de vous rencontrer avec le señor Pedro Ramirès.

— Le Brésilien ? Oh ! volontiers, il ne me plaît pas assez pour que je recherche sa société.

Diana vit qu'elle n'avait pas été comprise.

Elle reprit avec quelque appréhension :

— Ce n’est pas tout, j’ai autre chose à vous demander.

— Dites, dites, madame.

— Cet homme est d’un naturel violent, il est peu au courant des usages européens et de la politesse parisienne, il pourrait vous choquer, manquer d’égards envers vous… sans savoir, sans le vouloir évidemment ; eh bien, si cela arrivait, je vous en prie encore, ne vous montrez pas susceptible, ne vous choquez pas d’un procédé qui ne prouverait de sa part qu’un défaut de savoir-vivre et une complète ignorance de nos habitudes et de notre caractère.

— Tenez, madame, répondit le jeune homme après un moment de silence, expliquons-nous franchement, cet homme que vous cherchiez tout à l’heure d’un œil inquiet et dont vous constatiez en tremblant la présence à ce bal, cet homme vous poursuit de son amour, sa jalousie vous épouvante, et vous craignez qu’il ne me cherche querelle pour avoir causé avec vous plus intimement que ne font ordinairement deux danseurs.

— Eh bien, oui, répondit Diana à voix basse, et cet homme est si habile à toute arme, si féroce, si implacable dans ses haines, qui…

Elle acheva en baissant encore la voix :

— Que j’ai peur pour vous.

— Pour moi ! balbutia Louis de Brunières, tout tremblant de bonheur.

— Oui, pour vous, répéta Diana en rougissant, mais j’ai fait un effort pour vous faire cet aveu, n’en tenterez-vous pas un vous-même pour vous rendre à ma prière ?

— Pour la parole que vous venez de me faire entendre, madame, je serais capable de tout, même de mépriser une insulte de cet homme, mais il est votre bourreau, vous me l’avez dit, et voilà pourquoi je ne pourrais répondre de moi si je me trouvais face à face avec lui.

— Oh ! je vous en prie, je vous en supplie, monsieur de Brunières, promettez moi de l’éviter ; faites cela pour moi, pour moi, dont vous êtes le seul ami en ce monde ; il vous tuerait, vous dis-je, et ce serait pour moi que… Oh ! non, non, vous ne voulez pas me laisser ce remords dont je mourrais moi-même. Mon ami, mon ami, partez vite pour éviter sa rencontre. Vous le pouvez ; tout le monde ignorera la cause de votre départ, et je vous en serai si reconnaissante !

— Tenez, madame, répondit le jeune homme, tout bouleversé par ces supplications proférées avec une volubilité ardente et fébrile, c’est peut-être une lâcheté que je vais commettre là ; mais que

n’obtiendriez-vous pas de moi ! Le quadrille est fini, je vous reconduis à votre place et je pars.

— Non, ne me reconduisez pas ; ce pourrait être pour lui un motif de… Je regagnerai seule ma place, partez, partez vite.

— Pourquoi donc priveriez-vous M. de Brunières du bonheur de vous offrir son bras ? dit alors une voix à l’oreille de Diana.

Celle-ci jeta un léger cri et se sentit fléchir sur ses jambes.

Cette voix était celle du Brésilien, qui était là depuis quelques instants, mais le dos tourné, ce qui l’avait empêchée de le remarquer.

La vue du Brésilien, se montrant tout à coup dans un tel moment, alors qu'elle le croyait à l'autre extrémité de la salle, avait produit sur la comtesse l'effet d'une apparition surnaturelle.

Elle était restée comme paralysée.

Louis de Brunières se hâta de la tirer de cette situation embarrassante en lui offrant son bras et en l'emmenant aussitôt.

— Il était là depuis quelque temps, dit Diana toute bouleversée, mais je ne m'inquiétais pas de cet homme, qui nous tournait le dos et semblait regarder ailleurs. Comment soupçonner que c'était lui qui était là et qui, dans cette attitude, écoutait tout notre entretien ?

Elle ajouta au moment où ils allaient se quitter :

— Monsieur de Brunières, rappelez-vous la parole que vous venez de me donner et partez tout de suite, je vous en vous prie.

— C'est ce que je vais faire, je vous le promets, madame.

— Vous avez une mère.

— Vous la connaissez, madame ?

— Je me suis croisée un jour au bois avec elle… et avec vous.

— Oui, oui, je m'en souviens.

— Elle vous adore, votre mère, elle deviendrait folle ou mourrait de douleur à la seule nouvelle d'un duel avec cet homme, dont l'habileté est connue de tout Paris ; ce serait un crime que vous commettriez là, et c'est pour elle que je vous supplie de partir et d'éviter de vous trouver sur les pas du señor Ramirès.

— C'est à elle et à vous, madame, répondit le jeune homme en frémissant de colère, que je fais le sacrifice de ma haine contre celui qui s'est fait votre bourreau.

Il ajouta, en s'inclinant, pour prendre congé d'elle :

— C'est le mercredi que vous recevez, n'est-ce pas, madame ?

Diana fit un signe de tête.

— Me sera-t-il permis d'aller vous rendre visite ce jour-là, comme tout le monde ?

— Sans doute, mais… ma situation exceptionnelle et la surveillance incessante dont je suis entourée me forcent aux plus grandes précautions, et c'est vous, vous, mon ami, que je dois prier de ne me venir voir que rarement, tous les mois, pas davantage.

— J'ai promis de toujours me soumettre sans murmurer, sans insister, je veux commencer aujourd'hui, répondit le jeune homme.

Il salua une dernière fois et se retira.

Comme il venait de s'y engager, il se dirigea droit vers la porte, sans regarder à droite ni à gauche, dans la crainte d'être arrêté par quelqu'un des amis qui étaient venus avec lui à cette fête.

Mais, comme il n'était plus qu'à quelques pas de la porte, il vit venir à lui Albert Desroches, qui le prit par le bras et le força à l'écouter.

— Eh bien, dis donc, cher ami, lui dit-il, il me semble que tes affaires sont en bon chemin ?

— Tu te trompes, mon ami, répondit Louis de Brunières en essayant de dégager son bras pour sortir au plus vite, car il venait d'apercevoir le Brésilien se promenant seul, à vingt pas de là et, convaincu que Diana ne le perdait pas de vue, il voulait l'éviter à tout prix pour épargner à la jeune femme, déjà brisée sous tant de douleurs, une nouvelle torture.

— Ah ! pardon ! pardon ! dit Albert, je me pique d'être observateur, et j'ai remarqué…

— Eh bien, s'écria Louis, en l'entraînant avec impatience, accompagne-moi jusqu'au vestiaire, et je te dirai tout ce que tu voudras.

— Confidence pour confidence, moi, je te dirai où j'en suis avec celle qui a vu naître le petit Aubertin.

Louis de Brunières gagnait enfin la porte, quand il sentit une main se poser sur son épaule.

Il se retourna et tressaillit en reconnaissant le señor Pedro Ramirès.

— Pauvre Diana ! murmura le jeune homme en jetant un regard attristé du côté de la comtesse.

Il la vit pâle, atterrée, le corps penché en avant et fixant sur lui ses grands yeux, brillants de fièvre.

Alors, s'adressant au Brésilien du ton le plus doux et le plus conciliant :

— Vous avez à me parler, señor Pedro ? lui demanda-t-il.

— Deux mots seulement, répondit celui-ci.

— Je suis à vous.

Albert Desroches comprit qu'il était de trop et se retira, soupçonnant le genre d'entretien qu'allaient avoir entre eux son ami et le Brésilien.

Quand ceux-ci furent seuls, Pedro Ramirès dit à Louis de Brunières avec un calme parfait et en le regardant en face :

— Tenez-vous beaucoup à la vie, monsieur ?

— Un peu, comme tout le monde, répondit le jeune homme en souriant.

Et, à son tour, regardant le Brésilien dans les deux yeux :

— Et vous, monsieur ?

— Moi, beaucoup.

— Ah ! ah !

— C'est pourquoi j'ai pris toute sorte de petites précautions pour la perdre le plus tard possible.

— Je comprends, vous vous êtes astreint à un régime hygiénique en rapport avec votre tempérament sanguin, vous mangez peu, vous ne buvez pas de vin pur, vous ne marchez pas beaucoup, et…

— Et je me bats souvent.

— Excellent exercice, en effet.

— Pas pour ceux qui restent sur le terrain.

— En effet.

— Et, jusqu'à présent, c'est le cas de tous mes adversaires.

— Cela doit vous paraître bien monotone, espérons que cela changera à votre premier duel.

— J'en doute.

— Et moi, j'y compte… dans votre intérêt, car vous savez que :

L'ennui naquit un jour de l'uniformité,

et rien n'est moins hygiénique que l'ennui.

Louis de Brunières avait envoyé toutes ces répliques le sourire aux lèvres, d'abord parce qu'il lui était agréable de braver et de railler le Brésilien, ensuite pour dissiper l'anxiété de Diana et lui laisser

croire que cet entretien n'avait rien de sérieux.

Il reprit en s'inclinant :

— J'ai beaucoup entendu parler de votre science à l'escrime, señor Pedro, et j'avoue que je serais fort curieux de vous voir à l'œuvre, si toutefois j'ai la chance que vous ayez une affaire avant de quitter la France.

— Cette affaire est déjà trouvée, monsieur de Brunières, répondit le Brésilien, très piqué du ton léger que prenait celui-ci vis-à-vis de lui, quand il avait cru le trouver au moins quelque peu ému devant la perspective d'un duel avec un adversaire de sa force.

— Déjà ! s'écria le jeune homme d'un air ravi ; allons, il faut avouer que j'ai du bonheur.

Il ajouta vivement :

— Me sera-t-il permis d'y assister ?

— Vous n'y sauriez manquer, monsieur.

— Bah ! me feriez-vous l'honneur de me prendre pour témoin ?

— Mieux que cela, monsieur.

— Quoi donc ?

— Vous serez mon point de mire.

Le jeune homme leva les yeux au plafond, comme pour chercher le secret d'une énigme.

Puis se frappant le front :

— C'est-à-dire, si je vous comprends bien, s'écria-t-il, que c'est avec moi que vous voudriez croiser le fer ?

— Justement.

— Diable ! dit Louis en prenant un air soucieux, savez-vous, señor Pedro, que, vu la funeste habitude que vous avez de laisser chaque fois votre adversaire sur le terrain, je ne suis pas en ce moment sur un lit de roses ?

— Vous serez bientôt sur un lit de sang, monsieur de Brunières, répliqua le Brésilien avec une sombre fureur. Nous verrons alors si vous serez en train de plaisanter.

— Nous verrons… mais, dites-moi, señor Pedro, le condamné à mort a toujours droit à quelques privilèges, et, s'il faut vous croire, du moment que je me bats avec vous, c'est là mon cas, voudriez-vous m'accorder la faveur de me faire savoir la raison pour laquelle vous

tenez à me rayer du nombre des vivants ?

— Très volontiers.

— Je vous écoute.

— Monsieur de Brunières, j'ai un appétit très capricieux.

— Comme moi.

— Quand je suis à table, une tête antipathique en face de moi suffit pour m'empêcher de manger.

— Cela m'arrive souvent.

— Eh bien, monsieur de Brunières, votre tête est de celles qui ont la propriété de m'ôter l'appétit. C'est pourquoi je vous prie instamment de vouloir bien vous dispenser de la montrer au souper qui aura lieu dans une heure.

Alors, pour m'éviter le désagrément de revoir votre tête, je vous supprime tout entier.

— C'est raide, mais on ne peut nier que ce ne soit logique.

— Eh bien, monsieur, que décidez-vous ?

Dina, mon amie, murmura-t-il en lui pressant la main. (Page 163.)

— Eh bien, señor Pedro, je décide de vous ôter l'appétit.

Un sourire perfide et cruel à la fois passa sur les lèvres du Brésilien, qui murmura tout bas :

— Je savais bien, moi, que je le forcerais à assister au souper, malgré les prières de Diana. Il sera là, il sera témoin de son

humiliation, de sa honte, c'est tout ce que je veux. Son rêve s'évanouira, son amour ne résistera pas à cette épreuve ; devant la hideuse réalité que je mettrai sous ses yeux, il s'enfuira plein d'horreur, jettera au vent ses illusions souillées et la fuira désormais avec autant d'ardeur qu'il en a mis jusqu'à présent à marcher dans son sillage, comme il disait si poétiquement tout à l'heure.

— Ah ! çà, señor Pedro, lui dit le jeune homme, que marmottez-vous donc là ? Sont-ce des prières à mon intention ? Attendez un peu, que diable ! je ne suis pas encore sous terre.

En ce moment, on entendit une voix éclatante retentir dans un des salons qui s'ouvraient au delà de la salle de bal.

— Qu'est-ce que c'est que cela ? murmura Louis stupéfait.

— C'est mon ami le comte de Saubignac qui joue et qui perd, dit le Brésilien dont l'œil étincela d'une joie étrange, il a besoin d'or, de beaucoup d'or ; le moment est propice, allons !

Il s'éloigna.

Au même instant, Louis de Brunières était abordé par Diana qui, les yeux hagards, les traits pâles et bouleversés, lui dit d'une voix saccadée, presque inintelligible :

— Mon mari joue ; il s'agit, dit-on, de sommes considérables ; si la fortune est contre lui, je suis perdue ! car le señor Pedro, mon mauvais ange, est là, et, mon Dieu ! mon Dieu ! mais c'est horrible ! s'écria-t-elle en plongeant son visage dans ses deux mains.

Puis, entraînant violemment le jeune homme :

— Venez, venez, vous me sauverez peut-être.

La salle de jeu, assez vaste pour contenir cinq ou six tables, autour desquelles on pouvait circuler à l'aise, était splendidement éclairée.

La table qui se trouvait au milieu de la pièce était seule occupée en ce moment.

Les autres avaient été désertées par les joueurs qui étaient venus se grouper autour de celle-ci, où faisait cercle une galerie compacte.

Il n'y avait donc dans toute la salle que deux joueurs.

C'étaient le comte de Saubignac et le comte d'Oliva, dont les physionomies offraient un contraste frappant.

Le premier, entièrement absorbé dans son jeu, accoudé et à moitié couché sur la table, l'œil étincelant d'un éclat fiévreux, les traits empourprés et constamment contractés par un tic nerveux, symptôme de *déveine,* les mains agitées par un léger tremblement, était la personnification saisissante de la terrible passion à laquelle il avait voué sa vie.

L'autre, au contraire, grave, impassible, correct dans sa tenue, froidement attentif à son jeu, promenant même de temps à autre sur la galerie un regard plein de sang-froid, était le joueur sans passion, toujours maître de lui, dominant le jeu au lieu de s'y abandonner, et gagnant presque toujours, parce qu'il ne s'oublie jamais.

L'or et les billets de banque étaient entassés devant lui, et l'on chuchotait tout bas dans la galerie que le comte de Saubignac perdait déjà plus de cinquante mille francs.

Ce chiffre frappa l'oreille de Diana.

— Cinquante mille francs ! murmura-t-elle en frissonnant, mon Dieu ! dans quel état il doit être et que va-t-il arriver s'il continue de perdre ainsi !

Elle se leva sur la pointe des pieds pour voir la figure de son mari, et elle en fut effrayée.

Mais son angoisse s'accrut encore, quand elle aperçut le señor Pedro Ramirès à quelques pas de lui et le regardant avec un sourire diabolique.

Dix minutes se passèrent, pendant lesquelles on n'entendait, dans le profond silence qui s'était fait autour des joueurs, d'autre bruit que le battement des cartes et le froissement des billets de banque qui, presque toujours, passaient des mains du comte de Saubignac dans celles de l'Espagnol.

— A combien s'élève la perte du comte de Saubignac ? demanda quelqu'un.

Cette question s'adressait à un de ces vieux joueurs comme il s'en trouve toujours autour des tables de jeu, qui, ne pouvant plus risquer la chance pour leur propre compte, se passionnent pour le compte des autres.

Celui-là avait suivi le jeu avec la même ardeur et la même attention que s'il eût tenu les cartes lui-même.

— Soixante-douze mille francs depuis le dernier coup, répondit-il sans détourner les yeux de la table de jeu.

— Soixante-douze mille francs ! murmura Diana avec une expression de mystérieuse terreur.

Tout à coup le comte d'Oliva posa les cartes sur la table en s'écriant :

— En vérité, monsieur le comte, une veine aussi persistante est déplorable.

— Pas pour vous, monsieur le comte, répliqua M. de Saubignac avec un sourire qui, en dépit de ses efforts, n'exprimait que la rage dont il était dévoré.

— Vous vous trompez, monsieur le comte, dit l'Espagnol, je vous assure qu'il m'est pénible de voir le sort s'acharner après vous avec cette obstination, et, si vous le voulez, nous allons essayer de changer la veine en envoyant chercher des cartes chez le marchand le plus proche d'ici.

— Volontiers, répondit le comte.

— Je vais y envoyer un domestique, dit un des assistants en se retirant aussitôt.

Celui-là n'était autre que le comte Tuzko qui, comme cela avait été convenu un quart d'heure auparavant entre lui et le comte d'Oliva, allait charger de cette commission le fidèle John, auquel, on s'en souvient, son maître avait donné ordre d'aller prendre chez lui les cartes qu'on lui commanderait d'aller acheter.

Le comte d'Oliva, qui ne perdait rien de ce qui se passait autour

de lui, avait jugé que le moment était venu de prendre ce parti.

On commençait à s'étonner de voir toujours la chance du même côté, et l'Espagnol avait remarqué avec quelque inquiétude l'expression de défiance avec laquelle lui et son ami l'hospodar étaient observés par l'un des assistants, un homme d'une cinquantaine d'années, costumé en fort de la halle.

On fit encore une partie en attendant les nouveaux jeux de cartes, et cette fois le comte d'Oliva perdit.

Le comte de Saubignac s'empressa de battre les cartes pour profiter de la veine.

La fortune lui lut encore favorable.

— Allons, voilà que ça tourne, dit le vieux joueur en se frottant les mains.

— Que se passe-t-il ? demanda Diana à Louis de Brunières, qui s'était rapproché d'elle.

— Votre mari vient de gagner deux fois de suite, la veine semble vouloir changer.

— Dieu veuille que cela continue ! murmura la jeune femme en proie à une inexprimable agitation.

En ce moment un domestique de M. Doutreville, auquel John les avait remises, suivant l'expresse recommandation de son maître, apportait les cartes qu'on avait envoyé acheter.

Le comte de Saubignac les décacheta à la hâte, convaincu qu'elles allaient conjurer le mauvais sort qui pesait sur lui depuis le commencement de la soirée, et la partie recommença avec une nouvelle ardeur.

Cette fois le comte Tuzko, prévenu par un coup d'œil de son ami, n'avait pas repris sa place derrière le comte de Saubignac.

Diana se mit à tourner autour du cercle qui enveloppait les joueurs, crispant ses doigts sur les plis de sa robe, laissant échapper de temps à autre une sourde exclamation et s'arrêtant parfois pour jeter un regard brûlant d'anxiété sur ceux des spectateurs dont elle pouvait distinguer les traits, dans l'espoir d'y lire quoique chose.

Elle était si pâle, si bouleversée, qu'on eût dit que c'était sa propre vie qui se jouait sur ce tapis vert.

C'est la réflexion qui se présenta à l'esprit de Louis de Brunières lorsque, après avoir fait le tour du cercle pour essayer de saisir quelque parole qui la mit au courant de ce qui se passait, il se trouva

tout à coup en face d'elle.

— Diana, mon amie, murmura-t-il en lui pressant la main à la dérobée, vous m'effrayez, on jouerait là votre propre existence que vous ne seriez pas plus pâle et plus émue.

— Eh ! qui vous dit, répliqua la jeune femme en lui pressant énergiquement la main à son tour, qui vous dit que ce n'est pas quelque chose de plus terrible encore !

— Je crois comprendre, il est homme à jouer jusqu'au bout, à ne s'arrêter qu'une fois sa ruine accomplie, et alors vous redouteriez une catastrophe, un suicide peut-être, fin trop commune chez les joueurs.

— Non, répondit Diana en secouant tristement sa belle tête, ce n'est pas cela ; non, non, ce n'est pas lui, c'est moi qui suis menacée.

— Ainsi, ce n'est pas la ruine que vous redoutez ?

— La ruine ! dit-elle avec un doux et pâle sourire, ah ! que m'importe ?

— Mais qu'est-ce donc, grand Dieu ?

— Je ne puis vous le dire, ne vous ai-je pas prévenu que ma vie était enveloppée de mystères qu'il m'était impossible de révéler ?

Elle murmura, en attachant sur le jeune homme ses grands yeux, au fond desquels se lisait l'effroyable angoisse sous laquelle se tordait tout son être :

— Ah ! si je pouvais mourir !… Mais non, telle est ma destinée, que cette ressource suprême qui reste au malheureux accablé par le malheur, le suicide ! le suicide ! m'est interdit, à moi seule au monde peut-être !

— Oh ! ne parlez pas de mourir, Diana, vous si jeune, si belle ! vous si adorée !

— Et vous, mon ami, ne me parlez pas d'amour, ce sentiment ne saurait avoir d'écho dans un cœur qui est envahi par le malheur et ne doit jamais connaître que la souffrance.

Puis, tournant tout à coup ses regards vers la table de jeu :

— Que dit-on ? que se passe-t-il ? le savez-vous ? demanda-t-elle à Louis de Brunières.

— On ne parle pas, tous ces gens sont muets, immobiles, le regard fixe, pas un mouvement, pas un bruit, rien que celui des cartes glissant sur le tapis.

— C'est effrayant, murmura la jeune femme en tournant un

regard craintif vers la table de jeu, c'est comme le silence qui précède l'orage, on dirait que…

Elle fut interrompue par un juron lancé d'une voix rauque, altérée par la colère.

— Lui ! c'est lui ! balbutia Diana en se collant toute tremblante contre Louis de Brunières.

— Ruiné ! ruiné ! s'écria le comte de Saubignac en se levant tout à coup et en jetant violemment les cartes sur la table.

Il ajouta, avec l'expression d'une rage insensée et en croisant les bras sur sa poitrine :

— Et rien, plus rien, pour prendre ma revanche ! Malédiction ! malédiction !

— Pardon, mon ami, dit alors une voix, reprenez votre place et continuez ; voici cinquante mille francs que je mets à votre disposition, et l'argent des autres ça doit porter bonheur.

— C'est vrai, s'écria le comte avec transport, merci, señor Pedro, merci !

— Ah ! voilà ce que je redoutais, dit Diana en se laissant tomber sur un siège, en proie au plus violent désespoir, cet homme était là, et il y était pour cela !

Animé de cette confiance superstitieuse qui caractérise le joueur de tous les temps et de tous les pays, le comte de Saubignac se remit au jeu avec une nouvelle ardeur, convaincu qu'en jetant sur le tapis vert l'argent du Brésilien il allait inévitablement changer la veine.

Sa physionomie se transfigura sous l'influence des nouvelles impressions dont il était pénétré, et ce fut d'un air radieux qu'il poussa devant lui un enjeu de cinq mille francs.

— Vous allez voir, dit-il au comte d'Oliva, que cet argent-là va chasser la fée Guignon, qui s'est acharnée après moi jusqu'à cette heure.

— Je l'espère comme vous, monsieur le comte, répondit celui-ci, car je vous assure qu'il m'est impossible de vous gagner une somme aussi considérable et que je me verrais avec plaisir dépouillé des trois quarts de mon gain.

— Nous allons essayer, dit le comte d'un ton plein d'assurance.

Il gagna cette première partie.

— Je le savais bien, moi, s'écria-t-il alors en passant de la confiance à la rodomontade.

Et, doublant aussitôt son enjeu :

— Dix mille francs ! s'écria-t-il avec une exubérance de gestes qui lui était familière quand il gagnait.

Tous les spectateurs de cette longue et terrible lutte attendirent le résultat de ce coup avec une curiosité inquiète ; car tous faisaient des vœux pour le joueur malheureux et presque tous partageaient en partie la confiance que manifestait le comte de Saubignac et que semblait justifier d'ailleurs le revirement qui venait de marquer cette première partie.

Mais il y avait là, derrière tous ces hommes, penchés sur le tapis vert, une infortunée qui, elle surtout, attendait en frémissant l'arrêt du sort sur un coup que tout le monde considérait comme décisif pour la suite de la partie.

— Écoutons, dit-elle à voix basse à Louis de Brunières, qui était resté près d'elle pour la soutenir dans la terrible crise qu'elle traversait

en ce moment et qu'il redoutait autant qu'elle sans comprendre la cause de la terreur qui la tenait là, pâle et haletante.

Ils restèrent immobiles, le regard fixé sur la galerie, épiant un geste, un mot, un mouvement qui les mit au courant de ce qui se passait.

Deux minutes s'écoulèrent dans cette attente.

Puis un vague murmure se fit entendre, puis ce mot répété presque à voix basse par plusieurs voix :

— Perdu !

Diana laissa tomber sa tête sur sa poitrine et murmura tout bas en appuyant sa main tremblante sur l'épaule de Louis de Brunières :

— C'est lui ! c'est lui qui a perdu.

Au même instant une exclamation de colère lui apprenait qu'elle ne se trompait pas.

— Mille malédictions ! s'écriait le comte de Saubignac, est-ce que cela va recommencer ?

— Ce n'est pas probable, répondit l'Espagnol en ramassant flegmatiquement les dix mille francs qu'il venait de gagner.

Deux nouvelles parties amenèrent le même résultat.

Le comte n'avait plus que vingt mille francs devant lui.

Ses traits étaient plus sombres et plus violemment contractés que jamais.

— Monsieur de Brunières, dit Diana en se cramponnant au bras du jeune homme, s'il continue à jouer il va tout perdre, les cinquante mille francs de cet homme vont y passer tout entiers et alors…

Elle comprima un instant son beau front dans ses mains crispées, comme si elle eût voulu retenir sa pensée, près de lui échapper.

Puis, relevant la tête et dardant sur le jeune homme un regard éperdu, brûlant de désespoir :

— Mon ami ! mon ami ! murmura-t-elle, il ne faut plus qu'il joue ; trouvez un moyen ; oh ! je vous en supplie, cherchez, imaginez un expédient ; lequel ? je ne sais, je n'ai plus la tête à moi ; mais tout, vous m'entendez, tout, plutôt que cela.

Louis de Brunières était atterré devant cette tête effarée, à laquelle le délire du désespoir communiquait un éclat et une exaltation qui ajoutaient encore à sa beauté.

Mais que faire ? comment empêcher cet homme de jouer ?

C'eût été folie que d'en concevoir seulement la pensée.

Le moyen le plus hardi, le plus insensé, le plus dangereux, il l'eût employé sans hésiter s'il eût vu le plus vague espoir de succès ; mais, ce moyen, il le cherchait vainement et ne l'entrevoyait même pas. Il se désolait de demeurer impuissant devant l'immense douleur sous laquelle la pauvre Diana restait abattue, quand un rayon d'espoir illumina tout à coup son regard.

Il avait trouvé une idée.

— Pourquoi pas, se dit-il après un moment de réflexion.

Puis, se penchant à l'oreille de la jeune femme, qui s'était jetée dans un fauteuil :

— Mon amie, lui dit-il tout bas, j'ai une inspiration, peut-être réussirai-je, ne désespérez pas encore.

— Vous ne vous exposez à aucun danger, au moins, lui dit la jeune femme avec l'expression d'un vif intérêt.

— Non, rassurez-vous ; d'ailleurs, vous allez le comprendre tout de suite.

Il la quitta aussitôt, se fraya un peu violemment un passage dans le cercle compact qui entourait la table de jeu, et s'adressant au comte de Saubignac qui, la tête perdue, exaspéré jusqu'à la folie, allait faire son tout.

— Arrêtez, monsieur le comte, lui dit-il.

Le comte qui, en ce moment, était d'humeur à chercher querelle au premier venu, tourna vers lui un regard plein de colère et de menaces.

— Que me voulez-vous ? lui demanda-t-il en le toisant d'un air provoquant.

— Monsieur le comte, reprit le jeune homme sans paraître s'apercevoir de la mauvaise humeur de celui-ci, on dit que le sort favorise toujours ceux qui touchent les cartes pour la première fois.

— Après ? demanda le comte d'un ton bourru.

— C'est justement mon cas.

— Qu'est-ce que cela peut me faire ?

— C'est ce que je vais vous dire.

— Faites vite alors.

— Permettez-moi de me mettre de moitié dans votre jeu, et vous profiterez de la chance qui doit s'attacher à moi, s'il est vrai que les innocents soient les favoris de la fortune.

L'œil du comte étincela à ces mots ; car, nous l'avons dit, il avait toutes les superstitions du Joueur, et il était en ce moment dans une situation à se montrer plus crédule que jamais.

Cependant il répondit, après un moment de silence :

— Quel intérêt avez-vous à me faire une pareille proposition ?

— C'est bien simple, vous savez jouer et je ne le sais pas ; je vous propose une association dans laquelle chacun de nous apporte sa part, vous, votre science, moi, toutes les probabilités de chance qui s'attachent à un joueur innocent.

— C'est juste, répondit le comte après une pause.

— Seulement, reprit Louis, je dois déclarer tout de suite que je n'ai pas même un billet de mille francs sur moi ; mais ma position de fortune est connue, et j'espère qu'on aura assez de confiance en moi pour me permettre de jouer sur parole.

— Je n'y vois aucun inconvénient quant à moi, dit vivement le comte qui voyait poindre là une chance de salut.

Et, en même temps, il sondait l'Espagnol d'un regard interrogateur.

A la mine de celui-ci, il était évident que la proposition ne lui agréait guère et qu'il allait répondre par un refus.

— Oh ! quant à M. le comte d'Oliva, dit alors une voix dans la galerie, il va accepter avec transport, lui qui se désolait tout à l'heure de ne pouvoir perdre.

Cette voix était celle du fort de la halle qui, tout à l'heure, avait excité l'attention du comte d'Oliva.

Pris par ses propres paroles, l'Espagnol ne pouvait refuser.

Il le comprit et accepta en faisant des vœux pour le néophyte, mais en demandant à poser une condition.

— Laquelle ? demanda Louis de Brunières.

— C'est que vous fixerez d'avance le chiffre de la somme que vous voulez risquer, et que ce chiffre ne sera pas dépassé.

— Volontiers.

— Tenez il reste vingt mille francs à M. de Saubignac, voulez-

vous mettre la même somme dans son jeu ?

— C’est entendu.

— C’est cela, s’écria le comte en saisissant les cartes avec une nouvelle confiance, et il faut que le diable soit à mes trousses si, avec quarante mille francs et un *nouveau* pour partenaire, je ne regagne pas tout ce que j’ai perdu.

Il battit fiévreusement les cartes, et le jeu recommença de plus belle.

Mais la veine était invariablement fixée du côté du comte d’Oliva, et le lecteur connaît la raison pour laquelle il était impossible de l’en déloger.

Au bout d’une demi-heure les vingt mille francs du comte de Saubignac étaient passés dans les mains de l’Espagnol, avec dix-neuf mille francs sur les vingt mille que Louis de Brunières jouait sur parole.

— Tout est fini, balbutia Diana en s'affaissant sur elle-même, pauvre Louis ! Son dévouement n'aura servi à rien, il faut que ma destinée s'accomplisse dans toute son horreur.

Elle entendit son mari qui disait d'une voix brève en battant frénétiquement les cartes.

— Allons ! le dernier billet de mille francs.

— J'ai attendu celui-là pour faire à mon tour une proposition à M. le comte d'Oliva, dit alors le fort de la halle.

— Qu'avez-vous à me demander ? dit l'Espagnol avec hauteur.

— Je demande à monsieur le comte de Saubignac de me céder sa place pour jouer ce dernier billet contre M. le comte d'Oliva, auquel je crois pouvoir regagner tout ce qu'il a devant lui.

En examinant le fort de la halle, le comte de Saubignac reconnut en lui l'individu qui l'avait enlevé si lestement lorsqu'il avait voulu s'opposer à la sortie de la Fée aux soucis.

En dépit de ce souvenir, il déclara consentir à céder sa place à cet inconnu qui avait une si grande confiance en lui-même.

— M. le comte d'Oliva hésite parce qu'il ne me connaît pas, dit le fort de la halle, mais je vais lui rappeler un souvenir de son pays qui me sera près de lui une puissante recommandation.

Il tira un carnet de sa poche, y écrivit deux lignes en espagnol et détacha le feuillet, qu'il passa au comte d'Oliva.

Celui-ci le parcourut d'un coup d'œil, devint affreusement pâle et balbutia d'une voix altérée :

— Oui, je consens, monsieur, je consens.

A la façon dont le fort de la halle s'empara du siège que lui cédait le comte de Saubignac, au regard calme, ferme et direct qu'il laissa tomber sur l'Espagnol, on devinait tout de suite en cet homme une nature puissante, inaccessible à la crainte, toujours maîtresse d'elle-même et habituée à tout dominer, les hommes et les événements.

Le comte d'Oliva le considérait avec un sentiment de curiosité et d'épouvante, se demandant, non sans une vive inquiétude, quel

pouvait être cet homme et cherchant à se rappeler s'il ne l'avait pas rencontré dans quelque grave circonstance de la vie.

Mais le personnage était si bien grimé, si méconnaissable sous les immenses favoris qui couvraient sa figure, ne laissant guère de visible que le front, le nez et les yeux, qu'il eût été impossible à l'Espagnol de soupçonner en lui ce monsieur Portal dans lequel, trois années auparavant, il avait trouvé un adversaire si redoutable.

Il ne se doutait guère surtout que, sous ces deux individualités, le Portal d'autrefois et le fort de la halle d'aujourd'hui, se cachait ce terrible Rocambole, dont le prestige était resté si éclatant dans les bas-fonds sanglants où s'était écoulée une partie de son existence ; que le comte Tuzko, en ce temps-là lord Mac-Field, s'étant approprié ce nom célèbre et paré de cette sinistre auréole, avait vu accourir à lui et lui obéir comme à un roi tous les bandits et tous les repris de justice réunis alors à Paris.

On a vu l'impression qu'avait produite sur lui les quelques lignes que lui avait remises M. Portal. Soit que, sous la fâcheuse influence qu'il en avait ressentie, son esprit se fût troublé, soit pour toute autre cause, le comte d'Oliva perdit coup sur coup les six premières parties, c'est-à-dire une vingtaine de mille francs, son adversaire ayant doublé chaque fois la mise.

Ce revirement extraordinaire était un sujet de stupeur pour ceux qui, jusque-là, avaient assisté au triomphe de l'Espagnol, dont la chance leur semblait inébranlable.

Et ce qui causait autant de surprise que ce revirement aussi complet qu'imprévu, c'était la confiance superbe de M. Portal, doublant toujours son enjeu, et le calme parfait avec lequel il acceptait cette veine continue.

Au bout d'une demi-heure, le comte d'Oliva avait perdu plus de cent mille francs, c'est-à-dire la moitié du gain de la soirée.

Il était sous l'empire d'une violente émotion, ses traits se contractaient fréquemment, et ; de temps à autre, il passait son mouchoir sur son front, où perlait la sueur.

M. Portal, lui, jouait et gagnait avec une sérénité inaltérable et semblait trouver tout simple que la fortune lui restât constamment attachée.

Un changement aussi continu avait quelque chose de si prodigieux, qu'on ne pouvait le croire naturel et qu'au bout de trois quarts d'heure environ tous les spectateurs se demandaient quel pouvait être cet homme qui avait trouvé le secret de gagner toujours.

M. Portal, qui, tout en jouant, regardait, écoutait observait autour de lui, ne tarda pas à remarquer ce qui se passait.

Il comprit aussitôt l'interprétation qu'on donnait à cette chance immuable ; alors, posant tout à coup ses cartes sur la table et s'adressant à la galerie, qu'il parcourut d'un coup d'œil :

— Messieurs, dit-il, vous me voyez à la fois honteux et inquiet de mes interminables victoires ; quand je me suis engagé à regagner à M. le comte d'Oliva la somme énorme qu'il avait entassée devant lui, j'ai cédé à je ne sais quel mouvement d'orgueil et de témérité dont je me suis presque repenti en prenant le poste périlleux que je venais de solliciter. Mais, comme l'a dit un proverbe latin, *audaces fortunée juvat :* en effet mon audace m'a porté bonheur et, voyant la veine venir à moi, je l'ai acceptée bravement, résolu à épuiser jusqu'au bout les faveurs de la fortune.

Mais un autre danger, auquel je n'avais pas réfléchi, vient de surgir tout à coup devant moi ; je suis à peu près inconnu ici, et cette veine persistante, qui n'exciterait que la surprise chez toute autre personne, habituée de la maison, pourrait bien m'exposer à la défiance ; je crois même avoir aperçu ce sentiment dans presque tous les regards qui nous entourent. Je ne m'en offense nullement, par la raison toute simple que moi-même, je l'avoue, je n'ai pu m'empêcher de concevoir quelques soupçons sur la chance inouïe de M. le comte d'Oliva, soupçons aussitôt réprimés, je dois le dire, en considérant à quel personnage ils s'adressaient. Eh bien, messieurs, comme je tiens avant tout à ne laisser subsister aucun nuage, aucune équivoque sur ma probité, je vous propose un moyen de vous édifier complètement à cet égard ; ce moyen, très simple et très concluant, consiste à examiner vous-mêmes avec la plus scrupuleuse attention tous les jeux de cartes dont nous venons de nous servir, M. le comte d'Oliva et moi.

— Je m'y oppose, s'écria l'Espagnol avec une vivacité qui attira sur lui tous les regards et excita une surprise générale.

Il s'en aperçut et reprit aussitôt d'un ton calme et digne :

— Oui, messieurs, je m'y oppose, je reconnais que monsieur a joué loyalement, et je trouverais indigne de moi de suspecter sa probité, parce que la fortune lui a été favorable.

Un sourire énigmatique passa sur les lèvres de M. Portal, qui reprit en s'inclinant :

— Je n'attendais pas moins de vous, monsieur le comte ; mais rappelez-vous que si, par un hasard inouï, cette chance prodigieuse continuait à me rester fidèle, je persiste à réclamer un contrôle que je croirais nécessaire à ma considération.

— Et moi, monsieur, répliqua le comte avec une urbanité sous laquelle perçait une rage concentrée, je répète que vous m'inspirez une entière confiance et que je serais honteux d'un pareil procédé.

— Comme il vous plaira, monsieur le comte, dit M. Portal en abattant une carte.

Et le jeu recommença après cette interruption de quelques minutes.

A la profonde stupeur des assistants, les choses reprirent exactement la même marche qu'auparavant.

Le fort de la halle gagna sans discontinuer, sans perdre une seule partie.

— Décidément, se disait-on de toutes parts, le comte d'Oliva n'y est plus ; il commet fautes sur fautes, il n'a plus la tête au jeu.

C'est qu'en effet, depuis le moment où M. Portal avait pris place en face de lui, le comte d'Oliva, si calme, si imperturbable et si confiant dans sa force jusque-là, s'était troublé facilement, avait eu de nombreuses distractions et avait joué avec une maladresse inexplicable pour tous ceux qui, ne l'ayant pas perdu de vue de toute la soirée, avaient admiré jusque-là la sûreté de son jeu.

Enfin, au bout d'une heure environ, l'Espagnol se voyait dépouillé de tout ce qu'il avait gagné au comte de Saubignac et à Louis de Brunières.

Il ne lui restait devint lui que les dix ou douze mille francs qui formaient sa mise.

— Monsieur le comte, lui dit alors M. Portal avec une politesse mêlée d'une imperceptible nuance d'ironie, je suis prêt à vous donner toutes les revanches qu'il vous plaira ; mais, à moins qu'il ne vous convienne de continuer, nous pourrions, je crois en rester là pour ce soir.

— Oui, oui, j'aime autant cela, répondit le comte, j'ai l'esprit un peu fatigué.

— Et maintenant, ajouta M. Portal en s'adressant au comte de Saubignac et à Louis de Brunières, il ne me reste plus qu'à rendre à César ce qui appartient à César. Vous, monsieur de Brunières, vous ne devez plus rien à M. le comte d'Oliva ; voilà votre compte réglé en deux mots ; vous, monsieur de Saubignac, voici les cent vingt mille francs que vous aviez perdus. Il en reste cinquante mille qui, si je ne me trompe, appartiennent au señor Pedro Ramirès, auquel je les restitue.

Chapitre XXVIII – Une ancienne connaissance

— Il m'est agréable de restituer à chacun ce que je lui ai sauvé... (Page 169.)

— Pardon, s'écria vivement celui-ci en repoussant les billets de banque, c'est une affaire entre moi et M. le comte de Saubignac, auquel je les ai prêtés, qui est libre d'en disposer à son gré et qui me rendra service en les gardant jusqu'au jour où je les lui redemanderai.

Les regards de M. Portal et de Louis de Brunières se croisèrent

en ce moment.

Le jeune homme, cédant à un mouvement spontané, instinctif, fit un signe à M. Portal en portant ses yeux sur le Brésilien.

M. Portal comprit son intention, et, ressentant à la fois une vive sympathie pour Louis de Brunières et un sentiment de répulsion pour le Brésilien.

— Pardon si j'insiste, monsieur, dit-il à celui-ci, mais il m'est agréable de restituer moi-même à chacun ce que je lui ai sauvé, et, d'ailleurs, M. de Saubignac, rentrant en possession d'une somme de cent vingt mille francs, ne pourrait être que fort embarrassé de ces cinquante mille francs, dont il ne saurait que faire ; permettez-moi donc, monsieur, de vous rendre votre argent.

— Monsieur a raison, cher ami, s'empressa de dire le comte, reprenez votre argent et recevez mes remerciements.

Il eût été ridicule de discuter plus longtemps, le Brésilien arracha presque les billets de banque des mains de M. Portal, qui riposta à cette brutalité en lui éclatant de rire au nez.

— Monsieur ! murmura Pedro Ramirès en lui jetant un regard furieux.

M. Portal le regarda froidement, leva dédaigneusement les épaules et lui tourna le dos.

Pendant ce temps, Louis de Brunières se dégageait de la foule et allait rejoindre Diana en se demandant dans quel état il allait la retrouver.

Il est nécessaire de revenir sur nos pas pour donner quelques explications au lecteur.

Nous avons dit que, lorsque le comte d'Oliva avait proposé d'envoyer acheter d'autres cartes dans l'espoir de changer la veine, le comte Tuzko s'était chargé de transmettre cette commission aux domestiques de M. Doutreville.

Il s'était rendu aussitôt à l'antichambre, où se trouvait John.

John avait offert de se charger de la commission, ce qui avait été accepté avec transport, et il était parti.

Deux minutes après il montait dans la voiture de son maître, qui filait aussitôt pour le boulevard Haussmann.

Au même instant, une des voitures de maître qui stationnaient dans la rue de Lisbonne, près de l'hôtel Doutreville, sortait de la file, s'élançait sur la trace de John et s'arrêtait à vingt pas de la maison à la

porte de laquelle celui-ci mettait pied à terre.

Cette seconde voiture était occupée par l'un des trois bandits que nous avons vus, au commencement de cette première partie sortir de chez le marchand de vin de la rue de Lisbonne pour aller faire le guet sur le boulevard par une pluie battante, et ce bandit était le phtisique Brindille.

John reparaissait au bout de trois minutes, avec un petit paquet sous le bras, et remontait dans la voiture qui repartait à fond de train, aussitôt suivie de celle qui contenait le pâle Brindille.

Les deux voitures s'arrêtaient presque au même moment à l'hôtel Doutreville.

Une fois là, John sautait sur le trottoir avec la légèreté d'un écureuil et s'engouffrait, en courant, sous la porte cochère de l'hôtel.

Brindille, lui, restait là, dans sa voiture, où il attendait… qui ? une duchesse peut-être, car pour combattre sans doute les exhalaisons un peu énergiques de l'absinthe, il tirait délicatement de sa poche une pincée de feuilles aromatiques d'un beau ton mordoré qu'on avait fait venir pour lui des contrées favorites du soleil et que de blanches mains de femme avaient ensuite découpées en lanières infinitésimales ; puis, avec un art et une dextérité sans pareils, il pétrissait cette pincée de feuilles dans le creux de sa main, lui donnait la forme d'une boule, et cette boule il la glissait dans sa bouche, où il la mâchait en rêvant, comme un mâcheur de hachisch.

Il était plongé depuis cinq minutes dans la douce extase que produit la mastication de cette feuille aromatique sur les natures contemplatives, lorsqu'il en fut brutalement tiré par une violente secousse.

Une main robuste venait d'ouvrir la portière de sa voiture.

Un homme trapu, carré, avec un cou de taureau et des épaules de cariatide, se montra tout à coup à lui et lui demanda brusquement :

— Tu as vu John ?

— Oui, papa Milon, répondit Brindille, la voiture du maître était toute prête, je m'y suis précipité dès que j'ai vu le groom s'élancer dans la sienne, et quand je l'ai vu filer, paf ! je lui ai emboîté le pas.

— Et il est allé ?

— Boulevard Haussmann.

— Numéro ?

— 35.

— Il y est resté ?

— Trois minutes.

— Après ?

— Il est sorti de là avec un petit paquet.

— Où est-il allé en sortant de là ?

— Il est revenu ici.

— Directement ?

— Tout droit, et paf ! je lui ai remboîté le pas.

— Et il ne s'est arrêté nulle part ?

— Nulle part.

— Ni en allant ni en revenant ?

— Pas plus d'une façon que de l'autre.

— C'est bon, tends la main.

— Pour me tirer la destinée ?

— Justement, voilà dix francs, et je te prédis qu'avant vingt-quatre heures tu seras ivre mort.

— Oh ! n'y a pas besoin d'avoir étudié le grand Albert pour deviner ça.

— Mais tu sais, ce soir, il faut être sobre.

— Un chameau, papa Milon, un chameau.

— J'y compte.

— Et la voiture ?

— Garde-la et ne bouge pas d'ici, pendant que tes camarades font le guet devant l'hôtel.

— Suffit, on ne bougera pas.

Milon, l'ami, l'esclave, le chien de Rocambole, referma la portière et partit.

Un instant après il rentrait dans la salle de bal, allait trouver son maître, M. Portal, à la table de jeu, où nous l'avons vu suivant avec intérêt les péripéties de la lutte formidable qui se livrait entre le comte de Saubignac et l'Espagnol, le tirait à l'écart et lui racontait tout ce qui venait de se passer.

— J'avais compris qu'il se manigançait quelque chose dans ce

genre, mais les détails me manquaient, répondit M. Portal ; maintenant que je les ai, ça va changer de face.

Se glissant alors dans la foule jusqu'à ce qu'il fût parvenu au premier rang de la galerie, il attendit jusqu'au dernier moment, c'est-à-dire jusqu'au dernier billet de mille francs pour mettre à exécution le projet qu'il venait de recevoir.

C'est alors qu'il écrivit sur un feuillet de son carnet les quelques lignes qui altérèrent si étrangement la superbe sérénité du comte d'Oliva et dont la traduction va expliquer au lecteur le prodigieux changement de veine qui s'opéra tout à coup et qui devait rester à jamais inexplicable pour la galerie stupéfaite.

Voici ce que contenaient ces lignes, écrites en espagnol, comme nous l'avons dit :

« Je vais jouer à mon tour contre M. le comte d'Oliva ; or, si, à partir du moment où je vais prendre les cartes, M. le comte se permet de gagner une seule partie, j'arrête le jeu aussitôt et fais vérifier les dix paquets de cartes que M. comte, fatigué de toujours gagner, a envoyé chercher, non chez un marchand, mais à son domicile, boulevard Haussmann, 35, par son groom John, cartes préparées d'avance naturellement. »

On a vu l'effet qu'avait produit la lecture de ce poulet sur le comte d'Oliva.

Vingt questions, toutes plus effrayantes l'une que l'autre, s'étaient présentées à la fois à son esprit.

Quel était cet homme, qu'il croyait voir cette nuit-là pour la première fois ?

Comment avait-il pu être mis au courant d'une combinaison qui venait de s'exécuter à l'instant et qui n'était connue que de lui-même et de son complice, le comte Tuzko ?

Enfin quel intérêt avait pu avoir cet inconnu à épier sa conduite, à pénétrer ce mystère et à se servir contre lui de la découverte qu'il avait faite.

Toutes ces réflexions se pressaient dans son esprit effaré, sans qu'il pût les résoudre, et il restait là, le regard fixé sur le fatal feuillet, atterré et comme frappé d'un éblouissement qui le rendait incapable de raisonner.

Ce fut un éclair de folie, très compréhensible d'ailleurs quand on songe que ces lignes, sur le sens desquelles il ne pouvait se faire illusion, étaient pour l'Espagnol une injonction expresse d'avoir à

restituer par ces mêmes cartes préparées par lui, tout ce qu'elles lui avaient fait gagner dans le cours de la soirée.

Si dure que fût une pareille extrémité, il fallait s'y résigner cependant pour éviter un scandale qui eût amené sa perte irrévocable sans le soustraire à la nécessité que lui imposait le terrible inconnu.

Quand il eut restitué ainsi jusqu'au dernier billet de mille francs, le comte d'Oliva, se voyant connu et se sentant désormais surveillé par son mystérieux ennemi, quitta en même temps que lui la table de jeu et se mit à la recherche de son ami, le comte Tuzko.

Celui-ci le guettait de son côté, de sorte qu'ils ne tardèrent pas à se rencontrer.

— Tu es bien pâle et bien défait, mon pauvre comte, lui dit l'hospodar en l'abordant.

— Crois-tu donc qu'il n'y ait pas de quoi ? répondit celui-ci avec une sombre colère.

— J'ai attribué ta pâleur à un malaise subit et je ne saurais m'expliquer autrement les incroyables maladresses que tu as commises à partir du moment où tu as eu ce fort de la halle pour adversaire, d'autant plus incroyables que, connaissant toutes les cartes, tu semblais les choisir tout exprès pour éviter de gagner, comme si tu eusses joué à qui perd gagne.

— Eh ! c'est justement ce que je faisais.

— Quoi ! tu perdais exprès ?

— Parbleu !

— Voilà qui est trop fort, et cela demande au moins une explication.

— L'explication la voici, dit le comte d'Oliva, et, tirant de sa poche le feuillet qu'il avait reçu de M. Portal, il le remit au comte Tuzko, qui resta muet de surprise après l'avoir lu.

— C'est inouï, s'écria-t-il enfin, comment cet homme…

— Toutes les questions que peut suggérer à un homme une pareille aventure, je me les suis faites, dit l'Espagnol en l'interrompant, et je n'ai pu les résoudre. Cet individu doit être mon ennemi, voilà tout ce que je distingue dans cette affaire, le reste demeure obscur pour moi.

— Un ennemi, oui, évidemment, dit l'hospodar en contractant son front comme s'il cherchait à fixer une pensée ou une image.

Il ajouta presque aussitôt :

— Mes souvenirs ne me trompent pas, c'est lui !

— Qui donc ? demanda le comte étonné.

— Sa voix m'avait frappé, je me demandais où j'avais pu l'entendre, mais cette aventure m'éclaire tout à coup et réveille ma mémoire, car lui seul est capable d'un pareil trait d'intelligence et d'audace.

— Enfin cet homme, cet ennemi, quel est-il ?

— Eh bien, c'est M. Portal.

— M. Portal ! s'écria l'Espagnol frappé de terreur à ce seul nom ; ah ! voilà qui est mauvais, ah ! mais bien mauvais.

— Oh ! c'est une mauvaise rencontre, nous ne pouvons nous le dissimuler, nous avons tout à redouter de lui ; ainsi, lorsque tout à l'heure on va annoncer ton mariage, il est capable de…

— Mon mariage ! Je ne t'ai donc pas dit le nouvel obstacle qui vient… mais il y a trop de monde autour de nous.

Il l'entraîna loin de là.

Pendant ce temps le Brésilien, furieux de l'échec qu'il venait de subir, cherchait Diana comme une bête fauve cherche une proie à dévorer.

Il avait une revanche à prendre.

Après l'avoir longtemps cherchée, le señor Pedro parvint enfin à trouver la comtesse de Saubignac.

Mais il n'en fut pas plus avancé, car elle était assise entre cinq ou six femmes de ses amies.

Il était donc impossible de l'aborder, encore moins de lui parler, c'est ce que reconnut le Brésilien avec un redoublement d'humeur.

— Elle a bien pensé, se dit-il, que j'irais lui parler de ce Louis de Brunières qui, à son instigation sans doute, est venu se jeter à la traverse de mes projets, car il n'est pas joueur, il l'a déclaré, et c'est pour m'éviter qu'elle est allée se réfugier dans ce groupe de femmes où elle est, s'est retranchée comme dans une forteresse, mais je l'attends à l'heure du souper ; là il faut qu'elle se prononce, car j'en ai assez de cette longue attente et de ces effroyables tortures ; si elle refuse, alors il ne me restera plus que la joie de la vengeance, et je veux la savourer tout entière, je veux prendre d'un seul coup toutes mes revanches à la fois en l'écrasant tout à l'heure sous un tel éclat de honte et d'humiliation qu'il lui devienne désormais impossible de se montrer nulle part. Alors abandonnée de tous, objet du mépris

général, réduite à cacher à tous les yeux cette beauté dont elle est si fière, elle sera trop heureuse d'accepter l'amour de celui qui viendra à elle et lui tendra la main au fond de sa détresse.

C'est dans ces heureuses dispositions que le señor Pedro Ramirès se mit à parcourir la salle de bal en portant tour à tour ses regards dans deux directions, tantôt vers la belle comtesse, tantôt vers Louis de Brunières qui causait à vingt pas d'elle avec son ami Albert Desroches.

Diana avait vu le Brésilien passer devant elle en lui jetant des regards qui trahissaient les plus sinistres pensées, et le souvenir des paroles menaçantes qu'il lui avait adressées lui revenant aussitôt à l'esprit, elle aussi songea que l'heure du souper approchait, heure de joie cruelle pour son bourreau, de transes inouïes et d'angoisses sans nom pour la malheureuse victime.

Cette vengeance dont il l'avait menacée était quelque chose de si effroyable, qu'elle se sentait prise de vertige à cette seule pensée et que vingt fois elle fut sur le point de se lever et de courir à son mari pour tâcher de le décider à partir avant cette heure redoutée.

Mais il lui suffisait d'une minute de réflexion pour se convaincre de l'inutilité d'une pareille tentative.

Le comte ne partait jamais avant la fin d'une fête et Diana avait trop souvent éprouvé l'inflexibilité de son despotisme pour espérer pouvoir le résoudre à ne rien changer à ses habitudes.

Elle renonça donc à le tenter, fermant les yeux et contraignant sa pensée à se détacher de cette heure fatale, qui lui semblait ne devoir pas sonner, tant était effroyable le supplice qui l'attendait là.

Mais, comme elle était parvenue à fixer son esprit sur un autre sujet en se mêlant à l'entretien des amies qui l'entouraient, son regard rencontra Louis de Brunières, qui passait à quelques pas d'elle avec Albert.

— Lui ! encore ici ! murmura-t-elle en pâlissant.

Car la vue du jeune homme lui rappelait tout à coup le souper, auquel il lui avait promis de ne pas assister, et en songeant qu'il pourrait être là, témoin de l'horrible scène, elle se sentait défaillir.

Elle eût voulu aller à lui, lui rappeler sa promesse, le supplier de partir à l'instant même, car il faut bien se l'avouer, ce jeune homme qui la première fois qu'il lui adressait la parole, venait de laisser déborder toute son âme, elle l'aimait, depuis longtemps il était devenu pour elle le rêve qui console des dures réalités de la vie, le charme qui pénètre les cœurs blessés et dissipe les plus cruelles souffrances, il

était tout le côté enchanté de son existence si sombre, si désolée : elle eût donc voulu l'éloigner, mais comment aller à lui, là, sous les yeux de tous, sous les regards toujours ouverts, toujours défiants du redoutable Pedro Ramirès ? il n'y fallait pas songer.

Elle se résigna donc, soutenue d'ailleurs par un espoir qui venait de luire à ses yeux.

Elle venait de réfléchir qu'au moment où l'on viendrait prévenir les invités de M. Doutreville que le souper était servi, les cavaliers s'empresseraient d'aller offrir leurs bras aux dames pour les conduire à leur place, et elle ne doutait pas qu'à ce moment Louis de Brunières ne fût le premier auprès d'elle. Alors l'occasion s'offrait tout naturellement à elle de lui parler et de le prier de partir sans retard, ce qu'elle était sûre d'obtenir de lui.

Si Diana était en proie à de cruelles appréhensions, Louis de Brunières, de son côté, n'était pas sans inquiétude.

Il songeait à la jeune femme et il se demandait avec quelque remords ce qu'elle allait penser de son manque de parole. Il avait une raison à faire valoir, il est vrai ; mais cette justification, excellente à son point de vue, il ne pouvait l'invoquer près de Diana, à laquelle il eût fallu faire connaître la provocation du Brésilien, ce à quoi il n'eût pu se résoudre à aucun prix.

Ce n'est pas tout, il assistait de loin aux tortures intimes qu'elle endurait et qui altéraient et modifiaient sans cesse le caractère de sa belle tête, et il souffrait lui-même mille supplices en face de cette douleur, qu'il devait se résigner à contempler froidement, quand il eût été si heureux de la consoler.

— Mon ami, murmura-t-il après avoir fait part de ces observations à Albert Desroches, n'est-ce pas affreux de voir souffrir ainsi cette pauvre jeune femme, si belle, si adorable, si touchante dans son éternelle mélancolie, dans son éternel martyre ? Crois-tu qu'il y ait un supplice comparable à celui que j'endure à cette heure, moi qui donnerais mon sang pour lui épargner une larme !

— Je comprends tout cela et je te plains, mon cher Louis, répondit Albert en lui pressant la main ; mais, je te l'ai dit en la voyant entrer ici, cette femme-là est trop belle, partout où elle passe, la passion doit naître sous ses pas avec la jalousie, les rivalités, les haines, les vengeances et tous les drames qui en découlent. Oui, il y a en elle, visible en toute sa personne, un mystère douloureux, un malheur immense et incurable, qui ajoute à sa beauté, déjà si merveilleuse, une seconde beauté plus intime, plus pénétrante, plus séduisante encore, parce qu'elle va au cœur et le touche jusqu'aux larmes. Tiens, vois-tu ? j'aurais peur d'aimer une pareille femme.

— Heureusement, répliqua Louis en souriant, tu n'es pas homme à jamais prendre l'amour au sérieux.

— Peut-être ! Tiens, vois-tu cette charmante petite blonde, si délicieusement décolletée ?

— Le fait est qu'il serait difficile de lui en demander davantage.

— Eh bien… Mais voilà l'orchestre qui attaque une mazurka ; elle m'attend, adieu.

Il courut à la jolie blonde, qui prit son bras.

— Oh ! madame, lui dit Albert en prenant tout à coup l'accent pénétrant et doux spécialement affecté aux déclarations, qu'elle imprudence j'ai commise en vous invitant !

— Comment, monsieur ? lui demanda la jeune femme étonnée.

Il murmura tout bas, comme s'il eût craint d'être entendu :

— Vous êtes si belle, madame !… et puis vous êtes blonde.

— Ah ! dit la jeune femme, flattée et le laissant voir par un charmant sourire, les blondes ont le bonheur de vous plaire, monsieur ?

— Si elles me plaisent, madame ! C'est au point que je crois que dans mon enfance j'ai été voué aux blondes.

— Je suis très flattée de cette préférence, monsieur, et je vous assure…

— Oh ! non, madame, interrompit Albert avec un geste fiévreux, ne m'en demandez pas davantage, je crains d'en avoir trop dit.

Il passa lentement la main sur son front rêveur et murmura avec un profond soupir :

— Ah ! pourquoi l'ai-je invitée ? pourquoi n'ai-je pas eu la force de résister à cette tentation fatale ?

— Pauvre jeune homme, murmura la jeune femme en tournant vers lui un regard plein de pitié, est-ce que… je me suis aperçue qu'il me regardait beaucoup et d'un air si triste que je crois en effet… Ah ! pauvre jeune homme !

Albert s'écrie tout à coup d'un air exalté et même un peu égaré :

— Madame, on m'a dit que votre mari vendait de la dentelle, mais je n'ai pas voulu le croire.

— Pourquoi cela, monsieur ?

— Quoi ! madame, ayant une femme aussi exquise, aussi adorable, aussi blonde, un rêve enfin, il peut vendre de la dentelle ?

— Qu'y a-t-il donc là d'étonnant, monsieur ? répliqua la jolie blonde stupéfaite.

— Enfin, madame, quand on lui demande deux mètres de dentelle, que fait-il ?

— Eh bien, monsieur, il mesure deux mètres de dentelle, il les coupe et les donne à l'acheteur.

— Est-il possible ! s'écrie Albert, qui semble au comble de la stupeur, on lui en demande deux mètres, et, ayant une femme telle que vous, un rêve, je le répète, et le plus délicieux des rêves, un rêve blond, il conserve assez de calme, assez de sang-froid pour en couper deux mètres ! juste deux mètres, là ! ni plus ni moins ! Ah ! le malheureux ! et ça croit aimer ! Et tandis que d'autres, trop timides, trop véritablement épris pour avouer leur amour, se sentent devenir fous rien qu'à contempler cette merveilleuse chevelure blonde, rien qu'à toucher cette main si blanche, il ne se trompe pas d'un centimètre, lui ! lui qui la possède !… Ah ! madame ! madame ! Mais, pardon, je crains d'en avoir trop dit.

La mazurka finit, et Albert reconduit la jolie blonde sans ajouter un mot.

Il est trop ému.

— Il est un peu exalté, murmure la jeune femme en le suivant du regard ; mais c'est égal, il a raison ; mon mari est bien terre à terre.

Elle ajoute :

— Après tout, il est distingué, ce jeune homme, je l'inviterai à notre premier bal.

Nous avons laissé le comte d'Oliva avec son ami, le comte Tuzko, l'un et l'autre très désappointés et fort peu rassurés sur la tournure que prenaient leurs affaires.

En effet, tout craquait et croulait, tout menaçait ruine autour d'eux.

On eût dit qu'une main mystérieuse s'acharnait à détruire, coup sur coup et au moment où elles allaient aboutir, toutes les combinaisons qu'ils avaient édifiées depuis quelque temps.

Ainsi l'*emprunt* qui devait être fait dans la caisse de M. Doutreville, par l'intermédiaire de Pascal, manquait par un hasard inouï, par changement d'un mot juste au moment où le coup allait s'exécuter.

L'Espagnol trouvait le moyen de réparer cet échec, grâce à la présence à cette fête d'un joueur effréné, le comte de Saubignac, auquel il gagnait cette somme de deux cent mille francs, qu'il fallait présenter le lendemain chez le notaire, et, ce tour de force accompli, jaillissait tout à coup en face de lui, comme un diable d'une boîte à surprise, ce terrible M. Portal, qui le forçait à rendre gorge jusqu'à la dernière pièce de vingt francs.

Enfin son mariage allait être annoncé cette nuit même, engagement dont l'éclat et la solennité rendaient une rétractation impossible, même dans le cas, presque certain désormais, où il n'eût pu apporter, le lendemain, à la signature du contrat les deux cent mille francs convenus, et voilà que, par un renversement inouï de tous les sentiments qui animent en pareille circonstance la femme compromise, Mme Chabert la menace de dévoiler elle-même sa propre honte immédiatement après l'annonce de ce mariage.

Aussi, devant l'écroulement successif, de tous les plans sur lesquels il avait échafaudé sa fortune, le comte d'Oliva était-il tombé dans un état d'hébétement qui ressemblait aux effets de l'ivresse.

Pâle, morne, anéanti, il se promenait au hasard à travers cette fête, dont les splendeurs, l'éclat et le mouvement apparaissaient à son esprit troublé comme une fantasmagorie.

— Ah çà, à quoi songe donc monsignor le comte d'Oliva ? dit tout à coup une voix à son oreille.

C'était la voix de son ami l'hospodar.

— A rien, et c'est tout ce dont je suis capable désormais,

répondit l'Espagnol avec l'expression d'un profond découragement.

— Bah !

— La lutte est devenue impossible.

Et il lui exposa toutes les réflexions qui venaient de traverser son esprit.

— En vérité, monsieur le comte, je vous trouve superbe, répliqua son ami ; sortis l'un et l'autre des dernières classes du peuple, nous étions destinés à porter la blouse, à vivre dans un galetas, à manger à la gargote et à nous enivrer de vin bleu. Cette existence ne nous a pas souri, nous avons rêvé les jouissances du luxe, et nous nous sommes élancés audacieusement dans un monde dont nous étions séparés par des abîmes. Nous avons accompli des miracles d'intelligence, de ruse et d'audace pour en arriver là, et vous vous imaginez que nous n'avons plus qu'à nous croiser les bras ; eh bien, non, mon pauvre ami, il faut en accomplir tous les jours de nouveaux pour nous y maintenir. Mesure la distance qu'il y a entre cette fête et une orgie au vin bleu chez le mastroquet, entre ces femmes éblouissantes de beauté, de grâce et d'élégance et les malheureuses que leur triste sort nous eût données pour compagnes, et tu conviendras qu'on ne saurait trop lutter pour rester dans la sphère éblouissante où nous sommes parvenus à nous fixer. Allons, secoue cette torpeur, reprends toute ton énergie et recommençons. Et d'abord tu as, avant toute chose, un impardonnable oubli à réparer immédiatement.

— Que veux-tu dire ? demanda l'Espagnol.

— Mais, malheureux, tu n'as pas fait danser ta future de toute la soirée !

— C'est vrai ! s'écria le comte.

— Entre nous, je ne crois pas qu'elle y tienne beaucoup, mais raison de plus pour ne pas lui donner de griefs contre toi. Si elle t'aimait, elle te trouverait des excuses, tandis que…

— C'est bien, interrompit brusquement le comte, je vais l'inviter. Où est-elle ?

— Malheureux ! il ne sait même pas !… Tiens, là-bas, avec la comtesse de Saubignac, la duchesse d'Algueras et Mme Chabert.

— Mme Chabert, murmura le comte un peu interdit, oui, c'est vrai… enfin !

Et il alla inviter Baptistine.

— Le voilà ! dit la jeune fille à la belle duchesse d'Algueras.

— Et il vient à nous.

— Pour m'inviter peut-être ?

— C'est probable, mais il ne faut pas vous troubler pour cela.

Malgré cette recommandation, la jeune fille ne put réprimer un tressaillement quand elle vit le comte s'arrêter en face d'elle.

Celui-ci s'inclina et la pria de lui accorder le premier quadrille.

— Je vous remercie, monsieur, répondit Baptistine toute rougissante du mensonge qu'elle allait faire à l'instigation de la duchesse, mais je… je suis invitée.

Celui-ci resta impassible sous l'affront qu'on lui faisait subir et qu'il avait deviné à la rougeur et à l'embarras de la jeune fille ; puis, après un moment d'hésitation, il se tourna vers Mme Chabert :

— Madame, lui dit-il, serais-je plus heureux auprès de vous ?

— Oui, monsieur, je ne suis pas invitée, répondit Blanche.

Elle se leva, prit le bras qu'il lui offrait et ils s'éloignèrent tous deux.

— Vous avez à me parler, monsieur ? lui demanda-t-elle.

— Blanche, dit-il d'une voix basse et suppliante, j'ai à vous…

Elle l'interrompit.

— Je me nomme Mme Chabert et non Blanche, lui dit-elle froidement.

— Madame, reprit le comte, j'ai réfléchi à l'entretien que nous avons eu, il y a une heure, et il m'est impossible de croire que vous persistiez dans un projet qui aurait pour effet de vous séparer à jamais du monde et même de votre famille, au sein de laquelle vous ne sauriez vivre après une déclaration aussi humiliante pour vous.

— Vous avez raison, monsieur, ce serait impossible.

— Ah ! dit le comte dont le visage s'éclaira tout à coup.

— Non, après une révélation aussi honteuse, aussi dégradante, je ne pourrais plus supporter les regards de ma famille, de mon mari surtout.

— Alors, madame, renoncez à ce projet insensé et, je vous le répète, je vous le jure de nouveau, l'annonce de ce mariage n'engagera en rien votre jeune parente, à laquelle je renonce sans hésiter, puisque vous m'assurez qu'elle en aime un autre. Vous comprenez que je ne saurais m'opposer au désir de M. Doutreville sans le blesser et sans

exciter sa défiance, laissez-le faire, et dans quelques jours je saurai bien trouver quelque moyen de rompre ce projet de mariage.

Mme Chabert garda un instant le silence puis elle reprit :

— Je ne vous ai pas tout dit, sans quoi vous n'auriez pas espéré ébranler ma résolution en me parlant du monde et de ma famille ; je vais tout vous dire. Au moment ou cette communication sera faite par M. Doutreville à ses invités, je serai là, à deux pas de vous, au bras de mon mari, de ce pauvre infortuné, si bon, si naïf, si sublime dans son aveugle confiance. Dès que M. Doutreville aura parlé, je prendrai la parole à mon tour, et je dirai tout ; il eu mourra peut-être sur le coup, le pauvre homme, et c'est le meilleur souhait que je puisse faire pour lui, tant il souffrirait s'il survivait à une pareille douleur. Puis, après avoir tout dit, je porterai mon doigt à mes lèvres et je tomberai foudroyée.

— Que voulez-vous dire ? demanda le comte avec effroi.

— Tenez, voyez-vous ce rubis ?

— Eh bien ?

— Eh bien, il n'est pas ce qu'il paraît être ; ceci est tout simplement du verre qui contient quelques gouttes d'un poison… dont vous verrez les effets. J'ai fait cette acquisition le jour même où j'apprenais à quel misérable j'avais tout sacrifié.

On entendit en ce moment la voix d'un domestique qui criait :

— Mesdames et messieurs, le souper est servi.

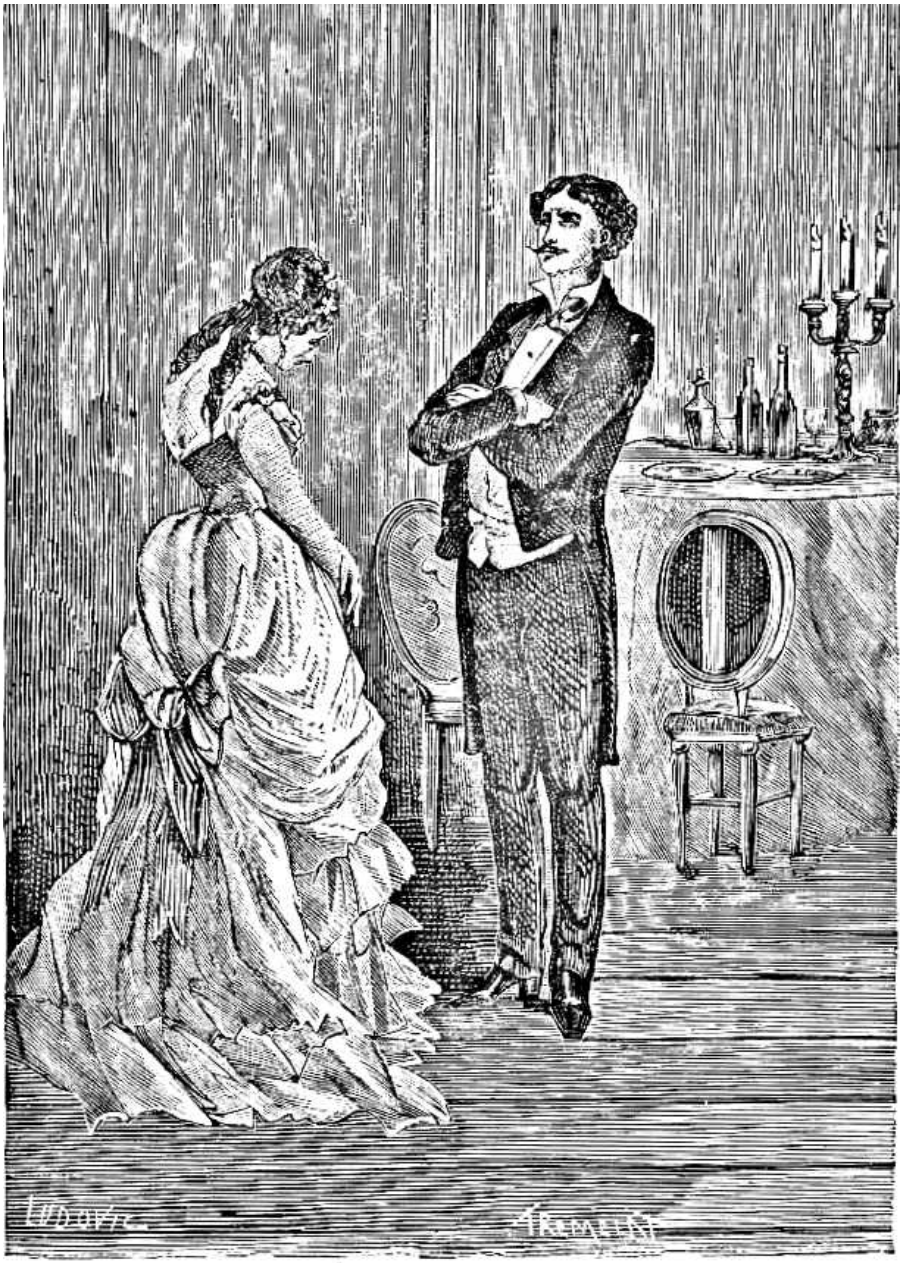
A ces mots, « Le souper est servi ! », tous les hommes, jeunes et vieux, se précipitèrent vers les dames pour être les premiers à leur offrir le bras.

Diana fut très surprise de ne pas voir venir Louis de Brunières.

Elle promena ses regards dans toutes les parties de la salle et ne l’aperçut pas.

— C’est bien étrange, murmura-t-elle avec un douloureux serrement de cœur.

Mais cette tristesse se dissipa aussitôt.



J'étais là, répondit Louis de Brunières avec un calme effrayant... (Page 186.)

Elle se dit que, s'il n'était pas déjà près d'elle, c'était la preuve certaine qu'il avait quitté la fête, suivant la promesse qu'il lui en avait faite, et, dans l'immense désolation où la plongeait la perspective du scandale dont elle était menacée, elle trouvait une consolation à se dire que lui, du moins, ne serait pas là.

Mais d'un autre côté elle frémissait à la pensée de se voir obligée

d'accepter le bras du señor Pedro Ramirès. Lorsqu'elle vit un jeune homme s'avancer rapidement vers elle, en même temps que le Brésilien accourait d'un autre côté.

Elle feignit de ne pas voir le señor Pedro et s'empressa de prendre le bras du jeune homme dans lequel elle avait reconnu l'ami de Louis de Brunières.

C'était en effet Albert Desroches qui ayant vu de loin le señor Pedro se diriger vers la jeune femme et sachant la profonde répulsion qu'il inspirait à celle-ci, avait eu la pensée de s'élancer vers elle pour lui épargner cette contrariété.

Diana eût bien voulu lui parler de son ami, savoir positivement s'il était parti ; mais aborder un pareil sujet si délicatement quelle le fit, c'était trahir son secret ; elle le comprit et garda le silence.

Un instant après, ils faisaient tous deux le tour de la table, sur lequel le linge blanc, l'argentine et les cristaux étincelaient à la clarté de deux lustres chargés de bougies.

Chacun se plaçait à sa guise, choisissant ses voisins ou ses voisines au gré de ses sympathies ; mais Albert et la comtesse semblaient très difficiles sur ce choix, car ils avaient presque fait le tour de la table sans avoir trouvé une place à leur goût.

Albert avait ses raisons pour hésiter ; il attendait que le Brésilien fût assis pour trouver à la jeune femme une place aussi éloignée que possible de son bourreau, ce qu'il lit quand celui-ci se fut enfin décidé.

Il s'assit lui-même à peu de distance de Diana, et juste à côté de la jolie blonde avec laquelle il venait de mazurker.

Le comte de Saubignac, lui, avait pris la première place venue, sans s'inquiéter de sa femme, suivant sa coutume, et il s'en trouvait très éloigné.

Tout le monde était immobile enfin, et les premiers plats commençaient à circuler, lorsque survint un convive attardé.

Diana tressaillit en le reconnaissant.

C'était Louis de Brunières.

— Toi ! lui dit Albert du ton le plus naturel, comment se fait-il ?… je te croyais parti.

— Je devrais être déjà loin, en effet, répondit le jeune homme, mais je suis retenu par un singulier obstacle.

— Tiens, voici une place à côté de moi, assieds-toi et conte-moi cela.

Louis de Brunières s'assit à la gauche de son ami, la jolie blonde occupant la droite, puis jetant à Diana un regard qui lui disait clairement : Vous allez voir que ce n'est pas ma faute, il dit à Albert, assez haut pour être entendu d'elle :

— Voilà ce que c'est ; j'arrive sur le boulevard, où je croyais trouver ma voiture, elle n'y était pas ; je vais visiter la file qui s'est rangée rue de Lisbonne, personne encore, ni voiture ni cocher. Je m'informe en donnant le signalement de mon domestique à ses confrères, et j'apprends que mon Augustin était allé faire une partie de billard assez loin de là, avec des camarades, dans un café qu'il n'avait pas fait connaître.

« De sorte que me voilà obligé d'attendre, pour partir, le bon plaisir de mon cocher, qui ne doit pas revenir de sitôt, m'a-t-on dit ; ce que voyant, je me suis décidé à venir te rejoindre et à prendre ma part du souper, au moins jusqu'à ce que l'on vienne m'annoncer le retour de mon domestique, ce qui ne saurait tarder.

Ces derniers mots rassurèrent un peu Diana, qui fit des vœux pour que ce retour ne se fit pas attendre, ne soupçonnant pas que Louis de Brunières venait de lui donner un espoir qui ne pouvait se réaliser.

Le souper fut des plus gais et des plus bruyants, comme il arrive toujours à la suite d'une fête dont l'atmosphère, embrasée par toutes les passions qui s'y croisent, finit par pénétrer et exalter les imaginations les plus flegmatiques.

Tant de douces paroles ont été prononcées et recueillies, tant d'aveux ont été échangés dans un regard, tant de mains se sont pressées furtivement, que tous les cœurs et tous les esprits, s'élevant spontanément au-dessus de leur diapason ordinaire, s'épanouissent et se répandent avec un abandon qui, vers la fin du repas, touche de près au délire.

C'est sous cette dangereuse influence que Mme Desmarais, la jolie blonde qui, nous le savons, était assise à la droite d'Albert Desroches, écoutait les galanteries, les demi-aveux, les déclarations énigmatiques, les explosions subitement comprimées, et même les apartés de son voisin, qu'elle regardait souvent à la dérobée et qu'elle trouvait décidément très bien, malgré l'excessive timidité qui semblait paralyser une partie de ses moyens.

Après une longue rêverie, pendant laquelle il avait mangé distraitement, avec un appétit machinal, mais parfait, il tourna vers la jeune femme un regard attendri et murmura, comme poursuivi par une idée fixe, absorbante et qu'il laissait échapper malgré lui :

— On lui demande deux mètres, et il en coupe deux mètres, le sauvage ! Et l'image charmante de la plus suave des blondes n'a le pouvoir ni de le distraire dans ses vulgaires calculs, ni de faire trembler dans sa main ses ciseaux mercenaires ! Ah ! voilà bien les maris, je les reconnais là !… Je parierais que, même en face de sa femme, il ne s'est jamais trompé dans une addition ! Et qui sait ? peut-être même conserve-t-il assez de sang-froid pour s'occuper du placement de ses fonds, pour acheter des actions et suivre le cours de la Bourse, quand ses yeux ne devraient pas se détacher un seul instant de ces beaux yeux bleus, dont un seul regard rendrait fou de bonheur… celui qui l'aime en silence ! Et dire qu'elle est condamnée à passer sa vie près de cet être prosaïque, qui ne soupçonne même pas la valeur du trésor dont il est possesseur ! Pauvre petite femme ! pauvre martyre ! pauvre incomprise !

— C'est pourtant vrai, murmura la jeune femme, tous les jours

après déjeuner il lit le cours de la Bourse, au lieu de s'occuper de moi.

— Madame, lui dit tout à coup Albert, votre mari s'est-il fait saigner quelquefois ?

— Jamais, monsieur, répond la jolie blonde stupéfaite.

— Eh bien, madame, quand cela lui arrivera, regardez ce qui sortira de ses veines, ça ne peut pas être du sang, ce sera de la limonade.

— Mais, monsieur, répond la jeune femme d'un ton piqué, j'aime mon mari, je lui dois tout, et…

— Madame, la rose doit tout au fumier, est-une raison pour qu'elle l'aime ?

— Ah ! monsieur, une telle comparaison est…

— Flatteuse pour la rose et blessante pour le… mais pardon, il est votre époux, et à ce titre il a droit à mon estime, sinon à ma sympathie ; car ne me demandez pas de l'aimer, madame, un pareil sacrifice est au-dessus de mes forces.

Pendant qu'Albert et la jolie blonde se livraient à ce dialogue. Louis de Brunières échangeait de temps à autre un regard avec Diana, qui commençait à se rassurer.

En effet, elle savait que le Brésilien, plein d'égards et de ménagements pour son mari, évitant avec le plus grand soin de le blesser ou de lui être désagréable, ne pouvait faire devant lui le récit dont il l'avait menacée et qui renfermait des détails profondément humiliants pour le comte.

L'épouvante dont elle avait été saisie quand Pedro Ramirès lui avait fait cette menace, l'avait jetée dans un trouble qui l'avait empêchée de faire cette réflexion, dont elle avait été frappée tout à coup, en voyant celui-ci assis en face du comte.

En recouvrant un peu de calme, elle s'était laissée aller de nouveau au bonheur d'aimer et d'être aimée, bonheur auquel toutes les femmes sont plus ou moins accessibles, mais qui, on le comprend, devait envahir et remplir tout entier un cœur comprimé et déchiré comme celui de la pauvre Diana.

L'âme dilatée par la joie immense et profonde dont elle se sentait délicieusement pénétrée, elle se mit à causer avec Baptistine et la duchesse d'Algueras, entre lesquelles elle se trouvait placée, et entraînée par un besoin de tendresse et, d'épanchement auquel elle n'essayait même pas de résister, elle souriait à chaque mot et laissait échapper à chaque phrase le sentiment qui transfigurait tout son être.

— Vois donc, mon ami, vois comme elle est belle, dit Louis à Albert en feignant de baisser la tête pour essuyer ses lèvres.

En effet, sous les effluves de bonheur qui l'inondaient, sa beauté s'éclairait et éclatait, toute imprégnée d'un charme nouveau et inconnu, comme un beau paysage sous un rayon de soleil.

Albert la regarda et faillit laisser échapper un cri d'admiration.

— Que le diable t'emporte ! dit-il à son ami.

— Qu'as-tu donc ?

— Mais cette femme-là résume en elle seule toutes les splendeurs, toutes les tentations, tous les ravissements du paradis de Mahomet, et tu as la barbarie de me la montrer, à moi, à qui ce paradis est à jamais interdit ! Ah ! tu peux t'absorber dans cette contemplation, toi, car cette éblouissante transfiguration qui double et idéalise encore cette incomparable beauté, c'est toi qui en es la source, car c'est l'amour, l'amour seul qui fait ce miracle, et c'est toi qu'elle aime, misérable ! Oui, misérable, car, en vérité, je suis jaloux de ton bonheur et j'ai presque envie de te chercher querelle.

— Je te préviens que tu aurais bien de la peine à me mettre en colère en ce moment, répondit le jeune homme en plongeant dans les grands yeux noirs de Diana un regard tout pénétré de tendresse.

— Je le crois, parbleu ! bien ; tu planes à plein vol dans le bleu du ciel, et, perdu dans la plaine éthérée, toute parfumée des émanations de l'amour, tu ne sais plus rien des petites passions d'ici-bas. Mais ne me parle plus d'elle, ne me la montre plus, je te dis que j'ai peur de cette femme-là.

Et il se tourna aussitôt vers Mme Desmarais, pour se distraire de la vision qui venait de l'éblouir.

— Vous êtes-vous beaucoup amusée, chère Baptistine ? disait en ce moment Diana à la à la jeune fille.

— Beaucoup plus que je ne l'espérais, répondit celle-ci en jetant à la duchesse d'Algueras un regard qui lui rappelait la douce surprise qu'elle lui avait faite en la rassurant sur l'amour d'André.

Elle reprit aussitôt :

— Et vous, chère Diana ?

— Je vous ferai la même réponse, dit la jeune femme ; j'arrivais dans les plus tristes dispositions et jamais, je crois, oh ! non, jamais, fête ne m'a paru aussi charmante que celle-ci ; il y a longtemps, bien longtemps que je n'ai éprouvé un bonheur aussi complet.

Elle avait prononcé ces mots avec un sourire vague, ému, attendri, sans jeter un seul regard du côté de Louis de Brunières, mais en mettant dans son accent un charme tout particulier, tout intime, auquel celui-ci ne pouvait se méprendre.

C'était pour un seul, et pour lui seul, que cette phrase avait été prononcée avec une émotion que ne comportaient pas les paroles et qui ne pouvait être comprise que de celui qui la faisait naître :

— Oh ! chère et adorée Diana ! murmura-t-il éperdu de bonheur.

Diana jeta un regard de son côté, et, à l'expression de sa physionomie, elle comprit ce qui se passait en lui.

Alors elle reprit son entretien avec Baptistine et recommença à parler de la fête et du plaisir qu'elle y avait trouvé.

— Chose étrange ! dit-elle ; j'arrivais le cœur plein de tristesse, l'âme sombre et désolée comme un ciel chargé de neige. J'entre et aussitôt, au premier regard que je laisse tomber autour de moi, tous ces nuages se dissipent pour faire place à une espèce de rayonnement intérieur qui, dès ce moment, me montre tout sous un jour charmant, radieux, couleur de rose, et cette impression ne m'a plus quittée. Ç'a été un vrai changement à vue, un tableau de féerie.

— Ce premier regard, c'est sur moi qu'il est tombé, murmura de nouveau le jeune homme, que ses paroles plongeaient dans une joie extatique.

Diana, en promenant autour d'elle un rapide coup d'œil, lisait sur les traits de Louis de Brunières tout ce qui se passait en lui, et c'est avec un ravissement profond et difficilement contenu qu'elle assistait au spectacle de cet immense bonheur.

Elle poursuivit, heureuse, enchantée, rayonnante, car elle venait de voir le Brésilien se lever de table avant la fin du souper et se diriger vers le salon de jeu, suivi de son mari et de deux ou trois autres joueurs endurcis.

Cette comédie charmante dans laquelle deux cœurs épanchaient l'un dans l'autre, sous les yeux de tous et sans que nul s'en doutât, leurs impressions les plus profondes et les plus intimes, durait depuis longtemps déjà, quand la parole mourut tout à coup sur les lèvres entrouvertes et souriantes de la belle Diana.

Et non seulement elle cessa subitement de parler, mais une pâleur mortelle se répandit aussitôt sur ses traits, et ses beaux yeux noirs se troublèrent sous l'empire d'une violente angoisse.

— Mon Dieu ! qu'a-t-elle donc ? murmura Louis de Brunières épouvanté.

Diana venait de voir le Brésilien rentrer et reprendre sa place à table.

Elle avait cherché du regard le comte de Saubignac.

Mais, lui, il était resté dans la salle de jeu.

Alors elle avait tout compris.

Pedro Ramirès avait décidé sans peine son mari à quitter le souper pour les cartes, et, feignant la même ardeur pour le jeu, il était sorti avec lui.

Puis, après quelques parties, il avait cédé sa place à l'un des joueurs que leur exemple avait entraînés et était rentré, sûr que le comte était fixé là pour toute la nuit et qu'il pouvait désormais faire le récit qu'il n'eût pu raconter en sa présence.

D'ailleurs, si elle eût pu douter que telle fût son intention, elle en eût été tout de suite convaincue par le regard que lui lança le Brésilien en reprenant sa place.

Ce regard, droit et rapide comme une flèche, plein de haine et de fiel, avait pénétré jusqu'au cœur de la jeune femme et l'avait bouleversée.

Voilà pourquoi elle avait pâli et cessé tout à coup de parler et de sourire.

Immobile, atterrée, les yeux fixés sur lui, elle était fascinée comme l'oiseau par le reptile dont il va devenir la proie.

Louis de Brunières suivit la direction de son regard pour se

rendre compte de la cause de son effroi, et il reconnut que c'était le Brésilien.

— J'aurais dû m'en douter, se dit-il ; mais pourquoi cette terreur ? et pourquoi le regard de celui-ci se tourne-t-il parfois vers elle avec menace ?

Il fut sur le point de se lever, d'aller lui demander si c'était le Brésilien qui la faisait trembler et pâlir ainsi et si elle voulait l'autoriser à aller le souffleter pour le forcer de sortir à l'instant.

Mais il renonça aussitôt à ce projet, comprenant tout ce qu'il avait de dangereux pour la comtesse, qui sans doute devait avoir tout à craindre de cet homme, puisqu'elle tremblait à sa vue.

Il attendit, en proie à une inexprimable anxiété, pâle et ému comme Diana elle-même.

Cette scène muette avait échappé à tout le monde, de sorte que personne ne soupçonnait ce qui allait se passer, quand le señor Pedro, donnant sur la table deux coups de couteau qui produisirent un silence immédiat, éleva la voix et s'exprima ainsi :

— Mesdames et messieurs, nos pères chantaient au dessert, nous, nous avons remplacé le couplet grivois par l'histoire scandaleuse ; c'est moins gai, mais c'est plus émouvant, car ça laisse toujours quelqu'un sur le carreau, homme ou femme, quand ce n'est pas l'un et l'autre. Eh bien, j'ai dans mon sac une petite histoire en ce genre qui ne laisse rien à désirer ; voulez-vous que je l'en tire.

— Oui, oui, crièrent cinquante voix à la fois.

— Elle vous sera d'autant plus agréable, mesdames, reprit le Brésilien avec un sourire cruel, que la dame, jeune, belle, élégante, adorée et réellement adorable, est connue de vous toutes.

— Bah ! fit-on de toutes parts.

— Commencez, commencez donc.

— Il y aura une victime, je vous le répète, une morte peut-être, reprit le Brésilien.

Et, comme il voyait parmi toutes les femmes un mouvement d'hésitation, il s'empressa d'ajouter :

— Mais c'est à coup sûr l'histoire la plus curieuse, la plus étonnante que vous ayez jamais entendue ; allons, décidément la voulez-vous ?

— Parlez, parlez, reprit le cœur des dames dont la curiosité était vivement excitée pour laisser place à la pitié.

— Je commence donc, dit le Brésilien en dardant un nouveau regard sur la comtesse.

Il reprit après une pause :

— Et d'abord je dois vous prévenir que la dame qui joue le principal rôle dans cette aventure est d'une merveilleuse beauté ; cherchez, parmi toutes les jolies femmes assises à cette table, la plus belle et la plus séduisante, et vous aurez une idée assez exacte de mon héroïne. Elle habitait avec son mari ; et, d'abord, était-ce bien son mari ? Beaucoup en doutaient. Enfin, elle habitait donc avec son mari une jolie villa aux environs de Fontainebleau, à l'extrémité d'un petit village fort connu, mais que je ne veux pas nommer. Le mari faisait de fréquents voyages à Paris, où il jouait… soit à la Bourse, soit autrement, laissant sa femme sous la garde de deux domestiques, une cuisinière et une femme de chambre, et d'un riche Hollandais, son voisin de campagne, devenu depuis quelque temps son ami intime.

Pendant les fréquentes absences du comte – mettons que c'était un comte – cet ami rendait visite à la jeune femme, et, quoique celle-ci le reçût dans son jardin, sous les yeux de ses domestiques, il va sans dire que ses assiduités donnaient lieu à bien des commentaires plus ou moins charitables. Cependant on en était réduit aux suppositions, et encore n'étaient-elles basées que sur l'extrême beauté de la comtesse et sur la passion qu'elle avait inspirée au riche étranger, passion si violente qu'il lui était impossible de la dissimuler. Du reste, rien dans sa conduite ni dans celle du Hollandais ne donnait prise à la médisance, et les mauvaises langues devaient se contenter de conjectures et de probabilités, lorsque survint l'aventure que j'ai promis de vous raconter, aventure si extraordinaire, si prodigieuse, si en dehors de tout ce que vous pourriez imaginer, tranchant tellement sur les mœurs et les coutumes de notre société moderne, que vous la prendriez pour un conte inédit de Bocace ou de la Fontaine, si je ne vous disais en toutes lettres le nom de mon héroïne ce que je serai obligé de faire, en terminant mon comte, pour vous convaincre que je n'ai rien inventé.

En prononçant ces derniers mots. Pedro Ramirès avait promené autour de la table un regard qui s'était arrêté un instant sur la comtesse de Saubignac.

Elle était livide, de légères contractions agitaient ses lèvres blêmies, et ses yeux hagards et démesurément dilatés étaient fixés sur le Brésilien avec une expression d'égarement qui la rendait effrayante.

C'était le désespoir arrivé à sa période aiguë, si complet, si navrant, qu'il était impossible de n'en être pas attendri.

Pedro Ramirès la contempla d'un œil impassible, puis il porta la main à son front pour rappeler à la jeune femme à quelle condition elle pouvait l'empêcher de continuer son récit.

De pâle qu'elle était, une rougeur lui monta au front, et elle resta immobile.

Alors il reprit :

— Je vous ai dit que le comte jouait beaucoup ; il avait conséquemment la vie désordonnée et toutes les inégalités de caractère du joueur, restant parfois deux jours sans rentrer chez lui, et lorsqu'il rentrait ayant perdu, se laissant aller à des accès de fureur qui faisaient trembler sa femme et ses domestiques. Un jour, il revint de Paris, non furieux, mais sombre, accablé et comme écrasé sous le poids d'une immense catastrophe. La femme de chambre, soupçonnant un grand malheur et inquiète pour sa maîtresse, alla écouter à la porte de la chambre où ils étaient enfermés tous deux, et, comme le comte avait coutume de parler haut, elle l'entendit s'écrier qu'il était complètement ruiné, qu'il n'avait qu'un moyen de sortir de l'abîme ; il y eut un moment de silence comme si l'on parlait à voix basse, puis un cri aigu se fit entendre aussitôt, poussé par la jeune femme.

La femme de chambre s'enfuit effrayée et craignant d'être surprise.

Or, le surlendemain, savez-vous ce qui se passait à la villa ? Le comte était parti dans la nuit pour un voyage qui devait durer un mois, disait-on, et le Hollandais était venu s'installer en maître près de la jeune et belle comtesse.

Que s'était-il passé, quelle convention avait été faite entre le comte ruiné et le Hollandais millionnaire ? C'est ce que je vous laisse à penser.

Voilà ma petite histoire, je la crois assez galante ; mais, je le répète, comme elle pourrait être révoquée en doute et qu'il ne me convient pas d'être taxé de mensonge, je vais vous nommer l'héroïne.

Les compliments se mirent à pleuvoir de toutes parts sur le Brésilien, dont l'histoire fut trouvée… un peu vive, mais à coup sûr originale et peu ordinaire.

— Très jolie, tout à fait jolie, l'histoire ! s'écrièrent les hommes, tandis que quelques femmes, qui l'avaient écoutée avec ravissement, croyaient devoir la déclarer *shoking !*

— Et le mari, où était-il allé ? demanda une voix.

— Le mari, ruiné la veille, comme je viens de vous le dire, était parti pour Monaco avec cent mille francs et une combinaison infaillible pour faire sauter la banque.

— Cent mille francs ! Peste ! il allait bien, le Hollandais !

— Et ma belle comtesse, qu'en dites-vous, mesdames ? demanda le señor Pedro avec un accent railleur.

— Oh ! délicieuse ! tout ce qu'il y a de plus réussi dans ce genre.

— On ne peut pas dire que ce soit une femme fort estimable, mais on peut affirmer, au moins, qu'une fois en sa vie elle a été *extrêmement estimée.*

— Cent mille francs ! c'est flatteur.

— Plus ou moins.

— Comment l'entendez-vous ?

— Cela dépend du temps qu'a duré l'absence du mari.

— C'est juste.

— Combien ? demanda-t-on au Brésilien.

— Il eût pu revenir trois jours après, répondit celui-ci, car il ne lui en avait pas fallu davantage pour enrichir la banque de ses cent mille francs, au lieu de la faire sauter ; mais c'était un homme délicat, scrupuleux, il ne crut pas devoir revenir avant quinze jours.

— C'était bien le moins. Allons, c'est complet.

— Oh ! le nom, le nom de cette délicieuse et inestimable comtesse…

— Pardon ! estimable, très *estimable* heureusement ! cria une

voix.

Le Brésilien sourit et garda le silence.

— Le nom ! le nom ! demandèrent plusieurs femmes à la fois.

— Je l'ai promis, je dois m'exécuter, à moins que quelqu'un ne proteste et ne demande grâce pour la coupable, dit enfin Pedro Ramirès en promenant de nouveau son regard sur tous les convives comme pour les consulter, mais en réalité pour savoir à quel parti s'arrêtait la comtesse à cet instant suprême.

Sous l'effroyable étreinte qui tordait son cœur, Diana ressemblait à une martyre mourant au milieu des tortures.

Elle essuyait lentement la sueur qui venait de jaillir sur ses traits livides, et des lueurs d'agonie passaient dans ses grands yeux troublés.

Ses lèvres s'agitèrent, et elle murmura tout bas :

— Cette honte devant tous !… Non, non, jamais !

Et alors, effarée, frémissante, les yeux humides de larmes, elle leva la main et l'appuya sur son front.

C'était le signe convenu.

Elle consentait !

— Le nom ! le nom ! répétèrent des voix impatientes et inexorables.

Les traits du Brésilien étaient rayonnants.

Il resta un instant silencieux, l'œil brillant, le sourire aux lèvres ; puis, d'une voix railleuse :

— Mesdames, dit-il, j'ai toujours pensé que le principal mérite d'un homme à vos yeux, dans ces sortes d'affaires surtout, était la discrétion ; permettez-moi donc de me montrer digne de votre estime en manquant à la parole que je viens de vous donner.

— Quoi ! s'écria une jeune femme avec humeur, ce nom, après lequel nous languissons toutes…

— Je ne le dirai pas.

— C'est une horreur.

— C'est une félonie.

— J'aurais donné tout au monde pour savoir ce nom.

— Tout, c'est tentant, dit le Brésilien, mais, même à ce prix, je ne l'aurais pas dit.

Il fut aussitôt assailli par un concert de malédictions, auquel il répondit par un imperturbable sourire.

Diana, elle, restait étrangère à tout ce qui se passait.

Le regard fixe, les traits empreints d'un sentiment d'horreur, dont elle semblait ne pas avoir conscience, mais qui donnait à sa belle tête pâle et contractée une expression tragique d'un effet superbe et splendide, elle restait perdue dans une contemplation intérieure qui l'isolait de tous et lui donnait l'apparence d'un spectre assis à la table des vivants.

Il y avait là quelqu'un qui endurait une torture aussi horrible que celle sous laquelle succombait la malheureuse Diana, et dont les traits étaient aussi défigurés que les siens : c'était Louis de Brunières.

Albert s'en aperçut le premier.

— Eh ! grand Dieu ! mon pauvre ami, que t'arrive-t-il donc ? s'écria-t-il en le forçant à se tourner de son côté.

— Rien ! oh ! rien, répondit le jeune homme d'une voix brève et d'un air distrait.

— Allons donc ! tu es pâle comme un mort, et tes yeux sont hagards comme ceux d'un fou.

— Ce n'est rien, te dis-je, répliqua Louis en reportant ses regards sur Diana.

— Et moi je t'affirme qu'il se passe quelque chose de…

— Eh bien, oui, mon ami, dit le jeune homme d'une voix basse et profondément altérée, oui, je souffre, je souffre horriblement ; mais, je t'en prie, je t'en supplie, ne t'occupe pas de moi, c'est le seul service que tu puisses me rendre en ce moment.

Albert comprit sans peine de quelle source pouvait lui venir cette violente émotion, puisqu'une seule pensée l'absorbait depuis le commencement de la soirée ; il regarda la comtesse de Saubignac et fut saisi de la voir si pôle et si bouleversée, elle, tout à l'heure si heureuse et si souriante.

Quelle était donc la terrible et mystérieuse catastrophe qui venait de foudroyer ces deux âmes à la fois ?

Mystère bien étrange et bien inexplicable, puisqu'ils avaient été frappés du même coup, là, sous les yeux de cent convives pleins d'entrain et de gaieté et dont pas un ne s'était aperçu du changement subit et effrayant qui venait de s'opérer en eux.

Malgré la prière que venait de lui adresser son ami, Albert

Desroches voulut avoir le secret de cette énigme et se mit à l'étudier en même temps que la comtesse.

C'est à ce moment que celle-ci, affolée à la pensée d'entendre le Brésilien jeter son nom à rassemblée avide de scandale, se troublait affreusement sous son regard et portait la main à son front.

Alors Albert avait compris que l'héroïne de cette cynique aventure, c'était elle, elle, la belle et touchante comtesse de Saubignac, la femme du joueur, et lui aussi, il avait pâli en songeant à tout ce que devait endurer son ami qui, il n'en pouvait douter, avait saisi ce secret avant lui.

En considérant à quel degré d'enthousiasme et d'exaltation s'était élevé l'amour de Louis de Brunières pour cette femme, Albert ne pouvait envisager sans épouvante les ravages que pouvait causer chez une nature aussi impressionnable une si effroyable déception, et il se rappela, en ce moment, que lui-même, lui parlant, au commencement de cette soirée, des drames qui devaient naître sous les pas d'une telle femme, lui avait dit cette parole qui, à cette heure, lui produisait l'effet d'une sinistre prophétie : « Sais-tu ce que je vois pour toi au fond de cette passion ? La folie ou le suicide. »

Sous l'empire de ces sombres préoccupations, Albert avait presque entièrement oublié sa voisine, la jolie blonde dont il avait entrepris la fascination avec un succès que sa modestie ne soupçonnait pas.

L'effet de ses paroles, de ses rêveries, de ses silences et ses apartés avait été si complet que tout contribuait à accroître l'impression qu'il avait produite sur la jeune femme, même l'impolitesse dont il se rendait coupable en cessant tout à coup de s'occuper d'elle, pour ne plus songer qu'à son ami et aux dangers auxquels l'exposait cette fatale passion.

Elle voyait là les symptômes touchants d'un amour *sans espoir,* comme il l'avait dit tout bas, et plus il s'absorbait dans des pensées auxquelles elle se sentait émue de pitié pour un amoureux si timide et si sincèrement épris.

Le moment vint enfin où il dut se souvenir d'elle.

M. et Mme Doutreville s'étaient levés de table, tout le monde les avait imités, et chaque cavalier avait offert son bras à une dame.

— Madame, dit alors Albert, rappelé tout à coup à lui-même, me pardonnerez-vous de vous avoir oubliée quelques instants, j'étais si profondément absorbé que…

— Je m'en suis aperçue, répondit la jolie blonde avec un sourire

indulgent, et vous êtes pardonné.

Au même instant Louis de Brunières abordait la comtesse de Saubignac, qui s'était levée, comme tout le monde, et jetait autour d'elle un regard distrait et inconscient.

Elle leva les yeux sur le jeune homme et frissonna de tous ses membres à l'aspect de cette tête pâle et bouleversée.

Rien à faire, dit-il, foudroyée par l'apoplexie. (Page 189).

— Mon Dieu ! qu'avez-vous ? lui demanda-t-elle.

— J'étais là, répondit Louis de Brunières avec un calme effrayant.

Quelques personnes se décidaient difficilement à quitter la table, retenues les unes par l'attrait d'une conversation intéressante, les autres par le plaisir de déguster à l'aise, en pleine liberté et avec la lenteur qui convient à un vrai gourmet, les dernières gorgées d'un vin ou d'une liqueur de son goût.

Parmi ces retardataires se trouvaient deux femmes, Baptistine et la duchesse d'Algueras. La première s'était vivement rapprochée de l'autre après le départ de Diana, pour l'entretenir d'un sujet fort intéressant, c'est-à-dire de M. André Chambrun.

— Ainsi, dit la jeune fille en prenant un air triste et désolé qui donnait un charme exquis à sa jolie tête blonde et presque enfantine, ainsi mon pauvre André parlait de se tuer ?

Oui, chère Baptistine, il le ferait, je vous le jure, si je lui disais demain qu'on ne l'a pas trompé, que vous aimez cet homme et que vous allez l'épouser.

— Oh ! vous me faites frémir, murmura Baptistine en frissonnant.

L'entretien fut interrompu par M. Doutreville qui, venant droit à sa fille qu'il semblait chercher :

— Baptistine, lui dit-il tout le monde est réuni dans la salle de bal, je veux présenter ton futur avant qu'on ne recommence à danser, donne-moi donc ton bras.

— Ah ! monsieur, lui dit la duchesse avec un accent auquel il était difficile de résister, laissez-moi votre charmante fille quelques instants encore, j'ai tant de plaisir à causer avec elle.

— Je n'ai rien à vous refuser, madame, répondit le banquier qui, malgré la brusquerie de son caractère, n'était pas insensible au sourire de la jeune femme, mais quelques instants seulement, je viendrai bientôt vous la reprendre.

— C'est moi qui la conduirai près de vous, monsieur.

Quand M. Doutreville se fut retiré, Inès d'Algueras dit à la jeune fille :

— Voyons, ma chère Baptistine, votre père est sévère, je le sais,

mais enfin c'est un père, ce n'est pas un tyran, encore moins un monstre, il ne saurait vouloir le malheur de son enfant, si vous lui disiez…

— Hélas ! que voulez-vous que je lui dise ! interrompit la jeune fille ; si, dès le principe je m'étais montrée opposée à ce mariage, je pourrais faire une dernière tentative pour le fléchir et changer sa résolution ; mais convaincue qu'André m'avait oubliée pour une autre, qu'il l'avait même épousée, mettant entre lui et moi une infranchissable barrière j'ai pris, les yeux fermés, le mari qu'on m'a présenté, j'ai accueilli ouvertement ses hommages, je me suis engagée à devenir sa femme, et, poussée par le dépit, par le désir de me venger le plus tôt possible, j'ai montré pour cette union un empressement qui était loin de mon cœur ; comment maintenant déclarer à mon père qu'en parlant et en agissant ainsi, j'allais contre ma pensée ? contre tous mes sentiments et que je refuse aujourd'hui pour mari l'homme que j'ai accepté de mon plein gré et sans avoir subi la moindre contrainte ?

— Oui, oui, voilà le mal, dit la duchesse d'un air tout préoccupé.

— Mais, reprit Baptistine, ne m'avez-vous pas dit que vous aviez un moyen.

— Oui, mais hardi, périlleux, auquel je ne puis me décider qu'à la dernière extrémité.

— Eh bien, dit Baptistine avec plus de résolution qu'on n'en n'eût attendu d'elle, nous y voilà réduits à cette extrémité, et, quelque soit le danger, je suis prête à le braver plutôt que de devenir la femme de ce comte d'Oliva, plutôt que de pousser ce pauvre André à… Oh ! tenez, à cette pensée, je me sens capable de tout ; je vous en supplie donc, employez tout les moyens qui sont en votre pouvoir, faites-moi part du plan que vous avez conçu, et comptez sur moi pour…

— Écoutez-moi, dit la duchesse qui, tout en écoutant la jeune fille paraissait réfléchir profondément, ce plan, je l'ai médité depuis une heure et le changement que j'y ai apporté et qui en rend l'exécution plus facile et plus sûre, exige que vous laissiez d'abord votre père présenter son futur gendre à ses invités.

— Vous n'y songez pas, s'écria Baptistine ; et André ! André qui apprendrait demain que mon mariage a été publiquement annoncé et qui, dans l'excès de son désespoir !… Oh ! non ! non ! C'est impossible !

— Ne vous inquiétez pas d'André et suivez aveuglément mon conseil, je réponds de tout.

— Allons, dit Baptistine après un moment de silence, j'ai promis de m'en rapporter à vous, je veux vous obéir les yeux fermés.

— J'y compte ; cependant, comme vous avez besoin de tout votre courage et qu'il pourrait faiblir au moment suprême, tenez, achevez votre coupe de champagne, dont vous n'avez bu que la moitié.

— Je crains que ça ne m'étourdisse.

— Justement, ne faut-il pas vous étourdir pour affronter tout à l'heure la déclaration qui va être faite devant tous et que vous ne pourriez entendre de sang froid ?

— C'est vrai, dit la jeune fille en portant la coupe à ses lèvres.

— D'ailleurs, ce champagne est excellent, dit Inès en vidant elle-même sa coupe.

Elle ajouta en se levant :

— Et maintenant je dois tenir la parole que j'ai donnée à votre père ; allons le rejoindre.

La jeune fille se leva, appuya son bras sur celui de la duchesse, et toutes deux gagnèrent ainsi la salle de bal.

Un instant après Inès remettait Baptistine à son père, qui aussitôt se mettait avec elle à la recherche du comte d'Oliva.

Voyons, pendant ce temps, ce qui se passait entre Diana et Louis de Brunières qui, nous le savons, avait offert son bras à la jeune femme pour rentrer dans la salle de bal.

Si l'on s'en souvient, Louis de Brunières, répondant à l'exclamation de surprise qu'elle avait laissée échapper à l'aspect de ses traits pâles et défaits, lui avait dit d'une voix calme :

— J'étais là !

C'était tout, mais ces simples mots, prononcés d'un ton qui contrastait si étrangement avec ses traits défigurés, disaient tant de choses et exprimaient une angoisse si effroyable, que la comtesse en resta altérée.

Elle avait tant souffert pendant l'horrible récit du Brésilien, elle s'était si complètement absorbée dans cette inexprimable torture, qui, pour un moment, avait paralysé toutes ses facultés, qu'elle avait tout oublié, tout, jusqu'à la présence du jeune homme.

Mais, en le voyant si grave, si pâle et visiblement en proie à une si cruelle souffrance, elle se mit à trembler.

Et pourtant que pouvait-il savoir ? Qu'avait-il pu deviner ?

Elle leva sur lui ses grands yeux noirs et, le sondant d'un air craintif :

— Vous étiez là, lui dit-elle d'une voix troublée, mais cela ne me dit pas pourquoi vous êtes si pâle et si ému.

— J'étais là, reprit le jeune homme avec le même ton calme et le même accent de mortelle tristesse, et j'ai tout entendu.

Il ajouta, en fermant les yeux et tout bas, comme si sa voix s'éteignait dans sa poitrine :

— J'ai tout compris !

Puis il reprit en baissant encore la voix qui devint si faible qu'elle ressemblait à un souffle :

— Oh ! c'est trop souffrir ; j'en mourrai, je l'espère.

— Malheureuse ! oh ! malheureuse ! murmura Diana avec un sanglot, il me croit coupable !

Il y eut une pause.

Puis elle reprit, en faisant un violent effort pour comprimer ses larmes :

— Dans mon éternel isolement, dans mon désespoir sans fin, j'avais trouvé un ami, un ami ! Oh ! mon Dieu ! ce trésor que je vous ai demandé si souvent, que j'avais toujours désespéré de rencontrer sur la voie douloureuse que je dois parcourir jusqu'à ma dernière heure, et cet ami, qui devait verser sur les plaies de mon cœur le baume de ses consolations et de son affection, il doute de moi, il me renie, il m'abandonne dès la première épreuve !

Il y avait dans ces paroles, prononcées d'une voix navrée, une douleur si poignante et si vraie, que Louis de Brunières se sentit pénétré d'une lumière subite.

Alors, contemplant avec un profond sentiment de repentir les traits désolés de la jeune femme :

— Mon amie, lui dit-il, levez sur moi vos beaux yeux.

Diana attacha son regard sur lui.

Il y eut là pour elle un moment de douloureuse attente.

— J'y lis votre innocence, mon amie, et je vous supplie de me pardonner, lui dit le jeune homme d'une voix tremblante d'émotion.

— Ah ! je respire, murmura Diana, dont les traits s'épanouirent

de bonheur.

Elle ajouta :

— Venez me voir demain, je vous dirai tout.

Ce court dialogue avait eu lieu dans une espèce de vestibule allant de la salle à manger à la salle de bal, entièrement désert à cette heure, tous les invités, sauf quelques-uns, étant passés dans cette dernière pièce.

Quant au Brésilien, s'il n'était pas venu troubler ce tête-à-tête, c'est que, étant sorti de table immédiatement après la comtesse pour aller rejoindre son ami, le comte de Saubignac, il croyait celle-ci déjà mêlée à la foule qui avait rempli de nouveau la salle de bal, et, sûr de la tenir désormais en son pouvoir, il était décidé à attendre patiemment jusqu'au lendemain pour lui parler.

Diana, qui l'avait vu prendre la direction de la salle de jeu et se voyait débarrassée de sa surveillance pour quelque temps, fit deux fois le tour de la salle de bal au bras de Louis de Brunières, qui l'avait priée de lui accorder cette grâce.

— Merci, merci, ma belle et adorée Diana, lui dit-il à voix basse. Oh ! que ne puis-je passer ma vie ainsi, toujours près de vous, votre main sur mon bras, vos beaux cheveux frôlant mon épaule.

— Ainsi, mon ami, dit Diana non moins émue que le jeune homme, ni votre affection ni votre foi en moi n'ont été ébranlées par cette odieuse scène ?

— Un instant le démon de la jalousie s'est emparé de moi et m'a rendu injuste et infâme ; ç'a été un éblouissement, un vertige dans lequel tout s'est écroulé en moi et où j'ai cru un instant que j'allais laisser ma vie en même temps que mon amour et ma croyance ; mais, vous l'avez vu, mon amie, le chaos de pensées malsaines qui avait envahi mon âme s'est dissipé sous un seul de vos regards, et maintenant, ah ! maintenant, mon amour s'est accru de tous les remords que m'a laissés ce moment d'erreur.

Diana ne répondit pas.

— Vous m'en voulez, Diana ? lui dit le jeune homme d'un air inquiet.

Elle continua de garder le silence.

— Diana ! mon amie, oh ! dites que vous me pardonnez, balbutia Louis d'une voix tremblante ; ne voyez-vous pas que votre

silence me tue ?

— Et vous, répondit la comtesse d'une voix basse et toute pénétrée de tendresse, vous ne voyez donc pas que le bonheur m'étouffe et que je n'ose parler de peur d'éclater en sanglots ?

— Oh ! Diana ! soupira le jeune homme, que ne donnerais-je pas pour tomber à vos pieds et baiser les plis de votre robe !

— Songez donc, mon ami, oh ! songez à tout ce que vos paroles doivent soulever en moi de douces et enivrantes émotions, moi qui n'ai jamais connu que les brutalités de mon mari et l'outrageante passion du señor Pedro ! Quand je vous écoute, voyez-vous, toute mon âme éperdue s'abîme dans un monde de sensations inconnues. Oh ! gardez-la-moi toujours, cette amitié, ma seule joie ici-bas.

Elle ajouta, en jetant autour d'elle un regard inquiet :

— Mais je m'oublie à écouter cette musique toute nouvelle qui chante en moi et ouvre à mon cœur et à mon esprit des horizons charmants, jusque-là inconnus. Il faut que je vous quitte, mon ami. Adieu, à demain, car c'est demain, vous le savez, que je dois vous faire le douloureux récit de ma vie.

Leurs deux mains se rencontrèrent et ne se quittèrent qu'après une longue étreinte.

Puis elle quitta le bras du jeune homme pour prendre celui de la duchesse d'Algueras, qui passait près d'elle en ce moment, accompagnée d'un cavalier en domino noir.

Ce cavalier, attaché à ses pas comme son ombre et auquel elle n'adressait jamais la parole, c'était Landry le costumier.

— Voyez donc, lui dit Inès, comme Chabert est sombre et préoccupée en ce moment, je l'ai toujours dit, cette pauvre jeune femme a au cœur quelque chagrin qui la dévore.

— Elle est pâle et plus défaite encore qu'en arrivant, dit Diana, oui, oui, elle est en proie à quelque mystérieuse souffrance.

— Elle est souvent ainsi, reprit Inès, mais, en ce moment, il y a dans son regard je ne sais quoi de farouche et de déterminé qui m'épouvante et m'inspire de tristes pressentiments.

Ces pressentiments n'étaient que trop fondés. Mme Chabert venait de rencontrer M. Doutreville avec Baptistine à son bras et cherchant dans la foule le comte d'Oliva, comme elle le lui avait entendu dire en passant près de lui.

— Le comte d'Oliva, répondit la personne à laquelle il s'était

adressé, vous ne le trouverez pas ici, je viens de l'apercevoir dans la salle de jeu.

— Je vous en prie, mon cher ami, veuillez donc aller le prévenir que nous l'attendons ici pour le présenter enfin à tous nos amis.

— J'y vais.

C'est alors que Mme Chabert s'était perdue dans la foule, les traits empreints de cette sombre détermination qui venait de frapper la duchesse d'Algueras.

Elle cherchait son mari.

Il était toujours seul et à l'aspect de cette tête naïve et franche la jeune femme frissonna.

Deux remords venaient de la saisir : d'abord celui de l'avoir trompé, puis celui de ne jamais être près de lui, de le laisser toujours isolé dans toutes les fêtes où il l'accompagnait, lui, pauvre être déshérité, qui l'adorait, qui était heureux de sa joie, ravi de la voir belle et fêtée et qui, dans la candeur de son âme, ne s'apercevait même pas du dédain avec lequel il était traité.

Elle éprouva pour lui en ce moment ce qu'elle n'avait jamais ressenti, une profonde pitié, et même une vive et sincère affection, née d'un repentir subit et sincère, le repentir dont toute âme est saisie à l'approche de l'heure suprême.

Quant à elle, elle se prit en horreur et s'avoua tout bas qu'elle avait mérité la fin violente et prématurée qu'elle méditait en ce moment.

— Eh bien, ma chérie, t'es-tu bien amusée cette nuit ? lui demanda M. Chabert en lui pressant la main, es-tu contente de toi ?

— Oui, oui, répondit Blanche distraitement.

— Je t'ai vue valser avec le comte d'Oliva, tu valsais à ravir, tu étais comme toujours la reine de la fête ! Mais c'est cette pâleur qui m'inquiète ; tu es presque livide, ma chérie, et si sérieuse que cela m'inquiète vivement.

— Ce n'est rien, un peu de fatigue, répondit Blanche qui murmura tout bas : Pauvre ami ! pauvre infortuné ! s'il savait !… Mon Dieu ! mon Dieu ! que va-t-il devenir tout à l'heure en face de l'horrible tableau et après m'avoir entendu proclamer publiquement ma honte et la sienne !…

En ce moment, il se fit un mouvement extraordinaire vers un point de la salle :

— Qu’est-ce que c’est ? que se passe-t-il de ce côté ? dit M. Chabert.

— Je sais ce que c’est, répondit Blanche d’une voix troublée, j’aperçois M. et Mme Doutreville avec Baptistine et le comte d’Oliva, c’est le moment où l’on va annoncer à tous les invités le prochain mariage de Baptistine.

— Approchons, alors.

— Oui, certes, et je tiens à être au premier rang, dit Blanche d’une voix brève.

Un instant après, en effet, ils étaient au premier rang d’un vaste cercle dont le centre était occupé par M. et Mme Doutreville, Baptistine et le comte d’Oliva.

Ce dernier se troubla affreusement en voyant Mme Chabert sortir de la foule, dont elle s’isola même pour être mieux en vue, et se dresser devant lui au bras de son mari.

Il frissonna en la voyant darder sur lui un regard fixe et résolu, en même temps qu’elle touchait le rubis qu’elle portait au doigt.

Il était devenu presque aussi pâle qu’elle, et c’est avec un tremblement nerveux qu’il attendit le moment où M. Doutreville allait prendre la parole.

Mais, comme celui-ci se disposait à parler, un cri étouffé se fit entendre à ses côtés.

Il se retourna, c’était Baptistine qui perdait connaissance.

Elle pâlissait à vue d’œil, comme si tout son sang se fût retiré d’elle, ses yeux se fermaient en même temps, et, fléchissant tout à coup sur ses jambes, elle s’affaissa sur le parquet.

— Un médecin ! un médecin ! s’écria le père d’une voix désespérée.

Un vieillard accourut, se pencha vers la jeune fille, posa sa main sur son cœur, écouta sa respiration ; puis, relevant la tête et s’adressant gravement à M. Doutreville :

— Rien à faire, dit-il, foudroyée par l’apoplexie.

Au moment même où le médecin venait de prononcer ces terribles paroles, le domestique placé à rentrée de la salle de bal annonçait ce nom :

— M. Jacques Doutreville.

Alors la duchesse d'Algueras, malgré la violente émotion qui l'avait bouleversée comme tous les autres invités, se retourna vivement à ce nom et chercha des yeux le domino noir sous lequel se cachait le costumier Landry, pour lui montrer le seul héritier qu'il n'eût pas encore vu.

Mais Landry n'était plus près d'elle ; elle l'avait laissé dans la foule pour se précipiter vers Baptistine au moment où la jeune fille tombait sur le parquet.

Elle se mit aussitôt à sa recherche, mais deux ou trois minutes s'écoulèrent avant qu'elle ne l'eût rencontré, et quand elle revint à la place où Baptistine avait perdu connaissance, comptant bien trouver son oncle auprès d'elle, on lui apprit que la jeune fille avait été emportée dans sa chambre et que toute la famille avait quitté la salle de bal à sa suite.

— C'est une fatalité, murmura Inès avec l'expression d'une violente contrariété.

Elle ajouta, après un moment de réflexion :

— Quelle apparence que ce soit là le meurtrier ! un vieillard, un homme immensément riche, presque millionnaire lui-même !… Non, c'est impossible. D'ailleurs je puis le revoir et le montrer à M. Landry quand il me plaira, le voyage n'est pas long d'ici à Chaville.

Alors elle songea à s'informer de Baptistine. Mais elle n'eut pas besoin d'interroger.

— Morte ! morte ! tel était le mot qu'elle entendit répéter de toutes à voix basse.

En face d'un coup si rapide et si imprévu tout le monde était resté frappé d'horreur et de pitié.

Cette jeune fille, si éclatante de jeunesse, de fraîcheur et de santé, qu'on venait de voir s'affaisser et rester sur le parquet

immobile, inanimée, blanche comme une statue de marbre, et tout cela dans l'espace d'une minute, car son passage de la vie à la mort n'avait pas duré davantage ; il y avait là de quoi saisir d'épouvante les imaginations les moins impressionnables ; aussi toutes les physionomies exprimaient-elles la désolation.

Un seul personnage, tout en se montrant plus désespéré que personne, comme l'exigeait sa situation tout exceptionnelle, se résignait assez facilement au malheur qui l'atteignait personnellement dans cette fin tragique. C'était le comte d'Oliva.

Il y perdait une magnifique dot, il est vrai, mais d'abord la terrible révélation de Mme Chabert, immédiatement suivie de son suicide, eût amené la rupture de ce mariage, puis ce scandale l'eût fait mettre à l'index dans le monde dont l'accès lui était indispensable pour se mettre en quête d'une autre union ou trouver quelque millionnaire à exploiter.

Il n'était donc pas éloigné de se réjouir d'un malheur qui plongeait tout le monde dans la tristesse, mais qui venait de le soustraire, lui, à la plus irréparable des catastrophes.

Cependant personne ne pouvait se résoudre à partir avant d'avoir d'autres nouvelles, car on ne voulait pas croire à cette mort et l'on s'attendait à chaque instant à voir arriver quelque membre de la famille venant annoncer le retour à la vie de la pauvre enfant, tombée dans une syncope assez profonde pour avoir trompé la science du médecin qui était accouru à l'appel désespéré de son père.

Enfin, nul ne venant dissiper l'anxiété qui fixait là tous les invités, Mme Chabert se chargea d'aller savoir la vérité.

Elle revenait au bout de cinq minutes et, à l'expression de sa physionomie, on pressentit dès son entrée qu'elle apportait la confirmation de la terrible nouvelle.

— Hélas ! dit-elle à toute cette assemblée qui attendait dans un profond silence la parole qui allait lui tomber de ses lèvres, le médecin ne s'était pas trompé, c'est bien la mort et non un évanouissement, comme nous l'avions tous espéré.

Un douloureux murmure accueillit ces mots, et tons les invités se dirigèrent vers la porte, quittant, muets et terrifiés, cette maison dans laquelle ils étaient entrés la joie au front et le sourire aux lèvres.

Le lendemain de cette fête, vers neuf heures du soir, Jacques Doutreville était chez lui, dans sa maison de Chaville, assis devant son bureau et le regard fixé sur une lettre qu'il relisait pour la troisième fois et qui semblait lui causer une violente émotion.

En tête de cette lettre était écrit ce mot en gros caractères :

« Une :

« Celle qui vous était chère entre toutes, foudroyée en pleine jeunesse, tuée par vous, car vous avez été prévenu. C'est le commencement de l'hécatombe, c'est la première victime, une seconde la suivra bientôt, et les autres successivement jusqu'au jour où vous rendrez l'honneur et la liberté à l'innocent en dénonçant vous même à la justice le véritable meurtrier de Robert Doutreville, votre frère. Toutes ne mourront pas, mais toutes seront frappées au cœur, et si cruellement, qu'elles imploreront la mort comme une délivrance. Le jour où vous aurez assez de victimes autour de vous, vous savez ce qu'il y a à faire pour arrêter le bras de celui qui s'appelle :

« LE VENGEUR »

M. Jacques était plongé dans les plus ombres réflexions, le regard toujours sur cette lettre, qu'il relisait sans cesse, comme s'il eût été frappé de folie, quand Jeannette Lorrain, qui, nous croyons l'avoir dit, était entrée à son service immédiatement après la mort de Robert Doutreville, son maître, vint lui annoncer qu'un paysan demandait à lui parler.

— Le père Morel, peut-être, répondit-il à Jeannette, sans même relever la tête.

— Non, dit la vieille paysanne, je connais le père Morel, ce n'est pas lui.

— Ce ne peut être qu'un paysan de la ferme des Coudraies, qui vient de sa part.

— Peut-être bien.

— Eh bien, voyez ce qu'il veut, je n'ai pas le cœur à m'occuper d'affaires.

— C'est ce que j'ai pensé, dit Jeannette.

Et elle sortit.

Mais elle revint un instant après.

— Eh bien ? lui demanda M. Jacques avec humeur.

— Eh bien, monsieur, c'est à vous qu'il veut parler, il prétend que je n'entendrais rien à cette affaire-là.

— Alors qu'il entre !

— Par ici, mon brave homme, cria Jeannette.

Elle sortit ; et celui qu'elle venait d'appeler entra en faisant résonner ses souliers ferrés sur les dalles sonores du vestibule.

Il portait une de ces limousines à rayures noires et blanches dont s'enveloppent les charretiers, surtout quand ils voyagent par les grandes routes.

Il avait la tête couverte d'une casquette de loutre, enfoncée jusque sur les oreilles, car il neigeait, et le froid était très-vif.

— Eh bien, demanda M. Jacques au paysan quand celui-ci eut refermé la porte derrière lui, que se passe-t-il donc aux Coudraies pour qu'on ait jugé à propos de vous envoyer ici ?

— Les Coudraies, répondit le paysan, oh ! ce n'est pas là ce qui m'inquiète, c'est une autre affaire qui m'amène.

— Que voulez-vous donc ? demanda Jacques Doutreville étonné.

— La réponse à cela, dit le paysan en touchant du doigt la lettre fatale.

Et, jetant à terre sa limousine et sa casquette de loutre, il se montra aux regards épouvantés de M. Jacques, qui le reconnut aussitôt.

— M. Portal ! murmura-t-il.

— Oui, oui, dit celui-ci, M. Portal, qui vous a prophétisé un jour des catastrophes auxquelles vous n'avez pas voulu croire et qui se réalisent aujourd'hui ; M. Portal, le vengeur, qui frappera toujours sans relâche, impitoyablement, jusqu'à l'heure où vous irez nommer le coupable, que vous connaissez bien, monsieur Jacques. J'ai entre les mains de quoi le faire condamner, cet homme, mais la justice est sujette à erreur, et je ne veux courir aucun risque.

D'ailleurs, il faut que le châtiment soit exemplaire, et je veux que le meurtrier se nomme lui-même. Il est perdu ; sa tête appartient déjà au bourreau. Voudra-t-il accroître la somme de ses crimes et de ses remords en entraînant avec lui cinq ou six victimes innocentes, comme Charles d'Estarbès, comme la pauvre Baptistine ? Toute la question est là. En tête de cette lettre, il y a *une ;* en tête de l'autre, il y aura deux ; nous nous arrêterons quand il vous plaira.

Puis, ramassant sa casquette et sa limousine :

— Adieu, monsieur Jacques, dit-il.

Il sortit, laissant celui-ci muet, atterré.

Dans le vestibule il rencontra Jeannette, qui l'attendait.

— Mes compliments, Jeannette, lui dit-il à l'oreille, vous avez été parfaite dans votre personnage de *la Fée aux soucis*.

DEUXIEME PARTIE
–
LES VICTIMES

Il était six heures environ, quand un cabriolet, dont la forme pittoresque devait remonter au Directoire pour le moins, mais traîné par un cheval vigoureux, sinon très-pur de race, s'arrêta à la porte de l'hôtel de la Croix-Blanche, à Sentis.

— Tiens, c'est Coco, dit un garçon d'écurie, assis sur une des marches du perron qui conduisait au rez-de-chaussée de l'hôtel.

Puis tournant la tête de ce côté, mais sans se lever, car il paraissait aussi lourd et aussi lent dans ses mouvements qu'il était robuste et solidement bâti :

— Monsieur Jacques, cria-t-il, voilà le cabriolet du père Morel qui vient vous chercher.

— Eh bien, dites à Morel de descendre et de venir prendre un verre de bière, répondit M. Jacques.

— C'est pas la peine, j'ai pas soif, répondit une voix féminine.

— Tiens, c'est pas le père Morel, dit le garçon avec autant de surprise que le permettait son épaisse et impassible nature.

— Qu'est-ce que c'est donc ? demanda Jacques Doutreville, qui survint en ce moment.

— Dame ! monsieur Jacques, j'ai entendu une voix de femme, ce qui m'a donné l'idée que ça pourrait bien être une personne du sexe.

— Comment ! le père Morel aurait chargé une femme de…

— Oui, monsieur Jacques, c'est moi qui vais vous conduire si ça ne vous désoblige pas.

Au même instant, une belle paysanne aux cheveux noirs, au teint brun et chaudement coloré, à la taille bien prise, au corsage opulent, sauta du cabriolet à terre en disant au garçon d'écurie :

— Allons, Gustave, donne à boire à Coco.

Et, partant d'un éclat de rire au nez du garçon, qui se levait et se déployait avec la lenteur d'un boa qui vient de digérer un bœuf :

— Il me fait toujours rire avec son nom de Gustave, s'écria-t-elle en se renversant de manière à mettre en relief tous les avantages de sa magnifique taille.

— Oh ! mais c'est que si c'était un autre, je lui détacherais une mornifle dans le dos, s'écria Gustave, vu que je ne connais ni homme ni femme quand on me tourne en risée, mais elle est si plaisante, cette Martine ! Et puis elle n'y met point de malice.

Hein? dit-il d'un air hagard. Quel nom avez-vous dit là...

Du haut du perron où il s'était arrêté, M. Jacques admirait cette superbe créature dont l'éclatante et solide beauté ne devait rien aux artifices de l'art ni de la toilette.

— Bonjour, Martine, lui dit-il enfin.

— Bonjour, monsieur Jacques, répliqua la belle paysanne avec une courte révérence.

Elle ajouta avec un mélange d'embarras et d'orgueil :

— Vous me reconnaissez donc, monsieur Jacques ?

— C'est la troisième fois que je vous vois ; d'ailleurs, je puis vous le dire sans compliment, il serait difficile de vous confondre avec la première paysanne venue.

— Et vous n'avez pas peur de vous laisser conduire par moi ?

— Nullement, je vous crois adroite et vous me paraissez avoir le poignet solide.

— Demandez plutôt à Gustave, qui a voulu m'embrasser l'autre jour, au dernier marché de Sentis, où j'étais venue vendre les œufs et les poules de la ferme.

— Pristi ! dit le garçon en passant sa main sur sa joue, il m'a semblé que c'était la mâchoire d'âne de Samson qui me tombait sur la figure. J'en ai été pendant trois jours à croire que j'avais la tête paralysée d'un côté. Elle n'est pas grosse sa main, mais pour nerveuse, on peut dire qu'elle est nerveuse. Oh ! si avait été Claudine, notre servante, qu'elle mornifle, parce que moi, d'abord, je ne connais ni homme ni femme, quand…

— Allons, c'est bon, dit Martine en l'interrompant, as-tu fini de faire boire Coco !

— C'est fait, belle Martine, le seau est vide Coco a tout bu, il n'a pas laissé de quoi noyer une mouche.

— Bien voilà deux sous pour ta peine.

Elle plongea la main dans la poche de sa robe, fouilla dans un tas de menue monnaie qui produisit un carillon argentin, en tira une pièce de dix centimes et la mit dans la main de Gustave.

— Merci, mam'selle Martine, dit celui-ci en empochant la pièce ; mais, vous savez, c'est pas pour la chose des deux sous, mais pour le plaisir de vous rendre service et de vous être agréable, si j'en étais capable, vu que j'irais au bout du monde pour…

— C'est bon, c'est bon, mon garçon, ne te monte pas la tête, et

surtout tiens-toi hors de portée de ma main, car j'y sens des démangeaisons qui ne m'annoncent rien de bon pour ta figure.

Gustave, qui, dans son exaltation amoureuse, s'était peu à peu rapproché de Martine, jugea prudent de tenir compte de l'avertissement et recula de quelques pas.

— Décidément, Martine, vous ne voulez rien prendre ? dit M. Jacques à la belle paysanne.

— Merci, monsieur Jacques, j'ai besoin de rien, répondit Martine.

— Alors nous partirons quand vous voudrez.

— Tout de suite, si ça vous va, monsieur Jacques ; voilà la nuit qui tombe, et nous avons une bonne demi-heure de chemin d'ici à la ferme.

— Oh ! mais, dit Gustave, vous aurez un beau clair de lune, mam'selle Martine.

— Je le sais bien.

— Allons, partons, dit M. Jacques.

Et il prit place dans le cabriolet.

Martine monta après lui.

— Où est donc mon fouet ? dit-elle.

— Le voilà, mam'selle Martine, répondit le garçon en courant chercher le fouet, il était tombé à terre, et je l'ai essuyé à ma blouse, et déposé là sur la margelle du puits pour qu'il ne salisse pas vos petites mains, petites, mais nerveuses, oh ! mais là, ce qui s'appelle nerveuses.

— Merci, Gustave, dit Martine en prenant le fouet des mains de celui-ci et en éclatant de rire de nouveau.

Elle ajouta :

Décidément, tu devrais bien changer de nom.

— Pourtant, répliqua le garçon d'un air tout déconfit, c'est un nom de chrétien, il m'a été donné par mes parrain et marraine et après tout il y en a plus d'un qui s'appelle Gustave.

— Je ne dis pas non, mais… enfin c'est ton affaire, mais il ne faut pas m'en vouloir si ça me fait rire.

— Au contraire, vu que quand vous riez, ça montre toutes vos dents, qui sont si blanches et si bien alignées, qu'on dirait la mâchoire

d'un jeune loup.

— Merci du compliment. Allons, adieu, Gustave, et bois de l'eau claire, ça te calmera le sang.

Et elle fit claquer trois ou quatre fois son fouet, qui retentit avec un éclat et une sonorité à faire envie à un cocher de profession.

— Comme elle vous manie ça ! s'écria le garçon d'écurie, tombant en extase devant un talent qu'il était mieux que personne à même d'apprécier, ne dirait-on pas qu'elle n'a jamais fait que ça de sa vie ! Et dire qu'elle sait tout faire dans ce genre-là ! Elle vend au marché comme personne ; elle tient les comptes de la ferme comme un notaire ; elle n'a pas sa pareille pour battre le beurre, et belle par-dessus le marché, et de l'esprit, et de la gaieté, et de la malice, qu'on dirait une vraie fée ; enfin, que j'en suis comme une bête, quand j'y pense, et que je ne fais que d'y penser… Oui, mais elle n'est pas caressante, par exemple.

Pendant que Gustave se livrait à ce monologue, la voiture roulait sur un chemin vicinal conduisant à la ferme des Coudraies.

Les rayons de la lune tombant en plein sur le cabriolet, éclairaient vivement la belle tête de Martine qui, son fouet à la main et un peu penchée en avant, offrait en ce moment un tableau original, d'une grâce rustique et charmante.

Comme le jour où il l'avait vue dans son bureau, Jacques Doutreville, malgré le profond chagrin qu'il ressentait de la mort de sa petite-nièce, se sentit vivement impressionné en face de cette beauté éclatante et superbe, et, lorsque parfois un cahot les rapprochait l'un de l'autre, il frissonnait et se sentait pris de vertige au contact de ce beau corps, dont les harmonieux contours se moulaient à sa vue avec une excitante netteté.

Au bout d'une demi-heure ils entraient dans la grande cour de la ferme.

Alors, seulement, Jacques Doutreville, qui jusque-là s'était contenté de répondre d'une voix troublée à toutes les observations plus ou moins banales que lui jetait Martine d'un air parfaitement dégagé, s'empara tout à coup de sa main et la porta à ses lèvres avec frénésie.

Elle la lui abandonna quelques instants, puis d'une voix douce et voilée qu'il ne lui connaissait pas et qui le bouleversa :

— Allons, monsieur Jacques, nous voilà arrivés, il faut descendre.

C’était l’heure du souper à la ferme.

Le couvert était mis sur une table massive qui occupait le milieu d’une vaste cuisine, et six domestiques, hommes et femmes, étaient assis autour d’une large et haute cheminée, en attendant le moment de se mettre à table.

Le père Morel, solide campagnard d’une soixantaine d’années, était venu au-devant de M. Jacques pour lui faire les honneurs de la maison.

— Puisque vous voilà arrivé, monsieur Jacques, dit-il à celui-ci, nous allons souper, car voilà des gaillards dont les dents s’allongent de minute en minute et qu’il ne ferait pas bon de faire attendre davantage, ils deviendraient enragés.

Il faut éviter un pareil malheur, répondit en souriant M. Jacques, hâtons-nous donc de nous mettre à table.

Ah ! bien ! oui, mais il faut attendre Martine, dit le père Morel en jetant un regard autour de lui.

— Où est-elle donc allée ? demanda M. Jacques.

— Oh ! je le sais bien, elle est allée changer ses beaux habits contre sa robe de tous les jours.

— Oh ! c’est que c’est une fille soigneuse de ses hardes.

— Oui elle m’a paru avoir de grandes qualités, dit M. Jacques en jetant sur le fermier un regard interrogateur.

— C’est une perle, monsieur Jacques.

— Il y a longtemps qu’elle est à la ferme ?

— Six mois environ : elle est arrivée ici à l’époque de la fenaison.

M. Jacques garda un instant le silence, puis il reprit :

— On m’a fait d’elle les plus grands éloges à l’hôtel de la Croix-Blanche.

— Oh ! elle les mérite, elle est habile à tout, même aux écritures, toujours la première levée dans la maison et la dernière couchée, excitant tout le monde au travail par son exemple, par quelque bonne

parole et par sa belle humeur, ayant l'œil à tout, dirigeant tout, depuis l'étable jusqu'à la cuisine et venant à bout de tout, même au temps de la moisson, où elle avait cinquante travailleurs à diriger, cinquante bouches à nourrir tous les jours.

— Il est vrai qu'elle paraît jouir d'une santé…

— Oh ! quant à ça, elle se porte… comme les oiseaux du ciel qui passent leur vie à chanter et à voltiger dans les branches des arbres. Mais elle n'a pas toujours été si vaillante, oh ! mais non, et si vous l'aviez vue le premier jour où elle est entrée à la ferme, c'était plus ça du tout. Elle était pâle et avait l'air fatigué et ennuyé de tout, si bien que j'ai failli ne pas l'engager, la croyant incapable de supporter le moindre travail. Mais elle insista tant et tant, me disant que la ferme lui plaisait, qu'elle sentait bien qu'elle y reviendrait bien vite à la santé et qu'alors je ne me repentirais pas de l'avoir prise à mon service que, ma fois, je me décidai à la prendre à l'essai, quitte à la remercier au bout de la quinzaine. Mais, la quinzaine écoulée, ce n'était plus la même femme ; il faut croire, comme elle l'avait dit, que l'air du pays lui convenait et qu'elle se plaisait à la ferme, car elle avait changé à vue d'œil dans ces quinze jours, et, au bout d'un moi, elle était comme vous la voyez aujourd'hui, belle, solide, superbe et pleine de sève, comme un jeune chêne. On eût dit qu'avec le travail des champs et le régime de la ferme elle buvait la santé, la fraîcheur et la force qui l'ont rendue si belle. Elle paraît dix ans de moins que le jour où, pour la première fois, elle a passé le seuil de cette cuisine, et puis ce n'est plus la même tête. Ce jour-là, elle avait quelque chose de sombre, de réfléchi, de singulier dans les yeux qui ne m'allait pas du tout ; aujourd'hui, vous voyez comme elle est avenante, alerte et réjouie dans toute sa personne.

Enfin, monsieur Jacques, je puis vous dire ça tout bas et entre nous pendant qu'elle n'est pas là pour l'entendre, eh bien, si elle l'exigeait, je lui donnerais quatre fois les gages que je lui paye, et je ferais encore une bonne affaire, et, s'il fallait…

Mais le père Morel fut interrompu tout à coup par l'entrée de Martine.

Elle avait revêtu ses habits de travail, une jupe de laine brune et un corsage de cotonnade rouge, dégageant le cou et les épaules, et sa belle tête pleine, fraîche et épanouie, était coiffée d'un petit bonnet de toile bise, d'où débordait de toutes parts son abondante chevelure noire.

— Elle est plus belle encore comme ça, murmura M. Jacques, qui fut comme ébloui à son entrée.

— Allons, dit Martine en se dirigeant vers la table, tout le monde doit avoir faim ici ; à la soupe !

Et elle alla se placer debout au milieu de la table, devant une pile d'assiettes et une vaste soupière d'où s'échappait une odeur de choux des plus appétissantes.

Les six domestiques accoururent aussitôt.

— Eh bien, dites donc, vous autres, leur dit Martine, si vous vouliez bien attendre pour vous asseoir que le maître ait choisi sa place.

Les paysans se levèrent tout confus et attendirent, le regard tourné vers M. Jacques.

— Puisque j'ai le choix, voici ma place, dit celui-ci en s'asseyant en face de la belle paysanne.

— Et voici votre couvert, puisqu'il faut que je pense à tout, dit Martine.

Elle alla ouvrir une armoire, y prit une timbale et un couvert d'argent, rangea le tout à la place de Jacques Doutreville, d'où elle enleva le verre grossier et le couvert d'étain qu'on lui avait laissés, et dit à la servante :

— Comment n'avez-vous pas pensé à cela, Louison ?

— Toujours comme ça, dit le fermier à l'oreille de M. Jacques, elle a l'œil à tout, rien ne lui échappe. Quelle tête ! quelle tête !

Après avoir réparé ce manque d'égards, Martine revint à sa place, s'empara de la grande cuillère d'étain, et, toujours debout elle commença à servir la soupe en relevant ses manches jusqu'au coude pour éviter les éclaboussures.

Ce bras magnifique, éblouissant de blancheur, d'une ampleur et d'une pureté de forme dont pourront se faire une idée ceux qui ont vu l'admirable figure de l'*Enlèvement d'Europe,* ce bras était une nouvelle et merveilleuse révélation pour Jacques Doutreville qui, tout à coup absorbé dans cette contemplation, fut un instant sans apercevoir l'assiette que lui présentait la belle paysanne.

— Ah ! pardon, dit-il tout à coup en la lui prenant des mains.

Martine sourit, mais d'un sourire mystérieux et plein de finesse qui attestait qu'elle ne se méprenait pas sur la cause de cette distraction.

Était-ce tout simplement, et sans songer à mal, qu'elle avait été revêtir ce costume de travail qui fait si admirablement valoir tous ses

avantages, et qu'ensuite elle avait relevé sa manche et montré ce bras splendide ? C'est ce qu'il eût été difficile de décider, tant elle se montrait calme, attentive et naturelle dans toutes les fonctions dont elle s'acquittait à table.

Quand on fut au dessert, le fermier dit à Martine :

— Donnez-moi la clef de la cave, Martine.

— Pour quoi faire ?

— Pour aller chercher une bouteille de bordeaux.

— C'est fait.

— Bah !

— J'ai commence par là en arrivant, et la bouteille est en train de dégourdir là-bas sur le coin du fourneau.

— Quand je vous dis qu'elle n'a pas sa pareille ! murmura le père Morel à l'oreille de M. Jacques.

Après le dessert, Martine appela la servante :

— Louison, lui dit-elle, servez le café à M. Jacques et à votre maître.

— Non, pas de café, dit M. Jacques, je crains que cela ne m'empêche de dormir.

— Bah ! répliqua Martine en le regardant avec un sourire qui faisait étinceler ses dents blanches derrière ses lèvres rouges, dont les coins, estompés d'un léger duvet, formaient deux petits trous dans la joue quand elle riait. Bah ! ça évite les mauvais rêves ; prenez donc, monsieur Jacques, c'est pour vous que j'y ai songé, notre maître n'en prend pas habituellement.

— J'en prendrai donc, Martine, puisque vous l'avez commandé pour moi, répondit le vieillard chez lequel cette insistance éveillait toutes sortes d'idées.

— Vous permettez que je voie le cours des grains et des fourrages ? dit M. Morel en ouvrant le *Moniteur,* qu'il se mit à parcourir rapidement.

— Ne vous gênez pas, monsieur Morel, les affaires avant tout.

Tout à coup le fermier jeta un cri.

— Tiens ! dit-il, votre nom : M. Doutreville, boulevard Malesherbes.

— Que dit-on ? demanda vivement M. Jacques.

— Ça me fait l'effet de quelques choses d'horrible. Je vois en tête de l'article :

Rapt d'une morte.

Un moment atterré par ce qu’il venait d’entendre, Jacques Doutreville dit au fermier d’une voix émue :

— Répétez ce que vous venez de dire, je vous prie, monsieur Morel.

— Voilà ce qu’il y a en toutes lettres, répondit celui-ci : rapt d’une morte.

— Et après, après ?

— Voilà l’article :

« Nous entretenions nos lecteurs, il y a quelques jours, de l’événement dramatique qui avait marqué la fin d’une fête donnée dans un des plus riches hôtels du boulevard Malesherbes, l’hôtel Doutreville. Au moment où les invités du riche banquier allaient se retirer après une nuit des mieux employées et dans laquelle Mlle Baptistine Doutreville avait pris sa part de gaieté et de plaisir, on avait vu cette belle jeune fille pâlir tout à coup, s’affaisser et rester immobile sur le parquet. Un médecin qui se trouvait là s’était précipité vers elle pour lui porter secours, mais un rapide examen lui avait suffi pour reconnaître qu’elle avait cessé d’exister. Mlle Doutreville avait été transportée dans sa chambre où deux servantes l’avaient gardée jour et nuit, pendant trois jours, son père ayant obtenu, vu la rapidité et la singularité de cette mort, qu’elle ne fût inhumée que quatre jours après son décès.

« Or, ce matin, à la première heure, M. Doutreville, entrant dans la chambre de son enfant, où il revenait sans cesse, dans l’espoir de découvrir sur ses traits quelque symptôme de retour à la vie, fut frappé de stupeur en ne l’apercevant pas sur le lit où elle était étendue depuis ces trois jours. Il veut interroger les servantes, elles étaient endormies toutes deux et d’un sommeil si profond, si extraordinaire, qu’il mit plus d’un quart d’heure à les éveiller. Il les interroge alors, elles sont aussi stupéfaites, aussi désespérées que lui et ne savent que répondre. Qu’est devenue la pauvre morte ? C’est un mystère qui n’est pas encore éclairci à l’heure qu’il est et il y a douze heures de cela. On se perd en conjectures sur ce prodigieux événement, sur lequel nous reviendrons demain, s’il y a lieu. »

— C’est tout ? demanda M. Jacques, tout bouleversé par la

lecture de cet article.

— C’est tout.

— Qu’est-ce que cela signifie, grand Dieu ?

Qui donc a pu se rendre coupable d’une telle profanation et dans quel but ? Oh ! mais c’est horrible, horrible ?

Il plongea sa tête dans ses deux mains, demeura quelques instants dans cette position, puis se redressant tout à coup :

— Il faut que je parte, dit-il.

— Pourquoi faire lui demanda le fermier.

— Pour aller consoler mon pauvre neveu, le père de notre chère petite Baptistine, puis pour donner à la justice des renseignements sur celui que je soupçonne de s’être rendu coupable de ce rapt odieux.

Il murmura tout bas, en proie à une violente agitation :

— Oui, oui, c’est lui, ce ne peut être que lui, c’est ce M. Portal qui après l’avoir tuée, comme il me l’a presque avoué, a ajouté encore à l’horreur de son crime cette… Oh ! mais je pars ce soir même pour Versailles, je le dénonce à la justice, et…

Il s’interrompit tout à coup.

Il songeait aux menaces de M. Portal et aux charges redoutables qu’il possédait contre lui.

— Voulez-vous me permettre de vous dire mon avis, monsieur Jacques ? dit la belle Martine qui avait écouté avec une extrême attention toutes les paroles qui venaient d’échapper à Jacques Doutreville.

— Parlez, lui dit celui-ci.

— Eh bien, si vous vouliez m’en croire, vous passeriez la nuit ici, d’abord parce que vous arriveriez trop tard à Paris pour aller trouver votre neveu et faire avec lui les démarches nécessaires ; puis, parce qu’après la grande émotion que vous venez de ressentir vous avez besoin d’une nuit de repos pour vous remettre.

— Vous avez peut-être raison, Martine, répondit M. Jacques, chez lequel, comme nous l’avons vu, la réflexion avait calmé l’ardeur du premier mouvement.

— Eh bien, croyez-moi monsieur Jacques, mettez-vous au lit le plus tôt possible.

Puis, s’adressant à Louison :

— Donnez-moi le flambeau que j'ai préparé pour M. Jacques.

Louison alla prendre, parmi une douzaine de chandeliers en cuivre, un flambeau en argent du plus pur style Louis XVI, et alluma la bougie qu'il contenait.

— Allons, monsieur Jacques, dit-elle au vieillard, venez vous mettre au lit, je vais vous conduire à votre chambre.

— Merci, Martine, répondit M. Jacques, je sais où elle est, ne prenez pas cette peine.

— Oh ! dit Martine, ce n'est plus la même ; on vous avait donné une chambre dont les fenêtres ouvrent sur la grande cour de la ferme, sans réfléchir que les bestiaux, les poules, les oies et les cochons devaient vous réveiller dès le matin, tandis que nous avons une belle pièce donnant sur la campagne, sur les bois, avec une jolie petite rivière qui traverse une belle prairie presque sous vos fenêtres ; c'est là que je vous ai logé.

— En vérité, Martine, dit M. Jacques, vous avez pour moi des prévenances dont je suis à la fois stupéfait et l'on ne peut plus touché.

— Quand je vous dis qu'elle pense à tout ! s'écria le père Morel, jamais il ne me serait venu de ces idées-là.

— Est-ce que les hommes songent à quelque chose ! dit Martine avec un sourire et un haussement d'épaules d'une bonhomie charmante ; c'était pourtant bien simple de loger le maître de la maison en face d'une belle campagne, toute riante et toute parfumée de la bonne odeur des champs, au lieu de le faire coucher au-dessus d'une basse-cour où il avait pour musique le chant des oies et pour parfums l'odeur de l'écurie ; mais, vous avez raison, ce n'est pas votre faute, il n'y a que les femmes pour s'aviser de ces choses-là.

— Allons, je vous suis, Martine, dit M. Jacques, voyant celle-ci debout devant lui, son flambeau à la main.

La belle paysanne marcha en avant, enfila d'abord un long et large vestibule, gravit un escalier à rampe de bois massive, et parcourut un corridor sur lequel ouvraient plusieurs portes.

Elle s'arrêta à l'une de ces portes, et, la désignant à M. Jacques :

— Voici la chambre de Louison, lui dit-elle ; si par hasard vous vous sentiez indisposé cette nuit, venez frapper à sa porte… ou à la mienne, qui est plus rapprochée de votre chambre, et que je vais vous montrer.

Ils firent quelques pas.

— Tenez la voici, dit Martine.

Elle passa outre, et cinq ou six pas plus loin, elle s'arrêtait à une troisième porte, en disant :

— Voilà votre chambre !

Elle l'ouvrit, et M. Jacques fut charmé du coup d'œil qu'offrait cette pièce, tout étincelante de propreté, où se retrouvaient cependant tous les meubles qui garnissaient son ancienne chambre, mais frottés et reluisants à ne plus les reconnaître, et rangés avec un goût où se trahissait la main d'une femme ; et puis le parquet était ciré et frotté, luxe jusque-là inconnu à la ferme ; le lit était garni de rideaux blancs, qui évidemment avaient été sortis de l'armoire le matin même et de belles pantoufles fourrées étaient posées sur un tapis épais, entièrement neuf ; encore deux superfluités dont le père Morel avait toujours ignoré l'usage, et qui complétaient la physionomie vraiment attrayante de cette chambre.

— En vérité, s'écria M. Jacques, après avoir promené un long regard sur toute cette pièce et sur les meubles qui la garnissaient, c'est un vrai palais, je n'ai jamais rien vu de pareil ici, et je me demande si je suis réellement à ma ferme des Coudraies.

— Oh ! répondit Martine, elle est bien plus belle encore au jour, vous verrez ça en ouvrant vos fenêtres demain matin.

— Mais tout cela a été transformé comme par la baguette d'une fée, car il y a vingt-quatre heures que j'ai reçu la lettre par laquelle le père Morel m'engageait à venir passer quelques jours à la ferme pour y trouver le calme dont je devais avoir besoin après le coup terrible qui venait de me frapper, et tout méconnaissable ici.

— Oh ! c'est qu'il y a huit jours que je m'en occupe dit Martine.

— Vous pensiez donc que je devais venir, Martine ? dit M. Jacques en se rapprochant de celle-ci.

— J'en avais le pressentiment.

Elle ajouta de cette voix douce, voilée, musicale, qui l'avait si vivement ému deux heures auparavant, au moment de descendre de voiture :

— Allons, tâchez de reposer, monsieur Jacques, et, si vous étiez malade, vous connaissez ma porte et celle de Louison, ne vous gênez pas, venez frapper à l'une ou à l'autre.

Et, jetant au vieillard un regard qui le troubla jusqu'au fond de l'âme, elle sortit.

Quand elle fut rentrée dans sa chambre, la belle Martine commença par s'enfermer à double tour, puis elle alla poser sa bougie sur une commode de noyer, au-dessus de laquelle était fixée une glace, et là elle se regarda longuement.

C'était à la fois une étude, un examen sérieux et réfléchi de toute sa personne, et une contemplation dont son amour-propre semblait fort satisfait.

A ce contentement se mêlait quelque chose comme un sentiment de surprise.

Se rappelant sans doute l'état de fatigue, de souffrance, d'affaissement moral et physique dans lequel elle était arrivée à la ferme, elle semblait s'étonner et s'enorgueillir en même temps du changement qui s'était fait en elle, et le vague et mystérieux sourire quelle avait sur les lèvres, en admirant dans tous ses détails sa luxuriante et superbe beauté, laissait deviner bien des rêves et Dieu des arrière-pensées.

Ces grands yeux noirs, où des points cuivrés fourmillaient comme des étincelles, avaient une profondeur, une science des choses, une puissance de réflexion qui formaient un saisissant contraste avec son type de fraîche et splendide paysanne toute épanouie et toute en dehors.

Quand elle se fut assez longtemps étudiée et contemplée, Martine s'assit devant sa table, où se trouvaient des plumes, de l'encre et du papier, et se mit à écrire.

C'était une lettre.

Elle l'écrivit tout d'une traite, sans s'arrêter, sans tâtonner et, pour ainsi dire, sans réfléchir.

Elle venait de la signer, quand elle entendit frapper discrètement à sa porte.

— C'est lui, murmura-t-elle, sans paraître nullement étonnée et avec cet indéfinissable sourire qui disait tant de choses.

Elle se leva, jeta encore un regard sur sa glace, passa les doigts dans sa magnifique chevelure, qui s'effara dans un désordre charmant, puis elle alla ouvrir en se disant tout bas :

— Je savais bien, moi, qu'il serait malade et qu'il n'irait pas frapper à la porte de Louison !

Mais, en voyant entrer celui auquel elle venait d'ouvrir, elle eut peine à réprimer un mouvement de surprise.

— Monsieur Morel ! balbutia-t-elle.

C'était le fermier en effet qui entra d'un air gauche et embarrassé en disant :

— Oui, oui, c'est moi, Martine, j'ai à causer sérieusement, et, comme je ne peux jamais trouver l'occasion de vous parler seul dans le courant de la journée, alors… eh bien, alors, je suis venu ce soir, bien sûr qu'à cette heure-ci nous ne serions pas dérangés.

— Comme vous voudrez, monsieur Morel, répondit Martine en offrant une chaise au fermier.

Celui-ci s'assit.

— Eh ! mon Dieu ! comme vous voilà beau, s'écria-t-elle avec admiration.

— Mais non… pas plus que de coutume, répliqua M. Morel de plus en plus embarrassé.

— Et moi, je vous dis que vous êtes superbe ; eh ! Dieu me pardonne, je crois que vous avez mis votre belle cravate bleue, celle que vous ne sortez que trois fois l'an !

— Oh ! mon Dieu ! dit le fermier en rougissant comme un écolier pris en défaut, elle s'est trouvée là, sous ma main, et…

— Enfin, ça, c'est votre affaire, quoique ce soit bien drôle tout de même, car vous ne l'aviez pas tout à l'heure, et ce n'est guère l'habitude de faire toilette à onze heures du soir.

Elle s'assit en face du fermier et attendit qu'il prit la parole, sans paraître s'apercevoir de son air contraint.

Le père Morel garda le silence quelques instants encore, puis, prenant tout à coup un ton résolu :

— Au fait, dit-il, il faut toujours bien en arriver là ; eh bien, voilà l'affaire en deux mots. Écoutez, Martine, vous êtes une fille avisée, intelligente, active, laborieuse et belle femme par-dessus le marché, ce qui est toujours flatteur pour un mari, eh bien là, si vous le voulez, vous serez Mme Morel avant un mois.

— Voilà ! murmura Martine en jetant à la dérobée un coup d'œil sur le fermier, dont elle remarqua alors le menton rasé de frais, tout

s’explique maintenant.

Puis, répondant à haute voix à la demande du père Morel :

— Monsieur Morel, lui dit-elle du ton le plus naturel, je suis fâchée que vous ayez pris la peine de déployer votre cravate bleue pour cela, car je vous ferai la même réponse qu’à M. Brisson.

— Comment ! s’écria le père Morel en tressautant sur sa chaise, Brisson, le fermier de Saint-Didier ?

— Lui-même.

— Eh bien, mais qu’est-ce qu’il vous demandait donc ? dit le père Morel tout interdit.

— Tenez, voilà ma réponse, elle vous expliquera tout.

Elle lui remit la lettre qu’elle venait d’écrire.

Elle était ainsi conçue :

« Monsieur Brisson, je suis très flattée de la demande que vous m’avez faite au marché de samedi dernier, d’autant que vous m’avez dit n’y être venu que pour cela ; mais je me trouve heureuse de ma situation actuelle et suis bien décidée à ne pas me marier. Je vous remercie encore de l’honneur que vous m’avez fait et vous prie de me croire.

« Votre servante,

« MARTINE. »

— Il voulait vous épouser ! s’écria le père Morel en se donnant un coup de poing sur le front.

— Ne vous démenez pas tant, vous allez abîmer votre cravate, s’écria Martine avec une sollicitude parfaitement jouée.

Rabasse ouvrit son portefeuille, en tira une lettre...

Elle avait élevé la voix à dessein, en prononçant ces mots, parce qu'elle avait cru saisir un léger bruit de pas derrière sa porte.

— Alors, vous ne voulez pas de moi ? demanda le père Morel après une pause.

— Pour mari, non, pas plus vous qu'un autre, répondit la belle Martine ; mais pour maître, oui, tant que vous voudrez.

— Et vous ne me quitterez pas pour entrer à la ferme de Brisson ?

— Jamais.

— D'ailleurs, est-ce que vous n'êtes pas quasiment maîtresse ici ?

Il ajouta, mais avec hésitation :

— Et puis, si vous n'étiez pas contente des gages que je vous donne… eh bien, mais… il faudrait le dire, et si vous n'étiez point trop ambitieuse… enfin on pourrait toujours s'entendre.

— Je trouve mes gages très suffisants, je ne demande rien de plus et je m'engage à rester chez vous à ces conditions tant qu'il vous plaira, répondit Martine toujours à haute voix.

Elle ajouta :

— Et maintenant, monsieur Morel, sans vous commander, je vous ferai observer qu'il est tard et qu'il faut que je me lève demain au point du jour.

— Vous avez raison, Martine, répondit le fermier en se levant, c'est égal, vous auriez bien fait mon affaire, c'est dommage que…

— Ne parlons plus de ça, monsieur Morel rentrez chez vous et commencez par serrer votre belle cravate bleue.

— C'est ce que je vais faire tout de suite, répondit le fermier, touché de cette recommandation.

Et il s'en alla, désolé comme amoureux, mais ravi comme fermier de conserver chez lui une femme aussi précieuse que Martine, et sans augmentation de gages.

Il venait de sortir à peine quand Martine entendit frapper à sa porte deux coups à peine perceptibles.

— Cette fois, c'est lui ! pensa-t-elle.

Elle dégrafa rapidement le haut de son corsage, comme si elle eût été surprise en train de se déshabiller, et courut ouvrir.

Elle témoigna une extrême surprise à la vue de M. Jacques.

— Pardon, Martine, dit celui-ci d'un air tout aussi embarrassé que le fermier, mais c'est que…

— Entrez d'abord, monsieur Jacques, lui dit Martine du ton le plus naturel, vous me direz ensuite ce qu'il vous faut.

Quand il fut entré et qu'elle eut refermé la porte derrière lui, elle lui dit d'un ton plein d'intérêt :

— Seriez-vous malade, monsieur Jacques ?

— Non, oh ! non, répondit celui-ci en s'asseyant, ce n'est pas là ce qui m'amène.

— Qu'est-ce donc, monsieur Jacques ? reprit Martine en feignant de rattacher une agrafe qui ne voulut pas tenir, ce qui la mettait dans un grand embarras, M. Jacques ayant les regards obstinément fixés sur ce point.

M. Jacques lui prit la main, ce qu'elle eut l'air de ne pas remarquer, et, se penchant vers elle, de manière à effleurer presque son cou de ses lèvres :

— Martine, lui dit-il d'une voix étranglée par la violence du sentiment qui le dominait en ce moment, je suis bien seul, bien triste chez moi, sans un ami, sans une affection ; eh bien, Martine, si vous vouliez tenir ma maison comme vous tenez cette ferme, alors, il me semble que je renaîtrais à la vie, car vous m'avez témoigné quelque sympathie, et le bonheur de sentir près de moi…

La parole mourut dans sa gorge desséchée.

Sa lèvre venait de toucher le cou de Martine.

Celle-ci évita le baiser en reculant par un mouvement tout machinal.

Puis, attachant son beau regard sur M. Jacques :

— Je ne quitterai la ferme que pour me marier, dit-elle.

— Eh bien, murmura le vieillard, l'œil étincelant et le teint enflammé, qui vous dit que…

— Et, avant de parler d'autre chose, reprit Martine, causons de M. Portal.

Les trois mots *Mane, Thecel, Phares* apparaissant tout à coup en lettres de feu sur les murs de la chambre de Martine n'eussent pas produit plus d'effet sur l'esprit de M. Jacques que ne le fit ce nom de M. Portal prononcé par la belle paysanne.

Il en demeura comme foudroyé pendant quelques instants, la regardant avec un mélange de stupeur et d'épouvante et ne pouvant se persuader que ce nom fût sorti de sa bouche.

— Hein ? dit-il enfin d'un air hagard, quel nom avez-vous dit là ?

— M. Portal, répondit tranquillement Martine.

— M. Portal, c'est bien cela, je ne m'étais pas trompé, murmura le vieillard au comble de l'étonnement.

Quel lien, quel rapport pouvait-il exister entre ces deux individualités qui, à tous les points de vue, semblaient séparées par des abîmes : M. Portal et la belle paysanne de la ferme des Coudraies ? et comment, en outre, celle-ci pouvait-elle savoir qu'il y eût quelque relation entre M. Portal et lui ? Deux mystères également impénétrables, également inquiétants.

Il ajouta en étudiant la physionomie de Martine comme une énigme :

— Vous connaissez ce M. Portal ?

— Fort peu.

— Mais son nom vous est connu depuis longtemps peut-être !

— Oui.

— Et vous savez qu'il existe des rapports entre nous ?

— Je le sais.

— Comment ?

— Par vous-même.

— Par moi ! s'écria M. Jacques, c'est impossible, je ne vous ai jamais parlé, et il n'a jamais pu me venir à la pensée de vous parler de cet homme.

— C’est pourtant ce que vous venez de faire tout à l’heure.

— Quand ? comment ? à quel propos ? car, en vérité je crois rêver.

— A propos de votre petite nièce.

— Ah !

— Vous l’avez accusé d’être l’auteur du rapt de la morte.

— Moi ! j’ai dit cela !

— Vous avez dit plus.

— Quoi donc encore ?

— Vous avez dit : C’est lui qui l’a tuée, il me l’a presque avoué.

— Où avais-je donc la tête ?

— Vous l’aviez perdue en apprenant le rapt du corps de la jeune fille.

Il y eut un long silence.

M. Jacques étudiait avec une expression de surprise inquiète les traits de la belle Martine, dont le langage, l’extrême pénétration et l’esprit d’initiative et de décision dont elle faisait preuve en ce moment, lui semblaient en opposition complète avec le caractère de franche et naïve paysanne sous laquelle elle s’était révélée à lui.

Cependant il constatait en même temps que ce caractère n’était nullement altéré dans l’expression de la physionomie, qui restait toujours la même, ouverte, épanouie et dégagée de toute arrière-pensée.

Il reprit :

— Mais, dites-moi, Martine, quel était donc votre pensée quand vous m’avez dit :

« Parlons de M. Portal ! »

— Voilà, monsieur Jacques ; j’ai entendu parler de ce M. Portal comme d’un homme dangereux, capable de tout, et, quand vous avez dit tout à l’heure que vous le soupçonniez d’avoir causé la mort de votre petite-nièce, j’ai pensé que des raisons très fortes, très mystérieuses avaient pu seules vous empêcher de le dénoncer, car il n’est pas arrêté, puisque c’est encore lui que vous soupçonnez de l’enlèvement de la morte.

— Des raisons mystérieuses, murmura M. Jacques avec embarras : mais… que supposez-vous donc ?

— Rien, mais voilà ce que j'ai avons dire : Je suis femme, j'ai même entendu dire que j'étais jolie femme, deux raisons pour surmonter bien des obstacles devant lesquels échouerait toute l'habileté d'un homme ; eh bien, contez-moi le secret qu'il y a entre vous et M. Portal, quel qu'il soit, il ne changera rien au sentiment de sympathie que vous m'avez inspiré dès la première vue, et quelles que soient les difficultés que je rencontre, je crois pouvoir affirmer que je les vaincrai du moment qu'il s'agira de vous dégager des mains de cet homme.

Jacques Doutreville, vivement ému de l'intérêt que lui témoignait cette belle Martine, dont les charmes le bouleversaient, même en ce moment où il était en proie à de si sombres préoccupations, paraissait hésiter un instant à lui révéler le secret du pouvoir que M. Portal exerçait sur lui, mais un moment de réflexion lui suffit pour lui rendre sa présence d'esprit et lui faire comprendre le danger d'une telle confidence.

— Vous vous êtes complètement trompée dans vos suppositions, belle Martine, dit-il en affectant le ton le plus calme et le plus naturel ; il n'y a aucun secret entre moi et M. Portal, il n'exerce aucun empire sur ma volonté, je vous le jure, et, si je ne l'ai pas dénoncé comme l'auteur de la mort de ma petite-nièce, c'est que les paroles qui ont pu me le faire supposer un instant avaient un sens trop vague, trop peu précis pour servir de base à une accusation de cette gravité. Je vous remercie donc du dévouement que vous m'offrez, il m'est inutile, mais j'accepte avec transport, avec ravissement la sympathie que j'ai eu le bonheur de vous inspirer et que, moi aussi, j'ai ressentie pour vous à la première vue.

Et, ne doutant plus qu'il ne fût aimé, il prit la main de Martine, qu'il s'étonna de nouveau de trouver si blanche, si petite et si délicieusement potelée, et la dévora de baisers.

Puis, voyant qu'elle ne le repoussait pas et son audace croissant avec son ardeur, il releva la manche du corsage pour admirer et couvrir de ses baisers ce magnifique bras dont la forme et la blancheur l'avaient ébloui un instant auparavant.

Mais la belle Martine qui, tout en feignant de se laisser gagner par l'émotion, étudiait avec le plus grand sang-froid les progrès de l'exaltation amoureuse du vieillard, jugea à propos de l'arrêter là, et, rabattant vivement sa manche :

— Assez, lui dit-elle d'une voix qui simulait parfaitement le trouble et l'agitation, ne me faites pas repentir de vous avoir reçu dans ma chambre et à pareille heure.

Jacques Doutreville voulut au moins garder sa main dans les siennes, mais elle la dégagea doucement en lui disant avec un mélange de tendresse et de fermeté :

— Vous êtes dangereux, monsieur Jacques, j'éviterai désormais de me trouver seule avec vous, je vous en préviens.

— J'espère au moins que vous serez aussi sévère envers tous, lui dit M. Jacques avec une intention marquée, même envers celui qui sortait de cette même chambre, il y a un quart d'heure.

— Savez-vous qui c'était et pourquoi il était venu ? répondit Martine en souriant.

— J'ai cru reconnaître le père Morel.

— Justement, le père Morel, qui s'était fait superbe pour venir me demander ma main.

— Ah ! fit M. Jacques avec quelque émotion ; et vous lui avez répondu :

— La même chose qu'à M. Brisson, le fermier de Saint-Dizier ; tenez, lisez.

M. Jacques lut avidement la lettre que nous connaissons déjà.

— C'est pourtant un joli garçon que le fermier de Saint-Dizier, dit-il à Martine.

— Je n'en sais rien.

— Comment ?

— Le paysan n'existe pas pour moi, je vous l'ai dit un jour, je n'aimerai jamais qu'un homme distingué dans son langage et dans ses façons, quel que soit son âge, cela ne me préoccupe nullement.

— Et suis-je assez heureux pour que vous trouviez en moi les qualités que vous cherchez dans un mari, belle Martine ?

— Peut-être, répondit Martine avec un sourire qui en disait plus long.

— Chère Martine ! murmura le vieillard en s'emparant de sa main.

— Oh ! mais non, répondit la paysanne en la retirant vivement, plus de baisers, même sur la main, plus de tête-à-tête, plus rien enfin jusqu'au jour où je deviendrai votre femme, s'y toutefois j'y consens ; car j'ai à me consulter sérieusement avant de prendre un parti aussi grave.

Et, se levant aussitôt :

— Allons, monsieur Jacques, il est plus de minuit, il est temps de nous séparer.

— Il va me tarder d'être à demain matin, dit celui-ci tendrement.

— Ne vous hâtez pas de vous lever, vous n'en serez pas plus avancé.

— Que voulez-vous dire ?

— Demain matin, avant que vous soyez éveillé, je serai en route pour Paris, où j'ai à faire des achats d'instruments pour la ferme.

Elle avait ouvert la porte.

Il voulut lui baiser la main une dernière fois ; elle s'y opposa.

— Plus rien, absolument rien.

Quand il fut parti, elle se renferma à double tour, en se disant en elle-même :

— Demain, nous nous occuperons de M. Portal, et il faudra bien que j'arrive à savoir ce qu'il y a au fond de ce mystère.

Nous saurons bientôt quel intérêt pouvait avoir la belle Martine à s'occuper avec tant de zèle des affaires de Jacques Doutreville, et nous ferons connaître en même temps le résultat des démarches qu'elle allait tenter, pour soustraire celui-ci à la mystérieuse domination qu'exerçait sur lui M. Portal ; mais, à cette heure, la marche des événements nous entraîne dans une autre action.

Nous allons suivre M. Jacques Doutreville et pénétrer avec lui dans l'hôtel de son neveu Jean Doutreville.

Un individu l'avait précédé de quelques instants près de ce dernier, qui l'avait conduit à la chambre de sa fille.

Cet homme était un agent de police qui venait étudier les lieux où s'était accompli la veille l'attentat inouï, presque sans exemple, dont nous avons parlé dans un des Chapitres précédents.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années, dont le flair, la finesse et la pénétration étaient réfutés infaillibles.

Il se nommait Prosper Morin.

Il était petit, maigre, avec un teint brun, d'une lividité presque verdâtre, deux yeux gris, froids, secs, de ces yeux à reflets d'acier, qui saisissent tout d'un jet et ne trahissent jamais une impression.

— Voici la chambre de ma fille et le lit sur lequel elle était étendue, dit M. Doutreville à l'agent.

Celui-ci ne répondit pas et promena lentement son regard sur toutes les parties de la pièce.

Comment était vêtue la jeune fille ? demanda-t-il enfin.

— D'une espèce de peignoir en cachemire blanc.

— Et chaussée ?

— De souliers de satin blanc.

— Sa chaussure de bal ?

— Oui, monsieur.

— On n'a pas touché au lit depuis sa disparition ?

— Non, monsieur.

— On n’a ni rangé ni balayé la chambre ?

— Non seulement on n’y a pas touché, mais personne n’y a remis les pieds ; nous sommes les premiers qui y pénétrons. J’avais reçu des instructions à cet égard, et elles ont été suivies à la lettre.

— C’est bien.

Il fit lentement le tour de la chambre en examinant avec une minutieuse attention tous les objets qui la garnissaient.

Il employa bien une heure à cette occupation, une heure pendant laquelle il fit l’inventaire le plus scrupuleux de tout ce que rencontrait son regard.

Puis, revenant à M. Doutreville, qui le regardait faire en se demandant à quoi pourrait servir cette revue, à laquelle il s’était déjà livré sans résultat :

— Monsieur, lui dit-il, avant de vous faire part de l’impression que m’a laissée ce long examen, je voudrais interroger les deux domestiques qui ont veillé la morte.

— Je vais les appeler, monsieur.

— Ce sont d’anciens serviteurs ?

— Deux servantes de soixante à soixante-cinq ans qui, l’une et l’autre, ont vu naître mon enfant.

— Et en qui, conséquemment, vous avez une entière confiance ?

— Elles se seraient jetées au feu pour leur jeune maîtresse.

— Vous les avez trouvées endormies en entrant dans cette chambre ?

— Endormies toutes deux.

— Et vous avez eu beaucoup de peine à les éveiller ?

— J’y ai employé plus d’un quart d’heure, et n’y suis enfin parvenu qu’en les secouant très rudement.

— Un sommeil aussi profond, aussi obstiné chez les femmes de cet âge, où l’on dort peu, et que la douloureuse mission qu’elles remplissaient eût dû tenir éveillées, a dû vous paraître fort extraordinaire ?

— J’ai attribué cela à la fatigue qu’avaient dû leur causer les deux nuits déjà passées près de la pauvre morte.

— Non, cela n’explique pas ce sommeil de plomb chez les femmes de soixante ans et dans la circonstance exceptionnelle où elles

se trouvaient.

— Que supposeriez-vous donc, monsieur ? demanda vivement M. Doutreville. Soupçonneriez-vous ces pauvres femmes de…

— De quoi ? demanda froidement l'agent, d'avoir enlevé ou laissé enlever le corps de leur jeune maîtresse ? Pourquoi ? Dans quel but ? Une pareille hypothèse serait dénuée de tout sens et de tout fondement : elle est donc à cent lieues de ma pensée.

— Mais alors…

— Veuillez les faire venir, c'est en les interrogeant que je compte éclaircir ce point.

M. Doutreville tira un cordon de sonnette qui pendait à la tête du lit.

Un domestique parut aussitôt.

— Dites à Jeanne et à Lisbeth de se rendre ici, lui dit son maître.

— Permettez-moi une question un peu délicate, reprit l'agent.

— Je suis prêt à répondre à toutes vos questions, quelles qu'elles soient, et vous supplie d'employer tous les moyens qui vous paraîtront propres à amener la découverte de la vérité.

— Mlle Doutreville allait se marier ?

— Oui, monsieur.

— Avec M. le comte d'Oliva ?

— Précisément.

— Si je suis bien informé, c'était de part et d'autre un mariage de raison ?

— Mais, répondit le banquier un peu surpris, je crois que…

— Moi, je ne crois pas me tromper.

Il ajouta après une pause :

— N'avez-vous jamais entendu dire que Mlle Doutreville, avant l'union projetée avec le comte d'Oliva, ait éprouvé quelque grande passion ?

— C'est impossible, monsieur, s'écria M. Doutreville, d'un ton presque indigné, et je ne vois pas la nécessité d'une question que vous me permettrez de trouver peu convenable.

— Pardon, monsieur, il n'est nullement contraire aux convenances qu'une jeune fille, belle et distinguée comme

Mlle Doutreville, inspire une profonde passion, et vous m'avez engagé vous-même à vous adresser toutes les questions que je croirais nécessaires pour la recherche de la vérité. Or le fait inouï, prodigieux, invraisemblable qui nous occupe en ce moment trouverait une explication, je ne dirai pas toute naturelle, mais possible, dans la passion et dans le désespoir poussés jusqu'au paroxysme, ou, si vous le voulez, jusqu'à la folie.

— Allons donc ! s'écria le banquier, c'est monstrueux, inadmissible !

— Tout est admissible en matière de passion, monsieur, surtout ce qui ne saurait s'expliquer raisonnablement ; un amant fou d'amour, voulant pleurer sur celle qui n'est plus, n'a rien d'invraisemblable.

— Soit, mais ma fille n'a jamais été aimée de la sorte, je l'aurais su.

Un fin et imperceptible sourire effleura les lèvres minces de l'agent, qui reprit :

— Si la passion n'a pas été le mobile de ce rapt, c'est au calcul qu'il faut l'attribuer, alors, monsieur, s'écria l'agent avec une émotion qui, sur cette tête froide et blême, avait quelque chose de profondément émouvant, oh ! alors ce serait horrible, car…

Il fut interrompu par l'entrée des deux servantes.

— Parlez, monsieur, lui dit le banquier en proie à une vive anxiété.

L'émotion de l'agent ne s'était pas encore calmée.

— Tout à l'heure, répondit-il après une pause, je veux d'abord interroger ces deux femmes.

Et s'adressant à la plus âgée :

— Voyons, lui dit-il, à quoi attribuez-vous le sommeil de plomb qui s'est emparé de vous et dont il a été si difficile de vous tirer.

— Je l'ignore, répondit la vieille Jeanne en essuyant une larme et, quand je pense que le corps de ma pauvre jeune maîtresse…

— Avez-vous pris quelque chose : du café, du thé, une boisson quelconque avant de venir toutes deux vous installer près de votre jeune maitresse.

— Absolument rien, monsieur !

— Pas même de l'eau pure ?

— Pas même de l'eau ?

Cette réponse parut déconcerter l'agent qui se promena dans la chambre d'un air très préoccupé.

Il était depuis cinq minutes plongé dans ses réflexions lorsqu'il entendit un bruit qui le frappa et lui fit tourner vivement la tête.

— Qui est-ce qui prise ? demanda-t-il.

— Moi, monsieur, répondit Jeanne en fermant sa tabatière d'un air tout interdit.

— C'est une habitude ? reprit brusquement l'agent.

— Mais… oui, monsieur, répondit la vieille servante avec hésitation.

— Et vous ?

— Dame ! répondit Lisbeth toute tremblante, moi aussi.

— Donnez-moi cette tabatière.

Il y puisa une prise qu'il aspira lentement et d'un air réfléchi.

— Ne trouvez-vous pas une singulière odeur à ce tabac ? demanda-t-il aux deux servantes.

— Oui, monsieur, c'est même la première prise que je prends depuis hier, et je vais le jeter au feu pour…

— Non pas, dit l'agent en mettant la tabatière dans sa poche, j'en ai besoin.

Et, s'adressant à M. Doutreville :

— Voilà ce qui les a endormies, dit-il ; quant à votre fille, monsieur, votre malheur est plus épouvantable encore que vous ne pensez.

— Que voulez-vous dire ? s'écria M. Doutreville atterré.

— Dans ma conviction, votre fille n'est pas morte ; comprenez-vous maintenant mon épouvante, quand je vous disais tout à l'heure qu'il fallait peut-être attribuer cet enlèvement au calcul, au calcul d'un homme qui, à *tout prix,* veut vous contraindre à la lui donner pour femme ?

Un moment étourdi par le saisissement que venaient de lui causer les dernières paroles de Prosper Morin, M. Doutreville s'écria enfin avec l'accent d'une profonde émotion :

— Vivante ! ma fille serait vivante !

— Est-ce, Dieu, possible ? murmura l'une des vieilles servantes, non moins émue que son maître.

— Je le crois fermement, et j'espère en acquérir tout de suite la conviction.

— Comment ?

— Par la réponse que vous allez faire à deux questions.

— Dites, dites.

— Vous avez visité cette chambre ?

— Oui, dès que je me fus aperçu de la disparition de mon enfant.

— C'est-à-dire sous l'empire d'un trouble qui vous empêchait de rien voir, et surtout de rien observer.

— C'est possible.

— Moi, qui n'étais pas troublé et qui sais voir, parce que c'est mon métier, j'ai fait deux observations, qui, je le crois, ont une importance capitale.

Il alla à un petit meuble en marqueterie garni de plusieurs tiroirs, et, le montrant à M. Doutreville :

— Tenez, lui dit-il, voici un petit tiroir qui a été tiré et repoussé ensuite, mais pas entièrement. Aviez-vous remarqué cela ?

— Non, je l'avoue.

— Qu'y avait-il dans ce tiroir ?

Et l'agent parut attendre la réponse avec anxiété.

— Il y avait, et ils y sont certainement encore, un livre d'heures de la reine Anne, richement illustré et un livre de messe très ordinaire, mais auquel ma fille attachait le plus grand prix, parce qu'il venait de sa mère.

— Très bien ! s'écria l'agent avec autant d'animation que le permettait sa nature froide et habituée à comprimer tous ses élans, mon pressentiment ne m'avait pas trompé ; maintenant, je suis sûr de mon fait.

Puis enlevant du tiroir un volume précieusement relié, il dit au banquier :

— Voici le livre d'heures, le livre rare, d'un prix inestimable, vous le reconnaissez, n'est-ce pas ? ajouta-t-il en l'ouvrant pour montrer les merveilleuses illustrations dont il était enrichi.

— Parfaitement.

— Or ce livre merveilleux est resté là, tandis que le livre de messe, le livre vulgaire, qui ne pouvait tenter personne et n'avait de valeur que comme souvenir, celui-là a disparu.

— Oh ! c'est impossible ! s'écria M. Doutreville.

— Voyez.

M. Doutreville courut au meuble, enleva le tiroir et reconnut qu'il était vide.

Il ne contenait donc que le livre d'heures que Prosper Morin venait d'en retirer.

— C'est vrai, dit-il, et cela m'étonne au dernier point ; mais quelle conclusion tirez-vous de ce fait, qui me semble, à moi, assez insignifiant ?

— Encore une question avant de répondre à la vôtre, reprit l'agent.

Il s'approcha de la cheminée, et, désignant au banquier une place vide dans deux rangées de miniatures accrochées au-dessus l'une de l'autre, des deux côtés de la glace qui ornait cette cheminée :

— Savez-vous quel est le portrait qui manque là ? lui demanda-t-il.

— C'est le portrait de ma première femme, de la mère de Baptistine, dit le banquier très surpris.

— De mieux en mieux, s'écria l'agent ; désormais la preuve est complète, mathématique, il ne reste plus l'ombre d'un doute.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que Mlle Doutreville est vivante, comme je viens de l'affirmer tout à l'heure, sans autre témoignage que des hypothèses qui pouvaient être démenties et que vous venez de confirmer.

— Expliquez-vous clairement, dit M. Doutreville, car j'avoue que je ne vois pas encore…

— Écoutez et vous allez être convaincu comme moi. Puis, lui montrant du doigt le tiroir vide :

— Comme je viens de vous le dire, le livre de messe que contenait ce tiroir n'ayant aucune valeur intrinsèque et se trouvant à côté d'un livre d'un grand prix, n'a pu être enlevé que par une seule personne, celle à laquelle il rappelait un souvenir sacré, le souvenir d'une mère.

— En effet, murmura le banquier avec émotion, tout autre, voulant s'approprier un de ces deux livres, eût choisi le livre d'heures.

— Après s'être emparé du livre de messe de sa mère, reprit l'agent, Mlle Doutreville, avant de quitter cette chambre, a voulu emporter son portrait, qui, de même que le livre, ne pouvait avoir de valeur que pour elle seule.

— Oh ! mais vous avez raison, s'écria M. Doutreville en proie à une profonde agitation.

Il ajouta, après un moment de réflexion :

— Seulement, comme les moindres circonstances acquièrent une grande importance pour la recherche de la vérité dans une affaire de cette nature, je dois vous faire observer que la première pensée de ma fille a dû être pour le portrait de sa mère, et que, conséquemment, ses premiers pas ont dû se diriger vers la cheminée.

— Et moi, répliqua l'agent, je ne suppose pas, j'affirme le contraire.

— Comment pouvez-vous savoir…

— Je le sais aussi positivement que si je l'avais vue se lever de son lit.

— En vérité !

— Je vous dis qu'en ce moment je la vois marcher sous mes yeux et je suis pas à pas son itinéraire dans cette chambre.

— Et alors ? demanda le banquier tout palpitant d'émotion.

— Elle a commencé, aussitôt sortie de ce sommeil léthargique, déterminé, comme celui de ces braves femmes, par quelque puissant narcotique, elle a commencé, dis-je, par aller à ce tiroir, et, comme elle était très faible, comme ses pas étaient chancelants, elle a eu un étourdissement et a failli tomber évanouie sur le parquet.

— Allons donc ! s'écria le banquier avec un geste d'incrédulité, vous voulez trop prouver, à la fin, monsieur ; comment pouvez-vous savoir…

— J'affirme que cela s'est passé ainsi, et je le prouve.

— Voyons cette preuve, monsieur.

— Tenez, que voyez-vous ici ? deux pieds au-dessus du tiroir qui contenait les deux livres.

— Un clou à crochet.

— Très pointu, remarquez cela.

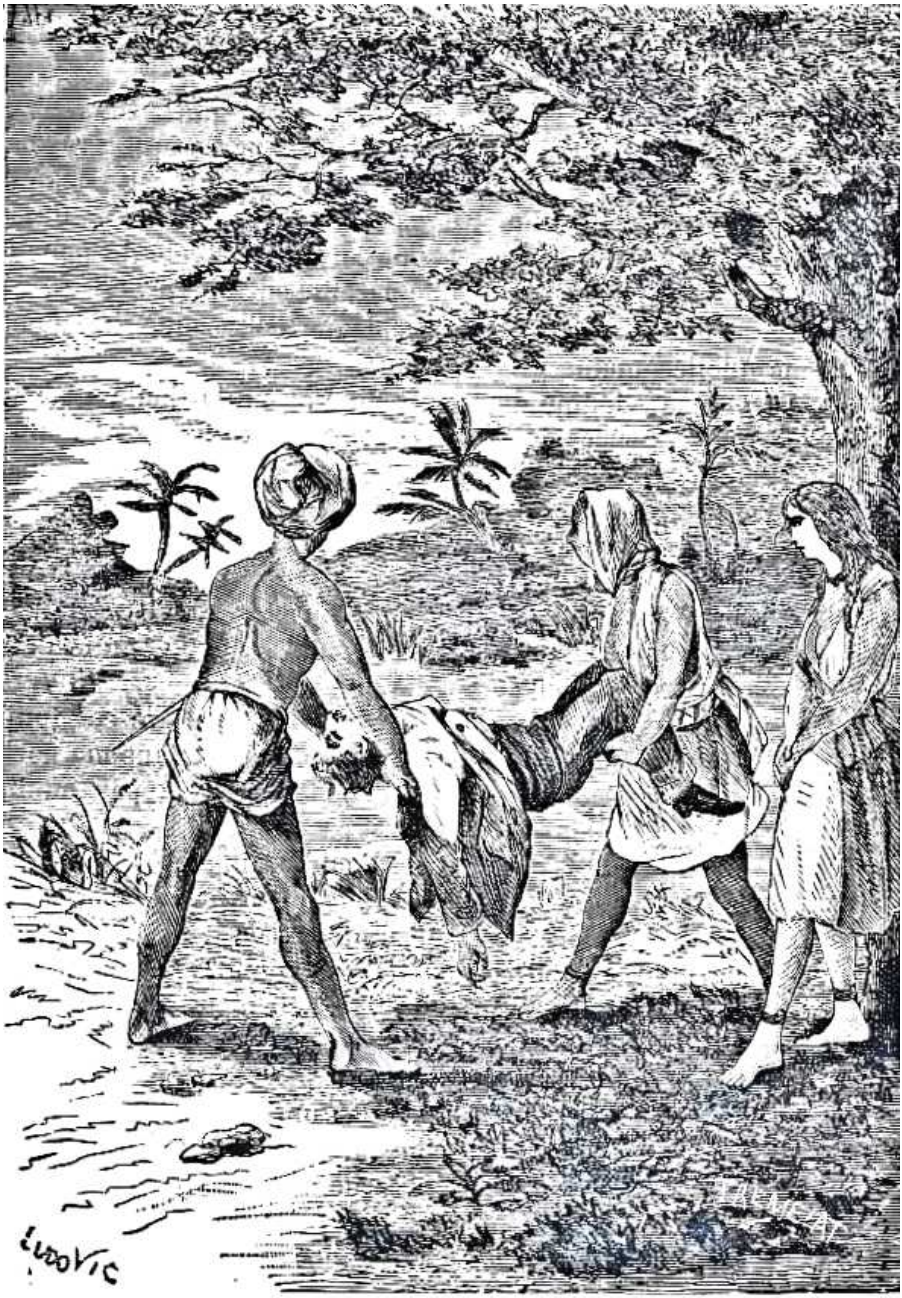
— En effet.

— Que voyez-vous sur ce clou à quatre ou cinq centimètres au-dessous.

— Une espèce d'enduit noirâtre qui semble avoir coulé du clou sur le bois.

— Examinez maintenant le bouton de bois de rose par lequel on saisit le tiroir pour l'amener à soi ; qu'y voyez-vous ?

— Le même enduit.



Il prit le corps par la tête et ma mère par les pieds...

— C'est-à-dire du sang, monsieur, du sang qui a pris ce ton et cette épaisseur en se figeant là. Or vous pouvez avec cela reconstituer les faits tels qu'ils se sont passés. Mlle Doutreville, se levant de son lit, la tête vide, le corps affaibli, pouvant à peine se porter sur ses jambes, se sont épuisée après avoir fait les six pas qui séparent son lit de ce

meuble, et, saisie d'un étourdissement subit, elle avance machinalement sa main qui rencontre la pointe de ce clou, et elle s'y blesse. La douleur la rappelle à elle-même, elle saisit alors le bouton du tiroir de sa main saignante et y prend le livre de sa mère.

— Oui, c'est cela, ce doit être cela, s'écrie M. Doutreville, il me semble que je la vois et que tout se passe ainsi sous mes yeux.

— Une fois en possession du livre de sa mère, elle a songé à s'emparer de son portrait, mais alors seulement et non auparavant, et je vais encore vous en donner la preuve.

— Voyons.

— Tenez, voyez-vous sur le papier, un peu au-dessous de la place qu'occupait la miniature, cette tache d'un brun presque noir ?

— Parfaitement.

— Vous reconnaissez là, n'est-ce pas, cette espèce d'enduit que vous avez remarqué sur le clou à crochet et sur le bouton du tiroir ?

— Il n'y a pas à s'y méprendre.

— Preuve qu'elle avait les doigts déjà ensanglantés quand elle est venue décrocher le portrait de sa mère.

— C'est juste, et vous avez suivi sa trace avec une sûreté, une finesse et une pénétration que je ne saurais trop admirer.

— Il nous est donc acquis désormais et d'une façon incontestable : 1°que Mlle Doutreville est vivante ; 2°qu'elle n'a pas été enlevée violemment, mais qu'au contraire elle est partie, sinon seule, au moins de son plein gré, et probablement avec un aide accepté par elle.

— Oui, oui, elle vit, je n'en puis plus douter, s'écria M. Doutreville avec un transport de joie qui tenait du délire.

— Mais rappelez-vous ce que je viens de vous dire, qui sait dans quelles mains elle est tombée, et si elle n'est pas victime de quelque ruse, dont les conséquences font frémir ?

— Oh ! cette pensée est affreuse, murmura le banquier en pâlissant tout à coup.

— C'est pourquoi, maintenant que nous nous sommes convaincu qu'elle est vivante, nous allons rechercher quels sont ceux qui l'ont déterminée à fuir après l'avoir plongée pour trois jours dans un sommeil léthargique.

— Oh ! comprenez-vous mon supplice, monsieur ? dit M. Doutreville à Prosper Morin. Apprendre que ma fille est vivante, quand depuis trois jours je pleurais sa mort, et trembler aussitôt qu'elle ne soit tombée dans quelque piège infâme ! Oh ! c'est affreux ! Mais j'ai confiance en vous, monsieur, après ce que vous venez d'accomplir sous mes yeux, il me semble que rien ne vous est impossible et que vous saurez découvrir ici même, dans les objets qui nous entourent et auxquels vous savez donner une voix, le nom du misérable qui m'a volé mon enfant.

— Hélas ! monsieur, répondit l'agent touché de la douleur de ce père, je vous jure que je le désire autant que vous ; mais je ne vous cache pas que cette tâche est beaucoup plus difficile que l'autre, car j'ai tout vu, tout étudié ici, et j'ai beau me creuser la tête, je ne vois rien, absolument rien qui puisse m'éclairer sur ce point. Et pourtant, je vous l'ai dit, je suis résolu à faire tous mes efforts pour découvrir la retraite où a été entraînée votre enfant, à laquelle je m'intéresse sans la connaître.

Il réfléchit quelques instants, puis il reprit en s'adressant aux servantes :

— Qui soupçonnez-vous d'avoir mêlé à votre tabac le narcotique grâce auquel on a pu s'introduire dans cette chambre et aider dans sa fuite votre jeune maîtresse, trop faible de corps et de volonté pour tenter seule une pareille entreprise ?

— Je ne soupçonne personne, répondit Jeanne.

— Moi non plus, ajouta Lisbeth.

— Parbleu ! murmura l'agent en toisant les pauvres femmes d'un regard de pitié.

Il reprit aussitôt :

— Voyons tâchez de rappeler vos souvenirs ; avez-vous prêté cette tabatière à quelqu'un dans le cours de la soirée qui a précédé cette nuit fatale où ta fille de votre maître a été enlevée ?

— Non, ma tabatière est toujours restée dans mes mains ou dans ma poche.

— Vous ne l'avez pas oubliée quelque part ?

— J'oublierais plutôt mon bonnet.

— Seulement, dit Lisbeth, quelqu'un y a puisé une prise.

— Quand donc ?

— Dans la soirée qui a précédé la nuit de…

— Par qui ? demanda vivement Morin.

— Par un individu qui est venu à la cuisine vers la fin de notre dîner.

— Que venait-il faire ?

— Il venait de la part de sa maîtresse, Mme la marquise de Villerio, dont j'entendais parler pour la première fois.

— Enfin que venait-il faire ?

— Savoir des nouvelles de notre jeune maîtresse ayant assisté à la fête où elle l'a vue tomber inanimée.

— Si elle est restée jusqu'à ce moment, dit vivement l'agent, elle a entendu le médecin déclarer que Mlle Doutreville était morte, car je me suis fait mettre au courant de cette tragique aventure ; comment se fait-il donc qu'elle envoie chercher de ses nouvelles ?

— C'est ce que nous avons fait observer au domestique.

— Et qu'a-t-il répondu ?

— Il a répondu que, Mme la marquise n'ayant pas reçu de lettre de faire part au bout de trois jours, avait espéré que le médecin avait été trompé par de faux symptômes.

— C'est juste, répondit l'agent, elle a pu le croire, ainsi que beaucoup d'autres. Enfin arrivons à la tabatière : que s'est-il passé ?

— Le domestique a demandé à se reposer un instant, se disant très fatigué, et, au bout de dix minutes me voyant priser, il m'a priée de lui permettre de puiser dans ma tabatière.

— Et alors ?

— Je n'avais aucune raison pour refuser ce qu'on accorde à tout le monde, je lui ai donc passé ma tabatière.

— Savait-il que vous alliez passer toutes deux la nuit près de la morte ?

— Précisément la conversation venait de rouler là-dessus, il avait beaucoup questionné sur ce sujet, disant que sa maîtresse, qui aimait beaucoup Mlle Doutreville, serait heureuse d'avoir les détails les plus circonstanciés sur tout ce qui la concernait, de sorte qu'on

l'avait renseigné sur tous les points, même sur l'heure à laquelle nous allions commencer notre veille.

— A-t-il prisé dans votre tabatière immédiatement et vous l'a-t-il rendue tout de suite ?

— Non, il l'a gardée longtemps dans ses mains, ce qui ne m'a pas surprise du reste, vu que c'est l'habitude de beaucoup de priseurs de rouler leur tabatière entre les doigts.

— Oh ! mais je me rappelle maintenant, moi, dit tout à coup Lisbeth, je me rappelle un fait dont je n'ai pas été frappée sur le moment, n'ayant alors aucune raison de me défier de cet homme, mais qui me revient maintenant à l'esprit.

— Parle, Lisbeth, parle vite, dit M. Doutreville à sa vieille servante.

— Tandis qu'il tenait la tabatière, il tira de sa poche un tout petit flacon, qu'il se passa sous les narines, disant qu'il était sujet à de très violents maux de tête et qu'il les dissipait en respirant ce flacon.

— Ensuite ? demanda l'agent.

— Il garda quelque temps le flacon dans sa main droite, tandis que de la main gauche il tenait la tabatière, dans laquelle il puisa une seconde prise, qu'il pétrit longtemps dans ses doigts avant de la porter à ses narines, et dont il laissa tomber au moins les trois quarts, je m'en souviens parfaitement.

— L'odeur de l'eau que contenait le flacon était-elle très prononcée ?

— Oui, monsieur.

— Vous vous la rappelleriez ?

— Je le crois.

— Eh bien, aspirez donc attentivement une prise de votre tabac.

Il tira la tabatière de sa poche et la remit à Lisbeth, qui l'ouvrit et la passa sous ses narines.

— C'est cela ! s'écria-t-elle aussitôt.

— Voilà encore un pas de fait dans la découverte de la vérité, dit l'agent, nous savons maintenant, à n'en pas douter, comment ces deux braves femmes ont été endormies ; mais par qui ? Voilà un point bien autrement essentiel et qui nous échappe. Ah ! si nous connaissions cet homme !

Il reprit après un moment de réflexion :

— Vous vous rappelez le nom de la marquise au nom de laquelle il est venu prendre des nouvelles de Mlle Doutreville :

— La marquise de Villerio.

— Monsieur Doutreville, voulez-vous voir si vous avez ce nom sur la liste de vos invités.

— Je l'ai justement sur moi, répondit le banquier.

Il tira cette liste de la poche de son paletot et se mit à la parcourir.

Ce fut l'affaire de cinq minutes.

— Non, dit-il, je n'ai pas là de marquise de Villerio.

— Je m'en doutais, répondit Morin.

Il s'écria en se frappant le front :

— Où chercher maintenant ?

— Il reprit après une longue pause :

— Il y a eu à souper, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit le banquier.

— Près de qui se trouvait Mlle Doutreville ?

— Entre deux jeunes et charmantes femmes.

— Qui sont ?

— La comtesse de Saubignac, la tante par alliance de Mme la duchesse d'Algueras.

— M. le comte d'Oliva était-il de ce côté ?

— Non, mais au contraire très éloigné de là.

— Vous connaissez beaucoup Mme la duchesse d'Algueras ?

— C'est une jeune femme charmante, aimée et estimée de tous.

— Amie de votre fille ?

— Elle lui témoignait une très vive affection en effet.

— Enfin vous n'avez aucune raison de soupçonner cette jeune femme de…

— Je vous répéterai ce que vous m'avez dit à propos de ces deux excellentes femmes : pourquoi ? dans quel but ?

— Oh là, c'est différent ; la passion, la jalousie ! Que sais-je ? vous ne croyez pas qu'il y eût quelque chose entre le comte d'Oliva et

cette belle duchesse ou toute autre dame parmi vos invitées.

— Je n'ai rien entendu dire de pareil.

— Ce n'est pas une raison, et je ne serais pas éloigné de croire…

— Qu'une rivale aurait eu l'idée ?…

— D'enlever sa rivale plongée par elle dans un sommeil léthargique pour la soustraire à l'amour de celui qui la trahissait, pourquoi pas ? C'est une hypothèse entre mille. Mais, en attendant que nous éclaircissions ce point, je visiterai de nouveau avec vous cette chambre et l'escalier où est sortie Mlle Doutreville, car nous n'avons pas une heure à perdre ; qui sait si son salut, son honneur peut-être, ne tiennent pas à quelques minutes ?

Prosper Morin se livra donc à un nouvel examen de la chambre, plus attentif et plus minutieux encore que la première fois.

M. Doutreville le suivait pas à pas, cherchant après lui, scrutant du regard les plus petits coins, et, en réalité, ne voyant rien, tant il était troublé par la pensée du danger auquel était exposé son enfant, pensée si horrible, si révoltante, que son esprit ne pouvait s'en détacher et qu'il regardait les objets sans les voir.

Au bout d'une heure pendant laquelle il avait tout passé en revue, tout fouillé, tout sondé, l'agent déclara enfin qu'il fallait renoncer à trouver dans cette chambre d'autres indices que ceux qu'il venait de découvrir concernant Mlle Doutreville.

— Ainsi, dit le banquier d'un air accablé, nul espoir de trouver la trace des misérables qui m'ont enlevé mon enfant ?

— Je ne dis pas cela, répliqua tranquillement l'agent.

— Cependant vous n'avez pu trouver aucun indice dans tous ces coins, dans ces meubles, dans ces mille objets qui tout à l'heure vous ont fourni de si précieuses indications, dans lesquels vous avez lu, comme dans un livre, les moindres gestes de mon enfant, après y avoir trouvé la preuve qu'elle vivait encore.

— C'est vrai, tous ces objets sont muets quant à ce que nous cherchons maintenant, ils ne me disent rien et n'ont rien à me dire.

— Alors vous l'avouez donc, tout espoir est perdu maintenant !

— Oui, si toutes mes recherches devaient se borner à cette chambre.

— Eh ! où voulez-vous donc trouver ailleurs qu'ici les traces…

— Il nous reste l'escalier à visiter.

— C'est vrai, mais quelle probabilité que vingt marches tout unies, faciles à parcourir d'un coup d'œil, puissent nous fournir la moindre révélation ?

— Pardon, répliqua l'agent, il y a chercher et chercher, il y a voir et voir, et je viens de vous le prouver, en découvrant la vérité là où vous n'avez rien vu.

— J'en conviens.

— Transportons-nous donc dans l'escalier par lequel sont partis Mlle Doutreville et celui ou celle qui l'a aidée dans sa fuite.

M. Doutreville alla ouvrir une petite porte ouvrant sur un vestibule.

— Venez, dit-il à Morin, elle est partie par là.

— Il y a un escalier de ce côté ?

— Oui, un escalier de service donnant sur la rue de Lisbonne.

— Vous êtes sûr qu'elle a pris cette voie ?

— J'en suis sûr ; d'abord, en prenant le grand escalier, ils étaient forcés de traverser la cour et de demander le cordon au concierge dont la loge touche à la grande porte donnant sur le boulevard Malesherbes ; puis cette petite porte qui donne sur l'escalier de service a été trouvée ouverte hier matin, et celle qui ouvre sur la rue de Lisbonne était simplement tirée sans être fermée à clef, ce qui n'arrive jamais ; il n'y a donc pas l'ombre d'un doute à ce sujet.

— Allons !

Il suivit le banquier en marchant lentement et en examinant sur son chemin avec la plus scrupuleuse attention toutes les parties du corridor depuis le plafond jusqu'au parquet.

Au bout de ce corridor commençait l'escalier.

— Vous avez reçu, au sujet de cet escalier, les mêmes instructions que pour la chambre, n'est-ce pas ? demanda-t-il à M. Doutreville.

Et je les ai suivies avec la même ponctualité.

L'escalier, exposé en plein jour, était éclairé comme la chambre et le corridor.

Prosper Morin s'y engagea le premier en se courbant pour examiner chaque marche dans ses plus petits coins.

Il descendit ainsi quinze marches sans rien découvrir.

— Vous le voyez, lui dit le banquier, rien, comme je l'avais pensé, absolument rien.

— Tout n'est pas dit, répliqua Morin, qui avait pour principe d'espérer jusqu'à la dernière minute, nous avons encore cinq marches à descendre.

Il ajouta aussitôt :

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Hein ! vous avez trouvé quelque chose ? s'écria M. Doutreville en descendant rapidement l'escalier.

Dans le coin d'une marche, à moitié caché sous un petit tas de poussière que le balai n'avait pu atteindre dans cette jointure, où il s'était comme incrusté, l'œil perçant de l'agent avait vu briller un petit point blanc, dans lequel, tout d'abord, il crut reconnaître une perle.

Il détacha l'objet avec son ongle et dit alors avec son sang-froid habituel :

— C'est le bouton de nacre d'une chemise d'homme.

— Voyons ! s'écria le banquier en s'emparant du bouton.

C'était bien cela.

— Donc, reprit l'agent, c'est un homme qui l'a aidée dans sa fuite et qui, naturellement, lui a versé, pendant votre fête à laquelle il assistait, le breuvage qui, à un moment donné, calculé d'avance, devait lui procurer un sommeil foudroyant et la plonger dans un état cataleptique, affectant tous les caractères de la mort.

— Un homme ! murmura M. Doutreville avec l'expression d'un profond accablement, et en ce moment elle est en son pouvoir !

Il reprit aussitôt :

— Mais qui vous dit que ce bouton, qui n'a aucune valeur, n'appartient pas à un de mes domestiques et n'est pas là depuis longtemps ?

— Non, répondit l'agent, ce bouton, sans valeur il est vrai, ne peut appartenir qu'à un homme du monde et sort, à coup sûr, de chez un grand chemisier, je reconnais cela à sa forme, à ce je ne sais quoi de particulier qui distingue les fournisseurs du monde élégant, et je vous le prouverai tout à l'heure en le comparant aux boutons de nacre de vos domestiques.

— Un homme ! dit M. Doutreville entre ses dents serrées l'une contre l'autre, un homme qui était là, à ma fête, qui lui a versé le breuvage fatal, qui est venu la prendre à l'heure du réveil, et qui me l'a emportée !… Mais cet homme quel est-il ? où le chercher ? où l'a-t-il emmenée ? Oh ! c'est horrible, mon Dieu ! c'est horrible !

— Où ? Ah ! voilà ce que ce bouton ne peut nous dire, répliqua l'agent en tournant et retournant dans ses doigts le bouton de nacre, qu'il avait repris des mains de M. Doutreville, et c'est tout ce que nous avons pour nous guider, c'est-à-dire rien. Le complice de la fuite de votre fille, l'auteur de cette mort apparente et momentanée, qui devait lui faciliter l'exécution de son odieux projet, c'est un homme, voilà ce

que nous savons, mais c'est tout.

— Et vous avez visité l'escalier jusqu'en bas ?

— Jusqu'au seuil, jusqu'au trottoir.

— Allons, tout est fini, maintenant, plus rien à tenter.

— Peut-être, dit Prosper Morin.

— Il vous resterait un espoir ? s'écria M. Doutreville.

— Il me reste, non un espoir, mais une dernière tentative à faire.

— Oh ! parlez, parlez.

— La jeune fille et son ravisseur sont sortis par cette porte, c'est donc là, dans la rue de Lisbonne, qu'une voiture les attendait.

— Oui.

— Qui est-ce qui balaye ce trottoir ?

— Mon concierge.

— A quelle heure ?

— Dès le matin.

— Veuillez le faire venir.

— Vous entendez ? dit le banquier à Jeanne qui avait assisté à toutes ces recherches.

Jeanne sortit, et un instant après elle revenait avec le père Marin, le concierge.

— Vous avez balayé ce trottoir hier matin, lui demanda l'agent à brûle-pourpoint, qu'avez-vous trouvé là, devant la porte ?

Pris à l'improviste, déconcerté par le regard froid et incisif, par le ton péremptoire et tranchant de l'agent de police, dont la qualité lui était connue, le père Marin se troubla, balbutia et finit par répondre :

— Mais oui, oui, monsieur, j'ai trouvé…

— Quoi ? demanda Morin, stupéfait et ravi du succès de sa ruse.

— Mais, monsieur… un porte-monnaie, que je n'ai pas remis tout de suite à monsieur, ne voulant pas le troubler dans sa douleur, mais j'attendais que monsieur…

— C'est bien ; ce porte-monnaie, vous l'avez ?

— Le voilà, monsieur, répondit le concierge en tirant de sa poche le porte-monnaie, sur lequel l'agent se jeta comme sur une proie.

Il l’ouvrit brusquement.

— De l’or… et une lettre, dit-il.

Il ouvrit rapidement la lettre et la parcourut pour ainsi dire d’un coup d’œil.

— Bravo ! s’écria-t-il, tout est dévoilé là, nous tenons le fil du complot.

Il reprit aussitôt en fronçant le sourcil :

— C’est-à-dire que nous ne tenons rien, car cette lettre est sans enveloppe, sans adresse.

— L’enveloppe, dit le concierge, elle était tombée sur le trottoir.

— Et vous l’y avez laissée ? s’écria l’agent tout frémissant.

— Non, je l’ai ramassée machinalement.

— Où est-elle ?

— Je l’ai jetée dans ma loge, mais je doute qu’on la retrouve.

— Conduisez-nous vite, dit Prosper Morin.

Un instant après, M. Doutreville, Prosper Morin et le père Marin pénétraient dans la loge de ce dernier.

Pendant que le concierge se mettait à la recherche de l'enveloppe, l'agent prenait à part M. Doutreville et lui lisait la lettre qu'il venait de trouver dans le porte-monnaie.

Voici ce qu'elle contenait :

« Je vous ai dit quel avait été l'effet des quelques gouttes que j'avais laissées tomber dans le verre de Baptistine, et déjà vous l'aviez appris par les journaux qui racontaient tous, le lendemain, la mort foudroyante de Mlle Doutreville. Quand je la vis tomber et rester inanimée sur le parquet, quand j'entendis le médecin, qui était accouru au cri désespéré du père, déclarer qu'il n'y avait rien à faire et qu'elle avait cessé de vivre, je restai atterrée, épouvantée de mon succès, et c'est avec une inexprimable angoisse que j'attends maintenant que les trois jours fixés pour la fin de la crise soient écoulés. C'est la nuit prochaine que je vous attendrai rue de Lisbonne et que le terrible problème sera résolu. Allons-nous la retrouver morte ou vivante ? Si elle allait ne pas s'éveiller ? Si c'était la mort et non le sommeil ? A cette seule pensée mon sang se glace dans mes veines ; je me considère déjà comme coupable d'un meurtre, comme l'assassin de cette pauvre enfant, qui a mis en moi une confiance aveugle, et je me sens dévorée de remords. Oh ! que j'ai hâte de la voir ! Mais huit mortelles heures me séparent encore du moment où je dois connaître la vérité, et, jusque-là, je ne vis pas, je ne pense pas, j'attends !… A tantôt, rue de Lisbonne, à cent pas au-dessus de l'hôtel Doutreville, à quatre heures. Nous pourrons pénétrer sans crainte dans l'hôtel par la porte du petit escalier de la rue de Lisbonne, qui sera tenue entrouverte par un ami sûr, d'autant plus sûr qu'il est payé pour cela, et nous entrerons dans la chambre de Baptistine avec la même facilité, car les deux vieilles servantes qui la gardent seront endormies pour vingt-quatre heures. »

— C'est tout ? demanda vivement M. Doutreville.

— Que voulez-vous de plus ?

— J'espérais trouver dans cette lettre quelques renseignements sur ce que ces deux misérables comptaient faire de ma fille du moment où elle serait en leur pouvoir.

— Malheureusement, rien n'était arrêté à cet égard, puisqu'il n'en est pas question.

— Ainsi cette lettre est d'une femme ?

— Oui.

— Et pas de signature ?

— Pas même d'initiale ?

— De sorte que nous ne savons ni quelle est celle qui a écrit cette lettre ni quel est celui auquel elle est adressée.

— Il est certain que cette lettre, dont j'attendais quelque importante révélation, nous laisse absolument dans la même obscurité. Ah ! si nous avions la chance de retrouver l'enveloppe !

Puis, s'adressant au père Marin :

— Eh bien ? lui demanda-t-il.

— J'ai fouillé toutes mes poches, répondit celui-ci, et rien !

— Pourvu que vous ne l'ayez pas brûlée ! dit le banquier en frémissant à cette pensée.

— Dame ! dit le bonhomme, j'allume mon feu le matin avec tout ce qui tombe sous la main, et il n'y aurait rien d'étonnant…

— Ah ! s'écria le père au désespoir, ce serait à douter de la Providence ! Dire que cet homme a tenu dans ses mains le salut de ma fille ; que, s'il se fût hâté de me remettre, aussitôt après l'avoir ramassée sur le trottoir, cette lettre avec l'enveloppe qui l'avait contenue, j'aurais su, deux ou trois heures après sa fuite, le nom du misérable qui me l'a ravie !… Et penser que grâce à lui, grâce à sa négligence et à sa cupidité, elle est perdue pour moi, perdue à tout jamais, sans ressource !

— Mais, monsieur, balbutia le père Marin tout tremblant, j'ai cru que ce porte-monnaie était tombé de la poche d'un passant, et je n'ai même pas eu la pensée de lire la lettre qu'il contenait.

— Non, dit l'agent, mais vous avez eu la précaution d'enlever et de brûler l'adresse, qui vous eût permis de retrouver le propriétaire de ce porte-monnaie, car il est évident pour moi que la lettre était dans son enveloppe, d'où vous ne l'avez retirée que pour avoir une excellente raison de vous approprier cet argent !

— Ah ! monsieur ! s'écria le père Marin.

— Voyons, nous n'avons pas de temps à perdre, les minutes sont précieuses, il faut en finir. Vous ne retrouvez pas cette enveloppe ?

— Hélas ! non, monsieur.

— Où avez-vous cherché ?

— Je viens de vous le dire, dans toutes mes poches.

— Mais non dans votre loge ?

— Pas encore, mais…

— Je m'en charge.

— Et il se mit à parcourir la loge lentement et en scrutant attentivement les plus petits coins, comme il avait opéré dans la chambre de Mlle Doutreville.

Au bout d'un quart d'heure, il l'avait fouillée de fond en comble, sans avoir rien découvert.

— Qu'est-ce que c'est que cela ? dit-il alors en montrant une espèce de haillon pendu dans un coin obscur.

— Oh ! ça, monsieur, répondit le concierge, c'est un vieux gilet de tricot que je mets le matin pour faire tous mes nettoyages.

— Vous l'avez visité ?

— Oh ! c'est inutile, les poches sont percées, de sorte que je ne m'en sers jamais.

— Voyons toujours.

Il alla fouiller les poches du gilet de tricot.

Elles étaient percées, en effet.

— Tiens, dit l'agent après avoir passé ses doigts à travers les trous, voilà un morceau de papier qui s'est enfoncé dans un petit coin.

Il l'enleva.

C'était une enveloppe.

— J'ai trouvé, s'écria-t-il après avoir jeté un coup d'œil sur l'adresse, je vois au timbre qu'elle a été jetée à la poste avant-hier, et l'écriture est exactement semblable à celle de la lettre.

— Et à qui, à qui est-elle adressée ? demanda M. Doutreville en s'approchant de l'agent.

— Connaissez-vous M. André Chambrun ?

— Oui, c'est un jeune homme qui nous rendait autrefois de fréquentes visites.

— Eh bien, c'est lui, tenez.

M. Doutreville prît l'enveloppe et lut :

— Monsieur André Chambrun rue de Provence, 22.

— Lui ! lui ! s'écria le banquier stupéfait.

— C'est un jeune homme ? demanda l'agent.

— Vingt-cinq ans environ.

— Un amoureux, je vous le disais bien.

— Lui si loyal, si doux, si inoffensif !…

— Oh ! monsieur, ne perdons pas de temps en étonnements ; faites atteler ou envoyez chercher une voiture, et en route pour la rue de Provence !

— Ma voiture est attelée, depuis deux heures, prévoyant bien que j'en aurais besoin ; nous pouvons partir.

Un instant après M. Doutreville et Prosper Morin étaient emportés vers le quartier de la Chaussée-d'Antin, et au bout de dix minutes la voiture s'arrêtait au n° 22 de la rue de Provence.

Les deux hommes s'élancèrent à terre, et M. Doutreville, courant ouvrir la porte de la loge, demanda d'une voix brève :

— M. André Chambrun ?

A ce nom le concierge, qui travaillait à un paletot, releva vivement la tête, et, après avoir jeté un coup d'œil sur le banquier :

— Apportez-vous des nouvelles, monsieur ? lui demanda-t-il avec une anxiété visible.

— Quelles nouvelles ? que voulez-vous dire ? demanda le banquier à son tour.

— Comment ! monsieur ne sait donc pas ?

— Quoi ?

— L'accident arrivé à M. Chambrun.

— Un accident ?

— Tenez, monsieur, voyez plutôt.

Il lui désigna du doigt, sur un journal, un article que lut le banquier et qui renfermait ces lignes :

« Encore un accident de voiture. Un coupé, dans lequel se trouvaient deux personnes, M. André Chambrun et une dame qu'il a dit être sa parente, a versé cette nuit, vers quatre heures du matin, rue Tronchet, et d'une façon si malheureuse que l'un et l'autre ont été

grièvement blessés. La dame a pu rentrer chez elle dans une voiture de place, tandis que M. Chambrun, qui perdait son sang par une large blessure à la tête, se faisait transporter chez un ami qui demeure tout près de là, à l'entrée de la rue Royale. »

M. Doutreville avait pâli à la lecture de cet article.

— Un accident ! murmura-t-il tout bouleversé, et elle n'est pas rentrée chez son père !

— Et M. Chambrun n'est pas revenu ici ? demanda l'agent au concierge.

— Non, monsieur.

— Il n'a pas fait donner de ses nouvelles ?

— Pas un mot. Je croyais même que c'était vous qui…

— Nullement ; mais cet ami qui demeure rue Royale doit être connu de ses parents, de ses domestiques ?

— Personne ne le connaît.

— Que faire, mon Dieu, que faire ? s'écria le banquier avec un accent désespéré.

— Ça, répondit l'agent, c'est de ma compétence, ne vous occupez de rien, laissez-moi faire, et j'espère bien vous apporter du nouveau d'ici à ce soir.

M. Doutreville s'en rapporta entièrement de la découverte et du salut de sa fille à Prosper Morin, qui lui avait inspiré une confiance aveugle, et il rentra à son hôtel où pendant son absence se passaient des événements d'une extrême gravité.

Ses traits bouleversés annonçaient un malheur... (Page 219.)

En rentrant chez lui, le cœur brisé, l'âme abattue sous le poids du malheur qui venait de s'abattre sur lui le père de Baptistine trouva dans son bureau Jacques Doutreville, son oncle, qui l'attendait depuis une heure.

Lui aussi était profondément triste et accablé.

Il avait sans cesse dans l'esprit et devant les yeux les terribles menaces de M. Portal et la lettre par laquelle il lui annonçait la mort de sa chère petite-nièce, la première des victimes condamnées par lui et qui, dès lors, devaient succomber coup sur coup jusqu'au jour où il voudrait mettre fin à ces épouvantables drames en allant se dénoncer lui-même comme le véritable meurtrier de Robert Doutreville. Et puis il songeait aussi au manuscrit de Pierre Chenu, à cette pièce redoutable, écrasante, qui contenait sa condamnation inévitable, en supposant qu'il eût l'odieux courage de laisser s'accomplir toutes les catastrophes que son silence amassait sur tant de têtes innocentes.

A l'aspect de son oncle, Augustin Doutreville s'écria tout à coup :

— Grand Dieu ! mon oncle, comme vous voilà changé depuis quelques jours ! Qu'avez-vous donc ? Que vous arrive-t-il ?

En face de ce père si cruellement éprouvé, dans lequel il reconnaissait encore une victime, M. Jacques sentit s'accroître son trouble et ses remords, et c'est d'une voix mal assurée qu'il répondit :

— Hélas ! mon cher Augustin, le coup terrible qui nous frappe tous dans cette chère enfant ne t'explique-t-il pas suffisamment le changement que tu remarques en moi ?

— C'est vrai, dit le banquier en pressant la main de son oncle, j'oublie que votre tendresse pour elle égalait la mienne.

— Enfin, quelles nouvelles ? demanda vivement M. Jacques.

— Vous savez déjà qu'elle n'est pas morte, n'est-ce pas ?

— Pas morte ! s'écria M. Doutreville, dont les traits rayonnèrent à cette nouvelle.

— Vous l'ignoriez ?

— Complètement ; les journaux ont dit le contraire dans un article ayant pour titre : *Le Rapt d'une morte.*

— C'est une erreur que j'ai partagée d'abord comme tout le monde ; mais un agent de police, après avoir minutieusement visité la chambre de ma fille, m'a prouvé que cette prétendue mort n'était autre chose qu'un sommeil cataleptique dû à un breuvage dont l'effet a cessé la nuit dernière, et que c'était de son plein gré qu'elle avait quitté l'hôtel pour s'enfuir… où ? je l'ignore, et c'est ce que cherche cet agent, dans l'habileté duquel j'ai la plus grande confiance.

— Et elle a pu partir comme cela seule ?

— Seule ! malheureusement non.

— Ah ! avec qui alors ?

— Avec un jeune homme, répondit tristement le banquier.

— Qu'elle aimait à ton insu.

— Naturellement ; mais pourquoi ne m'avoir pas fait l'aveu de cet amour ? Pourquoi avoir accepté sans résistance et presque avec empressement la demande en mariage et les hommages du comte d'Oliva ?

— Le cœur des jeunes filles est plein de mystères, mais celui-là est incompréhensible.

— Je m'y perds.

Après une pause, Jacques Doutreville reprit :

— Ce triste événement n'aurait-il pas quelque relation avec une scène étrange qui s'est passée l'autre jour à ta fête ?

— Quelle scène ?

— Je veux parler d'un personnage bizarre, une vieille qui s'est fait annoncer sous le nom de la fée aux soucis, et qui en sa qualité de fée aurait pronostiqué l'avenir de quatre personnes, quatre femmes.

— En effet, s'écria le banquier frappé tout à coup de ce souvenir, cette scène s'est passée au commencement de la fête, et je me rappelle que la première personne touchée par la baguette de la fée, désignant ainsi les victimes prédestinées, était ma fille.

— Ah ! tu es sûr que Baptistine a été désignée la première ?

— Je m'en souviens.

Une violente émotion se peignit sur les traits de Jacques Doutreville qui, en voyant se réaliser à la lettre la sinistre prophétie de cette fée aux soucis, sentit s'accroître son anxiété et son remords avec la certitude que les menaces de M. Portal allaient s'exécuter comme des arrêts.

— Et quelles sont donc les trois autres femmes que désigna encore la fatale baguette ? demanda-t-il.

— Ma femme, Mme Chabert et la comtesse de Saubignac.

Jacques Doutreville tressaillit.

— Qu'avez-vous donc ? lui demanda son neveu.

— Toutes trois choisies dans notre famille, murmura le vieillard, que tous ces détails confirmaient de plus en plus dans la conviction dont il venait d'être saisi.

— On dirait que cela vous effraye, lui dit le banquier.

— J'avoue que cela me cause quelque émotion, répondit Jacques Doutreville, car enfin la première tête menacée a été celle de Baptistine, et vous voyez !

— Non, non, dit Augustin Doutreville, la scène de la fée aux soucis n'a été qu'un divertissement original et n'a aucune relation avec le malheur qui nous frappe.

M. Jacques secoua la tête en signe de doute, mais il ne pouvait dire les motifs secrets qui le portaient à s'effrayer des menaces de la fée.

— Qui donc avait amené cette femme à la fête ? demanda-t-il au bout d'un instant.

— Quelle femme ?

— Cette fée aux soucis.

— Elle est venue seule, je pense.

— Et elle est repartie de même, sans personne pour l'accompagner ?

— Non, je me rappelle qu'en se retirant elle a trouvé un cavalier, et même un protecteur.

— Comment cela ?

— Le comte de Saubignac, dont vous connaissez le caractère ombrageux, ayant trouvé mauvais quelle ait osé mettre sa femme en jeu, eut le mauvais goût de lui barrer le passage et de vouloir la démasquer ; alors un fort de la Halle se présenta aussitôt, envoya le comte à vingt pas de là, et, saisissant le bras de la fée, sortit fièrement avec elle.

Il était masqué, mais, provoqué par le comte, il lui a jeté son nom.

— Et ce nom ? demanda M. Jacques avec hésitation.

— M. Portal.

— Je m'en doutais, murmura le vieillard en pâlissant.

— En vérité, mon oncle, dit le banquier, stupéfait de l'extrême agitation où il voyait celui-ci, je m'étonne de l'importance que vous attachez à cette fée aux soucis, à ses prophéties ; vous que j'ai toujours connu si sérieux, si positif, si sceptique même, je ne vous reconnais plus du tout.

— Que veux-tu ? répondit le vieillard, de plus en plus troublé, il faut peut-être attribuer cette faiblesse à l'ébranlement que m'a causé la mort, puis la disparition de ma chère petite Baptistine, mais je ne puis m'empêcher de voir dans toute cette affaire la main de cette terrible fée aux soucis.

Il tomba alors dans de sombres réflexions.

— Eh bien, mon oncle, lui dit le banquier, vous ne me demandez aucuns détails concernant Baptistine ?

— En effet, je ne sais où j'avais la tête, je ne te dis rien de cette pauvre enfant, et c'est précisément elle qui m'absorbe en ce moment. Eh bien, voyons, parle, dis-moi tout ce qui s'est passé depuis sa disparition.

Augustin Doutreville raconta alors à son oncle toutes les recherches et toutes les découvertes opérées par l'agent Prosper Morin dans la chambre de la jeune fille, et termina en lui disant la dernière déception qu'ils avaient rencontrée au domicile d'André Chambrun.

Après avoir écouté ce récit avec le plus vif intérêt, Jacques Doutreville retomba aussitôt dans la sombre préoccupation dont son neveu venait de le tirer, et dont la cause fut révélée à celui-ci par la question qu'il lui adressa :

— Quelle est la seconde personne qu'a touchée la baguette de la fée aux soucis ?

Le banquier resta stupéfait à ces mots.

— Prenez garde, mon oncle, répondit-il enfin, c'est une idée fixe, une véritable monomanie, c'est véritablement inquiétant.

— Réponds à ma question, insista le vieillard.

— Eh bien, je crois que c'est Chabert.

— Bien !

Il se leva, recommanda à son neveu de lui faire parvenir des nouvelles de Baptistine et sortit.

Un quart d'heure après, il se présentait chez M. Chabert et demandait à parler à sa femme.

— Madame est occupée avec quelqu'un, répondit la femme de chambre, mais il y a longtemps que ce monsieur est là, et…

Au même instant, un individu doué d'un physique peu sympathique sortait du petit salon de Chabert, à laquelle la femme de chambre alla annoncer la visite de son oncle.

Introduit aussitôt, il resta saisi en face de Mme Chabert.

Ses traits bouleversés annonçaient qu'un malheur venait de la frapper.

Mme Chabert, plus pâle encore que de coutume, avait dans les yeux quelque chose de hagard et de troublé qui trahissait une de ces tortures morales sous lesquelles l'âme se tord et agonise.

C'était le paroxysme de quelque mystérieuse et intolérable souffrance, et cela était si visible, si éloquemment écrit sur chaque trait de son visage, que Jacques Doutreville demeura immobile et fixé sur le seuil par un sentiment de terreur et de pitié qui glaçait son sang dans ses veines.

La jeune femme elle-même était si complètement dominée par cette angoisse, qu'elle fut quelques instants sans s'apercevoir de l'effet qu'elle produisait sur le nouveau venu ; puis, redevenant tout à coup maîtresse d'elle-même devant la nécessité de dissimuler ses sentiments, elle se leva et, tendant la main à Jacques Doutreville avec un sourire qui, sur ses traits pâles et altérés, était d'un effet navrant :

— Bonjour, mon oncle, bonjour, lui dit-elle, il y a longtemps qu'on n'a eu le plaisir de vous voir ici.

— Oui, en effet, répondit le vieillard en prenant place sur un siège qu'elle avait avancé près du sien, je ne viens pas aussi souvent que je le voudrais.

— Restez-vous à dîner avec nous, mon oncle ? reprit Blanche avec des regards et un accent qui trahissaient de profondes distractions.

— Non, chère nièce, répondit M. Jacques, je suis venu pour… vous allez rire, eh bien, oui, je suis venu pour vous demander si vous êtes remise de la frayeur que vous a causée l'autre jour, au bal, cette affreuse vieille qui se faisait appeler la fée aux soucis.

— La fée aux soucis ! répéta la jeune femme en tressaillant, oui, elle m'a prédit je ne sais quelle terrible catastrophe, et…

Elle se tut tout à coup.

— Et j'espère qu'elle s'est trompée dans ses prédictions, dit vivement le vieillard, car vous n'avez aucun motif de chagrin… sérieux, n'est-ce pas, mon enfant ?

— Non, répondit Blanche en faisant de visibles efforts pour s'arracher aux pensées qui semblaient vouloir l'absorber, oh ! non,

n'ai-je pas tout ce qu'il faut pour être heureuse ? Que puisque désirer ? Quel chagrin pourrait m'atteindre ?

— C'est ce que je me dis, car enfin vous êtes jeune, belle, riche, libre de satisfaire toutes vos fantaisies, et, par-dessus tout, aimée, adorée de votre mari.

— Tout pour être heureuse, je le répète, répondit Mme Chabert d'un air rêveur.

— Et pour n'avoir pas à redouter la prophétie de la fée aux soucis, ajouta M. Jacques en souriant.

— C'est vrai, mais Baptistine aussi avait tout pour être heureuse et pour braver ses sinistres prédictions, et cependant…

— Oui, dit le vieillard, dont la figure s'assombrit tout à coup, tout lui souriait dans la vie ; il semblait que le sort l'eût entourée de tous les gages de bonheur et de sécurité que puisse souhaiter une créature humaine, et la voilà foudroyée dans la fleur même de son printemps, car qui sait quelles seront les conséquences de cette triste affaire ?

— Et rappelez-vous que c'est elle qui, la première, a été touchée par la fatale baguette, et que c'est sur sa tête d'abord que le malheur s'est abattu.

— Et la seconde ? demanda M. Jacques.

— C'est moi, répondit la jeune femme d'une voix brève et en laissant tomber son front dans sa main.

Il y eut un long silence.

— Mais vous, reprit enfin M. Jacques après un moment d'hésitation, vous me l'avez dit, vous n'avez aucun sujet d'inquiétude, votre vie est calme et à l'abri de tout orage ?

— Oui, oui, c'est bien cela ! murmura Blanche sans relever la tête et avec ce ton de profond découragement qui est le dernier terme du désespoir.

Cette réponse fut suivie d'un nouveau silence.

Sous l'air de tranquillité qu'il affectait, Jacques Doutreville était en proie à une violente agitation.

Il était venu chez Mme Chabert en cherchant à se convaincre que le coup qui frappait sa petite-nièce n'avait aucune relation avec les menaces de M. Portal et les prédictions de la fée aux soucis, et dans l'espoir de trouver heureuse et souriante celle qui, après Baptistine, avait été signalée comme prédestinée à quelque terrible catastrophe,

et voilà qu'il voyait la jeune femme dans une situation d'esprit qui confirmait toutes ses craintes.

Deux victimes frappées en quelques jours et dans l'ordre marqué par cette fée aux soucis, complice et instrument de M. Portal !

C'était donc une hécatombe qui se préparait, comme le lui avait annoncé ce terrible ennemi.

Alors il voyait se dérouler dans son imagination bouleversée une suite de drames effroyables, de catastrophes sanglantes, de tortures inouïes et de mortels désespoirs, et, en songeant que c'était lui, lui seul, qui condamnait tant de victimes à se tordre et à se débattre dans cet enfer, il se sentait écrasé sous le poids du remords.

— Blanche, dit-il enfin, du ton d'un homme qui vient de prendre un parti, avez-vous confiance en moi ?

— Une entière confiance, mon oncle.

— C'est ce que je vais savoir tout de suite.

La jeune femme le regarda d'un air interrogateur.

— Blanche, je viens de voir sortir de ce salon un homme qui m'a fait l'effet d'un oiseau de mauvais augure et que je me suis étonné de rencontrer chez vous. Cet individu parti, j'entre et je vous trouve bouleversée, sous l'empire d'une émotion si violente qu'il vous a été impossible de la comprimer, même pour quelques instants, un grand malheur vous frappe donc, ne le niez pas ; il a laissé son empreinte sur votre front.

Mme Chabert ne répondit pas ; elle fixait sur son oncle un regard impassible.

Celui-ci reprit :

— Je ne sais quel est le secret qui pèse si cruellement sur vous ; voulez-vous, pouvez-vous me le confier et me demander mes conseils ? Si des conseils ne suffisent pas, s'il fallait de l'argent, si même vous jugiez à propos d'accepter cet argent sans me faire les confidences que je réclame de vous à titre d'oncle et d'ami, dites-moi la somme et, quelle qu'elle soit, vous l'aurez demain, aujourd'hui même, si c'est nécessaire.

Le sentiment qui se manifesta tout d'abord sur les traits de Mme Chabert à cette proposition fut une extrême surprise.

Jacques Doutreville n'avait guère qu'une passion : l'argent ; il avait donné mille preuves d'avarice et d'égoïsme qui eussent empêché qui que ce fût de sa famille de lui demander le plus mince service

pécuniaire ; aussi la jeune femme crut-elle rêver en l'entendant lui proposer une somme d'argent, quelle qu'elle fût.

A cette impression succéda une émotion profonde, prolongée, dans laquelle se trahissait une lutte intérieure, lutte terrible, où s'agitait quelque sombre et redoutable question, car mille angoisses passaient dans ses yeux et les troublaient comme autant d'orages.

Après un long débat, elle prit enfin un parti et répondit à son oncle qui attendait sa décision avec anxiété :

— Non, mon oncle, je n'ai pas de secret et n'ai pas besoin d'argent.

Ce refus parut causer au vieillard une profonde contrariété.

Il eût été heureux de pouvoir s'imposer un immense sacrifice pour conjurer le malheur qu'il sentait là.

Il lui semblait que, même en cas d'insuccès, son remords en eût été allégé, car plus que jamais il voyait la main ennemie qui l'avait menacé et qui s'appesantissait sur sa famille.

— Pourtant, dit-il à la jeune femme, vous êtes sous le coup d'une immense douleur, et tout me fait supposer qu'elle a été provoquée par la visite de cet équivoque personnage dans lequel il m'a semblé flairer un homme d'affaires, quelque intrigant de bas étage.

— Ce n'est pas cela, répondit Blanche, j'ai en ce moment un motif de chagrin, il est vrai, mais beaucoup moins grave que vous ne le supposez, auquel l'homme qui sort d'ici est tout à fait étranger et qui se dissipera bientôt, sans qu'il soit besoin d'aucun sacrifice d'argent.

Mme Chabert avait prononcé ces mots sur un ton dégagé qui ne trompa pas son oncle.

Il comprenait qu'il avait deviné juste, et se désespérait de ne pouvoir décider la jeune femme à accepter un service qui l'eût sauvée de quelque terrible situation, comme le prouvait le long débat qui s'était livré en elle avant qu'elle ne répondît enfin par un refus.

— Blanche, reprit-il, je vous jure que j'eusse été heureux, très heureux de vous donner cette preuve d'affection, et que votre refus me cause une peine extrême.

— Que voulez-vous, mon cher oncle ? répondit Chabert avec un calme annonçant un parti pris inébranlable ; je ne puis pourtant pas accepter un service dont je n'ai nul besoin.

— Enfin, si vous veniez à changer de résolution, rappelez-vous

que vous pouvez compter sur moi et soyez assurée que vous me procurerez une véritable joie en me donnant l'occasion de vous être agréable.

Il se leva à ces mots et sortit pour aller voir M. Chabert à son cercle.

Quand elle fut seule, la jeune femme se laissa tomber dans un fauteuil et murmura en plongeant sa tête dans ses deux mains :

— Non, non, jamais femme n'a passé par une pareille épreuve.

Sachons maintenant quel était l'individu qui venait de se croiser avec M. Jacques et quelle scène s'était passée entre lui et Mme Chabert.

Avant de raconter cette scène, quelques explications au sujet de M. et Mme Chabert nous semblent nécessaires.

En se réveillant le lendemain dans sa chambre, plongée dans une pénombre lumineuse, car il était dix heures et le soleil pénétrait l'obscurité à travers les persiennes et les épais rideaux de soie, Mme Chabert entrevit, comme dans un rêve, la crise terrible qu'elle avait traversée quelques heures auparavant : elle, immobile, pâle et résolue, le regard fixé sur le comte d'Oliva, attendant l'annonce de ce mariage, déterminée à exposer sa honte aux yeux de tous et à boire ensuite ce poison qui devait la foudroyer au milieu de cette fête.

Puis, poursuivant jusqu'au bout l'horrible vision, elle voyait son mari atterré, abattu sous cette double catastrophe, mais ne trouvant dans son cœur saignant et dans son affection trahie que des larmes et de la pitié pour la malheureuse qui, toute sa vie, avait été l'objet de son culte et de sa tendresse. Elle le voyait tombant à genoux près de son corps immobile, appelant avec des cris et des sanglots celle qui venait de le couvrir de honte, lui prodiguant les noms les plus tendres au lieu des imprécations qui eussent dû sortir de sa bouche, et, loin de s'en détourner avec horreur, inondant de ses larmes ce visage inanimé et pressant dans ses bras ce corps déjà refroidi par la mort, comme s'il eût espéré lui rendre par ses embrassements la chaleur et la vie.

Quels que fussent ses torts envers lui, elle ne pouvait se le représenter autrement que le désespoir dans l'âme et le pardon aux lèvres.

Alors, tout heureuse d'avoir échappé à cette fin tragique, d'avoir soustrait sa mémoire à cette honte et son mari à cette mortelle et incurable douleur, il lui sembla qu'elle renaissait à une vie nouvelle, qu'un autre sang circulait dans ses veines, qu'un air plus pur emplissait sa poitrine et que tout son être enfin subissait une complète transformation.

Toute cette atmosphère funeste et empoisonnée dont elle se sentait enveloppée depuis quelque temps lui sembla se dissiper tout à coup dans les pures et fraîches effluves d'un printemps au sein duquel son âme purifiée s'épanouissait avec délices.

Enfin elle sentait toutes ses facultés inondées de ce bien-être ineffable qu'éprouve le voyageur en passant des ardeurs écrasantes

d'un aride Sahara aux vivifiantes fraîcheurs d'une oasis toute fleurie, toute parfumée, toute sillonnée de ruisseaux clairs et limpides.

— Pauvre Pierre ! murmura-t-elle d'une voix attendrie, c'est à lui désormais que je veux me consacrer tout entière ; lui si bon, si généreux, si noble et si grand dans son pardon !

Car, pour elle, ce qu'elle avait vu dans cette sombre vision, c'était la réalité même, et elle ne doutait pas un instant que son mari n'eut été, après son suicide et son humiliant aveu, tel qu'il venait de lui apparaître, désespéré, tout en larmes et le pardon sur les lèvres.

Après s'être plongée quelque temps encore dans les rêves tout nouveaux qu'évoquaient en elle cette renaissance et cette espèce de purification de tout son être moral, elle sonna sa femme de chambre, qui se présenta aussitôt :

— Virginie, lui dit-elle, mon mari est-il levé ?

La femme de chambre eut un mouvement de surprise.

Elle ne disait jamais : mon mari, mais monsieur.

— Oui, madame, monsieur est levé depuis près de deux heures, répondit-elle.

— Où est-il en ce moment ?

— Dans le jardin, madame.

— Dans cette saison ! à quoi songe-t-il ? il doit y faire très froid.

— C'est vrai, madame, mais le temps est si beau !

— Ça n'en est pas moins dangereux. Comment est-il vêtu ?

— Monsieur a cette espèce de jaquette doublée de flanelle rouge qu'il met le matin en se levant.

— C'est beaucoup trop léger pour sortir de la maison ; prenez dans sa chambre son pardessus doublé de fourrures et allez le lui porter en lui disant que je le prie, et au besoin que j'exige de lui, qu'il passe ce vêtement par-dessus l'autre.

Virginie ne bougea pas.

Elle restait, devant sa maîtresse, immobile et stupide de surprise, se demandant tout bas si elle comprenait bien et ne pouvant croire à tant de sollicitude de la part de celle-ci pour un mari dont elle ne parlait même jamais, bien loin de s'occuper de sa santé et de son bien-être.

— Eh bien, qu'attendez-vous ? lui demanda Blanche.

— Mais répondit Virginie, j'attendais… Je voulais savoir si c'était tout ce que madame avait à me commander.

— C'est tout.

La femme de chambre allait se retirer.

— Attendez, lui dit Blanche.

Elle revint sur ses pas.

— Savez-vous ce que nous avons pour déjeuner ?

— Un pâté de foie gras, un poulet froid, des crevettes…

— Quel fromage ?

— Un fromage suisse que madame aime beaucoup.

— Pourquoi pas de gibier dans cette saison ?

— Madame ayant dit un jour qu'elle n'en aimait pas l'odeur, monsieur a défendu d'en jamais servir.

— Et il l'aime, lui, en qualité de chasseur ?

— Oh ! oui, madame.

— Il aime aussi les huîtres ?

— Oui, madame, mais on ne peut manger les huîtres sans vin blanc, et, le vin blanc étant contraire à madame, monsieur a commandé…

— C'est bien, vous allez trouver le cuisinier et lui commander de ma part de remplacer le poulet par deux perdreaux truffés, les crevettes par des huîtres, le vin rouge par du vin blanc, pour commencer, le fromage suisse par du roquefort, qui est du goût de monsieur et dont l'odeur ne m'incommode plus, et enfin le bordeaux ordinaire par une bouteille de chambertin, en servant le gibier.

— C'est bien, madame, c'est bien, dit Virginie, dont l'ébahissement était au comble.

— Est-ce monsieur qui avait commandé le déjeuner.

— Oui, madame ; comme de coutume, le chef lui a porté ce matin un menu dans lequel il a fait son choix.

— Vous pouvez vous retirer, c'est tout ce que j'ai à vous dire. Commencez par monsieur et recommandez qu'on serve le déjeuner à midi précis, puis vous viendrez m'habiller.

Deux heures après les deux époux étaient réunis dans la salle à manger.

M. Chabert était rayonnant.

— Chère Blanche, dit-il à sa femme en lui pressant affectueusement la main, combien je vous remercie de votre prévenance de ce matin ! Si vous saviez à quel point j'y ai été sensible !

— Allons donc, répondit Blanche avec un charmant sourire, c'est de l'égoïsme et rien de plus ; si vous eussiez attrapé une bronchite ou une fluxion de poitrine, qui est-ce qui aurait eu la peine de vous soigner ? Moi, car je n'aurais pas cédé ce soin à une autre ; tandis qu'en prenant la simple précaution de vous envoyer un vêtement chaud je me suis épargné cet ennui.

— Vous êtes charmante, ma chérie, s'écria M. Chabert en portant vivement la main de sa femme à ses lèvres.

— Allons, dit celle-ci en se dégageant doucement, mettons-nous à table, car je suis plus affamée de nourriture que de baisers, je vous en préviens.

— Eh bien, vous ne pouviez rien me dire qui me fut plus agréable, mon amie, répondit le mari d'un air ravi, car j'étais inquiet depuis quelque temps de vous voir manger si peu.

— Oh ! l'appétit m'est revenu et, si le déjeuner est de mon goût vous allez voir comme je vais y faire honneur.

— Préparez-vous donc, ma chère Blanche, car j'ai veillé à ce qu'il fût entièrement de votre goût.

— C'est ce que nous allons voir.

Ils se mirent à table.

Un instant après un domestique posait sur la table un plateau d'argent contenant quatre douzaine d'huîtres et débouchait ensuite une bouteille de sauternes.

— Hein ? qu'est-ce que c'est que cela ? s'écria M. Chabert en fronçant le sourcil, j'avais commandé des crevettes ; vous savez bien d'ailleurs que madame n'aime pas les huîtres et que le vin blanc lui fait mal.

— Baste dit Blanche, on s'est trompé ; eh bien, je veux profiter de cette erreur pour goûter l'un et l'autre.

Elle mangea une demi-douzaine d'huîtres, but un demi-verre de sauternes avec de l'eau et déclara que cela était exquis.

Il restait trois douzaines et demie d'huîtres, que M. Chabert dévora consciencieusement jusqu'à la dernière.

Alors on servit le pâté de foie gras.

— Vous avez déjà beaucoup mangé, mon ami, dit Blanche à son mari, si nous passions tout de suite au rôti ?

— Volontiers, ma chérie.

Et le rôti fut apporté.

A la vue des deux perdreaux, dont le parfum avait déjà saisi son odorat, M. Chabert bondit de son siège et, d'un ton plein de colère :

— Ah ! çà, s'écria-t-il, où Bastien a-t-il donc la tête ce matin ? Ne sait-il pas que jamais il ne doit paraître de gibier sur notre table ? Remportez cela et dites-lui de venir.

Le valet allait obéir.

— Du tout, laissez cela, au contraire, dit la jeune femme, ces deux petites bêtes ont l'air si appétissant que je veux en goûter ; et quant au fumet qui s'en échappe, eh bien, mais ce n'est vraiment pas désagréable et il est possible que je m'y fasse ; essayons.

— Eh bien, mon ami, reprit Mme Chabert, quand vous voudrez me servir !

M. Chabert se rassit, stupéfait de la facilité avec laquelle sa femme surmontait ce jour-là ses plus violentes antipathies, puis il découpa un perdreau, en détacha une aile et la lui servit.

Blanche l'attaqua résolument.

— Tiens, tiens, dit-elle après en avoir mangé deux ou trois bouchées, mais c'est que ce n'est pas mauvais du tout, je crois même que je m'y ferai très facilement.

— Je vous en supplie, ma chère amie, ne vous forcez pas si ce mets vous déplaît, lui dit son mari, j'avais commandé un poulet et je puis…

— Non pas ; décidément, je me fais à ce petit goût de sauvageon et préfère cela au poulet.

— Allons, c'est la journée aux miracles.

Blanche dévora l'aile tout entière, à la grande joie de M. Chabert, heureux de la voir en si bel appétit, mais ne comprenant rien à la subite métamorphose qui s'opérait dans les goûts et dans le caractère de sa femme.

Le dessert parut bientôt.

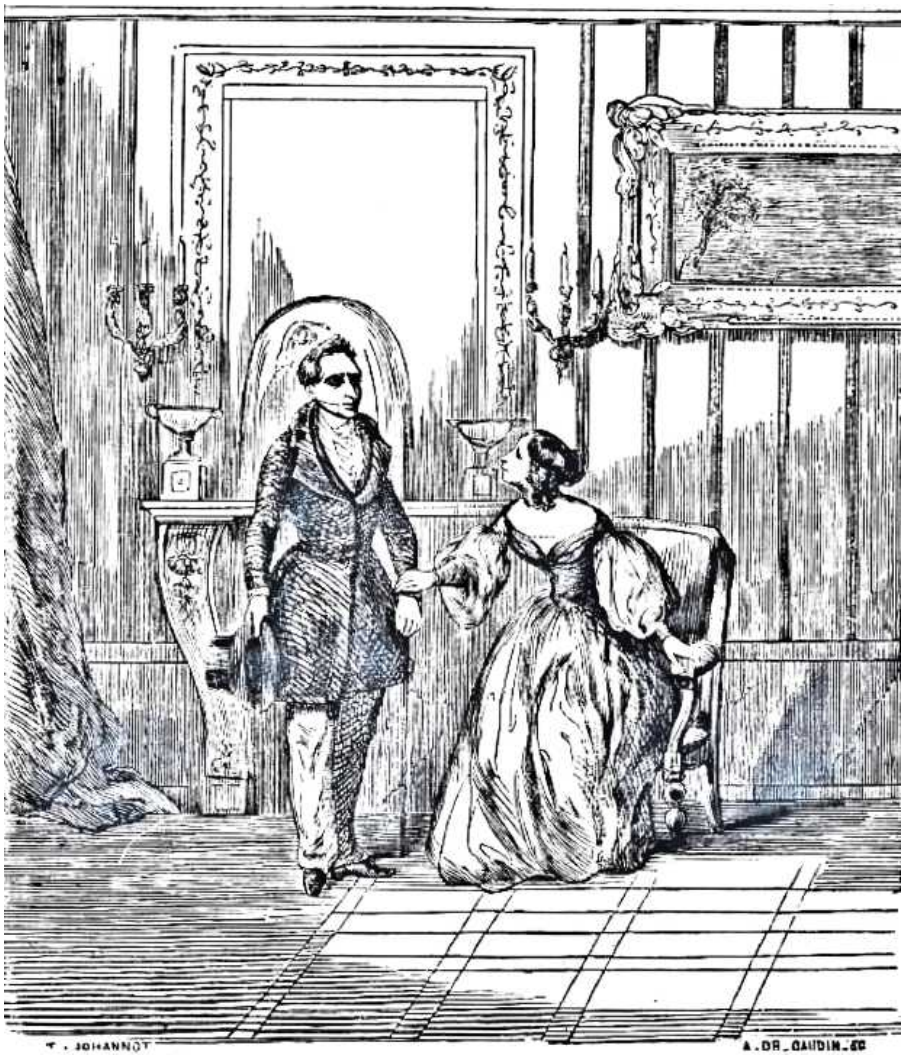
Le roquefort plongea M. Chabert dans un état de stupeur difficile à décrire.

Il en demeura quelques instants sans pouvoir proférer une parole.

— Du roquefort ! s'écria-t-il enfin hors de lui, quand on sait que madame ne peut supporter ni le goût ni l'odeur de ce fromage ! Ah ! ça, est-ce une gageure, à la fin ? Allez chercher un fromage suisse.

— Eh bien, oui, c'est une gageure, dit Blanche à son mari, dès que le domestique eut disparu.

— Que voulez-vous dire, ma chère amie ?



Que vous êtes aimable d'être venu me voir, mon cher oncle!... (Page 232.)

— Je veux dire, monsieur, qu'il y a assez longtemps que vous me traitez en enfant gâtée, disons mieux, en parfaite égoïste, en vous conformant à tous mes goûts, en vous privant de tout ce que vous aimez, je veux dire que je trouve ce rôle fort humiliant pour mon amour-propre, et que je suis décidée à prendre enfin ma revanche en m'astreignant à mon tour à boire les vins que vous aimez et à manger vos mets de prédilection.

M. Chabert contempla quelques instants sa femme sans rien dire.

L'expression d'un profond ravissement se lisait sur ses traits épanouis, et à la façon dont il la regardait, on eût dit que sa femme lui apparaissait sous un jour tout nouveau, inconnu jusque-là.

Il lui eût été difficile de l'aimer davantage, mais à la profonde tendresse qu'il éprouvait pour elle venait se mêler en ce moment un sentiment dont il ne se rendait pas compte et qui lui donnait envie de pleurer tant il se sentait heureux.

C'était la première fois qu'il trouvait en elle ces attentions exquises, ces délicates prévenances, et il lui semblait pénétrer dans un paradis où commençait pour lui une vie nouvelle.

— Blanche, ma chère Blanche, dit-il en saisissant sa main, qu'il pressa dans les siennes, mais vous voulez donc me rendre fou de bonheur !

— Oui, mon ami, répondit Blanche en répondant tendrement à cette étreinte, je veux vous rendre heureux jusqu'à la folie… exclusivement. J'ai fait ce matin mon examen de conscience, et il ne m'a pas satisfaite du tout, je me suis trouvé bien des torts envers vous, j'ai résolu de les réparer en changeant complètement de conduite à votre égard, et je me suis mise à l'œuvre des aujourd'hui, c'est à vous à me dire si j'ai réussi.

— Si vous avez réussi ! Ma chère et adorable Blanche, répondit le pauvre mari, les yeux humides de larmes, mais c'est-à-dire que j'ai le paradis dans le cœur, que je sens s'y entasser l'un sur l'autre des sentiments et des émotions que je n'avais jamais soupçonnés et qui font de moi l'homme le plus heureux qu'il y ait en ce monde.

— Alors, reprit Blanche vivement émue elle-même par l'expression de joie profonde qu'elle voyait rayonner sur les traits de son mari, alors vous m'engagez à persévérer dans cette voie.

— Oui et non.

— Comment l'entendez-vous ?

— Des prévenances comme celle que vous avez eue ce matin en vous inquiétant de ma santé, je les accepte avec joie, avec reconnaissance ; mais que vous me fassiez le sacrifice de tous vos goûts, comme en ce moment, voilà ce à quoi je ne saurais consentir.

— Permettez-moi une objection.

— Je vous écoute.

— Ce que vous voulez avant toute chose, c'est mon bonheur, n'est-ce pas ?

— Sans doute.

— Eh bien, si ces légers sacrifices me rendent heureuse ?

— Fort bien, mais si moi, de mon côté, j'en suis malheureux ?

Qu'avez-vous à répondre à cela ?

— Une chose bien simple. Cette joie du sacrifice, vous en jouissez depuis notre mariage, c'est-à-dire depuis cinq ans ; eh bien, je demande à me donner à mon tour mes cinq années de bonheur. Voyons, ma prétention est-elle juste, oui ou non ?

— Blanche, vous êtes un ange, voilà tout ce que je puis vous dire.

Il ajouta, après avoir longuement baisé la main de sa femme :

— Ainsi, c'est vous qui avez commandé ce déjeuner ?

— Moi-même après avoir pris connaissance de celui que vous aviez ordonné et dans lequel j'ai été choquée de ne trouver que des mets de mon goût, comme de coutume, ce que j'ai considéré tout simplement comme un reproche de gourmandise.

— Mais, dit M. Chabert après un moment d'hésitation, dites-moi donc, ma chère Blanche, à quel propos vous avez été frappée tout à coup d'une chose que vous n'aviez jamais remarquée jusque-là.

— Je vais vous le dire, répondit la jeune femme.

Elle ajouta avec un peu d'embarras :

— Dans la fête d'hier, au milieu de la joie, de la gaieté, de l'ivresse générales, je vous ai aperçu tout à coup vous promenant seul au milieu des groupes animés, seul parmi les couples unis qui, penchés l'un vers l'autre, se souriaient, causaient, échangeaient des paroles d'amour ou se communiquaient gaiement leurs observations, seul, tout seul, quand votre femme que vous adorez, était loin de vous, sans accorder une pensée à ce pauvre abandonné qui eût été si heureux de l'avoir à son bras et n'osait réclamer cette faveur. Alors comprenant subitement tout ce qu'il y avait d'odieux dans cet abandon, qui se renouvelait invariablement à chaque fête où vous m'accompagniez, j'ai eu honte de mon égoïsme, je me suis prise en horreur et j'ai résolu dès cet instant de changer complètement de conduite à votre égard.

— Vous aviez tort de vous préoccuper de ce que vous appelez mon abandon au milieu des fêtes où nous allons ensemble, ma chère Blanche, je n'y suis ni isolé ni ennuyé ; je sais que vous êtes là et que vous vous amusez, et, avec cette certitude, je vous jure qu'il n'y a pas d'homme au monde plus heureux que moi ; que voulez-vous que je désire de plus ?

— Dites-moi, mon ami, reprit Blanche tout en dégustant son café, tenez-vous beaucoup à aller à votre cercle aujourd'hui ?

— Pas plus que les autres jours, c'est-à-dire pas le moins du

monde ; j'y vais par habitude, par désœuvrement pour tuer le temps enfin.

— Eh bien, si je vous proposais de venir tuer le temps avec moi au bois ?

— Vraiment, ma chère Blanche, s'écria M. Chabert avec transport, vous ne craindriez pas de vous ennuyer dans ma compagnie ?

— Au contraire, et la preuve, c'est que je vous enlève. Allez vous habiller ; j'en vais faire autant de mon côté, et nous partons dans une heure.

— Dans une heure, c'est entendu, et je vous jure de ne pas me faire attendre.

Il partit, de la joie plein le cœur.

Une heure après les deux époux étaient en route pour le bois, emportés par un magnifique attelage, causant si gaiement, échangeant de si doux et de longs regards, qu'on eût dit deux nouveaux mariés en pleine lune de miel.

Le lendemain et le surlendemain les choses se passèrent exactement de même, et dans cet espace de trois jours les sentiments de la jeune femme avaient subi une complète transformation. Ces mille prévenances, qui d'abord avaient exigé d'elle un effort, comme tout devoir accompli, étaient devenues une grande joie, une véritable fête.

A la funeste et odieuse passion qu'elle avait éprouvée pour un infâme dont le seul souvenir la faisait rougir de honte avaient succédé les pures et vivifiantes émotions d'un amour basé sur une profonde estime, sur les plus hautes qualités de l'âme et du cœur, sur un dévouement que n'avaient pu atténuer l'indifférence et l'ingratitude de celle qui en était l'objet.

Blanche était donc heureuse enfin, elle se reposait avec délices, dans un calme qui semblait désormais inaltérable, des foudroyantes secousses d'un orage dans lequel elle avait faillit sombrer. Chaque jour, presque à chaque heure, elle remerciait Dieu de les avoir sauvés tous deux, elle et son mari, de cette fin tragique, pleine de larmes et de hontes, qu'elle avait vue de si près, lorsque, rentrant du bois avec M. Chabert, elle vit venir à elle sa femme de chambre qui lui dit dès qu'elle fut seule :

— Madame, il y a là quelqu'un qui demande à vous parler.

— A moi ? dit Blanche étonnée.

— A vous seule, madame.

— Eh bien, faites-le entrer.

Mme Chabert entra dans son petit salon en se demandant quel pouvait être cet homme qui ne voulait parler qu’à elle seule.

Un instant après, ce personnage était introduit.

C’était un homme d’une quarantaine d’années, très négligé dans sa mise, d’une tournure gauche et équivoque, portant toute sa barbe, grisonnante comme sa chevelure et aussi mal peignée et les yeux entièrement cachés par une paire de lunettes bleues.

Il tenait de la main droite son chapeau, dont les bords étaient trop luisants, et, sous son bras gauche, un vaste portefeuille de cuir qui semblait bourré de papiers.

Il fit en entrant, et tout en se rapprochant de Chabert, trois ou quatre saluts obséquieux, prit place sur le siège que lui désigna celle-ci à une certaine distance du sien, posa son chapeau gras sur le tapis et attendit.

— Qui êtes-vous et que voulez-vous de moi, monsieur ? lui demanda la jeune femme avec un mouvement de répulsion dont elle ne fut pas maitresse et que justifiait parfaitement la physionomie basse et cauteleuse de l’individu.

— Madame, répondit celui-ci d’une voix mielleuse, je me nomme M. Rabasse.

— Fort bien, monsieur, mais cela ne me dit rien.

— En effet, répliqua l’équivoque personnage, ce qu’il vous importe de savoir, c’est ma qualité et le motif qui m’amène chez vous.

— Précisément, monsieur.

— Madame, je suis homme d’affaires.

— Qu’est-ce que c’est qu’un homme d’affaires, monsieur ? demanda naïvement la jeune femme.

— Madame, c’est un homme qui n’est ni avocat, ni notaire, ni huissier, et qui résume en lui toutes ces professions qu’il possède toutes trois à fond.

— Et c’est près de moi que vous venez exercer toute cette science, monsieur ?

— Près de vous et dans votre intérêt, madame.

— Dans mon intérêt ! murmura Blanche en regardant M. Rabasse à la dérobée.

Elle ajouta d'un ton légèrement ironique :

— Cela m'étonne ; mais, enfin, parlez, monsieur, je vous écoute.

M. Rabasse toussa, raffermit ses lunettes sur son nez, et prenant la parole :

— Madame, dit-il, je fais des opérations de toute nature, je prête même sur gages, de tout genre, de toute espèce sur des valeurs absolument inconnues à la Bourse et dont nul banquier ne voudrait entendre parler, ce qui fait ma supériorité sur ces messieurs, toujours encroûtés dans la routine et professant un culte exclusif pour les titres de rente, les actions de chemins de fer, les obligations de la ville ; le vieux jeu enfin.

— Mais, monsieur, dit Blanche, je n'ai pas besoin d'argent, et si c'est pour m'en proposer que…

— Nullement, madame, c'est pour un tout autre motif.

— Serait-ce pour m'en emprunter ?

— Pas davantage.

— Ah çà, que me voulez-vous donc ? demanda Mme Chabert en toisant l'énigmatique personnage avec un vague sentiment d'effroi.

— Je vais vous le dire, madame.

Il y eut une pause, pendant laquelle l'homme d'affaires, baissant la tête comme une chèvre qui se prépare au combat, regarda et étudia la jeune femme par-dessus ses lunettes.

Il reprit enfin :

— Parmi mes créanciers, madame, il s'en trouve un qui n'avait pas plus d'actions que d'obligations quand il vint m'emprunter cent mille francs, il y a de cela six mois environ, et pourtant cette somme énorme, je la lui prêtai contre une petite cassette contenant des papiers dont un usurier ordinaire n'eût pas donné vingt francs, car en matière de prêt sur gages, madame, nous sommes encore à l'enfance de l'art.

— Arrivez au fait, monsieur, je vous en prie, lui dit la jeune femme, que l'inquiétude gagnait de plus en plus, sans qu'elle pût s'en expliquer la cause.

— M'y voilà, madame ; je lui prêtai donc ces cent mille francs à

un taux raisonnable, c'est-à-dire soixante mille francs en espèces et une trentaine d'ébauches de Raphaël, Michel-Ange, Véronèse, le Titien, Rubens, Rembrandt, qui vaudront un million le jour où leur authenticité sera prouvée. Contre cette somme, remboursable au bout de six mois, il me remit, comme je viens de vous le dire, un coffret plein de papiers. Les six mois écoulés, je vais le trouver, mon reçu à la main, et le prie de me rembourser. Ah ! bien, oui, il n'avait pas mille francs en poche. Je le menace alors d'user de mon droit… et de mon gage, il me répond que cela me regardait, qu'il n'avait aucun conseil à me donner à cet égard ; ce que voyant, je me suis enfin décidé à venir vous trouver.

La jeune femme se retourna tout d'une pièce et, regardant l'homme d'affaires avec stupeur :

— Moi ! s'écria-t-elle ; ah ! çà, que voulez-vous dire ? que m'importe cette affaire ?

— En effet, dit M. Rabasse avec un sourire doucereux, je ne vous ai pas dit… eh bien, ces papiers, madame sont des lettres de vous.

— De moi ! des lettres de moi ! ah çà ! monsieur avez-vous perdu l'esprit ?

— Je ne crois pas, madame.

— Et moi, monsieur, je vous dis que vous commettez en ce moment une étrange méprise.

— Ce n'est guère dans mes habitudes je ne fais pas les affaires à la légère.

— Mais enfin, monsieur, où croyez-vous être et à qui croyez-vous parler ?

— Je crois être chez M. Chabert et parler à Mme Chabert.

— Il y a bien des Chabert dans Paris, monsieur.

— Il n'y a qu'un Chabert-Doutreville, madame, et probablement n'y a-t-il aussi dans Paris qu'une seule Mme Chabert portant le prénom de Blanche, car c'est bien là votre petit nom, n'est-ce pas, madame ?

La jeune femme se troubla à ces derniers mots, se demandant avec inquiétude comment son prénom pouvait être connu de cet homme.

Mais, se remettant aussitôt et convaincue qu'elle avait affaire à quelque intrigant :

— Qui vous a dit mon nom ? lui demanda-t-elle.

— Je l'ai lu au bas de vos lettres, madame.

— Toujours mes lettres ! dit Blanche avec un haussement d'épaules, et quelles sont ces lettres, s'il vous plaît ?

— Les seules sur lesquelles je puis prêter une somme de cent mille francs, des lettres d'amour naturellement.

— Des lettres d'amour, de moi ! s'écria Mme Chabert rouge d'indignation.

— Mais oui, madame, répliqua l'homme d'affaires en la regardant de nouveau par dessus ses lunettes pour bien juger de l'effet de ses paroles, des lettres de vous à mon débiteur, M. le comte d'Oliva.

A ce nom la jeune femme devint affreusement pâle.

Puis, se levant d'un bond et s'approchant de Rabasse, tout le corps agité d'un tremblement fébrile :

— C'est faux, c'est impossible, lui dit-elle d'une voix profondément altérée.

— Madame veut-elle que je lui montre une de ses lettres ? demanda l'homme d'affaires avec une tranquillité parfaite.

— Oui, je le veux, dit Blanche d'une voix brève.

Rabasse ouvrit son volumineux portefeuille, en tira une lettre, et, la remettant à Mme Chabert :

— Voyez, madame, si vous reconnaissez votre écriture et votre signature.

Mme Chabert ouvrit brusquement la lettre et la dévora du regard.

C'était bien son écriture, et elle était signée Blanche.

L'homme d'affaires avait dit vrai.

— Et pourtant, dit-elle, le regard toujours fixé sur la lettre fatale, je le répète, c'est impossible.

— Cependant, madame, vous avez la preuve en mains.

— Cette lettre est fausse, mon écriture a été imitée. Encore une fois, c'est impossible.

L'homme d'affaires eut un sourire dont l'expression froidement ironique fit frissonner Mme Chabert.

— Madame, reprit-il, voulez-vous que je vous dise pourquoi vous vous obstinez à déclarer impossible ce qui vous est prouvé jusqu'à l'évidence ?

Blanche le regarda sans répondre.

— Eh bien, madame, c'est parce que, épouvantée un jour, après avoir assisté aux émouvantes péripéties d'un procès en adultère, des terribles conséquences qui pouvaient résulter d'une correspondance amoureuse, vous êtes venue prier M. le comte d'Oliva de brûler toutes vos lettres.

— Ce qu'il a fait.

— Entendons-nous ; il est allé chercher un paquet de lettres, vous en a montré quelques-unes qui étaient de vous, et a tout jeté au feu, les vôtres, au nombre de trois ou quatre, et une trentaine d'autres appartenant à *divers,* comme disent les comptables, ou plutôt à diverses.

— Ainsi, murmura Mme Chabert en jetant sur l'homme d'affaires un regard effaré, quand je croyais mes lettres détruites…

— Il les conservait précieusement, non sur son cœur, mais dans sa caisse. Dame ! écoutez donc, les lettres d'amour d'une femme dont le mari a soixante-quinze mille livres de rentes, c'est un capital pour l'avenir et une poire pour la soif.

— Oh ! horreur ! horreur ! s'écria la jeune femme en cachant son visage dans ses deux mains.

Et un long et violent frisson secoua tout son corps sous l'empire du sentiment qui venait de s'emparer d'elle.

L'agitation de la jeune femme fut longue à se calmer.

Son cœur débordait de mépris et de dégoût pour l'homme qui se livrait à cette infâme spéculation, et tout son être se soulevait d'horreur à la pensée de ce qu'elle avait été pour lui.

L'homme d'affaires, lui, calme et impassible en face de cette violente émotion, avait ramassé la lettre qui venait d'échapper aux mains de Mme Chabert et l'avait glissée dans son vaste portefeuille, où il mettait de l'ordre en attendant patiemment la fin de cet orage de larmes et de désespoir.

Ce moment arriva enfin.

— Ainsi, monsieur, lui dit Blanche, cet homme a eu le cynisme de vous charger de cette mission près de moi ?

— Pardon madame, répondit Rabasse ; mais ce n'est pas cela du tout, je ne suis chargé par lui d'aucune mission ; c'est un débiteur à qui j'ai prêté cent mille francs contre un gage dans lequel j'ai cru voir une garantie suffisante de la somme prêtée et qui, ne pouvant me rembourser à l'échéance, me met bien, malgré lui, dans la nécessité de tirer parti du gage qu'il a remis entre mes mains. Voilà la véritable situation.

— Allons, monsieur, s'écria la jeune femme avec indignation, mettez donc un peu de franchise dans vos infamies, avouez que ce prétendu prêt n'a jamais existé et que vous êtes tout simplement chargé par cet homme de me proposer ce honteux marché, cent mille francs contre la remise de mes lettres !

— Je vous assure, madame, répondit Rabasse, que je suis un homme loyal, incapable de mentir et que…

— Oui, oui, je comprends, le misérable rougit de son infamie, et il vous a recommandé de soutenir jusqu'au bout cette odieuse comédie.

Tout en parlant, elle allait et venait avec des gestes dont la violence attestait l'extrême agitation à laquelle elle était en proie.

— Cent mille francs ! s'écria-t-elle enfin en se tordant les mains avec désespoir, cent mille francs ! voilà ce qu'il ose demander à celle… ah ! malheureuse ! malheureuse, pour quoi Dieu ne m'a-t-il pas

foudroyée ce jour-là ?

Puis, s'adressant à Rabasse, qui la regardait se débattre au milieu de ses tortures :

— C'est bien cela, n'est-ce pas ? je vous ai bien compris, cent mille francs ! c'est à cette condition qu'il me rendra mes lettres ?

— Oui, madame… c'est-à-dire non, c'est moi qui vous rendrai, contre cette somme, les lettres que vous avez écrites jadis à M. le comte d'Oliva.

— Et où voulez-vous que je trouve une pareille somme ?

— Ça, madame, ce n'est pas mon affaire ; j'ai un titre, je me présente à la caisse le jour de l'échéance ; si l'on ne me paye pas, je fais protester ou je m'adresse à celui qui a endossé ce titre… effectivement ou moralement…

— Que voulez-vous dire, monsieur ? demanda Blanche, je ne comprends pas les termes dont vous vous servez ; veuillez me les expliquer.

— Madame, on endosse un billet et conséquemment on se porte garant et responsable de la valeur qu'il représente en y inscrivant sa signature, mais, pour des titres d'une nature spéciale, exceptionnelle comme ceux dont je suis porteur, il y a un endosseur naturel, moralement responsable en cas de non-paiement de la part de la femme, c'est le mari.

— Le mari ? répéta machinalement la jeune femme, qui ne comprenait pas encore.

— Oui, madame, le mari, auquel on s'adresse toujours, dans tous les cas, quand la femme ne peut pas payer.

— Oh ! je comprends ! s'écria Blanche en se rejetant en arrière dans un élan d'horreur et de désespoir, qui pendant quelques instants la tint immobile à la même place, effarée, haletante.

— Ainsi, reprit-elle enfin, en fixant sur l'homme d'affaires un regard inquiet, si je ne trouve pas les cent mille francs que vous me demandez ?…

— C'est à votre mari que j'irai les réclamer en lui livrant naturellement le titre…

— C'est-à-dire mes lettres !

— Vos lettres, oui, madame.

— Oh ! murmura la jeune femme avec une expression de dégoût

qui contracta tous ses traits.

Elle garda encore un long silence.

— Monsieur, dit-elle enfin à l'homme d'affaires, d'une voix basse et vibrante, voulez-vous me dire au fond de quel abîme de fange il faut descendre pour trouver quelque chose de plus hideux, de plus méprisable, de plus lâche et de plus répulsif que vous et votre digne complice, le prétendu comte d'Oliva.

L'impassibilité de Rabasse ne tint pas contre cette apostrophe inattendue.

Il tressaillit et rougit comme s'il eût reçu un soufflet sur la joue.

— Madame, dit-il après une pause, je pourrais me venger de cette insulte en allant trouver immédiatement M. Chabert, mais j'attribue votre procédé à une irritation bien naturelle et je veux me montrer généreux en vous indiquant un moyen de salut.

— J'ai peu de confiance dans votre générosité, monsieur, répliqua Mme Chabert en se posant devant lui, le regard fixe et les bras sur la poitrine ; mais dites toujours.

— Vous me dites : je n'ai pas cent mille francs et je ne sais où les trouver ; eh ! bien, madame, vous vous trompez, vous avez cette somme, et même plus, à votre portée, et je vais vous dire où vous pourrez les trouver.

— Vous m'obligerez de me dire où est cette somme.

— Dame, votre écrin, qu'on estime à plus de cent cinquante mille francs.

Un sourire d'une ironie méprisante effleura les lèvres de la jeune femme.

— Cette idée est de vous, monsieur ? lui demanda-t-elle.

— Mais oui, madame.

— Elle vous est venue à l'instant ?

— A l'instant même.

— Vous allez donc dans le monde, monsieur… Rabasse ? reprit-elle avec un redoublement d'ironie.

— Moi, madame, répondit l'homme d'affaires, avec quelque embarras, mais… non.

— C'est que si vous n'allez pas dans le monde, si vous n'avez pas accès dans les fêtes et dans les salons que je fréquente, et où en effet je

ne me rappelle pas vous avoir jamais rencontré, comment avez-vous donc vu mes diamants et comment pouvez-vous savoir qu'ils valent cent cinquante mille francs ?

Rabasse resta déconcerté à cette question.

— Vous ne dites rien, monsieur, reprit Mme Chabert, eh bien, je vais répondre pour vous ; celui qui vous a donné ce renseignement est le misérable qui un jour a entrepris de me séduire et qui, sans nul doute, n'a tenté de me perdre qu'après avoir fait cette estimation et en vue du marché infâme qu'il me propose aujourd'hui.

La jeune femme avait touché juste ; elle en acquit la conviction par le silence de l'homme d'affaires qui, pris à l'improviste, ne trouva pas un mot à répondre.

— Eh bien, monsieur, reprit Blanche, soutiendrez-vous encore que vous n'êtes pas, dans cette honteuse spéculation, l'homme de paille et l'instrument passif de ce prétendu comte d'Oliva, parti de je ne sais quels bas-fonds pour aboutir un jour a la police correctionnelle ou à la cour d'assises ?

— Enfin, madame, répliqua Rabasse, qui avait eu le temps de se remettre, de quelque côté que vienne cette inspiration, elle mérite que vous y songiez ; car c'est la seule qui puisse vous tirer d'embarras.

— Oui, pour me plonger immédiatement dans un autre le jour où j'aurai besoin de mes diamants pour me rendre à une fête avec mon mari.

— Quant à cela, madame, ce n'est pas une difficulté, dit l'homme d'affaires en souriant.

— Comment ? s'écria Blanche stupéfaite.

— Vous pourrez aller au bal sans que ni M. Chabert, ni qui que ce soit, se doute que vous n'avez plus vos diamants.

— Perdez-vous l'esprit, monsieur ? Par quel moyen espérez-vous ?…

— Un moyen fort simple, madame ; vous n'ignorez pas avec quelle perfection on imite aujourd'hui le diamant ; c'est à s'y méprendre, et nul ne pourra soupçonner…

— Non, s'écria Mme Chabert, mais j'aurai volé cent cinquante mille francs à mon mari.

— Qu'importe ! puisqu'il ne le saura jamais.

— Mais je le saurai, moi, et cela suffit.

— Enfin, madame, il faut pourtant prendre un parti : que décidez-vous ? Faites-vous le sacrifice de vos diamants ou préférez-vous que j'aille trouver votre mari de ce pas ?

Rabasse s'était levé, et, la main posée sur son portefeuille, il attendait.

Mme Chabert ne répondait pas.

Ses traits affreusement pâles, son regard troublé, le frisson convulsif qui agitait sa lèvre trahissaient les violentes angoisses qui bouleversaient son âme.

— J'attends, madame, lui dit l'homme d'affaires au bout de quelques minutes.

— Eh bien, dit-elle enfin l'œil brillant et les traits animés tout à coup d'une étrange détermination, dites au comte d'Oliva que je lui demande un répit de trois jours, au bout desquels il recevra ou ma visite ou une lettre de moi lui assignant un rendez-vous.

— Très bien, madame ; mais trois jours, pas davantage !

— Pas davantage.

L'homme d'affaires mit son portefeuille sous le bras, ramassa son chapeau et sortit en saluant la jeune femme jusqu'à terre.

— Et moi qui remerciais Dieu de m'avoir rendu le calme et le bonheur ! murmura Blanche avec l'expression d'un immense découragement.

Un instant après, on introduisait près d'elle son oncle Jacques Doutreville qui, nous le savons, lui offrait telle somme dont elle aurait besoin et auquel elle répondait par un refus après une longue lutte intérieure.

Quel était donc son projet ?

C'est ce que nous saurons bientôt.

Nous avons dit sous l'empire de quelles pensées Jacques Doutreville avait quitté sa nièce, Mme Chabert.

Il sortait de chez elle avec la certitude que les menaces de M. Portal, confirmées depuis par les prédictions de la fée aux soucis, se réalisaient avec une régularité effrayante.

C'était quelque chose de sinistre, de fatal et d'irrévocable comme la marche d'un fléau.

Il était donc sorti de là avec la mort et l'épouvante dans l'âme.

Une fois dehors, il se demanda s'il allait retourner chez lui, à Chaville, ou s'il allait se rendre chez lune des deux autres victimes désignées par la baguette de cette fée maudite, Mme Augustin Doutreville et la comtesse de Saubignac.

Il n'hésita pas longtemps.

Toujours possédé par cette idée fixe, par ce remords incessant qui ne lui laissait pas une minute de relâche, il prit une voiture et se fit conduire chez sa nièce, la comtesse de Saubignac.

— J'ai mille chances de ne pas la rencontrer chez elle à cette heure, pensa-t-il en entrant dans l'hôtel qu'occupaient les deux époux dans la rue du Faubourg – Saint-Honoré.

Et peut-être au fond de l'âme éprouvait-il le désir de la trouver absente, comme tous les gens qui redoutent d'être éclairés tout en cherchant la lumière.

C'est donc d'un ton irrésolu et d'un air hésitant qu'il demanda à un domestique si madame la comtesse était là.

— Oui, monsieur Jacques, répondit celui-ci.

— Vous en êtes bien sûr ?

— Absolument sûr, monsieur. On n'a pas attelé aujourd'hui ; madame la comtesse est restée chez elle toute la journée.

— Croyez-vous qu'elle soit seule, car je ne voudrais pas la déranger ?

— Madame la comtesse est seule depuis dix minutes.

— Ah ! elle a reçu une visite ?

— La visite de l'ami intime, de M. Pedro Ramirès.

— Ah ! oui, le Brésilien ?

— Justement, monsieur.

— Eh bien, veuillez m'annoncer.

Le domestique ouvrit la porte du salon, après avoir frappé, entra, sans doute pour demander à la comtesse si elle voulait recevoir, sortit aussitôt et introduisit Jacques Doutreville.

Rien tout d'abord dans la physionomie et dans toute la personne de la jeune femme ne justifia les craintes dont il était agité en entrant chez elle.

Elle était pâle, presque aussi pâle que Mme Chabert, et elle paraissait affaissée dans son fauteuil, mais cet état semblait résulter de quelque grande fatigue et s'expliquait tout naturellement par les exigences de son mari qui, entraîné par la passion du jeu, passait presque toutes ses nuits dans les fêtes et exigeait d'elle qu'elle l'y accompagnât.

— Que vous êtes aimable d'être venu me voir, mon cher oncle ! lui dit Diana en l'invitant à s'asseoir.

— Il ne faut pas beaucoup m'en savoir gré, répondit l'oncle en l'examinant avec attention, je passai dans votre quartier et, me rappelant que ne vous avais pas vue depuis longtemps, j'ai voulu savoir de vos nouvelles ; c'est donc par accident que je suis monté chez vous.

— Je ne vous en sais pas moins gré d'y avoir songé.

En observant la jeune femme il ne tarda pas à faire quelques remarques qui excitèrent son inquiétude.

Le jeune homme entra et salua la comtesse... page 234.

Sa toilette semblait froissée, ses cheveux étaient un peu en désordre, et enfin, ce qui le frappa et lui donna surtout à réfléchir, un mouchoir de batiste qu'elle tenait à la main était imbibé d'eau et déchiré en plusieurs endroits.

Ce mouchoir devait être mouillé de ses larmes et avait dû être déchiré par ses ongles dans une crise nerveuse.

Alors il regarda ses yeux et s'aperçut que les paupières étaient légèrement rougies.

Là aussi le malheur avait passé.

Voilà ce qu'il constata en frissonnant d'épouvante.

— Ma chère Diana, dit-il, à la jeune femme après un moment de silence, vous souffrez.

— Moi ! répondit la comtesse avec un sourire contraint, je ne souffre nullement ; qui peut vous faire croire cela ?

— Trois observations : votre pâleur, vos paupières rougies, votre mouchoir mouillé de larmes et lacéré par vos ongles.

Un moment stupéfaite, Diana répondit :

— Vous êtes observateur, cher oncle.

— J'ai donc deviné juste, vous avez quelque grand chagrin, quelque profonde douleur.

— Entendons-nous, mon cher oncle, vous avez deviné les effets, mais non les causes.

— Bien vrai ?

— Je n'ai pas de chagrin, et pourtant il est certain que j'ai pleuré et que j'ai déchiré mon mouchoir, mais à la suite d'une crise de nerfs sans cause réelle, comme toutes les crises de cette nature, et que j'attribue simplement à la fatigue des nuits passées au bal.

— Et il n'y a rien de plus ?

— J'ai peine à le croire, vous devez au moins souffrir des scènes que vous fait votre mari à la suite de quelque grande perte de jeu. Et puis, comme il arrive toujours à ces joueurs forcenés, vous devez parfois éprouver des embarras dont il vous laisse toute la responsabilité, suivant la coutume de ces profonds égoïstes qui n'ont au monde d'autre amour que l'amour des cartes.

Un trouble subit qu'il remarqua sur les traits de la jeune femme fit penser à Jacques Doutreville qu'il avait deviné juste.

— C'est cela, n'est-ce pas ? reprit-il vivement, déjà ravi à la pensée que là au moins il allait pouvoir conjurer le malheur à force d'argent.

Il y eut un long silence.

— Non, répondit enfin Diana, ce n'est pas cela.

— Allons, reprit M. Jacques, vous manquez de confiance envers

moi, vous avez honte de me confier vos embarras et devenir frapper à la caisse de votre vieil oncle, qui cependant ne demande qu'à s'ouvrir pour vous venir en aide.

Diana murmura tout bas :

— A quoi bon ? L'argent ne changerait rien à mon martyre, tous les trésors du monde ne pourraient me sauver.

— Eh bien ? lui demanda M. Jacques, prenant son silence pour de l'hésitation.

— Je n'ai besoin de rien, cher oncle, je vous le jure.

— Allons ! murmura le vieillard en proie à une secrète terreur, le sort est inexorable ; il est dit que je ne pourrai rien, rien pour détourner une seule des catastrophes que j'attire sur toutes ces têtes.

Il engagea la jeune comtesse, comme il avait fait pour Mme Chabert, à compter sur son amitié et son dévouement, dans quelque situation qu'elle se trouvât, et se retira plein d'anxiété, l'esprit troublé par les plus sombres pressentiments.

Il était sorti depuis un quart d'heure environ, quand la porte du salon s'ouvrit de nouveau.

Diana tourna vivement de ce côté sa belle tête, éclairée par un rayonnement qui la transfigura tout à coup.

— M. Louis de Brunières ! annonça le domestique.

Le jeune homme entra et salua profondément la comtesse, pendant que ce dernier refermait la porte.

Mais, dès qu'ils furent seuls, Diana s'élança vers lui, et l'émotion qu'elle avait contenue devant son oncle débordant alors tout à coup :

— Mon ami ! mon ami ! s'écria-t-elle avec des larmes et des sanglots, oh ! que j'ai besoin d'épancher ma douleur dans un cœur dévoué. J'ai tant besoin d'une âme compatissante en qui je puisse me réfugier pour y pleurer sur les tortures et les humiliations dont on m'abreuve chaque jour et à toute heure !

— Diana ! chère et adorée Diana ! murmura le jeune homme en couvrant de baisers les belles mains de la comtesse, oh ! dites-moi tout ! ouvrez-moi votre cœur comme à un frère, sans crainte et sans défiance.

Puis, l'attirant vers le fauteuil qu'elle venait de quitter pour courir à lui, et la forçant à s'y asseoir :

— Reposez-vous là, ma Diana adorée, et dites-moi tout,

murmura-t-il à voix basse et en se penchant vers elle, mais si près, que ses cheveux effleurèrent ceux de la jeune femme.

Celle-ci frissonna. Puis, le forçant à se relever, car il était à ses pieds, et lui désignant un siège tout près d'elle.

— Mettez-vous là, lui dit-elle, et cessez de baiser mes mains, je vous en supplie, je serais si malheureuse et je devais voir en vous autre chose qu'un ami. Oh ! je vous en prie, ne m'ôtez pas cette immense joie de pouvoir vous confier toutes mes pensées et recevoir toutes vos consolations sans avoir à redouter de soulever en vous un sentiment qui me forcerait à rompre des relations qui sont devenues mon seul bonheur ici-bas.

— Pardonnez un moment d'entraînement, chère Diana, répondit Louis de Brunières en abandonnant ses mains, je vous ai vue pleurer, mon cœur a débordé comme le vôtre, et je n'ai pas été maître…

— Oui, j'ai pleuré, dit Diana ; oui, j'ai laissé déborder les larmes qui gonflaient mon cœur à l'étouffer, et savez-vous pourquoi ?

Elle s'écria avec un accent déchirant, où éclataient avec une ardente éloquence la douleur, le désespoir et l'indignation :

— Ah ! vous devez le comprendre, c'est qu'il y a une heure je recevais ici même la visite de ce misérable, de ce Pedro Ramirès, le plus cruel, sinon le plus infâme de mes deux bourreaux, et si vous saviez jusqu'où il a poussé l'audace ! Si vous saviez les outrageantes paroles qu'il a osé me faire entendre.

Elle porta la main à sa poitrine.

Son émotion était si violente qu'elle semblait sur le point d'étouffer.

— Il faut que je parle, dit-elle enfin, je vous l'ai promis, et, quoi qu'il puisse m'en coûter, je parlerai, je dirai tout.

Cet état d'agitation dura quelques instants ; puis, l'orage s'apaisant peu à peu, la jeune femme reprit avec l'accent d'une profonde mélancolie :

— Oui, je vous dirai tout, mon ami, si douloureux que soit pour moi un semblable récit ; je me confesserai à vous comme à Dieu même, car je veux que vous me connaissiez tout entière, afin que, sachant enfin qui je suis, vous décidiez sérieusement, en toute connaissance de cause et non sous l'empire d'une exaltation passagère, si vous me jugez digne de l'amitié que vous m'avez offerte et que je veux mériter par une entière franchise.

— Chère Diana, répondit Louis de Brunières, je ne sais encore ce que va m'apprendre ce récit ; mais, je vous le répète, l'innocence de votre âme éclate tout entière dans votre beau regard pur et limpide comme celui d'un enfant, et il ne me faut pas d'autre preuve pour être convaincu que vous êtes la plus noble et la plus loyale des femmes.

— Hélas ! mon ami, peut-être cette aveugle confiance, dont je suis bien fière, va-t-elle être ébranlée dès les premiers mots, mais attendez jusqu'à la fin avant de me juger.

Après un moment de silence elle reprit, en s'animant peu à peu sous l'empire des souvenirs qu'elle évoquait tout à coup du fond du passé :

— Oui, cet homme était ici il y a quelques instants, et savez-vous ce qu'il y venait faire ? Oh ! je sens la rougeur me monter au front à cette seule pensée.

Elle couvrit son visage de ses deux mains et resta quelques instants comme écrasée sous l'horreur de ce souvenir.

Elle poursuivit enfin :

— Mais une explication est nécessaire avant d'en arriver à cette visite. Puisque vos regards m'ont toujours suivie à partir de mon entrée au bal de M. Doutreville, vous avez dû remarquer qu'il m'avait entraînée dans un salon à peu près désert, et que là nous avions eu ensemble un long entretien.

— Entretien qui fut pour vous un véritable supplice, je m'en aperçus, moi qui observais une à une toutes les impressions par

lesquelles vous passiez. Que pouvait-il donc vous dire pour vous torturer ainsi ?

— Il me rappelait mon séjour à la villa de Fontainebleau et toute cette histoire d'un riche Hollandais payant cinq cent mille francs à M. le comte de Saubignac le droit de venir demeurer chez lui pendant une absence de quinze jours et d'y jouir de tous les privilèges d'un mari.

— Quoi ! s'écria le jeune homme, un pareil marché a pu être conclu ?

— Ah ! vous ne savez pas, vous ne pouvez pas soupçonner quel abîme c'est que l'âme du joueur ! Eh bien, voilà ce qu'il me rappelait dans cette longue conversation que vous suiviez du regard et qu'il terminait par cet avertissement ; Madame, je vais raconter cette histoire tout au long à la fin du souper, quand le comte aura quitté la table pour les cartes ; puis, avant d'en faire connaître l'héroïne, je vous interrogerai du regard. Si vous consentez à répondre à la passion que vous m'avez inspirée, vous porterez la main à votre front et je me tairai ; si vous restez immobile, si vous refusez d'être à moi, alors je jette votre nom à cette foule avide de scandale, ravie de connaître et de voir face à face l'héroïne d'une aventure qui aura vivement piqué sa curiosité, et je vous laisse à penser de quel œil on vous regardera après cette révélation.

— Mais cette histoire, il l'a racontée, dit Louis de Brunières avec un léger tremblement dans la voix, je l'ai entendue, et…

Il pâlit affreusement et balbutia presque à voix basse :

— Et il n'a pas nommé la femme !

— Et qu'en concluez-vous ? demanda Diana en le regardant fixement.

— Mais… rien, je vous demande seulement pourquoi il n'a pas…

— Pourquoi ? dit Diana, parce qu'au moment où il tournait son regard vers moi pour me demander quelle réponse j'avais à lui faire, j'eus peur de la honte, peur des regards de mépris, peur des affronts de toute sorte sous lesquels j'allais être écrasée, et alors éperdue, affolée, prise de vertige, je portai ma main à mon front.

— Vous consentiez ! Oh ! murmura le jeune homme, les traits subitement altérés par l'émotion qui lui tordait le cœur.

Il y eut un moment de silence.

— Eh bien, dit enfin la jeune femme avec un accent plein d'amertume, je viens de vous dire que bientôt peut-être votre

confiance en moi allait être ébranlée, il y a cinq minutes à peine, et déjà vous n'avez plus la foi.

— Diana ! s'écria le jeune homme en tombant à ses pieds, oh ! ne dites pas cela, non, rien ne saurait altérer ma confiance en vous, mais que voulez-vous ? je vous aime, oh ! je vous aime à en perdre l'esprit, et ce consentement tacite, l'horrible signification de ce geste… pardonnez-moi, mon amie, mais j'ai senti tout mon être s'abîmer dans une effroyable souffrance.

Diana laissa tomber sur lui un regard plein d'une douce pitié, puis, lui pressant tendrement la main :

— Asseyez-vous, mon ami, et laissez-moi continuer, lui dit-elle.

Louis de Brunières se releva et reprit sa place.

— Je ne l'avais pas revu depuis ce moment, reprit la comtesse ; son action était si infâme, si révoltante, que je ne pouvais croire qu'au bout de trois jours il persistât dans ses prétentions, et je commençais à me rassurer à ce sujet, lorsqu'il y a une heure mon domestique ouvrit la porte et m'annonça le señor Pedro Ramirès.

Le premier regard que je jetai sur lui me fit trembler.

Sous l'air calme et même souriant qu'il avait pris pour me saluer, j'avais saisi une résolution froide et un parti pris inébranlable.

Je fus bien vite fixée sur ses intentions.

— Madame, me dit-il dès qu'il fut seul avec moi, laissez-moi vous remercier de l'immense joie que vous m'avez causée l'autre jour et surtout de la promesse que vous m'avez faite et dont la seule pensée me rend ivre de bonheur.

— Une promesse ? balbutiai-je me sentant défaillir, mais en faisant un effort pour rester calme et paraître ne pas comprendre.

— Oui, madame, reprit-il l'œil étincelant, le teint enflammé et en s'emparant de ma main pour la porter à ses lèvres, la promesse que vous m'avez faite l'autre jour, au souper de M. Doutreville, en touchant de la main votre front, comme cela avait été convenu.

J'avais dégagé ma main.

Puis, saisie d'une indignation subite, rouge de honte et de colère, je me levais d'un bond et, lui montrant la porte :

— Monsieur, lui dis-je, je n'ai qu'un mot à vous répondre : Sortez !

D'abord déconcerté par une attitude à laquelle il ne s'attendait

pas, il se remit bientôt, alors l'expression d'une rage froide et implacable se peignit sur sa figure, et il me répondit d'une voix qui sifflait entre ses dents, serrées l'une contre l'autre :

— Je suis moins heureux que le Hollandais, madame ; il est vrai que celui-ci y avait mis le prix.

A cet affront, plus sanglant encore que le premier, à ce grossier outrage auquel, pauvre femme sans défense, je n'avais que ma faiblesse à opposer, je faillis éclater en sanglots.

Mais le sentiment de ma dignité me donna la force de surmonter cette défaillance et, me redressant fièrement devant lui au moment où j'allais m'affaisser sur moi-même :

— Monsieur, lui dis-je, il me serait facile de répondre à cette grossière accusation par une explication qui vous confondrait tout de suite, mais pour cela il faudrait faire quelque cas de votre estime, il faudrait surtout pouvoir dominer le profond mépris et l'insurmontable dégoût que vous m'avez inspirés de tout temps, et cet effort est au-dessus de mes forces.

A cette réplique une transformation subite s'opéra en lui.

De pâle qu'il était son visage devint pourpre, les muscles de son cou se tendirent comme des cordes, et l'on eût dit que ses yeux allaient jaillir de leur orbite ; enfin je crus qu'il allait tomber là, foudroyé par l'apoplexie.

Il fut un instant à se remettre de ce violent ébranlement.

— Madame, me dit-il enfin d'une voix étranglée par la colère, si vous voulez bien me laisser le choix entre les sentiments qu'il vous plaît de m'accorder, je préfère votre haine à votre mépris, et je vais faire tous mes efforts pour la conquérir.

Il se tut un instant, comme pour bien savourer la cruauté qu'il méditait, puis, dardant sur moi son regard de tigre :

— Madame, me dit-il, en sortant d'ici je rentre chez moi, où je vous attendrai deux jours ; si à la fin du deuxième jour vous n'êtes pas venue, alors je jette à la poste deux cents circulaires adressées à tous les invités qui assistaient au souper de M. Doutreville et conçues à peu près dans ces termes :

« On se rappelle l'histoire du Hollandais succédant, moyennant la modique somme de cinq cent mille francs, à tous les droits et privilèges de certain comte sur sa villa et sur le cœur de sa femme pendant une absence de quinze jours que devait faire le propriétaire de ces deux immeubles. Il ne manquait à l'histoire, pour la compléter,

que le nom de celle qui en fut l'héroïne, et le parti que vient de prendre le comte envers cette malheureuse me dispense désormais de toute discrétion et me permet de combler cette lacune en déclarant qu'elle se nomme la comtesse de Saubignac. »

Il ajouta :

— *Le parti que vient de prendre le comte envers cette malheureuse* est une petite perfidie de mon invention, mais vous savez ce qu'on dit de la calomnie, il en reste toujours quelque chose. Allons, adieu, madame, ou au revoir, à votre gré, et rappelez-vous que vous avez deux jours ; le deuxième jour, à minuit, si je ne vous ai pas vue, les deux cents circulaires seront à la poste.

Il se leva alors et sortit, me laissant dans un état d'inertie et d'insensibilité, tant était violente l'angoisse qui me serrait le cœur.

Diana resta plongée quelques instants dans un profond accablement, si triste et si absorbée, qu'elle semblait avoir oublié jusqu'à la présence de celui auquel elle venait de faire cette navrante confidence.

— Oh ! l'infâme ! l'infâme ! murmura Louis de Brunières, pâle et tremblant de colère, et je n'étais pas là pour lui sauter à la gorge et le broyer sous mes pieds ! Mais, patience ! le châtiment ne se fera pas attendre.

Frappée de ces derniers mots, la comtesse releva brusquement la tête, et, jetant sur Louis un regard plein d'anxiété :

— Vous ne songez pas à provoquer cet homme au moins ? lui demanda-t-elle d'une voix émue.

— Nullement, répondit le jeune homme.

Elle se pencha vers lui et, lui pressant convulsivement la main :

— Mon ami, lui dit-elle, songez que je n'ai que vous au monde pour m'aimer, me plaindre et me conseiller. Avant de vous rencontrer, je m'étais résignée au cruel isolement dans lequel je vivais ; mais, maintenant que j'ai connu le charme de votre amitié, maintenant que Dieu m'a envoyé au fond de ma misère une âme sympathique, rayonnant sur ma vie désolée et me la rendant supportable, presque heureuse, parce qu'elle s'y mêle et s'y confond, oh ! maintenant, mon ami, que deviendrais-je sans vous ? Comprenez-vous mon désespoir et mes remords, si, pour vous avoir confié tout ce que je viens de vous dire, je vous exposais à la mort en vous poussant à vouloir me venger de ce misérable !

— Non, je ne commettrai pas cette imprudence, ma chère et adorée Diana, répondit le jeune homme en plongeant son regard dans les grands yeux noirs de la comtesse ; mais comment comptez-vous échapper à la redoutable alternative dans laquelle vous a mise cet homme ?

— Depuis qu'il est parti, je suis restée étourdie comme si j'avais reçu un coup de massue sur la tête, incapable de fixer mon esprit sur une idée, je ne me suis pas encore posé cette question.

La voici dans toute sa révoltante crudité : vous résoudre à aller

chez lui ou courber silencieusement la tête sous un de ces affronts auxquels il me semble difficile qu'une femme puisse survivre ; auquel de ces deux partis vous arrêtez-vous ?

— Il est bien entendu que nous ne parlons même pas du premier, dit Diana avec un frisson d'horreur.

— Naturellement.

— Mais l'autre, murmura-t-elle d'une voix brisée, comment m'y soustraire ?

— Cela me paraît difficile, et pourtant… Ah ! non, non, c'est impossible !

— Pour toute autre, il y aurait un moyen, un seul, mais infaillible, dit Diana avec un accent désespéré.

— Et ce moyen ? demanda Louis.

— La mort ! ce remède à tous les maux, ce refuge assuré contre toutes les persécutions.

A ces mots, le jeune homme laissa échapper un cri étouffé.

— Diana, ma chère Diana, oh ! ne parlez pas ainsi, je vous en supplie ; mourir ! vous ! Moi aussi, je vous dirai à mon tour : Que deviendrais-je alors ? Quel est l'intérêt, quel est le charme qui pourrait désormais me retenir ici-bas ? Vous partie, vous mon adorée Diana, la vie ne serait plus pour moi qu'un désert sombre et glacé, sans soleil et sans fleurs que j'aurais hâte de quitter. Mais vous ne savez donc pas qu'il n'y a pas une seule de mes pensées, pas un élan de mon âme, pas un battement de mon cœur qui ne me parle de vous, qui ne soit pénétré de votre image, cette image adorée que je regarde passer éperdu, ravi, plongé dans un perpétuel éblouissement ! Oh ! ne me parlez plus de mourir, Diana, ma Diana ! vous, ma vision céleste ! vous, ma vie et mon âme !

Il parlait ainsi agenouillé devant elle, le regard humide et perdu dans ses longs yeux noirs, qui se troublaient à cette parole toute pénétrée de tendresse et de passion.

Sous le charme qui l'envahissait peu à peu et avait fini par la posséder tout entière, elle avait tout oublié, le monde entier s'était effacé de son esprit, et elle s'abandonnait avec délices à son bonheur, enveloppée dans une atmosphère de pures et profondes voluptés qui l'emportait dans un paradis inconnu.

Cette extase ne pouvait se prolonger sans danger ; ce fut Diana qui en sortit la première en sentant se coller sur la paume de sa main les lèvres brûlantes du jeune homme.

Elle retira vivement cette main, toute chaude de baisers et, la passant sur son front comme si elle se réveillait d'un long rêve :

— Mon ami, murmura-t-elle en le repoussant doucement, revenez à vous, je vous en prie ; est-ce là le dévouement pur et désintéressé dans lequel vous m'avez promis de vous renfermer ? Voilà trois fois depuis une heure que je vous rappelle à la raison.

— Que voulez-vous, ma Diana ? répondit Louis de Brunières en se relevant, dès que je vous vois, dès que je suis près de vous, un vertige s'empare de moi, et je ne vis plus que pour vous adorer et vous le dire.

Il reprit après une pause :

— Oh ! n'est-ce pas, mon amie, n'est-ce pas que vous ne parlerez plus de mourir ?

— Ne vous ai-je pas dit un jour que cette ressource suprême de tous les malheureux m'était interdite à moi, à moi seule peut-être. Quelles que soient mes souffrances, quelles que soient les humiliations dont on m'abreuve, quel que soit mon dégoût de la vie enfin, je n'ai pas le droit de mourir ; non ce triste droit qui appartient à tous de mettre fin à une existence intolérable, d'aller chercher dans la tombe le repos qu'on ne peut trouver sur terre, je ne l'ai pas.

— Je ne vous comprends pas, Diana, que voulez-vous dire ? demanda Louis stupéfait.

— Vous croyez rêver, n'est-ce pas ? Ce que je vous dis vous semble incroyable ; et pourtant c'est la vérité. Tout esclave peut échapper au despotisme de son maître par la mort, moi seule exceptée. La vengeance que veut exercer contre moi ce misérable Brésilien, le scandale honteux sous lequel je dois rester écrasée, avilie et dégradée pour toujours, moi innocente et pure, il faut que je les attende, quand je serais si heureuse d'y échapper par le suicide !

— Quel étrange mystère y a-t-il donc dans votre vie, Diana ?

— Je vais vous le dire, mon ami. Je vais vous révéler à vous, à vous seul, le secret de mon existence. Vous saurez alors jusqu'à quel point le malheur peut s'acharner sur une créature humaine, et vous comprendrez jusqu'où peut aller sa reconnaissance pour l'homme généreux qui, comme vous, mon ami, lui donne toute sa vie et toute son amitié.

Elle ferma les yeux et se recueillit longuement avant de commencer.

Puis elle prit enfin la parole :

— Vous le savez déjà sans doute, mon ami, je suis née dans l'Inde ; mais ce que vous ignorez probablement, c'est que je sors d'une famille des plus obscures, une famille de coolies. Mon père et ma mère travaillaient dans une plantation de thé appartenant à un Français, le comte de Saubignac, qui n'y était venu que deux fois dans le cours de cinq ou six années, et que nous ne connaissions pas, ne demeurant là que depuis trois années seulement. Mais on nous l'avait dépeint comme un homme violent, emporté, adonné à peu près à toutes les passions et capable de tout pour les satisfaire ; aussi mes parents conçurent-ils les plus vives inquiétudes à mon égard, lorsqu'un jour on annonça à la plantation que le maître allait arriver incessamment.

J'entrais alors dans ma dix-huitième année, et j'avais, je dois le dire, une réputation de beauté qui justifiait leurs craintes. Cette beauté, qui devait avoir sur toute ma vie une influence si fatale, m'inspirait déjà sans que je puisse m'en expliquer la cause, des appréhensions, des tristesses et des pressentiments, qui devaient bien vite se réaliser. Un jour que je travaillais seule sur un point éloigné de la plantation, je vis venir à moi le contremaître, un Italien du nom de Bertini, que j'avais refusé pour mari et qui, chaque fois qu'il me rencontrait, me parlait de son amour dans des termes qui m'inspiraient à la fois l'horreur et l'épouvante. C'était lui qui m'avait envoyée travailler dans cette partie déserte, avec l'intention secrète de venir m'y rejoindre et de profiter de mon isolement pour renouveler ses odieuses tentatives.

« Diana, me dit-il avec un regard qui me fit trembler, voulez-vous être ma femme, oui ou non ? C'est aujourd'hui qu'il faut en finir. » – « Jamais ! » répondis-je. « – Il ne me reste plus qu'un parti à prendre, et c'est vous qui l'aurez voulu. » Alors jetant un rapide coup d'œil autour de lui et s'étant assuré que nous étions seuls, il s'élança sur moi et me saisit dans ses bras. Je me débattis désespérément. Cette lutte dura longtemps ; enfin, épuisée, haletante, à bout de forces, j'allais succomber, quand tout à coup je sentis les bras de l'Italien se détendre, puis je le vis rouler sur le sol, les traits couverts d'une pâleur mortelle. Frappée d'épouvante et ne comprenant rien à ce qui se passait, j'allais fuir, quand je vis mon père se dresser devant moi, l'œil étincelant, les traits contractés et tenant à la main un couteau ruisselant de sang. Il avait entendu mon cri et était arrivé à temps pour me sauver et me venger ; ma mère le suivait de près. J'allais l'interroger.

« Nous n'avons pas de temps à perdre, dit-il, il faut faire disparaître ce cadavre, jetons-le dans la petite rivière qui coule tout près de là. »

Il prit le corps par la tête, ma mère par les pieds, et cinq minutes après il était lancé dans la rivière. Je les avais suivis, toute tremblante, nous allions reprendre le chemin de notre cabane, quand une voix menaçante et railleuse fit entendre ces paroles derrière nous :

« Ah ! ah ! c'est ainsi que vous traitez mes contremaîtres ici ! »

C'était le maître, c'était le comte de Saubignac. Mon père et ma mère le comprirent en tremblant.

« Suivez-moi, leur dit le comte en dardant sur moi un regard étrange, je vais décider là-bas, à l'habitation, ce que je dois faire de vous. »

Le lendemain matin, à l'heure où les travailleurs avaient coutume de se rendre à la plantation, on constata avec surprise l'absence du contremaître.

Le comte de Saubignac ordonna une battue générale dans le pays, mais il garda près de lui mon père et ma mère, sous prétexte de leur demander divers renseignements qu'ils pourraient lui donner au défaut de Bertini.

Il avait ajouté que je pouvais rester avec eux, une jeune fille étant peu propre à être occupée dans une battue.

Il nous avait fait venir tous trois dans son cabinet de travail.

Quand nous fûmes seuls avec lui, il dit à mon père :

— Pourquoi as-tu tué mon contremaître ?

Mon père raconta au comte les poursuites outrageantes dont j'étais l'objet de la part de Bertini depuis que je l'avais refusé pour époux et en dernier lieu la brutale tentative qu'il avait exercée contre moi.

Quand mon père eut tout dit, il prit la parole :

— Écoute, lui dit-il, au point de vue des sentiments humains, tu es absous, car tout homme, à ta place, en face de sa fille outragée, eût fait ce que tu as fait, mais, aux yeux de la loi, c'est bien différent, tu as mérité la mort, tu ne saurais te faire illusion sur ce point.

Mon père courba la tête, comprenant bien qu'il n'y avait rien à répondre à cela.

— Mon devoir serait donc de te dénoncer à la justice ; cependant, je consens à n'en rien faire, mais à une condition.

— Qu'exigez-vous de moi ? demanda humblement mon père.

— Sais-tu écrire ?

— Non, monsieur le comte.

— Et ta fille ?

— Ma fille est instruite ; elle sait écrire l'hindou.

— Quel est son nom ?

— Diana.

— Asseyez-vous devant ce bureau, Diana, et écrivez ce que je vais vous dicter, me dit le comte avec une espèce de déférence tout à fait contraire à ses habitudes.

J'obéis et voici ce qu'il me dicta :

« Je reconnais avoir assassiné Bertini, le contremaître de M. le comte de Saubignac, et l'avoir ensuite jeté dans la petite rivière qui traverse la plantation. Le 7 mars 1860. »

— Sais-tu signer ? demanda le comte à mon père.

— Oui, monsieur le comte.

— Prends la place de ta fille et signe au-dessous des lignes qu'elle vient d'écrire.

Mon père fit ce qui lui était commandé.

Alors le comte prit l'écrit, l'examina attentivement et, le glissant dans sa poche :

— Maintenant, dit-il à mon père, ta vie est entre mes mains, il dépend de moi désormais de te laisser vivre ou de t'envoyer à la potence, ne l'oublie pas.

Mon père et ma mère, ayant souvent entendu parler de la cruauté du comte, se mirent à trembler.

Moi aussi j'étais en proie à une profonde terreur, mais un vague pressentiment me disait que ce n'était pas mon père qui était menacé.

Je ne tardai pas en acquérir la certitude.

— Vous ne semblez pas rassurés sur mes intentions, dit le comte en se tournant vers les deux pauvres vieillards, qui frissonnaient, appuyés l'un contre l'autre.

Ceux-ci ne trouvèrent pas la force de répondre.

— Eh bien, reprit-il, je veux vous prouver que je ne suis pas si noir qu'on m'a fait à vos yeux, en vous donnant un témoignage éclatant, irréfutable des sentiments qui m'animent à votre égard.

Et, se tournant de mon côté :

— Je vous demande la main de votre fille.

L'affreux pressentiment se réalisait.

Le comte m'avait inspiré dès le premier abord une insurmontable répulsion ; à tous les vices qui se reflétaient sur son visage, toujours très coloré, se joignait une expression de brutalité qui

soulevait la crainte et l'antipathie ; aussi me sentis-je comme enveloppée d'une immense tristesse à cette demande.

Mon père et ma mère, au contraire, étaient ahuris par l'excès de la joie.

Ils se regardaient tous deux pour s'interroger du regard et se demander s'ils avaient bien entendu, si un pareil bonheur était possible, et, dans leur effarement, ils ne songeaient même pas à répondre au comte.

— Ah ! çà, demanda enfin celui-ci en fronçant le sourcil, hésiteriez-vous, par hasard, et me trouveriez-vous de trop petite maison pour entrer dans votre famille ?

— Je suis une malheureuse indigne de vos bontés...

— Oh ! monsieur le comte, comment ne serions-nous pas fiers d'un si grand honneur !

— Vous m'acceptez pour gendre alors ?

— Monsieur le comte n'en saurait douter.

— Et vous, Diana, me dit le comte en adoucissant un peu son

ton et sa parole, qu'avez-vous à me répondre ?

Et, comme j'hésitais, il ajouta d'un ton bref :

— Vous êtes entièrement libre ; si je n'ai pas le bonheur de vous plaire, dites-le donc franchement.

Mais je sentais vibrer la colère dans son accent, et je compris tout à coup le motif qui l'avait détermine à faire constater par un écrit signé de mon père l'aveu de son crime, au lieu de le livrer à la justice, comme l'y poussait sa nature cruelle et implacable. C'était évidemment avec l'intention préméditée de nous tenir à sa discrétion et de nous contraindre à accepter son offre, en nous menaçant de faire immédiatement usage de cet écrit.

A quoi hou, dès lors, lui donner contre moi un sujet de ressentiment qui pouvait m'être fatal dans l'avenir ?

Un refus de ma part entraînait la mort de mon père, voilà ce dont j'étais bien convaincue, il ne me restait donc qu'un seul parti à prendre, me résigner, faire le sacrifice de toute ma vie en acceptant pour époux un homme qui m'était odieux et dont le caractère me laissait pressentir une affreuse destinée.

Ces réflexions avaient traversé mon esprit en moins d'une minute, mais cette minute avait paru longue à cet homme orgueilleux et violent.

— Vous avez donc bien de la peine à prendre un parti ? me dit-il brusquement.

Mon père et ma mère, effrayés de ce long silence, fixaient sur moi des regards pleins d'anxiété, redoutant un refus dont ils comprenaient, eux aussi, les terribles conséquences.

— Mon parti est pris, monsieur le comte, répondis-je gravement.

— Et ce parti ? me demanda-t-il en fronçant le sourcil.

— J'accepte, monsieur le comte.

— Assez froidement et après y avoir bien réfléchi, dit-il d'un ton ironique.

— Ce n'est pas légèrement qu'on doit répondre à une pareille demande, monsieur le jointe, et vous ne pouvez que m'approuver d'avoir réfléchi avant de prendre un engagement aussi sérieux.

Il garda le silence quelques instants, puis il reprit :

— J'ai des raisons pour désirer que ce mariage se fasse ailleurs qu'ici ; il me faut trois jours pour mettre ordre à mes affaires, après

quoi nous partirons pour Calcutta, où s'accomplira notre union.

Nous partions trois jours après, comme il l'avait décidé, et, le lendemain même de notre arrivée à Calcutta, notre mariage était célébré dans une petite chapelle si sombre, si froide et si nue que l'impression de tristesse dont j'étais accablée s'en accrut encore.

Au bout de quelques jours, mon père et ma mère retournaient à la plantation, me laissant seule, absolument seule avec cet homme, dans lequel, je ne pouvais m'accoutumer à voir un mari.

Un jour il était sorti, me laissant à la maison avec une femme de chambre, suivant son habitude, ce dont au reste j'étais loin de me plaindre, lorsqu'un individu portant une espèce d'uniforme apporta une lettre écrite au crayon et tout ouverte.

Il demanda M. le comte de Saubignac.

— Quand je lui eus répondu qu'il était sorti, il me dit :

— Remettez-la à M. le comte dès qu'il rentrera, elle est très pressée, c'est de la part de sa femme, qui est à l'hôpital et très gravement malade.

Et il partit, me laissant comme foudroyée par ces paroles.

Je restai quelques instants immobile, l'œil fixe, l'esprit plongé dans un chaos où ma pensée cherchait vainement une issue et tenant toujours à la main la fatale lettre.

A la fin, cependant, la lumière se fit dans mon esprit ; la mémoire me revint peu à peu, et je compris.

La lettre était ouverte, je l'ai dit ; je la lus.

Voici ce qu'elle contenait :

« Monsieur, vous m'avez lâchement abandonnée dans un village, seule, sans ressources et malade ; si malade que, jugeant que je n'avais plus que quelques heures à vivre, et pressé de partir, vous avez jugé inutile d'attendre mon dernier soupir : il se faisait trop attendre. Heureusement j'ai trouvé chez des étrangers plus d'humanité que dans le cœur de mon époux ; des paysans, émus de cet infâme abandon, m'ont transportée dans cette ville, et c'est de l'hôpital que je vous écris, moi, comtesse de Saubignac, pour obtenir de vous d'être installée sous le toit conjugal et entourée des soins et du bien-être qui conviennent à celle qui porte votre nom. Si je ne vous ai pas vu avant la fin de la journée, c'est au consul français que je m'adresserai, et… »

Je fus interrompue dans cette lecture par l'arrivée du comte.

— Qu'avez-vous donc ? me dit-il. Comme vous voilà pâle et

agitée.

Je lui montrai la lettre en lui disant :

— Que signifie cette lettre ? Quelle est cette femme ?

Il lut et parut d'abord extrêmement troublé.

Puis, passant tout à coup de la stupeur à la violence :

— Eh bien, quoi ! s'écria-t-il, c'est la comtesse de Saubignac, vous le voyez bien !

Je pâlis et chancelai à ces mots.

— Mais moi ! moi ! m'écriai-je en m'appuyant à un meuble.

— Vous ! me dit-il ! vous ! mais vous êtes ma… enfin, vous n'êtes pas ma femme.

Je jetai un cri et tombai sans connaissance.

Diana se tut quelques instants, dominée par ce navrant souvenir, puis elle reprit :

— Quand j'eus recouvré mes sens, grâce à ma femme de chambre, qu'il avait sonnée, et dès que celle-ci se fut retirée sur son ordre, il me dit :

— Eh bien, non, puisqu'un fâcheux hasard vous a révélé ce secret, non, vous n'êtes pas ma femme, vous n'êtes pas comtesse de Saubignac.

— Cependant, m'écriai-je, ce mariage conclu dans une chapelle à la suite d'une messe célébrée par un prêtre !…

— Vous n'avez donc rien deviné ? s'écria-t-il en haussant les épaules. La chapelle était abandonnée et pouvait être occupée par le premier venu ; quant au prêtre, c'était un ancien moine défroqué qui mourait de faim dans les rues de Calcutta et qui, pour quelques louis, a consenti à jouer la comédie dont vous avez été dupe. D'ailleurs il n'y a qu'une union reconnue par la loi, l'union civile conclue par-devant un maire en France, par-devant le consul français à l'étranger ; voilà ce que vous ignoriez.

— Pas mariée ! je ne suis pas mariée ! murmurai-je, plongée dans un état de stupeur qui devait me donner les apparences de la folie.

— Vous voyez bien que c'était impossible, puisqu'il y avait déjà une comtesse de Saubignac, comme vous venez de l'apprendre par cette lettre.

— Oui, répondis-je, et vos procédés envers cette infortunée me donnent une idée de votre caractère et des traitements que doit attendre une femme d'un homme tel que vous.

J'ajoutai aussitôt :

— Aussi, malgré tout ce qu'a de honteux et de déshonorant la situation que vous m'avez faite par cette criminelle supercherie, je suis heureuse qu'aucun lien ne m'attache à vous ; car, dans le malheur qui me frappe, il me reste ma liberté, et j'en use pour fuir ce toit maudit.

Le comte me regarda avec cette ironie froide et cruelle qui me glaçait le cœur.

— Vous oubliez, me dit-il, que vous portez mon nom et que j'ai le droit de vous faire arrêter partout où vous serez rencontrée.

— Vous oubliez vous-même, monsieur le comte, répliquai-je, qu'une fois arrêtée comme comtesse de Saubignac, j'ai le droit, à mon tour, de déclarer la vérité en ce qui concerne votre femme. Comment ferez-vous alors pour expliquer l'existence de deux comtesses de Saubignac ?

Le comte ne répondit pas et continua de me regarder avec son infernal sourire.

— Vous avez la mémoire courte, ma belle Diana, me dit-il enfin.

— Que voulez-vous dire ? lui demandai-je.

— Je veux dire que vous pouvez partir si cela vous convient, que je vous laisse entièrement libre d'aller où il vous plaira ; mais que vingt-quatre heures après votre fuite, je ferai parvenir à qui de droit certain papier écrit par vous et signé par votre père, dont vous semblez avoir perdu la mémoire.

Cet écrit, c'était la condamnation à mort de mon père.

Cet homme me tenait par là, désormais j'étais rivée à lui par cette chaîne plus indissoluble encore que celle du mariage ; je le compris, et courbai la tête sous l'impression d'un immense découragement.

— Quant à la comtesse, reprit-il, avec quelque embarras, je ne suis pas si coupable envers elle que vous le pensez, elle a eu des torts à mon égard ; cependant je ne veux pas la laisser dans cette triste situation ; je vais l'aller voir et la faire transporter chez moi si son état le permet.

Et il sortit pour se rendre à l'hôpital.

Il rentrait quelques heures après et m'annonçait d'un air attristé que sa femme était trop faible pour pouvoir supporter le moindre mouvement.

Plusieurs jours se passèrent ainsi pendant lesquels il se rendait assidûment près de la malade, revenant chaque fois plus triste et plus désespéré.

Enfin, au bout d'une semaine environ, il m'apprenait qu'elle venait de succomber et qu'elle serait enterrée le lendemain.

Je demandai à accompagner l'infortunée jusqu'à sa dernière demeure, mais il me fit observer que la différence de nos religions s'y opposait absolument, ce que je compris, et il partit seul pour lui

rendre ce dernier devoir, à la suite duquel il me déclara que nous allions quitter Calcutta pour nous rendre en Europe.

Nous partions le surlendemain par un transatlantique, et un mois après nous débarquions dans je ne sais plus quel pays de l'Italie.

C'est à Florence que mon mauvais génie mit sur notre chemin le señor Pedro Ramirès. Il était descendu au même hôtel que nous, et, un jour que je sortais au bras du comte, il m'aperçut.

Il s'arrêta brusquement et resta en contemplation devant moi, sous le coup d'une impression dont je m'aperçus avec inquiétude, car sur cette tête de bête fauve la passion avait quelque chose d'effrayant.

Le soir même, il trouvait le moyen de se faire recevoir dans une maison où l'on jouait gros jeu, et dont l'accès était du reste assez facile, engageait là une partie avec le comte et le laissait dans les meilleures dispositions à son égard en perdant une somme assez considérable.

A partir de ce moment, ils étaient liés d'amitié, et le señor Pedro ayant déclaré le lendemain au comte que, parcourant l'Italie pour son agrément et s'estimant on ne peut plus heureux d'avoir pour compagnon de voyage un si beau joueur, il suivrait volontiers le même itinéraire que lui ; le comte accepta cette offre, non seulement sans défiance, mais avec transport, convaincu que le jeu était la seule passion qui pût absorber un homme, et incapable conséquemment de soupçonner le véritable mobile du Brésilien.

Moi, j'avais tout deviné et me tenais incessamment sur mes gardes, évitant avec le plus grand soin de jamais me trouver seule avec cet homme, feignant de ne pas voir la main qu'il me tendait pour m'aider à descendre de voiture ou à y remonter, éloignant mon siège du sien quand il nous accompagnait au théâtre ou dans quelque promenade publique, ce qui arrivait très fréquemment.

Mais ces extrêmes précautions, cette défiance de tous les instantané lui échappaient pas et ne faisaient qu'exaspérer sa passion, loin de la décourager.

C'est ce que j'observais avec une terreur qui croissait chaque jour, mais que je m'attachais à dissimuler sous un air de complète indifférence.

En même temps, je sollicitais le comte de légitimer une union qui n'était pour moi qu'un sujet de honte et de désespoir, lui faisant observer qu'il me devait bien cette réparation, à laquelle rien ne mettait plus obstacle depuis la mort de l'infortunée comtesse.

Il me le promettait toujours et trouvait chaque jour quelque

raison pour reculer l'accomplissement de cette promesse.

C'est dans ces dispositions que nous gagnâmes la Suisse où le señor Pedro nous accompagna comme partout, et c'est là qu'un jour je fus sur le point de mettre un terme à tous mes maux présents et de conjurer en une seconde tous les malheurs que j'entrevoyais dans l'avenir.

Nous avions résolu la veille de faire une ascension qui devait être fatigante et pouvait offrir quelques dangers. Le matin, quelques instants avant le départ, comme je regardais de loin notre guide embrasser sa femme et ses enfants qui pleuraient, je sentis tout à coup un baiser ardent se poser sur ma main. Je la retirai vivement et restai saisie d'indignation à l'aspect du Brésilien.

— Monsieur, lui dis-je toute frémissante, je vais me plaindre de cet outrage à mon mari et lui déclarer…

— Madame, interrompit-il vivement, votre mari n'a plus qu'une passion, les cartes ; il rira de vos plaintes, traitera vos scrupules de folies et refusera de se passer de ma société, qui lui est devenue indispensable ; voilà ce qui arrivera, je vous le jure. Supposons, au contraire, qu'il prenne la chose au tragique et qu'il me demande raison, je suis sûr de le tuer ; voyez si cela vous convient. Enfin, un dernier mot avant qu'il arrive : j'ai plus de trois millions de fortune, je la consacrerai tout entière à poursuivre un seul but : vous obtenir par tous les moyens possibles. Le comte est joueur, il se ruinera infailliblement un jour, alors je mettrai ma fortune à sa disposition, il y puisera à pleines mains, et un jour viendra peut-être… Il est des joueurs qui joueraient les os de leurs pères si l'on pouvait mettre cet enjeu sur le tapis vert, rappelez-vous cela, et maintenant faites ce qu'il vous plaira.

Il m'avait effrayée, je ne dis rien au comte, et je partis avec eux et le guide, en proie à un désespoir mortel, voyant ma destinée se dérouler dans un avenir tout semé de drames effroyables et de sanglantes péripéties.

Le comte m'avait appris à me servir d'un revolver, et j'en emportais un dans toutes les excursions que nous faisions ensemble.

Au bout de six heures environ, comme nous longions une roche qui surplombait, chargée d'une immense épaisseur de neige, le guide nous recommanda de marcher doucement et de ne parler qu'à voix basse, le plus léger bruit pouvant déterminer une avalanche sous laquelle nous serions tous ensevelis.

— Alors ce serait la mort ? lui demandai-je.

— La mort immédiate, inévitable, répondit-il, et il reprit sa marche.

Une inspiration m'était venue. Je tirai mon revolver de la poche de ma robe.

Il était chargé ; je l'armai et posai le doigt sur la détente, sûre de déterminer l'avalanche par cette explosion et de m'ensevelir avec mes deux bourreaux sous trente ou quarante pieds de neige.

— Allons, pensai-je en jetant un dernier regard vers le ciel, ici je puis en finir avec la vie et sauver mon père du même coup ; ne laissons pas échapper une occasion qui ne se représentera plus.

Et j'appuyai le doigt sur la détente.

La détente cédait sous mon doigt, une seconde nous séparait de la mort, quand mon regard s'arrêta sur notre guide.

Pauvre homme ! Sa figure franche et honnête, le souvenir de sa femme et de ses enfants que j'avais vus l'embrasser en pleurant le matin, tout cela m'émut ; je me représentai toute cette famille pleurant le chef enseveli sous la neige : j'eus horreur de moi-même, et je désarmai mon revolver.

Quatre heures après, nous rentrions au village, où le brave guide recevait de nouveau les embrassements de sa famille, ne soupçonnant guère le danger auquel il venait d'échapper.

Comme si le Ciel eût voulu me récompenser du bon mouvement auquel cet homme devait la vie, le señor Pedro tombait malade le soir même et, le comte étant appelé à Paris pour des affaires graves, nous poursuivions notre voyage sans sa compagnie, ce qui me rendit le trajet presque agréable.

C'est peu de temps après notre arrivée à Paris que nous allions nous installer dans une petite villa toute meublée, à peu de distance de Fontainebleau, et c'est là que se passa l'étrange aventure qui devait avoir sur ma vie une si funeste influence.

Un Hollandais du nom de Van Maës, auquel on attribuait une fortune colossale, habitait une villa peu éloignée de la nôtre, ainsi que vous le savez. Lui aussi, hélas ! s'éprit pour moi d'une violente passion, et, au bout de quelques jours, il trouvait le moyen de lier connaissance avec le comte de Saubignac, qu'il invitait à venir voir chez lui une magnifique collection de roses. Le comte l'engagea à son tour à venir admirer dans sa serre une collection de camélias sans pareils, et ils ne tardèrent pas à devenir les meilleurs amis du monde.

Le Hollandais était un tout autre homme que le señor Pedro ; il venait nous voir presque tous les jours, et, le comte faisant de fréquents voyages à Paris, il m'arrivait souvent de me trouver seule avec lui. En ce cas, je le recevais toujours dans le jardin, sous les yeux de tous ; quelquefois la pluie nous forçait à nous réfugier dans mon salon, où nous nous trouvions seuls. Là comme dans le jardin, il était toujours le même, calme, souriant, plein de convenance et de réserve ; il fallait toute la perspicacité de la défiance pour découvrir la passion que je lui avais inspirée.

Aussi, malgré cette découverte, commençais-je à me départir un peu de la froideur que je m'étais toujours imposée avec lui, lorsque survint l'événement que vous avez entendu raconter par le señor Pedro.

Un jour, le comte m'apprit qu'il se rendait à Monaco, d'où il ne reviendrait pas avant quinze jours, et avant de partir il me recommanda si longuement, avec tant d'instance, d'être aussi affable, aussi gracieuse que possible avec Van Maës, son ami, son sauveur, qu'à la fin je commençai à soupçonner l'horrible vérité.

Je ne voulais pas comprendre cependant. Alors il me dit :

— Je vous le répète, Van Maës est notre sauveur ; en ce moment nous sommes ruinés, je suis criblé de dettes de toute nature, entre autres deux dettes d'honneur contractées au jeu, qui me feraient rayer de tous les cercles si elles n'étaient payées dans quelques jours ; eh bien, grâce à lui, grâce à une somme qu'il met à ma disposition pour aller faire sauter la banque de Monaco et revenir riche de trois ou quatre millions, résultat certain avec la combinaison que je possède et dont je lui ai prouvé l'infaillibilité ; grâce à lui, je le répète, nous sommes sauvés. Traitez-le donc en conséquence ; il viendra vous voir souvent en mon absence ; ayez toujours présent à l'esprit l'immense bienfait dont nous lui sommes redevables, et prouvez-lui votre reconnaissance par tous les moyens possibles.

Voyant enfin que toutes ces recommandations ne suffisaient pas pour faire pénétrer sa pensée dans mon esprit, il ajouta, sur un ton dégagé qui n'avait d'autre but que de cacher son embarras et sa confusion, quelques phrases que je n'ose vous répéter et dont le sens, trop clair pour n'être pas compris, m'arracha un cri d'horreur.

Il avait tout dit, il ne jugea pas à propos de discuter avec moi et partit.

Il me serait impossible de vous exprimer avec quelle anxiété j'attendis le lendemain la visite de Van Maës.

Qu'allait-il me dire en m'abordant ? Quelles allaient être ses façons à mon égard ? Quelles conventions avaient pu avoir lieu entre le comte et lui, et alors quelle opinion devait-il avoir de moi ? Toutes questions que je m'adressais avec une inexprimable angoisse.

Je dois le dire cependant, l'opinion que je m'étais faite du caractère de Van Maës me rassurait un peu ; il m'était impossible de le croire capable d'une indélicatesse, et, en me rappelant quels avaient toujours été ses procédés à mon égard, j'en arrivai à éprouver, en l'attendant, plus de curiosité que de crainte.

Il vint à son heure habituelle, avec la même physionomie paisible et sereine, mais avec quelque chose de contraint dans la tournure et d'embarrassé dans le regard que je remarquais en lui pour la première fois.

Je l'avais emmené dans le jardin et nous étions allés nous asseoir sous une espèce de tonnelle ombragée par des lilas en fleur.

Après avoir échangé quelques paroles banales sur ma santé, sur le temps, sur la longueur du voyage entrepris par le comte, il me dit tout à coup :

— Madame, le comte de Saubignac vous a-t-il fait part du projet qu'il a conçu dans l'intérêt de votre sécurité ?

Au léger tremblement de sa voix je compris qu'il allait aborder le sujet qui me préoccupait si vivement.

— Le comte ne m'a rien dit, répondis-je.

— En s'éloignant de vous pour un laps de temps assez long, reprit le Hollandais, il s'est inquiété de vous laisser seule avec une femme dans une maison isolée, il m'a communiqué ses craintes et m'a fait une proposition que je crois fort raisonnable.

— Ah ! fis-je d'un air tout surpris.

— Il ne vous en a rien dit ? me demanda-t-il.

— Absolument rien.

— Eh bien, le comte, plein de sollicitude pour vous et vous trouvant exposée, m'a demandé si je consentirais à venir habiter une chambre ici pendant son absence, la présence d'un homme, d'un ami de la maison lui paraissant indispensable pour vous mettre à l'abri de tout péril.

Voyant que je le regardais sans répondre, il reprit :

— Qu'en dites-vous ? ce conseil ne vous semble-t-il pas sage ?

— Non, répondis-je, non, en admettant même qu'il soit donné franchement et sans arrière-pensée.

Et, comme je le regardais en face en lui parlant ainsi, il se troubla.

— Non, monsieur, repris-je sur le même ton, car il serait de la dernière inconvenance que vous vinssiez coucher sous mon toit en l'absence de mon mari, et je m'étonne que vous ne l'ayez pas compris.

Il me regarda à son tour, et, essayant de lire ma pensée dans mes yeux :

— Le comte de Saubignac ne vous a rien dit de ce projet ?

— Je n'ai rien à répondre à cela, lui dis-je.

Puis, après une pause, pendant laquelle mon regard était resté constamment attaché sur lui, je repris avec une gravité qu'il ne m'avait jamais vue et qui parut l'impressionner vivement :

— Van Maës, j'ai toujours professé pour vous une profonde estime, je vous ai toujours considéré comme un homme d'honneur, incapable d'une trahison, d'un mensonge, d'une action basse ou coupable, même sous l'empire d'une violente passion ; eh bien, à la façon dont vous allez répondre à la question que je vais vous adresser, je saurai d'abord si j'ai pris de vous une trop haute opinion, et ensuite quelle place j'occupe dans votre estime. Quant à présent, je vous le répète, vous êtes un homme d'honneur à mes yeux, et je serais désolée de m'être trompée dans le jugement que j'ai porté sur vous.

— J'attends votre question, madame, me dit-il tout déconcerté et avec une confusion de plus en plus visible.

— Quelle convention a eu lieu entre vous et le comte au sujet des cinq cent mille francs que vous lui avez prêtés, je devrais dire donnés, puisque c'est pour les aller jouer à la roulette ? Réfléchissez et rappelez-vous que votre réponse va m'apprendre qui vous êtes et qui je suis à vos yeux.

Et je fixais sur lui ce regard dans lequel, prétendez-vous, on lit clairement l'innocence d'une âme pure et loyale.

Il parut produire sur lui le même effet que sur vous-même.

Après une minute d'hésitation, il prit ma main, et, la pressant affectueusement dans les siennes :

— Non, s'écria-t-il, il n'y a eu entre le comte et moi aucune convention, ou, s'il y en a eu, je n'en ai gardé aucun souvenir, non, mais seulement une impression de honte, de repentir et de respectueuse adoration pour la plus belle et la plus noble des femmes. Je ne veux rien vous dire de plus, madame, mais je me sens rougir de honte en face de vous et vous supplie de me pardonner… ce que vous savez, ce dont je n'ose vous parler. Je vais quitter ce pays, je me sens trop coupable pour oser reparaître devant vous, et j'emporte au fond du cœur, avec un amour qui sera le châtiment de ma faute, une estime et une admiration sans bornes pour votre personne.

Puis, levant sur moi un regard craintif :

— Êtes-vous contente de moi et puis-je espérer mon pardon ? me demanda-t-il.

— Je vous l’accorde à une condition, lui dis-je.

— Laquelle, madame ?

— Vous effacerez complètement de votre mémoire ce fâcheux souvenir, et loin de songer à quitter le pays, vous continuerez à me rendre des visites que je recevrai avec joie aujourd’hui que j’ai appris à vous apprécier, au lieu de m’y résigner comme autrefois.

— Vous êtes un ange ! murmura-t-il d’une voix profondément émue.

Et je sentis une larme tomber sur ma main.

Parvenue à ce point de son récit, Diana s'interrompit un instant, regarda fixement Louis de Brunières et, se penchant vers lui :

— Voilà cette scandaleuse histoire du Hollandais dans laquelle le señor Pedro me fait jouer un rôle si odieux, si infâme, dit-elle avec cet accent loyal et ce charme persuasif qu'elle possédait au plus haut point, la voilà, non telle qu'il l'a racontée, mais telle qu'elle s'est passée ; en êtes-vous convaincu, mon ami ?

— Pouvez-vous en douter, chère Diana ? répondit le jeune homme ; déjà, à propos de cette histoire, vous m'avez juré que vous étiez innocente, je n'ai pas hésité un instant à vous croire, vous le savez ; mais, maintenant que j'en connais tous les détails, je suis heureux d'apprendre que, du côté de Van Maës, du moins, vous n'ayez eu aucun outrage à subir.

— Loin de là, j'ai trouvé en lui l'homme le plus délicat et en même temps le plus désolé d'avoir pu, un instant, concevoir à mon sujet des espérances dont il était tout honteux après une explication qui lui révélait mon véritable caractère.

— Oui, c'est un homme d'honneur que ce Hollandais, et je me sens plein de reconnaissance et de sympathie pour lui ; je lui sais gré de ne vous avoir pas confondue avec le comte, qu'il eût pu croire d'accord avec sa femme, et dont l'étrange conduite eût pu lui donner de vous la plus effroyable opinion.

— C'est précisément ce qui était arrivé.

— Il vous avait crue sa complice ! s'écria le jeune homme tout frémissant.

— Hélas ! oui, il me l'avoua plus tard, mais en se félicitant d'avoir vu ensuite toutes ses espérances détruites et de pouvoir me vouer pour toute sa vie le culte le plus pur et le plus respectueux.

— Oh ! tenez, ma Diana, quand je songe à tous les affronts que vous aviez à redouter de lui dans la situation où vous avait mise le comte, je voudrais rencontrer cet homme pour lui presser la main et lui offrir mon amitié. Il vous a respectée, il vous a adorée silencieusement, saintement, comme doit l'être une femme telle que vous, quand votre mari acceptait de lui cinq cent mille francs à des conditions… Oui, c'est une belle et noble nature que ce Van Maës !

— Oh ! vous ne le connaissez pas encore entièrement ; je ne vous ai pas tout dit sur son compte.

— Dites, dites, ma Diana adorée, vous savez combien cela m'intéresse, puisqu'il s'agit de vous.

— Je l'avais engagé à revenir le lendemain, il n'y manqua pas. – Madame, me dit-il en m'abordant, j'ai réfléchi au caractère de votre mari, à son naturel violent, vindicatif, peu délicat, permettez-moi de le dire ; je me suis dit que, dans un de ces accès de rage où tombent souvent les joueurs à la suite d'une perte considérable, il était homme à vous reprocher ses propres torts, à vous faire un crime de ses propres infamies, à vous rappeler enfin, avec des paroles outrageantes, l'histoire de ce prêt de cinq cent mille francs et le rôle auquel il vous avait poussée et qu'il vous croyait capable d'avoir accepté dans cette triste affaire, et j'ai voulu vous laisser une arme contre lui.

Alors il tira une lettre de sa poche et me la remit en me disant : Tenez, lisez cela.

Diana ajouta en tirant une lettre de sa poche :

— La voici, j'ai voulu vous la faire lire.

Louis de Brunières ouvrit cette lettre et lut ce qui suit :

« Madame, ayant l'honneur d'être l'ami de M. le comte de Saubignac, me trouvant assez favorisé de la fortune pour rendre quelques services à ceux que j'aime, j'ai été assez heureux pour lui faire accepter une somme grâce à laquelle il compte non seulement combler un immense déficit, mais refaire une fortune au moins égale à celle que des malheurs et de fausses opérations lui ont fait perdre. Il est parti aussitôt pour Monaco avec une combinaison infaillible, dit-il, et qu'il ne m'appartient pas de juger, c'est lui seul que cela regarde. En partant, il m'a accordé l'autorisation, que vous avez bien voulu confirmer, de continuer à vous rendre visite en son absence, ce que j'ai fait et ce dont je me repens aujourd'hui, car ses visites ont donné lieu aux plus fâcheuses interprétations.

« On s'est livré à des suppositions d'une nature si odieuse qu'il m'est impossible de vous les répéter, vous m'inspirez pour cela une estime trop profonde. Certes, madame, une femme telle que vous peut se croire au-dessus des médisances et mépriser toutes les calomnies ; je serais personnellement désolé d'être la cause de quelque mauvais propos dirigé contre vous, et c'est pour empêcher que vous n'y soyez exposée que je prends le parti de ne plus me présenter chez vous avant le retour de M. le comte de Saubignac. Ce sera pour moi une grande privation, car j'ai toujours éprouvé un grand plaisir à causer avec vous ; mais je crois devoir me l'imposer dans l'intérêt de votre

tranquillité et de votre considération.

Il ouvrit rapidement la lettre et la parcourut d'un coup d'œil.

« Encore un mot, madame. Je compte quitter la France dans un mois pour retourner à Amsterdam. Si, à la suite de mon départ, vous étiez en butte à quelque calomnie à cause de moi, écrivez-moi, je vous prie ; je ferais connaître toute la vérité aux esprits crédules ou méchants, et je m'engage, de plus, à faire entendre raison à ceux qui

s'obstineraient dans leurs mauvaises pensées.

« Adieu, madame. Le plus dévoué et le plus respectueux de vos serviteurs.

« VAN MAËS. »

— Et vous n'avez pas montré cette lettre au señor Pedro Ramirès ? demanda Louis de Brunières.

— Je lui ai dit que j'avais en main de quoi lui prouver hautement mon innocence, mais que je dédaignais de lui donner cette preuve.

— Vous avez eu raison, Diana, que vous importe l'opinion d'un pareil homme !

— D'ailleurs, il ne veut pas être convaincu et, devant l'évidence la plus éclatante, il eût persisté dans l'infâme calomnie qu'il a débitée l'autre jour en pleine table, et à laquelle il ne croit pas, j'en suis sûre, mais qu'il va répéter à deux cents personnes en me proclamant l'héroïne de cette honteuse aventure.

Elle frissonna tout à coup à ce souvenir et s'écria avec un accent désespéré :

— Oh ! mon ami ! mon ami ! Je me sens devenir folle à cette pensée.

Louis de Brunières avait pâli, mais il se contint, n'osant laisser voir son impression dans la crainte d'éveiller la défiance de la jeune femme, qui lui avait fait promettre de ne pas provoquer le Brésilien.

— Louis, mon ami, dit-elle à celui-ci, en pressant convulsivement ses mains dans ses doigts crispés, croyez-vous que je ne serais pas heureuse de pouvoir échapper par la mort à la honte dont je suis menacée ?

— Diana ! ma chère Diana ! s'écria le jeune homme d'une voix suppliante, vous m'avez promis…

— Oh ! n'ayez aucune crainte, je vous l'ai dit, ma vie est condamnée, et la mort m'est interdite.

Elle ajouta après un moment de silence.

— Un jour que, dans un accès de désespoir, je parlais d'échapper à tant de tortures par le suicide, le comte me dit froidement : « Si telle est votre intention, je n'ai pas les moyens de m'y opposer, mais je dois vous donner un avertissement ; vous ne mourrez pas seule, votre mort entraînera celle de votre père, qui ne vous survivra pas plus de deux mois, juste le temps nécessaire pour faire parvenir dans l'Inde l'écrit

que vous savez, avec recommandation de ne pas faire languir l'assassin de ce pauvre Bertini. Et, maintenant que vous voilà prévenue, disposez de votre vie votre gré, c'est votre affaire. »

— Oh ! le misérable ! murmura Louis de Brunières.

— Vous le voyez, je ne puis pas même mourir, je deviendrais parricide en me donnant la mort ; je suis donc condamnée à endurer toutes les catastrophes, toutes les misères, toutes les humiliations dont le destin voudra m'abreuver, tout, jusqu'à cette effroyable calomnie, qui me tuera peut-être…

Mais alors, s'écria-t-elle en sanglotant, ce ne sera pourtant pas ma faute, et il n'ordonnera sans doute pas la mort de mon père, parce que j'aurai succombé sous le poids de la douleur.

Louis de Brunières, qui la regardait pleurer, les traits pâles et contractés, se leva tout à coup en s'écriant, hors de lui :

— Diana ! ma Diana ! vous me brisez le cœur, et, plongeant sa tête dans ses deux mains, il se mit à sangloter lui-même.

Diana pleura longtemps.

Lorsque enfin cette crise fut passée, elle se rapprocha de Louis de Brunières, et avec une expression de timidité qui ajoutait encore au charme de cette tête, belle de douleur et de désolation :

— Maintenant, lui dit-elle, vous connaissez toute ma vie, vous savez qui je suis, non la comtesse de Saubignac, mais la…

Une vive rougeur lui monta tout à coup au visage, et c'est d'une voix tremblante et en courbant la tête qu'elle acheva sa phrase.

— La… maîtresse de cet homme.

Et elle cacha aussitôt son visage dans ses deux mains.

Louis de Brunières la contempla sans rien dire.

Alors, inquiète de ce silence, elle releva aussitôt la tête et, dardant sur le jeune homme un regard à la fois suppliant et désespéré :

— Ah ! ne me méprisez pas, lui dit-elle d'une voix navrante, je vous ai tout dit, je vous ai dévoilé toute ma vie et toutes mes pensées ; si je suis une créature dégradée pour les autres, vous savez, vous, comment tout cela est arrivé, vous savez que je n'ai pas un tort, pas une faute à me reprocher dans toute ma vie, vous le savez. Oh ! ne me privez pas de votre amitié, ne cessez pas de m'aimer, conservez-moi cette estime et cette tendresse de frère que je ne crois pas avoir déméritées et qui m'ont rappelée à la vie.

Et, le regard fixé sur ses yeux au fond desquels elle cherchait à démêler sa pensée, elle attendit, en proie à une profonde anxiété.

— Chère et adorée Diana, répondit Louis en pressant tendrement sa main qu'elle avait posée dans la sienne, je ne vous ai jamais tant aimée, tant estimée qu'à cette heure.

— Dites-vous vrai ? Oh ! dites-vous vrai, mon ami ? s'écria Diana, qui semblait boire une à une chacune de ces paroles à mesure qu'elles tombaient des lèvres du jeune homme.

Et, dans une explosion de tendresse où semblait se fondre tout son être, elle laissa tomber sa tête sur l'épaule de Louis de Brunières.

Celui-ci se sentait pâlir au contact de cette belle tête.

Il laissa tomber sur elle un regard troublé, et se pencha pour effleurer de ses lèvres cette merveilleuse chevelure qui le faisait frissonner en frôlant son visage.

Mais surmontant aussitôt le vertige qui commençait à l'envahir.

— Non ! s'écria-t-il, en éloignant doucement la tête de la comtesse stupéfaite, non, je ne veux pas effleurer d'un baiser ces cheveux qui touchent mes lèvres, car vous pourriez douter de mon respect, car vous pourriez croire que vous êtes déchue dans mon estime, que j'ai cessé de professer pour vous ce culte profond, cette adoration pure et chaste que je vous ai vouée depuis que je vous connais, et maintenant surtout que vous m'avez tout avoué, je ne me consolerais pas de vous avoir offensée. Mais je veux rester maître de moi, mon amie, et pour cela, il ne faut pas que je sente cette belle tête sur mon épaule.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura Diana en joignant les mains et en levant sur lui un regard plein de tendresse et d'admiration, vous voir si noble et si généreux, si délicat, et penser qu'une implacable destinée a creusé entre nous un infranchissable abîme !

— Infranchissable ! oh ! ne dites pas cela, mon amie, ne m'ôtez pas un espoir sans lequel je ne pourrais supporter l'existence.

Diana le sonda d'un regard scrutateur, puis elle lui dit avec une expression inquiète :

— Que voulez-vous dire, mon ami, et de quel espoir voulez-vous parler ? Quelle que soit la noblesse de vos sentiments, vous ne pouvez faire cependant que le passé n'existe pas, et il est des souvenirs qui dévorent comme une rouille le cœur où ils sont tombés.

— Ne vous ai-je pas dit que je ne voyais pas une tache dans votre vie ? répliqua vivement Louis, non, pas une, mais des infortunes, des tortures, des fatalités qui vous rendent à mes yeux cent fois plus touchante et plus adorable que la jeune fille dont l'existence s'est écoulée calme et sereine sous l'aile de sa mère. Vous n'avez connu ici-bas que le sacrifice, le dévouement filial élevé jusqu'au martyre, et votre âme éprouvée par la douleur est sortie de la souillure subie par votre corps, plus pure et plus immaculée que l'âme d'une vierge.

La jeune femme, l'œil humide et le front radieux, l'écoutait et le contemplait dans un silence extatique.

— Mon ami, murmura-t-elle d'une voix attendrie, en vous écoutant parler, il me semble que je sens mon âme se dégager de sa misérable enveloppe, s'élever d'un vol puissant au-dessus de cette terre et planer dans un azur radieux où elle n'emporte qu'un souvenir,

votre image, une impression, celle des profondes et chastes voluptés que j'ai connues près de vous. Mais, hélas ! il faut descendre de ces hauteurs infinies sur la terre que nous habitons, dont nous subissons les lois, et alors un doute cruel traverse mon esprit, et je passe du rêve le plus éblouissant à la plus désolante réalité. Je me dis : Si un jour la mort venait rompre tout à coup la chaîne de fer qui m'attache à cet homme, si j'étais libre, absolument libre enfin, libre d'aimer, de me donner tout entière à celui…

— Diana ! s'écria Louis de Brunières en l'interrompant tout à coup, n'achevez pas.

Il reprit au bout d'un instant :

— Je vous ai comprise, ma Diana, et vous ne sauriez croire la peine que me cause le doute affreux que vous alliez exprimer. Faut-il donc vous répéter qu'il n'est pas au monde une femme, si belle, si pure, si parfaite qu'on puisse l'imaginer, qui ne vous soit inférieure sous tous les rapports et que, si j'avais à choisir une compagne, une épouse, il n'en est qu'une, une seule dans le monde entier à laquelle je voudrais lier ma vie, vous, ma Diana !

— Louis ! mon ami, oh ! que ne puis-je vous exprimer tout le bien que me font vos paroles !

— Vous savez si je vous aime, ma Diana, eh bien, je vous le jure sur ce que j'ai de plus cher au monde, sur votre tête, mon estime et mon admiration égalent au moins mon amour.

— Oh ! croyez-moi, Louis, reprit Diana avec un mélange d'exaltation et de profond attendrissement, Dieu me donne dans cette minute assez de bonheur pour que je le remercie de toutes les épreuves qu'il m'a envoyées, s'il me fallait passer par cet enfer pour arriver à ce paradis.

— Chère Diana, oh ! quel rêve ! être uni à vous pour toujours ! vous posséder tout entière, passer ma vie près de vous, la main dans la vôtre, le regard perdu dans vos yeux, vous redisant toutes les pensées, toutes les impressions, toutes les espérances que j'entassais au fond de mon cœur, alors que, vous contemplant de loin, comme on verrait passer une vision dans le ciel, je me demandais si jamais j'aurais le bonheur d'entendre votre voix, de toucher votre main, de voir vos beaux yeux s'arrêter sur moi.

— Vous m'aimez, vous m'estimez, vous voudriez faire de moi votre femme, je n'ai plus rien à désirer, tous mes vœux sont comblés, murmura la jeune femme d'une voix si douce et si lente qu'elle semblait parler comme dans un rêve.

Le regard fixe, la bouche entrouverte et souriante, elle semblait perdue dans une vision charmante, et elle était si divinement belle ainsi que Louis de Brunières, s'oubliant lui-même à la contempler, ne pouvait se résoudre à l'arracher à ce bonheur idéal.

Mais tout à coup un brusque revirement se fit dans l'esprit de la jeune femme, dont la physionomie fut bouleversée sous l'influence de quelque violente émotion.

— Diana, qu'avez-vous ? que vous arrive-t-il ? lui demanda Louis tout inquiet.

— Ah ! s'écria la jeune femme en se frappant le front avec les signes d'un profond désespoir, tout ce bonheur n'est qu'un rêve à jamais irréalisable, ce paradis m'est fermé pour toujours, oui, pour toujours, quand bien même la mort viendrait frapper celui qui a souillé et perdu ma vie.

— Que voulez-vous dire, ma chère Diana ? lui demanda Louis de Brunières en proie à la plus vive anxiété et se demandant avec effroi à quoi il fallait attribuer un changement si rapide.

— Vous avez donc oublié, vous aussi, lui dit Diana, dont les traits tout à l'heure calmes et radieux étaient maintenant pâles et contractés, vous avez donc oublié que la plus infâme calomnie va éclater sur ma tête, que dans deux jours mon nom, conquérant tout à coup une honteuse célébrité, va devenir comme un symbole d'opprobre, et alors… Oh ! alors, qui donc osera tendre la main à la malheureuse pour la tirer de l'abîme de fange où elle sera tombée ?

— Moi, si une pareille infamie pouvait s'accomplir, s'écria le jeune homme.

Diana vint à lui, posa la main sur son front, le regarda dans les yeux, puis, avec l'expression d'une profonde mélancolie :

— Oui, murmura-t-elle, vous seriez capable d'un pareil trait, et votre âme est à la hauteur de tous les dévouements ; mais moi, je refuserais.

— Vous, Diana ! mais vous êtes innocente, c'est une odieuse calomnie, vous en avez la preuve entre les mains.

— Et pourtant, je vous le répète, je refuserais un sacrifice qui souillerait toute votre vie. Je connais le monde, mon ami, il m'a assez fait souffrir ; cette preuve qui vous a convaincu, vous, âme loyale et franche, non seulement je ne pourrais la montrer à tous, mais même ceux qui l'auraient sous les yeux refuseraient d'y croire. Ah ! vous voyez bien que je suis perdue, perdue sans ressources, et que tout espoir de bonheur m'est à jamais interdit. Je vous l'ai dit, mon ami, je

suis une créature maudite, le malheur s'est abattu sur moi comme un oiseau de proie, et jusqu'à la dernière minute de ma vie, jusqu'à mon dernier souffle il me rongera le cœur. Mais tenez, partez, j'ai besoin d'être seule pour me livrer tout entière à mon désespoir, pour me tordre et pour crier sous l'étreinte de la douleur.

Louis de Brunières se rendit à la prière de la pauvre Diana.

Quand il fut dehors :

— Maintenant, murmura-t-il les dents serrées l'une contre l'autre, à nous deux, señor Pedro Ramirès !

En quittant la comtesse de Saubignac, Louis de Brunières se rendit chez son ami Albert Desroches, qui demeurait rue Le Pelletier.

Il le trouva en train de s'habiller.

— Tu sors ? lui demanda-t-il.

— Je dîne en ville.

— Ah !

— Oui, chez une personne que tu connais.

— Qui donc ?

— Mme de Reisbach.

— Je ne me rappelle pas…

— Celle qui a vu naître le petit Aubertin.

— Bon, j'y suis.

— Je l'ai rencontrée avec son mari dans un concert, elle m'a invité à dîner, je m'en suis défendu comme un beau diable, mais elle a engagé son mari à se joindre à elle, le prévenant que je refusais par timidité et qu'il fallait insister pour vaincre ma résistance.

— Quel don Juan !

— Ce n'est pas ma faute, je ne sais ce qu'il m'adviendra, mais c'est le mari qui l'aura voulu. Ils sont tous les mêmes.

— Et le petit Aubertin ?

— Il a fait son temps.

— Comment ?

— Ah ! c'est que tu ne sais pas… Mme de Reisbach est une femme à impressions, elle a les impressions vives, mais peu durables, ses amours sont des amours *à bail* ; quand elle contracte une liaison, ce n'est jamais à vie, oh ! non, elle passe une petite convention avec elle-même et fait *in petto* un bail de trois, six, neuf… mois, résiliable à la volonté des parties, et c'est toujours elle qui résilie la première ! Un peu avant la fin du bail, elle joue les remords, pleure sa faute, congédie celui qui a fait son temps et rêve à un autre locataire. Le dernier, un pauvre amoureux naïf celui-là, avait eu la simplicité de

croire que c'était un bail à vie, il paye cher son erreur, il en meurt à petit feu. Moi, qui suis prévenu, je prendrai les devants, je résilierai le 31 du troisième mois. Particularité bizarre et tout à fait exceptionnelle, il faut être l'ami de son mari pour lui plaire, ce qui soulève les scrupules de beaucoup de femmes est précisément ce qui l'inspire, elle y trouve un certain piquant ; et puis, c'est plus commode. Bref, rappelle-toi cette maxime : Se défier de la femme *curieuse et impressionnable*. Mais je bavarde comme une pie, et je ne songe pas à te demander des nouvelles de tes amours, de vrais amours, ceux-là ; avec une femme comme la comtesse, c'est sérieux, ce n'est pas un bail de trois, six, neuf… mois, résiliable à volonté.

Dès qu'Albert avait parlé de la comtesse, le front de Louis de Brunières s'était subitement assombri.

— Eh bien, lui demanda vivement son ami, est-ce que ça ne va plus ? Aurais-tu éprouvé quelque déception ?

— Je l'aime plus que jamais, et, si tu savais tout ce qu'elle a souffert, tout ce que son admirable nature a puisé de grandeur, de noblesse, de grâce touchante dans son martyre, tu comprendrais qu'il est impossible de s'arracher du cœur l'image d'une telle femme.

— J'en suis convaincu ; c'est la seule femme, depuis que j'ai l'âge de passion, qui m'ait fait comprendre les ravissements et les tortures, les extases et les désespérances de l'amour. J'ai compris tous ces sentiments sans les éprouver, très heureusement, parce que tu t'es trouvé là pour te précipiter tête baissée dans la fournaise où j'aurais tout perdu, tout, mon enjouement, ma frivolité, mon scepticisme en amour, mes convictions à l'égard de la femme, un jouet coûteux, dont le cœur est en bois plus ou moins dur et dont quelques imbéciles, de plus en plus rares, il est vrai, ont le tort de faire une idole. Je ne dis pas ça pour toi qui, parmi toutes ces poupées, as rencontré une femme, une vraie femme, dont le cœur bat et saigne, dont l'âme se trouble et s'émeut en face d'un amour sérieux comme le tien, créature adorable et presque unique, dans ce monde où fourmillent les Mme de Reisbach.

Puis, changeant tout à coup de ton :

— Enfin, dit-il avec intérêt, tu viens de la voir, tu l'aimes toujours, vous vous adorez, votre bonheur est parfait ?

— Dis plutôt que notre malheur est complet.

— Comment ? que veux-tu dire ? s'écria Albert.

— Je l'ai laissée plongée dans les larmes, se tordant de désespoir, et moi-même j'ai pleuré avec elle.

— Que se passe-t-il donc, mon ami ? Dis-moi cela, dit Albert en venant s'asseoir près de son ami.

Alors Louis de Brunières lui raconta d'abord toute la vérité au sujet de l'histoire du Hollandais, puis la visite du Brésilien, la menace qu'il avait faite à la comtesse en la quittant et l'effroyable vengeance sous laquelle il allait l'écraser au bout de quarante-huit heures.

Ce récit avait été coupé de temps à autre par des éclats de colère ou des accès de rage sourde qui trahissaient l'exaltation du jeune homme.

Albert, lui, l'avait écouté d'un bout à l'autre avec une attention profonde et un calme apparent.

Quand Louis de Brunières eut cessé de parler, Albert lui dit :

— Donc, si la comtesse de Saubignac ne s'est pas rendue chez le Brésilien d'ici à quarante-huit heures, les deux cents circulaires seront lancées !

— Impitoyablement.

— Et tu voudrais trouver le moyen d'empêcher…

— Il n'en est qu'un.

— Lequel ?

— La mort du misérable.

— Mais, au fait, il t'a provoqué ?

— Et il a oublié jusque-là de m'envoyer ses témoins, tout absorbé qu'il était dans ses infâmes projets.

— Bon ! je comprends ce que tu attends de moi ; il faut aller trouver ce monsieur de ta part, n'est-ce pas ?

— Avec un autre témoin.

— Ce soir ?

— Je dirais oui, si ce second témoin était sous notre main.

— Je vais passer au cercle, où je trouverai dix de nos amis qui se disputeront le plaisir de te rendre ce service.

— Mais ton dîner ?

Albert jeta un coup d'œil sur sa pendule.

— Six heures, nous dînons à sept ; or, en une heure, avec ma voiture, j'ai tout le temps de passer au cercle, de me rendre chez le Brésilien avec ton second témoin, de prendre l'adresse des siens et

d'arriver encore à temps chez les époux Reisbach.

— Ah ! un avertissement, dit Louis, il faut prendre des précautions toutes particulières pour pénétrer dans l'antre du señor Pedro Ramirès, qui est moins un homme qu'une bête fauve.

— Serait-il capable de vouloir me manger tout cru ? En ce cas, je prendrai la précaution de me couvrir d'une cuirasse, de brassards et de cuissards, à moins qu'il n'ait une mâchoire de crocodile…

— Je vais te donner en deux mots une idée de son caractère. Il y a quelque temps un fournisseur mal élevé étant allé lui présenter sa note et insistant un peu brusquement pour être payé, le señor Pedro prit d'une main sa montre, de l'autre un revolver, toujours là, à sa portée, et lui donna une minute pour sortir ; et comme, la minute écoulée, le fournisseur se trouvait encore dans l'entrebâillement de la porte, le Brésilien, esclave de sa parole, lui envoya une balle, qui, heureusement, n'atteignit que son chapeau.

— Suffit, on prendra ses précautions.

Il ouvrit un secrétaire, y prit un revolver, le visita avec attention, puis le mettant dans la poche de son habit :

— Six balles, dit-il. Si la partie lui convient, nous aurons de quoi nous amuser.

Il mit son chapeau, endossa son pardessus et dit à Louis de Brunières :

— Où vas-tu ?

— Chez ma mère, où je dîne aujourd'hui ; qui sait si ce n'est pas la dernière fois ?

— Allons donc ! nous avons le choix des armes, et tu es plus fort que moi à l'épée, que je manie assez bien cependant.

— Arrange cela à ton gré, je n'exige que deux choses : un combat à mort et le duel pour demain, avant quatre heures du soir, c'est-à-dire avant l'heure à laquelle doivent partir les deux cents circulaires.

— C'est entendu. Allons, quand tu voudras ; je vais te déposer chez ta mère, qui se trouve à peu près sur notre passage.

Ils descendirent et dix minutes après Louis de Brunières descendait de voiture à la porte de sa mère.

Albert Desroches se rendit de là à son cercle, fit connaître tout de suite la raison qui l'y amenait à cette heure, et, comme il l'avait prévu, trouva vingt jeunes gens disposés à servir de témoins à Louis de

Brunières dont la personne était très sympathique à tous ceux qui le connaissaient.

Il choisit un jeune homme qui avait assisté à cinq ou six affaires d'honneur, et qui en avait eu trois ou quatre pour son propre compte et dont l'expérience en cette matière était fort appréciée ; ils se rendirent aussitôt chez le señor Pedro Ramirès.

Le Brésilien habitait, place de la Madeleine, un splendide appartement au premier étage.

— Le señor Pedro ? demanda Albert au nègre qui vint lui ouvrir.

— Maître n'est pas là, répondit le nègre.

— Tu mens, lui dit le jeune homme, instruit par son ami qu'il ne devait pas quitter sa chambre pendant deux jours.

— Non, moi, pas mentir, répondit le nègre en se troublant tout à coup, maître a dit que… enfin maître n'est pas là.

— Et moi, je te dis qu'il y est et que je veux lui parler, s'écria Albert d'une voix éclatante et avec l'accent de la colère.

Ce qu'il avait prévu arriva.

Une porte s'ouvrit tout à coup, le Brésilien bondit comme un furieux, le teint enflammé, un revolver à la main, en criant :

— Qui donc ose pénétrer de force dans ma maison ?

Et il éleva son arme à la hauteur de la poitrine des visiteurs.

Au même instant, Albert tirait son revolver de sa poche et le braquait à deux pouces du visage du Brésilien, qui reculait de trois pas.

— Heureusement que je suis au courant de vos petites habitudes, lui dit Albert d'un ton railleur ; qu'en pensez-vous, señor Pedro ?

Un instant interdit à l'aspect des six gueules du revolver braquées sur sa figure, Pedro Ramirès se remit bientôt, et, toisant insolemment Albert Desroches et son ami :

— Qui êtes-vous ? leur demanda-t-il brusquement.

— D'abord, nous ne sommes pas des fournisseurs, répondit Albert, et, s'il vous plaît de chasser en chambre à la grosse bête ou au chapelier, ce qui est tout un pour vous, paraît-il, je puis vous affirmer que nous ne sommes ni l'un ni l'autre.

— Encore une fois, qui êtes-vous ? reprit le Brésilien avec un redoublement de brutalité.

— Nous sommes des gens bien élevés, señor Pedro, vous devez vous en apercevoir à notre ton, qui diffère entièrement du vôtre.

— Prétendriez-vous me donner une leçon de savoir-vivre, monsieur ? s'écria le Brésilien en pâlissant de colère.

— En supposant que j'eusse beaucoup de patience et beaucoup de temps à perdre, répondit Albert, je n'entreprendrais pas une tâche aussi difficile.

Il ajouta aussitôt :

— Mais, pardon, monsieur, sans vouloir vous apprendre à vivre, je vous ferai observer qu'on ne reçoit pas des gens comme nous dans l'antichambre, et je m'étonne qu'avec votre grande habitude du monde vous ignoriez une chose aussi simple.

Pris en flagrant délit d'inconvenance, Pedro Ramirès se mordit les lèvres et laissa échapper un grognement de rage.

Puis, ouvrant toute grande la porte par laquelle il venait de faire irruption :

— Vous pouvez entrer, dit-il.

— Entrons, dit Albert en souriant.

Ils venaient de pénétrer dans une pièce meublée avec luxe, mais remarquable surtout par les armes, les costumes, les parures, les amulettes, les pagnes, les ceintures de femmes, les plumes de guerriers, les chevelures scalpées, bref tout un musée sauvage dont les murs étaient couverts.

— Veuillez vous asseoir, messieurs, dit Pedro Ramirès avec une politesse relative.

Quand les deux jeunes gens eurent pris place sur les sièges qu'il leur avait avancés, Albert lui dit :

— Maintenant, monsieur, je puis vous dire qui nous sommes et ce qui nous amène.

Et, désignant son ami :

— M. Octave de Saint-Hérant.

Puis, se touchant la poitrine :

— Et moi, M. Albert Desroches.

Le Brésilien s'inclina.

Albert reprit :

— Quant au motif de notre visite, vous le devinerez sans peine quand je vous dirai que nous sommes envoyés vers vous par notre ami M. Louis de Brunières.

Pedro Ramirès tressaillit à ce nom, et un éclair passa dans ses yeux.

— Je devine, en effet, répondit-il en essayant de rester calme, je me suis trouvé insulté par M. Louis de Brunières, et…

— Pardon, interrompit vivement Albert, ne confondons pas : c'est vous qui avez insulté et provoqué notre ami en lui déclarant que sa tête vous était désagréable à voir, qu'il n'en fallait pas davantage pour vous ôter l'appétit et qu'il eût à se dispenser de paraître au souper. C'est bien cela et je suis bien informé, n'est-ce pas ?

— C'est possible.

— Vous aviez sans doute oublié cet incident, reprit Albert, car M. Louis de Brunières a vainement attendu vos témoins depuis deux jours, ce que voyant il nous a priés de venir le rappeler à votre souvenir.

— Fort bien, je suis à la disposition de M. Louis de Brunières, mais je ne suis pas précisément altéré de son sang, et, dans le cas où il lui serait agréable d'attendre deux ou trois jours…

— Mon Dieu ! répondit Albert, sans être plus altéré que vous, notre ami aimerait autant se débarrasser tout de suite de cette petite affaire.

Le Brésilien paraissait très contrarié.

— C’est que, reprit-il, on ne sait jamais ce qui peut arriver quand il s’agit de duel, et j’aurais besoin de deux jours pour mettre en ordre des affaires importantes.

— Nous regrettons vivement de ne pouvoir nous rendre à votre désir, répliqua le jeune homme, mais l’injure date de trois jours ! vous avez eu tout le temps de vous préparer, et M. Louis de Brunières croit de sa dignité de ne pas tarder davantage à en obtenir réparation.

— Ah ! dit le señor Pedro en fronçant tout à coup le sourcil, et quel est le jour choisi par votre ami ?

— Demain.

— Il lui serait impossible d’attendre à après-demain ?

— Absolument.

Pedro Ramirès garda un moment le silence puis un sourire sardonique effleura ses lèvres, et, regardant fixement Albert :

— J’y suis, dit-il, je comprends parfaitement pourquoi il ne peut attendre quarante-huit heures.

— Je viens de vous le dire, il trouve qu’un plus long délai…

— Est incompatible avec le point d’honneur, n’est-ce pas ? Eh ! bien, non ! ce n’est pas cela, et vous qui êtes son ami, son confident, car je me rappelle vous avoir vu avec lui au bal de M. Doutreville, vous devez connaître la raison pour laquelle il veut se battre dès demain.

— Je n’en connais pas d’autre que celle-ci.

— Eh bien, soit, nous nous battrons demain.

— Voilà qui est entendu.

— L’heure ?

— Dans la matinée, avant midi.

— Ce sera pour dix heures alors.

— Il ne nous reste plus qu’à vous demander l’adresse de vos témoins ?

— La voilà.

Il se mit à son bureau et écrivit deux noms sur un carré de papier qu’il remit à Albert.

— Je vais leur écrire et leur faire remettre ma lettre avant une heure ; ils demeurent ensemble à l’hôtel Mirabeau, où ils vous attendront demain matin.

Albert fit un mouvement pour se lever.

— Encore un instant, s'il vous plaît, lui dit le señor Pedro, j'ai un ordre à donner.

Il sonna et le nègre parut.

— Narcisse, lui dit le Brésilien, je sortirai demain matin. Si, à cinq heures, je n'étais pas rentré, tu mettras ces deux cents circulaires à la poste.

Albert tressaillit à ces mots.

— Moi mettrai à la poste, maître, répondit Narcisse avec un large et naïf sourire.

— Tu entends, à cinq heures au plus tard. Maintenant, laisse-nous.

Tout en donnant cet ordre, le Brésilien avait regardé Albert à la dérobée.

— Monsieur Desroches, lui dit-il, pourquoi donc vous êtes-vous troublé quand j'ai chargé Narcisse de cette commission.

— Moi ! s'écria Albert, je ne sais ce que vous voulez dire.

— Eh bien, rendez compte à votre ami de ce que vous venez d'entendre, et je vous assure que ça l'intéressera beaucoup, car il sait, j'en suis sûr, ce que contiennent ces circulaires, qui peut-être ne sont pas étrangères à la démarche que vous faites en ce moment auprès de moi.

Arrêtez! s'écria Maurice.

Après s'être contenu quelques instants, Albert Desroches s'écria tout à coup :

— Eh bien, oui, je sais, qu'il y a là dans ces circulaires, oui, je sais qu'il y a là une vengeance indigne d'un homme d'honneur.

A cette outrageante apostrophe. Pedro Ramirès se leva d'un

bond, pâle et frémissant, et, dardant sur le jeune homme un regard de colère :

— Aujourd'hui, lui dit-il, vous êtes le témoin de M. Louis de Brunières, que je tuerai demain ; eh bien, dès que vous l'aurez vu tomber, vous pourrez choisir vos témoins à votre tour, car après-demain je leur enverrai les miens pour s'entendre au sujet de l'arme qu'ils choisiront, et, quoique je sois l'insulté, je vous laisse le choix de celle au moyen de laquelle il vous conviendra que je vous envoie rejoindre votre ami.

— En vérité, monsieur, répliqua Albert avec un sourire ironique, savez-vous que vous m'effraieriez singulièrement si je n'étais convaincu que mon ami vous évitera la peine de songer à un autre duel.

— Nous verrons cela, dit le Brésilien.

— Dans tous les cas, reprit Albert en touchant du bout de sa canne les circulaires éparses sur le bureau, si j'avais le choix entre mourir dans ce duel ou vivre avec la conscience souillée de cette honteuse action, je vous jure que je préférerais la mort.

— A votre aise, monsieur, et à chacun son goût.

— A chacun son goût en effet, riposta le jeune homme ; il est des gens que la honte effraye moins que la mort : ils sont habitués à l'une et pas à l'autre.

Il se leva à ces mots en lui disant :

— Allons, monsieur, à demain.

— A demain, avec votre ami ; oui, monsieur, dit le Brésilien, quant à vous, il vous reste deux jours pour faire votre examen de conscience.

— J'en demanderais quinze, si j'étais à votre place, monsieur, et je ne sais si je par viendrais à y mettre ordre.

Octave de Saint-Héraut s'était levé en même temps que son ami.

Tous deux saluèrent le Brésilien, qui les reconduisit jusqu'à la porte, voulant évidemment prendre sa revanche de l'inconvenance qui, au début de cette entrevue, lui avait attiré une si rude leçon, et ils sortirent.

— Eh bien, voilà une affaire réglée, dit Octave.

— Voilà une mauvaise affaire, répliqua Albert d'un air désolé.

— Craindrais-tu pour Louis ?

— Oh ! ce n’est pas cela ; tu as vu ces circulaires et tu as entendu l’ordre qu’il a donné à son nègre ?

— Oui.

— Il y en a deux cents, deux cents calomnies infâmes contre une pauvre jeune femme adorée de Louis et qui devaient être jetées à la poste après-demain, c’est pour cela que Louis voulait le tuer demain.

— Je comprends, il a deviné.

— Et il a donné l’ordre à son nègre de tout mettre à la poste demain, si à cinq heures il n’est pas de retour. La vie de notre ami est en péril, et l’infortunée jeune femme est perdue sans ressources ; voilà la belle besogne que nous avons faite.

En sortant de chez la comtesse de Saubignac, Jacques Doutreville, toujours en proie au remords que lui causait l'accomplissement des menaces de M. Portal, s'était rendu chez son neveu, Augustin Doutreville, qui, déjà frappé dans sa fille, avait encore à redouter la funeste influence de la fée aux soucis, dont la fatale baguette avait touché sa femme.

Mais lorsqu'il avait demandé à parler à celle-ci, la femme de chambre lui avait répondu qu'elle n'était pas visible.

— Serait-elle malade ? s'écria le vieillard déjà inquiet.

— Je ne sais, répondit la femme de chambre, lorsque je suis entrée chez madame pour l'aider à s'habiller, vers deux heures, je l'ai trouvée toute pâle et toute bouleversée, ce qui m'a étonnée, car, dans tout le cours de la matinée, madame était calme, fraîche et souriante comme de coutume.

— Avait-elle reçu quelque visite ?

— Non, monsieur !

— Une lettre peut-être ?

— Pas davantage.

— Dites-lui que je suis venu et que je repasserai demain dans la matinée savoir de ses nouvelles.

— Je n'y manquerai pas, monsieur.

— A-t-on des nouvelles de Baptistine ?

— Pas depuis ce matin, monsieur.

Il partit avec un nouveau sujet d'inquiétude et de remords.

— Encore une victime de ces deux monstres ! pensa-t-il épouvanté de la puissance de ses ennemis et atterré à la vue des catastrophes qui se succédaient autour de lui.

Quel malheur s'était donc abattu sur la belle Albertine Doutreville ?

C'est ce que nous allons faire savoir au lecteur.

Rappelons d'abord dans quelle situation d'esprit elle se trouvait

en ce moment.

On se rappelle sans doute le billet qui lui avait été glissé dans la main et qu'elle avait gardé, convaincue qu'il lui venait de Maurice Rivaz, puis de la scène qui s'était passée dans un petit boudoir attenant à la salle de bal, scène dans laquelle elle avait cru un moment être surprise par son mari, enfermée à double tour avec le jeune homme, soupçonné et surveillé par celui-ci.

On se souvient enfin que le costume désigné par elle à Maurice cachait un inconnu, le même sans nul doute qui lui avait glissé le billet contenant un grave avertissement, et que cet inconnu avait emmené son mari en lui promettant l'explication de sa présence dans le boudoir de sa femme.

Voilà ce qui s'était passé, et il y avait dans tous ces mystères, il faut en convenir, de quoi inquiéter celle qui s'y trouvait si intimement mêlée.

Ainsi son secret, ce secret enfoui au fond de son cœur et qu'elle croyait ignoré de tous, était connu de quelqu'un !

Voilà ce qu'elle se répétait sans cesse avec autant de surprise que d'épouvante.

Qui donc avait pu surprendre ce secret ?

Comment s'y était-on pris pour arriver à le découvrir, malgré les précautions infinies dont elle s'entourait ? Enfin, dans quel but s'était-on attaché à ses pas ? Dans quel intérêt avait-on soumis toutes ses démarches à un espionnage dans lequel on avait dû déployer bien de l'habileté et bien de la persévérance pour parvenir à surprendre la vérité ?

Tout cela était effrayant, il faut en convenir, cependant parmi tous ces souvenirs il s'en trouvait un qui était de nature à la rassurer sur les intentions de celui qui possédait son secret : c'était l'avertissement qu'il lui avait donné dans son boudoir, la prévenant, avant d'ouvrir à son mari, qu'il n'était pas Maurice Rivaz, et la mettant ainsi sur ses gardes, après lui avoir déjà fait connaître le danger que courait ce jeune homme, dont le costume était signalé par M. Doutreville à tous ses valets, avec ordre de s'opposer à sa sortie.

Évidemment cet homme l'avait sauvée d'un grand danger, et en le jugeant sur ces faits, elle devait être portée à voir en lui un protecteur plutôt qu'un ennemi.

Néanmoins, malgré tous les témoignages qui se réunissaient pour dissiper ses inquiétudes, elle était, depuis cette nuit fatale, dans une anxiété qui ne faisait que grandir et à laquelle ajoutait

singulièrement le mystère dont s'enveloppait l'inconnu qui n'avait plus donné signe de vie.

Quand, comment, avec quelles intentions allait-il se révéler à elle ?

Autre sujet d'inquiétude.

Autres questions dont elle était incessamment préoccupée, qui l'agitaient nuit et jour, au point de lui donner la fièvre.

On peut dire qu'elle ne vivait pas.

Elle attendait.

Quoi ? un coup de foudre ou une parole qui vint éclaircir le mystère qui pesait sur sa vie comme un lourd et effrayant cauchemar.

Nous trouvons la jeune femme dans une petite pièce attenant à sa chambre et occupée à lire pour chasser la sombre pensée qui l'obsédait, quand deux coups timides furent frappés à une porte donnant sur un petit escalier qui aboutissait aux bureaux de son mari.

— C'est lui, murmura-t-elle avec un léger haussement d'épaules qui n'annonçait pas précisément une grande joie de le voir.

Et, le regard toujours fixé sur son livre, elle cria :

— Entrez.

La porte s'ouvrit doucement, et elle entendit un pas léger se diriger vers elle.

Elle continua de lire.

Surprise enfin de n'entendre aucun bruit, elle lève lentement la tête.

Puis elle bondit de son siège en jetant un cri d'effroi.

Ce n'était pas M. Doutreville.

C'était un étranger qui venait de pénétrer dans cette pièce où, seuls, son mari et sa femme de chambre avaient accès.

— Remettez-vous, madame, c'est moi, dit le nouveau venu d'un ton plein d'humilité.

— Qui, vous ? demanda Martine toute troublée.

— Madame ne me reconnaît donc pas ? je suis Pascal.

La jeune femme reconnut en effet le caissier de son mari, qu'elle avait entrevu deux ou trois fois en traversant les bureaux.

Alors, passant de la terreur à l'indignation :

— Je vous trouve bien hardi d'oser vous introduire chez moi, lui dit-elle ; mon mari n'y est pas, vous le voyez, retirez-vous donc.

— Pardon, madame, répondit Pascal, mais c'est précisément parce que je savais que M. Doutreville n'était pas là que je suis venu.

— Hein ! Comment dites-vous ? lui demanda Albertine au comble de la stupeur.

Et pour la première fois, elle regarda le caissier.

C'était un homme d'une quarantaine d'années, au teint pâle et bilieux, aux sourcils noirs et épais, aux yeux d'un gris clair, aux traits accentués, allongés, décharnés, rappelant assez bien le type de Basile dans le *Barbier de Séville.*

L'expression de la physionomie était équivoque et difficile à saisir sous l'air calme et quelque peu béat du personnage.

— Oui, madame, répondit le caissier, je savais que M. Doutreville n'était pas là.

— Et vous osez avouer que vous avez choisi ce moment pour venir ?

— Oui, madame.

— Eh bien, vous avez eu tort, car vous allez vous retirer à l'instant même.

— Voilà donc la reconnaissance des grandes dames, dit Pascal avec amertume.

— De la reconnaissance, moi ! pour vous ! s'écria Albertine, qui marchait de surprise en surprise.

— Oui, madame, ne fût-ce que pour l'affront que j'ai évité à M. Maurice Rivaz qui, sans moi, sans l'avertissement que je lui ai donné, et surtout sans l'échange que j'ai fait avec lui de son costume d'Arménien contre ma grande livrée Louis XIV, eût été arrêté à la porte par vos domestiques, signalé à M. Doutreville et chassé par lui comme un intrigant.

Albertine examinait le caissier des pieds à la tête et ne pouvait se persuader que ce fût là l'homme qui l'avait sauvée et qui tenait son secret entre ses mains.

Pascal soutenait cet examen avec une impassibilité qui ne faisait qu'accroître l'étonnement de la jeune femme.

Elle hésita longtemps à lui adresser la parole, ne sachant que dire, craignant de se compromettre par une phrase imprudente, et

impatiente cependant de savoir si son secret était au pouvoir de ce vulgaire personnage.

— Ainsi, lui dit-elle enfin, c'est vous qui avez osé…

Elle s'interrompit.

Puis elle reprit, toute rouge et toute troublée :

— Je veux vous parler de certain billet.

— Glissé dans la main de madame, répondit le caissier ? Oui, madame, c'est moi qui ai osé cela, et la suite vous a prouvé qu'il était heureux que j'eusse eu cette audace.

Albertine devint pourpre.

Cet homme savait tout, il connaissait sa faute, impossible d'en douter.

— Et c'est pour causer avec vous de cette affaire que je suis venu vous trouver en l'absence de M. Doutreville, reprit Pascal.

— Qu'avez-vous donc à me dire ? demanda la jeune femme interdite et confuse.

— J'ai à vous faire part des projets de M. Doutreville, qui en sait plus long que vous ne pensez.

— Quels sont donc ces projets ?

— Tenez, lisez cela, dit Pascal en tirant un papier de sa poche.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une plainte en adultère.

Albertine devint affreusement pâle.

Un moment étourdie par ce coup imprévu, Mme Doutreville s'écria tout à coup :

— Une plainte en… c'est impossible, sur quels griefs peut-il la baser ?

— Son principal grief, quant à présent du moins, est une correspondance entre vous, madame, et M. Maurice Rivaz, dont les lettres sont d'une clarté qui ne laissent rien à désirer, car la plupart rappellent les principaux passages de celles que vous lui avez écrites, de sorte que c'est absolument comme si l'on avait celles-ci sous les yeux ; bref, le dossier est complet.

— Mais ces lettres, comment les connaîtrait-il ? il ne les a jamais vues.

— Non seulement il les a vues, mais elles sont en son pouvoir.

— C'est faux, elles sont toutes entre mes mains.

Pascal fouilla dans la poche de sa jaquette et en tira cinq ou six lettres qu'il remit à la jeune femme en lui disant :

— Les reconnaissez-vous ?

Celle-ci ouvrit les lettres et jeta un cri de surprise.

— C'est bien cela, murmura-t-elle atterrée, et pourtant…

Elle se leva, fit un pas vers la porte de sa chambre, puis, se retournant vers le caissier :

— Puis-je me fier à vous ? lui dit-elle…

— Vous êtes à même d'en juger, madame, répliqua Pascal, ma conduite à votre égard au bal de l'autre jour et en ce moment même est-elle celle d'un ami ou d'un ennemi ?

— Vous avez raison, et je veux vous donner toute ma confiance.

— Je ferai mes efforts pour m'en montrer digne, madame.

— Attendez.

Elle entra dans sa chambre et en revint bientôt avec un paquet de lettres à la main.

Puis elle s'assit, passa ces lettres en revue et s'écria enfin :

— Tenez, voici la lettre que vous venez de me montrer.

— Voici la mienne, madame, comparez.

— Elles sont identiquement pareilles, s'écria Albertine.

— Lisez.

Elle parcourut les premières lignes.

C'était la copie exacte de la lettre qu'elle venait d'apporter avec deux ratures également semblables.

— Qu'est-ce que c'est que cela ? s'écria-t-elle frappée de stupeur.

— Ça, madame, c'est mieux que la copie, c'est la reproduction de l'objet aussi mathématiquement exacte que la reproduction de votre image dans une glace, c'est votre lettre photographiée.

— Est-il possible ?

— C'est comme je vous le dis.

Albertine regarda fixement le caissier et lui dit.

— Vous les avez toutes ?

— Oui, madame.

— Quel prix en voulez-vous ?

— Et vous, madame, qu'en voulez-vous faire ?

— Les brûler.

— A quoi cela vous avancera-t-il ?

— Comment ? Mais, une fois ces lettres détruites, il ne lui reste plus rien contre moi.

— Erreur, madame, le photographe a le cliché de toutes ces lettres et peut les reproduire par centaines. J'aurais pu vous laisser ignorer ces détails et vous vendre ces lettres au prix, non de l'or, mais du billet de banque. Vous voyez que je suis un honnête homme et que vous pouvez vous fier à moi.

— Oh ! mais c'est horrible ! Ainsi impossible de détruire ces preuves terribles, accablantes ?

— Impossible, puisqu'on peut les reproduire à l'infini.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura la jeune femme en plongeant son front dans ses deux mains.

Elle demeura quelques instants ainsi, se creusant la tête pour trouver un moyen de sortir de cette affreuse situation.

— Ce photographe, le connaissez-vous ? demanda-t-elle enfin au caissier.

— Je connais son nom, oui, madame.

— Consentirait-il à vendre ?…

— Le cliché ? J'y ai songé.

— Ah !

— Mais, avant de faire une démarche dont les conséquences pouvaient retomber sur vous dans le cas où le photographe eût fait part à votre mari de cette tentative de corruption, j'ai voulu savoir quel était cet homme.

— Eh bien ?

— Hélas ! j'ai eu de mauvais renseignements, il est honnête, rien à faire de ce côté.

— Ainsi nul espoir, nulle ressource, rien ! s'écria Albertine, il faut que j'attende le jour où il lui plaira de me faire arrêter et traîner devant un tribunal où j'entendrai lire publiquement ces lettres !… Oh ! plutôt cent fois mourir !

— Attendez, madame, on n'en arrive à cette extrémité que lorsque tout espoir est perdu.

— Eh bien, n'en suis-je pas là ? Ne l'avez-vous pas reconnu vous-même ?

— Pardon, j'ai dit qu'il fallait renoncer à corrompre le photographe, mais…

— Eh bien ?

— Mais on peut lui tendre un piège.

— Ah ! s'écria la jeune femme, vous espérez ?…

— J'y réfléchirai et peut-être… enfin ne désespérez pas, madame, tout n'est pas perdu de ce côté.

Il ajouta après un moment de réflexion :

— Mais vous comprenez, madame, qu'en ce moment il faut vous tenir incessamment sur vos gardes et être dans une perpétuelle défiance vis-à-vis de M. Doutreville.

— Oui, oui, murmura Albertine, les traits pâles, le regard fixe et distrait.

— Et d'abord je vous engage très vivement à prévenir sans retard M. Maurice Rivaz, afin que, pendant quelque temps au moins, il

s'observe avec le plus grand soin et se garde bien de la moindre imprudence, car vous devez penser qu'en ce moment toutes vos démarches sont surveillées.

— C'est vrai, mon Dieu ! c'est vrai, murmura la jeune femme, il faut que je le voie dès demain.

— Vous le pouvez sans crainte, dit Pascal, M. Doutreville et les agents dont il peut disposer étant absorbés en ce moment dans la recherche de Mlle Baptistine.

— Baptistine ! dit vivement la jeune femme, c'est vrai, je n'y songeais plus ; plongée moi-même dans les plus cruels soucis, j'ai oublié ce matin de m'informer d'elle. Que sait-on ? a-t-on quelques nouvelles depuis hier ?

— Aucunes, madame.

— Et M. André Chambrun ?

— Également introuvable.

— Grand Dieu ! mais nous sommes donc maudites l'une et l'autre ! Est-ce que cette fée aux soucis, dont les sinistres prophéties m'ont fait rire d'abord ?…

Il y eut une longue pause.

Puis, Mme Doutreville, fixant tout à coup son regard sur le caissier, toujours impassible.

— Il me vient une réflexion, lui dit-elle.

— Je vous écoute, madame.

— Comment ces lettres et cette plainte en adultère se trouvent-elles entre vos mains ?

— Voilà ce qui s'est passé, madame : il y a quatre jours, la veille du bal, M. Doutreville entra dans mon bureau, alla à la caisse, fit jouer le mécanisme à l'aide duquel on l'ouvre, y déposa des papiers, en tira ensuite huit ou dix mille francs, pour des dépenses courantes, et me dit ensuite : J'ai mangé le mot, je vous le ferai connaître dans quelques jours ; voici, en attendant, la somme dont vous pourriez avoir besoin jusque-là.

J'ai l'œil perçant, j'avais saisi votre nom, écrit d'ailleurs en gros caractères, en tête de ce papier, et les précautions que prenait M. Doutreville pour le cacher me firent supposer qu'il s'agissait là de quelque affaire grave et inquiétante pour vous. Je résolus de savoir à tout prix de quoi il s'agissait, car j'entrevoyais quelque danger pour vous dans ce mystérieux papier, et, je l'avoue, madame, entre

M. Doutreville et vous, je n'hésitais pas, c'était de votre côté que je me rangeais. Je me mis donc aussitôt à la besogne et j'essayai cent combinaisons avant d'arriver à un résultat. Enfin, favorisé par un hasard presque miraculeux, je trouvai, la caisse s'ouvrit. Je saisis les papiers, je les parcourus, puis je les remis en place pour le cas où M. Doutreville aurait l'intention de les revoir, et j'ai attendu jusqu'à ce jour pour les reprendre et vous les apporter.

— Et comment avez-vous su que Maurice… que M. Rivaz viendrait à cette fête et le costume qu'il y porterait ?

— Madame oublie que tous ces détails étaient mentionnés dans la dernière lettre de M. Rivaz en réponse à la sienne : c'est ainsi que M. Doutreville a tout su lui-même.

— Un dernier mot : que s'est-il passé entre vous et M. Rivaz et quelle explication avez-vous donnée à M. Doutreville en quittant mon boudoir avec lui ?

— Je guettais M. Rivaz ; dès que je l'aperçus, je lui dis : Votre présence ici est connue de M. Doutreville ainsi que votre costume ; suivez-moi dans un petit couloir sombre où personne ne passera durant la fête, changeons de costume et partons vite ; ce qui fut fait en moins de cinq minutes. Quant à M. Doutreville, je lui dis qu'un invité avait eu la fantaisie, se croyant reconnu, de changer de costume avec moi et m'avait engagé ensuite à suivre Mme Doutreville pour l'intriguer, ce à quoi j'avais consenti, mais ce dont je n'avais pas tardé à me repentir en voyant les choses tourner au tragique, quand je croyais être l'instrument d'une innocente mystification.

— Oui, oui, tout s'explique, dit la jeune femme, hors un fait, et le plus grave de tous peut-être. Qui donc a découvert mes lettres et les a remises à mon mari ?

— Ah ! répliqua Pascal, voilà le seul point sur lequel je ne puisse vous répondre.

Pascal reprit après un moment de réflexion :

— Quelles sont les personnes qui ont accès dans votre chambre ?

— Une seule, Hélène.

— Alors, il y a de grandes probabilités pour que la trahison vienne de là.

— Je ne puis le croire ; Hélène était à mon service avant mon mariage, elle m'a toujours montré le plus grand dévouement, ce ne peut être elle.

— Alors, madame, qui soupçonnez-vous ?

— Je ne sais sur qui porter mes doutes, mais il est impossible que ce soit elle.

— Prenez garde, madame ; ne soyez jamais confiante jusqu'à l'aveuglement. Cette fille vous a toujours été dévouée, dites-vous, mais sa fidélité a-t-elle jamais été mise à l'épreuve ? Son dévouement a pu durer jusqu'au jour où elle a eu à choisir entre son affection pour vous, et une offre brillante pour vous trahir.

— Oh ! c'est affreux à penser.

— Malheureusement, madame, ce ne serait pas là un cas exceptionnel, l'appât de l'or opère tous les jours de ces métamorphoses. Enfin je n'accuse pas Hélène, je n'affirme pas qu'elle soit coupable d'un abus de confiance cent fois odieux, puisqu'il devait entraîner votre perte, et elle ne pouvait se faire illusion à cet égard, mais je me demande à qui l'on peut attribuer cette trahison, et je ne vois pas.

— Ce doute est horrible ! s'écria Albertine.

— Il a cela de bon qu'il vous force à vous tenir sur vos gardes.

— Oui, mais trop tard ; si je m'étais toujours défiée, si j'avais pris toutes les précautions que j'ai négligées, ces lettres ne m'auraient pas été volées.

— La meilleure précaution eût été de les brûler, madame.

— J'en ai été tentée cent fois, et…

— Oui, on tient à ces petites choses-là ; on n'en comprend le

danger que le jour où elles vous trahissent. Les lettres, madame, c'est le piège où se laissent prendre toutes les femmes.

Il ajouta après une pause :

— Une réflexion me frappe et confirme mes soupçons au sujet d'Hélène.

— Voyons.

— Si vos lettres vous eussent été volées par un individu, homme ou femme, n'ayant qu'un difficile accès dans votre appartement, ne pouvant y pénétrer que furtivement et pressé naturellement d'en sortir au plus vite, cet individu aurait-il trouvé une seconde fois l'occasion de s'introduire dans votre chambre et d'y remettre en place vos lettres, une fois photographiées ? Non, cela me semble absolument impossible, tandis que c'était la chose du monde la plus simple et la plus facile pour une femme de chambre pouvant entrer chez vous à toute heure en votre absence et y rester tout le temps qui lui convient.

— Oui, oui, tout semble se réunir pour me faire supposer…

Elle s'interrompit tout à coup et s'écria en se frappant le front :

— Mais ce n'est pas là ce qui m'occupe en ce moment, c'est le coup de foudre dont je suis menacée à toute minute, car qui sait si aujourd'hui même, si dans une heure je ne vais pas avoir affaire à un commissaire de police ?

Elle se leva tout à coup, se mit à marcher dans son boudoir et s'écria avec tous les signes de la plus violente agitation :

— Oh ! cette pensée me rend folle !

— Sur ce point, madame, je puis vous rassurer, lui dit Pascal.

Elle s'arrêta brusquement et, le regardant en face :

— Ah ! lui dit-elle, vous croyez ?

— Je puis vous affirmer que vous n'avez rien à craindre en ce moment.

— Qui vous le fait supposer ?

— Deux choses…

— Expliquez-vous.

— D'abord M. Doutreville, comme je vous l'ai dit tout à l'heure, est complètement absorbé, à cette heure, par sa fille, dont la disparition le distrait de toute autre pensée.

— Oui, je comprends cela.

— Et puis il me paraît prouvé qu'il ne songe pas à faire usage de cette pièce quant à présent, puisqu'elle est toujours dans sa caisse ; elle serait déjà déposée au parquet si telle était son intention.

— En effet, s'écria la jeune femme.

Elle ajouta aussitôt :

— Mais, d'un moment à l'autre, il peut se résoudre à agir, et il est en mesure de le faire, puisqu'il a en main toutes mes lettres.

— C'est vrai, mais il ne se trouve pas encore suffisamment armé contre vous.

— Qui vous le fait croire ?

— Relisez cet acte et vous verrez qu'entre la mention de vos lettres, sur lesquelles se basent ses griefs contre vous, et sa signature, apposée au bas du papier, il y a une lacune assez considérable.

— Qu'est-ce que cela prouve ?

— Cela prouve qu'il compte remplir cette lacune par un autre grief d'une certaine gravité, puisqu'il ne viendrait qu'à la suite des lettres de M. Rivaz, qui sont de nature cependant à produire un certain effet sur le magistrat chargé de statuer sur la plainte.

— Que peut-il donc attendre de plus ?

— Je ne sais, quelque imprudence d'amoureux peut-être, et il est à craindre qu'il n'ait calculé juste.

— C'est à redouter en effet.

— Voilà pourquoi il est important de prévenir au plus vite M. Rivaz.

— Oui, il n'y a pas une minute à perdre.

— D'ailleurs l'occasion est on ne peut plus propice, M. Doutreville ayant à cette heure un souci qui prend tout son temps, toutes ses préoccupations, et le distrait complètement de cette affaire, qu'il a dû remettre à plus tard.

Puis, ramassant les lettres et la pièce qu'il venait de mettre sous les yeux de Mme Doutreville :

— Madame, dit-il, je vais remettre à la place où je les ai trouvées, ces pièces que je voudrais vous livrer, mais qu'il serait à la fois inutile et dangereux de détruire, puisqu'elles peuvent être reproduites immédiatement, et que ce serait le moyen de hâter la catastrophe que vous redoutez, en prouvant à votre mari que ses projets sont dévoilés.

— Oui, il est prudent qu'il ne soupçonne rien, je comprends cela.

— Elle reprit, après un moment de réflexion :

— J'ai la tête perdue, je ne saurais combiner deux idées ensemble. Puisque vous êtes au courant de tout et que vous avez tout votre calme, vous, dites, quel conseil me donnez-vous, que dois-je faire ?

— Prévenir M. Rivaz d'abord. C'est le plus prudent et le plus pressé.

— C'est mon avis, et c'est ce que je vais faire sans retard ; mais ensuite ?

— Ensuite il faut attendre.

— Mais aussitôt rassuré sur le compte de sa fille, s'il parvient à retrouver sa trace, il s'occupera immédiatement de cette affaire, car tout ce qu'il a fait pour se procurer ces lettres prouve clairement les intentions dont il est animé à mon égard. D'ailleurs c'est une nature haineuse et un caractère de fer ; blessé dans son orgueil plutôt que dans son cœur, car il en est absolument dépourvu, il poussera la vengeance jusqu'à ses dernières limites et sacrifiera à cette joie, bien digne de lui, jusqu'à l'honneur de son nom, s'il le faut.

Elle se mit à marcher de nouveau avec des gestes fébriles et en se parlant à elle-même d'une voix brève et saccadée.

Attention messieurs dit Albert...

— Mais lui, n'a-t-il aucuns torts à mon égard ? Jeune, jolie – on me l'a dit du moins, – entourée d'hommages et d'adorations, ai-je jamais trouvé en lui ces prévenances, ces attentions, ces soins délicats qui forcent la femme la plus coquette et la plus adulée à détacher sa pensée des adorateurs qui l'encensent pour la perdre, et à la reporter sur un époux qui l'aime d'un amour moins enthousiaste, mais plus sûr

et plus sérieux, sans en être moins charmant ? Non, après quelques mois, non d'amour, mais de désirs, il n'a plus songé qu'à ses affaires, sa vraie, sa seule passion en ce monde, et je me suis trouvée seule, complètement seule dans la société, avec un cœur avide d'affection, avec toutes les aspirations de la jeune femme qui, partout où elle passe, se sent enveloppée d'une atmosphère d'amour, et qui, rentrée chez elle, encore toute palpitante de toutes les émotions qui l'ont agitée, se retrouve aussi complètement isolée dans son intérieur qu'au milieu d'un désert. A-t-il jamais songé à cela ? Non. Il m'a donné de riches toilettes, des diamants, des équipages, parce qu'il fallait tout cela à la femme qui porte son nom, et il s'est cru quitte envers moi. Eh bien, non, il s'est trompé, il n'a pas compris son rôle d'époux, et lui seul est réellement coupable de la faute que j'ai commise, faute qui restera unique dans ma vie, sans quoi, au lieu d'être en droit d'en rejeter sur lui toute la responsabilité, c'est moi alors qui serais la plus méprisable et la plus dégradée des créatures, et cela ne sera pas.

Après avoir laissé ainsi déborder les sentiments dont son âme était agitée, elle se tourna vers Pascal et lui dit :

— Décidément, quel parti prendre ?

— Attendre.

— Attendre… quoi ?

— Le résultat de ce que je vais tenter près du photographe.

— Et si vous échouez ?

— Alors nous aviserons.

Il reprit :

— Mais M. Doutreville pourrait rentrer, et il est important qu'il me trouve à mon bureau ; adieu, madame, à bientôt.

Aussitôt installé dans son bureau, Pascal prit une feuille de papier et écrivit une lettre, dont il parut peser minutieusement les termes.

Quand elle fut terminée, il réfléchit un instant, puis, au lieu de la signer, il mit au bas trois points disposés ainsi ∴

Après quoi, il la plia, la cacheta, y mit une adresse et alla la mettre à la poste.

Que contenait cette lettre et à qui était-elle adressée ? C'est ce que nous saurons bientôt.

La première impression dont fut saisie Mme Doutreville lorsqu'elle se vit seule, libre de se livrer à ses pensées, fut un sentiment d'horreur et de désespoir au souvenir de ce qui venait de se passer.

Un homme, un subalterne, un être si infime et si vulgaire, que son regard l'avait rencontré cent fois sans le voir, cet homme connaissait son secret !

Non seulement il savait sa faute, non seulement elle avait eu à en rougir devant cet individu, qu'elle eût dû dominer de toute sa dignité de femme ; mais il avait lu les lettres qui renfermaient les détails les plus intimes de ses amours avec Maurice ; il les avait lues toutes d'un bout à l'autre, Dieu sait avec quelles pensées et quelles réflexions ! et enfin, comble de honte et d'abaissement ! elle avait dû s'entretenir avec lui une heure durant des conséquences de cette faute et chercher, avec ses conseils, les moyens de s'y soustraire.

Toutes ces bassesses, toutes ces humiliations, elle les avait subies !

Et elles devaient se renouveler fréquemment, car cet homme était devenu son complice !

Et combien de temps ce honteux supplice allait-il durer ? Jusqu'à ce quelle fut sauvée grâce à lui, grâce aux ruses, aux mensonges, aux comédies, aux pièges de toute sorte qu'ils allaient combiner ensemble ; ensemble ! elle et *lui* se réunissant, se renfermant, se concertant pour cette œuvre !

— Ah ! s'écria-t-elle en sentant la rougeur lui monter au visage à cette pensée, que de hontes entassées l'une sur l'autre !

Elle resta longtemps absorbée dans ses pensées, rougissant et pâlissant tour à tour sous l'influence des impressions qui la bouleversaient.

Enfin elle sonna sa femme de chambre en murmurant :

— Je ne puis la supposer capable de… Oh ; non, non ! Cependant cet homme a raison ! elle seule peut pénétrer ici à toute heure ; elle seule peut fouiller ma chambre en toute sécurité et de fond en comble, pendant les longues absences que je fais presque

chaque jour… Essayons.

Hélène parut en ce moment.

C'était une jeune fille de vingt-quatre à vingt-cinq ans, née dans une des fermes de M. Doutreville, en Normandie, qu'Albertine avait improvisée femme de chambre pendant un court séjour quelle avait fait à cette ferme, et dont la nature franche et dégagée lui avait plu à ce point qu'elle avait voulu la ramener à Paris et se l'attacher tout à fait.

La mine fraîche et souriante, le regard doux et direct de la jeune fille impressionnaient tout de suite en sa faveur et éloignaient si complètement toute idée de fausseté, de calcul et de trahison que la jeune femme en fut saisie.

— Non, murmura-t-elle, subitement convaincue, non, c'est impossible ; cette tête a une éloquence contre laquelle le soupçon ne saurait résister.

Elle décida cependant de l'interroger, de la sonder, puisqu'elle l'avait fait venir pour cela, mais avec la certitude d'acquérir la preuve de son innocence.

— Madame m'a sonnée ? demanda Hélène en accourant vers sa maîtresse avec un empressement où se trahissait l'affection et qui n'avait rien de servile.

— Oui, répondit Albertine en étudiant sa physionomie, tout en affectant un air indifférent.

— Madame va s'habiller ?

— C'est cela.

— Je vais commencer par coiffer madame.

— Comme de coutume, oui, Hélène.

Elle s'assit devant sa toilette, dont la glace, reflétant l'image de la jeune fille, lui permettait de saisir toutes les impressions qui pourraient se produire sur les traits de celle-ci.

Comme Hélène commençait à démêler ses cheveux, Albertine lui dit, d'un air ennuyé, mais sans témoigner la moindre inquiétude :

— Je suis un peu contrariée en ce moment, Hélène.

— Il m'a semblé, en effet, que madame avait quelque chose, répondit la jeune fille.

— Un simple ennui, voilà tout. Les lettres d'une amie que j'ai serrées quelque part, dans je ne sais quel meuble et qu'il m'est

impossible de retrouver.

— Voulez-vous que je les cherche, madame ?

Cette proposition fut faite avec une franchise et un naturel auxquels il était impossible de se méprendre.

— C'est inutile, j'ai fouillé dans tous les coins.

— Pourtant, si madame est sûre de les avoir serrées dans sa chambre…

— Elles ne peuvent être ailleurs.

— Alors, madame, il est impossible qu'elles ne se retrouvent pas.

— C'est pourtant ce qui arrive.

— Peut-être madame s'est-elle impatientée, voyant que ses recherches étaient inutiles, tandis que moi, qui suis patiente, j'y mettrai le temps, et je suis bien certaine…

— Je te dis que tu y perdras ta peine ; elles ont disparu, sans nul doute, et, si tu n'étais toujours là en mon absence, je croirais qu'elles m'ont été volées.

A ces mots, Mme Doutreville sentit trembler le peigne sur sa tête et vit les traits de la jeune fille s'empourprer tout à coup.

— C'est elle, pensa-t-elle.

Et elle éprouva un vrai désespoir de croire à la trahison de cette jeune fille dont elle se croyait aimée et à laquelle elle s'était vivement attachée elle-même.

Elle essayait vainement de lutter contre cette pensée, le trouble d'Hélène devenait de plus en plus visible.

Elle commettait maladresse sur maladresse et mettait la chevelure de sa maîtresse dans le plus grand désordre, au lieu de la peigner avec le soin, l'adresse et la régularité dont elle avait l'habitude.

Et enfin elle ne disait plus un mot et prenait toutes les attitudes qui pouvaient dissimuler son visage au regard de sa maîtresse.

Impossible de douter.

C'était elle !

La jeune femme était navrée de cette découverte.

C'était un cruel désappointement, une douloureuse déception qui venait s'ajouter à son désespoir et doubler l'horreur de sa situation par la plus odieuse et la plus inattendue des trahisons.

Elle fut longtemps à retrouver assez de calme pour pouvoir reprendre la parole avec l'indifférence affectée jusque-là.

— N'est-ce pas, dit-elle à Hélène, que personne n'a pu pénétrer dans ma chambre, en mon absence, pour s'emparer de ces lettres ? n'est-ce pas que tu t'y es tenue constamment et que…

Elle s'interrompit, suffoquée par l'émotion en voyant de grosses larmes jaillir des yeux de la jeune fille, qu'elles aveuglaient et qui les essuyait d'une main, tandis que l'autre passait et repassait le démêloir dans les cheveux qu'elle mettait dans un désordre effroyable.

— Qu'as-tu donc, Hélène ? dit enfin la jeune femme à sa femme de chambre ; il me semble que tu n'as guère l'esprit à ce que tu fais.

Hélène cessa subitement d'agiter le démêloir.

Puis, se jetant tout à coup aux pieds de sa maîtresse et s'emparant de ses mains qu'elle noya de larmes :

— Oh ! madame, madame, s'écria-t-elle d'une voix entrecoupée de sanglots, je suis une malheureuse indigne de vos bontés.

La jeune femme, pâle et haletante d'émotion, ne pouvait articuler une parole.

Il y eut un long silence, Hélène sanglotant toujours, Albertine partagée entre l'horreur que lui causait la trahison dont elle allait recevoir l'aveu et un sentiment de pitié qui la poussait à ouvrir ses bras à la pauvre repentante.

— Allons, parle, avoue-moi tout, lui dit-elle enfin.

— Hélas ! madame, je ne sais si j'en aurai le courage.

— Il le faut cependant.

— Ah ! c'est que je suis si coupable ! vous avoir trompée, madame, vous ! vous qui aviez mis en moi toute votre confiance ! Oh ! c'est affreux, c'est affreux, je ne me le pardonnerai jamais !

— Allons, il faut en finir, lui dit Albertine d'un ton bref, raconte-moi tout.

— Eh bien, madame, dit Hélène en essuyant ses yeux, voilà ce que c'est : vous étiez sortie, j'étais là, dans votre chambre, bien décidée à ne pas la quitter, comme vous me le recommandez toujours quand Jean, le domestique de monsieur, m'apporte une lettre en me disant : « Ce doit être de votre sœur, on vient de la remettre au concierge en lui disant que ça venait de Charenton et que c'était très pressé. » J'ouvre la lettre ; elle était de ma sœur en effet, qui m'invitait à aller dîner chez elle pour fêter le baptême de son petit dernier. J'ai

hésité longtemps, oh ! bien longtemps, je vous le jure, madame ; mais, que voulez-vous ? vous étiez allée dîner en ville avec monsieur, vous ne deviez rentrer qu'à minuit ou une heure ; alors je me suis laissé tenter, j'avais tant envie de voir le cher petit nouveau-né, et j'y suis allée malgré votre défense de quitter la maison, madame !

Et elle se remit à sangloter en criant :

— Oh ! je suis bien coupable de vous avoir désobéi, madame, je ne me le pardonnerai jamais.

— Et après ? lui demanda Albertine stupéfaite.

— Après, madame ? dit la jeune fille en levant sur elle son regard franc et naïf, mais voilà tout.

— Quoi ! c'est tout ce que tu as à m'avouer ?

— Mais oui, madame.

Alors la jeune femme, à son tour, émue jusqu'aux larmes en reconnaissant l'innocence de la pauvre Hélène, l'attira à elle et l'embrassa en lui disant :

— Pauvre chère petite ! et moi qui t'accusais de…

— Vous aviez raison, madame, j'ai été bien coupable, mais…

— Mais quoi, chère petite ?

— Et bien, madame, j'en ai été tout de suite punie, car c'était une farce qu'on m'avait faite.

— Comment ? demanda vivement Albertine.

— J'arrive chez ma sœur, et là j'apprends qu'il n'y avait pas de baptême et qu'elle ne m'avait pas écrit ; on s'était moqué de moi.

— Ah ! je comprends, murmura la jeune femme, on l'a éloignée pour pénétrer chez moi et fouiller partout.

— Me pardonnerez-vous, madame ? demanda Hélène avec un regard suppliant.

— Tu es toute pardonnée, chère enfant, et moi bien heureuse de reconnaître que…

Elle s'interrompit, attira la jeune fille dans ses bras et l'embrassa avec effusion.

Il était prouvé désormais à Mme Doutreville qu'Hélène ne pouvait être soupçonnée de l'avoir trahie.

Mais quel était celui qui lui avait tendu le piège dans lequel elle était tombée et qui avait profité de son absence pour s'introduire dans sa chambre, à l'aide d'une fausse clef et pour y voler ses lettres ?

Voilà un point sur lequel il lui était impossible d'établir même une supposition.

Un moment, ses soupçons s'arrêtèrent sur le caissier, dont la persistance à accuser Hélène lui parut suspecte ; mais ce fut un éclair. Elle se rappela les preuves de dévouement qu'il venait de lui donner, et se reprocha aussitôt d'avoir pu douter de lui un seul instant.

Pendant qu'elle se livrait à ces réflexions, le chagrin de la jeune fille s'était peu à peu calmé.

— Oh ! ça me pesait sur le cœur, allez, madame, dit-elle, en souriant au milieu de ses larmes ; mais, maintenant que madame m'a pardonné, je suis bien heureuse d'avoir déchargé ma conscience.

— Pauvre enfant, tu n'as rien à te reprocher, puisqu'on t'avait trompée.

— C'est égal, je n'aurais pas dû sortir sans avoir demandé la permission à madame.

Puis, reprenant son démêloir qu'elle avait déposé sur la toilette :

— A présent, je puis coiffer madame, qui en a bien besoin, car je ne savais plus ce que je faisais, et les cheveux de madame sont emmêlés comme une botte de foin.

— C'est inutile, répondit la jeune femme, j'ai réfléchi, et décidément je ne sortirai pas aujourd'hui. Remets mes cheveux en ordre, mais sans me coiffer.

Hélène se mit aussitôt à l'œuvre, après avoir essuyé une larme, la dernière.

Quand elle eut fini, Mme Doutreville la congédia.

La scène qui venait de se passer entre elle et sa femme de chambre avait duré près d'une heure, et, se rappelant que Maurice Rivaz, à moins d'être prévenu, sortait tous les jours à deux heures au plus tard, elle avait résolu d'attendre au lendemain pour aller le prévenir et délibérer avec lui sur le parti qu'il y avait à prendre dans les graves circonstances où ils se trouvaient.

Après les terribles révélations qui venaient de lui être faites par Pascal, elle redoutait de se retrouver en face de son mari, dans lequel elle voyait désormais quelque chose d'imposant et de répulsif à la fois, un juge et un bourreau.

Mais M. Doutreville avait voulu accompagner l'agent Prosper Morin dans toutes les démarches auxquelles il allait se livrer pour rechercher sa fille, et il était encore en campagne à l'heure du dîner, ayant prévenu d'ailleurs qu'il ne rentrerait probablement pas avant minuit.

Albertine avait donc eu la chance inespérée de dîner seule et de ne pas le voir de toute la soirée.

Le lendemain, vers dix heures, elle demanda de ses nouvelles à Hélène et apprit qu'ayant passé toute la nuit dehors il avait ordonné qu'on ne l'éveillât pas pour l'heure du déjeuner.

— Il ne se lèvera pas avant midi, une heure peut-être, pensa-t-

elle, et à ce moment je serai rentrée.

Elle se fit habiller par Hélène et sortit à onze heures.

Un quart d'heure après une voiture de place la déposait à la demeure de Maurice Rivaz, à la porte de laquelle elle sonnait au bout de cinq minutes.

— Vous ! vous, mon amie ! s'écria le jeune homme en la voyant entrer.

— Nous sommes seuls ? lui demanda Albertine, en proie à une agitation qui ne lui était pas habituelle.

— Entièrement seuls comme de coutume chère Albertine ; vous savez bien que, dans l'attente de votre visite, je renvoie toujours mon domestique à cette heure-là.

La jeune femme ôta précipitamment son chapeau, le jeta sur un meuble, puis, se laissant tomber dans un fauteuil :

— J'ai peur, murmura-t-elle en promenant autour d'elle des regards effarés.

— Peur ! dit Maurice en s'emparant de sa main qu'il porta à ses lèvres, d'où vient donc votre effroi, ma chérie ?

— Oh ! c'est que vous ne savez pas les dangers auxquels je m'expose.

Et, le regardant fixement :

— Il sait tout ! lui dit-elle à voix basse.

— Tout ! répéta Maurice très ému à son tour.

Il reprit après une pause :

— Il y a donc eu entre vous une explication ?

— Aucune.

— Il ne vous a rien dit ?

— Rien.

— Mais, alors, comment savez-vous ?

— Par un de ses employés.

— Qui connaît notre secret ?

— Hélas ! oui ; et j'en rougis de honte, chaque fois que j'y pense.

— Que sait-il donc, cet homme, et que vous a-t-il dit ?

— La jeune femme se leva tout à coup, en s'écriant, avec un

geste désespéré :

— Ce qu'il m'a dit : il m'a montré toutes vos lettres qui m'ont été volées chez moi.

— Volées ! et par qui ?

— Par mon mari, peut-être, ou tout au moins par un homme qu'il a payé pour cela, puisque ces lettres étaient entre ses mains.

— Que me dites-vous là, grand Dieu !

— Oh ! mais ce n'est pas tout.

— Quoi donc encore ?

— Ces lettres étaient déposées dans sa caisse avec un écrit que m'apporta également cet employé, et cet écrit, savez-vous ce que c'est ?

— Je ne soupçonne pas ce que…

— C'est une plainte en adultère.

— Mon Dieu ! mon Dieu !

— Vous voyez bien que je suis perdue.

Un long silence suivit ces derniers mots. La jeune femme allait et venait dans le salon du jeune homme, en jetant de temps à autre une exclamation de désespoir, tandis que Maurice était plongé dans les plus cruelles réflexions.

— Et il a eu la force de se contenir, s'écria-t-il tout à coup ; il ne vous a rien laissé voir de ce qui se passait en lui ?

— Rien, et c'est ce qui me prouve la puissance de sa haine et l'inébranlable résolution dont il est animé.

— Oui, oui, un pareil homme ira jusqu'au bout, rien ne l'arrêtera.

— Que faire ? mon Dieu ! que faire ? s'écria Albertine en plongeant son front dans ses mains.

Maurice lui prit les mains et, la regardant gravement :

— Mon amie, lui dit-il, il ne faut pas nous le dissimuler, la situation est désespérée, et nous n'avons qu'un parti à prendre.

— Lequel ?

— Il faut fuir ensemble, mais fuir sans retard, aujourd'hui même, car qui sait si demain il serait temps encore ?

— Fuir ! balbutia la jeune femme atterrée, me perdre à jamais !

appeler sur ma tête un scandale si éclatant ! oh ! non, non, je ne veux pas.

— C'est pourtant la seule ressource qui nous reste ; à partir de cette heure, la maison de votre mari vous est fermée ; il faut renoncer au monde, nous en sommes rejetés tous deux, une inexorable fatalité nous a poussés brusquement dans une voie où il faut que nous marchions seuls, unis l'un à l'autre dans un amour qui nous tiendra lieu de tout désormais.

— Maurice ! s'écria Albertine, mais c'est horrible ce que vous me proposez là ! partir avec vous ! c'est-à-dire avouer ouvertement ma faute à tous ceux qui me croient irréprochable ! oh ! c'est impossible !

— Préférez-vous un scandale cent fois plus éclatant encore ? Les bancs de la police correctionnelle avec une salle remplie de toutes vos amies, accourues là pour entendre la lecture d'un acte d'accusation qui contiendra, outre les témoignages les plus accablants, la lecture des principaux passages de mes lettres ?

— Oh ! horreur ! horreur ! s'écria Albertine en cachant son visage dans ses mains.

— C'est un effroyable supplice, n'est-ce pas ? et nous y touchons du doigt, car vous le voyez, tout est préparé pour cela. Votre mari est tout armé ; il n'a plus qu'un mot à dire : il y est bien résolu, vous n'en doutez pas, et qui sait s'il n'a déjà prévenu la justice et si demain, à votre réveil, vous ne verrez pas entrer un commissaire de police chargé de vous arrêter ?

— Oh ! tout, tout, plutôt que cela ! s'écria la jeune femme, affolée à cette pensée. Oui, vous avez raison, je ne puis plus regarder en arrière, il faut marcher en avant, vers l'abîme où me pousse une destinée implacable.

Puis, fixant sur Maurice un regard où éclatait une résolution désespérée :

— Quand partons-nous !

— Dans deux heures.

— Sitôt ?

— La prudence l'exige.

— Je rentre chez moi et dans deux heures je suis ici.

— Surtout, mon amie, pas d'hésitation, vous vous exposeriez à le regretter cruellement.

— Non, non, répondit Albertine en s'approchant d'une glace pour mettre son chapeau, j'ai compris la nécessité de fuir sans retard, je n'aurai pas de faiblesse ; soyez prêt dans deux heures.

Elle se dirigeait vers la porte, quand on entendit frapper.

Albertine frissonna de tous ses membres, puis resta immobile et comme pétrifiée.

— Si c'était lui ! balbutia-t-elle, le regard fixe et les traits bouleversés.

On frappa de nouveau, mais doucement et d'une façon toute particulière.

— C'est mon domestique, dit Maurice, il a un mot à me dire, un avertissement à me donner peut-être, je vais entrouvrir la porte pour l'écouter, puis le renvoyer tout de suite.

Et il courut ouvrir.

Maurice Rivaz entrouvrit doucement la porte pour entendre ce qu'avait à lui dire son domestique.

Mais à peine l'avait-il entrebâillée qu'une main vigoureuse la poussa brusquement et l'ouvrit toute grande.

Alors le jeune homme recula involontairement devant celui qui entrait et, à sa vue, les traits d'Albertine se couvrirent d'une pâleur si subite qu'on eût dit que, par un changement à vue, une statue de marbre venait de prendre sa place.

On ne soupçonnait pas une goutte de sang sous l'épiderme, et l'expression d'épouvante, empreinte et comme figée sur ce visage tout blanc, semblait due au ciseau d'un artiste plutôt qu'à une violente émotion jaillie d'un cœur humain.

C'est que celui qui venait d'entrer n'était autre que M. Doutreville, son mari.

Il referma la porte derrière lui, puis il s'avança lentement au milieu du salon, si grave, si glacial, si impassible qu'il eût été impossible de saisir une impression sur cette tête sèche et anguleuse.

Il s'arrêta à deux pas de sa femme, et là, les bras croisés sur la poitrine, les lèvres serrées, fixant sur elle ses yeux gris à reflets d'acier, il resta un instant immobile, paraissant savourer avec une joie sauvage l'angoisse effroyable sous l'étreinte de laquelle elle semblait pétrifiée.

— Eh bien, madame, lui dit-il enfin, qu'en dites-vous ?

Éperdue, en proie à un désespoir dans lequel s'abîmaient toutes ses facultés, elle balbutia quelques syllabes sans pouvoir proférer une parole.

Puis, saisie d'une faiblesse subite, et se sentant chanceler sur ses jambes, elle s'affaissa sur un fauteuil, où elle resta muette, l'œil fixe, sans regard et sans pensée.

— Savez-vous, madame, reprit M. Doutreville après un long silence, que c'est un étrange hasard que celui qui me fait vous rencontrer chez M. Rivaz ?

La jeune femme le regarda, entrouvrit les lèvres pour répondre ; mais aucun son n'en sortit.

Il reprit :

— Mon Dieu ! je sais fort bien que cela n'a rien que de très naturel : M. Rivaz vient à nos fêtes, il vous rend visite, vous venez le voir à votre tour, rien de plus simple ; il n'y a là qu'un échange de politesses auquel un esprit mal fait pourrait seul trouver à redire.

Aussi suis-je fort étonné de vous voir si interdite.

Albertine était toujours dans le même état d'inertie et d'anéantissement.

Elle entendait et comprenait tout ce que lui disait son mari, mais

à travers un chaos d'idées et d'impressions qui, comme un paysage entrevu dans un épais brouillard, prenaient dans son esprit quelque chose de confus et de fantastique, et qui dénaturait le sens des paroles.

Le mari poursuivit impitoyablement :

— D'où vous vient donc cette grande émotion, madame ? est-ce terreur ? est-ce surprise peut-être ? Oui, vous vous demandez sans doute ce que je viens faire chez M. Rivaz ; je vais vous le dire.

Puis, se tournant vers le jeune homme, qui était toujours sous le coup du saisissement qui s'était emparé de lui à la vue du mari d'Albertine :

— Monsieur, lui dit-il, nous avons un petit compte à régler ensemble.

— Je vous comprends, monsieur, répondit gravement Maurice, et je suis à votre disposition.

Il ajouta aussitôt :

— Quoique je n'aie rien à me reprocher envers vous ni envers Mme Doutreville, dont je vous supplie de ne pas mal interpréter la présence.

— Que le Ciel m'en préserve ! s'écria le banquier, Doutreville ne peut être ici que pour un motif des plus honorables, et ce motif je le devine.

— Ah ! fit Maurice cherchant à comprendre la pensée du mari.

— Eh ! sans doute, madame vous rend visite, mais une visite intéressée, ayant un but charitable, le seul qui justifie la présence d'une femme du monde chez un jeune homme de votre mine et de votre tournure, à onze heures du matin ; bref, ma chère et excellente femme est ici en qualité de dame patronnesse et vient vous arracher quelques louis pour ses pauvres ; voilà le mystère ; osez dire que je n'ai pas deviné.

Cela avait été débité sur un ton de bonhomie cent fois plus mortifiant pour la jeune femme que la plus mordante ironie.

— Quant au petit compte que j'ai à régler avec vous, reprit M. Doutreville, vous m'avez mal compris, cher monsieur Rivaz ; il ne s'agit pas le moins du monde d'aller nous égorger devant témoins, comme vous paraissez le croire, je ne sais à quel propos, non ; il s'agit d'un vrai compte, un compte d'argent enfin, les seuls que je comprenne en ma qualité de banquier.

— Je ne vous comprends pas, monsieur, répondit Maurice

stupéfait.

— Vous comprendrez bien vite.

Puis, jetant un regard autour de lui :

— Vous avez ici de quoi écrire, n'est-ce pas ?

— Mais… oui.

— Apportez donc ce qu'il faut.

Maurice passa dans sa chambre et en revint bientôt avec des plumes, du papier et de l'encre.

— Veuillez vous asseoir et écrire sous ma dictée, lui dit le banquier.

Le jeune homme obéit machinalement.

— Vous y êtes ?

— J'attends, monsieur.

Albertine suivait de l'œil ces préparatifs avec une anxiété qui lui serrait le cœur.

Son mari lui jeta un regard à la dérobée et un éclair de joie passa dans ses yeux.

Il dicta :

« Moi, Maurice Rivaz, demeurant rue Caumartin, 55, reconnais avoir été surpris par M. Doutreville, chez lequel j'étais admis à titre d'ami, et qui, ce jour-là, m'avait prié de l'attendre dans le bureau où se trouve sa caisse, je reconnais, dis-je, avoir été surpris par lui m'emparant d'un portefeuille qui… »

— Ah ! çà, monsieur, perdez-vous l'esprit ? s'écria le jeune homme qui, la plume à la main, avait écouté jusque-là sans rien dire et sans écrire.

— Écoutez jusqu'au bout, dit le banquier avec calme.

Et il continua de dicter :

« … M'emparant d'un portefeuille qui contenait cent cinquante mille francs en billets de banque, que j'emportais lorsqu'il est entré. »

Puis il ajouta :

— Écrivez et signez ensuite.

— Jamais ! s'écria Maurice en jetant sa plume avec indignation.

— C'est bien décidé ?

— Très décidé, vous savez bien que c'est là un infâme mensonge, monsieur.

— Je le sais fort bien, mais vous avez fait pis que me voler mon argent, vous m'avez volé mon honneur ; seulement c'est là un genre de dommage qu'on n'aime pas à faire constater, encore moins à publier, attendu qu'en pareil cas tout le monde est pour le voleur contre le volé ; on admire et l'on envie le premier, on raille et l'on méprise le second. Il n'en est pas de même quand il s'agit d'argent : c'est pour cela que je tiens à ce que vous vous reconnaissiez coupable d'une tentative de vol. Vous m'avez ravi mon honneur, je vous prends le vôtre, c'est la peine du talion, il n'en est pas de plus équitable.

— Je repousse l'accusation que vous voulez faire peser sur moi et sur Mme Doutreville.

Le banquier tira une lettre de sa poche, et, la mettant sous les yeux du jeune homme :

— J'en ai cinquante comme cela, lui dit-il, toutes plus claires l'une que l'autre.

Maurice ne répondit pas.

— Je suis dans mon droit, vous le voyez, reprit M. Doutreville : veuillez donc écrire et signer.

— Jamais ! s'écria de nouveau Maurice.

— C'est ce que nous allons voir.

Il mit la main dans sa poche et en tira un revolver.

— Signez-vous ? reprit le banquier.

— Non.

Il arma son revolver.

— Une dernière fois, signez-vous ?

— Cent fois non ! répondit Maurice.

— Remarquez que je vous prends tous deux en flagrant délit ; je surprends ma femme chez vous à onze heures du matin, et les termes des cinquante lettres que j'ai en main ne laissent aucun doute sur le motif qui l'y attire ; je puis donc vous tuer, la loi m'absout d'avance.

— Et c'est avec cela que vous avez espéré me faire commettre une lâcheté ! s'écria Maurice avec un sourire de défi.

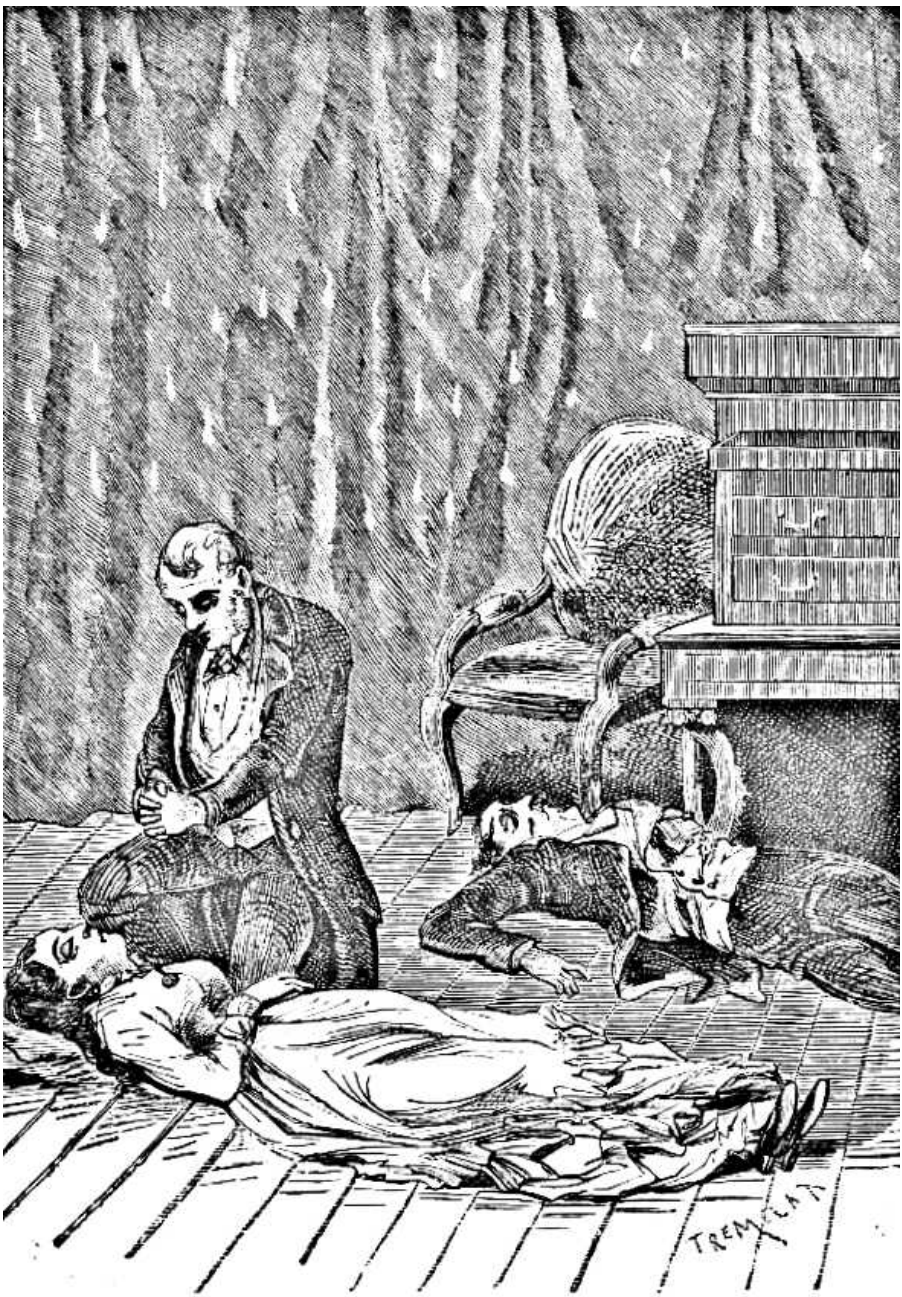
— Je l'espère encore, répondit froidement M. Doutreville.

— Vous me croyez donc bien infâme ?

— Infâme, non, mais faible, oui.

Maurice se leva et se posa en face de son ennemi, les bras croisés sur la poitrine, en lui disant :

— Essayez donc.



Il vint s'agenouiller près de la morte...

Il était très pâle, mais son regard direct, énergique et déterminé s'était fixé sur le banquier avec une superbe expression de mépris et de défi.

— Je vous donne deux minutes pour vous décider, lui dit le mari avec un froid sourire.

Et, marchant droit à sa femme, il braqua le pistolet à deux pouces de son visage.

La jeune femme se rejeta brusquement en arrière en laissant entendre un cri aigu.

— Misérable ! s'écria Maurice en bondissant vers le banquier.

— Un pas de plus, je vous étends sur le parquet… et elle ensuite, voyez si cela vous va.

A ces dernières paroles le jeune homme s'arrêta court.

Alors le mari ajustant de nouveau sa femme à la tête :

— Vous n'avez plus qu'une minute, dit-il à Maurice.

Un moment atterrée, bouleversée par l'épouvante, Albertine releva tout à coup la tête, et se tournant vers le jeune homme :

— Maurice, lui cria-t-elle, je vous défends de me sauver au prix de votre honneur, laissez-le faire, qu'il me tue, j'aime mieux cela !

Maurice Rivaz fixait des yeux hagards sur Albertine, qui attendait la mort sans reculer d'un pas, mais en détournant la tête de l'arme terrible qu'elle n'osait regarder en face.

Une demi-minute s'écoula ainsi dans un silence funèbre.

— Allons, soit, dit enfin le banquier en approchant encore l'arme du visage de sa femme, puisque cela vous convient, que votre volonté soit faite !

Et il posa le doigt sur la détente.

— Arrêtez, s'écria Maurice, je consens.

Albertine était défigurée par l'effroyable angoisse qu'elle venait d'éprouver en voyant son mari poser le doigt sur la détente du revolver, qui touchait presque son visage ; cependant elle eut le courage de dompter son émotion et de crier à Maurice :

— Ne faites pas cela, ce serait pour toute votre vie, pour votre nom, pour votre mémoire une souillure ineffaçable ; laissez-le accomplir son meurtre, il le fera sans crainte et sans remords, car il ne court aucun danger : un tel acte est à la hauteur de son courage.

— Ne l'écoutez pas, dit de nouveau Maurice au banquier, je vous répète que je consens.

— Comme il vous plaira, dit le banquier en abaissant son arme.

Puis, s'adressant à sa femme :

— Quant à vous, madame, je vous préviens que, si vous parvenez à sauver l'honneur de monsieur, il n'en sera pas de même de sa vie ; car, s'il refuse, je vous tue la première, sous ses yeux, et lui ensuite, après l'avoir laissé jouir quelques instants de ce beau spectacle. Vous venez de le dire, madame, je puis être féroce sans danger ; je le serai, je puis me donner la joie de voir étendus là, sur ce parquet, les cadavres sanglants des deux complices ; je ne vois pas pourquoi je me priverais de cet agrément. Bref, voici l'alternative, je vous laisse la vie à tous deux contre l'écrit que je viens de dicter à M. Rivaz. Sur son refus, je vous tue l'un et l'autre sans plus d'hésitation, sans plus de pitié, sans plus de remords que vous n'en avez éprouvé pour me tromper. Vous avez le choix décidez-vous, mais à l'instant même, car j'ai hâte d'en finir.

Puis, s'adressant à Maurice, tout en jetant un regard sur son arme :

— Eh bien, monsieur ?

— J'écris, répondit Maurice, bien convaincu qu'il n'y avait pas d'autre moyen de sauver la vie d'Albertine.

De son côté, la jeune femme, sachant désormais que Maurice allait être sacrifié comme elle par ce juge implacable, s'il refusait de se résigner au honteux aveu qui lui était demandé, ne tenta plus de s'y opposer.

— Voici, monsieur, dit le jeune homme quelques instants après, en tendant l'écrit à M. Doutreville.

— Déposez-le là et éloignez-vous de quelques pas, lui dit le banquier, il me paraît prudent de toujours maintenir une distance entre nous.

Maurice obéit.

Alors, toujours armé de son revolver, M. Doutreville prit le papier, le lut avec attention, puis le mit dans sa poche en disant :

— C'est bien cela, rien n'est oublié.

Maintenant, dit-il en se tournant vers sa femme, nous partirons quand vous voudrez, ma chère amie.

Et, comme celle-ci avait tressailli à cette épithète :

— Oh ! ne vous étonnez pas de ce langage, ma chère Albertine, reprit le banquier avec un sourire doucereux, à partir de cette heure tout va changer entre nous et nous allons offrir à tous les yeux le spectacle de l'union la plus touchante. D'abord je vous pardonne du fond du cœur les petits torts que vous avez pu avoir à mon égard et qui, en dépit des termes brûlants et des explosions de passion et de reconnaissance que renferment les lettres de monsieur, ne sont pas aussi grands qu'on pourrait le croire, j'en suis convaincu ; or vous connaissez assez la franchise de mon caractère et la bonté de mon cœur pour ne pas douter de la sincérité de ce pardon, n'est-ce pas ? Quelques passages des lettres de monsieur m'ont prouvé l'excellente opinion que vous avez de moi l'un et l'autre, et je suis bien certain que vous me croyez incapable d'une arrière-pensée dans le langage que je vous tiens en ce moment.

— Oh ! non, non, répondit Albertine, je ne doute pas de vos bonnes intentions à mon égard, et, ainsi que vous le dites, je vous connais assez pour savoir quel est le sort qui m'attend désormais près de vous.

— Eh bien, non, vous ne le soupçonnez pas, et je vois avec peine que vous me calomniez dans votre pensée.

— J'ai peine à le croire, dit la jeune femme sur le même ton amer et résigné.

— Vous me connaissez mal, mon amie reprit le banquier avec un accent pénétré, sous lequel perçait une ironie cruelle ; vous ne savez pas jusqu'où peut aller chez moi le pardon des injures et de quels efforts je suis capable pour regagner votre affection, que je ne puis avoir perdue que par ma faute, tort que je partage, du reste, avec tous les maris trompés, c'est entendu ; car, au fond, il faut bien en convenir, et une des lettres de monsieur, répondant à vos scrupules, m'a parfaitement éclairé sur cette question, au fond, dis-je, c'est nous qui sommes de grands misérables ; c'est nous, êtres vulgaires, dépourvus de poésie et de délicatesse, qui, faute de les comprendre, poussons nos femmes dans une voie si fatale pour elles et surtout pour nous ; mais, nous, nous n'avons que ce que nous méritons, nous ne sommes pas à plaindre.

J'ai donc des torts à réparer pour vous avoir mise dans le cas de faillir et d'être dévorée de remords, situation fâcheuse pour une jeune femme, puisqu'elle peut influer à la fois sur sa santé et sur sa beauté, et, après réflexion, je crois avoir trouvé le moyen de me faire pardonner ces torts par mille petites prévenances, telles que celle-ci, par exemple : d'abord, pour répondre aux reproches d'abandon et d'indifférence que contenait une des lettres de monsieur, je veux vous accompagner dans toutes vos courses, dans toutes vos visites ; vous ne ferez pas un pas, vous n'irez nulle part, pas même chez votre couturière, pas même chez votre modiste, sans que je sois à vos côtés, toujours là pour causer avec vous, pour vous offrir la main en descendant de voiture, pour vous donner mon avis sur les emplettes que vous voudrez faire, bref, pour jouer de mon mieux mon rôle de mari, rôle qui va devenir désormais toute mon étude et toute ma préoccupation. Voilà pour le dehors, avez-vous quelque observation à faire sur ce programme ?

— Poursuivez, monsieur, dit froidement Albertine.

— Il ne semble pas vous séduire beaucoup mon programme ; enfin vous me ferez vos observations et nous le modifierons ensemble. Causons maintenant de la vie intérieure. Ah ! sur ce point, par exemple, je suis sûr d'avoir votre approbation. Jugez-en. Homme de chiffres, je n'ai jamais beaucoup aimé la lecture, je l'avoue. La lecture des romans, surtout, tandis que vous adorez ce genre de distraction ; eh bien, pour vous être agréable, je veux me conformer à votre goût.

« Non seulement je lirai des romans, mais je vous les lirai tout haut après chaque repas, et je veux commencer par un auteur dont vous aimez beaucoup le style, pour lequel je ne partage pas votre enthousiasme, quoique j'y reconnaisse de grandes qualités, une extrême habileté à manier la passion et une profonde connaissance du cœur humain.

La jeune femme jeta sur son mari un regard anxieux et interrogateur.

— Cet auteur, reprit celui-ci, est-il besoin de vous le nommer ?

— Je ne vous comprends pas, répondit Albertine avec un étonnement qui n'avait rien de joué.

— Eh bien, mais, on l'appelle Maurice Rivaz.

Albertine tressaillit.

— Auteur de cet admirable roman qui pourrait avoir pour titre : *Maurice et Albertine* ; eh bien, tous les matins, je vous lirai une de ces lettres toutes brûlantes de passion nous en causerons ensuite et nous échangerons nos observations sur les passages les mieux réussis, les plus saillants, les plus accentués de ces lettres adorables. Ce petit exercice littéraire sera quelque chose de charmant pour vous comme pour moi, n'est-ce pas, chère amie ? Quelles délicieuses soirées nous passerons ainsi !

La jeune femme n'essaya même pas de répondre.

Les dents serrées l'une contre l'autre, elle frissonnait de tout son corps à la pensée de ce raffinement de barbarie, dont il ne lui ferait pas grâce un seul jour, elle le savait.

— Allons, ma chère amie, reprit le banquier d'un air enjoué, il est temps de faire nos adieux à M. Rivaz ; nous ne pouvons prolonger davantage notre visite, nous finirions pas être indiscrets.

Il alla ouvrir la porte et, la tenant entrebâillée :

— Un dernier mot, cher monsieur Rivaz, dit-il au jeune homme pâle de colère et de désespoir, Mme Doutreville restera libre de toutes ses actions comme par le passé, mais entourée d'une surveillance pleine de sollicitude, et, dans le cas ou j'apprendrais qu'elle est venue vous voir sans moi, ce qui serait une preuve de défiance blessante pour mon caractère, je donnerais immédiatement la plus grande publicité au petit écrit que j'emporte dans ma poche. Allons, adieu et sans rancune, cher monsieur Rivaz.

Et, offrant son bras à sa femme, qui le prit sans avoir conscience de ce qu'elle faisait, il sortit avec elle.

C'était ce même jour, dans la soirée, que MM. Albert Desroches et de Saint-Hérant avaient eu avec le señor Pedro Ramirès l'entrevue que nous avons mise sous les yeux du lecteur, entrevue à la suite de laquelle Albert s'était rendu chez les époux de Reisbach, où il arrivait à sept heures précises, c'est-à-dire juste au moment de se mettre à table.

Il y avait là une légère inconvenance dont il fallait se justifier ; mais Albert n'était jamais embarrassé dans ces circonstances.

Après s'être débarrassé de son chapeau et de son pardessus dans l'antichambre, il mit un peu de désordre dans sa chevelure, qu'il rejeta en arrière, entra ainsi dans le salon, pressa avec un sourire vague et distrait les deux mains que lui tendaient M. et Mme de Reisbach ; puis, jetant un regard sur la pendule :

— Sept heures ! s'écria-t-il, est-ce possible ? Oh ! non, vous avancez, bien certainement ; je ne me pardonnerais pas de…

Il tira sa montre.

— C'est vrai, dit-il ; et moi qui croyais arriver à six heures et demie à peine !

Il ajouta, après s'être assis entre les deux époux :

— Et, malheureusement, je n'ose vous prier d'agréer mes excuses, car je ne mérite aucun pardon ; je devrais et j'aurais pu être ici depuis une demi-heure.

— Que vous est-il donc arrivé ? demanda vivement M. de Reisbach, quel obstacle avez-vous rencontré en route ?

— Christian, dit la jeune femme, qui, on le sait, n'avait épousé M. de Reisbach que pour avoir l'occasion de prononcer ce petit nom qu'elle grasseyait à ravir, voilà une question qui me semble bien indiscrète.

— Nullement, madame, et je puis répondre sans difficulté, dit Albert.

Il passa sa main dans ses cheveux pour en accentuer le désordre et les mettre en rapport avec le petit récit qu'il allait faire, puis il reprit :

— Imaginez-vous que je suis parti de chez moi à six heures précises pour faire le trajet à pied, car j'avais besoin d'air.

— Vous étiez souffrant ? lui demanda de Reisbach avec un intérêt dont la présence du mari la forçait de modérer l'expression.

— Était-ce une souffrance ? répondit Albert avec une nuance de mélancolie, je ne saurais le dire.

Il ajouta en secouant la tête comme pour chasser une pensée pénible :

— Enfin, j'avais besoin d'air et d'espace ; j'aurais étouffé dans une voiture. Je pars donc et m'engage sur les boulevards, que je parcours lentement, ayant largement le temps d'arriver chez vous à six heures et demie, comme je l'avais résolu. Mais j'emportais avec moi une pensée, une idée fixe…

— Une image peut-être, interrompit M. de Reisbach en éclatant de rire.

Albert ne répondit pas.

Mais, se voyant observé par Mme de Reisbach, il tressaillit.

Cela suffisait.

Par ce tressaillement, il n'avouait pas, *il se trahissait.*

Il laissait deviner, malgré lui, ce qu'il eût voulu cacher, moyen de séduction bien autrement habile, bien autrement puissant sur la femme qui se croit aimée, que la déclaration d'amour la plus ardente.

Aussi fut-il immédiatement récompensé par un doux regard de Mme de Reisbach, qui lui transmettait cette pensée jaillie d'un cœur vivement ému.

— Je vous comprends et je vous plains, pauvre jeune homme !

— Continuez donc, cher monsieur Desroches, dit le mari, ça m'amuse beaucoup, moi, toutes ces petites histoires sentimentales !

Mme de Reisbach protesta discrètement par un léger haussement d'épaules contre la vulgarité de son mari.

— Donc, reprit Albert, sous l'empire de cette idée ou de cette image, comme vous voudrez, voilà que je tourne une rue sans m'en apercevoir, et, marchant toujours devant moi, absorbé dans mes réflexions, je me trouve, au bout d'un certain temps, en face d'un pont, dont la vue me rappelle tout à coup à moi. J'avais la tête en feu, j'étais comme sous l'empire d'une hallucination, en proie à une espèce de vertige où je voyais se réaliser un rêve !… Oh ! quel rêve, ajouta-t-

il en glissant dans les yeux noirs de Mme de Reisbach un regard qui, par ricochet, alla s'enfoncer dans le cœur.

— Suffit, suffit, nous avons passé par là, s'écria M. de Reisbach avec une fatuité grotesque.

Autre haussement d'épaules auquel il eût été difficile de trouver une signification admirative.

— Enfin ? demanda Mme de Reisbach en donnant à sa voix une intonation musicale.

— Enfin, madame, me voyant si loin de mon but, mais convaincu que j'étais sorti de chez moi depuis dix minutes à peine, je me dirige vers votre demeure sans trop me hâter, et c'est ici seulement, en face de votre pendule, que je m'aperçois que j'ai commis l'inconvenance d'arriver juste au moment de me mettre à table. Aussi je ne saurais vous exprimer toute la confusion dont je…

— Allons, monsieur Albert, lui dit Mme de Reisbach avec le plus charmant sourire, ne soyez pas confus pour si peu, vous êtes tout pardonné.

— Bien sûr, vous ne me tenez pas rancune, madame ?

— Pour vous être oublié dans une rêverie ! par exemple ! Quand donc sera-t-il permis de rêver si ce n'est à votre âge !

— Avec ça que je m'en suis privé, moi, quand j'avais vingt-cinq ans ! s'écria M. de Reisbach en se renversant d'un air vainqueur ; seulement je ne voulais pas rêver longtemps ! Oh ! mais non, ce n'était pas dans mon tempérament ; aussi, ces dames sachant qu'il ne fallait pas me faire trop languir, je puis affirmer que…

— Oh ! assez, monsieur, assez, dit sa femme avec une moue dédaigneuse, on sait que vous pouvez dire comme César : Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu… en me transformant, comme Jupiter, en pluie d'or, seule forme sous laquelle on soit admis dans le monde où vous aimiez.

— Mais, ma chère amie, répliqua le mari d'un ton piqué, je vous prie de croire que j'ai triomphé dans un autre monde et je vous assure que j'ai compromis des femmes…

— Non, non, cher ami, que votre conscience se rassure ! vous vous êtes souvent compromis ; mais, grâce au ciel ! vous n'avez pas à vous reprocher d'avoir jamais compromis personne, c'est une justice que tout le monde se plaît à vous rendre.

M. de Reisbach allait repousser cet éloge dont il paraissait médiocrement flatté, quand la porte du salon s'ouvrit.

C’était le domestique qui venait annoncer que madame était servie.

Albert offrit son bras à Mme de Reisbach, qui s’y appuya un peu plus qu’il n’était de rigueur peut-être, et l’on passa dans la salle à manger.

— Tiens, dit Albert, surpris de ne voir que trois couverts, le petit Aubertin… pardon, M. Aubertin ne vient pas ?

Mme de Reisbach prit un air froid et digne.

— Non, répondit son mari, devenu très grave lui-même à cette question, nous ne pouvons plus l’admettre dans notre intimité.

— Ah ! bah !

— Ce n’était plus possible, ajouta M. de Reisbach avec une dignité froide.

— Il a donc démérité de…

— Nous avons su qu’il menait une existence… qui trouve son excuse dans sa jeunesse, mais qui rendait désormais sa présence chez nous compromettante. C’est ce que m’a fait comprendre ma femme après avoir beaucoup hésité, car elle s’intéressait à ce jeune homme qu’elle a vu naître.

— Je le sais.

— Et une femme jeune et jolie ne pouvait continuer à recevoir intimement un jeune homme connu aujourd’hui pour sa vie licencieuse.

— Je comprends cela, répondit Albert avec un parfait ton de bonhomie.

— Dieu sait tout ce que j’ai fait pour le retenir près de nous et l’empêcher de se perdre dans de mauvaises connaissances, soupira de Reisbach d’un ton pénétré.

— Ma femme a fait l’impossible, ajouta le mari ; grâce à elle, il trouvait ici toutes les distractions et tous les divertissements que puisse désirer un jeune homme, mais ça ne lui a pas suffi, et il a si mal tourné qu’à partir d’aujourd’hui nous cessons de l’inviter à dîner avec nous.

— Et nous n’avons invité personne, dit Mme de Reisbach avec un gracieux sourire, pour vous traiter en ami et vous encourager à venir dîner avec nous en petit comité tous les mercredis de chaque semaine.

— Oh ! madame ! se récria Albert.

Et il pensa tout bas :

— Le petit Aubertin eût été gênant, il fallait s'en débarrasser, et, son bail finissant le jour même où le mien va commencer, il était prudent d'empêcher que le locataire sortant ne se rencontrât avec le locataire… avec l'autre enfin.

Le dîner fut très gai, la soirée fut charmante, mais trop courte au gré de Mme de Reisbach, car Albert partit à dix heures, ayant, disait-il, à parler à son ami de Brunières, qu'il voulait aller trouver chez sa mère, avant l'heure à laquelle il la quittait.

Quand il allait dîner chez sa mère, Louis de Brunières, qui avait horreur des cartes, mais qui savait qu'elle les aimait passionnément, feignait un violent amour pour la bouillotte, et, aussitôt après le dîner, tous deux passaient à la table de jeu, qu'on ne quittait qu'à l'heure où Mme de Brunières avait coutume de se mettre au lit, c'est-à-dire à onze heures précises.

Tout en jouant, celle-ci remarqua que son fils avait, ce soir-là, de nombreuses distractions et elle lui en fit l'observation.

En effet, le jeune homme était très préoccupé.

D'abord il songeait à sa mère, au coup terrible qu'elle recevrait en plein cœur si le lendemain on venait lui annoncer la mort de son fils ; et à la pensée de la pauvre femme tombant évanouie à cette terrible nouvelle, atteinte mortellement peut-être, il était ému de la voir là, en face de lui, sa belle tête, calme et sereine, enveloppée de ses cheveux blancs comme d'une gaze d'argent, éclairée en plein par la lumière de la lampe, qui accentuait encore son expression de naïve bonté. Il était parfois tenté de se jeter dans ses bras et de l'embrasser de toute l'effusion de son âme avant de la quitter… pour toujours peut-être.

Il comprenait bien vite la nécessité de se contenir et de conserver son calme jusqu'au bout.

Mais alors une autre torture succédait à celle-là :

C'était Diana qui se présentait à son esprit, Diana en proie à une pensée qui ne la quittait plus, lui rongeant le cœur sans relâche comme une substance corrosive ; Diana attendant, comme le condamné, l'heure fatale, inévitable où une flétrissure plus effroyable que la mort même allait fondre sur elle et la couvrir d'un opprobre éternel.

— Ces deux cents circulaires allant répandre dans tout Paris la plus infâme des calomnies, comment empêcher quelles ne partent ? se disait-il tout en jouant.

Il avait cru sauver Diana en tuant le Brésilien. Tel avait été son espoir quand il lui avait envoyé ses témoins avec mission expresse de fixer la rencontre au lendemain, c'est-à-dire vingt-quatre heures avant le moment fixé par celui-ci pour le départ des circulaires.

Mais depuis il avait réfléchi, et, en se rappelant le caractère de Pedro Ramirès, il s'était demandé si le duel serait un empêchement à ses odieux projets et si celui-ci n'était pas homme à assurer l'accomplissement de sa vengeance même après sa mort.

Louis de Brunières était en proie à toutes ces angoisses lorsqu'il entendit sonner.

Un instant après la porte du salon s'ouvrait, et le domestique annonçait M. Albert Desroches.

Quoique un peu à regret, Mme de Brunières interrompit sa chère bouillotte pour accueillir l'ami de son fils et l'on causa jusqu'à onze heures, l'heure de la retraite pour la vieille dame qui se retira dans sa chambre, après avoir reçu les embrassements de son fils.

— Eh bien ? demanda alors celui-ci à son ami.

— Eh bien, j'ai vu le señor Pedro Ramirès.

— Et nous nous battons ?…

— Demain matin.

— L'heure ?

— Dix heures.

— L'arme ?

— A ton choix, puisque tu es l'insulté.

— Ce sera le pistolet.

— Je t'y engage.

— Si j'avais la chance de le tuer, ce serait le salut de Diana, peut-être.

— Hélas ! mon pauvre ami, je ne puis te laisser cette illusion.

— Comment ?

— Il a donné ordre à son nègre de jeter les deux cents circulaires à la poste demain à cinq heures, dans le cas où à cette heure il ne serait pas rentré.

— Ah ! voilà ce que je redoutais, murmura le jeune homme en pâlissant ; ainsi, quoi qu'il arrive, elle est perdue, perdue sans ressource ?

— Toutes ses précautions sont prises, rien ne peut la soustraire à sa vengeance.

— Pauvre Diana ! s'écria Louis avec l'accent d'un immense

désespoir, elle en mourra ! elle en mourra !

Il se fit un long silence ; Louis de Brunières accablé par l'affreux malheur dont Diana était menacée et par la certitude de ne pouvoir l'y soustraire, Albert trop pénétré de l'immense douleur de son ami pour tenter de lui donner de vaines espérances ou de stériles consolations.

— Et les témoins ? demanda enfin Louis.

— J'ai leur adresse et j'irai les trouver demain, à huit heures du matin, avec notre ami Saint-Hérant.

— Ils vous attendront ?

— Oui, ils sont prévenus à cette heure.

— C'est bien.

— Mais j'irai te prendre chez toi à six heures et demie.

— Pour quoi faire ?

— Pour aller faire un tour au tir Renette.

— C'est inutile, j'y ai passé une heure il y a quelques jours.

— Tu y passeras un quart d'heure demain, c'est prudent.

— Soit.

— Et, comme pour avoir la main sûre il faut être calme et reposé, tu vas aller te mettre au lit.

— C'était mon intention.

— Partons donc.

Les deux amis sortirent aussitôt, et cinq minutes après Louis de Brunières était rentré chez lui.

Le lendemain, son domestique l'éveillait à six heures.

A six heures et demie, Albert venait le prendre et, à sept heures, ils étaient au tir.

Quelqu'un s'y exerçait déjà.

C'était le Brésilien.

— Ah ! ah ! dit celui-ci en voyant entrer son adversaire, vous êtes prudent, monsieur.

— Et vous, monsieur, riposta Louis, est-ce la prudence ou la peur qui vous amène ici ?

— La peur ! dit le señor Pedro d'un ton dédaigneux, tenez, regardez-moi faire et vous saurez alors lequel de nous deux doit avoir

peur.

— Voyons cela, dit le jeune homme avec une indifférence méprisante.

Le Brésilien se mit en place, éleva lentement son arme à la hauteur de l'œil, visa à peine et lâcha la détente.

La balle avait cassé la poupée qu'il visait.

— Eh bien, que dites-vous de cela ? demanda le Brésilien se retournant brusquement pour juger de l'effet que ce coup avait produit sur son adversaire.

Celui-ci souriait.

— Vous croyez à un heureux hasard, peut-être, dit le señor Pedro, piqué de cette indifférence, vous plaît-il que je recommence ?

— Cela ne me déplaît pas, recommencez si cela vous amuse.

Le Brésilien recommença trois fois et abattit trois poupées.

A la troisième, il se retourna de nouveau vers le jeune homme, croyant le voir au moins très ému.

Louis de Brunières souriait toujours.

— Vous feriez mieux peut-être, monsieur ? lui dit Pedro Ramirès, que ce calme dédaigneux mettait hors de lui.

— Peut-être.

— Je serais curieux de voir cela.

— Je vais essayer.

Le garçon du tir lui remit une arme chargée, puis il se disposait à mettre des poupées en place, quand Louis l'arrêta d'un geste.

— Allons donc ! lui dit-il, c'est bon pour les enfants, ces choses-là.

— Hein ? fit le Brésilien, qui devint rouge de colère.

— Oui, dit le jeune homme, je m'amusais à cela à l'âge de douze ans.

— En vérité ! s'écria le señor Pedro, et à douze ans vous faisiez ce que je viens de faire ?

— Parbleu !

— Oh ! mais alors, dit le Brésilien avec une admiration ironique, vous devez accomplir des prodiges aujourd'hui !

— Prodiges, c’est peut-être beaucoup dire ; enfin vous allez voir à votre tour, je vais faire de mon mieux pour vous être agréable.

Puis s’adressant au garçon du tir :

— Vous avez bien un couteau ici ?

— Voilà, monsieur, répondit le garçon en tirant de sa poche un couteau catalan.

— Fixez-le solidement, le coupant de la lame tourné de mon côté, à la place de la poupée que vient de casser monsieur.

Le garçon se hâta d’obéir.

— Maintenant, monsieur, regardez, dit Louis de Brunières au Brésilien.

Il visa le couteau et lâcha presque aussitôt la détente.

— Eh bien, monsieur, vous avez manqué le but, dit le Brésilien, voyant le couteau à sa place.

— Je ne crois pas, répondit froidement le jeune homme.

Puis, s’adressant au garçon :

— Allez donc voir.

Le garçon obéit, et, après avoir cherché à terre, il revint, tenant à la main les deux morceaux d’une balle.

— Tenez, dit Louis en les montrant au Brésilien, voici ma balle coupée en deux par la lame du couteau.

Et, répétant la phrase que celui-ci avait prononcée après avoir abattu une poupée :

— Vous convient-il que je recommence ?

— C’est inutile, répondit celui-ci trop interdit pour pouvoir dissimuler son trouble.

Puis il fit un brusque salut et sortit.

Deux heures après, c'est-à-dire vers dix heures, une voiture s'engageait dans une allée déserte du bois de Vincennes.

Elle contenait quatre personnes : Louis de Brunières, Albert Desroches, Octave de Saint-Hérant et le docteur Desroches, oncle d'Albert.

— Voici les conditions arrêtées entre nous et les témoins de ton adversaire, dit ce dernier à son ami : d'abord nous avons déclaré à ces messieurs que nous choisissions le pistolet, et ils n'ont fait aucune objection, étant déjà prévenus que tu étais l'insulté et qu'à ce titre tu avais le choix des armes.

— Ensuite ? demanda Louis de Brunières.

— Il a été décidé que les deux adversaires seraient placés à une distance de vingt pas et qu'à un signal convenu, ils tireraient l'un sur l'autre sans bouger de place.

— Et si nul des deux n'est atteint ?

— On recommencera jusqu'à ce que le combat devienne impossible par suite de mort ou de blessure grave.

— C'est très bien ainsi.

— Nous avions demandé d'abord que le sort décidât qui tirerait le premier, mais après une longue discussion, d'où il est ressorti pour nous que les témoins de ton adversaire étaient prévenus par lui de ton immense supériorité au pistolet, nous avons cru devoir user de générosité en consentant à ce que les deux coups partissent ensemble.

— Je vous approuve, et je vous aurais donné ce conseil si vous m'eussiez demandé mon avis.

La voiture s'arrêta en ce moment.

Tiens, tiens, tiens, disait-il tout en lisant...

Louis de Brunières mit pied à terre, ainsi que le docteur et les deux témoins, et tous quatre prirent un sentier couvert qui aboutissait à un étang, encadré dans de vastes pelouses.

— Nous arrivons les premiers, dit Louis.

— Oui, nous sommes en avance de quelques minutes.

Le jeune homme prit le bras de son ami, et, le tirant à part :

— Albert, lui dit-il, au moment d'exposer ma vie, deux pensées désespérantes me déchirent le cœur : je songe à ma mère et à Diana.

— Et tu veux me charger de quelque triste mission, n'est-ce pas ? dit Albert en lui pressant la main.

— Tu m'as deviné.

Il ajouta d'une voix que l'émotion faisait trembler :

— Si je meurs, c'est toi que je charge d'aller porter à ma mère la fatale nouvelle. Pauvre mère ! je suis sa seule affection en ce monde, que deviendra-t-elle en apprenant !… Oh ! tiens, mon ami, j'ai peine à contenir mes larmes quand je me représente la pauvre femme…

Il ne put continuer.

Les sanglots lui montaient à la gorge et lui coupaient la parole.

— Allons, remets-toi, mon ami, lui dit Albert, et chasse ces sombres images. Ton excellente mère n'aura pas à redouter un pareil malheur ; le sort nous sera favorable, j'en ai le pressentiment.

— Je veux te croire, pour n'avoir pas ce remords sur la conscience ; mais il est une autre personne…

— La comtesse de Saubignac ?

— Que je meure ou que je vive, elle est perdue sans ressource, celle-là.

— Peut-être, dit Albert.

— Quoi ! s'écria Louis, aurais-tu quelque espoir de pouvoir la soustraire à l'horrible vengeance…

— Je crois avoir trouvé un moyen…

— Oh ! mon ami ! mon ami ! interrompit vivement le jeune homme, si tu faisais cela, je te devrais plus que la vie.

— Eh bien, mon ami, espère et que cette pensée te rende le calme et l'énergie dont tu vas avoir besoin. J'ai un plan… trop confus encore pour que je t'en fasse part, mais sur lequel je compte. Je dois même te prévenir, à ce propos, que, pour mettre ce plan à exécution, je partirai pour Paris immédiatement après le duel, t'abandonnant aux soins de Saint-Hérant et du docteur, dans le cas où tu serais blessé.

— Oh ! oui, oui, elle avant tout, je t'en supplie.

— Compte sur moi. Seulement appelle à toi tout ton sang-froid et toute la sûreté de ton coup d'œil, car, pour le succès de mon plan, il

faut que le Brésilien soit tué ou blessé.

— C'est indispensable ? demanda Louis de Brunières en regardant son ami.

— Absolument.

— Alors je te jure que ma balle ira droit au but.

— J'y compte.

— Les voilà, dit Louis.

En effet, quatre personnes arrivaient par le petit sentier qui conduisait à l'étang.

Eux aussi avaient pris la précaution de se faire accompagner par un médecin.

Albert alla rejoindre M. de Saint-Hérant et tous deux furent aussitôt abordés par les deux témoins de Pedro Ramirès.

Pendant que tous quatre examinaient les armes et que les deux médecins se réunissaient eux-mêmes pour attendre ensemble l'issue du combat, Louis de Brunières et le Brésilien se promenaient chacun sur une rive opposée de l'étang.

Tous deux étaient pâles, mais Louis de Brunières se montrait parfaitement calme, tandis que le Brésilien, en dépit de l'air insouciant avec lequel il fumait un londrès, laissait percer tous les signes d'une profonde inquiétude.

Les armes visitées et chargées, les témoins examinèrent le terrain et arrêtèrent définitivement leur choix sur une extrémité de la pelouse complètement plongée dans l'ombre, offrant dans toutes ses parties un jour égal, uniforme, où les deux adversaires trouvaient absolument les mêmes avantages.

Ceux-ci ayant été appelés alors choisirent chacun une arme et furent conduits par leurs témoins respectifs à la place d'où ils devaient tirer.

Quand ils furent prêts, l'arme à la hauteur de l'œil, puisqu'ils devaient tirer ensemble, Albert, leur dit :

— Messieurs, je vais compter jusqu'à quatre, au mot quatre vous tirerez.

Le moment était solennel.

Les deux adversaires étaient l'un et l'autre d'une force supérieure au pistolet ; on s'attendait à voir l'un des deux tomber raide mort sur le coup.

— Rassurez-vous, monsieur, cria en ce moment Louis de Brunières au Brésilien, je n'ai pas l'intention de vous tuer, je me contenterai de vous défigurer de manière à mettre fin à vos entreprises galantes.

Le señor Pedro comprit l'allusion et se mordit les lèvres, mais il ne répondit pas.

— Attention, messieurs, dit Albert.

Alors, plus pâle et plus ému que son ami, sur lequel son regard s'était fixé, il compta :

— Un, deux, trois, quatre.

Une double détonation se fit entendre à ce dernier mot, immédiatement suivie d'une espèce de rugissement.

C'était le Brésilien qui se roulait à terre en saisissant sa tête dans ses deux mains et en jetant des cris de douleur.

Son médecin courut à lui, tandis que le docteur Desroches s'élançait vers Louis de Brunières qui chancelait en portant la main à son épaule droite, d'où venait de jaillir un filet de sang.

Avec l'aide d'Albert, il lui ôta son vêtement, son gilet, mit l'épaule à nu et, après avoir examiné la blessure :

— L'os est atteint, dit-il en fronçant le sourcil, c'est grave.

Le blessé pâlissait à vue d'œil.

Cependant il murmura en jetant un regard du côté de son adversaire :

— Celle du Brésilien doit être autrement grave ; si ma balle a atteint le but que je visais, elle a dû lui fracasser la mâchoire.

Puis, se penchant vers son ami :

— Tu sais ce que tu as à faire, lui dit-il, laisse-moi et pars vite pour Paris. Préviens ma mère d'abord, chez laquelle je vais me faire transporter, et fais l'impossible pour que ton plan réussisse ; tu sais ce que je veux dire.

Pendant qu'il marchait vers la voiture, soutenu par le docteur et son ami de Saint-Hérant, le médecin de Pedro Ramirès examinait la blessure de celui-ci.

— Eh bien ? lui demanda l'un des témoins.

— M. de Brunières a un terrible coup d'œil, répondit le docteur, la mâchoire est brisée, il est défiguré pour toute sa vie.

— Qu’on me conduise chez moi, balbutia le Brésilien pouvant à peine articuler ses syllabes, qu’on m’y conduise, dussé-je y arriver mort ?

Il songeait à sa vengeance.

Une heure environ après avoir quitté son ami, Albert Desroches se présentait chez Mme de Brunières qu'il trouva en train de déjeuner.

— Vous, à pareille heure ! dit la vieille dame stupéfaite de cette visite matinale, vous savez bien que mon fils n'est jamais ici à…

— Votre fils ! ah ! oui, parlons-en, madame, s'écria Albert avec un ton de mauvaise humeur.

— Qu'avez-vous donc à dire de Louis ? demanda Mme de Brunières en souriant.

— J'ai à dire que c'est le plus franc étourneau que je connaisse.

— Bah ! qu'a-t-il donc fait pour exciter votre colère ?

— Je vais vous le dire, madame, et vous verrez si je n'ai pas raison de lui en vouloir.

— Voyons donc cela, cher monsieur Albert, et, s'il est dans son tort, vous me voyez toute disposée à lui donner ma malédiction.

— Il la mérite, jugez-en. Hier soir, en sortant de chez vous, nous décidons de nous rendre à Saint-Cloud à cheval avec deux amis, M. de Saint-Hérant et mon oncle, le docteur Desroches.

— Comment ! le docteur est de vos parties de plaisir ?

— Quelquefois, et je vous assure qu'il ne cède pas sa part aux autres. Le rendez-vous était chez moi ; tout le monde s'y trouve à l'heure convenue et nous partons. Une demi-heure après nous étions en plein bois de Boulogne lorsque votre fils, votre étourneau de fils, je le répète, madame, s'avise de vouloir faire sauter une barrière à son cheval. Je veux m'y opposer, il s'obstine, la bête saute… et mon ami Louis va tomber, la tête la première, sur un tas de cailloux.

— Mon Dieu ! il s'est blessé peut-être, dit Mme de Brunières en se troublant tout à coup.

— Il a eu plus de chance qu'il ne mérite, s'écria Albert en riant, il aurait dû se casser la tête et il en a été quitte pour une légère luxation de l'épaule, une bagatelle. Mais voilà le côté lamentable de l'aventure : malgré le peu de gravité de la blessure, impossible de continuer notre chemin, et, au lieu d'aller déjeuner chez Legriel, il nous faut ramener notre imprudent ami à Paris. Et vous croyez qu'il

n'y a pas de quoi le vouer aux dieux infernaux ! Il voulait être ramené chez lui, et c'était l'avis du docteur qui trouve la blessure insignifiante ; mais moi, sachant que vous n'auriez confiance qu'en vous pour le soigner, j'ai exigé qu'il fût amené ici, et vous allez le voir bientôt, accompagné de nos deux amis, M. de Saint-Hérant et mon oncle Desroches. C'est égal, il nous a joué là un vilain tour ; quand je songe qu'à cette heure nous devrions être chez Legriel !

— Alors je vais donner ordre de lui préparer un lit.

Naturellement, c'est pour cela que je suis venu vous prévenir, madame ; mais, comme je n'ai déjeuné ni chez Legriel ni ailleurs, et que j'ai l'estomac dans les talons, je vous demande la permission de me retirer.

C'est ainsi qu'Albert trouva le moyen de faire accepter en riant par la pauvre mère une nouvelle qui l'eût bouleversée s'il l'eût annoncée autrement.

En sortant, il s'arrêta chez le concierge auquel il apprit à la fois toute la vérité concernant son ami, et le conte qu'il venait de faire à Mme de Brunières, en lui recommandant de prévenir le docteur, afin qu'il répétât la même fable.

Puis il alla déjeuner à la hâte au café Durand, se rendit de là chez un ferblantier, où il resta près d'une demi-heure, – nous saurons bientôt pourquoi, – et s'en fut ensuite se poster devant la maison du señor Pedro Ramirès qui, on s'en souvient, demeurait place de la Madeleine.

Inflexible sur la consigne qu'il a reçue de son maître, le nègre ne mettra pas les pieds dehors avant cinq heures, se dit Albert ; mais le Brésilien, qui va se faire transporter chez lui naturellement, y arrivera beaucoup plus tôt sans nul doute, et son premier soin sera de faire mettre aussitôt à la poste les deux cents circulaires ; c'est pourquoi il ne faut pas broncher d'ici.

Il alluma un cigare et se promena sur le trottoir qui s'étend devant la façade de l'église de la Madeleine, excellent observatoire, d'où il ne perdait pas un seul instant de vue la maison du señor Pedro Ramirès.

Il fuma ainsi deux, trois, quatre cigares sans rien voir venir.

— Diable ! grommela-t-il entre ses dents, il tarde bien à paraître.

Il ajouta, en se frottant les mains avec un rire auquel il s'appliqua à donner une expression satanique :

— Ce retard me suggère une douce espérance. S'il vient si

lentement, c'est que la blessure est grave, c'est qu'il souffre comme un damné… Bah ! c'est une excellente occasion pour lui de se préparer au séjour qu'il doit habiter pour l'éternité.

Il fuma deux autres cigares.

Rien, toujours rien.

Il allait allumer le septième, quand il vit s'avancer une voiture qui marchait plus lentement qu'un corbillard.

— Enfin ! s'écria-t-il.

Il ne se trompait pas : un instant après, la voiture s'arrêtait devant la porte du Brésilien.

Il était près de cinq heures.

C'est-à-dire qu'il y avait trois heures qu'il faisait le pied de grue sur le trottoir.

— Voyons, calculons, pensa-t-il ; vu l'extrême gravité de la blessure, car je me plais à croire qu'elle est des plus graves, il faut bien un quart d'heure pour le monter dans son appartement, autant pour l'installer dans son lit, cinq minutes pour donner ses ordres à Narcisse, car il n'aura pas la patience d'attendre qu'il soit pansé… Total, trente-cinq minutes, c'est moitié plus de temps qu'il ne m'en faut.

Et, quittant son poste d'observation, il se dirigea vers un bureau de poste qui se trouvait alors sur la place, à quelques pas de la demeure du señor Pedro.

— Évidemment, murmura-t-il, c'est là que Narcisse va venir jeter les circulaires.

Il tira une lettre de sa poche, la mit dans la boîte et resta là dix minutes, regardant si le nègre ne venait pas.

Puis il revint au trottoir qu'il venait de quitter et qu'il abandonna aussitôt pour se rapprocher de la maison du Brésilien, car la nuit était venue depuis une demi-heure et il craignait de laisser passer le nègre sans le voir.

Il attendit encore un quart d'heure.

Puis enfin il vit se dessiner dans l'ombre la culotte jaune et la calotte rouge de Narcisse.

Le nègre tenait le paquet de circulaires dans ses deux mains.

Il alla droit au bureau de poste et les laissa tomber dans la boîte par paquets de huit ou dix, avec des précautions qui attestaient la peur que lui inspirait son maître.

Quand la dernière eut disparu, il s'éloigna à la hâte et rentra chez lui.

Vingt minutes après, Albert Desroches se présentait chez Mme de Brunières et demandait à voir son ami.

— Impossible, dit la vieille dame, il est en proie à une espèce de fièvre, et je crains…

— Cette fièvre, j'en connais la cause et je m'engage à la cueillir comme une fleur… mais à une condition, c'est que vous me laisserez seul avec Louis.

— Longtemps ?

— Cinq minutes.

— Allons, je me fie à vous, entrez.

Et il fut introduit près du blessé.

— Ah ! Albert ! s'écria le jeune homme dont l'œil brillant trahissait une exaltation fiévreuse, et Diana ! Diana qui se tord de désespoir à cette heure, as-tu quelque espoir de…

— J'ai mieux que cela.

— Les circulaires ne sont pas parties ?

— Elles ont été jetées à la poste sous mes yeux par le nègre du Brésilien.

— Ah ! tout est perdu !

— Vraiment ! et les ferblantiers ?

Louis le regarda avec stupeur.

— Hein ! que dis-tu ?

— Je dis : et les ferblantiers ?

— Ah ! ça, deviens-tu fou ? s'écria le jeune homme véritablement inquiet, que viennent faire là les ferblantiers ?

— C'est ce que tu vas voir.

Il ouvrit son paletot, montra à son ami une espèce de boîte de fer blanc plate avec une ouverture étroite et à laquelle était adapté un sac de crin.

— Qu'est-ce que c'est que ça ! demanda Louis, qui comprenait de moins en moins.

D'une secousse, Albert détacha le sac de la boîte de fer et une quantité de lettres se mit à pleuvoir sur le lit du malade.

Albert en ouvrit une et la mit sous les yeux de son ami.

— Les circulaires ! s'écria Louis.

— Oui, les deux cents circulaires que Narcisse vient de jeter à la poste sous mes yeux ; les voici, elles y sont toutes.

Louis de Brunières regardait tour à tour Albert Desroches et les circulaires éparses sur son lit, et ses traits exprimaient un ahurissement si profond, que son ami avait peine à ne pas éclater de rire.

— Mon cher Albert, dit-il enfin, ma mère disait tout à l'heure à sa domestique que j'étais en proie au délire ; eh bien, je me demande en ce moment si elle n'avait pas raison, et si je ne suis pas dupe de quelque hallucination en croyant tenir dans mes mains ces deux cents circulaires que tu me dis avoir vu jeter à la poste.

— Non, mon cher Louis, tu ne rêves pas et tu ne bats pas la campagne, rassure-toi, tout cela est la réalité même.

— Alors, explique-moi ce prodige, auquel je ne comprends absolument rien.

— Voici la chose. Après m'être longtemps creusé la tête pour trouver quelque moyen ingénieux d'empêcher ces circulaires d'arriver jusqu'à la boîte aux lettres, comme, par exemple, de casser les reins au bon nègre du Brésilien, et m'être convaincu que tous ces moyens étaient aussi impraticables, aussi absurdes les uns que les autres, puisque le señor Pedro recommencerait le lendemain ce que j'aurais empêché la veille, une inspiration subite jaillit de mon cerveau, l'inspiration du ferblantier.

— Encore le ferblantier !

— Après avoir bien mûri mon plan, je me rends d'abord au bureau de poste de la place de la Madeleine, où le Brésilien devait forcément envoyer ses circulaires, puisqu'il est à deux pas de chez lui, et je prends avec une ficelle la mesure exacte de la boîte aux lettres ; puis je vais trouver mon ferblantier auquel je commande une boîte exactement semblable, avec un centimètre de moins sur toute la circonférence. Le ferblantier me comprend, il me comprend même trop bien, car il s'écrie en me toisant avec défiance : Mais c'est une boîte aux lettres que vous me commandez-là ! Justement, lui dis-je, c'est une nouvelle figure que je veux introduire dans le cotillon ; seulement, pour ma figure, il faut adapter à cette boîte un sac de crin assez profond. J'avais choisi le crin, parce qu'une étoffe de laine, de soie ou de coton se fut repliée sur elle-même et eut tout de suite arrêté les lettres au passage. Cinq ou six heures après, c'est-à-dire à mon

retour de Vincennes, je passe chez mon ferblantier et prends livraison de ma boîte aux lettres ; puis, je vais attendre l'arrivée du Brésilien. Dès que j'aperçois sa voiture, je cours au bureau de poste, une lettre à la main pour ne pas éveiller les soupçons et, à la faveur de l'obscurité, car il faisait nuit close, j'introduis ma boîte dans celle de l'administration, à laquelle elle s'adapte parfaitement. Dix minutes après, Narcisse paraît avec ses circulaires et va les jeter dans ma boîte, que je m'empresse d'aller enlever dès qu'il a le dos tourné.

Voilà tout le mystère, ce n'est pas plus difficile que cela.

— Albert, tu es un homme de génie, s'écria Louis dans le transport de sa joie.

— Homme de génie, non, mais un inventeur de quelque mérite, je ne dis pas, car je crois avoir eu là une heureuse idée, et neuve surtout, car je n'en ai jamais entendu parler, pas même en police correctionnelle, où cependant il passe des hommes bien forts.

— Sauvée ! ma chère et adorée Diana ! elle est sauvée !

Et s'emparant de la main d'Albert qu'il pressa énergiquement dans la sienne :

— Comment jamais reconnaître l'immense service que tu m'as rendu là, mon ami ! Diana sauvée ! sauvée d'une honte dont elle fût morte ! Et c'est à toi que je dois ce bonheur !

Et des larmes lui venaient aux yeux.

Albert lui-même était profondément attendri ; mais il ne voulait pas le laisser voir et il reprit vivement :

— Allons, allons, calme cette exaltation qui pourrait t'être funeste et causons raisonnablement.

— Eh ! mon ami, de quoi veux-tu que je cause, si ce n'est de cela ?

— Justement, c'est de cela que je veux causer, car tout n'est pas fini, et la comtesse n'est pas encore sauvée.

— Que veux-tu dire ? s'écria Louis passant tout à coup d'une joie folle à la plus vive anxiété.

— Après avoir lancé ces deux cents calomnies par tout Paris, Pedro Ramirès s'attend naturellement à un éclat, à un scandale effroyable, à un immense retentissement, enfin.

— C'est juste.

— Or, s'il n'entend parler de rien, il s'étonnera, il s'inquiétera et

finira par s'enquérir près de quelques-unes des personnes auxquelles il a adressé ses circulaires.

— En effet, dit Louis, frappé de cette observation.

— Il apprendra ainsi qu'elles ne sont pas parvenues, et naturellement s'empressera d'en envoyer deux cents autres, qu'il mettra à la poste lui-même cette fois, attribuant ce contretemps à quelque maladresse de Narcisse.

— Oui, oui, voilà ce qui va arriver inévitablement, dit Louis avec l'accent d'un profond découragement, et je ne vois pas le moyen d'empêcher…

— Heureusement, moi, je l'ai trouvé, ce moyen.

— Est-ce possible ! dis-moi donc cela.

— Dans deux jours, le Brésilien recevra cinq ou six lettres lui reprochant violemment l'infamie de sa conduite, déclarant qu'on ne croit pas à l'odieuse calomnie dont il a voulu flétrir la comtesse de Saubignac, pour se venger sans doute du mépris par lequel elle a répondu à son amour trop visible à tous les yeux, et chaque signataire lui interdisant sa porte à l'avenir.

Quant à la signature, je la ferai illisible.

Il en recevra huit ou dix encore dans l'espace de huit jours, dont quelques-unes signées très distinctement de plusieurs de nos amis, qui écriront de confiance et sans demander d'explications, et alors il demeurera bien convaincu que toutes ses circulaires sont parvenues à leur adresse.

— C'est que c'est vrai, s'écria Louis stupéfait, la situation est sauvée ainsi. En vérité, mon cher Albert, je t'admire, tu ne connais pas d'obstacle.

— J'ai cela de commun avec Guzman.

Il reprit après une pause :

— J'y songe ; te voilà rassuré, toi ; mais elle ! elle qui, comme la victime désignée pour le sacrifice, attend toujours le coup fatal, elle est encore dans les mêmes transes, elle ignore qu'elle est sauvée.

— Et nous prolongeons son supplice quand nous pouvons y mettre fin d'un mot ! s'écria Louis de Brunières.

Il ajouta, après un moment de réflexion :

— Mais comment lui faire connaître ?…

— Dame ! il faut opter : ou observer strictement les convenances

et la laisser en proie au plus cruel supplice, ou lui avouer, en m'envoyant près d'elle, que tu m'as confié le secret de vos amours et me charger de lui annoncer qu'elle n'a plus rien à craindre du Brésilien. Un mot de toi et un paquet de circulaires me gagneront tout de suite sa confiance, et elle te pardonnera cette indiscrétion forcée, lorsqu'en une minute je l'aurai fait passer de l'enfer dans le paradis.

— Oui, dit Louis, avant toute chose, il faut l'arracher à une torture dans laquelle elle est menacée de perdre la vie ou la raison. Donne-moi de quoi écrire.

— Voilà, dit Albert en posant sur son lit ce qu'il demandait.

— Et quand tu l'auras vue, dit Louis à son ami, tu reviendras bien vite, n'est-ce pas ? J'ai hâte de savoir en quel état tu l'auras trouvée, ce qu'elle aura dit, comment elle aura accueilli la nouvelle de cette délivrance inespérée ; puis… enfin, observe tout et viens me rendre compte de tout, sans oublier un détail, un incident, une phrase, une inflexion de voix, rien, rien !

— Rassure-toi, j'observerai tout et te rapporterai tout, si scrupuleusement que ce sera comme si l'entrevue avait lieu entre toi et elle.

— Tiens, voici ma lettre ; prends quelques circulaires et pars.

— Est-ce aujourd'hui son jour de réception ?

— Non, mais peu importe, elle est chez elle, j'en suis sûr, et elle te recevra, car elle connaît ton nom et sait que tu es mon ami.

— Et son mari ?

— Absent toute la journée à partir de deux heures.

— Allons, je cours ; à tantôt.

La comtesse de Saubignac, incessamment poursuivie par la menace du Brésilien, n'avait pas fermé l'œil de toute la nuit, et elle était restée au lit jusqu'à midi, immobile, la tête plongée dans ses deux mains, abîmée dans une pensée si douloureuse et si absorbante, qu'elle eût voulu toujours rester dans cet état léthargique et que le moindre mouvement lui semblait un supplice.

A midi, sa femme de chambre vint la prévenir que M. le comte l'attendait pour déjeuner.

— Je ne déjeunerai pas, répondit Diana.

— Mais madame va s'habiller.

— Plus tard.

— Madame la comtesse veut-elle prendre quelque chose ? du chocolat ? du thé ?

— Rien.

— Madame la comtesse a-t-elle un ordre à…

— Laissez-moi.

Elle resta ainsi jusqu'à deux heures, faisant tous ses efforts pour tuer la pensée dans son esprit, comme elle avait imposé l'immobilité à son corps, et n'y pouvant parvenir.

Puis, changeant tout à coup d'avis et espérant s'arracher par le mouvement à cette pensée dévorante, elle sonna sa femme de chambre pour s'habiller, descendit à son salon et donna ordre qu'on fît entrer si quelqu'un se présentait.

Quelques instants après on venait lui annoncer la baronne de Maubec.

C'était une jeune femme d'une remarquable laideur, ennemie née de toutes les jolies femmes et naturellement ayant voué une haine mortelle à Diana.

— Bonjour, chère comtesse, lui dit-elle avec un air radieux qui n'annonçait rien de bon.

Puis, après avoir pris place sur le siège que lui avait avancé Diana :

— Eh ! grand Dieu ! s'écria-t-elle, comme vous voilà pâle et défaite, que vous arrive-t-il donc ? Connaîtriez-vous déjà la triste nouvelle ?

— Quelle nouvelle ? demanda Diana avec indifférence.

— Eh bien, mais le duel ; vous ne savez donc pas ?

— Je ne sais ce que vous voulez dire.

— C'est affreux, un si charmant garçon, et joli cavalier ! le plus séduisant du bal de M. Doutreville sans contredit.

— Hein ? de qui parlez-vous donc ? demanda la comtesse dont les traits exprimèrent une vague inquiétude.

— C'est sa faute, aussi, reprit la baronne dont les petits yeux étincelèrent d'une joie féroce. Quelle imprudence d'aller provoquer un homme comme le señor Pedro Ramirès.

De pâle qu'elle était, Diana devint livide.

— Mais de qui parlez-vous ? demanda-t-elle en faisant un effort pour se dominer.

— Comment ! je ne vous l'ai pas dit ? Mais c'est de ce pauvre jeune homme, un de vos danseurs, tenez, qui s'est battu ce matin avec ce féroce Brésilien !

— Mais son nom ? son nom ? murmura Diana d'une voix brève et ardente.

— Et bien, mais, M. Louis de Brunières. Ah ! c'est monsieur…

— Louis de Brunières, votre beau valseur.

Diana se leva, sous prétexte d'aller tirer un rideau.

Elle étouffait et se sentait défaillir.

La baronne avait deviné l'amour de Diana pour son cavalier et elle venait lui déchirer le cœur.

Il y eut une pause.

— Ah ! ils se sont battus ! reprit Diana en respirant bruyamment.

— Ce matin.

— Et M. de Brunières a été… blessé ?

— Mieux que cela.

La jeune femme porta un mouchoir à sa bouche pour étouffer un cri.

La baronne reprit :

— Il a été tué roide sur le coup ; voilà ce qu'on dit.

La comtesse fléchit sur elle-même et il lui sembla que son cœur cessait de battre dans sa poitrine.

La baronne se leva.

La mission qu'elle s'était imposée était remplie.

— J'avais bien peu de temps à vous consacrer, chère comtesse, dit-elle en se dirigeant vers la porte, je vous quitte pour me rendre au comité de charité dont je suis présidente.

Et elle sortit en murmurant :

— Ça t'apprendra à être belle et adorée ; dame ! on se venge comme on peut.

Dès qu'elle fut sortie, Diana laissa un libre cours aux sanglots qui l'étouffaient.

— Mort ! mort ! s'écria-t-elle en se jetant dans un fauteuil, où elle se tordit de désespoir, et mort pour moi ! mon Dieu ! mon Dieu ! oh ! que ne puis-je mourir moi-même !

Mais elle fut brusquement interrompue dans cette joie amère de se livrer à sa douleur.

Sa porte s'ouvrit et sa femme de chambre Élisa parut une lettre à la main.

— Quoi ? qu'y a-t-il ? demanda Diana en essuyant vivement ses yeux.

— Une lettre très pressée pour madame la comtesse, dit Élisa en remettant cette lettre à sa maîtresse.

Diana l'ouvrit dès que celle-ci se fut retirée, et voici ce qu'elle lut :

« Madame, j'ai été blessé ce matin par votre chevalier, que j'ai vu chanceler au moment où je tombais moi-même, et que j'ai tout lieu de croire mort, car je l'avais visé au cœur. J'ai une autre nouvelle à vous annoncer, non moins agréable que celle-ci et je tiens à le faire sans retard, ma blessure pouvant me retenir longtemps chez moi. Les deux cents circulaires dont vous connaissez le contenu viennent d'être jetées à la poste, il y a cinq minutes à peine, et, à l'heure où vous lirez cette lettre, la plupart seront entre les mains de leurs destinataires. Un jour que vous m'accabliez de vos mépris, je vous ai dit, s'il vous en souvient, que je préférais votre haine et que j'allais faire tous mes

efforts pour la conquérir ; j'espère y avoir réussi.

« Le plus dévoué de vos serviteurs,

« PEDRO RAMIRÈS. »

Diana regarda cette lettre d'un œil sec, puis elle murmura tout bas, l'œil fixe et les traits pétrifiés :

— Mort ! mort pour moi ! mon seul ami en ce monde ! Oh ! que m'importent désormais la honte et le déshonneur ! Mon cœur est mort ; nulle douleur ne saurait plus le toucher.

Puis, froissant dédaigneusement la lettre du Brésilien, qu'elle jeta loin d'elle :

— Je voudrais le voir, dit-elle d'une voix lente et douce, je voudrais le voir sur son lit de mort, lui que j'aimais tant ! lui à qui j'avais donné tout mon cœur et toute mon âme, je puis le dire maintenant qu'il n'est plus. Et qui sait si Dieu, me prenant en pitié, ne permettrait pas que je mourusse en l'embrassant. Oh ! la belle et douce mort que celle-ci !

Elle resta quelque temps perdue dans ses pensées, l'œil fixe et sans regard.

Puis elle reprit :

— Mais il a dû être transporté chez sa mère, et permettra-t-elle à une inconnue… Oh ! je la prierai tant ! Je lui dirai : J'étais tout au monde pour lui… après vous, et je vous jure que, s'il peut me voir d'en haut, il sera heureux, oh ! bien heureux de me voir là penchée vers lui et inondant de mes larmes sa tête inanimée !… Je lui dirai cela et il est impossible qu'elle n'ait pas pitié de moi.

Il s'assit près de Louis...

Elle se leva tout à coup en s'écriant :

— Oui, je vais chez sa mère, je veux le voir, je veux l'embrasser mort.

Mais, comme elle se disposait à mettre son chapeau, la porte

s’ouvrit de nouveau et Élisa vint lui demander si elle voulait recevoir M. Albert Desroches.

— Son ami ! s’écria Diana, oh ! plus de doute, il vient m’annoncer sa mort.

— Madame, demanda la femme de chambre stupéfaite et ne comprenant rien à cette explosion de désespoir, faut-il faire entrer ce monsieur ?

— Oui, qu’il entre ! qu’il entre tout de suite ! s’écria Diana incapable de se dominer.

Albert entra.

Diana était tellement défigurée par la violence des émotions qui venaient de la bouleverser en quelques minutes, que le jeune homme en fut atterré.

Elle était à peine reconnaissable.

Mais la comtesse, qui ne soupçonnait pas la cause de ce saisissement, y vit la confirmation de la nouvelle qu'elle venait de recevoir, et ce fut avec un accent déchirant qu'elle s'élança vers lui en s'écriant :

— Il est mort, n'est-ce pas ?

— Mort ! répéta Albert en contemplant cette magnifique tête, plus belle encore dans l'effarement du désespoir que dans son calme et sa sérénité, de qui parlez-vous donc ?

— De qui ? mais de lui, de votre ami. Oh ! n'essayez pas de me cacher la vérité, je la connais.

— Par qui ?

— Tenez.

Elle jeta un regard autour d'elle et courut ramasser sur le tapis la lettre qu'elle venait d'y jeter.

C'était la lettre du Brésilien.

— Lisez, dit-elle en la remettant à Albert.

Celui-ci la déplia et lut.

— Eh bien ? lui demanda-t-elle tout à coup, stupéfaite et exaspérée de son sang-froid.

— Eh bien, répondit Albert en lui rendant la lettre, voici d'abord ma réponse en ce qui concerne mon ami de Brunières.

— Votre réponse ?

— Tenez, madame, la preuve qu'il n'est pas mort, c'est qu'il écrit, voici une lettre de lui.

Diana prit la lettre, déchira l'enveloppe, et, sans songer à s'excuser, lut avidement d'un bout à l'autre.

— Il n’est pas mort ! murmura-t-elle tremblant de joie.

Et une larme roula sur sa joue.

— Mais il est blessé, ajouta-t-elle aussitôt en levant sur Albert ses beaux yeux tout humides.

— Oui, mais, quoique sa blessure ait quelque gravité, elle n’offre aucun danger.

— Vous ne me trompez pas, monsieur ?

— Je vous le jure, madame.

— Oh ! merci, soupira tout bas la jeune femme.

— Par exemple, je regrette de ne pouvoir vous rassurer également sur le compte du señor Pedro Ramirès ; lui aussi, il est blessé.

— Je le sais.

— Mais lui, s’il n’en meurt pas, il sera au moins dans un triste état.

— Ah ! c’est grave ?

— Si grave qu’il va être obligé de changer de mâchoire, la sienne étant hors de service.

— Que voulez-vous dire ?

— Elle est en morceaux, Louis l’a visé là, voulant non le tuer, mais le défigurer, le rendre hideux pour toute sa vie, et il a réussi à souhait ; désormais sa mâchoire ne sera pas seulement une chose utile, ce sera en même temps un objet de luxe, elle sera en argent, à moins qu’il n’ait la coquetterie de la vouloir en or.

— Oh ! c’est affreux.

— Oui, c’est assez laid comme ça ; mais, comme le lui a dit Louis en lui envoyant sa balle, cela mettra fin à ses entreprises galantes.

— Le misérable, cela n’a pas mis fin au moins à sa soif de vengeance ; vous venez de voir par cette lettre qu’il a mis à la poste ses infâmes circulaires, et qu’à cette heure je suis signalée aux yeux de tous comme la dernière des créatures.

— C’est devant moi que ces circulaires ont été mises à la poste par son nègre, je puis donc vous affirmer que sur ce point il dit l’exacte vérité.

— Alors plus de doute, l’œuvre infernale est accomplie, je suis perdue sans retour ! s’écria la jeune femme avec l’accent d’un

immense désespoir.

— Toutes ont été jetées dans la boîte, toutes, j'en ai été témoin, dit Albert, et cependant…

— Quoi ? demanda Diana.

— Tenez, voyez.

Il lui mit dix circulaires dans la main.

— Qu'est-ce que c'est que cela ? demanda la comtesse d'un ton indifférent.

— Lisez.

Elle ouvrit lentement une des circulaires et la lut :

— Mais, s'écria-t-elle tout à coup, c'est précisément…

— Une des deux cents circulaires mises à la poste.

— Comment se fait-il donc !…

— Toutes ont été jetées dans la boîte aux lettres et pas une n'est partie.

— Oh ! expliquez-vous, monsieur, dit Diana en fixant sur lui un regard plein d'anxiété.

Alors Albert lui raconta le stratagème qu'il avait imaginé pour intercepter la calomnie de Pedro Ramirès et pour lui faire croire ensuite que toutes les circulaires étaient parvenues à leur adresse.

— Oh ! monsieur, que de reconnaissance ! s'écria la jeune femme en saisissant ses deux mains dans les siennes.

— Ne me parlez pas de votre reconnaissance, madame, je n'y ai aucun droit et je ne veux pas vous la voler. J'ai été touché profondément du désespoir de mon ami Louis, et, je dois l'avouer, c'est à lui seul que j'ai songé, en faisant tous mes efforts pour intercepter ces deux cents lettres.

— Mais lui, dit vivement Diana, est-il prévenu ?

— Un quart d'heure après avoir enlevé la boîte qui les contenait, comme je viens de vous le dire, j'allais les jeter sur son lit et mettais fin à une angoisse si violente qu'elle avait déterminé chez lui une fièvre ardente, un délire pendant lequel il parlait sans cesse de ces lettres fatales.

— Pauvre Louis ! murmura Diana à voix basse.

Puis elle rougit tout à coup, confuse d'avoir trahi si ouvertement son secret.

— Oh ! ne rougissez pas de l'amitié que vous lui accordez et dont il est si heureux, madame, lui dit Albert, si vous saviez quelle adoration pure et profonde vous lui avez inspirée ! si vous aviez pu entendre en quels termes il me parlait de vous ! car son cœur était si pénétré de cet amour, qu'il débordait malgré lui, et cela est heureux pour lui comme pour vous, madame, car si je n'avais reçu toutes ses confidences, qui donc vous eût sauvés l'un et l'autre de la vengeance de Pedro Ramirès !

La jeune femme hésita un moment à parler, puis, avec un peu d'embarras :

— Ainsi, dit-elle, il vous a parlé de moi quelquefois ?

— Toujours.

— Depuis le bal de M. Doutreville ?

— Depuis son retour d'Italie.

— Ah !

Et un rayon de bonheur passa dans les beaux yeux de la comtesse.

Il se fit un long silence.

Albert réfléchissait et Diana n'osait plus lui parler de son ami.

— Il me vient une idée, dit-il.

— Quelle est cette idée ? demanda Diana.

— Je vais vous la dire.

Il y eut entre eux un long entretien ; puis Albert se retira en disant à la jeune femme :

— A bientôt !

Le lendemain, vers onze heures, Albert Desroches venait voir le blessé, auquel il avait promis d'apporter des nouvelles de la comtesse.

C'était l'heure à laquelle Mme de Brunières, qui était très pieuse, allait entendre une messe, ce à quoi elle n'eût pas manqué ce jour-là pour tout au monde, car peu à peu, avec beaucoup de ménagements, on lui avait appris la vérité, et, sachant que la blessure était assez grave, elle voulait prier pour son fils.

A peu près à la même heure, sa domestique devait aller au marché, Albert ayant déclaré la veille que, pour lui permettre de s'absenter en même temps que sa maîtresse, il viendrait s'installer à cette heure-là près de son ami.

Celui-ci dormait lorsque Albert vint s'asseoir près de lui.

Il était seul dans la maison.

Quand Louis de Brunières ouvrit les yeux, il jeta un cri de surprise à la vue d'Albert installé au chevet de son lit.

— Et bien ? lui dit-il, Diana, tu l'as vue ?

— Oui, certes.

— Tu l'as rassurée ? Tu lui as tout dit, n'est-ce pas ?

— Elle sait qu'elle n'a plus rien à craindre maintenant.

— Chère Diana ! murmura le jeune homme avec une profonde émotion.

— Mon ami ! soupira aussitôt à son oreille une voix qui le fit tressaillir.

Cette voix semblait venir d'en haut.

Il leva la tête et ses traits exprimèrent à la fois la stupeur et le ravissement.

Un visage charmant, plein de grâce dans sa pâleur et dans sa mélancolie, semblait planer au-dessus de lui comme une vision céleste.

C'était elle, c'était Diana.

— Oh ! mais ce n'est pas possible, je rêve, je délire, murmura Louis, comme fasciné par les grands yeux noirs qui se fixaient sur lui.

— Non, mon ami, vous ne rêvez pas, c'est bien moi, moi qui ai voulu vous voir quelques minutes, moi qui, cédant aux prières de votre ami, ai consenti à venir ici en cachette de votre mère, pour vous presser la main et vous laisser ce souvenir pour tout le temps que nous allons être séparés.

En parlant ainsi, elle avait posé la main sur son front.

Il prit cette main et y colla ses lèvres en soupirant :

— Diana ! chère et adorée Diana !

Elle resta dix minutes, pendant lesquelles ils échangèrent de ces mots, de ces exclamations, de ces phrases inachevées, incohérentes, sans suite, qui tombent dans le cœur comme une divine symphonie et plongent dans d'inexprimables extases.

Puis elle partit, lui laissant pour adieu un regard humide de bonheur.

Sortie à pied de chez elle pour faire supposer qu'elle allait tout près de là, la belle comtesse avait pris une voiture de place pour se rendre chez Louis de Brunières.

Elle rentrait chez elle bien sûre d'y arriver avant l'heure à laquelle se levait le comte, qui, passant toutes ses nuits à jouer, restait au lit jusqu'à midi ou une heure, lorsqu'en traversant une rue la voiture s'arrêta un instant devant une foule qui interceptait la circulation.

Inquiète du retard qui en résultait pour elle, Diana regarda machinalement la maison devant laquelle s'était attroupée cette foule, et elle resta stupéfaite eu reconnaissant l'hôte ! de M. Chabert Doutreville.

Alors, se penchant à la portière, elle pria le cocher de demander ce qui se passait dans cette maison.

Le cocher se hâta d'obéir, et, après avoir écouté ce qui se disait dans plusieurs groupes, il vint apprendre à Diana qu'on parlait d'un grand malheur arrivé dans cet hôtel appartenant à un M. Chabert.

Diana fut un moment tentée de descendre et de pénétrer dans la maison, pour savoir tout de suite ce qui s'y passait, mais comment justifier sa sortie à cette heure, et dans une voiture de place, vis-à-vis de Mme Chabert et de son mari ensuite qui le saurait par elle ?

Cette pensée l'arrêta et elle donna ordre au cocher de continuer son chemin, résolue à revenir dans la journée.

Pour savoir ce qui se passait dans la famille Chabert, nous devons nous transporter d'abord dans un des plus beaux appartements de l'hôtel des Princes, où nous trouvons réunis deux personnages connus du lecteur, le comte d'Oliva et son digne ami le comte Tuzko, l'hospodar de contrebande.

— Eh bien, sir Ralph, disait le comte Tuzko, donnant à son ami le nom qu'il portait autrefois sans y avoir plus de droits qu'à celui par lequel il l'avait remplacé, eh bien, quel parti allons-nous prendre vis-à-vis de ta belle ? Elle avait demandé trois jours pour se consulter, voici les trois jours écoulés et pas de réponse.

— Pour être conséquent avec moi-même, je devrais envoyer les

lettres au mari, mais qu'est-ce que cela nous rapporterait ?

— Absolument rien.

— C'est pourquoi je crois qu'il vaudrait mieux se montrer généreux et faire près d'elle une dernière démarche.

— Soit, dit l'hospodar, je vais reprendre mes lunettes bleues, mon costume, ma tête, mes allures et mon langage d'homme d'affaires et lui exprimer tout le chagrin que j'éprouverais à livrer ses lettres à son mari si elle m'y contraignait en refusant de me livrer son écrin.

— Oh ! il faut en convenir, vous jouez ce rôle à merveille, monsieur le comte, et si je n'avais été prévenu, du diable si je vous aurais reconnu moi-même. A quand cette visite ?

— Aujourd'hui même.

— A quelle heure ?

— Le plus tôt possible.

— Il est neuf heures.

— C'est un peu tôt ; nous déjeunerons à midi, puis j'irai opérer ma métamorphose et je me présenterai vers trois heures chez Mme Chabert.

Deux coups furent frappés à la porte en se moment.

— Entrez, cria sir Ralph, comte d'Oliva.

On entra.

C'était un domestique, qui lui remit une lettre et sortit aussitôt.

Le comte se hâta de décacheter la lettre.

— C'est elle qui m'écrit, dit-il.

— Voyons donc cela, s'écria l'hospodar en se rapprochant de son ami, diable, c'est sérieux, il s'agit de cent vingt mille francs pour le moins.

Le comte d'Oliva lut à haute voix ce qui suit :

« Mon ami. »

— Tiens, tiens, comme elle s'est adoucie, dit le comte Tuzko.

— En effet, voilà qui est de bon augure.

— Peut-être, dit l'hospodar avec une moue qui exprimait le doute de l'inquiétude, je crains bien qu'elle ne veuille remplacer l'écrin par des perles de style, ce qui n'a pas du tout la même valeur au point de vue financier.

— Voyons, dit sir Ralph.

Il poursuivit :

« J'ai fort mal reçu l'émissaire que vous avez eu le tort de placer entre vous et moi, et, sous l'empire de la violente contrariété que j'éprouvais d'avoir affaire à cet intermédiaire, aussi vulgaire que répulsif… »

— Malepeste ! dit le comte Tuzko, si c'est une flatterie, elle est voilée et difficile à saisir.

« Aussi vulgaire que répulsif, reprit le comte d'Oliva en appuyant avec intention sur les deux épithètes, au lieu de me trouver en face de vous. Pourquoi n'être pas venu vous-même me soumettre la situation critique dans laquelle vous vous trouviez vis-à-vis de cet homme, et me demander comme service ce que ce misérable est venu m'imposer cyniquement, avec son langage et ses sentiments d'homme d'affaires ? »

— Décidément j'ai fait mon effet, dit l'hospodar en se caressant le menton.

— Et pas de colère, pas le moindre accès d'indignation contre moi ? dit le comte stupéfait.

— C'était un feu mal éteint, répliqua le comte Tuzko, il couvait sous la cendre et il recommence à jeter des étincelles.

— Vu sa manière d'être avec moi à la fête de M. Doutreville, j'ai peine à le croire.

— Et moi, j'ai toujours été tenté de voir dans cette menace de suicide la preuve palpable d'une jalousie furieuse et conséquemment d'un violent amour.

— C'est possible, dit sir Ralph, le cœur des femmes est un mystère insondable.

— On a déjà dit cela quelque part, dit en riant l'hospodar ; mais, si cette maxime n'est pas neuve, elle n'en est pas moins juste.

— Mais je continue :

« Venez donc seul, apportez mes lettres avec vous pour que je ne sois pas exposée à les voir tomber de nouveau en de pareilles mains ; et je vous remettrai mon écrin, dont le produit servira à vous arracher des mains de cet infâme usurier dont vous êtes la victime et non le complice, j'en ai la conviction. Venez demain matin, vers dix heures, entrez par l'escalier de service que vous connaissez, je m'arrangerai pour être seule.

« BLANCHE. »

— J'en suis stupide d'étonnement, murmura le comte d'Oliva en repliant la lettre.

— Trop de modestie, cher ami ; tu possèdes des moyens de séduction dont toi seul ignores la puissance.

— Enfin, il faut bien se rendre à l'évidence, cette lettre est écrite en des termes qui ne permettent pas le moindre doute.

— Voilà donc qui est entendu, ton homme d'affaires, cet être vulgaire et répulsif, va te confier la correspondance amoureuse que tu as eu la prudence de conserver pour la soif, et tu la céderas contre l'écrin de ta bien-aimée.

— Naturellement.

— Mais tu parais oublier que tu n'as qu'une heure pour te préparer, ce qui n'est pas trop pour un pareil rendez-vous. Allons, mets-toi à l'œuvre, fais une toilette triomphante et irrésistible, et songe que, près d'une femme, le succès tient souvent à la coupe d'un gilet.

— Nous savons cela.

— Je te laisse donc.

L'hospodar parti, le comte d'Oliva procéda à sa toilette avec un soin extrême et se traça, tout en s'habillant, le programme de la conduite qu'il allait tenir pour se montrer à la hauteur des sentiments dont Mme Chabert, par un revirement tout à fait imprévu, semblait de nouveau animée à son égard.

A neuf heures trois quarts il montait en voiture, avec force recommandations de son ami.

Enfin il arrivait à l'hôtel de Mme Chabert à dix heures précises.

Par un chemin connu de lui pour l'avoir pris plusieurs fois, il gagna l'escalier de service qui lui avait été désigné, il frappa discrètement à une porte.

— Entrez, dit doucement une voix de femme, qu'il reconnut aussitôt.

Le son de cette voix évoqua tout à coup dans son imagination tout un passé qui s'élevait, dans sa vie criminelle, comme une oasis dans un désert de sable.

Ce petit salon intime dans lequel il allait entrer, il se le rappelait dans tous ses détails. Il le revoyait avec sa tenture de satin gris et rose, son ameublement d'une fantaisie originale et délicate, ses gracieux travaux de femme et ses mille riens luxueux et charmants qui forment le nid naturel de ce merveilleux oiseau qu'on appelle une jolie femme.

Il entra.

Mais aussitôt il s'arrêta sur le seuil, se sentant glacé jusqu'au cœur à l'aspect du tableau qui s'offrait à ses yeux.

Ce petit salon, resté dans sa mémoire comme un rêve exquis, était tout tendu de draperies noires, et, au lieu de la femme élégamment vêtue qu'il s'attendait à trouver nonchalamment accoudée sur le bras d'un fauteuil, souriante et gracieuse, il voyait assis, sur un même rang, en face de la porte par laquelle il entrait, quatre hommes vêtus de noir, immobiles et graves comme s'ils eussent été de pierre.

Elle était là aussi, celle pour laquelle il était venu ; après l'avoir cherchée un instant du regard, il l'aperçut à sa gauche, isolée, toute droite, contre le mur noir, et couverte de voiles funèbres, d'où sa tête pâle et sombre se détachait comme la tête d'une morte.

Après un moment de stupeur, pendant lequel il était resté dans l'entrebâillement de la porte, il allait faire un pas en arrière, quand un des quatre hommes, dans lequel il reconnut M. Chabert, s'avança de son côté, ferma la porte à double tour et revint prendre sa place parmi ses trois compagnons.

Alors le comte, après avoir promené autour de lui un regard inquiet, dit enfin :

— Où suis-je donc ici ? serais-je tombé dans un guet-apens ?

Personne ne répondit.

L'Espagnol se sentit glacé jusqu'au cœur.

Alors Mme Chabert, se détachant du mur, dans lequel elle semblait incrustée comme la figure d'un bas-relief, leva lentement la

main, et, montrant du doigt le comte atterré :

— Le voilà ! dit-elle d'une voix sourde.

Puis elle passa la main sur son front, et, après un silence de quelques instants :

— Vous venez d'entendre ma confession, reprit-elle avec un léger tremblement dans la voix, je vous ai tous réunis pour cela, vous, mes parents, et lui ! lui, mon époux, dont je viens de briser le cœur, ce cœur qui ne battait que pour moi. Je ne veux pas me dissimuler la grandeur de ma faute, il n'est pas au monde de femme plus coupable que moi, car il n'en était pas de plus aimée ; mais croyez-vous qu'il y en ait une qui se soit jamais imposé un pareil châtiment ? Poursuivie par d'implacables remords, je vous ai appelés près de moi, et là comme à des juges, mieux que cela, comme à un confesseur dans le sein duquel, avant de paraître devant Dieu, on montre à nu son cœur et sa conscience, j'ai tout dit, j'ai fait l'aveu le plus pénible, le plus navrant que puisse faire une femme et je l'ai fait quand je pouvais encore cacher ma faute. Puis, sans attendre votre jugement, j'ai prononcé contre moi-même un arrêt… que vous connaîtrez bientôt, et vous reconnaîtrez alors si le châtiment est à la hauteur de la faute.

Elle s'interrompit un moment.

Le comte d'Oliva avait pâli.

Il comprenait ce qui venait de se passer et était en proie à un vague et sinistre pressentiment.

Mme Chabert reprit :

— Mon complice, je ne vous l'avais pas nommé, je vous ai dit : Je l'attends, il croit venir comme jadis à un rendez-vous d'amour, gardez le silence, car il me croit seul, et vous allez le voir paraître. Le voilà, vous le connaissez maintenant, ou plutôt vous croyez le connaître.

Un sourire plein d'amertume passa sur ses lèvres devenues livides et elle ajouta :

— Je vous parlais de châtiment, ah ! j'aurais pu m'en tenir à celui que j'ai subi le jour où j'ai surpris quel était l'homme que j'avais aimé et avec quelle âme de boue mon âme s'était confondue !

Elle frissonna tout à coup de tous ses membres, et, avec un geste d'horreur qui contractait son visage :

— Ah ! s'écria-t-elle d'une voix où éclatait un désespoir sans bornes, la mort même pourra-t-elle me laver d'une telle honte ?

Elle fut forcée d'attendre, pour continuer que cette violente agitation se fût calmée.

— Il m'a aimée, reprit-elle, la main tendue vers le comte, et, si j'ai pu en douter jadis, j'en suis convaincue aujourd'hui ; oui, il m'a aimée, mais savez-vous pourquoi ? Ah ! je pourrais défier l'univers entier de le deviner. D'ordinaire on aime une femme pour sa beauté, pour sa grâce, pour son caractère, pour sa gaieté ou pour sa mélancolie, parfois même pour sa main ou pour son pied ; mais lui ! lui ! cet homme que vous voyez là, eh bien, il m'a aimée… pour mes diamants, qu'il espérait me voler un jour !

Elle jeta ces mots d'une voix vibrante et avec un ricanement sinistre qui ajoutèrent encore à l'effet de cette étrange révélation.

Les quatre hommes, jusque-là impassibles, se regardèrent alors avec une expression de stupeur et en même temps de doute.

— Vous doutez, n'est-ce pas ? s'écria la jeune femme avec une exaltation qui, pour un moment, vint colorer ses joues livides, vous ne pouvez croire à tant de bassesse et d'infamie chez une créature humaine, chez un homme dont la vie ne s'est pas passée dans les bouges et dans les bagnes ; eh bien, savez-vous ce qu'il y a là, dans la poche de son vêtement, qui en est toute gonflée ! Ce sont mes lettres, les lettres où je mettais tout mon cœur et toute mon âme, et qu'il sollicitait sans cesse, non pour les couvrir de baisers, mais pour les collectionner soigneusement, dans l'intention de me les présenter un jour en me disant : Voici vos lettres, madame, vous avez intérêt à les prendre et à les brûler, j'ai compris cela et je viens vous les rendre… contre vos diamants, qui me rappelleront la plus belle passion de ma vie. C'est un souvenir que j'échange contre un autre, voilà tout.

Et, s'adressant tout à coup au comte d'Oliva, en proie à un trouble inexprimable :

— Est-ce bien cela, monsieur ? lui demanda-t-elle les bras croisés sur la poitrine, les dents serrées l'une contre l'autre. Vous ai-je calomnié ? Ai-je menti en déclarant que vous apportiez mes lettres pour me les rendre contre mes diamants ?

Elle l'écrasait de son regard en lui parlant ainsi, et le misérable, éperdu, fasciné par ce regard dont il ne pouvait détacher le sien, ne trouvait pas un mot à répondre.

Alors, profitant de son saisissement, elle s'approcha de lui, mit la main dans la poche de son habit, en tira un paquet de lettres, et, les remettant à son mari :

— Tenez, lui dit-elle d'une voix émue, voyez si vous

reconnaissez mon écriture ; puis, je vous en supplie, et je vous sais assez généreux pour m'accorder cette grâce, jetez-les au feu à l'instant même, sous mes yeux.

M. Chabert fit ce qui lui était demandé.

Il jeta un coup d'œil sur les lettres, se troubla vivement en reconnaissant l'écriture de sa femme, et se levant aussitôt il les jeta dans la cheminée, où elles flambèrent.

— J'ai accompli le sacrifice en ce qui me concerne, dit alors Mme Chabert ; maintenant occupez-vous de cet homme, son tour est venu.

— Mais, dit l'Espagnol en se levant, que me veut-on donc ?

— Des crimes comme ceux dont vous vous rendez coupable ne sont pas du ressort des tribunaux, monsieur, lui dit la jeune femme, vos infamies sont de celles qui échappent à la justice ordinaire ; nous avons donc dû constituer un tribunal exceptionnel pour vous juger ; préparez-vous donc à entendre votre arrêt.

Pendant ce temps, les quatre hommes s'étaient rapprochés et consultés entre eux.

Après un débat de quelques minutes l'un d'eux se leva et, s'approchant de l'Espagnol :

— Monsieur, lui dit-il, un misérable de votre espèce ne saurait être considéré comme un homme et il devrait être permis de le tuer comme un chien.

Je n'en ferai rien, puisque l'usage et la loi s'y opposent, mais nous allons nous battre et l'un de nous deux sortira mort de cette chambre.

— Mais des témoins ? demanda le comte effaré.

— En voici deux, l'un pour vous, l'autre pour moi :

Il ajouta :

— Quant à moi, je suis le frère de Mme Chabert.

— Armand, dit la jeune femme qui pâlissait à vue d'œil, il est dix heures, il faut que tu l'aies tué à onze heures.

— A onze heures, pourquoi cette…

— Parce que à onze heures je serai morte et que je veux le voir tomber avant moi.

M. Chabert jeta un cri.

— Blanche ! balbutia-t-il en s’élançant vers elle.

Mme Chabert attacha sur son mari ses yeux déjà troublés par l'effet du poison.

— Qu'avez-vous donc, mon ami ? lui demanda-t-elle.

— Ma chère Blanche, murmura celui-ci en pressant ses mains dans les siennes, c'est impossible, n'est-ce pas, ce que tu dis là ? je t'ai mal comprise ?

— Croyez-vous donc que j'aurais eu le courage de vous faire une telle confession si j'avais dû y survivre une heure seulement. Non, je ne me suis résignée à une telle honte que parce que la mort était déjà dans mon sein.

Et voyant des larmes rouler sur les traits défigurés de son mari :

— Pauvre ami ! murmura-t-elle en laissant tomber sa main sur la tête de l'infortuné, des larmes et pas un reproche ! et moi, malheureuse ! après t'avoir donné durant ma vie un bonheur mensonger, je te laisse par ma mort un désespoir sans fin.

Elle s'interrompit un instant.

La respiration manquait à sa poitrine oppressée.

Elle reprit enfin :

— Tu me demandais tout à l'heure pourquoi j'avais fait tendre de noir cette pièce à laquelle tu trouvais un aspect si gracieux et si gai, tu le sais maintenant. C'est que, dès ce moment, je m'étais rayée du nombre des vivants et j'ai voulu que ce salon, où ma vie s'était écoulée dans le mensonge, devint mon tombeau… et le sien, ajouta-t-elle en désignant du doigt le comte d'Oliva.

— Non ! non ! je ne veux pas que tu meures, s'écria M. Chabert en se levant d'un bond, je cours chercher un médecin, je lui donnerai la moitié de ma fortune, tout, s'il le faut, pour qu'il te sauve, et il est impossible…

— Je ne veux pas, s'écria la jeune femme en se cramponnant à lui pour l'empêcher de s'éloigner.

Elle passa son mouchoir sur son front, où la sueur commençait à perler, et murmura d'une voix étouffée :

Merci, je n'ai besoin de personne pour m'aider à descendre...

— Il est trop tard, je le sens ; d'ailleurs, je veux mourir ; si, par un miracle de la science, on me rappelait à la vie, je recommencerais aussitôt. Je te le répète, on ne survit pas à la honte d'avoir aimé un pareil homme. Ne songe donc plus à moi que pour me donner la seule joie que je réclame au moment de mourir, la seule qui puisse me consoler de te quitter pour toujours, la joie de voir mourir cet homme

avant de fermer les yeux.

Alors le frère de Chabert, celui qui venait de provoquer le comte d'Oliva, alla soulever une draperie, revint avec deux fleurets, et, les présentant à celui-ci :

— Vous venez d'entendre les dernières volontés de votre victime, monsieur, lui dit-il d'une voix basse et frémissante ; ses minutes sont comptées, elle n'a pas le temps d'attendre. Allons !

L'Espagnol avait assisté à toute cette scène avec l'air ahuri et halluciné d'un homme qui verrait passer sous ses yeux quelque vision surnaturelle.

Il regarda le jeune homme et prit machinalement l'un des deux fleurets.

— Allons, monsieur, en garde ! lui dit celui-ci, voyant qu'il restait immobile et absorbé.

Le comte comprit enfin.

Il comprit qu'il avait à défendre sa vie contre un ennemi jeune, vigoureux, habile à l'épée probablement et animé contre lui d'une haine implacable.

Alors son visage, subissant une transformation subite, prit une expression de sombre détermination et de sauvage énergie et, oubliant tout à coup la scène qui venait de l'absorber si complètement, ce fut d'un air dégagé, la tête haute et l'œil brillant qu'il se mit en garde en face de son ennemi.

— Défie-toi, Armand, dit Blanche à son frère, il doit avoir quelque coup traître et déloyal ; défie-toi.

Le jeune homme ne répondit pas et le combat commença.

Chacun des deux adversaires avait son témoin, qui était venu se ranger à côté de lui.

Chabert, livide et l'œil brillant, s'était collée au mur, placée de manière à bien voir le combat, une main posée sur l'épaule de son mari, agenouillé près d'elle.

Armand avait sur son adversaire un désavantage évident.

Il était petit, tandis que celui-ci était d'une taille élevée ; mais il avait les épaules larges, la taille souple, la tournure dégagée, et toute sa personne, parfaitement équilibrée, trahissait une rare vigueur et une extrême agilité.

Après avoir d'abord engagé les fers avec l'impétuosité de la

fureur, les deux combattants avaient brusquement ralenti leurs coups.

C'est que chacun d'eux avait reconnu tout à coup qu'il avait affaire à un adversaire redoutable et avait compris la nécessité de l'étudier prudemment au lieu de s'exposer par une précipitation dangereuse.

Au bout de deux minutes employées par eux à se tâter et à s'éprouver mutuellement, le comte d'Oliva, profitant d'une imprudence habilement provoquée par une feinte, se fendit avec la rapidité de l'éclair et atteignit le jeune homme à l'épaule.

La chemise se teignit aussitôt d'une large tache de sang, car, comme de coutume, ils avaient mis bas la jaquette et le gilet, et les traits d'Armand se contractèrent sous l'empire de la douleur.

— Vous êtes blessé, monsieur, dit l'Espagnol, la partie n'est plus égale ; voulez-vous cesser le combat ?

— Jamais ! répondit le jeune homme qui se mit à attaquer avec fureur.

Ce moment d'oubli, lui fut bientôt fatal. Toujours maître de lui, le comte se tint sur la défensive, feignant de se sentir fatigué, et attendit une occasion.

Elle ne se fit pas longtemps attendre.

Voulant se hâter de mettre à profit cette lassitude, Armand redoubla ses attaques sans se préoccuper de se couvrir et une nouvelle tache de sang parut sur le linge blanc.

Cette fois, c'était à la poitrine.

Le jeune homme pâlit affreusement.

— Décidément, monsieur, reprit le comte, vous ne pouvez continuer dans ces conditions, et je vous engage…

Il fut obligé de s'interrompre pour faire face aux coups multipliés que lui portait son ennemi.

M. Chabert sentit la main de sa femme s'appuyer fortement sur son épaule.

— Mon frère ! mon pauvre Armand, balbutia la jeune femme, il est perdu, je le vois, et c'est encore moi… Oui, j'aurai sa mort à me reprocher. Mon Dieu ! mon Dieu !

Cette exclamation était provoquée par une troisième blessure que le jeune homme venait de recevoir, à deux pouces au-dessous de la seconde.

Cette fois encore, le sang était venu abondamment, de sorte que le plastron de la chemise n'avait plus un point blanc ; il était tout rouge.

Armand cessa d'attaquer.

L'Espagnol le vit perdu.

— Ah ! ah ! monsieur, lui dit-il d'un ton ironique, vous êtes d'une assez jolie force, mais vous aviez besoin de cette leçon pour vous perfectionner ; malheureusement, je doute que vous puissiez en profiter.

Le jeune homme continua à garder le silence.

Il pâlissait à vue d'œil, de légères contractions agitaient tous les traits de son visage et ses lèvres étaient si serrées qu'elles semblaient scellées l'une à l'autre.

— Il va mourir ! murmurait Blanche, qui de temps à autre fléchissait sur ses jambes.

Ses yeux vagues et troubles semblaient regarder sans voir.

Et de son mouchoir, déjà tout trempé, elle essuyait incessamment la sueur qui inondait ses traits devenus livides.

Tout à coup Armand, qui depuis un moment semblait avoir à peine la force de se défendre, se fendit dans un élan irrésistible.

Au même instant un cri rauque se faisait entendre et le fleuret s'échappait des mains de l'Espagnol, qui tombait lourdement sur le parquet.

La lame de son adversaire lui avait traversé la gorge de part en part.

Celui-ci se raidit avec force pour contempler le corps de son ennemi ; puis, portant brusquement la main à sa poitrine, il se renversa en arrière et tomba dans les bras de son témoin, qui alla le coucher dans un coin.

Le regard de la jeune femme, vitreux et déjà voilé par les ombres de la mort, s'abaissa sur le comte, et elle murmura en s'affaissant sur le parquet :

— Maintenant je puis mourir, je suis vengée.

Puis, attirant à elle son mari, agenouillé et penché au-dessus de sa tête :

— Mon ami, balbutia-t-elle d'une voix éteinte, un baiser, tes lèvres sur mon front, que je parte avec ton pardon… et en te donnant

ma dernière pensée.

M. Chabert la saisit dans ses bras, la couvrit de baisers et l'inonda de larmes.

— Oh ! mon ami, murmura la mourante avec un sourire si doux et si radieux que tous ses traits s'éclairèrent comme d'une lueur d'auréole, pleure sur moi, pleure encore, tes larmes me font du bien, elles pénètrent jusqu'à mon cœur, elles me ravissent d'une joie céleste, car ces pleurs, c'est le pardon, c'est plus encore, c'est comme un baptême d'où il me semble que je sors purifiée.

Elle se tut.

Puis M. Chabert jeta un grand cri.

L'âme de sa femme venait de partir.

Trois corps étaient couchés le long de ces murs tendus de noir :

Mme Chabert, le comte d'Oliva et Armand, ceux-ci couverts de sang.

La porte s'ouvrit en ce moment et un homme entra.

— Vous, docteur ! s'écria Chabert, qui avait tourné la tête à l'entrée du nouveau venu. Ah ! c'est le ciel qui vous envoie ; peut-être est-il encore temps de…

— Pardon, répondit le docteur en jetant autour de lui un regard plein de stupeur et d'épouvante, mais ce n'est pas le hasard qui m'amène chez vous. J'ai été appelé par une lettre de Mme Chabert et j'arrive juste à l'heure indiquée par elle.

Il ajouta en promenant tour à tour son regard sur les trois corps étendus sur le parquet :

— Grand Dieu ! que s'est-il donc passé ici ?

— Un drame effroyable, docteur ; mais tenez, voyez d'abord ma femme, ma pauvre Blanche ; ah ! si vous pouviez la rappeler à la vie !

Le médecin courut à la jeune femme.

Elle était étendue de tout son long, et sa belle tête, que M. Chabert avait posée sur un coussin, avait la blancheur de la cire et l'immobilité rigide de la mort.

Après l'avoir examinée et palpée avec une minutieuse attention, le docteur dit à l'infortuné qui attendait sa parole avec une mortelle angoisse :

— La vie a disparu, il n'y a plus rien à faire.

Le malheureux plongea son visage dans ses deux mains et se mit à sangloter.

— Mais, reprit le docteur d'une voix émue, sur ces lèvres livides et légèrement frangées d'écume, je vois tous les symptômes d'un empoisonnement.

— Vous ne vous trompez pas, docteur, elle vient de me l'avouer avant de mourir.

— Mais comment a-t-elle fait ? où a-t-elle trouvé ce poison ?

Puis il s'écria en saisissant la main de la morte :

— Tenez, cette bague…

— Eh bien ? demanda M. Chabert.

— Tenez, le chaton en est ouvert et vide.

— Je le lui connais depuis longtemps et j'ai toujours cru que c'était un rubis.

— C'est que depuis longtemps son parti était pris, car elle avait toujours la mort à sa portée.

— Ainsi, demanda l'infortuné mari en regardant le médecin à travers ses larmes, il faut renoncer à tout espoir !

— Hélas ! répondit celui-ci en jetant sur la morte un regard plein de pitié, car il était depuis longtemps l'ami des deux époux, hélas, ce n'est plus une femme, c'est un cadavre.

— Oh ! ma pauvre Blanche ! ma pauvre Blanche ! s'écria M. Chabert en se jetant sur le corps de sa femme, qu'il serra étroitement dans ses bras.

Et l'on n'entendit plus que ses cris et ses sanglots, interrompus de temps à autre par des exclamations de tendresse et des appels désespérés à celle qui ne pouvait plus l'entendre.

— Oh ! ma Blanche ! ma bien-aimée Blanche ! s'écriait-il en collant de temps à autre ses lèvres aux lèvres glacées de la morte comme s'il eût espéré les réchauffer ; ah ! pourquoi ne m'as-tu pas tout avoué ? Ne sais-tu pas que mon cœur, plein d'amour et de pitié pour toi, était ouvert au pardon ? qu'il n'eût vu dans ta faute qu'une heure de vertige rachetée par de cruels remords ? Ma Blanche ! ma chère Blanche, oh ! que ne puis-je mourir et partir avec toi !

Le médecin s'était relevé et son regard se portait sur les deux hommes couchés sanglants sur le parquet.

Les deux témoins du duel vinrent à lui :

— Docteur, lui dit l'un deux, voyez ce jeune homme, je vous prie, je le crois dangereusement blessé, mortellement peut-être, mais il respire encore.

Le docteur s'approcha du jeune homme dont la vue lui arracha un cri de surprise.

— Je ne me trompe pas, dit-il tout effaré, ce jeune homme est le frère de Mme Chabert ?

— Lui-même.

— Et celui-ci ? demanda-t-il en désignant le comte d'Oliva.

— Oh ! celui-ci est le misérable qui a causé les catastrophes dont

vous voyez les effets sous vos yeux.

— Que s'est-il donc passé ?

— Il y a eu duel, duel à mort.

— Entre cet homme et le frère de Mme Chabert ?

— Oui.

— Ici ? dans ce salon ? demanda le docteur stupéfait.

— Ici même.

— Et lui ?

— Mort.

— Voyons ce jeune homme.

Il se pencha vers celui-ci, ouvrit sa chemise et examina ses blessures.

— Trois coups d'épée, dit-il.

— Oui, par lesquels il perdait tout son sang dit un témoin.

— Pourquoi n'avoir pas arrêté le combat ?

— C'était un duel à mort ; il était convenu que le combat continuerait tant que les deux adversaires pourraient tenir une épée, et, connaissant la cause du duel, nous avions approuvé.

Armand avait les yeux fermés. Ses traits étaient couverts d'une pâleur mortelle, et il paraissait étouffer.

— Il faudrait le déshabiller et le coucher dans un lit, dit le docteur, alors seulement je pourrai le panser.

L'un des témoins, cousin du blessé, sonna aussitôt, et un domestique parut.

— Aidez-moi à transporter M. Armand dans la chambre de votre maître, dit-il à celui-ci.

— Le domestique, qui ne soupçonnait rien, resta glacé d'horreur à la vue de cette pièce tendue de noir, et de ces trois corps couchés sur le parquet, et on fut obligé de lui rappeler l'ordre qu'on venait de lui donner.

Le docteur, alors, alla examiner le comte d'Oliva pour s'assurer qu'il était bien mort, comme on venait de le lui dire.

Il lui suffit de jeter un coup d'œil sur sa blessure pour en être convaincu.

— Oh ! pour celui-là tout est bien fini, dit-il.

Et il sortit pour aller donner ses soins au blessé.

Le second témoin, également allié à Mme Chabert l'avait suivi, de sorte que M. Chabert était resté seul près du corps de la jeune femme.

Le bruit de la porte qu'on venait de fermer l'avait rappelé à lui-même.

Alors il alla la fermer à double tour, puis il revint près de sa femme.

Après l'avoir contemplée quelques instants en silence, il prit le mouchoir qu'elle tenait dans la main droite, ce mouchoir tout trempé de la sueur et des larmes qui avaient inondé son visage, et il le couvrit de baisers.

Il le plaça ensuite, comme il eût fait d'une relique, sur le coussin qui soutenait la tête de la morte.

Cela fait, il fouilla dans les poches de sa robe, d'où il tira une paire de gants qu'il posa sur le mouchoir.

Puis il souleva un coin de la draperie derrière laquelle se trouvait un petit meuble dont il ouvrit les tiroirs l'un après l'autre.

Ils contenaient différents ouvrages de femme, dont un porte-cigares en tapisserie, travail d'un goût exquis, entièrement terminé sauf les deux initiales dont la seconde était restée inachevée.

— C'était pour ma fête, dans trois jours, murmura-t-il avec un sanglot.

Il le déposa sur le coussin et continua à chercher dans les tiroirs.

— Enfin ! murmura-t-il en saisissant une paire de ciseaux.

Et, se penchant vers la morte, il coupa en tremblant une longue mèche de ses beaux cheveux noirs qu'il étendit encore sur le coussin.

Puis ayant trouvé, après de nouvelles recherches, une petite boîte en argent ciselé, il y rangea l'un sur l'autre, avec un soin extrême, les quatre objets qu'il venait de mettre de côté, en disant tout bas :

— Tous ces objets, elle les a touchés, c'est comme si c'était elle. Ah ! oui, oui, c'est encore elle, et, quand je les regarderai, quand je les porterai à mes lèvres, ce sera comme si je la voyais, comme si je l'embrassais elle-même.

Il resta longtemps immobile, le regard fixé sur la tête pâle et

impassible de sa chère morte.

Puis il tressaillit tout à coup.

Une inspiration venait de traverser son esprit.

— Oh ! oui, oui, murmura-t-il d'une voix émue, tandis que je suis seul avec elle, qu'il n'y a personne entre nous.

Il chercha encore.

— Ah ! dit-il en s'emparant d'un livre qui se trouvait au fond d'un tiroir, le voilà ! son livre de prières.

Il vint s'agenouiller près de la morte, ouvrit le livre et y chercha quelque prière appropriée à la circonstance, une prière pour les morts.

Mais il y avait bien des années qu'il n'avait touché un livre de prières, et il feuilletait vainement, il ne trouvait pas ce qu'il cherchait.

Et puis les larmes ruisselaient de ses yeux et l'empêchaient de voir.

Elles inondaient son livre, qui en était trempé. Alors, il balbutia, à travers les sanglots qui étouffaient sa voix :

— Je ne peux trouver, mais écoutez ma voix, Seigneur ! Elle n'est pas coupable, mon Dieu ! Oh ! non, croyez-moi, mon Dieu ! elle n'est pas coupable, soyez miséricordieux pour elle, recevez-la dans votre sein. Oh ! mon Dieu ! ayez pitié de ma pauvre Blanche.

Et sa voix se perdit dans les larmes.

Transportons-nous maintenant à Chaville, et sachons ce qui se passait chez M. Jacques Doutreville, dont il n'a pas été parlé depuis longtemps !

Il écrivait tous les jours à Paris pour demander des nouvelles de Baptistine, dont la disparition, en se prolongeant, le jetait dans d'inexprimables angoisses.

Suivant le désir qu'il en témoignait dans chacune de ses lettres, son neveu, Augustin Doutreville, le tenait chaque jour au courant des recherches auxquelles se livraient sans relâche Prosper Morin et ses sous-agents, et des mille déceptions qu'ils rencontraient sans se laisser décourager.

La dernière lettre d'Augustin Doutreville laissait percer à la fois les appréhensions les plus sinistres sur le sort de son enfant, et une autre cause de chagrin vaguement exprimée, mais qui, dans l'esprit de M. Jacques, devait avoir une vague corrélation avec la sombre inquiétude qu'il avait remarquée chez Albertine.

Quel nouveau drame se préparait donc de ce côté, sous l'influence maudite de ce misérable M. Portal ?

Car il voyait partout la main de cet implacable ennemi ; il la voyait étendue, fatale et inévitable, sur quatre têtes à la fois, Baptistine et Albertine Doutreville, la comtesse de Saubignac et Mme Chabert.

Se rappelant dans quel état d'agitation il avait trouvé ces trois dernières, il s'attendait à chaque instant à recevoir de ce côté la nouvelle de quelque terrible catastrophe et, sous l'empire de cette crainte perpétuelle, il tremblait à chaque pas qu'il entendait dans le corridor qui aboutissait à son cabinet, à chaque coup qu'on frappait à sa porte.

Ce fut donc avec un frisson d'épouvante qu'il entendit frapper comme il terminait une nouvelle lettre à l'adresse du père de Baptistine, lettre par laquelle il lui annonçait sa visite pour le lendemain.

— Entrez, cria-t-il non sans émotion.

C'était Jeannette Lorrain qui, on le sait, était entrée à son service

depuis la mort de Robert Doutreville, son maître, pour lequel elle avait toujours professé un profond dévouement.

— Quoi ? qu'y a-t-il ? que me voulez-vous ? demanda M. Jacques à la vieille servante.

Celle-ci le regarda avec surprise.

— Qu'est-ce que vous avez donc, monsieur ? lui demanda-t-elle, vous avez l'air tout renversé.

— Je n'ai rien, répondit celui-ci très contrarié de s'être trahi.

Il reprit avec humeur :

— Voyons, que me voulez-vous ? qui vous amène ? Parlez.

— Voilà ce que c'est, répondit Jeannette une lettre que le facteur vient d'apporter.

— D'où vient-elle ? demanda le vieillard en s'emparant brusquement de la lettre.

— Dame ! je ne sais pas, ce n'est pas mon affaire.

Et elle sortit.

Resté seul, M. Jacques examina le timbre de l'enveloppe.

— Paris ! murmura-t-il en tressaillant.

Il ajouta :

— Et ce n'est pas l'écriture de mon neveu… on dirait même que…

Puis il s'écria, en déchirant l'enveloppe :

— Allons, pas de faiblesse !

Il ouvrit la lettre et devint horriblement pâle.

Elle ne contenait qu'un mot tracé au milieu du feuillet :

Deux !

La lettre s'échappa de ses mains, subitement agitées d'un tremblement nerveux.

— C'est lui, balbutia-t-il d'une voix étranglée. je reconnais son écriture ; c'est lui, toujours lui !

Il garda le silence, fixant avec un sentiment d'horreur ce mot, cette syllabe, derrière laquelle se dressait un inconnu terrible, effrayant.

— Lui ! reprit-il après une longue pause, lui, mon mauvais

génie ! que vient-il m'annoncer encore ? Je n'ose y songer. Oh ! cet homme me rendra fou.

On frappa de nouveau à la porte, qui s'ouvrit aussitôt.

C'était encore Jeannette Lorrain.

— Eh bien, quoi ? quoi encore ? s'écria M. Jacques en faisant un geste comme s'il eut voulu la repousser.

— Encore une lettre, voilà tout ; seulement, celle-là vous arrive par un commissionnaire.

S'il eût pu saisir le sourire plein de ruse qui passa sur les lèvres de la vieille au moment ou elle lui remettait cette nouvelle lettre, il en eût été effrayé.

Il la prit en disant :

— C'est bien, laissez-moi.

Quand il fut seul, il tourna et retourna plusieurs fois la lettre dans ses doigts ; puis il l'ouvrit en murmurant :

— Allons, je suis fou : il s'agit de quelque affaire insignifiante.

Mais à peine eut-il parcouru les trois lignes dont elle se composait, qu'il se laissa tomber sur un siège, si pâle et si bouleversé qu'il semblait frappé de folie.

Voici ce qu'il avait lu :

« Monsieur,

« Dans l'impuissance absolue où se trouve M. Chabert d'agir, ni de penser, je vous apprends l'affreux malheur qui vient de le frapper ; Mme Chabert est morte et ses obsèques…

Il n'avait pas lu au delà.

La lettre de M. Portal lui était revenue tout à coup à l'esprit.

Deux ! disait cette lettre.

Et à l'instant même, il apprenait la mort d'une deuxième victime.

— Oh ! mais c'est horrible ! c'est horrible ! s'écria le vieillard en se frappant le front avec désespoir et ils mourront tous ainsi, tous ! jusqu'à ce que j'aille délivrer Charles d'Estarbès en me livrant moi-même, il me l'a dit, et cette terrible prophétie, que j'avais dédaignée, elle s'accomplit à la lettre.

Il se leva tout à coup et, marchant avec tous les signes d'une violente agitation :

— Il faut en finir ! s'écria-t-il, je ne puis laisser ainsi frapper les innocents pour un coupable, que cet effroyable holocauste ne sauvera même pas, puisque la justice a entre les mains ce fatal écrit de Pierre Chenu, que j'ai paru mépriser devant M. Portal, mais qui contient les preuves palpables de mon crime, je ne puis me le dissimuler. Allons, encore une fois, il faut en finir, la lutte est devenue impossible, je suis vaincu, l'heure de l'expiation a sonné, je dois me résigner.

Il sonna violemment.

— Qu'on me prépare ce qu'il me faut pour m'habiller, dit-il à sa servante qui était accourue. Je pars dans une heure pour Paris.

Puis, le sourcil froncé, les traits empreints d'une sombre détermination, il murmura :

— Dans deux heures je serai chez Chabert, et je saurai comment… Morte ! morte, elle, Blanche, dans l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté ! Mon Dieu ! est-ce possible !

Il reprit, après une pause :

— J'assisterai aux obsèques de ma victime, puis j'irai me livrer à… Non, jamais ! affronter la cour d'assises, entendre mon arrêt de mort, monter à l'échafaud, jamais !… Je me brûlerai la cervelle en laissant par écrit l'aveu de mon crime, afin que le nombre des victimes s'arrête à ces deux-là.

Il ne s'était pas aperçu que sa servante, en se retirant, avait laissé sa porte ouverte.

En se levant pour passer dans sa chambre, il se trouva face à face avec une femme qui, entrée sans bruit depuis quelques instants, avait écouté tout son monologue.

— Martine ! s'écria M. Jacques, un instant paralysé par la surprise.

— Oui, dit la belle paysanne en dardant sur le vieillard un regard plein de finesse et de pénétration, Martine, qui n'avait pas besoin de ce qu'elle vient d'entendre pour savoir qu'un sombre mystère plane sur vous et que vous êtes perdu si quelque bon génie ne vous vient en aide.

— Vous avez entendu, dit le vieillard avec l'expression d'une vive anxiété, mais quoi ? qu'avez-vous entendu, Martine ?

— Des paroles fort graves, parmi lesquelles un projet de suicide.

— Ah ! dit M. Jacques en se troublant.

Martine lui prit la main, et, plongeant son regard dans ses yeux :

— Écoutez-moi, monsieur Jacques, lui dit-elle ; je vous ai dit un jour : Mettez en moi toute votre confiance, dites-moi tous vos soucis, et qui sait ? peut-être mon dévouement fera-t-il ce que vous ne pourriez faire vous-même. Vous avez repoussé ma proposition ; vous n'avez pas eu foi en moi, et vous avez eu tort. Sans rien savoir, je soupçonnais quelque chose ; je sais beaucoup aujourd'hui, parce qu'il n'est pas d'obstacles pour la femme qui aime, et je vous aime. Mais entendons-nous, je veux que nous soyons l'un à l'autre pour la vie, mais par un lien légitime. Je ne vous demande pas de réponse en ce moment ; mais, dans quelques jours, vous saurez ce dont je suis capable, et vous jugerez si ce que je vous apporte ne vaut pas toutes vos richesses, dont je me soucie fort peu. Mais j'en ai assez dit quant à présent ; allez accompagner Mme Chabert à sa dernière demeure ; mais ne songez ni au suicide ni à autre chose, et comptez sur Martine. Maintenant, hâtez-vous d'aller vous habiller ; moi, je repars pour la ferme de l'Oseraie.

Elle partit, laissant le vieillard anéanti, se demandant si c'était bien Martine, la simple et naïve paysanne de la ferme de l'Oseraie, qu'il venait d'entendre parler ainsi.

Le lendemain du jour où avait eu lieu l'enterrement de Mme Chabert. Jacques Doutreville avait décidé de se rendre chez la comtesse de Saubignac et chez Mme Doutreville, qu'il avait vues l'une et l'autre accablées sous le poids d'une immense tristesse.

Ce jour-là, vers l'heure à laquelle le vieillard quittait l'hôtel où il était descendu pour se rendre chez son neveu, celui-ci achevait de déjeuner avec sa femme, dont les traits étaient profondément altérés depuis quelques jours.

— Le café ! commanda le banquier au domestique qui était entré pour enlever le couvert.

A cet ordre si simple et qui, certainement, n'avait rien d'effrayant en lui-même, la jeune femme avait été agitée d'un léger tremblement.

Elle semblait sous le coup de quelque cruelle appréhension.

Le café fut servi par le domestique, qui se retira aussitôt.

— Enfin, chère amie, dit alors le banquier à sa femme en prenant un air radieux, nous voilà seuls, nous pouvons en toute liberté nous plonger dans la lecture de ces lettres exquises, véritable chef-d'œuvre de style et de sentiment. Ah ! je vous félicite sur le choix de votre amant ; on n'exprime pas mieux la passion. D'ailleurs, vous êtes d'une nature trop élevée vous-même pour vous laisser séduire par un homme qui n'aurait pas toutes les distinctions, celles du langage, du cœur et du sentiment, et quels que fussent, du reste, les avantages physiques d'un homme, il n'eût eu aucune chance de vous plaire en vous parlant d'amour avec la vulgarité d'un commis voyageur *faisant l'article.* Il est des femmes qui attachent peu d'importance à ce détail, mais vous n'êtes pas de ces femmes-là, je me plais à vous rendre cette justice ; pour entraîner une nature d'élite comme la vôtre, il faut l'exaltation, l'enthousiasme, l'extase, enfin toute cette folie sublime qui élève l'amour au-dessus du terre-à-terre et le purifie jusque dans la chute en le transportant dans le monde de l'idéal Sous ce rapport, vous ne pouviez faire un meilleur choix, et je suis presque fier du rival que vous m'avez donné. Dans ces lettres charmantes, que je ne me lasse pas de relire, il vous met sur un piédestal, il vous adore comme une madone à travers un nuage de poésie, et il dissimule si bien sous les fleurs l'abîme où il vous entraîne, que le lecteur vous en voudrait

presque de n'y être pas tombée. Aussi vous trouvé-je fort excusable de n'avoir pas su résister au vertige, de même que je vous trouverais impardonnable de m'avoir sacrifié à un amant qui ne justifierait pas votre faute par toutes les supériorités qui me manquent.

Pendant cette tirade, qu'elle devait se résigner à écouter tous les jours, Mme Doutreville était dans un état de surexcitation inexprimable.

Aux frissons qui, de temps à autre, agitaient tout son corps, aux variations violentes qui bouleversaient son visage, passant incessamment du rouge écarlate à une pâleur de marbre, aux regards troublés qu'elle promenait autour d'elle, on eût dit qu'elle subissait une de ces effroyables tortures physiques, comme le supplice du *brodequin,* sous lequel se tordaient les victimes condamnées à ces sortes de *questions.*

M. Doutreville, qui la regardait à la dérobée et savourait à longs traits le plaisir de la vengeance, reprit après un long silence en tirant une lettre de sa poche :

— Tenez, en voici une surtout, celle qui a été écrite le lendemain du jour… où, pour employer son langage, commence une nouvelle ère pour lui… et pour moi ; seulement, moi, je n'en avais pas conscience de cette nouvelle ère… eh bien, là, cette lettre est une perle. Écoutez plutôt, car, en vérité, on ne saurait trop lire ces choses-là.

Et il ouvrit lentement la lettre sans perdre de vue sa femme, dont la pâleur, marquée de teintes livides, eût ému le cœur d'un bourreau.

Mais Albertine, se levant tout à coup, lui dit d'une voix défaillante :

— Je ne me sens pas bien, monsieur, permettez-moi de me retirer.

— Et moi, madame, répliqua le banquier, croyez-vous que je me sente bien depuis que je sais positivement le jour où je suis entré dans cette ère nouvelle que je pourrais appeler l'ère du capricorne, si j'étais en train de rire !

A cette effroyable plaisanterie, la jeune femme, écrasée sous le poids de la honte, se sentit chanceler, et, portant brusquement son mouchoir à sa bouche, elle le mordit et le déchira pour comprimer un accès de rage et de désespoir.

Elle tressaillit à l'aspect du nouveau venu...

— Veuillez donc vous asseoir, et écouter cette délicieuse épitre, madame, votre préférée, sans nul doute, car elle vous rappelle un de ces souvenirs dont on ne se lasse pas de rêver, mais qui, j'en conviens, perdent beaucoup de leur charme à être ravivés par le mari. Asseyez-vous. Veuillez vous rappeler que c'est à la condition de trouver chez

vous une obéissance passive, une attention soutenue, que je me suis engagé à ne pas faire publier certain petit écrit signé Maurice Rivaz.

— Lisez donc. Monsieur, puisque ce supplice est de votre goût, répondit la jeune femme ; lisez, je vous écouterai jusqu'à ce que j'en meure.

— En mourir ! oui, c'est possible, dit froidement le banquier ; mais ce sera long, on souffre longtemps de ces choses-là avant d'en mourir.

Albertine se laissa tomber sur un siège, où elle resta, le regard fixe, les lèvres serrées, immobile et rigide comme une statue de pierre.

Le banquier lut la lettre :

« Albertine, ô mon âme ! mon idole ! ma bien-aimée ! Enfin je ne puis plus douter !… Oh ! comment t'exprimer ce que j'éprouve ! Comment te dire le bonheur dont mon âme est inondée ! »

Il interrompit sa lecture pour parler :

— Il paraît que c'était difficile à exprimer, dit-il, il l'essaye cependant, et avec une passion et en même temps une délicatesse qui font à la fois le plus grand honneur à son talent lent d'écrivain et à l'élévation de ses sentiments. Je poursuis :

« O mon adorée ! après cette heure d'ivresse je voudrais mourir. »

La jeune femme qui avait croisé ses mains l'une sur l'autre, enfonça ses ongles dans sa chair, d'où jaillirent quelques gouttes de sang.

Sa poitrine se soulevait avec force et elle semblait étouffer.

— Ah ! il faut en convenir, s'écria M. Doutreville, voilà qui est d'un chevaleresque achevé, ce n'est qu'un vœu, il est vrai, mais comme il donne bien l'idée de l'état d'exaltation et de ravissement où est resté le jeune homme à la suite de cette heure d'iv…

Tout à coup, Albertine bondit de son siège et, se dressant toute frémissante en face de lui :

— Oh ! tenez, monsieur, s'écria-t-elle d'une voix éclatante, tuez-moi plutôt, tuez-moi tout de suite ! j'aime mieux cela !

Et, le teint enflammé, l'œil étincelant, le geste superbe, elle attendit, lui désignant du doigt un couteau qui se trouvait sous sa main.

Un moment déconcerté par cet élan de désespoir, le banquier se

remit bientôt, et, regardant froidement sa femme :

— Vous n'êtes pas difficile, lui dit-il avec un calme ironique. Une mort rapide, une délivrance subite au lieu d'une torture intolérable, tous les jours renouvelée et vous tuant lentement, à petit feu ; oui, oui, je comprends que cela fasse votre affaire. Mais que deviendrais-je, moi ? quelle serait ma consolation ici-bas, si je ne vous avais plus sous la main pour me distraire un peu de mon désagrément conjugal ? Non, chère amie, je ne veux pas votre mort, et vous savez que, si vous aviez la fantaisie de vous suicider, je n'aurais plus aucune raison d'épargner ce cher Maurice Rivaz ; je vous en ai prévenue, et vous savez si je suis homme à tenir une parole.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria la jeune femme en plongeant violemment sa tête dans ces deux mains, c'est la mort que je vous demande, la mort qui épouvante les autres et que je réclame comme un bienfait ; ah ! mon Dieu ! ne me l'enverrez-vous pas !

— Allons, lui dit le banquier, vous avez le système nerveux un peu surexcité ce matin et vous ne me paraissez pas en état de déguster comme il convient les jolies choses que contient cette lettre, nous remettrons cette lecture à tantôt, après le dîner.

Il replia la lettre et la remit dans sa poche, tandis qu'elle s'élançait dehors pour se réfugier dans sa chambre et y pleurer en liberté.

En franchissant le seuil de la salle à manger, elle avait rencontré un obstacle en face d'elle.

C'était un homme, qui, surpris par cette sortie imprévue, s'était redressé tout à coup.

— Pascal ! dit Albertine qui le reconnut aussitôt.

— Oui, madame, c'est moi, répondit celui-ci avec embarras.

— Mais il me semble que vous écoutiez à cette porte ?

— Je vous jure que vous vous trompez, madame, et, d'ailleurs, dans l'intérêt de qui écouterais-je aux portes, si ce n'est dans le vôtre ?

— C'est vrai.

Et elle continua son chemin.

Un instant après, le caissier était installé dans son bureau, où il était bientôt rejoint par M. Doutreville, qu'il regarda venir en murmurant :

— A nous deux, mon maître !

M. Doutreville, piocheur et âpre au gain, s'était absorbé dans son travail, se dégageant par un effort de volonté des graves soucis qui venaient de l'accabler coup sur coup.

Il était plongé dans sa correspondance, lorsque Pascal lui dit d'une voix mielleuse :

— Monsieur, voulez-vous me permettre de vous adresser une question ?

— Est-ce pour affaires ? demanda le banquier d'un ton bourru et sans cesser d'écrire.

— Oui, monsieur, pour affaires… qui me concernent.

— Dites vite alors.

— Monsieur, vous n'avez pas oublié la promesse que vous m'avez faite lorsque j'entrai chez vous, il y a un an ?

— Faites comme si je l'avais oubliée.

— Eh bien, monsieur, vous m'avez dit alors que, si, au bout d'une année, vous étiez content de moi, vous porteriez mes appointements à quatre mille francs.

— Ah ! j'ai dit cela ?

— Oui, monsieur.

— Je ne dis pas non.

— Il ne s'agit plus que de savoir, maintenant, si vous êtes content de moi.

— A peu près.

— Enfin, est-ce assez pour que vous m'accordiez une augmentation ?

— Cela demande réflexion ; nous verrons cela.

Il y eut une pause.

Les réponses du banquier avaient été faites sur un ton peu encourageant.

Cependant Pascal reprit, au bout d'un instant :

— C’est que, à part la question du travail, je crois avoir quelques droits à votre reconnaissance.

— Bah ! dit M. Doutreville en levant la tête cette fois.

— Mais oui, je crois vous avoir rendu un service d’une certaine importance.

— Comment cela, s’il vous plaît ? demanda le patron d’un air un peu narquois.

— En vous éclairant.

— Sur quoi ?

— Sur un malheur dont vous étiez victime sans le savoir, et que vous eussiez toujours ignoré sans moi.

— Un malheur !… Expliquez-vous, car je ne vous comprends pas.

— Vous imaginez-vous, par hasard, que les lettres de M. Maurice Rivaz sont venues toutes seules sur votre bureau, où vous les avez trouvées, il y a quinze jours ?

M. Doutreville tressauta sur son fauteuil.

Puis, se tournant brusquement vers son caissier et le regardant avec l’expression d’une profonde stupeur :

— Quoi ! s’écria-t-il, c’est vous qui…

— C’est moi qui suis allé les prendre chez Mme Doutreville pour les mettre sous vos yeux.

— Ainsi vous savez ?…

— Je sais tout.

— Absolument tout ? demanda le banquier avec un certain trouble.

— Absolument, comme vous l’a prouvé certaine lettre signée de trois points disposés en triangle.

— La lettre qui me révélait l’heure à laquelle je trouverais Mme Doutreville chez Maurice Rivaz, et la façon dont je devais frapper pour me faire ouvrir ?

— Révélations qui m’ont coûté cent francs donnés au domestique du jeune homme.

Le banquier garda un instant le silence.

Il regardait son caissier avec une curiosité mêlée d’inquiétude.

— Quel intérêt aviez-vous à vous immiscer dans une affaire à laquelle vous eussiez dû toujours rester étranger ? reprit-il d'un ton sévère.

— L'attachement que j'éprouvais pour vous et l'indignation dont j'étais saisi en vous voyant si odieusement trompé.

Le banquier gardait le silence et fronçait le sourcil.

Il était honteux et désespéré de savoir un pareil secret au pouvoir de son employé.

— Vous paraissez contrarié, monsieur, reprit Pascal. Est-ce que vous m'en voudriez d'avoir pris fait et cause pour votre honneur et de vous avoir appris ce que vous étiez seul à ignorer ?

Le rouge de la honte monta tout à coup au visage du banquier.

— Quoi ! dit-il d'une voix que la colère faisait trembler, vous croyez…

— Hélas ! monsieur, votre malheur n'est plus un secret pour personne.

— Ah !

Il n'en put dire davantage.

Il étouffait.

Il reprit après un long silence :

— Et… il y a longtemps ?

— Six mois, au moins.

— Six mois ! murmura le banquier d'une voix sourde.

— Eh bien, reprit Pascal, vous ai-je rendu, oui ou non, un véritable service en vous éclairant sur le rôle que vous jouez depuis six mois et en vous mettant à même de mettre fin à une situation à la fois honteuse et ridicule ?

— Six mois, s'écria M. Doutreville avec une rage concentrée, voilà six mois que je suis la risée de tout Paris ! Six mois que les deux cents personnes que je reçois dans mes salons rient tout bas de ma mésaventure en me pressant la main ! Et cela eût duré toujours ainsi ! et j'aurais été éternellement le plastron de cette société parisienne, où je me croyais considéré et qui ne voyait en moi qu'un mari bafoué, un Sganarelle grotesque ! Oh ! mais je vais prendre une terrible revanche de toutes ces humiliations !

Puis s'adressant à son caissier :

— Oui, vous m'avez rendu, dans cette circonstance, un service que je n'oublierai jamais et dont je vous prouverai ma reconnaissance dans quelques jours, quand j'aurai recouvré un peu de calme, car je suis, à cette heure, dans un état qui ne me permet pas de…

— Je comprends cela, monsieur, s'empressa de dire Pascal, et j'attendrai qu'il vous plaise de me faire connaître vos intentions.

Et il se remit au travail.

M. Doutreville, lui, prit une feuille de papier à lettre et se mit à écrire avec une rapidité fiévreuse.

— Oh ! oh ! pensa le caissier, qui le regardait en dessous, ce n'est pas une lettre d'affaires, ça.

Quand il eut terminé sa lettre, le banquier la relut avec l'attention minutieuse qu'il mettait à toutes choses, puis il ouvrit son coffre-fort et l'y renferma.

— Je m'en doutais, dit à part lui Pascal, il s'agit de son *désagrément,* c'est une bonne petite vengeance qu'il mijote, il faudra voir ça dès qu'il sera parti.

Il n'attendit pas longtemps.

Après les violentes émotions qu'il venait d'éprouver, M. Doutreville n'était guère disposé à travailler ; il se leva et sortit en disant à son caissier :

— J'ai le sang à la tête, j'ai besoin d'air et d'exercice, je reviendrai tantôt.

Pascal attendit prudemment dix minutes, puis il alla ouvrir le coffre-fort, prit la lettre que venait d'y renfermer son patron et la lut :

— Tiens, tiens, tiens, disait-il tout en lisant, fameuse idée ! Il n'y va pas demain morte, le patron ; rageur en diable ! eh bien, mais ça ne me déplaît pas à moi, ça, au contraire, ça rentre parfaitement dans mon plan, ça avance considérablement mes affaires.

Puis il remit la lettre à sa place, referma le coffre-fort et regagna son bureau en se frottant les mains.

— Maintenant, murmura-t-il, il s'agit de faire volte-face, exercice auquel je suis rompu depuis longtemps, et d'aller causer un brin avec M. Maurice Rivaz, qui va me recevoir à bras ouverts.

Il continua tranquillement à travailler jusqu'à cinq heures, heure de la fermeture des bureaux dans la maison Doutreville.

Une demi-heure après il frappait à la porte de Maurice Rivaz.

Il entendit des pas précipités et la porte s'ouvrit.

Évidemment Maurice avait espéré une tout autre visite, car à la vue de Pascal son visage exprima un profond désappointement.

— Qui êtes-vous ? lui demanda-t-il avec un peu d'humeur.

— Je ne suis pas *celle* que vous espériez voir entrer et que vous ne reverrez jamais peut-être, répondit le caissier, car, depuis trois jours que vous ne l'avez vue, on lui inflige de si cruelles tortures, qu'elle est changée comme si elle eût fait une longue maladie.

Le jeune homme pâlit à ces mots.

Cependant il répondit en jetant à Pascal un regard défiant :

— De qui voulez-vous parler ?

— De Mme Doutreville.

— Mais, je ne connais…

— Je suis son ami et le vôtre, c'est moi qui vous ai sauvés l'un et l'autre à son dernier bal, vous en troquant mon costume contre le vôtre et en vous évitant ainsi un sanglant affront ; elle en lui glissant dans la main un billet qui la prévenait que son mari connaissait à la fois votre travestissement et votre présence au bal ; Mme Doutreville a dû vous dire cela.

— En effet, et je me rappelle maintenant votre voix.

— Vous ne douterez plus quand je vous aurai dit le danger qui vous menace à cette heure et que je viens d'apprendre à l'instant.

Désormais rassuré sur le compte de Pascal et ne pouvant plus douter, d'après sa conduite antérieure, qu'il ne fût tout dévoué à Mme Doutreville, Maurice Rivaz lui avança un siège et le pria de tout lui dire.

— Je vais commencer par Mme Doutreville, à laquelle, j'en suis sûr, vous vous intéressez plus qu'à vous-même, dit le caissier.

— Oui, oui, oh ! parlez-moi d'elle d'abord, dit vivement le jeune homme.

— Eh bien, monsieur, je puis vous l'affirmer, jamais martyr n'a souffert un supplice pareil à celui qu'on fait endurer à la pauvre jeune femme.

A ces mots, Maurice, frappé au cœur, pâlit tout à coup et laissa échapper un cri étouffé.

— Vous souffrez, monsieur ? lui demanda le caissier avec l'expression d'un vif intérêt.

— Oh ! peu importe, parlez-moi d'elle et dites-moi tout.

— Savez-vous quelle vie elle mène près de son mari ? Oh ! monsieur, c'est horrible et, quand j'y songe, je ne suis pas surpris de la voir changer à vue d'œil.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura Maurice en proie à une angoisse qui altéra tout à coup son visage.

— Tous les jours, monsieur, et même deux fois par jour, au déjeuner et au dîner, M. Doutreville la force à écouter la lecture d'une de vos lettres, en choisissant les plus brûlantes naturellement et en commentant, avec complaisance, les passages les plus passionnés et conséquemment les plus humiliants pour elle.

Il faut qu'elle écoute tout, et par un raffinement de barbarie, il se sert de son amour pour la contraindre à endurer cet effroyable supplice, qui la mine rapidement.

— Il se sert de son amour, dites-vous ?

— Il l'a menacée de publier l'écrit qu'il vous a forcé à signer, le jour où elle refuserait d'écouter cette lecture.

— Oh ! le lâche, le lâche bourreau !

— C’est quelque chose de si horrible, que la malheureuse jeune femme, à bout de forces et de courage, l’a supplié ce matin même de mettre fin à cette torture en lui plongeant un couteau dans le cœur. Savez-vous ce qu’il lui a répondu ? « Eh ! madame, que deviendrais-je si je ne vous avais plus là pour me distraire ? »

— Horreur ! horreur ! s’écria le jeune homme arrivé au paroxysme de la douleur et de l’indignation.

— Monsieur, reprit Pascal, moi qui vois le changement qui s’est opéré en elle dans l’espace de trois jours, j’ai la conviction que sa raison ne résistera pas longtemps à un pareil traitement, elle sera folle avant un mois si cela continue.

— Folle ! balbutia Maurice en pressant son front dans ses deux mains. Oh ! mais je ne puis pourtant pas la laisser martyriser ainsi.

— Hâtez-vous de la sauver, si vous en avez les moyens, monsieur, répliqua le caissier avec une ardeur singulière, car peut-être serait-il trop tard dans huit jours.

— Qui l’empêche de fuir ? Je l’accompagnerai partout où elle voudra.

— Oui, mais, quelques heures après votre fuite, votre écrit sera rendu public ; voilà pourquoi elle refusera, voilà pourquoi elle subira en silence l’effroyable torture jusqu’au jour où la mort viendra mettre fin à son martyre, la mort ou la folie.

Nulle expression ne saurait rendre la douleur dont Maurice était pénétré en écoutant ces terribles révélations.

Il se sentait devenir fou de désespoir à la pensée de tout ce qu’endurait à cause de lui la femme qu’il adorait.

Et lui, impuissant à rien faire pour elle, il était réduit à se croiser les bras en face de cet admirable dévouement et de ce sublime héroïsme.

Quand elle subissait volontairement le plus intolérable supplice pour sauver son honneur, lui, il regardait faire son bourreau et ne tentait rien pour la soustraire à son implacable vengeance !

— Oh ! s’écria-t-il dans un accès de désespoir furieux, ne pouvoir me battre avec cet homme, que j’aurais tant de joie à tenir au bout de mon épée ?

Pascal suivait d’un œil attentif toutes les phases par lesquelles passait sa douleur et semblait les noter une à une comme s’il eût basé quelque plan sur les souffrances du jeune homme.

— Et ce qu'il y a d'affreux à penser, reprit-il bientôt, c'est que ce douloureux martyre ne portera pas ses fruits.

— Que voulez-vous dire !

— Je veux dire que la catastrophe qu'elle a espéré empêcher en se sacrifiant ainsi tous les jours va s'accomplir demain ou après-demain peut-être.

— Quoi ! vous croyez qu'il aurait l'infamie ?…

— De faire publier ce petit fait-divers dans un très bref délai.

— Oh ! c'est impossible !

— J'en ai la certitude.

— Non, je ne puis le croire.

— Faut-il vous dire que j'en ai la preuve ?

— La preuve ? s'écria le jeune homme atterré.

— Voici, mot pour mot, la lettre qu'il vient d'écrire au rédacteur en chef d'un journal dont il a fait le cautionnement et où, conséquemment, on n'a rien à lui refuser :

« Cher monsieur, veuillez, je vous prie, insérer dans votre numéro de… la petite note ci-jointe, dont je vous envoie la copie, ne voulant pas me séparer de l'original, qui a pour moi une importance que vous comprendrez tout de suite. J'avais usé de générosité envers le signataire de cet écrit, me contentant de cet aveu et espérant le tenir par là ; mais je m'étais trompé ; il vient de se rendre coupable d'un méfait du même genre : c'est décidément une nature perverse qui ne mérite aucune pitié. »

— Tenez, voici la copie de cette lettre que j'ai voulu vous mettre sous les yeux.

Maurice Rivaz prit la lettre et la lut.

— Oh ! le misérable ! murmura-t-il alors entre ses dents.

— Comme vous le voyez, il a laissé en blanc la date du numéro dans lequel doit être publiée votre confession ; mais, du moment qu'il a écrit cette lettre, cela ne saurait tarder.

— Mais d'où a pu lui venir cette résolution subite ?

— Je l'ai entendu parler haut après la lecture d'une lettre qui semblait l'avoir exaspéré et alors qu'il me supposait loin de là, et dans son monologue, un peu confus, j'ai compris que cette lettre, anonyme sans doute, lui apprenait que son infortune conjugale était connue

depuis longtemps. De là un accès de rage, à la suite duquel il s'est mis à son bureau et a écrit ce que vous venez de lire.

— Oh ! alors je comprends, oui, vous avez raison, il faut s'attendre à tout de sa part dans la disposition d'esprit où il est maintenant, et qui sait s'il attendra même deux jours.

— C'est douteux.

— Que faire alors ? oh ! mon Dieu ! que faire ? Ah ! Dieu m'est témoin que, s'il fallait ce sacrifice pour mettre fin à ses tortures, à elle, qui se sacrifie si noblement pour moi, Dieu m'est témoin que je n'hésiterais pas, mais c'est précisément le contraire qui arriverait ; une fois perdu, déshonoré, repoussé de tous, que pourrai-je pour elle ? Rien, et c'est pour cela qu'il faut que je fasse tout au monde pour éviter une flétrissure qui pèserait éternellement sur ma vie et me créerait mille obstacles quand j'ai besoin de toute ma liberté pour me dévouer à elle.

— Si ce malheur vous arrivait, monsieur, reprit le caissier, non seulement l'excès de la douleur précipiterait la catastrophe que je redoute pour elle ; mais, en supposant que sa raison résistât à un pareil choc, elle resterait désormais irrévocablement à la merci de son bourreau, auquel un dévouement comme le vôtre peut seul l'arracher.

— C'est vrai, mon Dieu ! c'est vrai ; mais, alors, que faire ? car il faut agir sans retard, sans quoi nous sommes perdus tous deux.

— Vous l'avez dit.

— Oh ! ma tête se perd, je ne trouve pas une idée ; conseillez-moi donc, je vous en supplie.

— Un conseil, c'est embarrassant, répondit Pascal, mais voilà la situation dans toute sa rigueur et telle qu'il faut l'envisager pour prendre le seul parti qui convienne.

— Parlez, parlez.

— M. Doutreville ou sa femme, il faut opter.

— Je ne vous comprends pas, expliquez-vous.

— C'est bien simple, vous avez là un bourreau et une victime.

— Eh bien ?

— Laissez vivre l'un et l'autre, le bourreau tuera la victime, n'est-ce pas ?

— Sans doute, après ?

— Supprimez le bourreau, la victime est sauvée.

— Ah ! je comprends, s'écria Maurice avec un frisson d'horreur.

— Et elle ne peut être sauvée autrement.

— Oh ! c'est horrible.

— Je vous défie de sortir de cette alternative : la victime ou le bourreau ; l'un des deux doit mourir ; lequel ? toute la question est là.

Maurice Rivaz était resté atterré devant l'effrayante perspective qui s'ouvrait devant lui.

Immobile, affreusement pâle, le regard fixe et comme halluciné, il semblait contempler avec horreur quelque sinistre tableau.

— Oui, oui, je comprends cela, lui dit Pascal, qui le regardait en dessous : marcher tranquillement dans la vie, entouré de luxe et de bien-être, n'avoir jamais connu de l'existence que les côtés radieux, la joie, le plaisir, les fêtes, les amours heureuses, les femmes folles de vous au point de tout oublier, de tout hasarder, pour se jeter dans vos bras ; puis, un beau jour, au milieu même des transports d'une passion partagée, se trouver tout a coup en face d'un crime dont la pensée vous fait horreur et dont la nécessité s'impose fatalement ; oui, c'est là une effroyable situation ; mais que voulez-vous, monsieur ? il y a de ces revers de médaille imprévus et terribles dans l'histoire des passions.

— Un crime ! balbutia le jeune homme, dont un frisson agita tous les membres à ce seul mot, oh ! non, jamais ! jamais !

— Vous oubliez ce que je viens de vous démontrer : la mort du bourreau ou la mort de la victime ; il faut opter, vous ne pouvez rester neutre. Ou vous supprimez le bourreau ou le bourreau tue la victime. Et il la tue à petit feu, lentement, avec d'effroyables raffinements de cruauté, ce qui est cent fois pis qu'un meurtre, et cet assassinat, vous en avez toute la responsabilité. C'est à vous qu'elle devra cette mort terrible et lente, cette agonie de toutes les heures. Cette épouvantable torture, elle la subira jusqu'au bout pour sauver votre honneur ; et vous, pour qui elle aura sacrifié le sien avec sa vie, vous attendrez tranquillement que la mort vienne mettre fin à son supplice, soutenu par cette pensée honnête : Ma conscience me défend de la sauver en attentant aux jours de son bourreau ; or, la paix de ma conscience avant tout. Je déplorerai sa mort comme il convient à un amant sincèrement épris, je serai touché de son sacrifice, je serai plein de reconnaissance pour son dévouement ; mais, quant à troubler ma vie et ma conscience pour la soustraire à l'intolérable martyre auquel elle se résigne pour moi, oh ! non, jamais ! jamais !

— Oui, c'est vrai, s'écria Maurice avec un geste de désespoir et d'indignation, oui, je suis un lâche et un infâme de ne pas arracher à

tout prix des mains de ce féroce et implacable bourreau cette chère et adorée victime qui se dévoue pour moi jusqu'à l'héroïsme.

— Je vous le répète, monsieur, il y a de ces retours imprévus, foudroyants dans toute histoire d'amour ; après les heures d'ivresse et de ravissement, arrive souvent l'heure de la douleur et de l'expiation ; or, ce terrible revirement, elle l'a accepté, elle s'y soumet avec une admirable résignation, elle boit sans hésiter la coupe jusqu'à la lie, tandis que, vous, vous hésitez à la suivre dans cette voie héroïque et à la sauver en bravant un danger.

Enfin, monsieur, il faut pourtant résoudre la question, qui est là tout entière : voulez-vous la sauver ou la laisser mourir au milieu des tortures qu'elle subit pour vous et vainement, puisque dans deux jours au plus tard votre confession sera rendue publique ? ou êtes-vous décidé à employer le seul moyen qui puisse assurer votre salut à tous deux ?

— Je veux la sauver à tout prix, répondit Maurice d'un ton résolu, et je suis prêt à tout.

— Bien, vous voilà enfin à la hauteur de cette noble femme, et, puisque c'est ainsi, je veux vous aider dans cette entreprise.

— Vous ! s'écria Maurice stupéfait.

— Moi, qui suis, mieux que personne, à même de rendre ce service, puisque je suis dans la place.

— Mais vous êtes l'employé, l'obligé de M. Doutreville ?

— Employé, oui, obligé, non, car je lui donne mon temps et ma peine pour de l'argent ; c'est un échange, rien de plus ; je ne suis donc pas plus son obligé qu'il n'est le mien.

— Soit ; mais, pour me faire une pareille proposition, vous avez donc quelque raison de lui en vouloir ?

— Oui, d'abord parce qu'il m'a fait des promesses qu'il n'a pas tenues, ensuite parce que toute sa personne m'est antipathique, tandis que Mme Doutreville, toujours douce et polie, m'inspire le plus grand intérêt, surtout depuis que je la vois si malheureuse.

— Eh bien ! voyons, que me conseillez-vous ? demanda Maurice Rivaz avec un sentiment d'appréhension.

— Écoutez, monsieur, vous êtes riche, et moi je suis un pauvre diable sans le sou, et j'ajouterai sans pain, le jour où ma place viendrait à me manquer.

— Après ? dit le jeune homme.

— Or c'est précisément le cas où je me trouverais si M. Doutreville, mon patron, venait à mourir subitement.

— Eh bien ?

— Eh bien, si vous voulez me signer un petit écrit par lequel vous vous engagez à m'avancer à titre de prêt, remboursable à ma volonté, une somme de vingt mille francs dans le cas où je viendrais à me trouver sans place, vous n'aurez à vous occuper de rien et j'ai dans l'idée que la Providence ne tardera plus à délivrer Mme Doutreville de tout souci et de toute douleur.

— Ah ! et sans que je m'occupe de rien ?

— De rien absolument.

— Alors c'est vous qui ?…

— Moi et la Providence, sur le concours de laquelle je compte beaucoup.

Il y eut un moment de silence :

— Mais, dit enfin Maurice avec un trouble visible, que comptez-vous faire ?

— Je ne veux pas vous le dire.

— Pourquoi ?

— Dans l'intérêt de votre tranquillité.

— Je ne comprends pas.

— Pour éviter à votre conscience jusqu'au remords d'une complicité intentionnelle.

— Soit, alors.

— Si bien que, lorsque vous apprendrez la mort de M. Doutreville, vous en ignorerez la cause et pourrez croire, comme tout le monde, qu'il est mort… d'une attaque d'apoplexie, par exemple, genre d'accident auquel il est du reste fort exposé, au dire de son médecin. Vous aurez ainsi tous les bénéfices de l'affaire, si elle réussit, et moi seul en aurai la responsabilité. Eh bien, croyez-vous que cela vaille vingt mille francs ?

— Cela vaut beaucoup plus et je vous en promets le double le jour où Mme Doutreville sera délivrée de son bourreau.

— Je ne suis pas homme à repousser vos bienfaits, mais quant à présent je me contente d'une promesse de vingt mille francs par écrit.

— Et je vais vous la faire à l'instant même.

Il avait sous la main tout ce qu'il fallait pour écrire, il rédigea la promesse dans les termes qui venaient d'être convenus.

Pendant qu'il écrivait, Pascal le regardait avec une expression étrange.

— Voyez si c'est bien cela, dit Maurice en lui remettant l'écrit.

Le caissier le lut avec soin et le mit dans sa poche.

— Maintenant, dit-il en se levant, je n'a plus rien à faire ici, je vais me retirer. Quant à vous, ne bougez pas, ne vous inquiétez pas, ne vous informez de rien surtout et attendez patiemment les nouvelles, qui d'ailleurs ne tarderont pas à vous parvenir.

Maurice Rivaz se leva également et l'accompagna jusqu'à la porte.

De pâle qu'il était il devint livide...

Il était redevenu très pâle en voyant approcher l'heure de l'exécution, car, à l'air froidement déterminé du caissier, il comprenait qu'il était résolu à agir sans retard et que nulle considération ne pourrait faire hésiter un homme de cette trempe.

— Allons, monsieur Rivaz, lui dit le caissier remarquant son

trouble, remettez-vous donc. Que craignez-vous ? Soupçonnez-vous seulement ce qui va se passer ? Non, n'est-ce pas ? Alors chassez de votre esprit toute inquiétude, vous ne devez pas avoir plus de remords que le premier passant que je vais rencontrer dans la rue, puisque vous n'en savez pas plus que lui.

Et il partit.

Un instant après il entrait dans un cabinet de lecture, s'y installait, tirait de sa poche un papier plié en quatre, usé et jauni par le temps et le copiait mot pour mot, lettre pour lettre, en imitant à s'y méprendre l'écriture et la signature qui terminait cet écrit.

C'était une ordonnance de médecin.

Il en fit dix copies exactement pareilles, puis il paya et sortit.

Il entra ensuite successivement chez dix pharmaciens chez lesquels il se fit donner le médicament désigné sur l'ordonnance.

C'était un poison assez violent, mais qui, pris à petite dose, dans la proportion indiquée, n'offrait aucun danger.

En sortant de chez le dixième pharmacien, il murmura en se frottant les mains :

— Maintenant, j'ai là de quoi tuer deux hommes ; espérons que cela suffira à mon cher et honoré patron, dont nous allons soigner la petite santé dès demain matin. Allons, mon plan va bien, le résultat ne se fera pas bien longtemps attendre, et, ce jour-là, il y aura des pleurs et des grincements de dents.

M. et Mme Doutreville étaient à table et finissaient de déjeuner.

— Le café ! commanda le banquier.

Comme la veille, comme tous les jours, la jeune femme avait pâli en entendant donner cet ordre, qui était le signal de son supplice.

— Oh ! ne vous effrayez pas, chère amie, lui dit aussitôt le banquier, mon intention n'est pas aujourd'hui de vous faire un cours de style épistolaire au point de vue de la passion ; non, ce genre de distraction ne paraissant pas être de votre goût, je vous en fais grâce à partir de ce moment.

Albertine le regarda avec un mélange de surprise et de défiance.

— Oh ! reprit le banquier, je ne vous trompe pas, vous pouvez vous en rapporter à ma parole, et vous allez en être convaincus tout de suite, quand je vous dirai la raison qui me détermine à changer de conduite.

La jeune femme le regardait toujours du même air et semblait attendre le mot d'une énigme.

— Imaginez-vous, ma chère amie, que je croyais être seul à connaître le petit accident dont je vous suis redevable, lorsque j'apprends hier, de source certaine, que j'étais déjà montré au doigt depuis plus de six mois et signalé partout comme le plus beau spécimen de mon espèce.

A cette révélation et aux humiliantes plaisanteries dont il l'assaisonnait, Mme Doutreville était devenue rouge de honte.

— Je suis bon, je suis même très bon, vous le savez, madame, reprit le banquier avec une expression d'ironie qui attestait qu'il se raillait lui-même, mais la générosité a des bornes, et j'avoue que le sentiment que j'éprouvai en apprenant cette nouvelle ne fut pas précisément une violente envie de pardonner ni de faire de la grandeur d'âme, au contraire. J'avais été indignement trompé, je jouais depuis longtemps, sans m'en douter, le rôle de dupe et de plastron, je n'avais plus rien à ménager ; je résolus donc de me venger sans retard de ceux qui s'étaient fait un jeu de briser ma vie et de flétrir mon honneur, et c'est ce que je vais faire à l'instant même.

Et tandis qu'il parlait ainsi, il y avait sur les traits du banquier

une expression de férocité froide qui glaça le cœur de la jeune femme.

— Quelle nouvelle torture rêvez-vous donc, monsieur ? lui demanda-t-elle en faisant un effort pour lui adresser cette question, le supplice que vous m'infligez depuis quelque temps ne suffit-il donc pas à votre haine ?

— Non, répondit le banquier avec un calme effrayant.

— Vous m'épouvantez, monsieur. Que vous faut-il de plus ? Voilà ce que je me demande avec terreur.

— Rassurez-vous, madame, ce n'est pas sur vous cette fois que tombera ma vengeance.

Albertine pâlit à ces mots, car il était évident pour elle que son mari faisait allusion à Maurice Rivaz.

Or, quelle atroce méchanceté combinait-il contre lui ?

Il fallait tout attendre de cette nature froidement haineuse, et, sans rien soupçonner, elle appréhendait quelque chose de monstrueux.

— Ne prenez pas la peine de chercher, lui dit son mari qui, le regard fixé sur elle, semblait lire dans sa pensée.

Et tirant de sa poche un papier plié en quatre :

— Tenez, lui dit-il, ceci est bien peu de chose, un simple papier où sont tracées cinq lignes avec une signature au bas.

Elle comprit que c'était la terrible confession dictée par son mari à Maurice Rivaz.

Mais elle fit un effort surhumain pour contenir son émotion.

— Je ne comprends pas, dit-elle.

— Vous comprenez parfaitement, au contraire ; vous savez fort bien qui a écrit et signé ces lignes, car l'amour a cela de particulier, qu'en dépit du bandeau que la tradition lui met sur les yeux, il voit très clair et devine à merveille ce qu'il ne voit pas.

— Je vous assure, monsieur.

— Eh bien, puisque vous tenez à ce que je vous le dise, cet écrit est celui par lequel M. Maurice Rivaz, votre amant, reconnaît avoir été surpris par moi me volant un portefeuille qui contenait cent cinquante mille francs.

— Ah ! fit la jeune femme en proie à une telle anxiété, qu'elle ne trouva pas un mot à répondre.

— Et cet écrit, reprit le banquier avec un atroce sourire, je vais

l'adresser à un de mes amis, avec un petit mot de recommandation sur la rédaction duquel je veux avoir votre avis.

Et, tirant de sa poche un second papier, il en lut le contenu d'une voix lente et nettement accentuée en appuyant sur chaque mot.

C'était la lettre que Pascal avait rapportée à Maurice Rivaz et que le lecteur se rappelle sans doute.

Albertine était atterrée.

Le banquier reprit :

— J'oubliais de vous dire que l'ami auquel j'adresse ces deux lettres est le directeur d'un journal qui n'existerait pas sans moi et pour lequel j'ai fait un petit sacrifice de cinquante mille francs dans le seul but de lui demander un jour ce léger service.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura la jeune femme d'une voix éteinte.

— Cela vous paraît énorme, n'est-ce pas ? dit M. Doutreville, feignant de se méprendre sur le sens de cette exclamation, eh bien, je ne regrette pas cette somme, c'est une si douce chose que la vengeance, qu'on ne saurait trop la payer.

Longtemps muette et écrasée sous ce coup de foudre, Mme Doutreville trouva enfin assez de force pour rassembler ses idées et pour répondre.

— Monsieur, dit-elle, ce que vous méditez là est infâme, car, en agissant ainsi, vous manquez indignement à votre parole.

— Vous croyez, madame ?

— Quel engagement avez-vous pris vis à-vis de moi et de M. Rivaz ? Vous avez promis de ne faire usage de cet écrit que dans deux cas.

— Rappelez-les-moi donc.

— Dans le cas où nous nous reverrions et dans celui où je refuserais de me soumettre à l'intolérable supplice que vous avez inventé pour moi.

— Vous avez raison, madame, mais il est survenu depuis une circonstance sur laquelle je n'avais pas compté et qui a centuplé ma haine contre vous deux, je veux parler de la révélation qui m'a été faite du personnage grotesque et humiliant que je joue depuis six mois, quand je croyais ce secret honteux connu seulement des trois parties intéressées dans ce petit drame de famille, vous, M. Rivaz et moi.

— C’est impossible, monsieur, on vous a trompé.

— Je ne crois pas, mais en tous cas je n’ai pas exigé cette confession de M. Rivaz pour n’en pas tirer parti, vous êtes trop intelligents l’un et l’autre pour n’avoir pas compris cela. Or, un peu plus tôt, un peu plus tard, qu’importe, puisque cela devait arriver.

Il y eut encore une pause.

Albertine était en proie à une violente agitation et semblait hésiter à parler.

— Écoutez-moi, monsieur, dit-elle enfin, renoncez à ce projet et exercez contre moi une vengeance cent fois plus cruelle encore que celle sous laquelle je succombe déjà, vous serez bientôt débarrassé d’une femme dont la vue vous est odieuse et dont l’existence est pour vous une honte vivante, et il me semble…

Le banquier l’interrompit.

— Cette proposition a quelque chose de tentant, j’en conviens, répliqua-t-il, cependant je la repousse, d’abord parce qu’en vous sacrifiant pour l’objet de votre flamme vous trouveriez, comme tous les martyrs, une véritable volupté à souffrir pour lui, puis parce qu’étant tous mortels, je puis mourir tout à coup avant de…

Il s’interrompit brusquement et portant la main à sa poitrine :

— Grand Dieu ! balbutia-t-il d’une voix altérée et en pâlissant tout à coup, qu’est-ce que j’éprouve là ?

Il voulut se lever, mais il retomba aussitôt sur son siège, où il se tordit dans d’affreuses convulsions.

— A boire ! à boire ! de l’eau ! cria-t-il, les traits crispés et les yeux affreusement convulsés.

Une porte s’ouvrit en ce moment et Pascal entra.

— De l’eau ! de l’eau ! lui cria le banquier.

Albertine s’élança dehors en criant :

— Je cours chercher un médecin.

— De l’eau ! de l’eau ! criait toujours le malheureux, et, se levant par un effort suprême, il parvint à atteindre un cordon de sonnette.

Mais, comme il allait le toucher, le caissier le repoussa brusquement en lui disant :

— Un peu de patience ; dans dix minutes, vous n’aurez plus

besoin ni d’eau ni de médecin.

— Que voulez-vous dire ? murmura le banquier en s’affaissant sur lui-même.

— Je veux dire, mon cher maître, que dans dix minutes vous serez mort, mort empoisonné.

Le banquier était livide et un frisson violent secouait tous ses membres.

Affaissé sur lui-même dans un angle de la pièce, il faisait de vains efforts pour se lever.

— Empoisonné ! murmura-t-il, pourquoi ? par qui ?

Il souleva péniblement sa tête penchée sur sa poitrine et, jetant sur le caissier un regard auquel l'excès de la souffrance donnait un éclat extraordinaire :

— De l'eau ! dit-il, oh ! par pitié, de l'eau !

Pascal le regardait froidement, les bras croisés sur la poitrine.

— Non, lui dit-il, je ne vous donnerai pas d'eau.

— Pourquoi ? dit le banquier d'une voix qui de venait pâteuse et inintelligible, j'ai bien soif.

— Pourquoi ? répondit le caissier, parce qu'un peu d'eau pourrait prolonger votre vie jusqu'à l'arrivée du médecin, qui vous sauverait peut-être, ce que je ne veux pas.

Un éclair passa dans les yeux du mourant :

— C'est donc vous qui m'avez tué ? dit-il.

— C'est moi.

— Que vous ai-je fait ?

— Ce serait trop long à expliquer, le temps nous manque, à vous surtout qui avez à peine dix minutes à vivre.

— Oh ! c'est horrible ! c'est horrible !

— Pour vous, oui, mais très heureux pour votre femme et pour votre rival, que votre mort va sauver d'un immense malheur, d'une flétrissure ineffaçable.

Il y eut une pause.

Puis le malheureux s'écria en se tordant sur le parquet :

— Ah ! que je souffre ! que je souffre !

Le caissier demeura impassible, le laissant se rouler à terre dans

d’horribles convulsions.

Tout à coup il cessa de crier et, se redressant par un effort suprême :

— Pascal, dit-il, en accentuant chaque mot de manière à se faire comprendre, je puis vous pardonner ma mort.

Le caissier haussa les épaules.

— Après ? dit-il d’un ton indifférent.

— Oui, je vous pardonne… à une condition.

— Dites toujours.

— Tenez, là, sur la table, il y a un écrit signé Maurice Rivaz.

— Connu.

— Et une lettre adressée au directeur d’un journal…

— Également connu.

— Mettez ces deux lettres sous enveloppe, envoyez-les au journal et, pour votre peine, tenez, là, dans ma poche, prenez mon portefeuille, il contient des billets de banque, ils sont à vous.

Et, épuisé par les efforts qu’il avait faits, il se laissa retomber sur le parquet, où il se tordit de nouveau, après avoir dominé la souffrance pour s’occuper de sa vengeance et en assurer l’accomplissement après sa mort.

Bientôt ses contorsions devinrent si violentes qu’il rampait et bondissait sur le parquet comme un reptile en furie.

Puis, ces bonds perdirent de leur puissance il se calma peu à peu, et enfin son corps n’eut plus que quelques tressaillements.

Après quoi, il ne bougea plus.

— Tout est dit, murmura Pascal après ravoir examiné.

Il ajouta avec un sinistre sourire :

— Allons, que l’émotion ne nous fasse pas oublier les affaires sérieuses.

Il fouilla dans la poche du mort et il prit son portefeuille, qu’il remit en place, après en avoir tiré les billets de banque qu’il contenait.

La porte s’ouvrit au même instant.

C’était Mme Doutreville.

— Comment va-t-il ? demanda-t-elle tout effarée.

— Il ne va plus du tout, répondit tranquillement le caissier.

— Mort ! s'écria Albertine atterrée.

— Voyez plutôt.

Elle courut vers son mari, s'agenouilla près de lui, posa la main sur son cœur, colla son oreille à sa bouche pour voir s'il respirait.

— C'est vrai, mon Dieu ! il est mort, s'écria-t-elle en se relevant tout à coup.

Et l'œil fixé sur le cadavre, les traits pâles et bouleversés, elle murmura :

— Une mort si rapide, si brusque, en pleine santé ! Qu'est-ce que cela signifie ?

— C'est justement ce que se demandera le médecin qui va l'examiner, dit Pascal.

— Une attaque d'apoplexie, sans doute, dit Albertine se parlant à elle-même.

— Ou le poison, peut-être.

— Hein ! s'écria la jeune femme en tournant vivement la tête vers le caissier.

— Ce pourrait bien être l'avis du docteur.

— C'est impossible.

— Vous croyez, madame ?

— J'en suis sûre.

— Et, si je vous prouvais que vous vous trompez ?

— Quoi ? que voulez-vous dire ? demanda Albertine en le regardant fixement.

— Tenez, madame, regardez ces dix ordonnances, toutes pareilles, à l'aide desquelles on s'est procuré, chez dix pharmaciens différents, dix doses d'un poison, dont chacune n'offre aucun danger, mais qui, additionnées, déterminent une mort foudroyante.

— Mais qui donc a été prendre ce poison chez ces dix pharmaciens ? Ce ne peut être lui : il était à cent lieues de songer au suicide.

— Je le sais.

— Alors quoi donc ?…

— C'est ce qu'on recherchera, après avoir constate d'abord que

les dix ordonnances ont été présentées le même jour à ces dix pharmacies différentes, et la veille même de la mort de M. Doutreville.

— Mais encore une fois, monsieur, qu'est-ce que tout cela veut dire ? s'écria la jeune femme. Il y a là un mystère que je ne puis comprendre et qui m'épouvante.

— Après cette constatation, d'où il ressortira clairement que M. Doutreville est mort par le poison, ce dont l'autopsie fournira d'ailleurs une preuve irréfutable, la justice se demandera à qui pouvait profiter ce crime, et elle sera bientôt fixée sur ce point, pour peu que le hasard lui livre quatre documents très significatifs.

— De quoi voulez-vous parler ? demanda Albertine avec une expression de stupeur à laquelle se mêlait un vague effroi.

— Les quatre documents dont je parle sont ceux-ci, madame : 1°vos lettres, renfermées dans le coffre-fort de M. Doutreville, 2°cet écrit signé Maurice Rivaz, votre amant, comme le prouvent lesdites lettres ; 3°cette lettre de M. Doutreville à un journaliste, auquel il recommande l'insertion, dans son plus prochain numéro, de la triste confession de M. Rivaz : 4°enfin, si tout cela ne suffisait pas, ces quelques lignes par lesquelles le même Rivaz s'engage à me compter la somme de vingt mille francs dans le cas où je me trouverais sans place, ledit engagement daté d'hier, veille de la mort de mon patron. Tenez, lisez.

Il lui montra l'écrit.

La jeune femme écoutait et regardait tout cela d'un air égaré, se demandant évidemment si elle était sous l'empire d'un rêve ou d'une hallucination.

— Vous le voyez, madame, reprit Pascal, vous et M. Rivaz vous êtes écrasés sous les preuves de votre crime.

— Oh ! infamie ! s'écria Albertine toute frémissante d'indignation. C'est faux, c'est faux ! vous le savez bien.

— Ainsi parlent tous les criminels, mais voici des témoignages dont l'éloquence désintéressée parle plus haut que toutes vos dénégations.

— Oh ! le misérable ! murmura la jeune femme, en toisant le caissier avec un inexprimable sentiment d'horreur et de dégoût.

— Quant à vous, madame, répliqua Pascal, il se peut que vous soyez innocente, malgré toutes les preuves qui s'élèvent contre vous ; je pourrais même l'affirmer, si je ne trouvais mon intérêt à déclarer le contraire ; mais en ce qui concerne M. Rivaz, c'est différent ; s'il n'a

pas commis le crime, il s'y est associé, car cette promesse de vingt mille francs n'est autre chose que le prix du service que je viens de lui rendre en le débarrassant d'un ennemi qui, s'il n'eût pris les devants, allait le tuer dans son honneur et ensuite martyriser la femme qu'il aime jusqu'à ce qu'elle mourut au sein de ses tortures.

— Oh ! non, non, cela ne se peut pas, vous le calomniez.

— Il avait à choisir entre un crime et votre salut, il s'est dévoué pour vous, comme vous vous étiez sacrifiée pour lui. Mais ce trait de grandeur d'âme, admirable à vos yeux, ne sera même pas une circonstance atténuante un tribunal, et vous n'avez l'un et l'autre qu'un seul moyen de salut.

— Lequel ? demanda Albertine, toute effarée de ce qui se passait depuis dix minutes.

— Je vais vous le dire.

Il tira de sa poche une paire de gants blancs, les mit avec quelque difficulté, car ils sortaient de chez le marchand, et, s'inclinant devant Albertine, qui le regardait faire, en cherchant à comprendre ce que cela signifiait :

— Madame, lui dit-il, maintenant que vous voilà veuve, je puis enfin laisser parler mon cœur.

Et il ajouta d'un ton à la fois grave et galant :

— Madame, j'ai l'honneur de vous demander votre main.

A celle demande prodigieuse, inouïe, invraisemblable, Mme Doutreville recula brusquement comme si elle se fût trouvée tout à coup en face de quelque monstrueux reptile. Et, comme le caissier restait toujours dans la même position, la tête inclinée et les bras ballants :

— J'ai mal entendu, lui dit-elle, vous ne m'avez pas demandé… Oh ! non, non, j'ai mal entendu.

— Au contraire, madame, lui dit Pascal en se redressant, vous avez fort bien entendu et parfaitement compris, j'ai eu l'honneur de vous demander votre main.

— Vous ! vous ! s'écria Albertine avec une expression de dégoût à laquelle il n'était pas permis de se méprendre.

— Oui, madame, moi, et je persiste dans ma demande, quoiqu'elle ne soit pas précisément accueillie avec enthousiasme, je le reconnais.

Après un moment de silence, Mme Doutreville répondit au caissier, qu'elle considérait avec un mélange de curiosité et de répulsion :

— Ah ça, monsieur, vous êtes fou, je pense ; comment avez-vous pu croire que j'accueillerais une pareille demande ?

— Je l'ai cru, madame, et je le crois encore, répondit Pascal, mais ce n'est pas sur mes avantages physiques que je compte pour obtenir votre consentement, non, je me connais trop bien pour me laisser aller à cet excès de fatuité. D'ailleurs, votre cœur appartient à un autre, plus jeune, plus beau, plus distingué que moi, charmant sous tous les rapports enfin, et c'est à celui-là, je le sais, que vous seriez heureuse d'unir votre destinée, mais la fatalité en a décidé autrement.

Je viens de vous le dire, madame, M. Doutreville est mort empoisonné, et les deux coupables, aux yeux de la justice, sont M. Rivaz et vous. Devant les preuves qui vous accablent, le doute n'est pas permis et ne saura il même se présenter à l'esprit de vos juges. Un seul homme peut vous sauver, c'est moi, et je viens de vous dire à quelle condition. Acceptez-la, et vous ne serez pas même soupçonnés, car ce poison ne laisse aucune trace, et les médecins qui auront à constater la mort de votre mari seront facilement abusés et croiront à

une attaque d'apoplexie. Si vous refusez, au contraire, je dépose tous ces documents entre les mains de la justice, y compris la promesse de vingt mille francs que m'a souscrite M. Rivaz et d'où ressort ma complicité, il est vrai : mais cela m'inquiète peu, car, six heures après, je serai en Belgique, où je mettrai les pieds peut-être à l'heure même où vous serez arrêtés l'un et l'autre. Oh ! votre affaire à tous deux est très grave, M. Rivaz ayant déjà de très mauvais antécédents, tels que cette tentative d'un vol de cent cinquante mille francs, opérée dans le bureau de M. Doutreville. Eh bien, madame, croyez-vous toujours qu'il soit insensé de ma part d'avoir pu croire que vous accepteriez ma main, si indigne que je sois d'aspirer à un tel bonheur ?

La jeune femme garda le silence.

Elle n'avait pas la force de répondre.

Elle restait terrifiée à la fois du cynisme de cet homme et des charges nombreuses et accablantes qu'il avait eu l'infernale habileté de réunir contre elle et contre Maurice Rivaz.

Pascal reprit :

— Voici les arguments sur lesquels le ministère public basera son réquisitoire : il déclarera d'abord que Mme Doutreville était la maîtresse de M. Rivaz, et la lecture de deux ou trois lettres de celui-ci, choisies parmi les plus éloquentes, le prouvera surabondamment.

— Oh ! s'écria la jeune femme avec un geste d'horreur.

— Cette lecture vous procurera peu d'agrément, c'est certain, mais elle sera écoutée avec un vif intérêt par la cour et par l'auditoire, et le lendemain ces lettres feront la joie de tous les amateurs de scandale qui, d'un bout de la France à l'autre, s'arracheront les journaux pour se donner ce régal.

Albertine était pétrifiée d'épouvante.

Le caissier poursuivit :

— Une fois cette preuve acquise à la cause, toutes les autres en découlent avec une inflexible logique. En effet, dira l'avocat général, non seulement les lettres de l'amant sont au pouvoir du mari, qui, comme on vient de le voir, ne saurait douter de son malheur, mais celui-ci a entre les mains un écrit par lequel Rivaz se reconnaît coupable d'une tentative de vol à son préjudice, et nous voyons, par la lettre écrite par M. Doutreville au gérant d'un journal, qu'il se disposait à rendre publique cette honteuse action, probablement après avoir acquis la preuve de son déshonneur. Or, nous avons tout lieu de croire que Mme Doutreville était instruite des intentions de son mari, et que les deux amants, se voyant perdus sans ressource, ont cherché

leur salut dans le crime dont ils sont accusés et qui seul pouvait les sauver en effet. Enfin, dira-t-il pour conclure, si ces preuves éclatantes ne suffisaient pas encore, voici les dix ordonnances, dix faux, à l'aide desquelles, la veille du crime, on s'est procuré la dose de poison nécessaire pour l'exécuter, et pour que rien ne manque à la manifestation de la vérité, pour que nul doute ne vienne troubler la conscience des juges appelés à prononcer un arrêt redoutable, voici eu outre une promesse de vingt mille francs souscrite par Rivaz à son complice Pascal, caissier de M. Doutreville, dans le cas où celui-ci viendrait à se trouver sans place, c'est-à-dire après la mort de son patron, et pour le récompenser du rôle très important qui lui était échu dans cette affaire. Ce complice a pris la fuite ; mais, cédant sans doute au remords qui parfois agite la conscience des plus grands coupables, il a livré à la justice toutes les pièces qui pouvaient l'éclairer, même celles qui le compromettent lui-même.

Eh bien, madame, ajouta Pascal en terminant, croyez-vous qu'après un réquisitoire basé sur des témoignages aussi écrasants, aussi palpables, un jury, si timide soit-il, puisse hésiter un seul instant à vous croire coupable d'avoir assassiné votre mari, de complicité avec votre amant ?

La jeune femme était atterrée, car elle avait écouté Pascal avec attention et elle reconnaissait avec une inexprimable terreur que sa condamnation et celle de Maurice Rivaz ressortaient clairement, inévitablement, de toutes les preuves qu'il avait accumulées contre eux.

Le caissier, qui l'examinait en dessous, suivant son habitude, reprit après une pause :

— Je ne vous cacherai pas que je combine cette petite affaire depuis longtemps, cela se devine sans peine ; cette inspiration m'est venue le jour où je me suis aperçu de votre liaison avec M. Rivaz, que je me promis de pousser peu à peu dans un engrenage qui devait aboutir à l'assassinat. Je savais bien qu'après quelques mois donnés au remords vous ne tarderiez pas l'un et l'autre à rêver mariage ; mais, moi aussi, je faisais mon petit rêve, celui de supplanter mon séduisant rival, non dans votre cœur, mais devant M. le maire, et c'est pour cela que j'ai imaginé toutes sortes de petits moyens pour vous contraindre à me donner la préférence sur M. Maurice Rivaz.

Il y eut un long silence.

— Écoutez, dit enfin la jeune femme au caissier, vous aimez l'argent, c'est une fortune que vous voyez dans une telle union : eh bien, renoncez à un projet contre lequel tout mon cœur se soulève, et

je vous promets une somme considérable sur l'immense fortune dont je vais hériter. Quant à M. Rivaz, après ce qui s'est passé, je ne saurais songer à devenir sa femme et j'y renonce à jamais.

— Vous faites bien, car je persiste, moi, dans mon dessein de vous épouser.

— Jamais ! jamais ! s'écria Albertine avec force.

— C'est ce que nous verrons. Oh ! c'est que vous m'avez mal jugé, madame, en supposant que la cupidité seule me guidait dans cette affaire ; non, madame, quoique sorti du peuple, et peut-être pour cela même, j'ai toujours rêvé de posséder une femme élégante, belle et distinguée, de celles sur lesquelles on ose à peine lever les yeux quand on a passé sa vie dans la classe obscure et vulgaire où je suis né, et vous êtes précisément l'idéal du type que j'ai toujours entrevu et adoré dans mon imagination ; c'est donc vous que je veux, vous tout entière. Quant à la somme que vous voudriez m'offrir en échange de votre adorable personne, elle sera toujours inférieure à votre fortune, qui deviendra la mienne. Vous voyez donc bien que je n'ai aucune raison pour renoncer au rêve que je caresse depuis longtemps.

Doutreville allait répliquer quand la porte s'ouvrit.

C'était son médecin.

— Le voilà, lui dit-elle en lui montrant le cadavre de son mari ; mais, hélas ! je crains bien que vous n'arriviez trop tard.

Revenons à un personnage qui, nous l'espérons, a su inspirer quelque sympathie à nos lecteurs.

C'est de la comtesse de Saubignac que nous voulons parler.

Si l'on s'en souvient, la belle comtesse, revenant de voir Louis de Brunières, le cœur et l'âme épanouis de bonheur, avait été un instant arrêtée par un encombrement qui s'était formé devant l'hôtel de M. Chabert Doutreville et avait appris qu'un grand malheur était arrivé dans cette maison.

Elle avait continué son chemin en se promettant de revenir dans le courant de la journée.

Vers trois heures environ, elle allait sortir, son équipage l'attendait tout attelé dans la cour de l'hôtel, lorsqu'on vint la prévenir qu'une dame, qui refusait de faire connaître son nom, demandait à lui parler.

— La figure vous est inconnue ? demanda Diana.

— Complètement, madame.

— Vous ne vous rappelez pas l'avoir jamais vue venir ici ?

— Jamais.

— Faites-la entrer.

Un instant après la visiteuse était introduite.

Elle n'était pas seule.

Elle tenait par la main une petite fille de cinq ou six ans, merveilleusement jolie, mais remarquable surtout par une éblouissante fraîcheur et par une abondante chevelure blonde qui retombait éparse sur ses épaules.

Quant à elle, c'était une femme de quarante ans environ, grande, mince, avec des traits pâles, des yeux bleus et une expression de tristesse si grave, si profonde, si solennelle, qu'il était impossible de n'en être pas impressionné.

Ce fut donc avec un vif sentiment de respect que la comtesse se leva en la voyant entrer et l'invita à s'asseoir.

Avant de se rendre à cette prière, l'inconnue laissa tomber sur

Diana un regard indéfinissable, à la fois curieux et austère, puis elle lui demanda d'une voix lente :

— C'est bien à madame la comtesse de Saubignac que j'ai l'honneur de parler ?

— Oui, madame, répondit Diana surprise de cette question.

Elle ajouta aussitôt :

— Vous devez savoir, madame, que vous êtes ici chez la comtesse de Saubignac.

Il s'approcha de la haie et imita un cri d'oiseau ..

— En effet, et ma question est au moins étrange, j'en conviens, répondit l'inconnue.

Et, sans s'excuser autrement, elle reprit :

— Madame, j'ai été riche, j'ai occupe dans le monde une haute

situation et j'ai tout perdu.

— Pourrais-je vous être utile en quelque chose, madame ? lui demanda Diana avec l'expression du plus vif intérêt.

— Vous pourriez m'aider à retrouver tout ce que j'ai perdu, madame, et c'est pour cela que je viens à vous aujourd'hui.

— Si réellement je puis vous rendre un pareil service, madame, comptez sur moi et dites-moi ce qu'il y a à faire pour cela.

— Quelque chose de bien simple, madame.

— Si c'est si facile que cela, madame, considérez la chose comme faite et soyez assurée que j'en serai aussi heureuse que vous-même.

— Peut-être, dit l'inconnue.

— Mettez-moi à l'épreuve, madame, dites, que faut-il faire ?

— Eh bien, madame, répliqua l'inconnue d'une voix brève et avec une expression de physionomie qui la transforma tout à coup, il faut quitter le nom que vous portez et que vous avez usurpé, et sortir de cette maison où vous occupez une place qui m'appartient.

Bouleversée par ce ton et par ces paroles, Diana demeura quelques instants sans trouver un mot à répondre.

Puis, se remettant enfin peu à peu :

— Je me demande si je vous ai bien entendue, madame, dit-elle enfin, quitter ce nom ! cette maison !

— Oui, madame, car la comtesse de Saubignac c'est moi !

La jeune femme se leva tout à coup, se mit à examiner l'inconnue, et, toute pâle, tout émue :

— Vous, vous, madame ! murmura-t-elle. Oh ! non, non, cela ne se peut pas.

— Oseriez-vous affirmer que c'est vous, madame ?

— Il est une chose que je puis affirmer au moins, madame, c'est que la première femme du comte de Saubignac est morte.

— Qui vous l'a dit ?

— Lui-même.

— Ah !

— Je vous le jure.

— Et le lieu de sa mort ?

— Calcutta.

— C'est là qu'il vous a connue ?

— Non, madame, mais c'est là que je me trouvais avec lui le jour où la comtesse de Saubignac mourut à l'hôpital de cette ville.

— J'ai été malade à cet hôpital, en effet, étrange séjour pour une comtesse de Saubignac ! et, le hasard m'ayant appris sa présence dans cette ville, je lui fis savoir par une lettre…

— Qui tomba entre mes mains ; c'est ainsi que votre existence me fut révélée.

— Vous ignoriez alors qu'il fût marié.

— Cependant il n'a pas poussé l'audace jusqu'à vous épouser ?

— Non, madame, répondit Diana en baissant les yeux.

— Ainsi, vous avez consenti à devenir sa…

— Ne m'insultez pas, madame, vous vous en repentiriez !

— Des menaces !

— Non, madame, un avertissement. Vous regretteriez d'avoir insulté une femme qui n'a rien à se reprocher.

— Mais cette coupable liaison ?

— Était légitime à mes yeux, car il m'a épousée.

— Ne dites-vous pas cependant…

— Que je ne suis pas sa femme… c'est vrai. Il est également vrai que nous avons été unis, à Calcutta, dans une chapelle ; seulement, chapelle, prêtre, cérémonie religieuse, témoins, tout était faux, tout était comédie : je croyais être sa femme et j'étais sa maîtresse.

— Oh ! je le reconnais à ce trait, murmura la vraie comtesse de Saubignac, que nous allons désigner désormais par son nom et son titre.

Elle ajouta avec un amer sourire :

— Vous ignoriez mon existence le jour où vous consentiez à devenir sa femme ?

— Oui, madame.

— Le misérable !…

— Jugez de mon désespoir à la lecture de votre lettre par laquelle j'apprenais tout à coup qu'il y avait une autre comtesse de Saubignac ; c'est alors que forcé de s'expliquer, il m'apprit l'infâme

comédie qu'il avait jouée et à laquelle je m'étais laissé prendre.

— Et vous avez eu la barbarie de partir tous deux en me laissant là, étrangère, inconnue, sans ressources dans un hôpital !

— Dans cette circonstance encore, madame, il m'a indignement trompée.

— Qu'a-t-il fait ?

— Il est allé vous voir tous les jours.

— Il n'est jamais venu.

— Je l'en avais prié et il feignait de s'y rendre.

— Ensuite ?

— Un jour, enfin, il revint l'air plus triste que de coutume et m'apprit que vous étiez morte.

— Oh ! l'infâme !

— Le lendemain, il sortait vêtu de noir pour aller assister à votre enterrement, dont il me racontait les détails en rentrant, puis il hâtait notre départ de Calcutta, que nous quittions le surlendemain, et peu de temps après nous étions en Europe.

Il y eut une longue pause.

Puis la comtesse de Saubignac dit à Diana :

— De sorte que je suis morte ici pour tout le monde, et que, pour tout le monde, vous êtes la comtesse de Saubignac.

Alors il vous sera bien pénible de renoncer à une situation qui doit singulièrement flatter votre amour-propre.

— Vous vous trompez, madame, c'est avec une immense joie que je quitterai ce nom, ce titre, cette fortune, et surtout celui auquel tous ces avantages sont attachés, s'il voulait me rendre ma liberté, car tout cet éclat que tant de gens m'envient et qui me pèse si lourdement, il me l'impose et je ne le subis qu'avec horreur. Mais cette situation étrange demande à être expliquée ; c'est ce que je vais faire en vous contant toute mon histoire, madame, et quand vous la connaîtrez, vous me plaindrez et m'aimerez peut-être un peu, madame.

Diana raconta son histoire à la comtesse de Saubignac, cette histoire lamentable qui, à partir du jour où elle avait rencontré le comte, n'avait été qu'une suite non interrompue d'humiliations, d'angoisses inouïes et de mortels désespoirs pour cette femme adorée de tous les hommes et enviée de toutes les femmes.

Quand elle eut tout dit, la comtesse, qui l'avait écoutée jusqu'au bout avec émotion, lui pressa affectueusement la main eu lui disant :

— Vous n'étiez que malheureuse quand je vous croyais coupable, vous n'aviez au cœur que de nobles instincts quand je vous croyais dépravée ; pardonnez-moi de vous avoir calomniée dans ma pensée, madame, et accordez-moi votre amitié en échange de la vive sympathie que j'éprouve pour vous.

— Merci, ah ! merci, madame, répliqua Diana en portant à ses lèvres la main de la comtesse. Si vous saviez combien je redoutais votre haine quand j'ai appris tout à l'heure qui vous étiez et combien je suis heureuse de l'estime et de l'amitié que vous me témoignez !

— Je dois vous l'avouer ; en venant ici, j'étais animée à votre égard des plus mauvais sentiments ; heureusement le malheur a mûri mon esprit, il m'a rendue circonspecte et m'a appris à me délier des apparences. Savez-vous quelle avait été ma première pensée ? Ayant appris à Calcutta qu'après avoir reçu la lettre par laquelle je lui apprenais ma triste situation il s'était embarqué pour l'Europe avec une jeune fille, une Indienne dont on me vantait la merveilleuse beauté, et retrouvant ici cette même jeune fille installée dans ma maison et poussant l'audace jusqu'à porter le nom et le titre qui m'appartiennent, j'avais rêvé contre vous une terrible vengeance. Convaincue que j'avais affaire à une misérable aventurière indigne de pitié, je résolus d'attendre le jour où elle paraîtrait à une fête avec mon mari, soit dans ma famille, soit ailleurs, et de me faire annoncer immédiatement après elle sous mon nom de comtesse de Saubignac.

J'évitai cette faute, dont je me repentirais cruellement, aujourd'hui que je vous connais, en me rappelant deux maximes qui m'ont garantie de bien des erreurs dans le cours de ma vie et que chacun devrait toujours avoir présentes à l'esprit : se défier des apparences ; savoir avant d'agir. Toutes les apparences étaient contre vous, mais je n'avais pas de preuves, j'avais une conviction profonde,

intime, mais je ne savais pas. Cette réflexion m'arrêta à propos et m'inspira la pensée de venir vous voir, afin de savoir, avant d'agir, à quelle femme j'avais affaire. C'est le ciel qui m'a envoyé cette pensée, car je ne me serais jamais pardonné de vous avoir infligé publiquement une humiliation que vous ne méritiez pas.

— Oh ! madame, j'en serais morte de honte, s'écria la jeune femme, et pourtant je ne me serais pas cru le droit de vous maudire, il était si naturel que vous vissiez en moi une vile intrigante !

— Quant à la conduite du comte, elle ne m'étonne nullement, même en ce qui concerne cet odieux marché avec le Hollandais Van Maës, reprit la comtesse. Sa passion du jeu a éteint en lui tout sentiment d'honneur et tout respect humain, et puis, si la conscience s'est révoltée et lui a reproché son infamie, ce qui a pu arriver une fois l'argent perdu, il a dû se dire : Après tout, ce n'est pas ma femme, ce n'est pas une comtesse de Saubignac, ce n'est qu'une maîtresse dont je puis faire ce qu'il me plaît sans que mon honneur ait à en souffrir. Voilà ce qu'il a du se dire pour se justifier à ses propres yeux, justification hypocrite, car le titre d'épouse ne l'eût pas arrêté en face d'une somme qui faisait luire à ses yeux la réalisation de son rêve et du rêve de tout joueur de son espèce : faire sauter la banque. Et la preuve que nulle considération ne saurait l'arrêter et qu'il ne reste plus rien d'humain en lui, c'est que l'amour paternel, ce sentiment qui survit à l'écroulement de tous les bons instincts, même chez les plus grands criminels, est éteint chez lui, absorbé par cette passion dévorante du jeu, génie funeste qui tue tout autour de lui dans le cœur où il se fixe.

— Quoi ! dit Diana en passant la main sur les beaux cheveux blonds de l'enfant, il n'adore pas cette charmante petite fille !

— Jugez-en. Nous étions à Madrid, d'où nous partions tous trois un jour pour les Indes ; il avait sur lui trois ou quatre fois la somme qu'il nous fallait pour payer notre voyage, aller et retour. Arrivés à Cadix, il entend parler d'une espèce de casino où l'on jouait des sommes considérables, il y court, y passe la nuit et rentre le matin dans un état de surexcitation qui m'annonçait une perte énorme. Je ne me trompais pas ; quelques instants après il m'apprend que notre départ, qui devait avoir lieu le lendemain matin, se trouve retardé, n'ayant plus la somme nécessaire pour payer notre traversée ; mais il ajoute qu'il est sûr de regagner ce qu'il avait perdu, et bien au delà, et que ce retard ne saurait être de plus de vingt-quatre heures. Je fus atterrée à cette nouvelle, car j'étais convaincue qu'il jouerait jusqu'à son dernier billet de banque ; mais toute observation était inutile, je le savais, je me contentai donc de garder le silence ; c'était la seule façon

de protester qui me fût permise. C'est alors qu'arriva une chose inouïe, incroyable, s'il pouvait y avoir quelque chose d'incroyable quand il s'agit d'un joueur.

Il avait passé la nuit au casino, d'où tous les joueurs sortaient au point du jour, fort ennuyés de ne pouvoir continuer, lorsque l'un d'eux, le capitaine du bâtiment qui devait nous emporter pour les Indes, proposa à quelques-uns de venir jouer à son bord. Mon mari était du nombre ; ils acceptèrent, et la partie continua dans la chambre du capitaine. On joua ainsi jusqu'au soir. Le comte, après des chances diverses, tantôt riche et tantôt ruiné, se trouvait dans cette dernière situation, lorsque arriva l'heure du départ. Furieux d'avoir perdu, il ne pouvait se résoudre à quitter la table de jeu, de même qu'il n'eût pu s'en arracher s'il eût été en veine.

— Eh bien, lui dit le capitaine, non moins joueur que lui, pourquoi ne restez-vous pas, puisque vous deviez partir avec nous ? La veine ne vous sera pas toujours contraire, et vous aurez tout le temps de vous rattraper en route.

— Dans combien de temps partons-nous ? demanda le comte.

— Dans dix minutes.

— Sitôt !

— Impossible d'attendre davantage.

Il calcula que dix minutes ne pouvaient suffire pour venir nous prendre, pour attendre que j'eusse fait les préparatifs les plus indispensables, et, le jeu l'emportant sur toute autre considération, il répondit au capitaine :

— Partons. J'écrirai à ma femme du premier port où nous ferons escale ; je lui enverrai de l'argent, car la veine va me revenir d'ici, et elle saura bien venir me rejoindre, que diable ! ce n'est pas une enfant.

Et il partit, nous laissant seules et sans ressources dans une ville où je ne connaissais âme qui vive.

J'appris tous ces détails par un des joueurs qui l'avaient suivi à bord et qu'il avait chargé de me prévenir et de me rassurer en même temps.

Nous étions descendus dans un hôtel dont les maîtres, fort heureusement, s'étaient pris d'une vive sympathie pour moi et pour mon enfant. Ils me proposèrent de m'avancer la somme nécessaire pour ma traversée, car je voulais rejoindre mon mari sans retard, et consentirent à garder près d'eux ma chère petite Sylvie, que je ne voulais pas exposer aux hasards d'un voyage, où, seule et sans nulle

connaissance du pays étrange que j'allais parcourir, je pouvais être exposée à mille dangers. Je partis, et, après bien des aventures, j'arrivai mourante et dénuée de tout à Calcutta, où de braves gens me transportèrent à l'hôpital. Mon premier soin, dès que j'eus recouvré quelques forces, fut d'écrire en France, d'où l'on m'envoya de quoi retourner en Europe. Deux mois après, j'étais de retour en France avec ma petite fille, que j'étais allée reprendre à Cadix, et je viens aujourd'hui demander au comte de Saubignac…

La comtesse fut interrompue par le bruit d'une porte qui s'ouvrit en ce moment.

C'était un domestique.

— Que voulez-vous ? demanda Diana.

— Eh ! parbleu ! c'est moi, cria du dehors une voix qui fit tressaillir les deux femmes.

— Lui ! murmura la comtesse en pressant convulsivement la main de son enfant.

— Mon Dieu ! soupira Diana toute tremblante, pourvu qu'il consente à me rendre ma liberté !

Le comte entra brusquement.

— Diana ! dit-il en allant droit à celle-ci sans apercevoir la comtesse qui se tenait à l'écart avec sa fille.

— Je ne suis pas seule, dit Diana.

— Madame, fit le comte en s'inclinant sans regarder.

— Daignez donc regarder madame, monsieur le comte, lui dit Diana.

Le comte releva la tête, regarda fixement la comtesse, puis, pâlissant tout à coup et saisi d'un tremblement nerveux :

— Ma femme ! murmura-t-il d'une voix éteinte.

Un moment interdit en face de la comtesse, le comte de Saubignac dit enfin à celle-ci :

— J'avoue, madame, que j'étais loin de m'attendre…

— A me trouver vivante à Paris, vous qui m'aviez vue mourir à Calcutta et qui avez assisté à mon enterrement, n'est-ce pas, monsieur le comte ? dit la comtesse.

— Bien, répliqua celui-ci, vous avez causé avec madame, je vois cela.

— Oui, et j'en suis heureuse, car j'avais porté sur elle un faux jugement, et je sais maintenant que la pauvre jeune femme est complètement innocente de tous les torts qu'on a eus envers moi ; je sais qu'elle a autant souffert que moi-même de vos habitudes et de votre caractère.

— Décidément, dit le comte en jetant tour à tour sur les deux femmes un regard défiant, madame tient à faire ses confidences.

Il ajouta, en attachant un regard menaçant sur Diana.

— Prenez garde, madame, Diana est incapable de mentir, j'en conviens ; mais elle a l'imagination un peu vive, un peu romanesque, ce qui l'expose à exagérer, parfois même à dénaturer complètement certains faits fort simples et tout naturels quand on veut les voir sous leur véritable jour.

Il faisait évidemment allusion à l'aventure du Hollandais.

Diana le comprit et jeta un regard suppliant à la comtesse qui, le rassurant d'un coup d'œil, répondit avec calme :

— Je n'ai rien remarqué de pareil dans l'entretien que nous avons eu ensemble.

Elle ajouta sur un autre ton :

— Mais, permettez-moi de vous faire observer, monsieur le comte, que vous accueillez assez froidement la femme et l'enfant que vous avez oubliées un jour à Cadix.

— C'est que, répondit le comte avec embarras, j'étais si loin de supposer que j'allais rencontrer…

Il s'interrompit pour embrasser l'enfant, qui le regardait de l'air le plus indifférent.

— Monsieur le comte, reprit la comtesse d'une voix ferme et grave, nous avons bien des choses à régulariser maintenant que me voilà de retour. Nous ne sommes plus ici dans l'Inde, où l'on peut impunément fouler aux pieds tous les droits, tous les sentiments et toutes les convenances ; nous sommes en France, nous sommes à Paris, où il y a des lois pour faire respecter les droits de l'épouse, où j'ai une famille et des amis pour me protéger et m'aider au besoin.

Je viens donc reprendre ma place usurpée par une étrangère ; mais elle, la pauvre jeune femme, innocente du mal qu'elle me faisait, victime et non complice de vos torts envers moi, elle que toute la société parisienne, que ma propre famille connaît sous le nom de comtesse de Saubignac, que va-t-elle devenir et que va-t-on penser d'elle en voyant reparaître dans le monde, à votre bras, ici, dans cette maison, la vraie comtesse de Saubignac, connue de tous depuis vingt ans ? Voyons, monsieur, comment espérez-vous la soustraire au déshonneur et quelle situation sera la sienne désormais ? Direz-vous que vous lui avez fait croire par une indigne comédie que vous faisiez d'elle votre femme légitime et qu'elle pouvait porter hautement le nom et le titre que vous lui donniez ? Non, vous ne ferez pas un tel aveu, car, outre la honte qui en rejaillirait sur vous, il y a des lois contre de pareils crimes ; vous ne direz donc rien, et la voilà condamnée pour toute sa vie, elle, innocente et pure, à courber la tête sous une faute qu'elle n'a pas commise et dont vous êtes seul coupable.

Le comte ne trouvait rien à répondre.

Cet homme si despote, si violent, dont nul n'osait contrarier la volonté, ni affronter la colère, restait muet et interdit devant ces deux femmes.

C'est qu'il est des instants où la conscience parle si haut, qu'elle se fait entendre aux cœurs les plus bronzés et s'impose aux natures les plus intraitables.

Cette heure était venue pour le comte de Saubignac, qui se voyait accablé sous le poids de ses torts.

— J'en conviens, madame, dit-il enfin à la comtesse, je suis impardonnable et j'ai beaucoup à réparer envers vous et envers Diana, mais…

— Ne parlons pas de moi, dit vivement la comtesse, je reprends aujourd'hui mon rang et ma position, c'est tout ce que je demande, non que je sois fière du nom que je porte, mais j'y tiens, parce que ma

considération m'impose le devoir de le garder.

Quant à l'affection que nous devrions avoir l'un pour l'autre, il n'est plus question de cela entre nous ; mon indifférence pour vous est complète et n'a d'égale que celle dont vous avez fait preuve en m'abandonnant, avec mon enfant en pays étranger et en me laissant plus tard dans un hôpital où j'étais mourante, on a dû vous le dire, au moment même où vous vous embarquiez pour l'Europe. Je suis la comtesse de Saubignac, mais je ne suis plus votre femme, voilà qui est entendu ; ce n'est donc pas à moi que vous devez songer, mais à cette jeune femme que vous avez perdue et qui reste flétrie à jamais, car vous ne pouvez lui rendre l'honneur que vous lui avez si facilement ravi. Eh bien, monsieur, dites, qu'allez-vous faire pour elle ? de quelle façon allez-vous réparer vos torts à son égard ?

La question était accablante, aussi le comte resta-t-il quelques instants avant d'y répondre.

Puis, prenant enfin un parti :

— Diana, dit-il en se tournant vers celle-ci, vous le voyez, il faut nous séparer.

— C'est mon plus vif désir, vous n'en pouvez douter, monsieur le comte, répondit vivement la jeune femme ; rappelez-vous qu'en découvrant la supercherie indigne grâce à laquelle j'ai dû me croire votre femme légitime, je vous ai supplié de me laisser libre d'aller rejoindre ma famille et que vous vous y êtes opposé.

— J'en conviens.

Il reprit après un moment d'hésitation :

— Vous voilà libre enfin, où voulez-vous aller, Diana ?

— Je ne sais encore.

— Vous n'êtes donc plus décidée à retourner dans l'Inde près de vos parents.

La jeune femme se troubla.

Elle pensait à son père et à sa mère, mais une autre image occupait son cœur et lui rendait bien cruelle la pensée de quitter Paris, elle songeait à Louis de Brunières…

— C'est là que j'irai probablement, répondit-elle enfin.

— Enfin, que vous viviez là ou ailleurs, je veux que vous y meniez une existence digne de vous, digne de la position que vous avez occupée. Nous avons une fortune convenable, qui sera plus que doublée par notre part d'héritage dans le testament de notre oncle

Robert Doutreville, je considère donc comme un devoir de vous assurer…

— Assez ! oh ! assez, monsieur ! s'écria Diana dont les traits s'étaient couverts d'une vive rougeur aux premiers mots de cette proposition, dont elle ne voulut pas entendre la fin, voulez-vous donc qu'on m'accuse de m'être fait payer mon honneur ?

— Mais, balbutia le comte, déconcerté par cette explosion de fierté à laquelle il ne s'attendait pas, je ne puis pourtant vous laisser sans ressources après vous avoir habituée à un luxe et à un bien-être…

— Auxquels je renoncerai sans peine, monsieur, sachant que je n'y avais aucun droit, j'en ai toujours ressenti plus de honte que d'orgueil.

— Ainsi, reprit le comte stupéfait, vous refusez…

— Tout, absolument tout, monsieur.

Elle ajouta en levant sur le comte un regard suppliant :

— Tout, une chose exceptée cependant.

La comtesse de Saubignac, qui jusque-là l'avait écouté avec une sympathique admiration, parut éprouver quelque inquiétude à ces derniers mots. Que voulait-elle du comte ? Voilà ce qu'elle semblait se demander.

— Parlez, Diana, lui dit le comte avec intérêt, que puis-je faire pour vous être agréable ?

— Me remettre l'écrit que vous tenez toujours suspendu sur la tête de mon père comme une menace de mort et à l'aide duquel vous m'avez contrainte à vous obéir comme une esclave.

Et, le regard attaché sur lui, elle attendit, les traits empreints d'une violente anxiété.

— Je vais vous le rendre à l'instant même, Diana, lui dit le comte.

Le visage de la comtesse se rasséréna aussitôt.

— Chère Diana ! dit-elle en embrassant la jeune femme sur le front.

— J'espère, reprit le comte, que vous voudrez bien rester ici jusqu'à ce que vous ayez pris un parti.

— Je n'y resterai pas une heure, monsieur le comte.

— Cependant…

— Elle a raison, dit vivement la comtesse, et je reconnais, dans tous ses actes et dans toutes ses paroles, une nature pleine d'élévation et de délicatesse.

Et, pressant dans ses mains celles de la jeune femme :

— Non, vous ne pouvez demeurer ici, chère Diana ; je vous laisse donc aller, mais à une condition, c'est que c'est moi qui vous chercherai un gîte et qui me chargerai de pourvoir à vos besoins jusqu'à ce que je vous aie mise en état de pouvoir le faire vous-même.

— Merci, merci, madame, répondit Diana émue jusqu'aux larmes.

— Mais j'ai quelques arrangements à prendre avec M. le comte ; attendez-moi là je reviens bientôt.

Et elle sortit avec le comte et son enfant.

Restée seule, Diana demeura longtemps absorbée dans ses pensées, puis elle murmura d'une voix dans laquelle on sentait des sanglots :

— Oh ! non, non, je ne puis rester à Paris ! Louis, mon bien-aimé Louis ! je ne suis pas digne de lui, il faut retourner dans l'Inde, il faut le fuir ; mais l'oublier ! oh ! jamais !

Pendant que ce changement extraordinaire s'opérait dans la destinée de Diana, que devenait celui dont elle venait de prononcer le nom avec des larmes dans les yeux et en lui disant tout bas un éternel adieu ?

Louis de Brunières, bien loin de soupçonner ce qui se passait à l'hôtel de Saubignac, rêvait à sa chère Diana, qu'il espérait revoir prochainement, car sa blessure s'était promptement cicatrisée et il avait pu quitter le lit pour s'étendre dans un fauteuil.

Il attendait son ami Albert, qui venait le voir tous les jours et qui tous les jours causait avec lui de Diana, de sa beauté, de sa grâce, de son sourire, de l'expression de son dernier regard, de l'accent pénétrant et plein de charme avec lequel elle l'avait appelé son ami, et tous ces détails répétés sans cesse avec le même ravissement et le même enthousiasme.

Étendu dans son fauteuil, devant la fenêtre ouverte, car le ciel était pur et l'atmosphère presque tiède, quoiqu'on fut en décembre, il souriait au rayon de soleil qui envahissait peu à peu sa chambre et se dirait tout bas :

— Par cette douce température, il me sera permis de sortir demain ou après-demain, et je la verrai !

Et à cette pensée, son cœur battait à lui rompre la poitrine.

Il était sous cette impression, lorsque la porte de sa chambre s'ouvrit.

C'était Albert qui entrait.

— Enfin, te voilà ! s'écria le malade eu tendant la main à son ami.

— Oui, et nous allons parler d'elle, n'est-ce pas ? dit Albert, voilà ce que signifie cette exclamation de joie dont je ne prends qu'une bien faible part pour mon compte.

Et il s'assit près de Louis.

Il avait un air soucieux, qui n'échappa pas à celui-ci.

— Tu m'avais promis de la voir aujourd'hui, lui dit-il.

— C'est vrai.

Cette réponse laconique inquiéta Louis, qui reprit aussitôt :

— Eh bien ?

— Eh bien, j'ai tenu ma promesse.

— Tu sors de l'hôtel de Saubignac ?

— Justement.

— Que t'a-t-elle dit ?

Albert hésita à répondre.

— Elle t'a parlé de moi, n'est-ce pas ?

— Elle m'en eût parlé, sans nul doute, si je l'avais vue.

— Ah ! elle n'y était pas ! dit tristement le jeune homme.

— Non.

— Elle était à la promenade, au bois sans doute ?

— Non.

— Que signifient ces réponses, cet air embarrassé ?

Puis il s'écria avec l'expression d'une vive anxiété :

— Tu me caches quelque chose, Albert.

Et, comme son ami gardait le silence :

— Je comprends, reprit-il d'une voix tremblante, elle est malade ?

— Rassure-toi, mon cher Louis, ce n'est pas cela.

— Ce n'est pas cela, dis-tu, murmura le jeune homme, que l'attitude de son ami inquiétait de plus en plus, mais alors il y a donc quelque chose !

— Eh bien… oui !

— Oh ! mais, parle donc, tu vois bien que tu me fais mourir.

— Eh bien, voilà ce que c'est.

Louis de Brunières darda sur lui un regard enflammé et l'écouta avec une attention fiévreuse.

— Donc, vers trois heures, je me présente à l'hôtel de Saubignac et je demande à parler à Mme la comtesse. Un grand diable de domestique, possesseur d'une de ces figures grossièrement gouailleuses qui vous font venir des démangeaisons dans la main, me répond avec un air d'humilité équivoque :

— Oui, monsieur, Mme la comtesse est chez elle.

Il marche devant moi, ouvre la porte du salon et annonce mon nom.

J'entre et je me trouve face à face avec une dame… qui n'était pas Diana et n'avait aucun rapport avec elle.

Stupéfait, interdit, je jette autour de moi des regards ahuris et je ne vois personne.

Cette dame était seule.

— Pardon, madame, lui dis-je alors, mais c'est à Mme la comtesse de Saubignac que je voulais…

Elle m'interrompt tout à coup pour me dire :

— La comtesse de Saubignac, monsieur, c'est moi.

— Hein ? que dis-tu ? s'écria Louis stupéfait.

— A ces mots, reprit Albert, je reste pétrifié en face de cette dame, muet, immobile et la regardant avec des yeux hébétés. Je n'étais plus un homme, j'étais un hanneton affolé. Je faisais une si singulière figure que cette dame, qui cependant n'a pas l'air folâtre, il s'en faut, ne put s'empêcher de sourire.

— Je comprends votre surprise, me dit-elle enfin ; mais, je vous le répète, je suis la comtesse de Saubignac et la personne que vous comptiez trouver ici n'y est plus et n'y reparaîtra plus.

— Mais, madame, repris-je tout étourdi et sans même savoir ce que j'allais dire, permettez-moi de vous demander…

— Rien de plus, monsieur, me répondit-elle, je ne puis vous donner aucune explication.

— Et je suis parti en saluant gauchement, en balbutiant je ne sais quelle sottise et en trébuchant comme un homme qui a bu.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! qu'est-ce que tout cela signifie et qu'est-elle devenue ? murmura Louis de Brunières, qui était devenu tout pâle pendant ce récit.

Entrez, entrez vite, dit-elle vivement... (Page 332).

— C'est justement ce que je me dis, répliqua Albert, mais comment avoir l'explication de cette énigme ? La chose n'était pas facile. Interroger un domestique ou le concierge, il n'y fallait pas songer, et, d'un autre côté, comment savoir sans questionner ? Après y avoir longuement réfléchi, je crus avoir enfin trouvé la solution du problème.

— Qu'as-tu fait ? demanda vivement Louis.

— Je suis allé trouver mon domestique, je lui ai donné un louis

avec ordre de le consacrer à boire, ce qui heureusement se trouve être parfaitement dans ses cordes, et un second louis pour faire causer son compagnon de bouteille, que je lui désignai et qui n'était autre que le domestique gouailleur qui m'avait si violemment donné sur les nerfs. Ce gaillard-là devait avoir tous les vices, il devait être ivrogne et mauvaise langue, surtout à l'endroit de ses maîtres ; je ne doutais pas qu'il ne fût facile de le faire causer.

— Et enfin ?

— Je ne m'étais pas trompé sur son compte ; une heure après, mon domestique venait me rejoindre à un rendez-vous convenu et me rendait compte du résultat de sa mission.

— Qu'avait-il appris ?

— Une dame était venue dans la matinée, avec une petite fille à la main, demander à parler à Mme la comtesse, près de laquelle elle avait été introduite. Ces dames étaient ensemble depuis une demi-heure, lorsque arriva M. le comte qui se rendit au salon. Il s'écoula encore une heure, au bout de laquelle Mme la comtesse sortait avec la dame qui était venue lui rendre visite, et tous les domestiques remarquèrent que toutes deux étaient très pâles et très émues. On soupçonnait quelque mystère, mais ce fut bien pis quand on vit rentrer l'équipage sans Mme la comtesse et ramenant la dame inconnue. Le mystère s'épaississait de plus on plus et la valetaille était aux abois, se perdant en conjectures et donnant sa langue aux chiens, lorsque tous reçurent ordre de se rendre au salon, où les attendait M. le comte. Un instant après, tous s'étaient rendus aux ordres de leur maître qui, leur montrant la dame inconnue qui venait de rentrer en voiture, leur dit :

— Voici ma femme et votre maîtresse, la comtesse de Saubignac ; je l'ai crue longtemps morte, mais, grâce au ciel, il n'en était rien, la voici de retour et c'est à elle que vous aurez à obéir désormais.

— Et c'est tout ce qu'il leur dit ? demanda Louis.

— Absolument tout.

— Aucune explication sur Diana et sur cette subite disparition ?

— Pas un mot.

— Ainsi on ignore ce qu'elle est devenue ?

— On l'ignore.

— Mais le cocher qui a conduit ces deux dames ?

— Il n'a rien voulu dire à ses camarades, sinon…

— Sinon ? demanda Louis.

— Sinon que Diana avait dit à l'inconnue, c'est-à-dire à la vraie comtesse de Saubignac, que son intention était de quitter Paris le lendemain même et de regagner l'Inde, où elle avait hâte de se retrouver, n'ayant plus désormais ici que des sujets de douleur et de désespoir.

— Elle a dit cela ? s'écria le jeune homme avec un accent déchirant.

— Hélas ! oui, mon ami, et voilà ce que je ne voulais pas te répéter, sachant que cette nouvelle allait te briser le cœur.

— Elle a douté de moi ! elle n'a pas eu foi dans mes promesses, dans mon amour ! oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! murmura le jeune homme en se frappant le front avec un geste désespéré.

Puis, saisissant avec force la main d'Albert :

— Oh ! mais il ne faut pas qu'elle parte, tu comprends cela ; Albert, mon ami, va trouver toi-même ce cocher, offre-lui une somme considérable, il me faut l'adresse de Diana, il me la faut avant une heure. Oh ! va, va, je t'en supplie.

La comtesse de Saubignac avait installé Diana dans un luxueux hôtel garni du boulevard Malesherbes, et, aussitôt rentrée chez elle, elle s'était empressée de lui envoyer sa femme de chambre, ainsi qu'une jeune cuisinière qui faisait son apprentissage sous ce haut fonctionnaire qui se fait appeler le chef.

Diana s'était opposée à ce déploiement de bien-être, objectant que tout cela était inutile, puisqu'elle était décidée à quitter Paris dans les vingt-quatre heures ; mais la comtesse, qui s'était prise pour elle d'une vive affection, avait insisté, espérant, disait-elle, que la jeune femme reviendrait sur sa détermination.

Elle occupait un appartement complet au premier étage, et nous la trouvons en ce moment dans un petit salon donnant sur le boulevard, regardant d'un air distrait les passants qui se croisent sous ses fenêtres.

Mais ses pensées étaient ailleurs et elles l'absorbaient si complètement qu'elle n'entendit pas le bruit de la porte qui s'ouvrait derrière elle.

C'était sa femme de chambre qui entrait, une honnête et excellente fille, qui lui était fort attachée et qui n'eût pas permis qu'on fit la moindre supposition désobligeante sur le changement qui venait de s'opérer dans la destinée de sa jeune maîtresse.

— Madame ! lui dit-elle doucement, pour ne pas l'arracher trop brusquement à ses réflexions.

— Que me voulez-vous, Élisa ? répondit la jeune femme en tournant la tête vers celle-ci.

— Madame, c'est quelqu'un qui demande à vous parler.

— A moi ? répondit Diana stupéfaite. C'est impossible, personne ne connaît ma nouvelle demeure.

— Pourtant, madame, c'est bien vous qu'on a demandée.

— Quelle est donc cette personne ?

— Un monsieur.

— Son nom ?

— Voici sa carte, madame.

Diana prit la carte et lut :

« Albert Desroches »

Elle tressaillit.

— Oh ! c'est lui, c'est lui qui l'envoie, murmura-t-elle toute tremblante.

Et elle s'affaissa sur un siège, en proie à une profonde émotion.

— Que faut-il répondre, madame ? demanda Élisa après un moment de silence.

— Dites que je n'y suis pas, que… je suis sortie.

— Bien, madame.

Elle se dirigea vers la porte pour aller rendre cette réponse à Albert.

Mais tout à coup elle demeura effarée de surprise à l'aspect du jeune homme, qui était là, sur le seuil.

Diana avait tourné la tête et était restée stupéfaite et fort embarrassée en reconnaissant Albert et en pensant qu'il avait pu l'entendre.

— Pardon, madame, dit celui-ci sans faire un pas en avant, mais, vous le voyez, il m'est difficile de croire que vous n'y êtes pas ; si cependant vous l'exigez…

— Entrez, monsieur, lui dit Diana.

La femme de chambre sortit et Albert s'avança vers Diana, qui lui dit en lui désignant un siège en face d'elle :

— Pardonnez-moi l'ordre que je viens de donner et que vous avez surpris, à mon grand regret ; mais, depuis le changement qui est survenu dans ma vie, et que vous devez connaître, puisque vous êtes venu ici, je ne voulais plus voir personne.

— Pas même lui, madame ?

— Lui moins que tout autre.

— Mais vous ne savez donc pas, madame, que le jour où il lui faudrait renoncer à vous voir, il serait frappé au cœur et mortellement.

— Et pourtant c'est impossible.

— Décidément, madame, vous ignorez à quel point il vous aime. Sachez donc que, durant toutes les heures que je passe près de lui, il ne peut me parler que de vous, de vous seule. Ne plus vous voir, lui !

oh ! madame, moi qui le vois tous les jours, moi qui connais toutes ses pensées et qui lis dans son cœur comme dans le mien, je vous jure que je n'oserais lui annoncer une pareille nouvelle, je craindrais trop pour sa raison ou pour sa vie.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura tout bas la jeune femme, je ne puis pourtant pas ; non, non, je ne puis.

Albert, qui n'avait pas entendu ces paroles, prit son silence pour de l'irrésolution et il se hâta d'ajouter :

— Madame, il est encore malade, vous le savez ; la réponse que je vais lui rapporter va décider de son sort ; consentez à le recevoir, ne fût-ce que dix minutes, et l'immense joie qu'il en ressentira achèvera sa guérison ; refusez au contraire et il en résultera inévitablement un accès de fièvre, un transport au cerveau peut-être, et il sera perdu, je vous l'affirme.

Diana semblait indécise.

Un violent combat se livrait en elle, Albert le voyait clairement et il attendait sa réponse avec une vive anxiété.

— Eh bien, soit, dit-elle enfin, qu'il vienne ! qu'il vienne demain.

— Oh ! madame ! s'écria Albert en s'emparant de sa main, si vous saviez combien vous me rendez heureux !… mais lui, lui ! Quand je songe au ravissement qu'il va éprouver à la pensée de vous revoir !… ah ! pourvu que l'excès du bonheur n'aille pas le rendre fou à présent ! Mais je ne veux pas perdre une minute pour lui porter la bonne nouvelle, je cours chez lui.

Il baisa la main de Diana et sortit.

Il venait à peine ne franchir le seuil du salon, lorsque Diana sonna violemment sa femme de chambre, qui arriva aussitôt.

— Élisa, lui dit-elle avec tous les signes d'une profonde agitation, vous allez réunir à la hâte, dans une malle, tout ce qui m'est indispensable, puis vous irez me chercher une voiture, il faut que je sois partie dans une heure.

— Seule ? s'écria la femme de chambre stupéfaite.

— Je quitterai Paris seule et j'irai vous attendre au Havre, où vous me rejoindrez demain, mais en gardant envers tout le monde le secret le plus profond.

— Vous pouvez compter sur moi, madame.

Elle ajouta :

— Et une fois au Havre, madame ?

— Je vous dirai adieu pour toujours, car là, je m'embarquerai pour les Indes.

— Si madame voulait m'emmener avec elle ? demanda Élisa d'une voix suppliante.

— Je ne sais si ce sera possible, nous en reparlerons, ma bonne Élisa : mais, quant à présent, je ne songe qu'à m'éloigner de Paris ; hâtez-vous donc, je vous en supplie.

Quand elle fut seule, elle s'écria, en se frappant le front avec désespoir :

— Vous savez si je l'aime, ô mon Dieu ! Il est tout pour moi en ce monde, moi aussi, je sens que je mourrai de ne plus le voir, et je le quitte, et je mets un monde entre lui et moi, pour ne plus le rencontrer sur terre ! Oh ! c'est trop ! mon Dieu ! c'est trop souffrir.

Et elle éclata en sanglots.

Pendant dix minutes, elle ne put que pleurer.

Puis, passant sur ses yeux son mouchoir tout trempé de larmes :

— Mais, il le faut ; j'aurai le courage de me sacrifier pour lui. Oh ! il souffrira, je le sais, il se tordra de désespoir et me maudira peut-être ; mais je lui aurais épargné une torture plus cruelle encore, une torture éternelle : celle d'être uni pour toujours à une femme accablée des mépris de tous, et de voir cette femme adorée mourir de honte et de douleur : la honte de rester à jamais courbée sous ces mépris immérités, et la douleur de voir rejaillir son déshonneur sur celui…

Une nouvelle explosion de sanglots vint étouffer sa voix.

— Allons, murmura-t-elle enfin, il me restera une consolation dans mon désespoir, celle de m'être sacrifiée pour lui.

Une heure s'écoula ainsi dans des accès de désespoir et des déchirements de cœur qui, à chaque instant, provoquaient les larmes et les sanglots.

Aussi ses traits étaient-ils bouleversés quand sa femme de chambre vint la prévenir qu'une voiture l'attendait à la porte.

Diana se leva, mit son chapeau et un pardessus et quitta le salon en disant à Élisa :

— Je descendrai à l'hôtel Frascati ; c'est là que je vous attends demain. Surtout, Élisa, rappelez-vous ma recommandation : le secret

le plus absolu sur ce point, quoi qu'on puisse tenter pour vous l'arracher.

Et elle ouvrit la porte.

Mais, comme elle allait sortir, elle se trouva face à face avec deux personnes, dont l'une lui arracha un cri de douleur.

C'était Louis de Brunières, appuyé sur le bras de son ami et les traits couverts d'une pâleur mortelle.

Diana était devenue aussi pâle que Louis de Brunières lui-même.

— Lui ! murmura-t-elle d'une voix défaillante.

Le jeune homme remua les lèvres pour répondre, mais il ne put proférer une parole, et Diana remarqua qu'il se penchait un peu plus sur le bras de son ami.

— Entrez, entrez vite, dit-elle vivement en se rangeant pour lui livrer passage.

Ils entrèrent, marchant lentement, et Albert se dirigea vers le petit salon qu'il avait quitté une heure auparavant.

— Asseyez-vous là, mon ami, lui dit Diana en lui avançant un fauteuil avec une expression de tendresse inquiète.

Puis, s'adressant à sa femme de chambre :

— L'air est un peu frais, fermez la fenêtre, Élisa.

Celle-ci s'empressa d'obéir.

— Monsieur a peut-être besoin de quelque chose ? dit-elle ensuite.

— Non, merci, répondit Louis d'une voix faible.

Élisa allait se retirer, quand Albert l'arrêta d'un signe et se tournant vers Diana :

— Madame, lui dit-il, je suis l'esclave d'un défaut pour lequel je vous demande grâce et dont je vous prierai même de vous faire la complice.

— Que voulez-vous dire ? lui demanda Diana stupéfaite.

— Je suis fumeur, madame, et j'ai justement sur moi des cigares dont le seul souvenir me grise ; c'est pourquoi je vous serais fort reconnaissant si vous vouliez bien autoriser votre femme de chambre à me conduire dans une pièce assez éloignée de celle-ci pour que je puisse me livrer à ma déplorable passion, sans inconvénient pour vous.

— Ne vous gênez pas, je vous prie, monsieur, lui dit Diana.

Et, s'adressant à la femme de chambre :

— Vous entendez, Élisa ?

— Veuillez me suivre, monsieur, dit celle-ci.

Et elle sortit avec Albert, auquel Louis adressa un regard de gratitude, car il comprenait fort bien le motif pour lequel celui-ci se retirait sous prétexte de fumer.

Dès qu'elle se vit seule avec lui, Diana se rapprocha du blessé, et pressant sa main blanche et maigre dans les siennes :

— Pauvre ami, lui dit-elle, comme vous voilà pâle et abattu, vous souffrez beaucoup de cette blessure, n'est-ce pas ?

— Non, mon amie, répondit le jeune homme en levant sur elle un regard qui enveloppa sa belle tête comme un jet de flamme, non, ce n'est pas de cette blessure que je souffre, c'est de là.

Et il montra sa poitrine.

Il reprit avec un accent à la fois plein de reproche et de tendresse :

— Oh ! mon amie, ma bien-aimée Diana ! quand je songe que je ne vous eusse jamais revue sans l'intelligente sollicitude de mon ami qui, vous entendant sonner violemment, eut la pensée de s'arrêter dans l'antichambre et d'écouter à la porte, et qui apprit par cette indiscrétion que vous alliez partir dans une heure, quand vous m'aviez donné rendez-vous pour le lendemain !

— Hélas ! mon cher Louis, répliqua la jeune femme, croyez-vous donc que je me sois décidée à un tel parti sans que tout mon être en saignât ? Oh ! vous ne savez pas quel affreux déchirement de cœur se faisait en moi, au moment même où je me résignais à cette éternelle séparation ; mais il le fallait, et c'est dans l'intérêt de votre considération, de votre bonheur à venir, que j'eus le courage de m'imposer ce cruel sacrifice.

— Que voulez-vous dire, Diana !

— Rappelez-vous mon histoire. Ne vous ai-je pas appris comment, croyant être la femme du comte de Saubignac, il me fut bientôt prouvé par une lettre de la comtesse elle-même, mourante à l'hôpital, que je n'étais que sa maîtresse ? Eh bien, cette terrible vérité, ignorée de tous jusque-là, va être rendue publique par le retour de la comtesse, qui a repris chez elle la place qui lui appartient. Or, innocente vis-à-vis de vous, à qui j'ai dévoilé toute ma vie, je suis coupable et flétrie à jamais aux yeux de tous ceux qui ont salué en moi la comtesse de Saubignac et pour lesquels je ne suis plus aujourd'hui qu'une maîtresse abandonnée par son amant et chassée par la femme

légitime, c'est-à-dire ce qu'il y a au monde de plus méprisable et de plus dégradé. Dans cette situation, dans cet abaissement immérité, mais dont rien ne saurait me relever, deux sentiments m'ont décidée à vous fuir, à mettre des mers entre vous et moi. D'abord, un doute, oh ! doute cruel ! je me suis demandé si, maintenant que j'étais libre, comme vous l'aviez si souvent et si ardemment souhaité, vous auriez toujours pour moi le même culte, le même amour dévoué et sublime, supérieur à toutes les considérations humaines, cet amour exclusif, enthousiaste, qui, dégageant mon image de tout ce qui existe en ce monde, la plaçait dans un ciel imaginaire et ne voyait plus, n'adorait plus qu'elle dans tout l'univers. Cette image-là, vous me le disiez alors, elle était pure et immaculée comme celle d'une madone, elle était sans tache et vous la trouviez supérieure à la vierge la plus chaste, car elle avait connu le martyre et non la flétrissure.

— Diana ! oh ! ma Diana ! s'écria le jeune homme, avez-vous pu croire que j'avais changé de sentiments à votre égard ? Oh ! oui, oui, vous êtes toujours pour moi la femme adorable et adorée entre toutes, à laquelle j'ai voué toute mon âme et près de laquelle je voudrais passer toute ma vie.

Et en parlant ainsi, il contemplait la jeune femme avec des yeux dans lesquels se lisaient tous les éblouissements d'une passion éperdue, sans égale et sans limites.

Le doute le plus violent se fût dissipé à la flamme de ce regard d'une invincible éloquence.

— Oh ! je vous crois, mon ami, je vous crois, et vous ne savez pas de quel ravissement je suis pénétrée en vous retrouvant toujours le même.

Puis elle ajouta :

— Le second des deux motifs qui m'ont inspiré la pensée de me séparer de vous pour toujours, motif entièrement opposé à l'autre, c'était la crainte de ne pouvoir résister à votre amour et de consentir à devenir votre femme, moi, souillée, irrévocablement déshonorée aux yeux de tous, comme je viens de vous le dire. Vous, riche, jeune, honoré, pouvant choisir parmi les plus belles et les plus aristocratiques jeunes filles une fiancée digne de vous, vous, mon ami, engager votre nom sans tache, votre vie irréprochable dans une union flétrie d'avance, voilà une pensée à laquelle je ne pouvais me résoudre. Dussé-je en mourir de douleur, j'étais décidée, et je le suis encore, à résister à toutes vos prières, convaincue que vous souffririez cruellement un jour d'avoir contracté une union déjà frappée d'anathème avant même de s'accomplir.

— Et vous dites, Diana, demanda le jeune homme d'une voix émue, que ce parti est irrévocable ?

— Oui, irrévocable, répondit Diana.

Louis de Brunières porta la main à sa poitrine et resta un moment sans pouvoir proférer une parole.

Il étouffait.

— Diana, dit-il enfin, je vous répète que je vous estime et vous admire autant qu'aucune femme au monde et que je vous aime comme jamais créature humaine n'a été aimée. Cet amour a si profondément pénétré tout mon être, qu'il le vivifie comme le sang qui m'afflue au cœur et comme l'air qui traverse mes poumons. Renoncer à vous je vous le jure, Diana, c'est renoncer à la vie : c'est à vous de décider si vous voulez ma mort, car je vous parle sérieusement.

— Mais, mon ami, lui dit Diana d'une voix suppliante, réfléchissez donc à…

Louis l'interrompit d'un geste.

— Je vais aller trouver ma mère en sortant d'ici, reprit-il, je lui dirai toute votre histoire sans en rien retrancher, sans en rien dissimuler ; c'est une femme d'un grand cœur et d'une haute intelligence, elle comprendra votre martyre, elle y compatira, et, je l'espère, elle consentira à notre union. Je vous en supplie, Diana, rapportez-vous-en au jugement de ma mère, rapportez-vous-en à elle du soin d'examiner vos scrupules de conscience et de décider si vous pouvez, oui ou non, devenir la femme de son fils. Vous aurez affaire en elle à un juge sévère, mais impartial, et, si elle décide, après avoir tout pesé dans sa sagesse, que vous pouvez être la femme de son fils, oh ! alors, vous le comprenez, ma Diana, toutes vos craintes devront se dissiper devant une telle sentence.

La jeune femme fut quelques instants sans pouvoir parler.

— Oh ! mon ami, mon cher Louis, dit-elle enfin avec des larmes dans les yeux, c'est en ce moment surtout que je vois à quel point vous m'aimez ; eh bien, oui, parlez à votre mère, et si elle décide que je suis digne de porter votre nom, d'unir ma destinée à la vôtre, alors j'en serai convaincue moi-même et je consentirai.

— Et vous me jurez d'attendre la réponse que je vous rapporterai ?

— Je vous le jure.

— Adieu, ma Diana, je vous quitte pour aller vous demander à ma mère.

Huit jours après la scène dans laquelle nous avons vu Diana s'engageant vis-à-vis de Louis de Brunières à conformer sa conduite à la décision qui serait exprimée par la mère de celui-ci, Albert Desroches se présentait chez le señor Pedro Ramirès, rue Royale, et demandait à lui parler.

On avait fait passer sa carte au Brésilien qui, se rappelant aussitôt le nom d'un des deux témoins de son adversaire, avait donné ordre de l'introduire à l'instant.

Albert entra.

Le Brésilien était seul et dans un état si effroyable que le jeune homme tressaillit à sa vue.

On avait dû lui faire une redoutable opération, à la suite de laquelle il restait défiguré.

La mâchoire avait été enlevée et remplacée par une mâchoire artificielle dont l'effet était hideux, quoique l'opération eût été faite par un habile chirurgien.

Le nègre Narcisse était près de lui.

Il le congédia d'un geste et, ayant indiqué un siège à Albert :

— Qui me vaut cette visite, monsieur ? lui demanda-t-il.

Albert le considéra avec l'expression d'une profonde surprise.

Il faisait une affreuse grimace en parlant ; sa voix, d'une sonorité bizarre et discordante, semblait sortir d'un mirliton, et chaque mot, complètement défiguré, rappelait la parole confuse, pâteuse, mal articulée que font entendre les idiots.

Pedro Ramirès comprit l'impression qu'il venait de produire et à laquelle il était sans doute accoutumé depuis quelques jours, et un éclair de haine passa dans ses yeux :

— Oui, balbutia-t-il dans son langage informe, voici dans quel état m'a mis M. de Brunières, mais je l'ai visé au cœur et, si je ne l'ai pas tué sur le coup, il ne s'en faut de guère.

— Je puis vous renseigner sur ce point, señor Pedro, répondit Albert, mon ami a été atteint à l'épaule et il est entièrement rétabli.

Un rugissement de rage fut la réponse du Brésilien, qui reprit :

— Et moi, voilà dans quel état il m'a mis !

— Il vous a prévenu en visant qu'il allait vous fracasser la mâchoire, vous n'avez rien à dire, il ne vous a pas pris en traître.

— Aussi je ne me plains pas, répliqua le Brésilien avec un accent de joie féroce, car, si ma balle l'a manqué, je lui ai fait au cœur, à l'aide d'une autre arme, une blessure plus terrible et plus dangereuse peut-être que celle à laquelle il a échappé d'abord.

— Je crois comprendre, dit Albert, cette autre arme, que vous maniez beaucoup mieux que le pistolet, c'est la calomnie, n'est-ce pas ? et vous voulez parler des deux cents circulaires par lesquelles vous avez voulu vous venger du mépris de la comtesse de Saubignac.

— Précisément, et cette fois, au moins, je suis sûr d'avoir atteint le but.

— En êtes-vous bien sûr, señor ? répliqua Albert avec un sourire ironique.

— Parfaitement sûr, elles ont été mises à la poste par…

— Par Narcisse, dit tranquillement Albert.

— Comment le savez vous ?

— Je l'ai vu.

— Comment cela ?

— Il les a mises à la poste sous mes yeux.

— Alors, vous savez que cette vengeance-là ne m'a pas échappé, au moins.

— Au contraire, cher señor…

— Hein ? que voulez-vous dire ?

— Je suis vraiment fâché de détruire toutes vos illusions l'une après l'autre, mais la calomnie n'a pas eu plus de succès que la balle, ni l'une ni l'autre n'est arrivée au but.

— C'est impossible, puisque vous avez vu vous-même Narcisse…

— Jeter les circulaires dans la boîte aux lettres, c'est vrai.

— Eh bien ?

— Eh bien, cinq minutes après, elles étaient entre les mains de mon ami Louis, qui les brûlait toutes, sauf quelques-unes que je portais à la comtesse de Saubignac, qui attendait dans un mortel

désespoir les résultats de cette odieuse calomnie et que je rassurai en lui montrant vos infâmes circulaires et en lui racontant… ce que je vais vous raconter à vous-même.

Et il lui fit le récit du stratagème qu'il avait employé pour se procurer ses circulaires.

— Et tenez, ajouta-t-il, si vous doutez, en voici une douzaine que j'ai apportées pour vous convaincre.

En même temps il les tirait de sa poche et les étalait sur le lit de Pedro Ramirès en lui lisant l'un après l'autre le nom des personnages auxquels il les adressait.

Après quoi il les ramassa et les remit dans sa poche.

Stupide d'étonnement, l'œil fixe et effaré, il fut quelques instants sans proférer un mot.

— Ainsi, murmura-t-il enfin, se parlant à lui-même, quand je la croyais écrasée sous le poids de cette révélation…

— Elle était rassurée et rayonnante.

Il y eut une pause.

Puis Pedro Ramirès reprit :

— Vous êtes fort ingénieux, monsieur Desroches, mais en même temps bien imprudent.

— Bah ! fit Albert.

— Vous n'avez pas réfléchi que ces circulaires, je suis toujours à même de les recommencer.

— Vous croyez ?

— Évidemment, et c'est ce que je vais faire.

— Vous n'en ferez rien, cher señor.

— Qui m'en empêchera ?

— Personne, si cela vous amuse ; mais, comme il n'en résulterait rien de mal pour la belle comtesse, ça ne vous amusera pas du tout ; voilà pourquoi vous y renoncerez de vous-même.

— Pourriez-vous me prouver ce que vous avancez là ?

— Tout de suite. Vous savez qu'il y a eu une première comtesse de Saubignac ?

— Nièce de M. Robert Doutreville, assassiné à Chaville il y a deux mois ; je le sais.

— On la disait morte.

— Dans l'Inde.

— On se trompait.

— Elle vit ! s'écria le Brésilien avec un éclair de joie dans les yeux.

— Et elle est à Paris.

— Elle viendra réclamer ses droits.

— C'est fait.

— Et que s'est-il passé ?

— Elle est installée dans son hôtel depuis huit jours.

— Et l'autre ?

— Mme Diana quittait l'hôtel le même jour.

— Pour aller ?…

— A deux pas d'ici et pour ainsi dire sous vos yeux, car elle habite le magnifique hôtel garni dont vous pouvez voir la marquise là-bas, à cinquante pas.

— Et sa position ?

— Se résume en un mot : *rien,* car elle a noblement refusé les bienfaits du comte.

— Dont elle n'était que la maîtresse.

— Oui, par suite d'une supercherie indigne imaginée par le comte, dont la conduite à son égard a été presque aussi infâme que la vôtre.

— Libre et sans ressources ? murmura le Brésilien, oh ! il faut que je la voie, et qui sait ?

— Ah çà ! dit Albert en éclatant de rire, on vous a donc laissé ignorer que vous n'avez plus figure humaine, señor Pedro ? Ne vous montez pas la tête, elle ne sera jamais à vous.

— Une chose me console, c'est qu'elle ne sera pas davantage à celui qu'elle aime, à cet odieux Louis de Brunières, qui ne saurait épouser la maîtresse du comte de Saubignac.

— C'est précisément ce qu'il a tenté d'obtenir de sa mère.

— Qui a refusé, j'en suis sûr, car c'est une femme très austère.

— C'est vrai.

— A la bonne heure !

— Alors Louis a eu une idée.

— Ah !

— Il est allé trouver la comtesse et l'a suppliée de venir dire à sa mère tout ce qu'elle pensait de Diana.

— Idée fort étrange !

— Pas tant qu'elle en a l'air, car la comtesse, qui connaît dans le plus grand détail l'histoire de Mme Diana, professe pour celle-ci la plus haute et la plus vive sympathie ; elle consentit donc à plaider sa cause, et…

Albert s'interrompit tout à coup.

— Et enfin ? demanda Pedro Ramirès avec, une curiosité anxieuse.

— Eh bien, tenez, voici la fin de l'histoire, dit Albert en montrant du doigt la marquise de l'hôtel garni où demeurait Diana, regardez et vous comprendrez tout de suite.

Une magnifique voiture découverte, traînée par un splendide attelage, venait de s'arrêter là.

Un instant après, la porte cochère s'ouvrait et la voiture disparaissait dans la cour.

— Pour qui cette voiture ? demanda le Brésilien.

— Pour elle.

— Où va-t-elle donc ?

— En Italie.

— Seule ?

— Non, mais avec…

La voiture sortait en ce moment.

Le Brésilien jeta un cri de rage en reconnaissant, dans cette voiture, Louis de Brunières, sa mère et Diana.

— Louis de Brunières ! s'écria-t-il eu pâlissant.

— Son époux avant un mois, dit Albert ; je voulais être le premier à vous annoncer cette bonne nouvelle, et, comme je n'avais pas d'autre but en venant ici, adieu, señor Pedro !

Mme de Fiernas et Cécile d'Estarbès.

TROISIÈME PARTIE
–
LES REPRÉSAILLES

L'arrêt de la cour de Versailles, qui condamnait Charles d'Estarbès à la peine de mort ayant été cassé, la cause revenait, au bout de deux mois, devant la cour d'assises de Senlis.

Dès le matin, toutes les auberges et tous les hôtels de la ville avaient été envahis par les témoins qui devaient déposer dans l'affaire et par les nombreux curieux accourus des environs pour assister aux débats.

Les bourgeois aisés et les fermiers cossus avaient envahi l'hôtel de la Croix-Blanche, qui regorgeait de monde et où régnait une animation tout à fait inusitée, même les jours de marché.

A chaque instant des voitures de toute forme et de tout genre entraient dans la vaste cour avec accompagnements de cris, de jurons, de claquements de fouet et d'aboiements de chiens, à la grande joie de Gustave, dont ce bruit, ce mouvement, et ce tapage charmaient les yeux et les oreilles.

On se rappelle Gustave, le garçon d'écurie, amoureux de la belle Martine.

Et, lui aussi, il jurait, il criait, il tempêtait au milieu des chevaux, des chiens, des cabriolets, des chars-à-bancs et des charrettes qui encombraient la cour, disputant avec les charretiers, donnant des coups de pied aux chiens, se démenant comme un furieux, rouge comme une pivoine, suant sang et eau, et, au fond, heureux et épanoui au milieu de cet infernal brouhaha comme le poisson dans l'eau.

Il était là dans son élément.

Tout à coup il cessa de jurer, tâcha d'imprimer à sa grosse face rougeaude une expression aimable et souriante, et, passant ses doigts dans sa bouche, essaya de fixer le long de ses tempes, en les tournant en forme d'accroche-cœurs, deux mèches de cheveux jaunes tout ébouriffées.

Quelle était la raison de cet essai de métamorphose, essai malheureux, disons-le tout de suite ?

Tous ces frais étaient faits par Gustave à l'endroit d'un cabriolet qui venait d'entrer dans la cour, conduit par un cocher tout exceptionnel.

Est-il nécessaire de dire que ce cocher était la belle Martine ?

C'était elle, plus épanouie que jamais dans sa superbe et robuste beauté, maniant le fouet avec cette sûreté de main et cette grâce rustique qui faisaient rêver tous les fermiers qu'elle rencontrait en chemin.

Après avoir appuyé fortement sur ses accroche-cœurs, Gustave s'avança en se dandinant gracieusement vers la voiture de la belle Martine et s'essuya la main à son pantalon pour la lui offrir.

— Merci, merci, mon garçon, lui dit Martine en riant de ses efforts pour se faire beau, je n'ai besoin de personne pour m'aider à descendre ; tiens la bride de mon cheval, c'est tout ce que je te demande.

— Comme il vous plaira, mam'selle Martine, répondit Gustave en passant à la tête du cheval, je suis là pour vous obéir, et même que vous me commanderiez de vous conduire devant M. le maire, que je serais heureux et fier de…

— C'est bon, c'est bon, je ne t'en demande pas tant, répondit la belle fermière, comme on l'appelait dans tout le pays.

Et elle sauta lestement à terre, à la grande admiration de Gustave, qui restait en extase devant toutes les richesses de cette magnifique taille.

— M. Doutreville est-il arrivé ? lui demanda-t-elle en lui jetant son fouet.

— Oui, mam'selle Martine, répondit Gustave en attrapant le fouet à la volée.

— Il est dans sa chambre ?

— Oui, mam'selle Martine, même qu'il n'a pas l'air fringant oh ! mais là, pas du tout.

— Serait-il malade ?

— Malade, je ne dis pas ; mais une vraie figure de carême prenant.

— Je vais savoir ce qu'il a.

Et elle gravit les degrés du perron qui conduisait au rez-de-chaussée de l'hôtel de la Croix-Blanche.

— Non d'un bonhomme, qu'elle est belle ! s'écria Gustave en plongeant sa main dans ses cheveux jaunes, geste imprudent qui eut pour effet de détruire un de ses accroche-cœurs ; et dire, qu'il faudrait

si peu de chose pour lui plaire ! Une paire de gants beurre frais, voilà tout, je sais ça par le maître clerc qui vient prendre ses repas chez nous. Et il m'a indiqué la manière de les porter, je m'en souviens très bien : passer le gant de la main gauche, excepté le pouce, qu'il faut laisser libre, tenir l'autre gant dans la main droite en le chiffonnant et en l'agitant d'un air indifférent comme par manière de dire : c'est des gants beurre frais qui m'ont coûté trois francs cinquante : eh bien, voyez comme je les chiffonne, comme je les secoue, comme je badine avec. Il paraît même que les malins les déchirent avant de les mettre, mais mes moyens ne me permettent pas d'aller jusque-là ; je me contenterai de laisser passer le pouce de la main gauche et de badiner avec le gant de la main droite. Il paraît que ça ne rate jamais, et, comme dit le clerc du notaire, ça exerce une fascination sur les femmes, oh ! mais là irrésistible ! Il m'a assuré qu'avec ça, un pot de pommade à la rose dans les cheveux, un pot entier, les femmes n'aiment pas qu'on lésine, de la pommade à l'héliotrope plein ma barbe, du musc plein mes habits et un bain de pied au préalable, je suis sûr de mon affaire, la belle Martine sera vaincue. Oui, mais il y a une chose que je ne peux pas me procurer, c'est le bain de pieds au préalable ; j'ai trouvé la pommade à la rose, la pommade à l'héliotrope, le musc ; mais le préalable, impossible ; j'en ai demandé partout, et, excepté un coiffeur qui en attend de Paris, on ne connaît pas ça à Senlis ; ils ne savent même pas si c'est une eau ou une pommade.

Pendant que Gustave mûrissait ces plans de séduction, la belle Martine, ne soupçonnant même pas le péril dont elle était menacée de ce côté, pénétrait dans la chambre de Jacques Doutreville.

Elle le trouva très pâle, comme le lui avait dit le garçon d'écurie, et obsédé par quelque sombre pensée ; car il avait le sourcil froncé et les traits violemment contractés.

C'est qu'il était encore sous le coup d'une émotion si terrible, qu'il lui avait semblé sentir sa raison chanceler dans son cerveau.

Quelques jours auparavant, il avait reçu une lettre contenant ce seul mot écrit au milieu du papier : Trois, et, le soir même, il apprenait la mort de son neveu, Augustin Doutreville.

Cependant, à la vue de Martine, sa physionomie s'éclaira.

— Vous ; Martine, lui dit-il tout surpris, vous à Senlis ! J'étais loin de m'attendre à cette agréable surprise.

— Je vous en apporte une qui vous sera pour le moins aussi agréable, répondit la belle fermière en s'asseyant.

— Qu'est-ce donc, belle Martine ? demanda le vieillard en lui

prenant la main.

Martine la retira en lui disant :

— Quand je vous la donnerai, ce sera pour tout de bon et pour ne plus la reprendre.

— Mais, belle Martine, pourquoi repousser ?…

— Oh ! laissons cela, nous avons à causer sérieusement.

Elle ajouta après une pause :

— La dernière fois que je vous ai vu, s'il vous en souvient, je vous ai promis de vous rendre un immense service malgré vous, en découvrant le secret que vous vous obstiniez à me cacher.

— Je m'en souviens, mais je n'avais rien à vous confier, ni à vous cacher, je vous jure.

— En êtes-vous bien certain ?

— Sans doute.

— Eh bien, tenez !

Elle déposa sur une table un petit paquet qu'elle portait à la main et dit à M. Jacques :

— Ouvrez cela.

Celui-ci jeta sur le paquet un regard indécis et inquiet.

— Que peut-il y avoir là-dedans ? demanda-t-il, très intrigué par le sourire énigmatique qui effleurait les lèvres de Martine.

— Un objet que vous êtes à cent lieues de soupçonner, répondit la belle paysanne, et qui va vous causer une joie immense et une inexprimable surprise, quelque chose que vous paieriez de la moitié de votre fortune, que je vous donnerai à titre de dot et que vous estimerez plus d'un million, j'en suis sûre.

— Savez-vous que vous excitez singulièrement ma curiosité ? dit M. Jacques qui, vivement impressionné par les paroles de Martine, considérait le paquet avec une vague appréhension.

— Allons, lui dit Martine, vous déciderez-vous enfin ? Avez-vous peur et craindriez-vous quelque sortilège ?

— Nullement, belle Martine, dit M. Jacques en s'approchant du paquet.

— Ah ! prenez garde, lui dit Martine, c'est fragile, très fragile, et je vous recommande les plus grandes précautions.

— Très fragile, murmura le vieillard tout en dénouant les ficelles qui enveloppaient le paquet, voilà qui devient de plus en plus mystérieux ; qu'est-ce que cela peut être ?

Enfin, au bout de quelques minutes, l'objet était débarrassé de ses papiers.

C'était une boîte.

— Enlevez le couvercle, mais toujours avec les mêmes précautions, lui dit Martine.

Il obéit.

Puis un cri étouffé s'échappa de sa poitrine, et il resta immobile, comme pétrifié, en face de l'objet qu'il venait de découvrir, le regardant avec des yeux effarés et saisi d'un sentiment de stupeur qui, pendant plus de cinq minutes, l'empêcha de parler :

— C'est bien vrai ?… Je ne me trompe pas ?… demanda-t-il enfin. C'est bien là l'écrit…

— Dans lequel Pierre Chenu confesse son crime et auquel sont jointes quelques notes d'un certain M. Portal, prouvant clairement que le complice masqué du paysan ne peut être que Jacques Doutreville, le frère de la victime.

Jacques Doutreville fixait sur Martine un regard qui avait quelque chose d'hébété.

L'explication que venait de lui donner la belle fermière ne faisait qu'accroître sa surprise.

Comment avait-elle pu s'emparer de deux pièces de cette importance, les feuillets, calcinés par la flamme, qui contenaient le récit de Pierre Chenu, et les notes de M. Portal, qui, en révélant tout ce qui s'était passé depuis entre le paysan et lui, démontraient jusqu'à l'évidence sa culpabilité.

Et, chose plus extraordinaire et plus inexplicable encore, comment avait-elle connu l'existence de ces papiers et comment ensuite avait-elle su entre quelles mains ils se trouvaient ?

Toutes questions qui bouleversaient son esprit et dont il cherchait vainement la solution.

— Ainsi, dit-il enfin à Martine, quand il eut recouvré quelque sang-froid, vous avez lu tout cela ?

— Naturellement, répondit celle-ci.

— Et vous en concluez ?

— Ce qu'en a conclu ce M. Portal, qui est un homme très fort, cela se voit.

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire que les véritables meurtriers de Robert Doutreville sont Pierre Chenu et vous-même, de sorte que tout le nœud de l'affaire est là, dans ces deux documents.

Jacques Doutreville se troubla tout à coup.

— C'est faux, répliqua-t-il d'un air embarrassé, il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce que dit contre moi ce M. Portal.

— Voyons, monsieur Doutreville, à quoi bon nier ce qui est clair jusqu'à l'évidence ? répliqua Martine dont la physionomie avait pris tout à coup une expression que le vieillard ne lui avait jamais vue ; avouez donc que, si ces pièces étaient entre les mains de la justice, il suffirait de les produire aux yeux de la cour et des jurés pour déterminer aussitôt l'acquittement de Charles d'Estarbès, innocent du

crime dont il est accusé, et votre mise en accusation. La destruction de ces documents a pour résultat inévitable la confirmation du jugement qui condamne ce jeune homme à la peine de mort. C'est donc le salut que je vous apporte là. Si vous le niez, si vous persistez à prétendre que vous n'avez rien à craindre et que ces deux pièces n'ont aucun intérêt pour vous, alors je les remporte et les restitue par un intermédiaire quelconque au magistrat auquel elles ont été volées.

Et elle fit un pas vers la table, pour s'emparer de la boîte qui contenait les précieux documents.

— Non, oh ! non, s'écria M. Jacques en se précipitant au-devant d'elle.

— Avouez donc franchement que vous êtes coupable, qu'il y a là un témoignage éclatant de votre crime et qu'en le détruisant je soustrais votre tête à l'échafaud.

— C'est vrai, c'est vrai, murmura le vieillard, pâle et tremblant sous le regard froid et déterminé de la belle Martine.

— Et pour vous sauver, reprit celle-ci d'un air sombre, je me rends coupable du plus odieux des forfaits, puisqu'à la place de la vôtre je livre au bourreau la tête de l'innocent.

— Oui, Martine, dit M. Jacques d'un air craintif, oui, je vous dois tout, la vie et l'honneur ; aussi, comptez sur ma reconnaissance, sur mon amour.

— Je crois, en effet, pouvoir compter sur l'une et sur l'autre, après la preuve de dévouement que je vous donne aujourd'hui.

Jacques Doutreville se laissa tomber dans un fauteuil, le corps agité d'un frisson convulsif.

— Tenez, dit-il en regardant tour à tour la belle fermière et les pièces qu'elle venait de lui livrer, je crois toujours rêver en songeant que c'est vous qui avez pu vous emparer de ces papiers, vous qui…

— Qui ne soupçonnais pas même leur existence, n'est-ce pas ? Oui, il y a là toute une suite de mystères plus inexplicables l'un que l'autre et qui motivent suffisamment la profonde anxiété dans laquelle je vous vois plongé. Écoutez donc, je vais tout vous raconter.

— M. Jacques se plongea dans son fauteuil, et, dardant sur la belle paysanne un regard où éclatait une ardente curiosité, il écouta.

— La première fois que je me rendis chez vous, à Chaville, reprit Martine, je me croisai avec un homme qui sortait de votre cabinet et dont l'aspect me frappa d'autant plus que j'avais saisi, sinon le sens, du moins le ton des dernières répliques que vous veniez d'échanger

tous deux et que j'avais remarqué en même temps l'expression haineuse de sa physionomie et de la vôtre, quand je parus devant vous. Il vous avait jeté son nom en vous quittant, le nom de Portal, qui se grava dans ma mémoire et que je me rappelai le soir où, à la ferme de l'Oseraie, vous l'avez laissé échapper avec la même expression haineuse, dans un monologue qui trahissait toutes les angoisses dont vous étiez dévoré et dont la source me parut être ce M. Portal. Je me promis alors de pénétrer, malgré vous, le secret qui vous plongeait dans de si mortelles inquiétudes. Ayant fait espionner les pas et démarches de M. Portal, qui vous avait donné à haute voix, en même temps que son nom, son adresse, que j'avais également retenue, je ne tardai pas à savoir qu'il allait presque tous les jours à Versailles, où il fréquentait exclusivement trois maisons, celle de Mme Cécile d'Estarbès, qui habite avec sa mère Mme de Furnes, celle de Me Vallon, ami et avocat de Charles d'Estarbès, et enfin, le cabinet de M. Linard, le magistrat qui avait été chargé de suivre l'affaire Robert Doutreville. Il me fut prouvé dès lors que M. Portal se dévouait tout entier aux intérêts de l'accusé et que ses efforts avaient naturellement un double but, prouver l'innocence de Charles d'Estarbès, et livrer à la justice le vrai coupable, qu'il devait connaître et contre lequel il avait sans doute à produire des témoignages éclatants. Or, en me rappelant les sentiments d'animosité que j'avais surpris entre vous et cette homme, en rapprochant cet incident des propos que j'avais entendus à plusieurs reprises dans le train, de Versailles à Chaville, je ne tardai pas à deviner que ce coupable supposé contre lequel il travaillait avec tant d'ardeur ne pouvait être que vous et je résolus de me mettre sur ses traces avec une ardeur égale.

Martine se tut un instant.

— En vérité, ma belle Martine, s'écria le vieillard, les traits rayonnants, je ne sais ce que je dois le plus admirer en tout cela, du dévouement que vous avez pour mes intérêts, ou de la prodigieuse intelligence dont vous avez fait preuve.

— Attendez, répondit Martine.

Et elle reprit :

— Un jour que je l'avais suivi de loin jusqu'à la porte du juge d'instruction, et que j'attendais sa sortie, immobile devant un magasin de nouveautés dont je feignais d'admirer l'étalage, je le vis sortir au bout d'une demi-heure, reconduit jusqu'à la porte par un individu que je reconnus aussitôt pour l'avoir vu jadis dans une situation peu honorable.

Je pris des informations sur son compte, elles se trouvèrent être

excellentes… à mon point de vue, c'est-à-dire détestables sous tous les rapports ; il était criblé de dettes et jouissait d'une fort mauvaise réputation. Le soir même, je lui écrivis pour le prier de passer à mon hôtel, sans lui faire savoir qui j'étais, et, quand je fus seule avec lui, je lui appris que je l'avais connu chez un haut personnage d'où il avait été chassé pour abus de confiance. Puis je l'interrogeai au sujet de M. Portal, en lui promettant une somme proportionnée au service qu'il pourrait me rendre s'il se trouvait en mesure de le faire eu qualité de secrétaire du juge d'instruction.

Après un long entretien, il me dit enfin qu'il avait pris note de tous les éléments du procès et que, parmi les témoignages apportés depuis peu, comme pièce à conviction à la décharge de l'accusé, se trouvaient deux documents de la plus haute gravité fournis par M. Portal et d'où il ressortait clairement que le véritable meurtrier de Robert Doutreville était son propre frère, Jacques Doutreville.

— C'est inouï, s'écria le vieillard dont la surprise allait toujours croissant, en vérité, Martine, vous rendriez des points au plus habile agent de police.

— Ses antécédents me permettaient d'aller droit au but sans perdre le temps en préliminaires ; je lui demandai donc s'il voulait me livrer le témoignage qui accablait si hautement M. Jacques Doutreville et à quel prix il estimait ce service. Il me demanda cent mille francs, me donnant pour raison qu'après un coup pareil il n'avait d'autre parti à prendre que de s'expatrier, les soupçons devant naturellement tomber sur lui, car il avait la garde de toutes les pièces à conviction, et, sur son affirmation que, de ces pièces, dépendait l'issue du procès, je lui promis cette somme, m'engageant à les lui rapporter si on refusait de les payer ce prix-là.

— Cent mille francs ! murmura M. Jacques d'un air désolé.

— Trouvez-vous que votre tête ne vaille pas cela ? lui demanda Martine.

— Eh bien, soit, cent mille francs.

Et, avançant la main vers la boîte :

— Allons, dit-il, je jette cela au feu et cette fois Charles d'Estarbès est bien perdu sans retour. J'en suis fâché pour lui, mais, entre sa tête et la mienne, je ne puis hésiter.

Mais, comme la main de Jacques Doutreville s'abattait toute frémissante sur le précieux paquet dont la destruction allait le sauver de la plus effroyable destinée dont un homme puisse être menacé, une autre main s'élança au-devant de la sienne et la repoussa en l'étreignant avec force.

— Vous ne m'avez donc pas compris ? dit Martine, debout en face du vieillard, sur lequel elle fixait un regard ferme et déterminé.

— Que voulez-vous dire ? demanda celui-ci, surpris de la résistance que lui opposait la belle paysanne.

— Rappelez-vous mes paroles : c'est contre une somme de cent mille francs, qui lui sont indispensable pour vivre à l'étranger, que Goëzmann, le secrétaire du juge d'instruction, a consenti à me livrer ces papiers.

— Eh bien, n'ai-je pas acquiescé à ce marché ?

— Oui, mais cela ne suffit pas.

— Comment !

— J'ai pris rengagement de ne céder ces papiers qu'en recevant la somme convenue.

— Vous défieriez-vous de moi, Martine ?

— Nullement. J'ai en votre probité une confiance absolue.

— Eh bien ?

— Eh bien, je n'en suis pas moins forcée d'observer rigoureusement ce qui a été convenu entre moi et ce Goëzmann qui, ne vous connaissant pas, n'est pas tenu d'avoir en vous la confiance que vous m'inspirez, et qui m'a fait, en outre, ce raisonnement très juste : Dans toute affaire, il faut toujours prévoir le cas de mort, mais surtout dans une affaire de cette nature, où toute revendication est impossible ; or, que M. Doutreville meure subitement après avoir détruit ces papiers, que deviendrai-je ?

M. Jacques, homme de chiffres et très-fort en affaires, n'avait rien à répondre à cet argument.

— Cet homme a raison, dit-il enfin, mais je n'ai pas cent mille francs sur moi, cela se comprend.

Martine ne répondit pas et resta dans la même position, c'est-à-dire une main posée sur les papiers et étreignant de l'autre celle du vieillard.

— Au fait, reprit celui-ci, il y a un moyen bien simple de sortir d'embarras.

— Une traite de cent mille francs sur mon banquier, j'espère que cet homme ne contestera pas la valeur de ma signature.

— Comprenant fort bien que vous ne pouviez avoir apporté cent mille francs avec vous, j'ai songé à ce moyen, dit Martine, et je l'ai proposé à Goëzmann.

— Qui n'a dû faire aucune objection ?

— Au contraire, il en a fait une.

— Laquelle ? s'écria M. Jacques.

— L'impossibilité, pour le secrétaire Goëzmann, d'aller présenter à votre banquier une traite de cent mille francs, signée Doutreville, après la disparition de pièces à conviction dans lesquelles le ministère public eût trouvé la preuve éclatante de la culpabilité de celui-ci, car ces pièces sont notées et analysées dans la liste des documents relatifs à l'affaire.

Le bon sens pratique de M. Jacques fut obligé de reconnaître, cette fois encore, la justesse de cette objection.

— Alors, dit-il après une pause, il faut décidément la somme ?

— En billets de banque, c'est-à-dire en monnaie facile à transporter et ayant cours en tous pays.

— Que faire ? c'est dans une heure que vont ouvrir les débats, le temps me manque pour aller à Paris et on rapporter cette somme.

— Absolument, dit Martine.

— Alors, que faire ? répéta le vieillard avec découragement.

— Mais j'y songe, pourquoi ne vous chargeriez-vous pas de cette commission ?

— Moi ?

— Sans doute. Quel inconvénient y voyez-vous ?

Martine parut hésiter.

Puis, après avoir longuement réfléchi :

— Non, dit-elle, c'est impossible.

— Pourquoi ?

— On fera cette réflexion : les pièces si importantes qui devaient changer complètement la face du procès ont disparu le 25 décembre, le secrétaire du juge d'instruction, auquel incombaient la garde et la responsabilité de ce dépôt, prenait la fuite le même jour, et enfin, le même jour encore, M. Jacques Doutreville, sauvé par la disparition, et, sans nul doute, par la destruction de ces pièces, faisait prendre cent mille francs chez son banquier, car tout se sait.

Or, quel besoin pouvait-il avoir de ces cent mille francs, ce jour-là, alors qu'il était retenu à Sentis pour cette affaire, dans laquelle il se trouvait gravement compromis ? Voilà ce que se demanderont les agents qui ont pour mission d'avoir les yeux incessamment ouverts sur les agissements de tous les individus qui se trouvent mêlés à ce procès, et à l'attention desquels les papiers en question vont vous signaler tout particulièrement. On s'informera et on saura que l'intermédiaire employé dans cette circonstance par M. Doutreville est une certaine Martine, de la ferme de l'Oseraie ; on s'enquerra de l'emploi du temps de la nommée Martine durant toute cette journée et il n'est pas impossible qu'on découvre qu'elle avait eu dans la matinée un long entretien avec le secrétaire Goëzmann. Déduisez les conséquences de ces diverses découvertes, et vous verrez que de leur constatation il résulte clairement que vous m'avez envoyée vers ce Goëzmann avec mission de lui acheter les pièces qui devaient vous perdre. Donc, en me mêlant dans cette affaire plus que je ne le suis déjà, vous mettez entre les mains de la police un fil conducteur qui offre un double danger : celui de me compromettre inutilement et celui de vous désigner comme le vrai coupable en vous montrant en relation avec le secrétaire Goëzmann, par l'intermédiaire d'une femme à votre service.

Tout en l'écoutant, Jacques Doutreville considérait la belle fermière avec l'expression d'une profonde stupeur.

Celle qui lui parlait ainsi n'avait aucun rapport avec la rustique et naïve paysanne qu'il avait vu jusque-là en elle.

Ce n'était pas la première fois qu'il faisait cette remarque, mais il en était frappé, en ce moment surtout, et se demandait quel mystère cachaient ces étranges contrastes.

— Eh bien, lui dit Martine voyant qu'il gardait le silence, admettez-vous les raisons que je viens de vous soumettre ?

— Elles sont excellentes et prouvent en vous une force de raisonnement que je ne vous soupçonnais pas, je vous l'avoue.

— J'ai été malheureuse dans ma jeunesse, répondit Martine, et il n'est rien de tel pour vous former le jugement.

— Oui, vous avez raison, reprit le vieillard, je ne puis vous employer dans cette affaire ; il faut que je la fasse seul et directement ; mais, encore une fois, je ne puis bouger d'ici. Comment faire ?

— Eh ! mon Dieu ! répondit la belle fermière avec un léger haussement d'épaules, vous êtes arrêté par une bien mince difficulté.

— Vous trouvez, Martine ?

— Eh ! sans doute !

— Et vous avez un moyen de…

— Un moyen fort simple.

— Voyons donc.

— C'est ce matin que M. Linard, le juge d'instruction de Versailles, a fait transférer chez le magistrat chargé de suivre l'affaire devant la cour de Sentis tous les documents dont la liste détaillée avait été remise à celui-ci qui, d'ailleurs, les avait vus et étudiés chez son confrère, en même temps son ami, de manière à pouvoir faire tout son travail. Chargé de cette délicate mission, Goëzmann a trouvé là une occasion excellente, et en a profité pour s'emparer des pièces que je vous apporte. Le nouveau juge d'instruction ne tardera pas à s'apercevoir de l'absence de ces papiers, les plus importants du dossier, mais on croira d'abord à une erreur, à une négligence et on cherchera partout avant de soupçonner la vérité. Il n'est même pas impossible qu'on renvoie l'affaire, faute de documents perdus ou égarés, mais indispensables ; alors vous aurez le temps d'aller à Paris, d'en revenir et de me remettre la somme convenue, avec laquelle Goëzmann pourra prendre la fuite avant que le soupçon ne l'atteigne, ce qui arrivera aussitôt après sa disparition, mais alors seulement.

— Alors, dit M. Jacques, vous me conseillez d'attendre l'ouverture des débats ?

— Je vous y engage.

— Eh bien ! soit, et, jusqu'à ce que j'aie acquis le droit de les détruire en les payant, je vais serrer précieusement ces papiers dans une armoire dont j'aurai toujours la clef sur moi.

— Pardon, dit Martine en tirant le paquet à elle, mais c'est impossible.

— Encore ! s'écria le vieillard avec un mouvement d'humeur.

— Toujours, répondit Martine avec calme.

— Je vous donne ma parole de ne pas y toucher, de ne pas même ouvrir l'armoire qui les contiendra avant d'avoir rempli les

clauses de notre marché.

— Et vous êtes incapable de manquer à votre parole, je le sais ; mais, je vous l'ai dit, moi aussi j'ai donné une parole, et, comme vous, je veux la tenir scrupuleusement ; remettre les papiers contre la somme convenue, voilà ma consigne et je la suivrai à la lettre.

Et, s'emparant du paquet.

— Je l'emporte, dit-elle, et c'est chez moi qu'il sera renfermé, jusqu'à ce que vous veniez le prendre avec cent mille francs dans la main.

Et, faisant au vieillard une révérence accompagnée d'un doux et amical sourire, elle sortit avec le paquet sous le bras.

A l'heure où cette scène se passait à l'hôtel de la Croix-Blanche, trois personnes, réunies dans un petit salon donnant sur la campagne, causaient d'un air vivement ému.

La maison était une jolie habitation située à une extrémité de la ville et presqu'en pleine campagne.

Les trois personnes que nous y trouvons réunies étaient trois femmes : Cécile d'Estarbès, Mme de Fiernas, sa mère, et Mme Bernier, amie de cette dernière, à laquelle elle avait offert l'hospitalité, ainsi qu'à sa fille, pendant toute la durée du procès.

Le procès, naturellement, c'était là le sujet dont elles s'entretenaient en ce moment.

Mme de Fiernas, l'œil brillant et la physionomie animée, expliquait pour la troisième fois à son amie, qui l'écoutait avec une indulgente complaisance et comme si elle apprenait quelque chose de nouveau, en quoi consistaient les témoignages découverts et apportés à la justice par leur protecteur, M. Portal, et la conviction où était ce dernier que ces pièces allaient inévitablement déterminer l'acquittement de son pauvre Charles.

Il s'affaissa aussitôt sur le sol en râlant...

— Oh ! oui, dit Cécile, dont les traits pâles et les yeux rougis attestaient les longues souffrances, oui, il est sauvé ; la vérité va luire enfin éclatante aux yeux des juges, et mon bien aimé Charles après deux mois de séparation, deux mois d'inexprimables tortures, car si vous saviez ce qu'il a souffert, madame, seul au fond d'une prison,

séparé de tout ce qu'il aime et accusé d'un crime odieux, lui, innocent ! lui, si noble et si bon !

— Vous n'avez jamais douté de son innocence, ma chère Cécile, et cela se comprend, dit Mme Bernier ; aussi n'est-ce pas votre conviction qui me rassure en ce moment, non plus que celle de votre mère, qui adore son gendre presqu'autant que sa fille, non mais l'assurance de M. Portal, dont le caractère solide et le jugement calme et froid m'inspirent une extrême confiance. Lui aussi m'a parlé du précieux témoignage qui doit porter la lumière dans l'âme des juges appelés à décider du sort de notre pauvre ami, et, après l'avoir entendu, il ne m'est pas resté le moindre doute sur l'issue du procès ; je considère déjà Charles comme acquitté, et je ne serais pas surprise que nous le pressions toutes trois dans nos bras ce soir même.

— Oh ! mon Charles ! mon pauvre Charles ! murmura la jeune femme en pleurant de joie à cet te pensée.

Elle ajouta, en essuyant ses larmes :

— Ma mère ! comme il faudra l'aimer pour lui faire oublier toutes ses souffrances ! de quels soins, de quelles prévenances nous allons l'entourer ! et comme nous serons heureuses nous-mêmes de veiller sur lui comme sur un enfant et de l'envelopper jour et nuit de notre tendresse ! il a été si malheureux, mon pauvre ami ! il a tant pleuré loin de nous !

— Oh ! oui, nous l'entourerons de soins, ce cher enfant, répondit de Fiernas ; oui, nous ranimerons à force de tendresse son cœur flétri et son âme abattue.

— Ah ! la douce vie que nous lui ferons à nous deux ! murmura Cécile en souriant à travers ses larmes.

— Oui, vous lui devez tout votre amour à ce pauvre Charles, mais que de reconnaissance ne devez-vous pas à son sauveur ! à ce M. Portal, que nous devons considérer comme un envoyé de la Providence, car sans lui, sans le tact et la perspicacité qui lui ont démontré l'innocence de celui que la loi venait de condamner à mort, sans l'admirable dévouement qu'il a mis à votre service, mû par la seule passion de la justice, par le seul désir d'arracher à l'échafaud cet innocent qui lui était inconnu, sans l'énergie, la finesse et l'intelligence qu'il a déployées dans la recherche du vrai coupable, hélas ! il faut bien l'avouer, Charles était perdu et son innocence, évidente et palpable aujourd'hui grâce à M. Portal, ne l'eût pas sauvé de l'échafaud.

— Oh ! murmura la jeune femme en frissonnant de tous ses membres, je me sens glacée jusqu'au cœur quand je songe qu'à cette

heure nous n'aurions plus qu'à le pleurer.

— A quoi bon ramener sans cesse ta pensée sur cette horrible image, puisque maintenant nous n'avons plus rien à redouter ? lui dit sa mère.

— Il est vrai, ma mère, mais la vie de mon Charles a tenu à si peu de chose ! Ces papiers, d'où dépend son salut, n'est-ce pas un hasard providentiel qu'ils n'aient pas été entièrement consumés, comme le voulait M. Doutreville et comme il le croyait en quittant son cabinet ? et n'est-il pas effrayant de penser que, si cette pièce eût été détruite, si elle ne fût pas tombée au pouvoir de M. Portal qui, conséquemment, eût été dans l'impossibilité de faire toutes les découvertes qui découlaient de cette trouvaille qui complètent, en les expliquant, les révélations contenues dans le récit si miraculeusement échappé aux flammes, n'est-il pas effrayant de penser que cet homme eût joui tranquillement du fruit de son crime, tandis que mon Charles, innocent, eût porté sa tête sur l'échafaud, car les pièces trouvées par M. Portal, tout est là !

— Eh bien, mon enfant, lui dit Mme de Fiernas, puisque nous tenons pour ainsi dire la lumière dans notre main, pourquoi te tourmenter ainsi en ravivant les angoisses dont nous avons tant souffert et qui n'ont plus de raison d'être aujourd'hui ?

— Mais dit Mme Bernier, voici bientôt l'heure de nous rendre au tribunal et je ne vois pas venir M. Portal, qui nous avait promis une visite pour ce matin.

— Oh ! dit Mme de Fiernas, c'est qu'il est retenu quelque part pour nos propres intérêts, n'en doutez pas.

— J'en suis convaincue, mais c'est égal, je regrette de ne pas le voir avant que nous partions ; il a dû parcourir la ville depuis ce matin, il a vu sans nul doute, maître Vallon, votre avocat, il est impossible qu'il n'ait pas quelques renseignements précieux à vous donner.

Un violent coup de sonnette retentit en ce moment à la porte de la rue.

— Ce doit être lui, dit la jeune femme en se levant d'un bond.

— Je ne crois pas, répliqua sa mère, il ne sonne pas avec cette brutalité.

La porte du salon s'ouvrit presque aussitôt et M. Portal, passant devant la domestique, entra brusquement.

D'abord stupéfaite de cette façon d'agir entièrement contraire à

ses habitudes, Mme de Fiernas allait lui adresser la parole quand elle le vit se jeter dans un fauteuil avec des gestes qui annonçaient une grande agitation d'esprit.

Elle l'observa alors et remarqua qu'il était extrêmement pâle.

La jeune femme, elle aussi, fut frappée de l'altération de ses traits et étonnée d'un trouble aussi profond chez un homme d'un caractère aussi énergique ; inquiète à la pensée que la cause de ce trouble pouvait être quelque mauvaise nouvelle concernant son mari, elle courut à lui en s'écriant :

— Mon Dieu ! monsieur Portal, qu'avez-vous ? Que vous est-il arrivé ?

— A moi, personnellement, rien, répondit M. Portal en passant la main sur son front avec une angoisse visible.

— Alors, demanda Cécile en hésitant, que se passe-t-il donc ? Quelle est la raison du trouble que je vous vois ?

— Cette raison ! répondit M. Portal en fixant sur la jeune femme un regard ému.

— Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! vous me faites frémir, balbutia Cécile d'une voix défaillante.

Puis, dardant sur lui un regard où se peignait une violente anxiété :

— Mon mari est malade ? s'écria-t-elle.

Et, le regard effaré, les mains jointes, penchée en avant et presque agenouillée devant M. Portal, elle attendit sa réponse, aussi pâle, aussi défaite que si c'eût été un arrêt de mort.

M. Portal la regarda un instant en silence, puis il répondit avec l'accent d'une profonde pitié :

— Hélas ! plût à Dieu que ce ne fût que cela !

— Que cela ! que cela ! murmura Cécile atterrée et le regard toujours fixé sur le visage de M. Portal pour y lire sa pensée.

Puis, après une pause, un cri aigu, un cri horrible, un cri déchirant, sortit de sa poitrine et elle s'élança vers sa mère en s'écriant :

— Ah ! je devine ! il est mort ! ma mère ; mère ! il est mort.

— Non, lui dit M. Portal, non, madame, votre mari n'est pas mort, il n'est pas même malade ; rassurez-vous.

Cécile revint brusquement vers lui, et s'emparant de sa main, qu'elle pressa avec une énergie fiévreuse :

— Il ne lui est donc rien arrivé, à lui ? demanda-t-elle d'une voix frémissante.

— Hélas ! non.

— Qu'est-ce donc ?

— Un grand malheur.

— Oh ! parlez, parlez !

— Je vous le répète, j'aurais voulu vous le cacher ; mais c'est impossible, il faut que je vous le révèle, et je ne puis tarder, car vous l'auriez appris tout à l'heure, à l'improviste, en plein tribunal, et il vaut mieux que ce soit ici et par moi que…

Il s'interrompit un instant, comme si les paroles n'eussent pu s'échapper de ses lèvres, puis il reprit :

— Eh bien, ces papiers à demi-consumés, récit de Pierre Chenu, ce témoignage écrasant dont j'avais éclairé si vivement tous les passages obscurs, ces deux pièces qui contenaient à la fois l'acquittement de Charles d'Estarbès et les preuves éclatantes de la culpabilité de Jacques Doutreville…

— Eh bien ? demanda la jeune femme éperdue et la poitrine haletante, car elle pressentait quelque grand malheur.

— Eh bien, ces pièces ont été égarées ou volées ; elles n'existent plus.

— Ah ! il est perdu, il est perdu ! s'écria Cécile en tombant dans les bras de sa mère.

Un profond silence suivit cette terrible révélation.

La jeune femme était tombée à demi évanouie dans un fauteuil, et sa mère et Mme Bernier lui prodiguaient leurs soins et leurs consolations.

— Oh ! laissez-moi, ma mère, laissez-moi tout entière à mon désespoir, s'écria Cécile en sanglotant, ne savez-vous pas que ces pièces étaient notre seule chance de salut, que nous n'avons plus rien maintenant à opposer aux témoignages qui, devant la cour de Versailles, ont paru suffisants pour faire prononcer contre lui la peine capitale ? Oh ! ma mère ! ma mère ! comment voulez-vous que je me console ?

Et, plongeant son visage dans ses deux mains, elle recommença à sangloter.

— Et vous êtes sûr que ces pièces ont disparu ? demanda Mme de Fiernas à M. Portal.

— Eh ! madame, répondit celui-ci, croyez-vous donc que je serais venu vous faire part d'un pareil désastre, si je n'avais une entière certitude à cet égard !

— Mais comment et par qui avez-vous appris cela ?

— Par Me Vallon, notre avocat, qui venait de l'apprendre lui-même de M. Linard, le juge d'instruction, dépositaire de ces pièces.

— Et M. Linard ignore comment elles ont été égarées ?

— Dites volées, madame, car des papiers aussi importants ne s'égarent pas.

— Quoi ! vous soupçonneriez ?…

— Oui, je soupçonne celui dont elles auraient entraîné la condamnation de s'être approprié ces pièces.

— M. Jacques Doutreville ?

— Lui-même.

— Cela me semble difficile ; comment admettre, en effet, qu'il ait pu pénétrer chez le juge d'instruction, qu'il ne connaît sans doute pas, et s'emparer de papiers si bien gardés ?

— Aussi suis-je bien convaincu que ce n’est pas lui qui a fait le coup.

— Qui donc ?

— Un complice ayant accès dans la place.

— Alors cela doit se réduire à un petit nombre d’individus.

— Un très petit nombre, en effet, et ils sont fort surveillés en ce moment.

— Sait-on à peu près à quelle époque peut remonter la soustraction de ces papiers ?

— On n’a aucune donnée à cet égard.

— Quand s’en est-on aperçu ?

— Ce matin seulement, chez le nouveau juge d’instruction et au moment où celui-ci a voulu procéder à l’inventaire des pièces à conviction qui lui étaient remises de la part de son confrère.

— De sorte qu’on ignore si le vol a été commis chez l’ancien ou chez le nouveau magistrat ?

— Complètement.

— Et votre opinion, à vous, monsieur Portal ?

— Mon opinion est que la soustraction est toute récente ; je ne serais même pas surpris qu’on eût choisi, pour faire le coup, le moment où ces pièces ont été transportées de Versailles à Senlis.

— Qui vous fait croire cela ?

— C’est que le transport des papiers dans la voiture qui devait les apporter ici s’est fait sous les yeux de M. Linard, qui a dû surveiller cette opération avec le plus grand soin, et il est impossible que son attention ne se soit pas portée tout particulièrement sur les pièces les plus importantes du procès, celles dans lesquelles, après les avoir étudiées il voyait l’acquittement assuré de Charles d’Estarbès.

— Et quelles démarches a-t-on faites pour retrouver ?…

Mme de Fiernas fut interrompue par un nouveau coup de sonnette.

— Qui peut venir en ce moment ? dit Mme Bernier.

— Me Vallon peut-être, répondit M. Portal ; il se tient au courant de toutes les démarches qui sont tentées depuis ce matin pour retrouver la trace de nos papiers, et je l’ai prévenu que je l’attendais ici dans le cas où…

La domestique ouvrit en ce moment la porte du salon et annonça :

— Me Vallon.

L'avocat entra.

Cécile s'était levée brusquement.

Elle courut à lui et, plongeant dans ses yeux son regard brûlant d'anxiété :

— Eh bien, monsieur, lui demanda-t-elle d'une voix brève, quelle nouvelle ?

— Je vais vous le dire, madame, répondit l'avocat tout haletant.

Mais la jeune femme avait déjà remarqué l'expression sérieuse de sa physionomie.

— Ah ! s'écria-t-elle avec un geste de désespoir, on n'a rien trouvé !

Me Vallon ne répondit pas.

— Qu'a-t-on fait ? lui demanda M. Portal.

— Le commissaire s'est rendu d'abord avec deux agents à l'hôtel de la Croix-Blanche, où est descendu M. Jacques Doutreville.

Les trois femmes s'étaient groupées en face de l'avocat, et, le regard fixé sur lui, elles attendaient avec une curiosité anxieuse.

— Et alors ? demanda vivement la jeune femme.

— Alors, malgré ses protestations indignées, on s'est livré aux plus minutieuses investigations ; les armoires, les tiroirs des meubles, jusqu'à la paillasse du lit, jusqu'à la malle, et même jusqu'aux vêtements de M. Doutreville, tout a été fouillé et visité avec une attention scrupuleuse.

— Et pas trace des papiers !

— Aucune.

— Malédiction ! murmura M. Portal.

— Heureusement, reprit Me Vallon, M. Linard avait voulu accompagner le commissaire de police à l'hôtel de la Croix-Blanche.

— Ah ! s'écria Cécile, et lui, il a découvert ?…

— Bien peu de chose.

— Quoi donc ? demanda la jeune femme en se penchant avidement vers l'avocat.

— Un bout de fil.

— Que peut prouver un bout de fil ?

— Vous allez voir. Le commissaire se retirait avec ses agents, tous trois fort désappointés, lorsque M. Linard, promenant un dernier regard autour de la chambre, se dirigea tout à coup vers une table en disant : Qu'est-ce que c'est que cela ? Et, se baissant, il ramassa sous la table un bout de fil rose, fort comme une petite ficelle, et dont l'une des extrémités conservait un fragment de cire verte. Il examina un instant le fil et la cire, et, s'adressant à M. Doutreville :

— Pourriez-vous me dire d'où vient ce fil ? lui demanda-t-il.

— Mais, répondit celui-ci, il m'a servi à envelopper chez moi des papiers que j'ai eu besoin d'examiner ici, de sorte que j'ai coupé naturellement le…

— Mais ce qui n'est pas naturel, reprit le magistrat, c'est que ce fil soit exactement semblable à celui qui enveloppait les papiers que nous espérions trouver ici, de même que cette cire est identiquement pareille comme ton à celle dont je me suis servi pour sceller le paquet.

— C'est un hasard, cela ne me regarde pas.

Il ajouta avec assurance :

— Au reste, vous avez tout fouillé, tout scruté ici sans rien trouver, que voulez-vous de plus ?

— Nous avons cherché dans les armoires, dans tous les meubles, dans vos vêtements, mais…

— Eh bien, que voulez-vous voir de plus ?

— La cheminée, dit M. Linard en regardant fixement M. Doutreville.

Mais, au lieu de se troubler, comme l'avait pensé le magistrat, le vieillard parut ravi.

— En effet, dit-il, si j'ai jeté au feu ces papiers, qui formaient un volume assez considérable, il est impossible qu'on n'en retrouve pas la trace dans l'âtre.

— C'est mon avis, répondit M. Linard, le papier même entièrement consumé conserve longtemps sa forme, surtout lorsqu'il est en masse.

— Voyez donc, dit M. Doutreville d'un air triomphant.

Alors le commissaire de police, les deux agents et le magistrat lui-même se mirent à fouiller les cendres à l'aide de la pelle et des

pincettes ; mais leurs recherches demeurèrent sans résultat.

Il parut prouvé cette fois qu'on avait fait fausse route et qu'il fallait chercher ailleurs les précieux papiers.

— Avez-vous reçu quelque visite ce matin ? demanda le commissaire à M. Doutreville.

— Oui, monsieur, répondit celui-ci.

— Quelle personne ?

— Une femme, répondit le vieillard d'un ton railleur.

— Le nom de cette femme ?

— Martine, une paysanne, domestique à ma ferme de l'Oseraie, que vous connaissez bien, monsieur le commissaire.

— Oui, je connais la ferme et la paysanne.

Il ajouta :

— Et c'est tout ? Vous n'avez vu aucune autre personne ?

— Aucune. D'ailleurs, adressez-vous à l'hôtelier.

C'est ce que fit le commissaire en se retirant, et il lui fut répondu qu'en effet Martine était la seule personne qui fût venue voir M. Doutreville dans la matinée.

— Et l'opinion définitive de M. le juge d'instruction ? demanda M. Portal.

— Il est convaincu que le bout de fil trouvé chez M. Doutreville est un fragment de celui dont il s'est servi pour empaqueter les papiers soustraits, et il reconnaît également le morceau de cire adhérent à ce fil comme étant celui qu'il a employé pour sceller le paquet ; sur ces deux points il n'a pas le moindre doute.

— Alors que conclut-il de ces deux découvertes ?

— Il en conclut que les papiers sont détruits.

Un cri étouffé accueillit ces derniers mots.

C'était Cécile qui venait de porter son mouchoir à sa bouche pour comprimer ses sanglots.

— Calmez-vous, madame, lui dit vivement l'avocat, tout n'est pas encore perdu, il nous reste un espoir.

— Lequel ? demanda Mme de Fiernas.

— Les soupçons se sont portés sur deux personnes, M. Doutreville et Goëzmann, le secrétaire de M. Linard ; or, en ce

moment et pendant l’absence de ce dernier, à cette heure à Senlis, un commissaire de police de Versailles fait une perquisition dans son logement.

— Mais quand saura-t-on ?

— Il est près de midi, il a dû commencer à neuf heures, peut-être a-t-il déjà envoyé un télégramme à M. Linard.

Il ajouta, en se levant :

— Je cours m’en assurer et reviens aussitôt.

Le soir même du jour où s’étaient passées les scènes que nous venons de raconter, un homme portant une belle blouse neuve brodée de rouge au collet, de grandes guêtres de cuir, montant jusqu’aux genoux, de bons souliers ferrés, un feutre à larges bords, tombant sur les yeux, le visage orné de larges favoris roux et tenant à la main une trique formidable, entrait à l’hôtel du Grand-Cerf, le plus achalandé de Senlis, après l’hôtel de la Croix-Blanche.

Apercevant la maîtresse de l’établissement au milieu de la cour, d’où elle surveillait les palefreniers et les garçons d’écurie, fort occupés ce jour-là à cause du grand nombre de chevaux et de voitures qu’avait amenés le procès d’Estarbès, il alla à elle, et ôtant galamment son brûle-gueule :

— Madame, lui dit-il, n’est-ce pas ici que demeure Mlle Martine ?

— La belle Martine de la ferme de l’Oseraie ? demanda l’hôtelière.

— Justement.

— C’est ici ; tenez, entrez dans le vestibule, montez l’escalier qui est au bout, c’est au premier, à la chambre n° 6.

— Merci.

Il salua et entra dans l’hôtel.

Un instant après, il frappait à la porte du n° 6, et entrait aussitôt.

Martine était là, lisant une lettre à la lueur de deux bougies.

Elle tressaillit à l’aspect du nouveau venu et ce fut d’une voix inquiète qu’elle lui demanda :

— Qui êtes-vous ?

Le paysan ôta son chapeau, arracha ses favoris et s’approcha de Martine sans rien dire.

— Vous, Goëzmann ! s’écria Martine. Eh bien, je vous jure que vous êtes complètement méconnaissable.

— Vous m’attendiez pourtant.

— C’est vrai, mais pas sous ce déguisement.

— Je suis bien obligé de me métamorphoser pour tromper les regards de ce diable de M. Portal, qui s'est avisé de se faire l'ange gardien de l'accusé, et qui, s'il me reconnaissait, n'hésiterait pas à déclarer que c'est moi qui suis l'auteur du vol des papiers qui attestent l'innocence de celui-ci.

— Et moi, demanda Martine, croyez-vous qu'il puisse me reconnaître ?

— Reconnaître dans Martine, dans la belle paysanne, éclatante de fraîcheur et de santé, cette Nanine la Rousse, le type le plus complet de la grande cocotte, flétrie, plâtrée, blasée, ne vivant qu'à l'éclat des bougies, portant à son front livide et fatigué le stigmate qui distingue ses pareilles, oh ! non, c'est impossible, je puis vous l'affirmer, moi qui, ayant vécu cinq ans côte à côte avec vous, ai hésité à vous reconnaître au premier abord.

Il s'interrompit un instant, puis se croisant les bras en face d'elle :

— Tenez, reprit-il, je ne puis me lasser de vous admirer et de me demander comment vous avez pu vous transformer à ce point. Non seulement vous avez dix ans de moins, non seulement vous éclatez de santé, mais le caractère de votre physionomie et le type de votre beauté ont subi un changement si complet, que la femme d'aujourd'hui n'a plus le moindre rapport avec celle d'autrefois. Quel est donc le secret de cette étonnante métamorphose ?

— Je vais vous le dire. Condamnée, ainsi que vous, à vingt ans de travaux forcés, comme convaincue d'avoir empoisonné M. Taureins, je fus aussitôt transférée en prison, où je fis preuve d'une douceur et d'une résignation si exemplaires, que je conquis en peu de temps l'estime et la sympathie générales, et, comme j'étais encore belle sous le sordide vêtement de la prison, je ne tardai pas à m'apercevoir que j'avais inspiré un sentiment beaucoup plus vif à l'économe de l'établissement. Dès lors, je mis tout en œuvre pour accroître sa passion, et j'y réussis si bien, qu'au bout d'une année, il me proposait de fuir avec lui. J'acceptai, cela va sans dire ; il me faisait évader à huit jours de là et nous prenions aussitôt le chemin de la Suisse, où il devait m'épouser, car il était bête en amour, comme tous les hommes d'esprit, et poussait la grandeur d'âme jusqu'à ne vouloir m'obtenir que de la main de M. le maire. Il ne m'était pas désagréable d'être adorée, c'était une constatation de ma beauté, un gage de succès dans la vie nouvelle que j'allais recommencer, mais c'était tout ce que je voulais de cet amoureux, dont l'adoration allait beaucoup trop loin et s'élevait beaucoup trop haut pour moi.

C'était une extase perpétuelle, il avait eu la fatale inspiration de me mettre sur un piédestal et je m'y ennuyais. Oh ! si les hommes savaient combien peu de femmes ont l'âme assez haute pour supporter le régime de l'extase, de l'exaltation et de l'enthousiasme ! Toutes s'en montrent flattées et prétendent que ce sont là les sentiments qui conviennent à la délicatesse de leur nature, mais, sauf de rares exceptions, et qui ne se rencontrent guère que dans l'aristocratie, elles mentent, c'est une comédie qu'elles jouent.

Elles disent cela parce que *ça fait bien,* mais malheur au naïf qui les croit sur parole, elles finissent toujours par prendre en exécration celui qui leur inflige le supplice de l'amour enthousiaste et de l'adoration perpétuelle. C'est ce qui m'arriva ; je pris bientôt mon amoureux en horreur, ainsi que la vie calme et modeste, trop calme et trop modeste qu'il m'offrait en perspective, et après lui avoir lui avoir exalté l'imagination par de petites comédies sentimentales, je le plantais là quelque jours avant celui qui avait été résolu pour notre union, et heureuse de me trouver enfin à bas de mon piédestal, je reprenais le chemin de Paris, le laissant s'arranger comme il pourrait avec son désespoir.

— Enfin ! s'écria Goëzmann en se frottant les mains, je reconnais ma Nanine la Rousse, elle renaît de ses cendres.

— J'approchais de Paris, poussée là par l'espoir d'y retrouver mes triomphes, ma vie de luxe et de plaisir, dont une année de prison me rendait le souvenir si cher, lorsque, m'étant arrêtée en chemin, dans une petite ville où j'avais voulu me reposer avant de prendre le parti, quelque peu grave pour moi, de rentrer dans la capitale, théâtre de mes exploits, je me pris à réfléchir sérieusement et à méditer consciencieusement devant la glace de ma chambre. Je constatai une beauté encore assez remarquable, mais fatiguée, usée, dévastée, marchant rapidement vers sa décadence et d'autant plus sûrement, que je sentais ma santé fortement ébranlée. C'est alors qu'une idée jaillissant tout à coup de mon cerveau, je résolus de me refaire une santé et une beauté nouvelles en adoptant un genre de vie entièrement opposé à celui qui avait détruit l'une et l'autre. Je n'avais guère vécu que la nuit, dans les théâtres, dans les fêtes, dans les émotions du jeu, dans les plaisirs de toute sorte, au sein d'une agitation et d'une fièvre perpétuelles ; je pris tout à coup le parti de vivre à la campagne, mais en pleins champs, en plein air, en plein soleil et de la vie du paysan, dont je voulais partager les travaux et la nourriture. Convaincue de l'excellence de mon idée, je me mis à voyager à petites journées, cherchant une grande et belle ferme à ma convenance, et, quand je l'eus trouvée, j'allai offrir mes services au fermier. C'était l'époque de la moisson, il fallait des bras, il consentit à m'employer, non sans faire

quelques difficultés, ma pâleur, mes mains petites et blanches ne lui inspirant qu'une médiocre confiance dans les services que je pourrais lui rendre. Ayant habité la campagne dans mon enfance, les travaux des champs ne m'étaient pas tout à fait étrangers : je fis bientôt revenir le fermier de ses préventions, et si complètement, qu'au bout de quelque temps, il me chargeait de la direction des travaux, position qui me permit de ne prendre de la vie des champs que ce qu'il m'en fallait pour ma santé, sans déformer ma taille où abîmer mes mains en maniant la fourche et la faucille. Au bout d'une année de cette existence, j'avais recouvré toute ma santé, il me semblait qu'un sang nouveau coulait dans mes veines, et cette pâle créature, dont on avait hésité à accepter les services, était rajeunie de dix ans et adorée de tous les fermiers des environs qui, émerveillés de sa superbe et robuste beauté, venaient l'un après l'autre lui demander sa main.

— Et je le comprends, dit Goëzmann ; savez-vous, belle Martine, que c'est une idée de génie que vous avez eue là ?

— Je le sais, mais allez donc dire aux Parisiennes éreintées, flétries, vieillies avant l'âge par une vie à outrance, de se retremper dans une pareille existence, de ranimer par ce régime les sources de la jeunesse et de la santé, pas une n'y consentira.

— Et maintenant, dit Goëzmann, il ne vous reste plus qu'à récolter le fruit de vos intelligents efforts.

— Que voulez-vous dire ?

— Dame ! ce n'est pas pour le seul plaisir de vous admirer vous-même que vous avez voulu reconquérir votre beauté.

— Évidemment.

— Votre rêve, maintenant, c'est la fortune, une immense fortune, car vous entendez largement les affaires ; sur qui avez-vous compté pour cela ?

On frappa à la porte en ce moment.

— Sur celui-là, dit Martine.

Et elle cria :

— Entrez !

— C’est bien entendu ? dit vivement à Goëzmann, la belle Martine, à laquelle nous conserverons le nom sous lequel le lecteur l’a connue jusque-là ; nous partagerons ?

— C’est entendu.

— Et c’est moi qui reçois l’argent ?

— C’est vous.

Ces mots avaient été rapidement échangés pendant que la porte s’ouvrait.

Le nouveau venu n’était autre que M. Jacques Doutreville, comme on l’a deviné sans doute.

Le chapeau rabattu sur les yeux, le visage enveloppé dans un cache-nez, il était impossible de distinguer ses traits.

Quand il se fut débarrassé de tout cela, Martine lui dit :

— Voilà M. Goëzmann !

M. Jacques salua le secrétaire, en l’examinant avec défiance.

— Oh ! lui dit Martine, il ne s’agit pas de se regarder en dessous et de vouloir finasser ; vous pensez bien qu’il n’y a rien à cacher à Goëzmann, pas plus qu’à moi ; mettons donc de côté toute méfiance et jouons cartes sur table.

— Mais c’est bien mon intention, répondit le vieillard, un peu interdit par cette apostrophe.

— Vous arrivez de Paris ? lui dit Martine.

— Oui.

— Vous avez la somme sur vous ?

— La voici.

Il tira un volumineux paquet de la poche de son paletot et le déposa sur la table, près de laquelle était assise Martine.

C’étaient cent billets de banque de mille francs chaque, divisés en dix paquets.

— Comptez, dit-il à Goëzmann.

Il murmura tout bas :

— Mais je trouve que cent mille francs, c'est beaucoup.

— Vous trouvez ? lui dit Martine.

— C'est mon avis.

— Alors, soyez heureux : Goëzmann n'en veut pas de vos cent mille francs.

— Hein ? demanda le vieillard stupéfait.

— Il a changé d'avis.

— Comment ?

— Eh bien, il ne veut plus faire l'affaire.

— Pourquoi cela ? demanda Jacques en pâlissant.

— Il a des remords.

— Des remords ! allons donc ! il ne connaît pas l'accusé.

Saisissant les pincettes j'enlevai les papiers de la cheminée...

— Je l'ai vu plusieurs fois pendant qu'on le jugeait à Versailles, dit Goëzmann. J'ai vu aussi sa jeune femme. J'étais au tribunal le jour où elle s'est livrée à un accès de désespoir qui s'est terminé par la folie, et j'en ai éprouve une émotion… qui m'est revenue tout à

l'heure. Oh ! tenez, monsieur, quand je songe à cette jeune femme, à tout ce qu'elle a souffert, à l'amour qu'elle porte à son mari, au coup terrible, foudroyant dont elle va être frappée en apprenant la perte définitive de ces pièces, son espoir suprême, le seul témoignage qui puisse sauver le malheureux jeune homme ; quand je songe que celui-ci est innocent et que c'est moi, moi seul, qui l'envoie expier sur l'échafaud le crime d'un autre…

Il s'interrompit.

Puis il reprit avec un frisson d'horreur bien joué et en repoussant de la main le paquet de billets de banque.

— Oh ! non, monsieur, c'est impossible, je ne puis me résoudre à commettre un crime aussi odieux, l'image de cet innocent portant sa tête sur l'échafaud me poursuivrait sans cesse et je ne survivrais pas à un pareil remords, je le sens. Non, non, je ne veux pas ; reprenez votre argent ; moi je vais reprendre le dépôt confié à mon honneur et dont j'allais faire un si coupable usage.

— Martine, murmura alors le vieillard tout tremblant à la pensée de se voir arracher ces papiers dont la destruction assurait son salut, Martine, mais parlez-lui donc, dites-lui… dites-lui qu'il vous a donné sa parole, que j'y ai compté, que je tiens la mienne, moi, en apportant la somme convenue et qu'enfin…

— Allons, Goëzmann, secouez cette faiblesse et saisissez aux cheveux cette fortune qui vous tombe des nues et qui ne se représentera plus, dit Martine au secrétaire. Cette somme vous sauve de la misère et vous assure une vie heureuse à l'étranger, et vous hésiteriez ! Et pour qui ? à qui feriez-vous un pareil sacrifice ? A un homme que vous connaissez à peine, qui ne vous en saura aucun gré, puisqu'il l'ignorera toujours, et dont vous n'entendrez plus parler, une fois hors de France.

Goëzmann paraissait ébranlé.

Martine courut ouvrir une commode, en tira un paquet, celui qui contenait le mémoire de Pierre Chenu aux trois quarts consumé, et les notes explicatives de M. Portal et, le montrant au secrétaire :

— Allons, s'écria-t-elle, laissez brûler cela et vous êtes riche et heureux jusqu'à la fin de vos jours.

— Eh bien ! sans doute… je ne dis pas, balbutia Goëzmann, mais…

— Tenez, tournez la tête et ne vous occupez pas de ce qui va se passer derrière vous ; vous l'ignorez, que vous importe !

Elle le prit par les épaules et le fit tourner sur lui-même.

Puis, revenant à M. Jacques et lui montrant les papiers, d'un geste déterminé :

— Regardez-les avec attention pour vous assurer que ce sont bien vos papiers et qu'on ne vous a pas trompé, lui dit-elle.

Jacques Doutreville s'assit près de la table et tira du paquet, avec des précautions infinies, les papiers calcinés contenant le récit de Pierre Chenu.

— Prenez votre temps et examinez-les sérieusement, lui dit Martine.

C'est ce que fit Jacques.

— C'est bien cela, il n'y a pas à s'y tromper, dit-il au bout de cinq minutes.

— Bon, voyons maintenant les notes de M. Portal.

Pendant qu'il faisait subir à ces notes un minutieux examen, Martine lui dit avec une imperceptible nuance d'ironie :

— Ce n'est pas que je me défie de M. Goëzmann, c'est un parfait honnête homme, j'en suis convaincue ; mais je sais qu'il imitait jadis, à s'y méprendre, toutes les écritures, talent dont il n'a jamais abusé, il est vrai, et je crois toujours prudent de vérifier…

— Non, dit M. Jacques en se levant, il n'y a rien d'imité, rien de faux, c'est bien cela.

— Vous êtes sûr, bien sûr ? lui demanda Martine d'un ton décidé.

— Je n'ai pas l'ombre d'un doute.

— Alors au feu ! s'écria la belle paysanne en saisissant les papiers à pleines mains.

Mais alors un cri se lit entendre et, au même instant Goëzmann, s'élançant vers Martine, se posait entre elle et la cheminée où flambait un grand feu, en s'écriant :

— Non, non, je ne veux pas !

Cette fois, ce n'était pas une comédie ; Martine s'en aperçut avec stupeur à la pâleur du secrétaire et au tremblement qui agitait tous ses membres.

— Ah çà, qu'avez-vous donc et que signifie ce caprice ? lui dit-elle avec un profond sentiment de surprise.

— Écoutez, reprit Goëzmann, j'ai réfléchi, c'est impossible. Tout à l'heure, tandis que j'étais là, le dos tourné, ma pensée s'est transportée tout à coup dans la prison où est renfermé ce malheureux jeune homme, puis dans la demeure où sa femme attend, au milieu des angoisses les plus cruelles, l'arrêt définitif qui va décider du sort de son mari, et quand je me suis représenté celui-ci plongé dans les larmes et se tordant de désespoir, tandis que tous deux, innocents et purs, devraient être rendus l'un à l'autre ; quand je me suis dit que ce crime, cent fois plus odieux qu'un assassinat, était mon œuvre, je me suis senti saisi d'horreur contre moi, et… enfin, quand vous m'offririez un million, je ne veux pas.

Et il voulut s'emparer des papiers. Martine le repoussa froidement, en disant à Jacques Doutreville :

— Maintenant nous sommes sûrs que ces papiers ne sont pas faux.

Puis, s'adressant à Goëzmann :

— Vous avez été condamné aux travaux forcés à perpétuité, je connais même des faits qui vous donnent droit à l'échafaud, dites un mot, faites un geste pour vous opposer à ma volonté, et je vous dénonce ; restez neutre seulement et vous aurez la récompense promise ; une fortune ou la guillotine, choisissez.

Goëzmann ne répondit pas.

Il était resté atterré.

Alors Martine, qui n'avait pas quitté les papiers, se tourna vers la cheminée, et sans hésiter, elle les jeta au feu, où ils se tordirent en jetant une grande flamme.

Il se fit un grand silence.

Les trois acteurs de cette scène, immobiles et muets, regardaient s'élever celle flamme, en proie à des émotions diverses.

— Enfin ! s'écria M. Jacques en poussant un profond soupir de soulagement.

— Cette fois, dit Martine, je défie bien M. Portal lui-même d'en retrouver le moindre vestige.

— A présent, dit à son tour Goëzmann, plus pâle que jamais et la main tendue vers les papiers en flammes, plus d'espoir pour l'innocent, c'est comme s'il avait subi son arrêt ; nous venons de le condamner et de l'exécuter du même coup.

Où était donc M. Portal pendant que s'accomplissait cette œuvre qui détruisait en une minute tous les efforts tentés par lui pour sauver Charles d'Estarbès et assurait le triomphe définitif de celui dont il avait été un moment en mesure de prouver la culpabilité ?

C'est ce que nous allons faire savoir au lecteur. Entre la scène de désespoir qui s'était passée le matin chez Mme Bernier, lorsque M. Portal était venu apporter à la jeune femme la fatale nouvelle, et celle d'une tout autre nature qui avait eu lieu le soir chez la belle Martine et qui s'était terminée par la destruction des papiers sur lesquels reposait l'issue du procès, entre ces deux scènes, une autre non moins émouvante avait eu pour théâtre le palais de justice, où devait se jouer le dernier acte de ce sombre drame.

Cécile d'Estarbès et sa mère étaient venues là le cœur dévoré d'une nouvelle et effroyable angoisse.

Il avait été décidé que Me Vallon, dès le début de l'audience, adresserait à la cour une requête tendant à remettre l'affaire à huitaine pour cause de soustraction de pièces de la plus haute importance pour la défense.

Les choses se passèrent ainsi et alors on vit la jeune femme et sa mère pâlir affreusement.

La cour allait-elle faire droit à cette requête ou la repousser ?

Question redoutable ! car, dans la dernière hypothèse, il fallait renoncer à tout espoir.

C'est ce dont la mère et la fille étaient convaincues, aussi se sentirent-elles défaillir, lorsque le président, après s'être consulté avec les juges qui l'entouraient, prit la parole pour faire connaître le résultat de leur délibération.

— Ma mère, balbutia la jeune femme à l'oreille de Mme de Fiernas, je me sens mourir.

— Courage, mon enfant, répondit celle-ci en lui pressant la main, j'ai un heureux pressentiment.

En effet, le président déclara que la cour, faisant droit à la requête de Me Vallon, défenseur de l'accusé, remettait l'affaire à huitaine.

Alors deux grosses larmes, des larmes de bonheur, coulèrent sur les joues décolorées de la pauvre Cécile, qui se retira avec sa mère en jetant à son bien-aimé Charles un regard tout rayonnant d'espoir.

Rentrées toutes deux chez Mme Bernier avec M. Portal, qui n'avait pas voulu les laisser partir seules dans l'état de faiblesse et d'agitation où elles se trouvaient, elles prièrent celui-ci de leur dire avec une entière franchise s'il croyait qu'il y eût quelque espoir de retrouver les pièces volées.

— Puisque vous faites appel à ma franchise, répondit celui-ci, je ne veux pas vous tromper en vous donnant un espoir que je n'ai pas moi-même ; eh bien, non, je ne le crois pas.

— Mon Dieu ! murmura Cécile.

— Ma conviction profonde, inébranlable, est que le véritable auteur de cette soustraction est Jacques Doutreville, j'ai exprimé cette opinion dès que le fait a été connu, et j'en trouve la confirmation éclatante dans le bout de fil découvert par M. Linard sous la table de celui-ci. Or, il est évident qu'aussitôt en possession de ces pièces son premier soin a été de les détruire.

— Ainsi, vous croyez inutile de les chercher ?

— Ce serait de la peine et du temps perdus.

— Mais alors, balbutia Cécile toute tremblante, il ne nous reste plus d'espoir de sauver mon pauvre Charles ?

— Je dirais non, si nous n'avions que cette chance de salut, à laquelle je renonce, quant à moi.

— Vous avez une autre espérance ? demanda vivement la jeune femme.

— Oui.

— Vous y comptez… beaucoup insista-t-elle, en dardant sur lui un regard anxieux.

— Je vous le dirai demain, je n'en sais rien, quant à présent.

— Ainsi nous ne nous verrons pas avant demain ?

— Ce n'est pas probable.

Il prit son chapeau pour se retirer.

Alors Cécile lui prit la main et, d'une voix que l'émotion rendait toute tremblante :

— Monsieur Portal, lui dit-elle, je voudrais vous dire tout ce que

j'éprouve, et je ne le puis, je ne trouve pas de mots pour vous exprimer ma reconnaissance.

— Les mots sont inutiles, madame, répondit M. Portal en pressant à son tour la main de la jeune femme ; je l'ai devinée depuis longtemps, sans que vous m'en ayez jamais parlé. D'ailleurs, je n'y aurai droit que le jour où je vous amènerai votre mari par la main en vous disant : Le voilà, il est libre, il est sauvé !

— Oh ! ce jour-là… murmura la jeune femme avec une joie extatique.

— Ce jour-là, vous m'embrasserez aussi, j'en suis sûr, dit M. Portal en souriant, c'est pourquoi je vais me hâter de me mettre à l'œuvre pour recevoir ma récompense le plus tôt possible.

Et il partit.

Il se dirigea aussitôt vers la gare du chemin de fer, et quelques heures plus tard, il descendait à la station de Chaville, après s'être rendu d'abord à Paris.

Une fois là, il prit le chemin qui conduisait à la demeure de Jacques Doutreville, s'approcha de la haie qui entourait la propriété, fit entendre un cri d'oiseau parfaitement imité et attendit.

Il n'attendit pas plus de cinq minutes.

Des pas retentiront bientôt le long de la haie et une femme vint à lui.

C'était Jeannette Lorrain.

— Quoi de nouveau dans la maison ? lui demanda M. Portal.

— D'abord je dois vous dire que votre dernière lettre, dont j'avais parfaitement reconnu l'écriture avant de la lui remettre, avait encore accru le trouble et l'agitation de M. Jacques, qui, en recevant presque aussitôt la lettre de faire part de son neveu, M. Augustin Doutreville, parut comme frappé d'idiotisme, tant il était abattu.

— Oui, ma lettre contenait ce seul mot : *trois,* et lui annonçait une troisième victime. En observant et en espionnant même un peu tous les membres de cette famille, j'avais deviné des drames et entrevu des catastrophes ; c'est alors que me vint la pensée d'agir sur l'esprit de M. Jacques par le remords et l'épouvante et de tenter de le résoudre, en lui faisant croire que j'étais pour quelque chose dans ces drames, à sauver Charles d'Estarbès en se dénonçant lui-même.

— Malheureusement, tout l'effet que vous aviez produit jusque-là a été en partie détruit par un événement heureux et inattendu.

— Et cet événement ?

— C'est le retour de Mlle Baptistine, qui est arrivée chez elle, ramenée par la duchesse d'Algueras, le lendemain de la mort de son père, qu'elle avait apprise par un journal.

— Je comprends, ce retour imprévu donnait tort à mes pronostics, et, naturellement, mon prestige en a souffert.

— Il est certain que sa physionomie s'est un peu éclaircie à partir de ce moment ; il était évidemment rassuré en grande partie, cela se devinait.

— Et qu'avez-vous remarqué depuis Jeannette ?

— Je ne l'avais pas vu depuis deux jours, lorsqu'il est arrivé ce matin.

— Qu'a-t-il fait ?

— Il était redevenu plus sombre que jamais ; il s'est retiré dans son cabinet, et moi je me suis glissée aussitôt dans la bibliothèque, dans l'espoir de découvrir la cause de sa préoccupation en l'écoutant, car, lorsqu'il est sous l'empire de quelque violente impression, il a coutume de parler haut.

— Eh bien, a-t-il parlé ? Avez-vous saisi quelque chose ?

— Quelques mots seulement fréquemment répétés, mais insignifiants.

— Enfin, ces mots ?

— Il disait : Cent mille francs ! c'est affreux ! Le misérable ! Cent mille francs ! Enfin ! je vais à Paris, il le faut.

— Vous avez entendu cela ? s'écria M. Portal avec animation.

— Oui, oui, très distinctement, mais rien de plus ; or, que signifie ?…

— Cela signifie beaucoup pour moi, cela me prouve que les papiers que vous aviez arrachés des flammes et qui devaient sauver Charles d'Estarbès lui ont été livrés et qu'il les a payés cent mille francs.

— Alors, mon pauvre Charles serait perdu, condamné, conduit à l'échafaud quand je croyais l'avoir sauvé !

— Peut-être.

— Mais si ces papiers sont détruits comme vous le croyez ?

— Alors je vais chercher ailleurs les moyens de sauver notre

protégé.

Il ajouta après une pause :

— Avez-vous vu Martine ?

— Oui.

— Avez-vous pu obtenir d'elle ?…

— Rien, elle garde un silence obstiné ; elle dit qu'elle n'a rien et qu'elle ne sait rien de plus que ce qu'elle a dit.

— C'est faux ; je vais la voir, moi et il faut bien que je trouve le moyen de la faire parler, car tout notre espoir est désormais en elle.

— Mon Dieu ! murmura Jeannette en palissant.

— Oui, si j'échoue dans cette dernière tentative, c'en est fait du pauvre d'Estarbès, il est perdu, il est condamné d'avance.

— Oh ! alors, monsieur Portal, allez vite la voir et que le bon Dieu vous protège !

Dix minutes après avoir quitté Jeannette Lorrain, M. Portal arrivait à la demeure de Pierre Chenu.

Il n'était pas encore cinq heures, mais on était à la fin de décembre et la nuit était déjà tombée.

Il était entré par la petite porte à claire-voie donnant sur le chemin creux, où, un jour, nous l'avons vu épiant le paysan en train de creuser un trou au pied d'un sureau.

Il allait traverser le verger pour entrer dans la maison, lorsqu'il crut voir, dans l'ombre, la silhouette d'une femme qui, entrée par la grande porte charretière, se dirigeait également vers la chaumière.

Se dissimulant derrière un arbre, il l'examina attentivement dans l'espoir de pouvoir distinguer ses traits et sa tournure.

Au bout de quelques instants, l'ombre passait à quelques pas de lui, et, à la faible clarté qui régnait encore, il reconnut d'abord qu'elle était vêtue avec une élégante simplicité.

Un instant après, il pouvait constater qu'elle était d'une taille élevée, très bien faite, très brune de cheveux, et que son encolure et sa démarche annonçaient une riche nature.

Il resta caché jusqu'à ce qu'elle fût entrée dans la maison, puis, se rappelant qu'il y avait une autre porte, à laquelle il était arrivé, un jour, par une espèce de vestibule ouvrant sur le verger, il se dirigea de ce côté, fort intrigué de voir venir, à pareille heure, chez la veuve de Pierre Chenu, complice de Jacques Doutreville, une femme qui n'avait aucun rapport avec une paysanne.

Que venait-elle faire là, au moment même où allait recommencer le procès de Charles d'Estarbès, procès dont l'issue devait vivement inquiéter Jacques Doutreville, malgré l'avantage considérable qu'il venait de remporter en anéantissant les papiers qui contenaient la preuve de sa culpabilité ?

Telle était la question qu'il s'adressait tout en se glissant dans le vestibule dont nous venons de parler.

Et, continuant le cours de ses suppositions, il se disait :

— Pierre Chenu a dû faire, en mourant, quelque grave

confidence à sa femme : M. Jacques l'a su ou l'a deviné ; auquel cas il doit craindre quelque déposition accablante, et qui sait si, ne pouvant se hasarder a être vu, en ce moment, entrant chez la veuve de son complice, qui sait s'il n'a pas trouvé dans cette femme quelque intermédiaire complaisant chargé de gagner Catherine Chenu, soit en abusant de sa complicité, soit en la payant pour une déposition dictée d'avance ?

La porte qui donnait du vestibule dans la pièce unique qui composait le rez-de-chaussée était fermée, mais il existait entre le sol et cette porte un vide de trois ou quatre centimètres qui devait laisser passer les bruits de l'intérieur comme si elle eût été entrouverte.

— Voyons, dit M. Portal.

Et, se couchant à terre tout de son long, il colla son oreille à cette large ouverture.

— Parfait, murmura-t-il aussitôt, on entend à merveille.

Laissons-le là et transportons-nous dans l'intérieur de la chaumière.

Catherine Chenu était là, raccommodant une vieille jupe, à la maigre clarté d'une chandelle, devant un feu presque éteint.

Nous avons déjà dit que Pierre Chenu était dans de grands embarras d'argent, à la veille d'être saisi et toujours dans l'attente d'une arrestation pour un faux tombé entre les mains de M. Doutreville, faux qu'il avait espéré pouvoir reprendre chez celui-ci le jour où il avait consenti à se faire le complice d'une tentative de vol, qui devait se terminer par un meurtre.

Cette situation n'avait pas changé et, depuis la mort de son mari, la pauvre veuve était plongée dans une affreuse misère.

Elle se leva à l'entrée de l'inconnue et lui fit gravement une courte révérence.

— Je suis bien ici chez Catherine Chenu n'est-ce pas ? lui dit l'inconnue en jetant au tour d'elle un regard surpris.

— Oui, madame, répondit laconiquement la paysanne, dont les traits étaient comme pétrifiés par les immenses chagrins qu'elle avait subis.

— Permettez-moi de m'asseoir.

— Je vous en prie, madame, répondit Catherine en lui approchant une chaise de paille.

Puis elle s'assit elle-même en disant :

— Voulez-vous me dire qui vous êtes et pourquoi vous venez chez moi, madame ?

— Appelez-moi, si vous voulez… Mme la duchesse, répondit l'inconnue, et, quant au motif qui m'amène chez vous, le voici. J'ai de graves raisons à m'intéresser à M. Charles d'Estarbès…

— Ah ! oui, l'accusé, dit Catherine en tressaillant.

— Accusé, mais non coupable, vous devez le savoir.

— Moi ! dit vivement la paysanne, comment voulez-vous que je sache cela ? comment voulez-vous que je le croie innocent quand les juges l'ont condamné à mort ?

— Les juges se sont trompés et vous le savez, vous dont le mari est accusé par l'opinion publique d'avoir trempé dans cette affaire, tenté par un misérable qui a profité de sa misère pour en faire un complice.

— C'est faux ! c'est faux, madame, répondit Catherine, agitée tout à coup d'un tremblement convulsif.

— C'est vrai, et vous le savez, répliqua l'inconnue d'une voix ferme.

Elle reprit après une pause :

— Pierre Chenu est mort subitement quelques jours après une déposition qui a entraîné la condamnation à mort de Charles d'Estarbès, et cette mort foudroyante a été attribuée, par les uns, à un suicide, déterminé par le remords d'avoir fait condamner un innocent, par les autres, à une précaution de son complice qui, craignant de le voir rétracter cette déposition, aurait jugé prudent de se débarrasser de lui par le poison.

Catherine garda le silence.

— Voyons Catherine, reprit l'inconnue, vous êtes une femme pieuse, ayant horreur du mensonge, je le sais ; eh bien, répondez est-il vrai que votre mari soit mort par le poison.

Catherine ne répondit pas.

De légers frissons agitaient tout son corps, elle paraissait, en proie à une profonde émotion.

— C'est la vérité que je vous demande, Catherine, reprit l'inconnue. Il faut la dire.

— Eh bien, oui, balbutia la paysanne, c'est par le poison qu'il est mort… du moins le médecin l'a dit.

— Et son assassin, voulez-vous que je vous le nomme ? c'est M. Jacques Doutreville.

— Non, non, cela n'est pas, je ne le crois pas, s'écria Catherine avec énergie.

— Qui donc avait intérêt à se débarrasser de lui si ce n'est celui qu'il pouvait perdre après l'avoir sauvé par un faux témoignage, c'est-à-dire le véritable assassin de Robert Doutreville, et celui-là, c'est le frère de la victime, c'est Jacques Doutreville, j'en ai la preuve.

— Miséricorde ! vous en avez preuve, madame ? s'écria Catherine on la regardant d'un air effaré.

— Une preuve éclatante et qui pourtant ne suffirait pas pour le faire condamner ; il faudrait y joindre un autre témoignage, comme par exemple une confidence de son complice à sa femme à l'heure suprême où nul ne ment, et il est impossible que vous n'ayez reçu cette confidence suprême, ou mieux encore que vous ne possédiez pas quelque pièce, quelque preuve palpable…

— Non, non, non, répéta Catherine avec l'accent de l'entêtement plutôt que de la conviction.

L'inconnue considéra attentivement la paysanne, puis elle reprit :

— Écoutez, Catherine, votre mari a été payé autrefois pour commettre un mensonge, mais un mensonge odieux et criminel, puisqu'il avait pour but de faire tomber la tête d'un innocent ; eh bien, moi, je veux vous récompenser pour faire une bonne action, pour sauver cette tête innocente, en disant la vérité.

— Que voulez-vous me proposer ? Que voulez-vous faire ? demanda la paysanne avec l'expression d'une vive inquiétude.

— Vous êtes pauvre, disons le mot, vous êtes dans la misère ; eh bien, consentez à me dire la vérité entière sur ce que je vous demande, et non seulement je paie toutes les dettes dont vous êtes accablée, je le sais, mais je vous rends l'entière propriété de cette maison, grevée d'hypothèques, et je vous fais une rente suffisante pour que vous y finissiez vos jours en paix.

A cette proposition, Catherine Chenu se leva tout à coup et, d'une voix indignée :

— Ah ! je vois enfin ce qu'on veut faire de moi, s'écria-t-elle, moi aussi on veut m'acheter mon témoignage ! moi aussi, on veut se servir de ma misère pour me faire parler ! Mais, non, non, cela ne sera pas. Ah ! parce que je suis pauvre, vous croyez que je vous appartiens,

que ma conscience est à vous, et que vous pouvez en disposer à votre fantaisie en me la payant ! Oh ! mais vous vous êtes trompée, madame, vous m'avez mal jugée, vous ne connaissez pas Catherine Chenu, je vous le jure. Non, madame, non, ma conscience n'est pas à vendre : on ne paie que les mauvaises actions, madame, et il faut que celle-là soit bien abominable pour que vous me la payiez si cher !

— Mais vous perdez l'esprit. Catherine, s'écria l'inconnue indignée à son tour, je veux que vous répariez le crime de votre mari en sauvant, vous sa femme, l'innocent perdu par lui ; et, si je vous propose de vous arracher à la misère, ce n'est pas pour faire votre devoir, mais parce que je suis riche et que vous êtes pauvre.

— Non, madame, répondit la paysanne, avec l'inexorabilité du parti pris, ne dites plus rien, ne tentez plus rien, tout serait inutile.

L'inconnue comprit en effet qu'il n'y avait rien à tirer de cette femme, en ce moment.

Elle se leva et sortit en lui disant :

— Au revoir, Catherine !

L'inconnue quittait la chaumière de Catherine Chenu, désolée d'avoir échoué dans cette démarche et comprenant qu'elle avait fait fausse route en essayant de faire parler celle-ci par des promesses qui n'avaient eu d'autre résultat que de la décider à un silence obstiné en éveillant ses scrupules.

Aussi, reconnaissant que tous ses efforts se briseraient cette fois-ci contre un irrévocable parti pris, avait-elle jugé à propos d'en rester là et de revenir le lendemain.

Elle traversait le verger et allait atteindre la porte charretière par laquelle elle était entrée, lorsqu'elle vit tout à coup se dresser un homme en face d'elle.

Effrayée par cette subite apparition, elle recula en frissonnant.

— Rassurez-vous, madame, lui dit M. Portal, que le lecteur a deviné sans doute, vous n'avez rien à redouter de moi, au contraire, car nous poursuivons le même but, et dans l'intérêt de celui que nous voulons sauver l'un et l'autre, nous devons réunir nos efforts pour y atteindre.

— Je ne vous comprends pas, monsieur, dit l'inconnue d'un ton défiant, et je n'ai rien à vous répondre, ignorant qui vous êtes.

— Je suis plus avancé que vous, madame, car je sais que j'ai l'honneur de parler à Mme la duchesse d'Algueras.

— Vous me connaissez ?

— Pour vous avoir vue à la dernière fête de M. Augustin Doutreville, ce qui vous prouve d'abord que j'appartiens quelque peu au monde que vous fréquentez, quoique mon nom n'ait rien d'aristocratique, car je me nomme tout simplement M. Portal.

— Fort bien, monsieur, je vois que je n'ai pas affaire au premier venu et cela me rassure, mais, quant au but que nous poursuivons ensemble, dites-vous, j'avoue que je ne comprends pas comment…

— Comment je puis le connaître ? Comme on connaît beaucoup de choses, madame, en écoutant ; je viens d'entendre tout votre entretien avec Catherine Chenu.

— Quoi ! monsieur, vous avez eu l'indiscrétion…

— Et je ne m'en repens pas, puisque cette indiscrétion me procure une alliée dont je viens de constater le dévouement à la cause du pauvre d'Estarbès.

— Il est vrai, monsieur, je donnerais tout au monde pour le sauver, répondit la duchesse d'une voix émue.

— Eh bien, madame, son salut est dans les mains de cette femme, près de laquelle vous venez d'échouer.

— Vous en êtes sûr, monsieur ?

— J'en suis sûr.

— Son mari lui a fait quelque grave confidence en mourant, n'est-ce pas ?

— Mieux que cela, il lui a laissé quelque pièce compromettante pour M. Doutreville, son complice, je le parierais.

— Vous aussi, monsieur, vous croyez à la complicité de Jacques Doutreville dans le meurtre de son frère ?

— Si j'y crois ! j'en ai eu la preuve.

— Est-ce possible ?

M. Portal raconta alors à la duchesse d'Algueras par quel heureux hasard une femme également dévouée à Charles d'Estarbès, dont elle avait été la nourrice, avait arraché du feu avant qu'il ne fût consumé, un mémoire écrit par Pierre Chenu et contenant le récit détaillé du meurtre de Robert Doutreville.

— Nourrice de Charles d'Estarbès, dites-vous ? alors c'est Jeannette Lorrain, dit vivement la duchesse.

— Précisément.

— Où est-elle donc à cette heure ?

— Chez M. Jacques Doutreville.

— Et c'est lui qui avait voulu brûler ce mémoire ?

— Oui, parce que, dans ce récit, Pierre Chenu dénonçait comme le véritable meurtrier de Robert Doutreville un homme masqué dans lequel, moi, j'avais soupçonné M. Jacques, son frère.

— Un homme masqué ! s'écria la duchesse avec feu, oh ! alors je puis dissiper votre doute, s'il vous en reste, cet homme masqué, c'était lui, moi aussi j'en ai la preuve.

— Se peut-il ! mais comment avez-vous su ?…

— Venez me voir, je vous dirai cela chez moi, car, je le vois,

nous poursuivons le même but, comme vous venez de le dire, et nous aurons à causer longuement.

— Je vous verrai dès demain.

— Mais dites-moi, monsieur Portal, quel intérêt avez-vous à prendre si chaleureusement en main la cause de Charles d'Estarbès ?

— Une raison que je trouve toute naturelle et qui semblerait extraordinaire à bien des gens.

— Et cette raison ?

Autour d'une table dressée dans le jardin...

— En suivant attentivement les débats de cette affaire, j'ai deviné que l'accusé était victime de quelque infernale machination. Je me suis pris alors d'une immense pitié et d'une profonde sympathie pour ce jeune homme ; comme chez moi ces sentiments ne restent jamais stériles, je me suis juré de tout mettre en œuvre pour sauver

l'innocent et de découvrir le vrai coupable.

— C'est très bien, cela, monsieur, dit la duchesse en présentant sa main à M. Portal qui la porta à ses lèvres.

Puis il reprit :

— Et vous, madame, voulez-vous me permettre de vous adresser la même question ?

— Moi, monsieur, j'ai, pour m'intéresser à l'accusé, une raison plus naturelle encore que la vôtre, mais moins chevaleresque.

— Et cette raison, me ferez-vous l'honneur de me la confier ?

— A moins que ce ne soit indispensable pour vous inspirer toute confiance dans mon dévouement à Charles d'Estarbès, je désire ne faire cette révélation que le jour où je paraîtrai en qualité de témoin devant la cour, ainsi que j'en ai fait la demande.

— Ma confiance en vous est entière, madame, et je n'ai pas besoin de cette confidence pour agir de concert avec vous dans l'intérêt de celui que nous avons résolu de sauver.

— Ainsi, dit la duchesse, tout votre espoir désormais est dans cette femme ?

— Là et pas ailleurs, c'est notre ressource suprême.

— Mais que faire pour la résoudre à parler ?

— Absolument le contraire de ce que vous venez de faire vous-même, madame, car votre échec a au moins cela de bon qu'il indique la voie à suivre. Vous avez échoué en essayant de la prendre par l'intérêt et en effarouchant sa conscience par ce procédé, nous devons réussir en adoptant une marche opposée, c'est-à-dire en faisant appel à sa conscience sans rien dire pour tenter sa cupidité.

— Vous avez raison, et c'est ce que je ferai dès demain.

— Vous échoueriez demain comme aujourd'hui, madame, car désormais elle vous tient en suspicion, et, si vous veniez lui tenir un autre langage, elle verrait là une comédie et ne vous écouterait même pas, convaincue que vous voulez la tromper.

— Mais alors…

— Alors, madame, c'est moi qui vais aller la trouver, moi qu'elle connaît déjà, moi qu'elle a vu au moment même où son mari venait de rendre le dernier soupir et qui lui ai révélé le premier qu'il mourait empoisonné. Au reste, c'est, ainsi que vous, dans l'intention de lui arracher la vérité que je venais aujourd'hui chez Catherine Chenu. J'ai

vu entrer chez elle une femme, une inconnue, dans laquelle j'ai soupçonné quelque agent payé par Jacques Doutreville pour faire une œuvre absolument contraire à celle que nous poursuivions tous deux, c'est-à-dire pour obtenir de Catherine Chenu, dans l'intention de les détruire, les pièces que nous voulions nous approprier, nous, dans le but de nous en faire une arme contre lui en les livrant à la justice. Vous savez maintenant pourquoi je me suis mis aux aguets, pourquoi j'ai voulu savoir ce qui se disait entre vous et Catherine, et vous comprenez quelle fut ma joie eu découvrant une amie dévouée de Charles d'Estarbès dans celle que j'avais prise pour une ennemie.

— Quand irez-vous voir Catherine Chenu ?

— A l'instant même.

— Et quel argument comptez-vous employer pour la résoudre à parler ?

— Je vous l'ai dit, je vais m'adresser à sa conscience.

Elle a des principes religieux, je ferai vibrer cette corde en l'effrayant sur les peines encourues par son mari après sa mort pour s'être rendu complice d'un crime épouvantable ; je le lui montrerai expiant dans les plus terribles châtiments cet effroyable forfait ; après quoi je lui ferai comprendre que la rédemption de ce grand coupable est entre ses mains, que le seul moyen de mettre fin à ses tortures est de réparer le mal qu'il a fait, en sauvant celui dont il a causé la perte par un faux témoignage et pour de l'or.

— Oui, oui, dit la duchesse, autant que j'en puisse juger par l'attitude qu'elle a prise vis-à-vis de moi tout à l'heure, je crois que ce langage la touchera.

— J'y compte beaucoup, mais maintenant une question se présente.

— Laquelle ?

— Les pièces que nous cherchons et sur lesquelles se basent toutes nos espérances existent-elles réellement ? Ont-elles l'importance que nous leur supposons ?

— En effet, répondit la duchesse, c'est un fait que nous avons admis un peu légèrement et peut-être allons-nous éprouver une immense déception.

— J'espère que non ; certaines paroles échappées à Pierre Chenu au moment de sa mort et que j'ai saisies confusément, me donnent la presque certitude qu'il existe quelque chose.

— Je voudrais être rassurée sur ce point.

— Voudriez-vous vous résigner à attendre ici, en plein air ?

— Tout, plutôt que de partir avec un doute qui serait pour moi un véritable supplice.

— Eh bien, attendez, je vais parler à Catherine.

Et il partit.

Une demi-heure s'écoula environ, au bout de laquelle M. Portal venait rejoindre la duchesse.

— Eh bien ? lui demanda celle-ci en s'avançant vivement vers lui.

— Eh bien, répondit M. Portal, je ne m'étais pas trompé, il a laissé des papiers qu'il a recommandés à sa femme.

— Et Catherine a-t-elle consenti à… ?

— Les voilà, reprit M. Portal en montrant à la duchesse un paquet de papiers.

— Dieu soit loué !

Elle ajouta :

— Ont-ils l'importance que vous supposiez ?

— Je les ai parcourus trop rapidement pour le savoir, j'espère beaucoup, mais je vous verrai demain et vous dirai alors ce qu'il en est.

Le lendemain M. Portal, de retour à Chaville, prenait le chemin qui conduisait vers la demeure de Jacques Doutreville.

C'était là qu'il allait en effet.

Il était six heures.

La nuit était assez sombre pour qu'il n'eût pas à redouter d'être aperçu.

Il s'approcha de la haie et imita à deux ou trois reprises un cri d'oiseau, ainsi qu'il l'avait déjà fait pour appeler Jeannette Lorrain.

Cette fois encore son signal fut entendu et compris et bientôt après il voyait Jeannette venir à lui.

— Jeannette, lui dit-il, nous n'avons que quelques jours pour nous préparer à la nouvelle bataille qui va se livrer devant la justice entre le crime et l'innocence, lutte redoutable qui cette fois sera décisive, mortelle pour l'un des deux combattants. Or, dans ces graves circonstances, je dois me tenir constamment au courant de tout ce qui se fait et de tout ce qui se dit, car, malgré tous les avantages dont je suis armé contre notre ennemi, la moindre négligence peut nous être funeste, et jusqu'à la dernière minute je veux me tenir au courant de tout ce qui se passe.

— Oh ! il faut en convenir, répliqua Jeannette, si nous ne triomphons pas cette fois, ce ne sera pas votre faute.

— Je viens vous demander s'il n'y a pas du nouveau par ici, Jeannette.

— M. Jacques est de retour depuis ce matin.

— Il a passé la nuit à Senlis ?

— Oui, monsieur.

— Je suis désolé de l'avoir ignoré, je me serais attaché à ses pas, et peut-être… Mais je le croyais ici. Il est chez lui en ce moment ?

— Oui, M. Portal.

— Seul ?

— Non.

— Avec qui ?

— Avec Martine.

— Qu’est-ce que c’est que Martine ?

— Une femme employée à sa ferme de l’Oseraie.

— Jeune ou vieille ?

— Jeune et très jolie.

— Ah ! ah !

— C’est ce que je me suis dit.

— Et n’avez-vous rien remarqué de…

— Au contraire.

— Naturellement.

— C’est visible.

— Elle vient souvent ?

— Très souvent depuis le jour où M. Jacques l’a vue ici pour la première fois ; car elle est depuis longtemps à la ferme, mais il ne la connaissait pas.

— Alors votre opinion ?…

— Est qu’il se manigance quelque chose entre eux, surtout depuis quelques jours.

— Ah !

— Depuis l’approche du nouveau procès de mon pauvre Charles.

— Croyez-vous qu’elle soit mêlée à toutes ces intrigues ?

— Je le crois.

— C’est donc une femme intelligente ?

— C’est une fine mouche.

— Quel âge ?

— Dans les trente à trente-deux ans.

M. Portal réfléchit un instant.

— Pourrais-je la voir ? demanda-t-il.

— Ce n’est pas facile.

— Je suis assez bon physionomiste et je pourrais lire bien des choses sur son visage.

— Dame ! je pourrais vous cacher dans un petit bûcher dont la porte vitrée donne dans le vestibule, et vous pourriez la voir passer à la clarté de la lampe dépolie.

— Et vous, Jeannette, ne pourriez-vous entendre ce qui se dit entre eux en vous glissant dans la bibliothèque qui vous a servi d'observatoire le jour où vous l'avez vu jeter au feu ces papiers que vous avez sauvés et qu'il a rattrapés depuis, le misérable ?

— J'y ai pensé, dit Jeannette, car je soupçonnais qu'il se tramait entre eux quelque coup de Jarnac.

— Eh bien !

— Eh bien, quand j'ai voulu entrer, j'ai trouvé la porte fermée en dedans.

— On se défiait.

— Je vous dis que c'est une fine mouche.

— Alors placez-moi dans le bûcher, je la verrai et je saurai bien distinguer à quelle femme nous avons affaire.

— Venez donc.

Transportons-nous maintenant dans le cabinet de M. Doutreville, et sachons ce qui se passait entre lui et la belle Martine.

Elle était assise en face de lui, et, tout en lui parlant, il la contemplait avec admiration.

— Oui, ma belle Martine, lui disait-il, vous avez eu là une heureuse inspiration, et ce n'est pas la première fois que je reconnais que vous êtes aussi intelligente que jolie.

— J'ai l'intelligence que donne le dévouement aux esprits les plus ordinaires, répondit Martine, voilà tout. Je vous aime assez pour penser à tout ce qui vous intéresse ; tout mon mérite est là.

— Cette explication ne fait qu'accroître ma reconnaissance envers vous, Martine ; mais, voyons, puisque vous donnez de si excellents conseils, je veux avoir encore recours à vous.

— Vous voulez plaisanter, monsieur Jacques.

— Nullement.

— Enfin, je suis à votre disposition et je ferai de mon mieux.

— Vu la gravité de la situation que je traverse en ce moment, vu la tournure fâcheuse que peuvent prendre tout à coup mes affaires et la nécessité où je puis me trouver de fuir immédiatement, à la minute

même, j'ai donc, suivant votre conseil, réalisé toute ma fortune qui se trouve là, sous ma main, en trois cents billets de banque de mille francs chaque ; mais, outre qu'une pareille somme est embarrassante pour un homme qui sent la police à ses trousses, il faut prévoir le cas où je serais arrêté dans ma fuite.

— En effet, je n'avais pas songé à cela, dit Martine avec une naïveté trop prononcée pour être naturelle.

— Non seulement la fortune dont je serais nanti, en partant pour l'étranger, ne ferait qu'ajouter aux charges qu'on aurait découvertes contre moi, mais cette fortune serait confisquée sans doute pour retourner à l'héritage commun, auquel on m'accuserait de l'avoir soustraite, après avoir assassiné mon frère.

— C'est juste, s'écria la belle fermière avec une surprise et une candeur de plus en plus accentuées.

— Or, il me vient une idée qui ne fait que compléter la vôtre, et c'est là-dessus que je veux avoir votre opinion.

— Voyons.

— Il y a un moyen d'échapper aux dangers que je viens de signaler.

— Voyons.

— C'est de mettre cette fortune à l'abri en lui faisant prendre d'avance le chemin du pays où j'ai résolu de me rendre, à l'approche du danger, et où je m'empresserai alors de l'aller rejoindre.

— Excellente idée ! dit Martine ; seulement…

— Seulement quoi ? interrompit vivement le vieillard.

— Eh bien, je crains que vous n'évitiez un péril pour tomber dans un autre.

— Expliquez-vous.

— Dame ! dit Martine, trois cent mille francs en billets de banque, c'est tentant, et il faut être bien sûr de celui à qui l'on confie une pareille somme.

— J'en conviens, dit tranquillement M. Jacques.

— Eh bien, voilà mon objection.

— Elle est fort grave ; mais je l'ai prévue.

— Et vous avez trouvé ?

— Une personne à qui je confierai sans crainte cette fortune, dit

le vieillard en souriant.

— Prenez garde, monsieur Jacques ; je vous le répète, quand il s'agit d'une somme aussi considérable, le plus honnête homme peut se laisser tenter.

— Aussi, n'est-ce pas à un homme que je veux la confier.

— A qui donc ?

— A une personne qui m'aime, qui sait que bientôt ma fortune sera la sienne et qui, d'ailleurs, a l'âme trop fière et le cœur trop bien placée pour jamais descendre à commettre une action honteuse, à vous enfin, belle Martine.

— A moi ! s'écria la belle paysanne avec l'expression d'une profonde surprise.

— Refuseriez-vous de me rendre ce service ?

— Mon Dieu ! non, quoique… enfin, j'aimerais mieux que ce fût un autre.

— Pourquoi cela ?

— Pourquoi ? mais parce que c'est m'exposer à de grands dangers ; trois cent mille francs doivent former un volume assez considérable, et si quelque voyageur mal intentionné venait à soupçonner…

— N'avez-vous pas le wagon des dames seules ?

— En effet… C'est égal, je suis fâchée que vous ne connaissiez pas quelqu'un qui…

— Je ne connais que vous, vous seule.

— J'accepte, en ce cas, puisque vous le voulez absolument.

— Merci, merci, ma belle Martine, s'écria M. Jacques, en lui pressant tendrement la main.

— Et où faudra-t-il me transporter avec mon précieux dépôt ?

— La frontière la plus proche est la Belgique.

— Et la ville ?

— Anvers, où nous pourrons nous embarquer, si nous le jugeons à propos, pour telle contrée qu'il nous plaira.

— C'est bien, j'irai vous attendre à Anvers.

Elle ajouta d'un ton indifférent :

— Connaissez-vous la ville et pouvez-vous m'indiquer un hôtel ?

— L’hôtel du Brabant, rue de Mer.

— Quand faudra-t-il venir prendre la somme ?

— Vous allez l’emporter tout de suite.

— Sitôt !

— Qui sait si dans deux jours, si dès demain, quelque incident inquiétant ne nous forcera pas à partir tout de suite ?

Il alla ouvrir une armoire, et revint avec un paquet ficelé et serré de manière à former un volume aussi petit que possible.

— Tenez, et partez vite, dit-il à Martine.

Celle-ci se leva, cacha le paquet sous son manteau et partit en disant à M. Jacques :

— A demain.

Cinq minutes après, Jeannette Lorrain ouvrait la porte du bûcher donnant sur le vestibule.

M. Portal en sortit.

Il avait l’air tout ahuri.

— Eh bien, vous l’avez vue ? lui demanda Jeannette.

— Nanine la Rousse ! murmura M. Portal se parlant à lui-même, avec l’expression d’une profonde stupeur.

M. Portal fut quelque temps à se remettre de la surprise où l'avait jeté cette révélation, et Jeannette Lorrain fut obligée de le rappeler à lui en lui faisant observer qu'il était imprudent de rester là, dans ce vestibule, où il pouvait être vu par la cuisinière ou par M. Jacques lui-même.

M. Portal s'empressa de sortir avec elle. Ils traversèrent rapidement le jardin et se trouvèrent bientôt dans le petit bois qui faisait suite à la propriété.

— Maintenant nous pouvons causer sans crainte, dit Jeannette Lorrain.

— Je suis encore tout étourdi de ce que je viens de voir, murmura M. Portal.

Après un moment de silence, il reprit :

— Vous dites que cette femme est employée dans une ferme de M. Doutreville ?

— Certainement.

— Depuis longtemps ?

— Depuis plus d'un an.

— Occupée aux travaux des champs ?

— Comme la première paysanne venue.

— C'est inouï, c'est incroyable.

— Ce n'est donc pas une paysanne ?

— Oh ! non, et je me demande comment et pourquoi elle a pris un parti aussi extraordinaire.

— Je n'en sais rien, mais ça lui a bien réussi, car il paraît qu'elle était bien maigre, bien flétrie et bien délabrée quand elle est entrée à la ferme, si bien que le père Morel ne l'aurait pas prise si ce n'eût été l'époque de la moisson, et maintenant… vous voyez ce quelle est devenue.

— Oh ! je comprends, dit M. Portal entre ses dents, elle a eu l'idée de se mettre au vert et la vie des champs a été pour elle ce qu'était, pour les anciens, la fontaine de Jouvence ; elle s'y est

régénérée et en est sortie plus jeune et plus belle que jamais. Oh ! quelle femme ! quelle femme !

— Et vous dites que M. Jacques en est amoureux ?

— Il en perd la tête.

— Tant mieux.

— Pourquoi ?

— Il est entre les griffes d'une panthère.

— Il a ce qu'il mérite ; c'est bien fait.

— Je voudrais lui parler à cette… Martine. Où pourrai-je la trouver ? demanda M. Portal.

— En tout autre temps, je vous aurais dit : Allez à la ferme de l'Oseraie ; mais depuis qu'on a repris l'affaire de mon pauvre Charles, elle ne quitte plus Senlis.

— A quel hôtel est-elle descendue ?

— A l'hôtel du Grand-Cerf.

— Il est clair, en effet, qu'elle joue un rôle dans ce drame, et, maintenant que je sais à qui j'ai affaire, je ne serais pas surpris qu'elle fût pour quelque chose dans la soustraction des papiers que vous aviez sauvés du feu.

— Je n'en sais rien, mais je vous dis qu'il se manigance quelque chose entre elle et M. Jacques.

— C'est ce que je saurai bien découvrir ; je vous quitte pour aller coucher à Senlis. Je reviendrai demain. D'ici là, ayez toujours l'œil ouvert sur tout ce qui se passe ici. Ah ! quand elle est passée devant moi, j'ai entrevu sous son manteau un petit paquet sur lequel elle jetait un regard inquiet ; qu'est-ce que ça peut être ?

— Elle ne l'avait pas en entrant, voilà tout ce que je sais. Et Catherine ?

— Je lui ai parlé.

— Avez-vous pu en tirer quelque chose ?

— Oui, oui.

— Elle a parlé ?

— Elle a fait mieux, elle m'a livré des pièces !…

— Importantes ?

— Oh ! oui, importantes ! Je prépare à M. Jacques des surprises

auxquelles il est loin de s'attendre, je ne vous dis que cela. Et puis ce n'est pas tout, outre ces pièces, qu'il est à cent lieues de soupçonner, je lui ménage encore autre chose.

— Qu'est-ce donc ? demanda Jeannette.

— Il avait gagné le mari ; moi, j'ai gagné la femme ; il avait poussé Pierre Chenu à porter un faux témoignage ; moi, j'ai décidé Catherine à réparer le crime de son mari en disant toute la vérité devant la justice.

— Elle a consenti à rétracter tout ce qu'a dit Pierre Chenu ? demanda Jeannette stupéfaite.

— Oui, et j'espère qu'elle persévérera jusqu'au bout dans cette résolution, car le salut de Charles d'Estarbès est là tout entier.

— Dans la déposition de Catherine ?

— Oui, et dans une autre non moins inattendue que celle-ci. Oh ! je n'ai pas perdu de temps depuis trois jours ; j'ai réuni tout un arsenal pour battre l'ennemi en brèche, et, si habile qu'il soit, je doute qu'il puisse s'en tirer.

M. Portal quitta enfin Jeannette Lorrain pour se rendre à la gare, et le même soir il arrivait à Senlis.

Il entra d'abord à l'hôtel du *Lion d'or*, où il était descendu, parce qu'il était situé en face de la *Croix blanche,* ce qui lui permettait de surveiller les pas et démarches de Jacques Doutreville.

Un instant après, il sortait de sa chambre sous un déguisement qui le rendait complètement méconnaissable, vêtu d'une redingote dans laquelle il flottait, et si parfaitement grimé, qu'il paraissait âgé de soixante-quinze ans.

C'était à l'hôtel du *Grand cerf* qu'il se rendait.

— Mademoiselle Martine ? demanda-t-il au bureau.

— Au deuxième, n° 14.

— Est-elle chez elle ?

— Elle est rentrée depuis une heure.

M. Portal monta au deuxième étage et, une fois là, parcourut le corridor sur la pointe des pieds.

Arrivé au n° 14, il s'accroupit et approcha son œil du trou de la serrure.

Non seulement la clef n'était pas restée en dehors, mais elle

avait été retirée de la serrure par un surcroît de précaution, précaution fort mal entendue, car elle permettait de voir ce qui se passait dans l'intérieur de la chambre.

Martine était debout devant une table sur laquelle était une masse considérable de papiers divisés en petits paquets, rangés symétriquement l'un près de l'autre.

Après les avoir examinés un instant avec attention, M. Portal fit un geste de surprise.

— Je ne me trompe pas, murmura-t-il tout bas, ce sont des billets de banque !… et il y en a là pour une somme énorme. Comment se fait-il que de telles richesses se trouvent entre les mains de Nanine la Rousse, sortie de prison il y a un an, et naturellement sans ressources depuis ce temps ?

Il réfléchit un instant :

— J'y suis, ajouta-t-il bientôt, c'est le petit paquet que j'ai aperçu sous son manteau, c'est ce vieux misérable de Doutreville qui, se sentant sérieusement menacé, a songé à mettre sa fortune en sûreté, et la lui a donnée à garder jusqu'à l'issue du procès. Oui, oui, ce ne peut être que cela.

Et il frappa à la porte, sans quitter de l'œil son observatoire.

Il vit Martine tressauter, puis étaler vivement à terre le manteau qu'elle avait mis sur ses épaules, y jeter pêle-mêle tous les paquets de billets de banque, pousser le tout dans un coin et courir ensuite à la porte.

Quand elle eut ouvert, M. Portal entra sans paraître remarquer son trouble et la vive rougeur dont ses traits étaient couverts, et, se jetant sur une chaise :

— Pardon, mademoiselle, dit-il d'une voix aussi parfaitement déguisée que toute sa personne ; mais deux étages, c'est beaucoup pour des jambes de soixante-quinze ans, et vous voulez bien me permettre de m'asseoir, n'est-ce pas ?

— Certainement, monsieur, certainement, répondit Martine en se remettant rapidement de l'émotion qu'elle venait d'éprouver.

M. Portal, qui n'avait d'autre but en ce moment, que de la voir de près et assez longuement pour s'assurer que la belle paysanne n'était autre que Nanine la Rousse, l'examinait et l'écoutait parler avec une extrême attention.

Or, dès les premiers mots qu'elle avait prononcés, il avait été définitivement fixé.

Espagnole de naissance, il lui était resté un accent peu sensible, qui devenait chez elle un charme plutôt qu'un défaut et qu'il était impossible d'oublier après l'avoir entendue une fois.

— Mademoiselle, reprit-il pour renouveler son expérience, je suis M. Bouval, notaire à Saint-Germain, et je voudrais parler à M. Jacques Doutreville au sujet de sa ferme de l'Oseraie, qui est à vendre, paraît-il, et qui convient à un de mes clients, M. Dumenil.

— Mais, monsieur, répondit Martine, M. Doutreville ne demeure pas ici, il descend à…

— A l'hôtel de la Croix-Blanche, je le sais, et j'en viens, car j'étais déjà prévenu qu'il habitait momentanément la ville de Senlis, où il est appelé en qualité de témoin dans l'affaire d'Estarbès ; mais il n'est pas à l'hôtel en ce moment.

— En effet, monsieur, il est à Chaville.

— Il m'a été répondu qu'il était peut-être ici, ou que, tout au moins, Mlle Martine pourrait me renseigner sur…

— Le renseignement que je puis vous donner, monsieur, répondit Martine avec une nuance d'impatience, c'est que M. Jacques Doutreville sera à l'hôtel de la Croix-Blanche demain matin, entre dix et onze heures.

— Il me reste à vous remercier et à vous présenter mes hommages, mademoiselle, dit M. Portal en se dirigeant vers la porte d'un pas lent et assez mal assuré.

Quand il fut dans le corridor :

— A présent, dit-il, il ne me reste plus l'ombre d'un doute, c'est Nanine la Rousse, complice de Jacques Doutreville dans la soustraction de nos papiers, c'est sûr. Elle est là jusqu'à la fin des débats, car c'est l'instrument et l'âme damnée du vieillard, auquel elle va rendre toutes sortes de services dans cette circonstance. Excellente affaire, elle pourra nous guider et nous dévoiler bien des choses, étant surveillée sans s'en douter.

Une demi-heure à peine s'était écoulée depuis la visite du prétendu notaire de Saint-Germain, lorsque Martine entendit de nouveau frapper à sa porte.

Après s'être assurée que le paquet de billets de banque qu'elle avait emporté de chez M. Jacques contenait bien trois cent mille francs, et tout en regrettant que celui-ci n'eût pas eu le temps de réaliser également sa ferme de l'Oseraie et les deux maisons qu'il possédait à Paris, ce qui eût formé un total de sept à huit cent mille francs, Martine avait fait de cette masse de billets un paquet bien ficelé et réduit aux plus petites dimensions possibles, puis elle l'avait serré dans une commode, aussitôt fermée à double tour.

Elle n'avait donc aucune raison de s'effrayer, cette fois, et ce fut avec le plus grand calme qu'elle alla ouvrir, en se disant :

— Ce doit être M. Jacques.

Elle se trompait.

C'était Goëzmann, sous le costume de paysan qui le rendait méconnaissable.

— Vous, Goëzmann ! que me voulez-vous encore ? demanda Martine d'un air contrarié.

— Vous donner un conseil.

— Voyons.

— Je vais vous dire d'abord ce que je viens de voir.

— Dites vite, alors.

— Tout à l'heure, je prenais un bock, attablé dehors, devant un café qui fait face à l'hôtel de la Boule-d'Or, lorsque je vois passer devant moi un vieillard, vêtu d'une vaste redingote et d'un pantalon jaunâtre, dans lesquels son corps et ses jambes flottaient tristement.

— Quel âge pouvait-il avoir ? demanda Martine.

— De soixante-douze à soixante-quinze ans.

— Continuez.

— Il entre à l'hôtel de la Boule-d'Or, va prendre sa clef au bureau, dont je distinguais parfaitement l'intérieur de la place où

j'étais assis, et se retire. Dix minutes après, j'allais partir, après avoir payé le garçon, quand je vois mon bonhomme sortir de l'hôtel. Il avait les mêmes vêtements, mais ce n'était plus la même tête, et dans cette nouvelle tête, de vingt ans plus jeune que l'autre, devinez qui j'ai reconnu ?

— Je ne devine pas.

— M. Portal.

— Hein ? s'écria Martine en bondissant vers Goëzmann, vous dites ?

— Eh bien, je dis : M. Portal.

— Lui ! s'écria Martine atterrée.

— Eh bien, qu'avez-vous donc ! lui demanda Goëzmann stupéfait.

— Ce que j'ai !

Elle ajouta avec l'expression d'une violente anxiété :

— Il sort d'ici il n'y a qu'un instant.

— Eh bien, alors, d'où vient cette surprise ?

— Vous ne comprenez donc pas ? Il s'est présenté chez moi sous ce costume et avec cette tête de vieillard.

— Sans se nommer, naturellement ?

— En se donnant pour un notaire de Saint-Germain, chargé par un client d'acheter la ferme de l'Oseraie.

— Aïe ! mauvaise affaire !

— Qu'en pensez-vous ?

— Évidemment il vous a rencontrée dans la ville, et, ayant cru vous reconnaître, il a voulu vous voir de près et surtout vous faire parler pour savoir à quoi s'en tenir.

— Et croyez-vous qu'il ne s'y soit pas trompé, comme vous ?

— Je suis sûr du contraire.

— Sur quoi basez-vous cette opinion ?

— Sur le lieu, où il s'est rendu en soldant de l'hôtel de la Boule-d'Or.

— Et où est-il allé ?

— A la mairie, qui remplace ici la préfecture de police.

Martine tressaillit.

— Pour me dénoncer alors ? dit-elle en pâlissant.

— Pour confier à M. le maire que la nommée Martine, de la ferme de l'Oseraie, appartenant à M. Jacques Doutreville, est tout simplement une certaine Nanine la Rousse, condamnée, il y a dix-huit mois, à vingt ans de travaux forcés, et conséquemment évadée de sa prison.

— Oui, oui, ce doit être cela.

— Et comme nous sommes menacés tous deux, si vous voulez m'en croire, nous allons filer ensemble et plus vite que ça.

— Ensemble, dit Martine en jetant un regard vers la commode qui contenait les trois cent mille francs ; non.

Puis ajustant le caissier...

— Pourquoi ?

— Cela ne me paraît pas prudent ; en cas de poursuites, nous serions plus faciles à signaler qu'en voyageant séparément.

— C'est possible. Quelle direction allez-vous prendre ?

— La Belgique.

— Moi, l'Angleterre, alors ; mais nous pourrions nous réunir ensuite ?

— Volontiers.

— Dans quelle ville ?

— A Anvers, hôtel du Brabant.

— Vous y demeurerez quelque temps ?

— Je vous y attendrai huit jours.

— J'y serai avant cette époque. Adieu, je vous quitte pour aller prendre le chemin de fer, car je suis ici sur des charbons ardents.

— Quelle raison avez-vous d'être si inquiet ?

— J'ai reçu des nouvelles de Versailles par un ami.

— Que vous dit-il ?

— On a fait une minutieuse perquisition dans mon logement.

— Il y a là une preuve de défiance non équivoque et je crois, comme vous, que vous n'avez pas de temps à perdre pour prendre le chemin de l'Angleterre.

— C'est ce que je fais en vous quittant.

Et il partit.

Le lendemain, vers neuf heures du matin, Jacques Doutreville se présentait à l'hôtel du Grand-Cerf, où il était bien connu, et, sans s'informer, il allait gravir l'escalier, quand la maîtresse de l'hôtel l'arrêta en lui disant :

— Est-ce que vous allez chez Mlle Martine, monsieur Jacques ?

— Précisément, répondit celui-ci.

— Elle n'y est pas.

— C'est étonnant, elle devait m'attendre à cette heure.

— Elle est partie hier soir et n'est pas rentrée, ce qui nous a fort étonnés, car elle n'avait rien dit et avait laissé sa malle.

— Ah ! fit M. Jacques quelque peu ému.

Mais il se rassura aussitôt en faisant cette réflexion :

— Probablement elle aura appris quelque chose d'inquiétant et aura jugé à propos de partir sans m'attendre, afin de mettre notre fortune à l'abri, car ne sera-t-elle pas bientôt à elle comme à moi ?

Puis, s'adressant à l'hôtelière :

— Elle n'a rien laissé pour moi ? lui demanda-t-il.

— Absolument rien, monsieur Jacques.

— Pas même quelques lignes ?

— Pas même un mot.

Il réfléchit de nouveau :

— Elle a bien fait, pensa-t-il après une pause, c'eût été une imprudence, le moindre mot pouvait nous compromettre. Oh ! c'est une fille intelligente et avisée que Martine. A quoi bon, d'ailleurs ? n'avions-nous pas pris toutes nos mesures dans la prévision d'une séparation subite ? Ne sommes-nous pas convenus du lieu où elle irait m'attendre ? Allons, elle a bien fait de fuir devant le péril, je suis rassuré maintenant sur…

En ce moment un rire sardonique se fit entendre derrière Jacques Doutreville.

Celui-ci se retourna et resta saisi à l'aspect de M. Portal.

— Eh bien, monsieur Jacques, lui dit celui-ci, elle n'est donc pas chez elle, la belle Martine ?

— Je ne vous comprends pas, répondit M. Jacques de plus en plus déconcerté.

— C'est une belle fille et il serait fâcheux de la perdre, reprit M. Portal, il serait triste surtout d'apprendre qu'elle a disparu pour toujours en compagnie de certain paquet de billets de banque…

Le vieillard haussa les épaules et sourit.

— Je comprends ; cela veut dire : je la connais et je suis sûr d'elle ; mais peut-être perdrez-vous un peu de cette assurance quand je vous apprendrai que cette belle Martine, que vous preniez pour une naïve paysanne, n'est autre chose qu'une étoile du demi-monde, condamnée à vingt ans de travaux forcés et évadée de sa prison quelques mois avant d'entrer à la ferme de l'Oseraie.

A ces mots M. Jacques devint affreusement pâle.

— Sans doute, elle doit vous attendre à l'étranger avec la somme considérable que vous lui avez confiée, cela se devine sans peine, reprit M. Portal ; eh bien, je parie qu'elle a pris une tout autre direction afin de n'avoir à rendre compte de ladite somme qu'à elle-même.

M. Jacques ne répondit pas.

Il flageolait sur ses jambes et regardait M. Portal d'un œil hébété.

— J'ai interrogé le cocher qui l'a conduite à la gare, hier soir, à dix heures, et j'ai obtenu de lui un détail qui pourra vous renseigner. Elle s'est fait arrêter devant un libraire, où elle est entrée pour acheter un guide Joanne ; or, savez-vous pour quel pays ?

— Je ne… je ne sais pas, balbutia M. Jacques.

— C'était un guide pour l'Italie.

De pâle qu'il était, le vieillard devint livide, puis il s'assit sur une marche de l'escalier, ne pouvant plus se porter.

Le jour était venu où une sentence suprême et définitive allait être prononcée dans cette affaire d'Estarbès, qui, si longtemps, mais depuis quelques jours surtout, avait excité dans le public la plus vive émotion.

Dès le matin, les abords du tribunal étaient encombrés, et, dès que les portes en furent ouvertes, la foule s'y précipita.

Comme il arrive toujours en pareil cas, on se livra à mille commentaires au sujet de l'accusé, et surtout sur l'incident qui avait décidé la cour à remettre la cause à huitaine.

Quelles pouvaient être ces pièces si favorables à l'accusé, ainsi que l'avait affirmé la défense, et à qui fallait-il en attribuer la soustraction ?

Dame ! à qui pouvait profiter la destruction de ces pièces, sinon à celui qu'on accuse tout bas d'avoir trouvé le moyen de rejeter sur ce pauvre jeune homme le crime qu'il a commis lui-même ?

Voilà ce qu'on disait de toutes parts, car, à Senlis comme Versailles, toutes les sympathies étaient pour l'accusé, dont la physionomie avait semblé à tous ceux qui l'avaient vu incompatible avec le crime odieux qui lui était imputé.

— Et quel est donc celui qu'on accuse de cette double infamie ? demandaient quelques paysans à ceux qui parlaient ainsi.

— Comment, vous ne savez pas ?

— J'arrive de la campagne, je ne sais rien de ce qui se dit.

— Eh bien, c'est M. Jacques Doutreville.

— Le propriétaire de la ferme de l'Oseraie ?

— Précisément.

— C'est impossible.

La ferme de l'Oseraie était une des plus belles qu'il y eût à dix lieues à la ronde, et les paysans, pleins de respect pour le possesseur d'une si magnifique propriété, ne pouvaient admettre qu'il se fût rendu coupable d'un meurtre.

— Et ces fameuses pièces, indispensables à la défense, comme l'a

dit l'avocat de l'accusé, ont-elles été retrouvées ? demanda une jeune dame à un vieillard, dans lequel en devinait un rentier, véritable pilier de la salle d'audience.

— Voilà ce que tout le monde ignore et ce dont tout le monde s'inquiète, madame, répondit le vieux rentier, car toute la question est là : si ces papiers sont retrouvés, le jeune homme est sauvé, au dire de son avocat ; sinon, on le considère comme perdu.

— Oh ! mais c'est affreux, cela, monsieur, j'ai vu l'autre jour la jeune femme de l'accusé ici, devant là cour ; elle était si pâle et si triste, que cela saignait le cœur.

— Elle m'a produit le même effet, qu'à vous, madame, répondit le vieillard ; aussi, est-ce avec un profond chagrin que je crois pouvoir affirmer que les papiers sur lesquels repose le sort de l'accusé ont été détruits aussitôt après avoir été volés, et c'est l'avis de plusieurs avocats avec lesquels j'ai eu l'honneur de causer de cette affaire.

Cet entretien fut interrompu par la voix de l'huissier faisant entendre ces paroles :

— La cour.

Les magistrats entraient et prenaient place.

Il se fit un profond silence, pendant lequel tous les regards se portèrent sur les témoins.

Il en était deux qui excitaient particulièrement la curiosité.

La femme de l'accusé, d'abord, dont la jeunesse, la beauté, l'extrême pâleur et le profond abattement avaient gagné la sympathie de tout l'auditoire.

L'autre était M. Jacques Doutreville, sur le compte duquel couraient les bruits les plus graves, et dont les traits soucieux et souffrants ne faisaient qu'accroître les soupçons qui s'élevaient contre lui.

Mais les sombres soucis dont il était réellement dévoré avaient une autre cause que celle qu'on leur attribuait.

Il regrettait deux choses, dont la perte le navrait à peu près au même degré : la belle Martine et ses trois cent mille francs.

Martine, femme perdue, criminelle, condamnée aux travaux forcés, Martine enflammait toujours son imagination, et, pour se retrouver près d'elle, pour lui faire accepter son amour, pour en faire la compagne de toute sa vie, il eût donné tout au monde, même les trois cent mille francs qu'elle lui avait ravis, car, outre l'achat d'un

guide en Italie, plusieurs autres indices étaient venus l'éclairer sur ce point.

Mais, privé de Martine, ne pouvant lui consacrer sa vie et sa fortune il regrettait amèrement la somme énorme, qu'il avait eu la fatale inspiration de lui confier.

M. Doutreville était encore sous l'empire d'une autre préoccupation.

Un instant avant l'arrivée des magistrats, il avait vu entrer et prendre place, parmi les témoins, la veuve de Pierre Chenu.

Or, que venait faire là Catherine ?

Par qui avait-elle été citée ?

Qu'avait-elle à dire et de quels sentiments était-elle animée à son égard ?

Telles étaient les questions que se posait M. Jacques avec une profonde anxiété, car il n'avait eu aucun détail sur la mort de Pierre Chenu ; il ignorait s'il avait eu le temps de parler à sa femme avant de rendre le dernier soupir et ce qu'il avait pu lui apprendre.

Comment le poison avait-il agi ? La mort avait-elle était foudroyante ? Avait-il eu le temps de réfléchir et de parler, et, dans ce cas, n'était-il pas à craindre qu'il eut deviné la cause et l'auteur de sa mort ?

S'il en était ainsi, il avait dû tout confier à sa femme, tout jusqu'aux dix mille francs qu'il avait reçus en échange d'un mémoire où étaient relatés les détails du meurtre de Robert Doutreville et la mention de l'homme masqué qui lui avait acheté sa complicité dans cette affaire.

Si les choses s'étaient passées de la sorte, si Catherine Chenu avait à faire une telle déposition, Jacques Doutreville comprenait que, de cet ensemble de faits, allaient se dégager des vérités éclatantes, des témoignages écrasants pour lui, et voilà pourquoi il s'effrayait de la présence de cette femme parmi les témoins.

Le silence s'étant complètement établi, le greffier, sur l'ordre du président, donna lecture de l'acte d'accusation.

C'était la reproduction exacte de l'acte qui, au commencement de ce récit, avait été lu devant la cour de Versailles. Nous croyons donc inutile de le remettre sous les yeux du lecteur, sauf la fin où il était fait mention d'un fait nouveau.

— Il y a huit jours, y était-il dit, cette affaire, renvoyée devant la

cour de Senlis, allait subir un jugement définitif, lorsqu'un fait de la plus haute gravité vint mettre obstacle aux débats.

Des pièces d'une extrême importance et qui, au dire de la défense et du magistrat qui les avait examinées, devaient exercer sur l'esprit des juges et du jury une influence très favorable à l'accusé, avaient été soustraites chez ce magistrat. Le défenseur, convaincu que de ces pièces dépendait le sort de l'accusé, demanda la remise de l'affaire à huitaine dans l'espoir de les retrouver ; malheureusement son attente a été trompée, tous les efforts de la police ont été sans résultat et tout fait supposer que ces pièces précieuses ont été détruites par ceux qui avaient intérêt à les faire disparaître. Mais ceux-là, quels sont-ils ? C'est ce qu'on ne peut que supposer, c'est ce que les débats vont sans doute révéler à la justice.

Après la lecture de l'acte d'accusation, dont les dernières phrases provoquent une vive émotion dans la salle, on passe à l'audition des témoins, en commençant par ceux qui, appelés à témoigner pour la première fois dans l'affaire, doivent y apporter des lumières nouvelles.

Le premier témoin appelé est Mme la duchesse d'Algueras.

A ce nom, qui n'a jamais été prononcé dans le cours du procès, tous les regards se portent avidement vers ce témoin.

Puis, à la curiosité, succède un sentiment d'admiration qui se traduit par un long murmure.

L'accusé, lui aussi, qui, jusque-là, est resté impassible, inerte, indifférent à tout ce qui se passe, a donné signe de vie, pour la première fois, à ce nom inconnu, et son regard s'est tourné vers la belle duchesse.

Mais, à sa vue, il frissonne de tous ses membres, une vive rougeur anime ses traits décolorés et, le regard ardemment fixé sur elle, il semble en proie à une violente anxiété.

Cette émotion n'a pas échappé à sa jeune femme dont le sourcil se fronce légèrement et dont le regard s'attache sur la belle tête de la duchesse avec une expression de jalousie facile à deviner.

— Vos nom et prénoms ? demande le président au témoin, qui s'est avancé de quelques pas et se tient debout au milieu de l'enceinte.

— Inès d'Algueras, répond la jeune femme.

— Votre demeure ?

— Chez le duc d'Algueras, boulevard Malesherbes, n° 24.

— Ainsi, vous êtes l'épouse du duc d'Algueras ? reprend le

président d'un air surpris.

— Non, monsieur le président.

Le visage de celui-ci s'assombrit, et c'est d'une voix sévère qu'il dit au témoin :

— Et vous osez vous présenter ici sous un nom…

— Qui est le mien, monsieur le président, répond la duchesse d'un ton calme et digne.

— Expliquez-vous, car j'avoue que je ne comprends pas comment…

— L'explication est bien simple, monsieur le président, et, après m'avoir entendue, vous regretterez, j'en suis sûre, la supposition blessante pour mon honneur que vous venez de laisser percer dans vos paroles.

Charles d'Estarbès, qui s'était tourné tout à fait vers le témoin, dardait sur lui un regard brûlant et attendait sa parole avec une émotion qu'il ne cherchait pas à dissimuler.

— Le duc d'Algueras a quatre-vingts ans et j'en ai vingt-cinq, reprit la duchesse ; je le vis pour la première fois dans un salon de Madrid, il y a deux mois, c'est-à-dire quinze jours environ après l'arrestation de l'accusé. Ma vue parut lui causer une vive impression, et il me pria de vouloir bien le venir voir le lendemain, ayant, disait-il, une communication très grave à me faire. Je le lui promis et je tins parole. Quand nous fûmes seuls dans le grand salon de cérémonie où il m'avait reçue, il me dit :

— Avant toute chose, mon enfant, permettez-moi de vous demander si vous avez encore vos père et mère ?

Et il parut attendre ma réponse avec une certaine anxiété.

— Je suis orpheline, lui dis-je.

Il m'apprit alors que, depuis longtemps, il avait perdu son gendre et sa fille unique, qu'ils lui avaient laissé une enfant, sa seule affection en ce monde, et que sa chère petite-fille, sur le point de se marier, était morte, il y avait de cela deux ans, le laissant seul et inconsolable, car il n'était plus entouré que de parents éloignés, héritiers avides, intéressés à sa mort et l'attendant avec impatience. Il ajouta que je ressemblais à sa petite Inès, qu'il avait éprouvé en me voyant une profonde émotion et une vive sympathie, et qu'il serait heureux de m'adopter si je voulais consentir à porter son nom et le prénom de sa petite-fille. J'ai consenti, et, tout naturellement, je me nomme aujourd'hui Inès d'Algueras, parce que je suis la fille adoptive

du duc d'Algueras.

— Mais quel nom portiez-vous avant celui qui n'est le vôtre que depuis quelque temps ?

A cette question, une vive inquiétude se manifeste chez l'accusé, dont les yeux ne quittent pas le témoin.

— Je portais un nom qui n'est pas nouveau dans cette affaire, car il a été souvent prononcé dans les débats devant la cour de Versailles.

— Et ce nom ? demanda le président avec un accent de curiosité.

Le trouble de l'accusé s'accroît encore, et c'est avec une profonde anxiété qu'il attend la réponse de la jeune femme.

— Eh bien, ce nom, répond la duchesse, c'est Féline.

Tout l'auditoire, les uns pour avoir suivi le procès dans les journaux, les autres pour l'avoir entendu raconter, tout l'auditoire se rappelle ce nom et quelle fatale influence cette femme a exercée sur la sentence des juges, et, dès lors, on attend avec une ardente émotion la suite de son interrogatoire.

Que va-t-elle dire ?

Va-t-elle répéter cette histoire racontée par Jacques Doutreville et qui a pesé d'un si grand poids dans la condamnation de Charles d'Estarbès !

Voilà ce que tout le monde se demande avec une véritable angoisse.

— Puisque vous êtes cette Féline dont il a été parlé dans le procès qui nous occupe, reprend le président, vous savez que vous êtes accusée de complicité, non dans l'assassinat, mais dans le vol dont M. Robert Doutreville a été victime.

— Je le sais et je déclare qu'il n'y a pas un mot de vrai dans toute l'histoire que M. Jacques Doutreville a racontée devant la cour de Versailles.

— Cependant, dit le président, il est avéré que l'accusé vous rendait des visites fréquentes et dans le plus grand mystère, puisque sa femme et sa belle-mère ignoraient jusqu'à votre nom et vous voient aujourd'hui pour la première fois, ce qui porte à croire, comme l'a dit M. Jacques Doutreville, que vous étiez sa maîtresse et qu'il subvenait à vos dépenses.

— Il me suffira de faire connaître mon véritable nom pour

démontrer la fausseté de cette assertion, car Féline n'est pas un nom, comme vous avez dû le deviner sans doute.

— Dites-nous donc enfin ce vrai nom.

— Eh bien, monsieur le président, je me nomme Clémence d'Estarbès et je suis la sœur de l'accusé.

A cette révélation inattendue, un murmure de surprise se fait entendre dans toutes les parties de la salle et tous les regards se portent en même temps sur l'accusé, qu'on a vu se troubler et pâlir affreusement.

Au même instant, Cécile d'Estarbès, cédant à un mouvement spontané, se lève et s'écrie tout à coup, en se tournant vers le tribunal :

— C'est faux, monsieur le président, la sœur de mon mari est morte à l'étranger deux années avant notre mariage.

— C'est du moins ce que Charles vous a déclaré, reprit la duchesse d'Algueras, et je vais vous en dire la raison. Orpheline à l'âge de dix-huit ans, entièrement libre de mes actions, avec des goûts d'indépendance poussés à l'excès, je commis l'imprudence de me lier avec des femmes signalées dans le monde par leur légèreté et avec quelques actrices aux mœurs aussi tapageuses que leurs toilettes. Cela se passait à New York, où ma famille était installée depuis sept ou huit ans, et malgré l'extrême liberté dont jouissent les jeunes filles en ce pays, mes façons faisaient scandale, quoiqu'on s'accordât à reconnaître qu'au point de vue de la morale, ma conduite était irréprochable. Mon frère, indigné, me fit des remontrances auxquelles je refusai de me rendre, bien résolue à ne jamais faillir, mais en même temps à ne jamais rien changer à mon genre d'existence ; seulement, comme nous allions rentrer en France et nous fixer à Paris, je lui fis une concession : ce fut de me faire passer pour morte, de renoncer à mon nom et de prendre celui de Féline pour pouvoir vivre à ma guise sans nuire à sa considération.

Vous avez maintenant le secret des visites mystérieuses que rendait l'accusé à Féline ; elles n'avaient d'autre but que son affection fraternelle et de continuelles sollicitations de rompre avec des liaisons et une existence indignes de moi. Vous savez aussi à quel noble mobile il obéissait lorsque, devant la cour de Versailles, il refusait de faire connaître la nature et la raison de ses relations avec Féline. Il préférait laisser subsister contre lui une charge écrasante à la honte d'avouer que cette femme flétrie par l'opinion et accusée de le ruiner était sa sœur, aveu qui, cependant, eût mis à néant le mobile du vol qui lui était imputé et même du meurtre qui en avait été la conséquence.

— Reconnaissez-vous comme exacts les faits que vient de raconter le témoin ? demande le président à l'accusé.

— Oui, monsieur le président, répond celui-ci, et je regrette que ma sœur ait cru devoir révéler un mystère que j'aurais voulu tenir toujours caché.

— Il est regrettable, au contraire, réplique le président, que cette explication n'ait pas été donnée lorsque vous avez comparu devant la cour de Versailles.

— C'était impossible, monsieur le président, j'étais alors en Espagne, et ce n'est qu'à mon retour en France, il y a deux mois, que j'ai appris le jugement et la condamnation de mon frère. Convaincue de son innocence, je me suis livrée alors à des démarches qui, je l'espère, auront un heureux résultat.

— Expliquez-vous sur ces démarches, dit le président.

— Ma première pensée a été de me transporter sur le lieu du crime, à Chaville, de me renseigner sur les gens qui avaient été à même d'en connaître quelques détails et de faire parler tous ceux qui m'avaient été signalés.

— Et qu'avez-vous découvert ?

— Une paysanne qui passait près du parc dans la nuit du meurtre, avait raconté quelle avait vu sortir, vers une heure ou deux, un homme enveloppé d'un grand manteau noir et masqué qui marchait d'un air agité et s'éloignait d'un pas rapide, dans la direction du village. Je l'interrogeai, elle me fit le même récit, et, ne pouvant rien obtenir de plus, j'eus alors l'idée de faire chercher chez tous les marchands de travestissements de Paris si un masque avait été vendu par eux quelques jours avant le crime.

— Ensuite ? demande le président, qui, ainsi que les jurés et l'auditoire, paraît s'intéresser vivement à cette déposition.

— Ce marchand, que je cherchais dans tout Paris avec bien peu de chance de succès, fut découvert, enfin, par l'agent de police dont j'avais réclamé le concours dans cette circonstance : c'était un costumier du nom de Landry.

— Ce n'était pas là une preuve.

— Non, monsieur le président, mais la vente d'un masque, le 12 septembre, à une époque où il n'y a pas de bals masqués, et deux jours avant le meurtre, c'était au moins une présomption ; je ne tardai pas à acquérir la preuve que je cherchais, mais une preuve éclatante et palpable. J'emmenai un jour M. Landry, qui est ici comme témoin, à

une cérémonie funèbre où devait se trouver l'homme que je soupçonnais d'être le véritable auteur du meurtre pour lequel mon frère avait été condamné, et je lui recommandai d'examiner avec attention tous ceux qui allaient défiler devant lui. La cérémonie terminée, il vint à moi et me dit d'un air ému : « Je l'ai vu, il est là. »

— Ah ! le costumier vous a dit cela ?

Après une pause, Inès d'Algueras ajoute d'une voix grave et lente :

— Et moi aussi je dis : « Il est là, dans cette enceinte. »

Un vague murmure court par toute la salle à cette déclaration saisissante.

Mais le silence se rétablit aussitôt ; on attend la fin de la déposition.

— Faites connaître cet homme, dit le président au témoin.

— Le voilà, dit Inès, la main tendue vers Jacques Doutreville, c'est le frère de la victime, et c'est à l'enterrement de son neveu, M. Augustin Doutreville, qu'il a été reconnu par le costumier Landry.

A ces mots, Jacques Doutreville se lève et s'écrie :

— C'est faux ! c'est faux ! c'est un complot formé contre moi par les amis et les parents de l'accusé.

Mais le tremblement convulsif qui agite tous ses membres, la pâleur qui couvre ses traits bouleversés le dénoncent à tous les yeux.

Le président dit alors à la duchesse d'Algueras :

— Vous pouvez vous retirer.

Et il ajoute :

— Faites approcher le témoin Landry.

Le costumier se lève et gagne le milieu de l'enceinte.

— Témoin, lui dit le président, reconnaissez-vous M. Jacques Doutreville, ici présent, pour l'individu auquel vous avez vendu un masque le 12 septembre ?

Le costumier tourne la tête vers Jacques Doutreville, le regarde fixement, puis répond d'une voix assurée :

— J'ai reconnu M. Jacques Doutreville à l'enterrement de son neveu, parmi cent personnes et sans la moindre hésitation, et je le reconnais encore parfaitement.

— Moi, s'écrie M. Jacques d'une voix étranglée, je ne connais

pas cet homme, je ne l'ai jamais vu, je ne sais même pas où il demeure ; il me prend pour un autre.

— Regardez bien M. Doutreville, reprend le président, et dites si vous persistez dans votre déclaration.

M. Landry regarde et, après avoir examiné M. Jacques pendant quelques instants avec une sérieuse attention, il répond :

— Je suis plus convaincu que jamais, monsieur le président.

— C'est bien.

Jacques Doutreville se lève et veut encore parler, mais le président lui impose silence d'un signe, et s'adressant au greffier :

— Appelez le témoin Catherine Chenu.

La paysanne s'avance, vêtue de noir de la tête aux pieds.

Elle est grande, maigre, le teint basané, les traits anguleux, avec quelque chose de grave et de mystique dans la physionomie qui lui donne un air presque imposant.

— Dites ce que vous savez sur ce procès et sur les faits et gestes de votre mari après le meurtre de M. Robert Doutreville.

Catherine Chenu semble se recueillir, puis elle répond d'une voix lente et émue, malgré tous ses efforts pour se montrer impassible :

— Je vais dire des choses qui ne sont pas à l'honneur de mon défunt mari, et c'est pour cela que je m'y suis longtemps refusé, pensant que c'était commettre une mauvaise action ; mais des personnes plus instruites que moi, et avec elles M. le curé, que je consulte toujours dans les affaires graves, m'ont fait comprendre que mon devoir était d'éclairer la justice, que je m'exposais à d'éternels remords en faisant condamner un innocent, faute de dire la vérité, et j'ai promis de la dire tout entière, quoi qu'il advienne.

Après ce préambule, elle reprend :

— Dans la nuit du meurtre, vers une heure et demie, j'étais éveillée, attendant mon mari et inquiète de ne pas le voir revenir, lorsqu'enfin j'entends ouvrir la petite porte de notre verger, qui donne sur le chemin creux. Je me dis : c'est lui, et j'attends. Mais, ne le voyant pas revenir au bout d'un quart d'heure, je passe une robe et je descends. Je l'aperçois en train de bêcher au pied d'un sureau, puis je le vois jeter quelque chose dans le trou qu'il venait de creuser. J'allais aller à lui, quand, entendant le bruit de mes pas, il s'élance sur moi comme un furieux et me décharge sur la tête un coup du manche de sa bêche en me disant : « Tiens, ça t'apprendra à m'espionner ! » car il

était brutal. Je fus bien huit jours malade de ce coup-là. Voilà pour la nuit du meurtre ; je n'osai pas me hasarder à aller voir ce qu'il y avait au pied du sureau, et ce n'est que longtemps après que je l'ai su ; mais j'en parlerai quand j'en serai là. J'arrive à l'époque du procès ; Pierre paraît, comme témoin, devant les juges de Versailles et invente des mensonges pour faire condamner M. d'Estarbès, disant, contrairement à ce qu'il avait déposé chez le juge d'instruction, qu'il savait parfaitement l'heure à laquelle l'accusé était sorti du château Doutreville, parce qu'il avait entendu les grelots de la voiture à Vacheux, qui passe toujours devant chez nous à une heure et demie, prétendant que c'était moi qui lui avais rappelé cela, ce qui était faux. Je compris alors qu'il avait porté un faux témoignage, et il me l'avoua, et, comme je voulais aller dire la vérité à la justice, il m'en empêcha en me disant que c'était l'envoyer au bagne, sans pour cela sauver M. d'Estarbès, contre lequel s'élevaient des preuves bien autrement accablantes, de sorte que j'ai eu peur et je n'ai pas fait mon devoir : j'ai été criminelle.

— Oui, vous avez été coupable, très coupable, dit sévèrement le président ; mais il vous sera tenu compte de votre repentir, si vous réparez votre faute en disant la vérité tout entière. Continuez et dites tout ce que vous savez. Quel est le motif qui avait déterminé votre mari à commettre ce crime odieux de déposer faussement contre un innocent ? Évidemment il était l'auteur ou le complice de cet assassinat, et, en agissant ainsi, il ne songeait qu'à sauver sa propre tête.

— Il m'a déclaré avoir fait ce faux témoignage pour de l'argent, mais sans vouloir me nommer celui qui l'avait payé pour cela, ni m'avouer qu'il eût pris part au meurtre.

— Passons à la mort de votre mari : qu'avez-vous à nous apprendre sur cet événement.

— Je vais tout vous dire, monsieur le président. Vers l'époque où la justice décida que l'affaire serait jugée à nouveau devant un autre tribunal, je surpris plusieurs fois mon mari occupé à écrire je ne sais quoi, mais quelque chose qui devait être bien grave, car il paraissait être bien sombre et bien soucieux chaque fois qu'il s'y mettait. Puis, un soir, je le vis sortir avec toutes ces écritures dans sa poche, cinq ou six feuilles, je crois.

Il rentrait quelques heures après, pâle, haletant, se traînant plutôt qu'il ne marchait et tenant à là main un objet dans lequel je reconnus une veste que je n'avais pas revue depuis la nuit du meurtre et qu'il disait avoir perdue en revenant de la foire de Saint-Cloud, qui, comme il l'a dit dans sa déposition, tombait justement ce jour-là. Il

s’affaissa aussitôt sur le sol en râlant et écumant, me déclara que l’argent contenu dans le vêtement, qu’il portait sur lui, lui appartenait, qu’on venait de le lui donner ; et, quant à la veste qu’il avait traînée jusque-là, il me dit qu’il venait de la déterrer du pied du sureau et me recommanda de la détruire, ainsi que les papiers qu’elle renfermait. Puis il se débattit un instant encore et rendit le dernier soupir, juste au moment où entrait un individu que je voyais pour la première fois et qui aura bien des choses à vous apprendre à son tour, car il est ici comme témoin : c’est M. Portal.

A ce nom, Jacques Doutreville, par un mouvement spontané plus fort que sa volonté, se retourne brusquement et reste foudroyé à l’aspect de M. Portal qui vient d’arriver seulement.

Rivaz en proie à une anxiété visible dardait sur elle des yeux troublés.

Il voit le regard de celui-ci fixé sur lui avec une expression à la fois railleuse et froidement implacable qui glace son sang dans ses veines.

— Lui ! lui ! murmura-t-il avec un profond sentiment de terreur et de découragement.

— Quant à moi, monsieur le président, reprend Catherine Chenu, voici ce qui me reste à dire : quand Pierre eut cessé de vivre, mourant empoisonné, ainsi que me l'apprit M. Portal, qui reconnut cela à l'écume qui sortait de sa bouche, je songeai à remplir ses dernières volontés et me mis à fouiller d'abord le vêtement qu'il avait sur lui, puis la veste qu'il avait déterrée. Dans le premier, je trouvai dix billets de mille francs l'argent qu'on venait de lui donner, avait-il dit, et dans la veste plusieurs papiers qui avaient dû être enfoncés là, pêle-mêle et à la hâte, tant ils étaient fripés et confondus l'un dans l'autre.

Quant à l'importance des papiers, je ne pouvais m'en rendre compte, puisque je ne sais pas lire, mais je ne tardai pas à comprendre qu'ils avaient été volés chez M. Doutreville, et que Pierre avait été au moins le complice du meurtrier, car la veste qu'il avait enfouie au pied du sureau, dans la nuit du crime, était pleine de taches que je reconnus tout de suite pour des taches de sang. Je compris également que les dix billets de mille francs trouvés sur lui, étaient le prix du sang, et, saisie d'horreur, résolue à mourir de faim plutôt que de jamais y toucher, je les réunis aux papiers retirés de la veste et les cachai au fond d'une armoire, d'où ils ne seraient jamais sortis sans les remontrances et les sollicitations de M. Portal. Maintenant, monsieur le président, j'ai tout dit, j'ai rempli un devoir pénible, mais ma conscience me le commandait, je ne me repens pas.

La déposition de Catherine a été écoutée dans un profond silence et avec un vif intérêt.

Cependant, malgré tout ce qu'elle apporte à la cause de neuf, de curieux et d'imprévu, elle laisse entrevoir plus de vérités qu'elle n'en révèle réellement.

Aussi la curiosité se réveille-t-elle plus vive et plus ardente que jamais, lorsqu'après Catherine, on appelle M. Portal.

Outre que l'épouvante manifestée par Jacques Doutreville à la vue de ce témoin inattendu n'a échappé à personne, la physionomie à la fois perspicace et résolue de celui-ci, son regard vif et perçant et un je ne sais quoi d'impérieux, de fort et de puissant dans toute sa personne, laissent penser à tout le monde que son témoignage va être d'une importance considérable.

Après avoir attentivement considéré cette tête dont l'expression semble le frapper lui-même, le président lui adresse la parole :

— Vos nom et prénoms ?

— Pierre-Auguste Portal.

— Votre âge ?

— Quarante-six ans.

— Votre profession ?

— Rentier.

— Votre demeure ?

— Rue Amelot, 8.

— Dites ce que vous savez sur cette affaire.

— Monsieur le président, c'est moi, comme je l'ai déclaré devant M. le juge d'instruction, qui ai enlevé des mains de M. Doutreville le mémoire de Pierre Chenu, mémoire que celui-ci avait porté à M. Jacques, qui le lui a payé dix mille francs.

— C'est faux, s'écrie M. Jacques, Catherine Chenu n'a rien dit de pareil dans sa déposition, et je vous défie d'apporter une preuve à l'appui de cette assertion !

— J'accepte le défi, monsieur Jacques, répond M. Portal avec un accent froidement ironique, et, sur ce point surtout, je vous ménage une jolie surprise.

— Témoin, dit le président, pouvez-vous nous dire ce que contenait le mémoire de Pierre Chenu ?

— Ce mémoire était une confession ; il contenait tout le récit du meurtre commis sur la personne de M. Robert Doutreville par un homme masqué : notez ce détail, monsieur le président, un homme masqué, qui avait entraîné Chenu à lui servir de complice en lui affirmant qu'il ne s'agissait que d'un vol dans lequel il trouverait pour son compte deux avantages : d'abord une forte somme pour le payer de son concours, puis la chance presque certaine de trouver dans les papiers de M. Robert Doutreville un faux dont il s'était rendu coupable en imitant la signature de celui-ci, qui l'avait menacé de le dénoncer s'il ne le payait dans un bref délai.

— Je vous demanderai encore la preuve de ce que vous avancez là, interrompt M. Jacques avec assurance ; il est bien facile de parler de papiers compromettants pour moi et d'inventer même tout ce qu'on veut imaginer à ma charge, mais où est-il, ce prétendu mémoire de Chenu ? Voilà ce que je vous somme de dire au tribunal.

— Vous pourriez mieux que personne répondre à cette question, réplique M. Portal, vous qui aviez seul intérêt à la destruction de ces pièces si miraculeusement disparues ; mais ne vous hâtez pas de chanter victoire ; s'il est désormais impossible de produire ce mémoire qui, rapproché de la déposition de Mlle Inès d'Algueras et du costumier Landry, eût suffi pour déterminer votre condamnation, j'ai entre les mains un témoignage pour le moins aussi éloquent, aussi palpable que celui-là.

— Continuez, dit le président à M. Portal, et vous, témoin Doutreville, je vous engage à ne plus interrompre.

— Il y a des choses qu'on ne peut pas inventer, reprend M. Portal ; ainsi Pierre Chenu, chargé par son complice masqué, d'aller écouter ce qui se passait à la porte d'une chambre dont la fenêtre était éclairée, tandis que lui-même fouillerait le secrétaire de M. Robert Doutreville, absent de sa propre chambre, Pierre Chenu avait entendu avec stupeur toute la scène qui avait suivi la violence exercée par le vieillard sur Mme d'Estarbès, et il la relatait dans ce mémoire telle que l'a racontée cette jeune femme devant la cour de Versailles.

— Dites comment vous étiez parvenu à soustraire ces papiers des mains de M. Jacques Doutreville, demande le président.

— Ce n'est pas à moi que revient l'honneur de cette soustraction, répond M. Portal, mais à une femme, dont le nom va être un nouveau sujet de surprise pour M. Jacques.

— Et ce nom ?

— Jeannette Lorrain.

M. Jacques se lève comme mû par un ressort et c'est d'un air ahuri qu'il balbutie :

— Hein ? hein ? Jeann… Jeannette…

— Lorrain, que j'avais chargée d'exercer autour de vous une surveillance incessante et qui, depuis le commencement du procès, ne vous a pas perdu de vue un seul instant.

— Jeannette, murmura M. Jacques en se rasseyant d'un air accablé, ma domestique !

— Oui, réplique M. Portal, mais la nourrice de M. Charles d'Estarbès, qu'elle avait résolu de sauver à tout prix, car elle n'a jamais douté de son innocence.

— Et comment Jeannette Lorrain est-elle parvenue à s'emparer de ces papiers ? demande le président.

— Ayant vu, un soir, Pierre Chenu entrer chez M. Jacques, convaincue que l'un et l'autre avaient menti devant la justice et soupçonnant dès lors, entre eux, une entente criminelle pour arriver à perdre l'accusé, elle se glissa dans une bibliothèque attenant au cabinet dans lequel les deux hommes s'étaient renfermés et alla coller son oreille à la porte dans l'espoir de saisir quelque chose de leur entretien. Elle ne put rien entendre, mais, à travers le trou de la serrure, elle put voir, et voici ce qu'elle vit : Pierre Chenu parlait avec chaleur à M. Doutreville, qui l'écoutait d'un air attentif et soucieux. A la suite de cet entretien, qui fut long et rarement interrompu, Pierre Chenu tirait de sa poche cinq ou six feuilles de papier ; c'était le mémoire dont il est question ici, et savez-vous ce que renfermait ce mémoire, monsieur le président ? C'était le récit exact du meurtre avec des détails circonstanciés sur le rôle qu'avaient joué dans cette tragédie Pierre Chenu, complice passif et involontaire du crime, et l'homme masqué, c'est-à-dire M. Doutreville, celui qui a tout prémédité, tout préparé, tout exécuté ; enfin c'était la preuve éclatante, irrécusable de l'innocence de Charles d'Estarbès. Quant à l'entretien qui avait précédé la remise de ces papiers, il est facile de le reconstituer, quant au fond, par le contenu du mémoire et par la somme de dix billets de banque de mille francs que remit M. Doutreville à Pierre Chenu en échange de ce document, ce que

distingua parfaitement Jeannette Lorrain et ce dont nous trouvons la preuve par la découverte desdits billets de banque trouvés par Catherine Chenu dans les vêtements de son mari, mourant sous ses yeux, empoisonné, une heure après avoir quitté M. Jacques Doutreville. Le but de Pierre Chenu en déposant entre les mains de celui-ci le mémoire dans lequel il s'accusait comme complice de l'homme masqué, sans soupçonner que cet homme masqué était M. Doutreville lui-même, était de sauver Charles d'Estarbès, et il avait deux motifs pour remettre ce document entre les mains de M. Jacques : le premier, c'est qu'il croyait à la vive sympathie que celui-ci avait toujours témoignée pour l'accusé pendant le cours des débats ; le second, c'est qu'en échange du service qu'il croyait lui rendre en le mettant à même de soustraire à l'échafaud un innocent auquel il portait tant d'intérêt, il comptait bien recevoir de lui une somme assez importante pour gagner l'étranger et y vivre tranquillement à l'abri des recherches de la police. Il dut croire dans la justesse de ses suppositions, d'abord en recevant cette somme de dix mille francs, puis en se voyant invité par M. Jacques à boire un verre de vin dont il mourrait, une heure après, dans d'horribles tortures. Or, il se trompait, car à peine avait-il franchi le seuil du cabinet, que M. Doutreville jetait au feu les preuves de sa culpabilité et de l'innocence de Charles d'Estarbès.

Un long murmure d'horreur accueille ces dernières paroles.

— Heureusement, ajoute M. Portal, il sortait aussitôt lui-même, et Jeannette, s'élançant alors dans le cabinet, arrachait du feu les papiers à demi brûlés, mais encore lisibles.

Puis, arrivé là de son récit, M. Portal s'interrompt un instant et jette un regard sur M. Doutreville.

Le vieillard est devenu livide, de grosses gouttes de sueur, qu'il essuie sans cesse avec son mouchoir, roulent sur son visage, et sa respiration haletante atteste la violence de son angoisse.

Cependant il parvient à dominer son émotion par un effort suprême, et il s'écrie :

— Rien que des suppositions, toujours des suppositions qui, toutes, reposent sur un témoignage absent et qui n'est lui-même qu'une supposition, c'est-à-dire ce prétendu mémoire de Pierre Chenu, dont je vous défie de produire un fragment, une ligne, un mot à l'appui de vos accusations.

M. Portal, le regarde avec son sourire calme et railleur et lui répond :

— Pardon, monsieur Jacques, patience, ne vous ai-je pas dit que

j'avais mieux que cela entre les mains ? Ah ! vous aimez les preuves, eh bien je vais vous eu fournir qui ne vous laisseront rien à désirer à vous-même, je vous le jure.

Puis, s'adressant au président :

— Monsieur le président, dit-il, cette preuve après laquelle il n'y aura plus à chercher le coupable, cette preuve qui va jeter sur le procès une lumière aussi éclatante, aussi décisive que si M. Doutreville se déclarait hautement l'auteur du meurtre de son frère, elle est là, dans les pièces à conviction déposées sur cette table, c'est-à-dire dans les dix billets de banque donnés par M. Jacques à Pierre Chenu, eu échange du mémoire qu'il avait hâte de posséder pour le détruire et assurer ainsi son salut.

M. Jacques hausse les épaules en murmurant avec un sourire ironique :

— Allons donc ! est-ce que tous les billets de banque ne se ressemblent pas ?

— Et pourtant, réplique M. Portal en le foudroyant du regard, ceux-là contiennent votre arrêt de mort.

Ces mots sont prononcés d'un ton qui produisit une profonde sensation dans l'auditoire.

M. Portal reprend au milieu d'un silence imposant :

— Vous vous rappelez, monsieur le président, que ces dix mille francs ont été trouvés par Catherine Chenu sur son mari immédiatement après sa mort, c'est-à-dire une heure après son entrevue avec M. Doutreville, et, que passant ensuite à la veste déterrée par Pierre du trou où il l'avait enfouie dans la nuit du meurtre, elle en avait tiré certains papiers qu'elle avait serrés dans une armoire avec les billets de banque. Or, voici en quoi consistaient ces papiers jetés pêle-mêle, au fond de sa poche, par Pierre Chenu et que je me mis à examiner attentivement dès qu'ils m'eurent été livrés : d'abord, un billet sous enveloppe, sur laquelle étaient écrits ces mots : « Faux commis par Pierre Chenu, que je vais déférer à la justice s'il n'a pas payé dans un bref délai, comme je l'en ai averti ; » puis un second papier, également sous enveloppe, portant cette indication : « Numéros des cent billets de banque, de mille francs chaque, que j'ai reçus, il y a huit jours, et que je porterai chez mon banquier après-demain 16 septembre. » – Et c'est le 14 septembre que M. Robert Doutreville était trouvé assassiné dans sa chambre.

M. Portal ajoute, la main tendue vers M. Jacques :

— Monsieur le président, je vous prie de remarquer que

M. Jacques a singulièrement perdu de l'assurance qu'il montrait tout à l'heure, quand il affirmait que des billets de banque ne pouvaient rien prouver.

En effet, en entendant parler des billets de banque notés par son frère, M. Jacques a été subitement saisi d'un tremblement qu'il essaye vainement de contenir.

M. Portal continue :

— Ah ! c'était un homme d'ordre que M. Robert Doutreville, et c'est la Providence même qui lui a inspiré la pensée de noter les numéros de ces billets de banque, le doigt de Dieu est là, comme nous allons le voir.

M. Portal se tait un instant, l'émotion est au comble dans l'auditoire, dont les regards se tournent tour à tour vers Jacques Doutreville et vers celui qui s'est fait son accusateur.

L'œil hagard et l'air effaré, M. Jacques veut parler, mais vainement.

Ses lèvres s'agitent sans pouvoir proférer un son et ses regards se tournent de tous côtés avec une expression d'ahurissement qui atteste le trouble profond auquel il est en proie.

— Continuez votre déposition, dit le président après une assez longue interruption.

— Lorsque Catherine Chenu m'eut remis toutes les pièces dont il vient d'être question, j'y vis d'abord deux preuves de l'exactitude des faits mentionnés dans le mémoire de Pierre Chenu, le masque dont le véritable auteur du meurtre devait avoir couvert ses traits, puis ce faux que lui, Chenu, voulait enlever des mains de M. Robert Doutreville et que je retrouvai dans la veste qu'il portait au moment du meurtre avec cette fameuse liste des numéros des cent billets de banque que venait de toucher la victime, numéros écrits de sa main ainsi que la note de l'enveloppe qui contient cette liste. Mais ce dernier document suffirait seul à prouver que M. Doutreville, reconnu par le costumier Landry, pour l'homme auquel il a vendu un masque l'avant-veille du meurtre, est bien l'assassin de Robert Doutreville. Je l'avoue, cette liste me frappa peu d'abord, et je n'y attachai guère d'importance, puis mon regard s'étant arrêté sur le numéro d'un des dix billets de banque donnés par M. Jacques à Pierre Chenu, une heure avant sa mort, une réflexion s'empara tout à coup de mon esprit.

Je me demandai comment il se faisait que M. Jacques eût dix mille francs dans sa caisse, où ils étaient improductifs ; je me rappelai

aussitôt les quatre-vingt mille francs volés dans le secrétaire de la victime par l'homme masqué, et la pensée me vint alors que les dix mille francs de Chenu pourraient bien avoir été pris sur cette somme.

Si cela est, pensai-je alors, les numéros inscrits sur ces dix billets doivent se retrouver sur la liste notée par M. Robert Doutreville, et en ce cas…

Et tirant aussitôt cette liste de son enveloppe, je me mis à la parcourir tout tremblant, car là était mon espoir suprême ; si cet espoir se réalisait, c'était la preuve claire, évidente, irrécusable de la culpabilité de M. Jacques ; sinon c'était le doute, et, avec le doute, le glaive de la loi suspendu de nouveau sur la tête de l'innocent que je m'étais donné pour mission de sauver. Enfin, je jetai un cri de joie : je venais de rencontrer le numéro d'un des billets sur la liste. J'en trouvai bientôt un second, puis enfin les huit autres à la suite ; tous les doutes étaient dissipés, et c'est le cœur débordant de joie que j'allai faire part de ma découverte à M. le juge d'instruction, en lui remettant les pièces précieuses qui allaient décider l'acquittement de l'accusé.

M. Jacques essuie toujours la sueur qui ruisselle de ses traits livides et on croirait voir passer dans ses yeux effarés les pâles éclairs de l'agonie.

Cependant il fait un effort surhumain pour parler et il y parvient :

— Ah ! vous voyez-là une preuve, s'écrie-t-il, mais qui me dit que cette liste soit écrite par mon frère.

— J'ai prévu cette objection ; or, j'ai montré ces numéros et la note inscrite sur l'enveloppe à des experts en écritures qui, après les avoir minutieusement comparés à des notes et des comptes insignifiants trouvés chez M. Robert Doutreville, ont reconnu, sans la moindre hésitation, que les uns et les autres étaient de la même main.

— On a imité son écriture, les habiles faussaires ne manquent pas !

— Encore prévu, dit M. Portal, et cette fois, je vous préviens que je vais riposter par un argument sans réplique.

M. Jacques tourne vers M. Portal un regard troublé et attend sa réponse avec une anxiété visible.

— Au bas de cette liste, reprend celui-ci, M. Robert Doutreville a écrit, par un surcroît de précaution : « J'ai touché ces billets de banque chez M. Bernier, banquier, rue Caumartin, 20. »

— Eh bien ? demanda M. Jacques d'un air de défi.

— Eh bien, je suis allé chez M. Bernier, je lui ai demandé s'il avait pris note des numéros des billets de banque remis par lui à M. Robert Doutreville du sept au huit septembre dernier, et sur sa réponse affirmative, ce qui n'avait rien de surprenant de la part d'un banquier, je l'ai prié de me faire copier cette liste. Or, elle était exactement conforme à celle que j'ai trouvée dans la veste de Pierre Chenu, comme s'en est assuré M. le juge d'instruction, qui l'a jointe au dossier après avoir vérifié les deux listes sous mes yeux. Eh bien, monsieur Jacques qu'avez-vous à répondre ?

Pour le coup, Jacques Doutreville ne tente plus de se défendre.

Il laisse tomber sa tête sur sa poitrine ; il se reconnaît vaincu.

Le président remercie M. Portal du zèle, de l'activité et de l'intelligence dont il a fait preuve dans cette affaire, puis il donne ordre de faire avancer Jeannette Lorrain.

La vieille paysanne se présente, l'air grave et tranquille.

— Vous venez d'entendre la déposition du témoin, lui dit le président, il y est beaucoup parlé de vous et du rôle que vous avez joué dans toute cette affaire, particulièrement en ce qui concerne les rapports qui ont eu lieu entre le témoin Jacques Doutreville, et Pierre Chenu, à propos du mémoire de ce dernier ; reconnaissez-vous l'exactitude de cette déposition ?

— Oui, monsieur le président, répond Jeannette d'une voix nette et assurée. M. Portal n'a dit que la vérité ; il s'est mis en quatre pour faire luire la lumière dans les ténèbres qu'on avait entassées sur cette affaire pour tromper la justice et perdre mon pauvre Charles, l'enfant que j'ai nourri de mon lait, et, s'il est sauvé, si la vérité triomphe aujourd'hui, c'est bien à lui, M. Portal, qu'en reviendra toute la gloire. Oui, j'ai vu M. Jacques Doutreville recevoir des mains de Pierre Chenu le mémoire destiné à sauver l'innocent que son faux témoignage avait fait condamner à mort, et à prouver que le vrai coupable était l'homme masqué qui avait acheté sa complicité, lequel n'était autre que M. Jacques Doutreville lui-même. Je l'ai vu regarder ces papiers, qu'il venait de payer dix mille francs, et les jeter au feu froidement, résolument, sachant très bien que c'était absolument comme s'il lâchait lui-même le couteau de la guillotine sur le cou de l'innocent.

Un frisson parcourt l'assemblée à ces derniers mots qui font comprendre, par une image saisissante, toute l'horreur de l'acte accompli par Jacques Doutreville.

— Heureusement, reprend Jeannette Lorrain après une pause, les papiers tombaient sur de la braise, il n'y avait plus de flamme, de sorte que je les vis se tordre sur le brasier sans s'allumer. Cependant, ils n'eussent pas tardé à se consumer si Jacques, se croyant désormais bien assuré de leur destruction, ne fut sorti aussitôt en fermant à double tour la porte de son cabinet, dont il emportait la clef. A peine

avait-il fait quelques pas dehors que, me glissant sans bruit dans le cabinet et saisissant les pincettes, j'enlevais les papiers de la cheminée.

Puis, après avoir attendu un instant qu'ils fussent refroidis, je les emportais dans ma chambre et les livrais le lendemain à M. Portal qui, le jour même, les remettait entre les mains du juge d'instruction.

— Avez-vous vu le témoin Doutreville offrir un verre de vin à Pierre Chenu ?

— Oui, monsieur le président.

— Et ce vin, il l'a bu ?

— Oui, monsieur le président.

Tous les témoins sont entendus.

Le président donne la parole au ministère public pour prononcer son réquisitoire.

Ce réquisitoire n'est autre chose qu'un long et chaleureux plaidoyer en faveur de l'accusé, dont l'innocence est clairement démontrée par les charges mêmes que les débats ont accumulées sur la tête du témoin Jacques Doutreville, charges que le procureur général groupe et analyse avec une lucidité qui en double la force.

Un murmure approbateur se fait entendre dans toutes les parties de la salle et il est facile de comprendre que ces paroles répondent aux sympathies de l'auditoire tout entier.

Me Vallon, l'avocat de Charles d'Estarbès, se lève et prend la parole à son tour, mais c'est pour déclarer qu'après les éloquentes paroles du ministère public il ne lui reste plus rien à dire et qu'il attend avec une entière confiance le verdict du jury.

Les jurés se retirent alors dans la salle de leurs délibérations.

L'émotion est à son comble, et c'est avec une impatience anxieuse qu'on attend le moment où ils vont venir faire connaître le résultat de leur délibération.

Pendant ce temps des colloques s'établissent de toutes parts.

On se livre à des hypothèses sur la sentence du jury, mais toutes les suppositions sont en faveur de l'accusé et nul ne doute de son acquittement.

Cependant une vive émotion se manifeste dans l'auditoire, lorsqu'on voit les jurés reparaître en séance, et, quoique personne ne doute, c'est avec une violente émotion qu'on attend la parole que va faire entendre le chef du jury.

Les regards se tournent tantôt vers celui-ci, tantôt vers l'accusé, dont les traits se sont couverts d'une affreuse pâleur.

Il y a là une personne plus pâle et plus émue encore que l'accusé lui-même, c'est sa jeune femme.

Cécile d'Estarbès a suivi les débats avec une ardeur fiévreuse.

Elle avait tressailli à chaque nouveau témoin. Puis, immobile, les traits contractés, les lèvres agitées d'un imperceptible frisson, elle dardait sur lui un regard si aigu, si brûlant, qu'on eut dit qu'elle voulait pénétrer jusqu'au fond de son âme et lui dicter ses réponses.

Lorsque, enfin, elle se vit arrivée à la minute suprême où la sentence de vie ou de mort allait être prononcée, c'est-à-dire lorsque le chef du jury se leva pour faire connaître la décision qui venait d'être prise au sujet du condamné, il lui sembla que son cœur cessait de battre et que son sang se figeait dans ses veines.

Puis, ses lèvres s'agitèrent avec une volubilité convulsive et ses mains se joignirent sous son manteau, tandis que son regard enflammé enveloppait l'homme redoutable qui allait laisser tomber de ses lèvres l'arrêt définitif.

Sa mère effrayée se pencha vers elle.

Elle murmurait une prière.

Elle l'interrompit tout à coup, à la première parole du chef du jury :

— Sur mon honneur et sur ma conscience, dit celui-ci d'une voix grave et émue, l'accusé est innocent.

Aussitôt la poitrine de la jeune femme se soulève avec force, elle suffoque et va éclater en sanglots, quand sa mère lui pose tout à coup la main sur la bouche en lui disant tout bas :

— Contiens-toi, mon enfant, le président va parler.

Le président déclare que l'accusé est libre et qu'il peut se retirer s'il n'est retenu pour aucune autre cause.

Alors rien ne peut plus arrêter la jeune femme. Elle s'élance du côté de l'accusé, et d'une voix qui remue tous les cœurs :

— Mon ami ! mon Charles ! mon bien-aimé ! s'écrie-t-elle, à travers les sanglots qui la suffoquent et les larmes qui inondent son visage.

Charles d'Estarbès pleure aussi en regardant sa chère Cécile et l'émotion des deux époux gagne tous les assistants, dont la plupart ont

les yeux mouillés de larmes.

— Viens, viens, mon enfant, lui dit Mme de Fiernas à l'oreille, viens embrasser ton Charles, qui quitte en ce moment le banc des accusés et va t'attendre hors de cette enceinte.

En sortant toutes deux, la fille appuyée sur le bras de sa mère, elles entendent ces paroles prononcées par le président :

— Qu'on s'empare de la personne du témoin Jacques Doutreville.

Un instant après Cécile pénétrait dans la salle des témoins et s'élançait dans les bras de son mari, qui l'attendait.

Ils restèrent ainsi embrassés pendant plus de cinq minutes, pleurant de bonheur et se murmurant l'un à l'autre de ces phrases incohérentes et de ces mots sans suite qui traduisent si éloquemment la joie désordonnée de deux cœurs qui ne battent que l'un pour l'autre.

— Et maintenant, mon Charles, dit enfin Mme de Fiernas, tu dois avoir hâte de respirer librement l'air du dehors, puis de te retrouver chez toi, au milieu de ta femme et de tes amis ; partons donc et rendons-nous vite chez cette excellente Mme Bernier, où nous allons déjeuner avec ton ami, maître Vallon et deux autres personnes que tu verras avec joie à notre table, car c'est grâce à elles, à leur infatigable dévouement, que tu nous es rendu.

— Quelles sont donc ces personnes ? demanda Charles.

— Inès d'Algueras et M. Portal.

— Oh ! oui, oui, je serais bien heureux de les voir, s'écria le jeune homme ; partons donc bien vite. Mais ce M. Portal, dont j'entends prononcer le nom pour la première fois, comment se fait-il ?…

— Nous t'expliquerons tout cela en déjeunant ; viens vite.

Ils sortirent aussitôt, et un instant après ils arrivaient chez Mme Bernier, qui les attendait sur le seuil, moitié riant, moitié pleurant, car M. Portal était accouru lui annoncer l'heureuse nouvelle.

Il est nécessaire maintenant de faire savoir au lecteur ce que devenaient les principaux acteurs de ce récit pendant les débats de l'affaire qui a si longtemps absorbé notre attention.

L'époque désignée par M. Robert Doutreville pour la lecture de son testament étant échue au moment du procès, tous les membres de sa famille avaient été convoqués chez le notaire du défunt, qui leur avait fait connaître les dispositions de celui-ci.

Nous les résumerons en quelques lignes :

Le comte de Saubignac était déshérité, et cette mesure rigoureuse était basée sur deux motifs : d'abord la mort de la comtesse et de son enfant, nièce et petite-nièce de Robert Doutreville ; puis la passion désordonnée du comte pour le jeu, passion dans laquelle irait s'engloutir inévitablement l'héritage qui tomberait entre ses mains, quel qu'il fût.

Cette déception avait été un coup de foudre pour le comte de Saubignac, qui avait toujours compté sur cet héritage et se trouvait réduit tout à coup au plus profond dénuement.

Déshérité également, Jacques Doutreville qui, n'ayant ni femme ni enfants, n'avait pas besoin d'accroître encore une fortune déjà considérable.

« D'ailleurs, ajoutait Robert Doutreville, j'ai reconnu de tout temps en mon frère une nature sèche, égoïste et cupide, incapable d'aimer autre chose que l'argent ; non seulement il n'a aucune amitié pour moi ; mais j'ai l'intime conviction qu'il attend ma mort avec impatience pour toucher la part d'héritage sur laquelle il compte. »

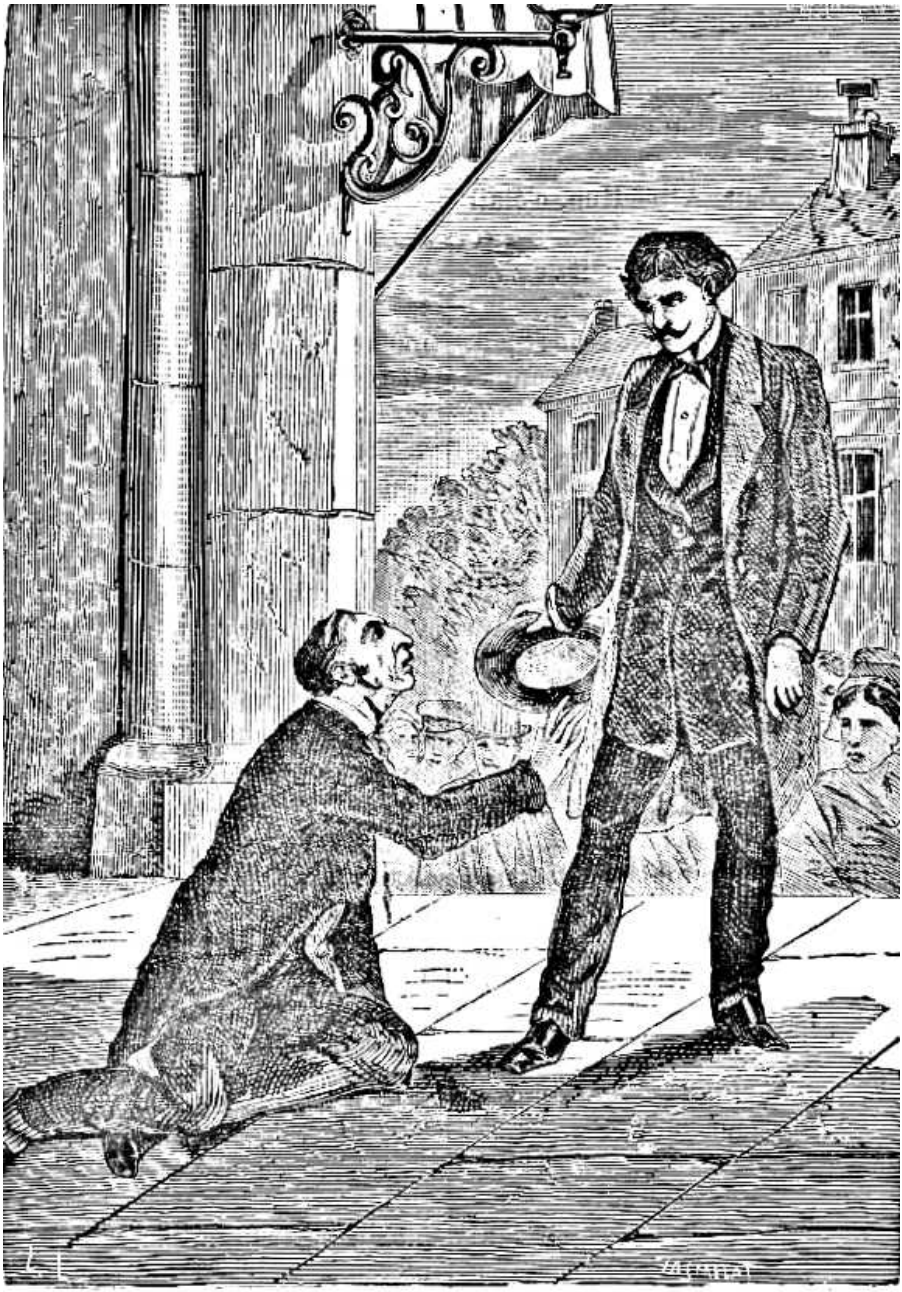
Il léguait cinq cent mille francs à son neveu, Augustin Doutreville, et une somme égale à sa nièce, Mme Chabert Doutreville, comme témoignage de sympathie, et donnait toute sa fortune, s'élevant à quatre millions, environ, à sa petite-nièce Baptistine Doutreville.

André Chambrun, nous le savons, n'avait pas besoin de cela pour adorer Baptistine, dont il faisait demander la main à sa belle-mère quelques jours après le jugement qui se terminait à la fois par l'acquittement de Charles d'Estarbès et par l'arrestation de Jacques Doutreville.

M. Chambrun s'était montré d'abord très opposé à l'union de son fils avec une jeune fille dont le nom était si gravement et si tristement compromis en ce moment même, mais le jeune homme lui avait fait un tel éloge de Baptistine et s'était montré si profondément affecté à la pensée de renoncer à elle, que le père avait consenti d'abord à la voir dans une promenade, sans se faire connaître à elle. Alors, comme l'avait prévu André, M. Chambrun avait subi, à son tour, le charme qu'elle exerçait sur tous ceux qui l'approchaient, et c'est quelques jours après que son père, cédant à son propre penchant autant qu'aux instances de son fils, allait solliciter pour celui-ci la main de Baptistine.

Albertine Doutreville donna son consentement, sans même consulter celle-ci, dont les sentiments lui étaient connus depuis longtemps ; mais il fut convenu, vu les tragiques événements qui se préparaient, que le mariage n'aurait lieu qu'au bout de six mois et dans un village du Midi où Mme Doutreville possédait une magnifique propriété.

Elle n'était plus reconnaissable, cette belle Albertine que nous avons vue si séduisante, si éblouissante de fraîcheur et de santé.



Il leva la tête avec effort et jeta un regard sur Louis.

Elle était minée par une pensée qui l'absorbait tout entière, pensée horrible et révoltante, car, si l'on s'en souvient, elle était à la discrétion d'un misérable de la plus vile espèce, le caissier Pascal, qui lui avait dit : Vous serez ma femme ou je vous traîne sur les bancs de la cour d'assises, vous et votre complice, M. Maurice Rivaz, et je

prouverai sans peine que vous avez assassiné votre mari d'accord avec votre amant.

Et Mme Doutreville, comprenant fort bien qu'elle était perdue, quoique innocente de ce crime, avait dû s'incliner devant cette effroyable nécessité.

Elle avait consenti, et le mariage était fixé à dix mois.

Mais, depuis ce jour, sa santé s'était altérée avec une effrayante rapidité, et déjà, au bout de quinze jours à peine, elle n'était plus que l'ombre d'elle-même.

Pascal avait exigé d'elle qu'elle ne revît plus Maurice Rivaz et elle avait dû subir les exigences de ce misérable qui, les tenant tous deux à sa discrétion, les forçait à courber la tête sous son odieux despotisme.

On doit bien penser qu'en agissant ainsi le caissier n'obéissait pas à un vulgaire mouvement de jalousie.

Ce serait mal le juger que de le croire capable d'un pareil sentiment.

Non, c'était un tout autre mobile qui le portait à s'opposer à toute relation entre les deux amants.

Ce qu'il visait, lui, dans Albertine, c'était la fortune qu'elle représentait.

Cette fortune, déjà colossale, venait de s'accroître d'une somme de cinq cent mille francs par suite du legs de Robert Doutreville ; mais cette situation splendide, qui un mois auparavant lui eût fait l'effet d'un rêve des *Mille et une Nuits,* ne suffisait déjà plus à la dévorante ambition qui venait de s'emparer de lui.

Il voulait conserver la maison de banque, dont toutes les ressources et tous les rouages lui étaient connus, et rêvait de devenir l'un des gros bonnets de la finance parisienne, rêve qu'il avait de grandes chances de réaliser en épousant la veuve d'Augustin Doutreville.

Et, pour arriver à cette situation, il n'était rien dont il ne fût capable contre ceux qui tenteraient de lui faire obstacle.

Albertine le savait, et, connaissant la ruse et la méchanceté diaboliques de cet homme, elle n'avait même pas osé faire parvenir de ses nouvelles à Maurice Rivaz, dans la crainte de l'exposer aux vengeances de ce redoutable ennemi.

On comprendra donc quels devaient être les douleurs, les

désespoirs, les angoisses sans fin qui dévoraient l'âme de l'infortunée, et on ne s'étonnera pas qu'elle fût devenue méconnaissable, comme nous le disions tout à l'heure.

Ce changement était si visible, que Pascal finit par s'en inquiéter lui-même, non par affection, mais par suite d'un raisonnement fort simple : Mme Doutreville étant indispensable à sa fortune, il était dans son intérêt de faire tout ce qui était en son pouvoir pour la rappeler à la santé.

Il l'engagea donc à consulter son médecin, ce à quoi elle finit par consentir pour échapper à l'ennui de ses sollicitations et de ses témoignages de sollicitude.

Le médecin ordonna les bains de mer, quoiqu'on ne fût encore qu'à la fin de mai.

Albertine refusa d'abord de quitter Paris en compagnie du caissier, qui tenait absolument à l'accompagner, toujours poussé par le même motif, la crainte d'une rencontre avec Maurice Rivaz, qu'il supposait toujours absorbé par la pensée de revoir Mme Doutreville et toujours occupé à rôder autour d'elle et à faire le guet dans l'espoir de la revoir.

Elle consentit encore cependant, mais à deux conditions : la première, c'est qu'elle choisirait une plage modeste et peu fréquentée ; la seconde, c'est qu'elle n'habiterait pas le même hôtel que Pascal, qui passerait aux yeux de tous pour son factotum et qu'elle traiterait comme tel.

Tous ces arrangements étant arrêtés, Albertine partait à la fin de mai pour Saint-Valéry-en-Caux avec sa femme de chambre et Pascal, celui-ci en seconde classe, tandis qu'elle prenait place, avec Virginie, dans un compartiment de première classe.

Elle l'avait exigé ainsi pour établir tout de suite la ligne de démarcation qu'elle était décidée à maintenir entre elle et le caissier.

Albertine était descendue à l'hôtel de Paris, où elle occupait un appartement petit, mais complet, avec sa femme de chambre, qui ne la quittait jamais et qui, nous le savons, lui était toute dévouée.

Pascal venait la voir tous les jours avant le déjeuner, et elle le recevait chaque fois en présence de Virginie, à laquelle elle avait donné ordre de ne pas s'éloigner d'elle durant cette visite, qui ne se prolongeait jamais au delà d'un quart d'heure.

La vie s'écoulait ainsi, monotone pour Albertine dont les journées s'écoulaient au bain, sur la plage et au Casino, profondément ennuyeuse pour Pascal, auquel la convention arrêtée entre lui et la

jeune femme interdisait l'entrée du Casino, et conséquemment la promenade sur la partie de la plage où elle se baignait.

Ne sachant que faire, il passait son temps à parcourir les campagnes des environs, qui sont admirables.

Un soir, à la nuit tombante, il avait gravi la côte qui conduit à l'une des hautes falaises entre lesquelles Saint-Valéry est comme étranglé ; c'était la falaise qui s'étend à droite, dans la direction de Veules.

L'atmosphère avait été accablante comme au mois de juillet, et il espérait trouver quelque fraîcheur au sommet de ces falaises qui tombent à pic jusqu'à la plage et dont le pied est rongé par les vagues à la marée montante.

Quand il eut marché dix minutes environ au bord de la falaise, il s'en approcha avec précaution, curieux de voir la plage, de cette hauteur.

Il la vit, car la marée n'était pas encore haute, et il recula brusquement, saisi d'un vertige qui le fit frissonner.

Puis il s'en éloigna de vingt pas, comme s'il eût eu peur de voir le terrain crouler sous ses pieds, et fut quelques instants à se remettre de l'épouvante qui venait de s'emparer de lui.

Il promenait ses regards de tous côtés ; il était seul.

Sous l'impression qui venait de le bouleverser, au point qu'il se sentait fléchir sur ses jambes, il s'effraya de cette solitude et reprit aussitôt le chemin de Saint-Valéry.

Il avait hâte de se retrouver dans un lieu habité, au milieu de ses semblables ; aussi se mit-il à presser le pas, comme s'il eût fui quelque danger invisible.

Il marchait ainsi depuis cinq minutes environ, lorsque, arrivé à une éminence qui se trouvait sur son chemin, et au pied de laquelle il venait de passer, il crut voir de loin une créature dans laquelle il ne tarda pas à reconnaître un homme.

Que pouvait faire là cet homme qui n'y était pas, dix minutes auparavant ?

Voilà ce qu'il se demanda avec un vague sentiment d'inquiétude.

Cependant, il avançait toujours, affectant dans sa démarche et dans sa tournure une assurance qu'il était loin d'éprouver.

Tout à coup il s'arrêta, fit un geste de surprise et tressaillit de tous ses membres à l'aspect de l'individu qu'il avait vu de loin et dont

il n'était plus éloigné que de quelques pas.

— Lui ! lui ! balbutia-t-il stupéfait, est-ce possible !

Mais il cessa de douter en s'entendant appeler par son nom.

— C'est bien lui, dit-il alors, lui, Maurice Rivaz ! Étrange hasard !

Mais il fut détrompé quand le jeune homme, se dressant devant lui, l'air grave et les bras croisés sur la poitrine, lui dit en lui jetant un singulier regard :

— Je vous attendais, maître Pascal.

Le caissier se sentit pâlir.

Cependant il répondit en essayant de prendre un ton dégagé :

— Vous m'attendiez ici, monsieur Rivaz ?

— Oui, ici, comme vous voyez.

— Si vous avez quelque chose à me dire, nous serions beaucoup mieux à mon hôtel pour causer ; permettez donc…

Et il fit quelques pas en avant.

— Non pas, répondit Maurice, pour l'entretien que nous devons avoir, nous sommes très bien ici.

— Que me voulez-vous donc ? demanda Pascal d'une voix que la peur faisait trembler.

— Je vais vous le dire, maître Pascal.

Il y eut une pause, pendant laquelle Pascal, en proie à une violente angoisse, cherchait à deviner la pensée du jeune homme, tandis que celui-ci semblait se recueillir pour quelque résolution suprême.

— Oui, reprit enfin ce dernier, l'endroit est on ne peut plus favorable, et plus je le considère, plus je me félicite de l'avoir choisi.

— Mais enfin, monsieur, que me voulez-vous ? répliqua Pascal ; veuillez me le dire, car j'ai hâte de rentrer.

— Où donc ? demanda Maurice avec un sourire équivoque.

— Mais chez moi, naturellement, à mon hôtel.

— A votre hôtel ! Vous êtes ambitieux, monsieur Pascal.

— Je ne vous comprends pas, répondit le caissier, dont cette parole ambiguë accrut encore l'inquiétude.

— Vous ne tarderez pas à me comprendre, lui dit Maurice.

Il ajouta en se rapprochant de lui de quelques pas :

— Ah ça, maître Pascal, vous avez donc cru sérieusement que vous pouviez devenir le mari d'une femme comme Mme Doutreville, vous ! vous, être immonde sorti de je ne sais quel bourbier, vous aussi hideux au moral que répugnant au physique ! Vous avez cru cela et vous avez osé contraindre la noble jeune femme à consentir à cette monstrueuse union ! Ah ! cela va vous coûter cher, maître Pascal.

Et, comme en parlant ainsi, il avait toujours marché en avant, il n'était plus maintenant qu'à trois pas du caissier.

Celui-ci n'était plus maître de dissimuler son émotion.

Il frissonna de tous ses membres en se voyant si près du jeune homme, et, cédant à un mouvement instinctif, il recula brusquement de quelques pas le dos tourné à la falaise.

— Maître Pascal, reprit Maurice en dardant sur lui un regard sinistre, où sont donc les papiers que vous avez volés chez M. Doutreville et dont vous vous êtes fait une arme pour contraindre la volonté de sa veuve ?

— Mais, balbutia le caissier en jetant de tous côtés des regards inquiets, je les ai laissés à Paris.

Maurice tira un revolver de sa poche et l'arma tranquillement en disant à Pascal :

— Il faut que vous les ayez apportés avec vous, vous entendez, il le faut.

— Monsieur, monsieur Rivaz, s'écria le caissier en tremblant de tous ses membres, est-ce que vous voudriez m'assassiner ?

— Pourquoi pas ? N'ai-je pas été votre complice dans l'assassinat de M. Doutreville ? C'est vous qui m'avez poussé dans cette voie ; or, il n'y a que le premier pas qui coûte. D'ailleurs, on n'est pas un assassin pour écraser sous ses pieds un reptile malfaisant. Eh bien ! ces papiers sont-ils ici ?

— Ils y sont, répondit Pascal devenu livide.

— Ils sont venus vite, dit Maurice avec un sourire.

Il reprit :

— Où sont-ils ?

— A mon hôtel.

— C’est encore trop loin.

— Que voulez-vous dire ?

— Il faut qu’ils soient ici dans votre poche.

— Mais vous n’y songez pas !

— Il le faut.

— Je vous jure…

— Ces papiers ne vous quittent jamais, vous les portez toujours sur vous, vous me l’avez dit un jour, vous l’oubliez ?

— Je vous assure pourtant que, je les ai laissés à…

— A l’hôtel, n’est-ce pas ? Ah ! vous voudriez bien vous y trouver à cette heure, à l’hôtel, vous vous y sentiriez plus en sûreté qu’ici, sur la falaise, n’est-ce pas ? Mais non, c’est ici qu’il faut faire venir vos papiers, comme tout a l’heure vous les avez fait venir de Paris, ce qui était plus difficile.

Pascal ne répondit pas.

Il promenait toujours des regards effarés sur tous les points de la falaise.

— Oh ! non, il n’y a personne, lui dit le jeune homme, la nuit tombe, le ciel se couvre de nuages, un orage se prépare, nul ne se hasardera sur la falaise à cette heure et par ce temps.

Puis, ajustant le caissier, dont il n’était séparé que de quelques pas :

— Tenez, lui dit-il, le miracle s’est accompli, je vois votre poche toute gonflée, les papiers viennent d’y passer… comme une muscade ; cessez donc de vous faire prier ou je ne réponds plus de la détente de mon arme, qui est très susceptible.

Pascal avait toujours reculé pendant ce colloque, de sorte qu’à la fin il n’était qu’à cinq ou six pas du bord de la falaise.

Il s’en aperçut et s’arrêta là.

Après un moment d’hésitation, il déboutonna sa jaquette, en tira un portefeuille, y prit quelques papiers et, les tendant à Maurice, le regard fixé sur le revolver :

— Les voilà, lui dit-il, mais vous me jurez de ne pas tirer sur moi ?

— Oui, si vous m’obéissez, répondit le jeune homme avec un accent singulier.

Et comme Pascal faisait un mouvement pour s'éloigner :

— Permettez, lui dit-il, il faut d'abord que je vérifie.

Et il examina les papiers avec une minutieuse attention.

Quand il les eut tous lus, il les glissa dans sa poche en disant :

— C'est parfait, tout y est.

— Alors je puis partir ?

— Un instant, j'ai une petite explication à vous donner.

Et en parlant ainsi, il regardait sur le sol une large gerçure qui formait un cercle autour du caissier.

— Mon explication, la voici, lui dit-il : depuis trois jours que je suis à Saint-Valéry, depuis trois jours, je vous épie et je me suis aperçu que votre promenade favorite était cette falaise.

— C'est vrai, répondit Pascal, un peu rassuré, car Maurice avait abaissé son arme ; mais dans quel but vous attachiez-vous à mes pas ?

— Je vais vous le dire. Après vous avoir épié, je me suis mis à étudier cette falaise.

— Étudier ! dit Pascal avec surprise, à quel point de vue ?

— Au point de vue des accidents.

— Ah ! dit le caissier, cherchant vainement à comprendre.

Le jeune homme s'interrompit un instant.

Le regard toujours fixé sur le sol, il lui semblait que la gerçure s'élargissait visiblement.

Il reprit enfin :

— On apprend toujours quelque chose à force d'étudier ; je remarquai hier matin un petit coin de la falaise, entouré d'une espèce de clôture de lattes, et je demandais à un paysan à quoi cela pouvait servir. Il me répondit que ce petit coin de terre, entièrement miné en dessous, formait une langue très mince surplombant la falaise et qui s'effondrerait sous le poids d'un homme.

Le caissier frissonna à cette pensée.

Maurice regarda encore le sol et sourit.

Décidément, les bords de la gerçure s'écartaient de plus en plus.

— Alors, reprit Maurice, il me vint une inspiration.

— Ah ! dit machinalement Pascal.

— Ce fut enlever cette clôture.

— Est-il possible ! s'écria Pascal, mais c'était exposer un passant à…

— A tomber du haut de la falaise sur la plage, je le sais.

— Mais c'est horrible.

— Oui, mort horrible, mais sûre.

— Vous me faites frémir, monsieur.

— Vous allez frémir bien autrement encore. Savez-vous où se trouve la petite langue de terre si mince et qui doit s'affaisser sous le poids d'un homme, j'en ai la certitude maintenant ?

— Non, je n'ai jamais remarqué…

— Eh bien, elle est sous vos pieds ; remarquez ce large sillon qui se forme autour de vous et qui n'existait pas tout à l'heure…

Pascal jeta un cri aigu et fit un bond pour s'élancer hors du cercle fatal qu'il venait de distinguer.

Mais un coup violent dans la poitrine l'y renvoya aussitôt.

La terre se déchira de toutes parts et s'affaissa au-dessus de l'abîme.

— A moi ! à moi ! grâce ! pitié ! à moi ! s'écria le misérable en étendant les mains de toutes parts, dans l'espoir de s'accrocher à quelque chose. Ses doigts, qui se crispaient dans le vide, ses cheveux dressés sur sa tête, ses traits livides, défigurés par l'épouvante, lui donnaient la physionomie d'un damné.

— Tu es lâche, rusé, féroce et implacable, lui dit froidement Maurice ; pour le repos d'Albertine, il faut que tu meures.

— Je suis perdu, tout croule sous moi, tout croule, s'écria le malheureux avec un hurlement de bête fauve et en agitant dans l'air ses doigts crochus, qui cherchaient toujours quelque chose à saisir.

Mais un dernier craquement se fit entendre, un grand vide se fit dans le sol, à travers lequel le caissier disparut brusquement, puis, au bout de quelques secondes, un bruit sourd monta du pied de la falaise.

— Albertine est sauvée ! murmura Maurice Rivaz.

Et il prit le chemin de Saint-Valéry, sombre et les traits couverts d'une pâleur mortelle.

Un quart d'heure après, il se présentait à l'hôtel de Paris et demandait à parler à Mme Doutreville, près de laquelle il fut aussitôt

introduit.

Il la trouva dans un état d'agitation extraordinaire.

Elle aussi était très pâle et tout son corps était secoué par un tremblement convulsif.

Son premier mouvement, à l'aspect du jeune homme, fut de s'élancer vers lui ; puis une pensée, traversant tout à coup son esprit l'arrêta dans son élan.

— Vous, Maurice ! vous ici ! s'écria-t-elle avec une vive expression de terreur.

Maurice s'arrêta lui-même et, avec un accent plein de tristesse :

— On dirait que je vous fais peur, Albertine, lui dit-il.

— Oui, oui, j'ai peur, répondit celle-ci, car votre présence ici nous expose aux plus grands dangers ; vous ne savez donc pas que ce misérable Pascal est ici et que, s'il vous rencontrait, s'il vous trouvait près de moi…

— Rassurez-vous, vous ne courez aucun risque, lui dit Maurice.

Il ajouta après une pause et en se rapprochant d'elle :

— Mais qu'aviez-vous donc quand je suis entré ici ? Vous paraissiez en proie à une violente émotion.

— Ah ! murmura la jeune femme en frissonnant, c'est que je venais d'assister à un spectacle si horrible, que mon sang se fige dans mes veines rien que d'y penser.

— Ce doit être quelque chose de bien effrayant en effet, car vous voilà encore toute bouleversée.

— J'étais assise sur la plage avec Virginie, regardant les vagues qui battaient le pied des falaises en rejaillissant chaque fois à une hauteur considérable, car la mer était furieuse, quand, tout à coup, j'aperçois au haut de cette falaise et tout à fait sur le bord, un homme qui tombe à terre en agitant les bras avec des gestes désespérés. Cent personnes qui l'avaient vu en même temps que moi, restaient immobiles et comme pétrifiées d'horreur devant cet affreux spectacle, se demandant avec épouvante comment il allait se terminer, quand, tout à coup, un cri d'angoisse sort de toutes les poitrines ; le malheureux tombait du haut de la falaise dans la mer.

— Et alors ? demanda froidement Maurice.

— Malgré le danger qu'offrait une pareille entreprise et la certitude que l'infortuné devait être mort sur le coup, cinq ou six

barques s'élancèrent aussitôt vers le point où il était tombé, mais vainement. Elles revenaient au bout d'une heure, après avoir vu le malheureux mis en lambeaux par la falaise, sur laquelle les vagues le rejetaient avec furie, puis emporte par la mer, où bientôt elles perdaient sa trace.

Il y eut un moment de silence, puis Maurice Rivaz reprit en baissant la voix :

— Eh bien ! ce misérable auquel vous vous êtes intéressée, vous le connaissez.

— Moi ? s'écria la jeune femme atterrée.

— C'est Pascal.

— Oh ! murmura Albertine d'une voix défaillante.

Et elle s'affaissa sur un siège en plongeant sa tête dans ses deux mains.

Elle demeura ainsi quelques instants, puis, jetant sur Maurice un regard effaré, elle balbutia d'une voix tremblante :

— Et… c'est vous ?

Puis il se fit un silence solennel.

— Oui, reprit-il bientôt d'une voix grave, moi, Maurice Rivaz, deux fois assassin pour vous sauver d'une destinée cent fois pire que la mort.

— Oh ! c'est horrible ! horrible, murmura la jeune femme avec l'expression d'un sombre désespoir.

— Que voulez-vous ! répliqua Maurice, le sort l'a voulu ainsi ; je n'avais au cœur que des instincts honnêtes, et, par deux fois, une implacable fatalité m'a poussé au meurtre.

— Oui, oui, pour moi, murmura la jeune femme en laissant tomber sa tête sur sa poitrine, pour me sauver chaque fois d'une épouvantable destinée. Oh ! mon ami, mon pauvre Maurice, qui eût pu croire que cette passion, si belle au début, si pleine de charme et d'enivrements, devait entraîner dans son cours de pareilles catastrophes !

Elle ajouta après une pause :

— Et maintenant que faire ? quel parti prendre ? dans la situation si tristement exceptionnelle où nous nous trouvons vis-à-vis l'un de l'autre, je devrais vous fuir, car la mort de mon mari élève entre nous une barrière infranchissable ; mais si vous êtes coupable

aux yeux de la loi et de la morale, puis-je vous considérer comme un criminel, moi que vous avez arrachée à la fois à la honte et à la mort ?

— Ah ! voilà la parole que j'attendais de vous, ma chère Albertine, dit Maurice en s'emparant de sa main, sur laquelle il appuya ses lèvres.

Puis il s'assit près d'elle, et ils causèrent longuement.

Au bout d'une heure environ, l'entretien était interrompu par l'entrée de Virginie, qui était restée sur la plage pour y attendre les renseignements qu'on pourrait obtenir sur la victime de l'accident dont tout le monde avait été si violemment impressionné.

— Tiens, M. Maurice, s'écria-t-elle à l'aspect du jeune homme, qu'elle connaissait pour l'avoir vu rendre quelques visites à sa maîtresse.

— Oui, dit celui-ci, je suis venu prendre les bains à Saint-Valéry.

— Eh bien, lui demanda vivement Albertine, as-tu appris quelque chose sur ce malheureux ?

— On ne sait encore rien sur son compte, répondit la femme de chambre, mais on suppose que c'est un étranger, un baigneur, naturellement, et, en ce cas, on saura qui il est ce soir même en ne le voyant pas rentrer à l'hôtel où il est descendu.

— En effet, dit Albertine, il n'y a qu'un étranger, un Parisien, pour commettre l'imprudence de marcher ainsi au bord de la falaise.

— Un pêcheur est monté tout de suite pour visiter l'endroit où est arrivé l'accident.

— Eh bien qu'a-t-il découvert.

— Quelque chose d'extraordinaire et qui fait croire que cet accident est dû à la malveillance.

— Qui fait supposer cela ? demanda vivement Albertine.

— Il y avait, tout au bord de la falaise, un endroit tout miné en dessous et qu'on avait entouré d'un treillage pour empêcher les promeneurs de passer par là.

— Eh bien ?

— Eh bien, le pêcheur n'a plus retrouvé le treillage.

— Le vent l'aura emporté peut-être.

— Non, c'est quelqu'un qui l'aura enlevé.

— Quelqu'un ? on l'a donc vu ?

— Oui.

— Qui donc ?

— Une paysanne qui gardait ses vaches de ce côté-là.

— Ah !

Albertine reprit après une pause :

— C'était un paysan sans doute ?

— Non, c'était un monsieur, et, quoique très éloignée de lui, la paysanne dit qu'elle le reconnaîtrait très bien.

Il y eut un silence.

Maurice Rivaz se leva en disant à Albertine :

— Je vois que ce triste événement vous a vivement émue, madame, vous devez avoir besoin de repos, je me retire en vous demandant la permission de venir demain prendre de vos nouvelles.

— A demain donc, monsieur Rivaz, dit Albertine en tendant la main au jeune homme, qui la pressa doucement dans la sienne, et partit.

Le lendemain matin, Virginie, sans attendre le coup de sonnette qui l'appelait près de sa maîtresse, entrait brusquement dans sa chambre en s'écriant :

— Ah ! madame si vous saviez !

— Quoi donc ? demanda Albertine en feignant de s'éveiller, quoiqu'elle n'eût pas fermé l'œil de la nuit.

— Vous savez, le malheureux tombé du haut de la falaise ?

— Eh bien ?

— Eh bien, c'est M. Pascal.

— Grand Dieu ! que me dis-tu là ?

— La vérité, madame.

— Comment le sait-on, puisque son corps n'a pas été retrouvé ?

— Il n'est pas rentré à son hôtel et en cherchant à l'endroit de la falaise où il est tombé dans la mer, on a trouvé un portefeuille contenant quelques lettres à son adresse.

La jeune femme tressaillit à ces derniers mots.

Si ces lettres allaient contenir quelque chose de compromettant pour elle et pour Maurice !

Telle était la supposition qui venait de se présenter subitement à son esprit et qui y fit naître tout à coup mille réflexions plus effrayantes l'une que l'autre.

La voyant toujours absorbée, Virginie lui dit :

— Eh bien, madame, est-ce que vous n'y allez pas ?

— Où donc ?

— Mais à l'hôtel de l'Aigle-d'Or, où le paysan qui a trouvé le portefeuille l'a apporté tout de suite, vu qu'il y a trouvé une lettre adressée là à M. Pascal. Or, le maître de l'hôtel, sachant qu'il est votre factotum, doit s'étonner déjà que…

— Oui, sans doute ; je m'habille à la hâte et nous allons y aller ensemble.

Elle s'habilla, avec l'aide de sa femme de chambre, et elles allaient sortir, lorsqu'on frappa à la porte.

C'était Maurice, qui venait lui apporter les nouvelles que nous connaissons déjà.

Albertine lui apprit qu'elle se rendait à l'hôtel de l'Aigle d'Or et ce qu'elle allait y faire, et il fut convenu qu'il reviendrait au bout d'une heure pour savoir ce qu'elle aurait découvert.

Une heure après, en effet, ils se retrouvaient tous deux dans l'appartement d'Albertine.

— Eh bien, demanda Maurice avec l'expression d'une vive anxiété.

— Voici ce qui s'est passé, répondit Albertine, je me suis fait connaître, on m'a aussitôt livré le portefeuille de Pascal avec tout ce qu'il contenait, c'est-à-dire trois ou quatre lettres qui lui avaient été adressées à Saint-Valéry. Toutes venaient de la maison de banque et il n'y était question que d'affaires.

— Il est donc impossible qu'on soupçonne la vérité ; écoutez, Albertine, voici maintenant ce que vous avez à faire. Après cet accident, il semblera tout naturel que vous quittiez ce pays, retournez donc à Paris, allez voir M. Chabert, votre cousin, et priez-le de se charger de la liquidation ou de la cession de votre maison de banque, ainsi que de toutes vos affaires d'intérêt ; puis tout cela terminé, vous déciderez vous-même, dans votre conscience, quel parti vous devez prendre en ce qui nous concerne l'un et l'autre. D'ici là, je m'imposerai le sacrifice de ne pas vous voir, me faisant une loi de ne pas vous influencer dans une circonstance aussi grave, aussi délicate que celle-ci. Quant à moi, arrivé ici depuis deux jours, je n'ai aucune raison

apparente, aucun motif plausible de repartir aussi, et l'intérêt de votre considération s'oppose à ce que je parte en même temps que vous. Je resterai donc encore quinze jours environ, après quoi je pourrai, sans inconvénient, retourner à Paris. C'est alors que j'irai vous demander quelle résolution vous aurez prise à mon égard, et, quelle qu'elle soit, qu'elle fasse de moi le plus heureux ou le plus malheureux des hommes, je ne ferai pas même une objection, je vous le jure.

Et, sans ajouter un mot, Maurice baisa la main de la jeune femme et sortit.

Retournons maintenant vers une demeure où va se terminer cette histoire, après avoir été son point de départ. Nous voulons parler de la maison habitée par Charles d'Estarbès, sa jeune femme et la mère de celle-ci, Mme Fiernas.

Nous les trouvons réunis avec une autre personne autour d'une table dressée dans le jardin, à l'ombre de la maison.

Cette autre personne c'est Inès d'Algueras, c'est-à-dire Clémence d'Estarbès, qui, par son infatigable dévouement, a si vivement contribué au salut de son frère.

Il reste encore une teinte de mélancolie sur les traits de ces quatre personnages qui, tous, depuis trois mois, ont traversé de si cruelles épreuves, mais cette impression se dissipe rapidement de jour en jour et à cette heure la joie la plus pure, la plus complète épanouit leurs visages si souvent inondés de larmes et contractés par le désespoir.

Il est une personne cependant dont le bonheur ne semble pas tout à fait sans mélange, c'est Inès d'Algueras.

De temps à autre, elle cesse tout à coup de se mêler à l'entretien et semble s'absorber dans quelque douloureuse pensée.

C'est que, depuis le jour où l'acquittement de son frère avait été prononcé à la suite de débats dans lesquels elle avait dû donner bien des détails sur sa vie et sur son caractère, elle n'avait plus revu Fernand du Hallier, et elle redoutait que ces révélations n'eussent exercé une fâcheuse influence sur la famille du jeune homme, qu'elle savait trop respectueux envers son père et sa mère, pour se marier contre leur volonté.

Or, dix jours s'étaient écoulés déjà, dix jours sans qu'il eût reparu ni donné de ses nouvelles, lui qui ne pouvait rester un jour sans la voir.

Aussi était-elle convaincue maintenant qu'il fallait renoncer à cette union, et son cœur se brisait à cette pensée, car à partir du moment où avaient cessé ces perpétuelles agitations que lui créait la cruelle situation de son frère, son âme, se repliant sur elle-même, n'avait plus été occupée que de Fernand, et elle avait compris alors à quel point il lui était cher.

Elle prenait donc peu de part à la conversation, qui, naturellement, roulait tout entière sur les phases douloureuses par lesquelles avaient passé ces trois martyrs, si longtemps victimes d'une erreur qui avait failli avoir un dénouement terrible et irréparable, lorsque Cécile, se penchant tout à coup vers elle et la baisant tendrement au front lui dit en riant :

— Qu'as-tu donc, chère petite sœur ? Est-ce que tu ne veux pas te réjouir comme nous d'un bonheur dans lequel tu as une si large part ?

— Tu sais bien le contraire, chère Cécile, répondit Inès en lui rendant ses caresses.

— Alors, que signifie cette tristesse, mademoiselle ? Savez-vous que si on était mauvaise, on pourrait croire que vous nous oubliez en ce moment pour rêver à un certain M. du Hallier, dont le nom est venu jusqu'à nous.

— Ah ! non, non, répliqua vivement Inès, je ne songe nullement à lui, et je vous supplie, ma chère Cécile, de ne plus prononcer son nom devant moi.

On sonna en ce moment.

— C'est M. Portal, dit vivement Charles d'Estarbès.

La porte qui donnait de la salle à manger sur le jardin s'ouvrit et M. Portal parut, en effet.

Mais il n'était pas seul.

Et Clémence d'Estarbès se troubla à la vue de celui qui entrait derrière lui.

Elle était si émue, qu'elle restait immobile, sans remarquer l'embarras du jeune homme qui entrait dans cette maison pour la première fois.

M. Portal avait jeté un regard sur Clémence d'Estarbès ; puis, au bout de quelques secondes, voyant qu'elle ne bougeait pas, il dit à haute voix en prenant le jeune homme par la main :

— Puisqu'il est inconnu de tout le monde ici, permettez-moi, mesdames, de vous présenter M. Fernand du Hallier, qui m'a prié de l'introduire près de M. Charles d'Estarbès, auquel il a une requête à adresser.

Tout le monde se leva alors et répondit au salut de Fernand, qui, le regard fixé sur Clémence d'Estarbès et ne sachant comment interpréter son silence, fit quelques pas vers Charles et lui dit d'un air

très embarrassé :

— Monsieur d'Estarbès, j'aime mademoiselle votre sœur, et voici une lettre de mon père qui sollicite pour moi l'honneur de devenir son époux.

Il tirait en même temps de sa poche une lettre qu'il présentait à Charles.

— Une lettre ! dit celui-ci avec quelque raideur.

— Monsieur, répliqua Fernand, j'arrive de Cauterets, où mon père prend les eaux et qu'il ne pourra pas quitter avant un mois, époque à laquelle il aura l'honneur de venir vous renouveler sa demande de vive voix, comme il vous l'annonce.

Cette explication rompit aussitôt la glace.

Charles d'Estarbès s'empressa de se lever et d'approcher un siège à Fernand, qui prit place entre lui et sa sœur.

— Pardonnez-moi, mon ami, lui dit alors là jeune fille avec ce ton franc et ouvert qui convenait si bien à sa physionomie, mais j'étais si loin de m'attendre à vous voir ici aujourd'hui, que j'oubliais même d'être polie, et il est vraiment heureux que M. Portal se soit trouvé là juste à point pour me remplacer et réparer mon tort.

Puis s'adressant à ceux qui l'entouraient :

— Mes amis, dit-elle, je ne rougis pas de l'avouer tout haut devant vous, j'aime et j'estime M. Fernand du Hallier, car il est le seul qui, malgré toutes les calomnies auxquelles donnait prise ma conduite légère, inconsidérée, n'a jamais cessé d'avoir foi en mon honneur et de croire à ma parole contre toutes les apparences qui me condamnaient. Je suis donc heureuse, je le déclare, oh ! bien heureuse, du témoignage d'amour et de confiance qu'il me donne en ce moment en demandant ma main.

— Chère Clémence ! murmura le jeune homme en attachant sur elle un regard attendri.

— Eh bien, monsieur du Hallier, dit Charles d'Estarbès, soyez le bienvenu parmi nous et n'oubliez pas que cette maison vous est ouverte toutes les fois que vous voudrez nous faire l'honneur d'y venir.

— C'est fort bien, tout le monde est heureux ici, tout est à merveille, dit Cécile d'Estarbès ; mais il me semble qu'on oublie quelqu'un.

— Qui donc ? demanda Fernand.

— Mais, répondit Cécile, tout simplement le père de celle que

vous aimez, son père adoptif, le duc d'Algueras, dont il me semble non moins convenable et non moins important d'obtenir le consentement que celui de mon frère.

— C'est ce que j'allais dire à M. du Hallier, dit Inès à la jeune femme, et je m'étonne qu'il ait oublié…

— Ce n'est pas oubli de ma part, répondit Fernand, mais parti pris.

— Que voulez-vous dire ? demanda vivement Inès.

— J'ai toujours bravé et méprisé la calomnie, quand elle s'attaquait à vous, Inès, et, malgré tout, je suis toujours resté inébranlable dans ma confiance, vous le savez ; mais il est une accusation dont je dois me préoccuper et que je veux éviter à tout prix : celle de vous épouser par intérêt. C'est alors que tous les propos malveillants dont vous avez été l'objet retomberaient de tout leur poids sur ma tête et sur la vôtre, et c'est pour cela que je n'ai pas voulu aller faire près du duc d'Algueras une démarche qui semblerait avoir pour but d'établir irrévocablement votre titre de fille adoptive, et conséquemment vos droits à son héritage.

Inès prit la main de Fernand, et la pressant avec force dans les siennes :

— Je comprends et partage vos scrupules, mon ami, lui dit-elle ; aussi suis-je résolue à déclarer au duc mon intention à cet égard au moment même où vous viendrez lui demander ma main. Il a des héritiers très éloignés, qu'il n'a jamais vus et dont le nom lui est à peine connu ; nous nous mettrons à leur recherche et nous saurons bien le résoudre à déchirer le testament par lequel il me laisse toute sa fortune et à le refaire en leur faveur.

— C'est entendu, répliqua Fernand, et, dès demain, j'irai adresser ma demande au duc en lui annonçant la prochaine visite de mon père.

— A la bonne heure, s'écria M. Portal, les cœurs délicats finissent toujours par s'entendre.

Il ajouta :

— Je connais pourtant deux hommes, deux natures également honnêtes qui ne peuvent pas s'entendre en ce moment.

— Nous les connaissons ? demanda Charles.

— Parfaitement : c'est M. André Chambrun et son père.

— Et le point du litige est Baptistine ?

— Naturellement.

— Je croyais que M. Chambrun avait donné son consentement.

— Oui, d'abord ; mais, à la pensée des débats auxquels va donner lieu l'affaire Doutreville et à la condamnation capitale qui en paraît le dénouement inévitable, il a été effrayé du scandale qui allait rejaillir sur le nom de celle qui doit entrer dans sa famille, et il retire maintenant le consentement qu'il avait donné.

— Que faire ? dit Cécile, car, en effet, ce misérable M. Doutreville est condamné d'avance, et il l'a mérité cent fois.

— J'aime cette chère petite Baptistine comme mon enfant, dit M. Portal ; c'est chez moi, près de ma chère Wanda, qu'elle a passé les quinze jours pendant lesquels elle a disparu de la maison de son père, vous le savez ; or, je me suis mis en tête d'aplanir l'obstacle qui arrête M. Chambrun, et je ne désespère pas d'y réussir.

— Cependant, répliqua Charles en souriant, à moins de défaire ce que vous avez fait et de prouver maintenant que c'est moi qui suis le véritable meurtrier de M. Robert Doutreville…

— Non, j'ai un autre moyen, j'ai une idée et, si je réussis, M. Chambrun n'aura plus rien à objecter.

Puis, M. Portal se leva en disant :

— Mais je n'ai plus rien à faire ici ; j'y suis venu pour servir d'introducteur à M. du Hallier, qui avait peur, n'étant connu de personne dans la maison, et maintenant que la connaissance est faite, je me rends chez Baptistine qui, à son tour, a besoin de moi.

— Et qui donc n'a besoin de vous, cher monsieur Portal, dit Charles d'Estarbès en pressant énergiquement la main de celui-ci, n'avez-vous pas été notre providence à tous ?

— Oui, répliqua M. Portal, providence pour les uns, mauvais génie, génie vengeur pour les autres ; allez demandera M. Jacques Doutreville sous lequel de ces deux aspects il m'envisage.

— Celui-là vous maudit comme tous les criminels maudissent la Justice qui les atteint dans leur prospérité et les frappe à l'heure même où ils allaient jouir du fruit de leurs forfaits, dit Charles ; mais jetez les yeux autour de vous, monsieur Portal, contemplez le tableau de notre bonheur ; bonheur si complet, si profond, que nous ne saurions rien rêver au delà ; représentez-vous maintenant celui qui vous parle ici au milieu des siens, attendant au fond de son cachot l'heure redoutable à laquelle il va voir apparaître le bourreau, et ici, dans cette demeure, où la joie et le sourire sont dans tous les yeux, cette jeune femme, ma

chère Cécile, plongée dans les larmes, se tordant dans les convulsions du désespoir, se jetant échevelée, dans les bras de sa mère, aussi pâle, aussi désespérée qu'elle, et dites si vous n'avez pas accompli quelque chose comme l'œuvre de Dieu lui-même.

Ces paroles avaient touché tous les cœurs, et, par un mouvement spontané, Cécile d'Estarbès, puis Charles lui-même, s'étaient élancés à la fois vers M. Portal, qui, vivement ému lui-même, pressait en silence toutes les mains qui se tendaient vers lui.

Mais, comme tous les hommes de cette trempe, M. Portal avait peur des scènes d'attendrissement.

Habitué, dans une existence de luttes inouïes, d'aventures incroyables, à toujours rester maître de lui-même, à ne jamais trahir ses impressions, même en face de la mort, qu'il avait bravée cent fois, c'est surtout quand son cœur était profondément ému qu'il mettait son orgueil à se montrer impassible.

— Allons, allons, dit-il en se dégageant doucement de toutes ces étreintes, n'exagérons rien, tout ce que j'ai fait là n'a été de ma part qu'une affaire de curiosité et de tempérament. Je vous l'ai dit, en assistant aux débats de cette affaire, j'ai soupçonné tout de suite une partie de la vérité, c'est-à-dire l'innocence de l'accusé, puis les faux témoignages de Pierre Chenu, et alors poussé à la fois par la violente sympathie que m'ont toujours inspirée les victimes, et par l'irrésistible désir de pénétrer le sombre mystère qui enveloppait ce meurtre, je me suis mis en campagne ; voilà la vérité, vous voyez que je n'ai pas grand mérite à cela.

Et, pour couper court aux réponses, il s'esquiva en disant :

— On m'attend ailleurs, il me reste quelque chose à faire pour que ma tâche soit terminée ; je pars, à bientôt.

Puis il sortit.

Il s'élança dans une voiture qui l'attendait à la porte et se fit conduire à la gare.

Une heure après, il se présentait chez Albertine Doutreville.

La jeune femme avait en ce moment un grave entretien avec Maurice Rivaz, qui ne l'avait pas revue depuis leur séparation à Saint-Valéry, c'est-à-dire depuis un mois, comme il en avait pris l'engagement en la quittant.

Assise dans un vaste fauteuil, le menton appuyé dans la paume de la main, les traits pâles et le regard fixé sur le jeune homme, elle était plongée dans de sérieuses réflexions.

Maurice Rivaz, encore plus pâle, en proie à une anxiété visible, dardait sur elle des yeux troublés, dans lesquels se lisait une attente désespérée.

Un long silence régnait entre eux et jetait sur cette scène un mystère inquiétant :

— Eh bien, Albertine ? demanda enfin Maurice d'une voix qui tremblait d'émotion.

— Eh bien, mon ami, répondit Valentine avec un mélange de tristesse et de solennité qui fit tressaillir le jeune homme, je viens de consulter ma conscience, et voilà ce qu'elle m'a répondu.

Maurice se mit à trembler.

Puis, les mains jointes et tendues vers Albertine, il murmura d'une voix basse et suppliante :

— Mon amie ! oh ! ma chère et adorée Albertine, avant de parler, rappelez-vous à quel point je vous aime, songez à tout ce que peut jeter dans un cœur comme le mien un mot désespérant, ce serait peut-être un arrêt de mort. Oh ! mon Albertine, prenez garde, songez.

Il ne put achever.

Sa voix mourait sur ses lèvres.

— Je vous ai promis de consulter sincèrement, inexorablement ma conscience et de vous faire connaître l'arrêt qu'elle m'aura dicté, dût-il briser nos deux cœurs à la fois ; c'est ce que je vais faire.

— Mon Dieu ! que va-t-elle dire ? balbutia le jeune homme à voix basse.

— Maurice, reprit Albertine, un noble mobile, le dévouement, vous a poussé à frapper coup sur coup deux bourreaux implacables. Tout votre être s'est soulevé à la pensée des tortures qu'on m'infligeait et sous lesquelles je mourrais à petit feu, et vous avez fait… ce qu'eût fait plus d'un homme de cœur à votre place : vous êtes devenu deux fois assassin pour sauver la femme que vous aimiez.

— Oh ! n'est-ce pas ? s'écria Maurice dont les yeux s'éclairèrent tout à coup d'un rayon d'espoir, n'est-ce pas que j'ai été poussé au crime par une implacable nécessité ?

— Je vous ai absous au fond de mon cœur, mon ami, répondit la jeune femme d'une voix à la fois ferme et attendrie, mais j'ai pris ensuite ma conscience pour juge, et ma conscience a été plus sévère que mon cœur.

Elle ajouta après une pause :

— Nous avons beaucoup à expier, mon ami. Si la vérité était connue, la justice des hommes nous frapperait l'un et l'autre, moi dans mon honneur, vous dans votre vie même ; voilà ce que nous devons avoir sans cesse devant les yeux, et c'est cette pensée qui doit nous inspirer dans le jugement que nous avons à porter sur nous-mêmes. Si Dieu, dans son indulgence, nous a épargné les terribles châtiments qui devaient nous atteindre, c'est pour nous laisser le mérite et la gloire d'être à nous-mêmes notre juge et notre bourreau ; or, interrogez comme moi votre conscience, interrogez-la sévèrement, rigoureusement, demandez-lui si elle vous permet d'être heureux avec la femme de celui que vous avez poussé dans la tombe, et si elle répond : oui, je consens à être à vous.

Maurice courba la tête en poussant un profond soupir.

— Vous voyez bien que c'est impossible, dit Albertine, vous voyez bien que notre conscience nous condamne et que c'est à nous à prononcer nous-mêmes notre arrêt ; or, cet arrêt aussi cruel, aussi terrible que celui du plus austère tribunal, c'est une séparation éternelle.

— Oh ! Albertine ! Albertine ! mon amie ! s'écria le jeune homme en tombant à ses genoux et en s'emparant de ses mains qu'il couvrit de baisers.

— Ah ! Maurice, si vous saviez tout ce qu'il m'en a coûté pour briser moi-même un si beau rêve, pour décider que j'allais vivre à jamais séparée de celui que j'ai tant aimé au moment même où nous pouvions être unis pour toujours ! Si vous saviez tout ce qu'il m'a fallu de courage pour vous proposer un sacrifice que je sentais au-dessus de mes forces, mais que m'imposait impérieusement le cri de ma conscience révoltée !…

Puis elle s'écria en se renversant dans son fauteuil et en se tordant sous l'étreinte d'une immense douleur :

— Ah ! j'expie trop cruellement mon bonheur, pour que Dieu ait à m'en demander compte !

Pendant qu'elle se livrait à son désespoir, Maurice couvrait ses mains de larmes et de baisers.

Une heure entière s'écoula ainsi.

— Allons, dit enfin Albertine en faisant un effort surhumain, allons, mon ami, le moment est venu, il faut nous séparer.

— Oh ! pas pour toujours, s'écria le jeune homme, laissez-moi espérer que plus tard une amitié…

Deux coups frappés à la porte l'interrompirent.

— Adieu ! adieu ! mon ami, murmura Albertine à son oreille.

Elle cria aussitôt :

— Entrez !

C'était Virginie, sa femme de chambre.

— C'est M. Portal, qui demande si madame peut le recevoir, dit-elle.

— Qu'il entre.

Maurice salua la jeune femme et s'empressa de sortir pour n'être pas vu les yeux rouges de larmes.

Alors, avec cette force de caractère que possèdent seules les femmes dans de telles circonstances, Albertine refoula au fond de son cœur toutes les émotions sous lesquelles elle se sentait défaillir, et, allant au-devant de son visiteur, le visage calme et le sourire aux lèvres.

— Quelle heureuse surprise, monsieur Portal, lui dit-elle de sa voix la plus charmante.

M. Portal pressa respectueusement la main qu'elle lui tendait, et, s'asseyant près d'elle, sur un signe qu'elle lui fit :

— Eh bien, madame, lui dit-il, et notre chère petite Baptistine ?

— Plus désespérée que jamais.

— Ainsi, M. Chambrun…

— Toujours inexorable.

La porte du salon s'ouvrit tout à coup :

— Tenez, la voilà, dit Albertine, elle vous a vu entrer bien certainement, et elle accourt, poussée par un vague espoir, car elle a en vous une confiance !…

C'était Baptistine, en effet.

Elle courut à M. Portal, et lui donnant son front à baiser, car les quinze jours qu'elle avait passés chez lui avaient établi entre eux une certaine intimité :

— Donnez-moi donc des nouvelles de ma chère Wanda, dit-elle avec une charmante vivacité.

— Wanda vous aime et s'inquiète de vous, répondit M. Portal ; elle vous a vue passer l'autre jour en voiture et vous a trouvée bien

pâle.

— C'est que, répondit la jeune fille, dont la voix se troubla tout à coup, M. Chambrun…

— Est toujours inexorable ?

— Plus que jamais ; il a exprimé à André sa détermination irrévocable et a déclaré que le jour où commenceront les débats de l'affaire Doutreville, il l'emmènerait avec lui en Amérique, d'où ils ne reviendront pas avant cinq ans.

— Oui, je comprends, les débats, la publicité, le retentissement donné à ce nom, l'exécution, voilà ce qui l'épouvante, et je le comprends.

— Vous avez raison, monsieur Portal, c'est cela aussi, André et moi ; nous avons perdu tout espoir.

Elle ajouta en essuyant une larme qui perlait à sa paupière :

— Pauvre André ! si vous saviez comme il est triste ; ça vous ferait de la peine.

— Moins qu'à vous, peut-être, répondit en souriant M. Portal, mais vous avez raison pourtant, ça me ferait de la peine et je voudrais bien la lui éviter.

— Mais comment faire ?

— C'est ce dont je vais m'occuper, maintenant que je connais la résolution de M. Chambrun…

— Mais comment espérez-vous ?…

— C'est bien. J'ai mon idée.

Et après avoir causé avec Mme Doutreville et la jeune fille, il sortit en promettant à celle-ci de chercher les moyens d'empêcher la catastrophe qu'elle redoutait, c'est-à-dire le départ d'André pour l'Amérique.

En quittant Baptistine, M. Portal se rendit aussitôt à Versailles ou, grâce à l'influence de maître Vallon, l'avocat de Charles d'Estarbès, il obtint l'autorisation d'aller rendre une visite à Charles Doutreville, qui consentit à le recevoir.

Que se passa-t-il alors entre ces deux mortels ennemis, qui, après bien des luttes, se retrouvaient face à face et dans des circonstances si extraordinaires ? C'est ce que nous saurons bientôt.

Franchissons encore un intervalle de huit jours et revenons à Paris, chez Mme Doutreville, que nous trouvons fort occupée à

consoler la pauvre Baptistine.

C’est que l’affaire Doutreville doit commencer ce jour-là, et elle vient de recevoir une lettre désespérée d’André, lui annonçant son départ avec son père pour le soir même. Aussi, la pauvre jeune fille est-elle noyée dans les larmes.

On frappe deux coups, au plus fort de ce grand désespoir, et un homme entre aussitôt.

C’est M. Portal.

— Encore ! dit-il à l’aspect de cette scène de désolation.

— Il part, monsieur Portal, s’écrie alors Baptistine avec un éclat de voix dans lequel déborde toute sa douleur.

— Je le sais, je sors de chez M. Chambrun à l’instant.

— Alors, c’est donc bien vrai ! s’écrie la jeune fille en sanglotant comme si elle apprenait la nouvelle en ce moment même.

— Il n’est que trop vrai, mais…

La porte du salon s’ouvrit tout à coup et Virginie annonça :

— M. Chambrun.

— André ! s’écria Baptistine en s’élançant vers la porte.

Mais elle s’arrêta tout à coup, interdite, et jeta un petit cri à la vue d’un vieillard qui entrait lentement.

C’était M. Chambrun père.

Albertine Doutreville s’était levée en reconnaissant M. Chambrun, et avait fait quelques pas au-devant de lui sans rien laisser percer de la surprise que lui causait cette visite, après ce que venait de lui apprendre M. Portal, concernant la dernière résolution du vieillard.

— Madame, dit celui-ci en s’inclinant, c’est une affaire bien grave qui m’amène chez vous aujourd’hui.

— Veuillez donc vous asseoir, monsieur, lui dit la jeune femme.

M. Chambrun se rendit à cette invitation, puis il reprit en jetant sur Baptistine un regard qui la fit tressaillir :

— Permettez-moi d’aller droit au but, madame, en vous rappelant qu’il y a eu des projets de mariage entre mon fils et Mlle Baptistine Doutreville ; or, c’est là l’objet de ma visite.

La jeune fille pâlit.

Évidemment M. Chambrun venait annoncer qu'il se voyait obligé de renoncer à l'union projetée.

Albertine le comprit de même et attendit avec quelque froideur la déclaration dont ces paroles semblaient le préambule.

— Eh bien, madame, reprit le vieillard, je viens vous demander, pour mon fils, la main de Mlle Doutreville.

A ces mots, Albertine et la jeune fille se montrèrent si stupéfaites que M. Chambrun ne put s'empêcher de sourire.

Il reprit :

— Mais M. Portal ne vous a donc pas fait part de la visite qu'il m'a rendue ce matin ?

— Il nous en parlait au moment où vous êtes entré, répondit Albertine.

— De sorte que vous ignorez…

— Tout.

— Eh bien, lisez cet article et vous comprendrez mon changement de résolution.

Il tendait en même temps à Albertine un journal ouvert en posant le doigt sur l'article qu'il voulait lui signaler.

La jeune femme lut à haute voix :

« On se rappelle les émouvants débats de l'affaire d'Estarbès, l'acquittement de ce jeune homme et l'arrestation en plein tribunal du témoin Jacques Doutreville, fortement soupçonné d'être le meurtrier de son frère. C'est demain que devait recommencer cette affaire avec un nouvel élément de curiosité, lorsque ce matin le bruit se répandit que l'accusé Doutreville s'était suicidé dans sa prison. Nous sommes allés aussitôt aux informations et nous pouvons affirmer l'exactitude du fait, le prisonnier s'est empoisonné cette nuit. »

M. Chambrun ajouta :

— Et, comme à présent nous n'avons plus à redouter le bruit qui se serait fait autour de ce nom ni la terrible sentence qui devait en être l'inévitable dénouement, je ne vois plus aucune raison de refuser à mon fils le bonheur après lequel il aspire si ardemment, si toutefois Mlle Baptistine est toujours dans les mêmes sentiments à son égard.

— Oh ! certainement ! s'écria la jeune fille avec un abandon plein de naïveté.

M. Chambrun sourit de nouveau, et, se tournant vers Albertine :

— Madame, lui dit-il, j'attends votre réponse.

— Eh ! monsieur, répondit celle-ci, Baptistine vient de me la dicter ; reportez-la à M. André Chambrun, et je suis sûre qu'il s'en contentera.

— Quant au poison, grâce auquel M. Doutreville s'est soustrait à l'échafaud et qui nous procure, à nous, un si heureux dénouement, vous devinerez sans peine comment il est parvenu au prisonnier quand je vous dirai que celui-ci a reçu hier, dans la journée, la visite de M. Portal.

— Eh bien, oui, dit gravement Albertine, en agissant ainsi M. Portal a rendu à tout le monde un immense service, mais surtout à M. Jacques Doutreville.

— Alors, dit M. Chambrun en regardant tour à tour Baptistine et Mme Doutreville, André est autorisé à venir faire sa cour ?

— Dame ! répondit celle-ci, à moins que Baptistine ne le trouve mauvais ?

— Oh ! non, dit la jeune fille en rougissant.

— Quant au mariage, reprit M. Chambrun en s'adressant à Albertine, vous penserez avec moi, j'en suis sûr, madame, qu'il ne saurait avoir lieu avant huit ou neuf mois, vu les événements qui viennent de se passer, et encore se fera-t-il, si vous le trouvez bon, loin de Paris, dans un village du Dauphiné où je possède un domaine.

— Je suis entièrement de votre avis.

— Je vous quitte, mesdames, dit le vieillard en se levant, mais pour être bientôt remplacé par André, ce qui, je l'espère, me fera pardonner par Mlle Baptistine de ne pas lui faire une plus longue visite.

— Oh ! monsieur ! balbutia la jeune fille toute honteuse, je vous assure…

— Que j'ai raison, n'est-ce pas ? C'est parce que j'en suis convaincu que je me hâte d'aller rendre votre réponse à André.

Et il sortit.

Le soir de ce même jour, vers minuit, une voiture découverte, attelée de deux magnifiques chevaux, emportait deux jeunes gens, un jeune homme et une jeune femme, à travers les équipages qui sillonnaient d'un bout à l'autre la grande avenue des Champs-Élysées.

En très peu de temps, ils arrivaient au bois, où ils s'enfonçaient bientôt dans l'allée la plus sombre et la moins fréquentée.

— Chère Diana, dit alors le jeune homme à voix basse, vous ne vous laisserez donc jamais fléchir : vous ne voulez pas consentir à cette union, à laquelle rien ne s'oppose, qui dépend entièrement de votre volonté et qui me rendrait si heureux !

— Hélas ! mon cher Louis, répondit la jeune femme en mettant sa main dans celle du jeune homme, ne savez-vous pas que cette union comblerait tous mes vœux et que je la désire aussi ardemment que vous-même ? Mais je vous l'ai dit, je mets votre honneur, votre considération au-dessus de tout, au-dessus de mon bonheur même et tant qu'il y aura au monde un homme qui pourra dire que j'ai été sa m…

— Oh ! n'achevez pas, ne prononcez pas ce mot, s'écria le jeune homme en posant sa main sur la bouche de Diana, vous savez bien que cela n'est pas, vous savez bien que, victime d'une infamie, vous êtes la plus pure des femmes.

— Oui, je puis me rendre cette justice, répondit gravement Diana, mais enfin il est un homme devant lequel moi et celui dont je porterais le nom auraient à rougir et c'est ce que je ne veux pas ; mon parti est irrévocable, mon ami, tant que le comte de Saubignac sera de ce monde, je ne puis être votre femme.

Louis de Brunières garda le silence, convaincu que tous ses efforts se briseraient contre cette détermination.

— Et maintenant, lui dit-elle, veuillez me reconduire au modeste hôtel où je suis descendue et où m'attend ma fidèle Élisa, fort inquiète, à coup sûr, de ne pas me voir rentrée à cette heure.

Une demi-heure après ils passaient devant un hôtel du boulevard Haussmann, où se donnait une fête, car il était tout illuminé et les abords en étaient encombrés de voitures, quand ils s'aperçurent que tous les cochers se précipitaient d'un air effaré dans la cour de l'hôtel.

— Qu’y a-t-il donc là ? dit le jeune homme.

— Un grand malheur, je crois, répondit Diana.

Louis de Brunières avait étudié la médecine ; il donna un ordre à son cocher et sauta à terre en disant à Diana :

— Je puis être utile, peut-être, je vais voir ce que c’est.

Et il se précipita dans la cour de l’hôtel.

— Qu’y a-t-il ? demanda Louis de Brunières en arrivant au pied du perron, où s’était formé un cercle compact dans lequel il remarqua des femmes en toilette de bal.

— Un homme blessé, répondirent plusieurs voix.

— Alors, laissez-moi passer, je suis médecin.

Tandis qu’on se rangeait pour lui faire place, il entendait quelques mots qui le mettaient au courant de ce qui s’était passé.

— Il s’est suicidé.

— En sortant du bal ?

— Oui.

— C’est donc un invité ?

— Sans doute.

— Sait-on la cause de…

— Le jeu.

— Il avait donc perdu beaucoup ?

— Toute sa fortune, dit-on.

Pendant ce temps, Louis de Brunières était arrivé en face d’un homme tout vêtu de noir, affaissé sur les derniers degrés du perron, la tête penchée sur la poitrine et perdant tout son sang par une large plaie qu’il s’était faite à la gorge.

— Cet homme a besoin d’air, s’écria le jeune homme, éloignez-vous, et qu’on me procure tout de suite du linge pour panser cette horrible plaie.

— Cette voix ! murmura le blessé.

Il leva la tête avec effort, jeta un regard sur Louis et dit d’une voix éteinte :

— M. de Brunières !

— Le comte de Saubignac ! s’écria à son tour celui-ci frappé de

stupeur.

Et, se penchant aussitôt vers lui, il voulut ouvrir son gilet et sa chemise pour pouvoir le panser :

— C'est inutile, balbutia le comte d'une voix qui ressemblait déjà à un râle, je suis un homme mort ; je ne me suis pas manqué. Il me restait cent mille francs pour toute fortune, rien ! j'ai tout emporté, tout joué, tout perdu, je n'avais plus qu'à mourir, je meurs, laissant la misère à ma femme et à mon enfant. J'étais joueur, c'est ainsi que je devais…

Il se tut tout à coup, roula des degrés sur le pavé de la cour et ne bougea plus.

— Mort ! murmura Louis de Brunières.

Deux domestiques s'emparèrent de son corps et le transportèrent dans la maison.

Un instant après le jeune homme rejoignait Diana et reprenait sa place auprès d'elle.

— Qu'est-ce donc ? demanda celle-ci, tandis que la voiture l'emportait vers sa demeure, j'ai entendu parler d'un suicide.

— Oui, un joueur qui avait emporté dans une poche le reste d'une immense fortune et dans l'autre un poignard ; or il a perdu l'une et vient de se servir de l'autre.

— Il est mort ? demanda la jeune femme en frissonnant.

— Oui, et, en mourant, il vous laisse libre de m'épouser, car maintenant vous n'avez pas à craindre d'avoir à rougir devant le comte de Saubignac.

— Quoi ! le malheureux qui vient de se tuer là, dans cette cour ?…

— C'est lui.

§

Huit jours après ce tragique événement, la comtesse de Saubignac était dans sa chambre, tenant sur ses genoux son enfant et pleurant à la pensée de l'effroyable destinée qui l'attendait, lorsque la seule domestique qui lui restât vint lui annoncer la visite de trois personnes.

— Introduisez-les dans le salon, répondit l'infortunée.

— Ce serait trop long, et nous avons trop de hâte de vous

annoncer la nouvelle qui nous amène, s'écria une jeune voix sur le seuil de la chambre.

— Baptistine ! murmura la comtesse.

— Avec M. Portal, mon vieil ami, et M. André Chambrun… mon fiancé.

Et comme la comtesse, tout en saluant ces deux messieurs, paraissait fort surprise de leur visite :

— Ah ! reprit la jeune fille en se troublant, c'est comme témoins que je les amène :

— Témoins ? dit la comtesse étonnée, que voulez-vous dire ?

— Voilà ce que c'est, ma chère cousine : lors de la lecture du testament de notre oncle Robert Doutreville, lecture à laquelle j'assistais comme vous, je fus très surprise de ne pas entendre parler d'une disposition par laquelle notre oncle déclarait que, n'ayant aucune preuve positive de votre mort, ni de celle de votre enfant, il léguait à l'un ou à l'autre, dans le cas où elle reparaîtrait, une somme de cinq cent mille francs, à prendre sur la part de sa petite nièce, Baptistine Doutreville.

— Mais il n'y avait rien de pareil dans le testament, dit la comtesse.

— Non, cela avait été écrit sur un feuillet détaché… que j'ai vu.

— Que vous avez vu, Baptistine ? demanda la comtesse en attachant un regard perçant sur la jeune fille.

— Mais certainement, dit celle-ci.

Elle ajouta vivement :

— Et ces deux messieurs l'ont vu comme moi.

— Vous me le jurez, Baptistine ?

La jeune fille devint très rouge.

Elle regarda M. Portal, et, sur un signe de celui-ci, elle répondit :

— Oui, je vous le jure, chère cousine.

— Moi aussi, dit M. Portal, car j'ai vu ce feuillet comme Mlle Baptistine.

— Et moi de même, dit à son tour André Chambrun.

— Oh ! alors, je puis accepter, et mon enfant est sauvée ! s'écria la comtesse en se jetant dans les bras de Baptistine.

FIN

Table des matières

PROLOGUE – LE MEURTRIER

Chapitre I – La cour d'assises
Chapitre II – L'accusé
Chapitre III – L'acte d'accusation
Chapitre IV – L'interrogatoire.
Chapitre V – Révélations
Chapitre VI – La femme de l'accusé
Chapitre VII – Les témoins
Chapitre VIII – Pierre Chenu
Chapitre IX – Une triste histoire
Chapitre X – Où l'on cherche la femme
Chapitre XI – Une pièce à conviction
Chapitre XII – Le sacrifice
Chapitre XIII – Le réquisitoire
Chapitre XIV – La sentence
Chapitre XV – La femme de l'accusé
Chapitre XVI – Désespoir
Chapitre XVII – Un nom connu
Chapitre XVII – Jeannette Lorrain
Chapitre XIX – L'ordonnance
Chapitre XX – Le marché
Chapitre XXI – Une parole
Chapitre XXII – Le pourvoi
Chapitre XXIII – Une fête imprévue
Chapitre XXIV – Inquiétude
Chapitre XXV – La conscience
Chapitre XXVI – Mauvaise rencontre
Chapitre XXVII – Une confession
Chapitre XXVIII – Le complice
Chapitre XXIX – Le meurtre
Chapitre XXX – Au feu
Chapitre XXXI – Le châtiment
Chapitre XXXII – Un confident dangereux
Chapitre XXXIII – Mystère
Chapitre XXXIV – Papiers brûlés
Chapitre XXXV – La belle Martine
Chapitre XXXVI – A bon chat, bon rat
Chapitre XXXVII – Explication
Chapitre XXXVIII – Les conclusions de M. Portal

PREMIÈRE PARTIE – LES TRAGÉDIES DU MARIAGE

Chapitre I – Propos de laquais
Chapitre II – Silhouettes
Chapitre III – Types de femmes
Chapitre IV – Fausse nouvelle
Chapitre V – Révélation
Chapitre VI – Une méprise
Chapitre VII – Lueur d'espoir
Chapitre VIII – Les héritiers
Chapitre IX – Un cœur blessé
Chapitre X – Angoisses d'amour
Chapitre XI – La Fée aux Soucis
Chapitre XII – Deux mauvais caractères
Chapitre XIII – Une opération financière
Chapitre XIV – Embarras financiers
Chapitre XV – Une situation critique
Chapitre XVI – Une valse
Chapitre XVII – Une victime en révolte
Chapitre XVIII – Changement de rôle
Chapitre XIX – Martyre
Chapitre XX – Une mystérieuse souffrance
Chapitre XXI – Le rôle d'idéal
Chapitre XXII – Rayon de bonheur
Chapitre XXIII – Duo d'amour
Chapitre XXIV – Moitié tigre et moitié renard
Chapitre XXV – Le démon du jeu
Chapitre XXVI – Une veine obstinée
Chapitre XXVII – La roue de la fortune
Chapitre XXVIII – Une ancienne connaissance
Chapitre XXIX – Un mari vulgaire
Chapitre XXX – Une résolution sinistre
Chapitre XXXI – L'obstacle
Chapitre XXXII – Ravissements
Chapitre XXXIII – Une étrange aventure
Chapitre XXXIV – Cruelle alternative
Chapitre XXXV – Le doute
Chapitre XXXVI – Moment critique
Chapitre XXXVII – Le vengeur

DEUXIEME PARTIE – LES VICTIMES

Chapitre I – Un dangereux cocher
Chapitre II – A la ferme
Chapitre III – L'âme de la maison
Chapitre IV – Les prétendants
Chapitre V – Surprise

Chapitre VI – Un fin limier
Chapitre VII – Déductions
Chapitre VIII – La piste
Chapitre IX – Le bouton de nacre
Chapitre X – Complications
Chapitre XI – Les prophéties
Chapitre XII – Remords
Chapitre XIII – Le réveil
Chapitre XIV – Un cœur guéri
Chapitre XV – L'homme d'affaires
Chapitre XVI – Un marché
Chapitre XVII – Confidence
Chapitre XVIII – Amour et haine
Chapitre XIX – Un don fatal
Chapitre XX – Sombre histoire
Chapitre XXI – Les deux comtesses
Chapitre XXII – Une conversion
Chapitre XXIII – Van Maës
Chapitre XXIV – Drames du cœur
Chapitre XXV – Amour et amourette
Chapitre XXVI – Un mauvais caractère
Chapitre XXVII – Un mystérieux sauveur
Chapitre XXVIII – Les inconvénients de la photographie
Chapitre XXIX – La faute du mari
Chapitre XXX – Une coupable
Chapitre XXXI – Une visite dangereuse
Chapitre XXXII – Lui !
Chapitre XXXIII – Le pardon
Chapitre XXXIV – Une fin de bail
Chapitre XXXV – Une surprise désagréable
Chapitre XXXVI – Coup double
Chapitre XXXVII – La boîte aux lettres
Chapitre XXXVIII – Un inventeur
Chapitre XXXIX – Une bonne âme
Chapitre XL – Une vision
Chapitre XLI – Larrons en foire
Chapitre XLII – Le tribunal de famille
Chapitre XLIII – Repentir
Chapitre XLIV – La prière des morts
Chapitre XLV – Sombre perspective
Chapitre XLVI – Un tortureur
Chapitre XLVII – Double face
Chapitre XLVIII – Un agent provocateur
Chapitre XLIX – L'envers de l'amour

Chapitre L – Un projet interrompu
Chapitre LI – Un prétendant
Chapitre LII – Affreuse réalité
Chapitre LIII – Les deux comtesses
Chapitre LIV – L'âme d'un joueur
Chapitre LV – Séparation
Chapitre LVI – Disparue
Chapitre LVII – Un cœur de femme
Chapitre LVIII – Un arbitrage
Chapitre LIX – Une bonne nouvelle

TROISIÈME PARTIE – LES REPRÉSAILLES

Chapitre I – La dot de Martine
Chapitre II – Une pièce à conviction
Chapitre III – Le supplice de Tantale
Chapitre IV – Une terrible nouvelle
Chapitre V – Le bout de fil
Chapitre VI – Où l'on apprend ce que c'est que la belle Martine
Chapitre VII – Brûlés
Chapitre VIII – Dernier espoir
Chapitre IX – Chez Catherine Chenu
Chapitre X – Une rencontre
Chapitre XI – Une précaution dangereuse
Chapitre XII – Deux ennemis en présence
Chapitre XIII – Une double déception
Chapitre XIV – La dernière épreuve
Chapitre XV – Déposition de M. Portal
Chapitre XVI – La sentence
Chapitre XVII – Albertine Doutreville
Chapitre XVIII – Une idée de Rocambole
Chapitre XIX – Où Baptistine fait un gros mensonge